AP
20
R27
SMOS
BM69004

REVUE

DE PARIS.

EVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME PREMIER.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1834.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis12vr

Manifeste

DE

LA JEUNE LITTÉRATURE.

RÉPONSE A M. NISARD.

Permettez-moi, mon cher Nisard, de répondre comme il convient à votre éloquente et chaleureuse philippique contre la littérature facile. Vous m'en avez fait le représentant, à mes risques et périls; c'est un honneur que j'accepte avec toutes ses conséquences. Me voilà donc tout prêt à jouter avec vous le rude jouteur; me voici, moi, vêtu à la légère, contre vous, armé de pied en cap; me voici, pauvre vélite de l'armée littéraire, contre vous, qui êtes placé dans la réserve; moi, déjà tout hâlé par le soleil de la presse, tout froissé dans la mêlée, haletant et blessé, et tout saignant, contre vous, jeune homme, vous, homme fort, homme de sang-froid, qui vous hasardez rarement à combattre, qui vous contentez de faire une brutale sortie de temps à autre, et qui rentrez ensuite prudemment dans vos murs. Mais, quoi qu'il en soit,

le gant est jeté de part et d'autre ; je ramasse votre gantelet de fer, venez ramasser le frêle gant jaune-serin que j'emprunte, tout exprès pour vous le jeter, à la plus jolie femme de France ; me voici tout prêt à frapper votre rondache de cette lance courtoise dont vous vous êtes moqué avec tant de grâce et d'esprit.

Mon Dieu ! quand j'y pense, vous avez eu grande raison de venir réveiller en sursaut la littérature endormie. Comme vous, je sentais depuis long-temps que l'engourdissement était général. Vous avez bien choisi votre moment, cher Nisard, pour faire votre sortie dans le camp ennemi. Tout dormait ; les conteurs dormaient dans leur tente et sur leurs contes, les romanciers dormaient à côté de leurs feux éteints et sous leurs romans, les auteurs dramatiques se reposaient de leurs crimes de tous genres, et leur bonne dague dormait à leur côté. La sentinelle dormait, moi aussi je dormais, moi la sentinelle avancée de toute cette armée légère : nous dormions tous, non pas dans les délices de Capoue, mais dans l'oisiveté du camp. Et en effet que peut-elle faire encore l'armée littéraire? Elle a tout dévasté sur son passage, elle a recueilli dans son chemin tout ce qu'elle a rencontré, le conte, le drame, l'histoire, le roman, le moyen âge, le dix-septième siècle, la régence, la terreur, l'empire, la restauration, les grands hommes, les grands crimes, les petits vices, tout y a passé ! L'armée littéraire a suivi l'exemple de toute grande armée ; après avoir pillé le palais, elle a pillé la chaumière, elle a mangé jusqu'au chaume du toit, elle a fait place nette ; elle dormait, n'ayant plus rien à conquérir, plus rien à dévorer sur son chemin.

Tout à coup vous êtes venu dans le camp, vous avez sonné de la trompette, vous avez tiré votre longue épée, vous avez frappé à droite et à gauche, vous nous avez dit à tous : « Ah ! lâches que vous êtes, vous vous êtes amusé à faire des romans, vos femmes ont perdu leur temps à faire des contes, vous vous êtes faits les grands juges des vaudevilles de votre temps ! Ah ! lâches que vous êtes, à présent que vous avez dit tout ce que vous aviez à dire, vous dormez ! N'aviez-vous donc rien de mieux à faire que des histoires à dormir debout ! » Et puis vous voilà reprenant votre

ROYAL TIMBRE 3C. SEINE

épée à deux mains et frappant comme don Quichotte sans crier : Gare! Par pitié cependant écoutez-nous!

Nous l'avouons. Oui, nous avons fait de la littérature facile; oui, nous avons jeté au vent les précieux trésors de l'ame, la pensée qui est l'ame du style, le style qui est le coloris de la pensée; oui, nous avons raconté à qui voulait l'entendre le premier battement de notre cœur; oui, nous avons gaspillé toute notre jeunesse poétique au hasard : en voici! en voilà! qui en veut encore? Oui, comme Chérubin, nous avons embrassé au hasard toutes les femmes, Suzette, Fanchon, madame la comtesse, la vieille Marceline elle-même, à défaut de Suzon. Or, nous savons très-bien qu'en littérature comme dans la vie réelle, le rôle de Chérubin est le plus difficile de tous à soutenir long-temps; Figaro, dans l'œuvre de Beaumarchais, respire, agit et parle pendant trois longs drames; le joli page ne paraît que dans quelques scènes, et puis Beaumarchais le tue comme on tue un enfant précoce qui s'est fait homme dix années avant les autres. Ainsi avons-nous fait, nous, l'avant-garde de la littérature facile. Nous avons été précoces, il faut l'avouer. Nous avons senti, pensé et surtout écrit de bonne heure. J.-J. Rousseau avait deux fois notre âge avant d'écrire sa première page de prose. Oui, nous avons mené la vie des pages; mais à présent est-ce à dire qu'on se doive débarrasser de nous, comme Beaumarchais s'est débarrassé de son page, en le faisant tuer derrière une haie? Est-ce à dire que nous devions céder la place et nous retirer, vieillards de vingt-huit à trente ans, sous les arcades discrètes et silencieuses de quelque académie nouvelle qu'on fondera tout exprès pour nous servir d'Invalides et d'hôpital!

Voilà, mon cher Nisard, où est toute la question.

Car nous, la littérature facile, nous n'avons pas à répondre à cette autre question : *Pourquoi faites-vous de la littérature facile?* Vous savez très-bien qu'en littérature comme en bien d'autres choses, on ne fait que ce qu'on peut! Heureux encore ceux qui ne font que ce qu'ils peuvent faire! Heureux Voltaire quand il fait un conte et non pas une comédie! C'était là, j'espère, un homme de littérature facile! Comme il va, comme il va

toujours! comme il jette sur son chemin tout ce qui l'embarrasse: vers, prose, lettres, épigrammes, tragédies, histoires, poème épique, poème burlesque, contes! Oui, des contes! Romans; oui, des romans! Prospectus; oui, des prospectus! il en a fait, et J.-J. Rousseau aussi en a fait, et d'Alembert aussi en a fait un, le prospectus tant admiré de l'Encyclopédie; ce même d'Alembert qui avait tiré un jour cent écus de son libraire, et à qui sa femme disait en soupirant : — *Quoi! monsieur d'Alembert, vous avez eu le courage de prendre les cent écus de ce pauvre homme!* Vous avez donc tort de dire du mal des prospectus.

Bien certainement, mon cher Nisard, vous n'avez pas entendu nous demander, à nous littérature facile, pourquoi nous faisions de la littérature facile. La question eût été indiscrète. C'était demander au dix-septième siècle pourquoi il plaçait le sonnet au niveau du poème épique? c'était demander à Montesquieu pourquoi il a fait ses *Lettres persanes*, et *le Temple de Gnide;* à J.-J. Rousseau pourquoi il a rimé des épîtres? C'était rejeter tout d'un coup dans le même néant tant de charmans écrivains, les chefs de la littérature facile, dont la France s'honore à bon titre, Gresset, Bachaumont, Chapelle, Marmontel, Marivaux surtout, ce chef d'école, et tant d'autres. Madame de Sévigné n'a-t-elle pas écrit de la littérature facile? Et Molière lui-même ne disait-il pas qu'il n'avait pas le temps d'écrire en vers aussi bien que Racine? Molière ne faisait-il pas de la littérature facile? Croyez-vous ensuite que le temps fasse quelque chose à l'affaire? Et puis quel sens donnez-vous à ce mot tout nouveau pour nous et pour vous aussi peut-être, *la littérature facile?* Entendez-vous par ce mot littérature facile, cette littérature d'un seul jet où vous ne sentez nul effort, où tout se tient, tout se lie, tout s'enchaîne, où la transition arrive facile et souple comme la pensée, où l'expression est naturelle, simple, abondante? en ce cas, quoi de plus *facile* qu'une fable de La Fontaine! Il mettait trois mois à l'écrire. Ou bien, si vous entendez par littérature facile l'improvisation ardente, passionnée, échevelée, des époques où la liberté de la presse règne en souveraine, comment avez-vous pu faire un crime aux

ROYAL TIMBRE SEINE

victimes littéraires de ces époques sans modèles dans les annales littéraires du passé, de leur dévouement sans bornes et de leur abnégation complète à ce que vous appelez la littérature facile, à ce qui est en effet le besoin le plus réel, la nécessité la plus absolue de notre temps?

Non, non, je le sais, telle n'a pas été votre pensée. Non, jamais vous n'avez voulu faire un crime à Voltaire de sa verve inépuisable, à Diderot de sa prodigieuse fécondité. Pauvre Diderot! il improvisait jusqu'à des sermons pour l'Église catholique! Encore moins ferez-vous un crime à notre époque de cette activité dévorante qui fait que tous les jours il faut que la France trouve à son lever autant d'idées toutes broyées que de pain tout cuit à digérer; non, vous n'avez pas voulu mettre en cause le passé littéraire que vous respectez, que vous aimez, que vous savez par cœur, que vous défendez avec tant d'intelligence et de respect; encore moins avez-vous eu dessein de crier haro sur la presse périodique, dont vous êtes l'enfant, dont vous êtes la création et la créature, par qui vous êtes tout ce que vous êtes, par qui vous serez tout ce que vous serez un jour. La presse périodique, notre gloire, notre fortune, notre force, notre bien-aimée nourrice, *alma nutrix*, comme vous diriez; il faut donc, avant d'entrer dans notre défense, que nous définissions bien avec vous ce que vous entendez par ce mot : *littérature facile*, et à quels hommes s'adresse votre colère. Je vais entrer franchement dans la question.

Avouez-le, Nisard, dans cette double excommunication que vous avez fulminée un pied sur la Revue de Paris, l'autre pied sur le National, vous le colosse de Rhodes littéraire qui avez fait passer entre vos jambes la littérature facile, vous avez voulu dire tout simplement ceci : Il nous est importun, c'est-à-dire il est importun à la France, à tout le monde, de voir la littérature actuelle aux mains d'une douzaine d'hommes plus ou moins; ces hommes sont toujours les mêmes; ces hommes se suivent les uns les autres, sans être les mêmes ni l'un ni l'autre; ces hommes font toute la littérature de leur époque, ce sont eux seuls qui produisent; il n'y a d'imprimeurs en France que pour eux, il n'y a de

libraires que pour eux, il n'y a d'acheteurs que pour eux ; ils ont une facilité désolante ; ils produisent, ils produisent, ils produisent toujours, et là-dessus vous les avez signalé ces hommes sans dire leurs noms ; Charles Nodier, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Balzac, Alfred de Vigny, le bibliophile Jacob ; tous enfin, tous ceux qui ont été applaudis au théâtre, à la lecture ; tous ceux qui ont amusé quelque peu leur époque ; tous les hommes qui depuis huit ans portent les ardeurs du jour ; des hommes tous jeunes encore ; des hommes dont chacun a son public, qui, avant-hier encore, se croyaient un avenir, et à qui vous venez de fermer tout avenir, vous l'ennemi de la littérature facile. Si bien que le deuil est grand dans notre armée ; et depuis ce jour, chacun s'examine et s'interroge, chacun se demande : Est-ce bien moi? est-ce bien vous? est-ce bien lui? On repasse lentement les idées qu'on croyait encore avoir. On se demande avec inquiétude : Où sommes-nous ? où allons-nous? En vérité, mon cher Nisard, l'archevêque de Grenade lui-même, après avoir renvoyé Gil Blas, en lui souhaitant un peu plus de goût à l'avenir, n'a pas été plus embarrassé, rentré dans son cabinet, que nous le sommes tous après avoir lu votre manifeste contre la littérature facile. — Peut-être que Gil Blas a raison ! se sera dit l'archevêque de Grenade. Et que deviendrions-nous, nous autres, si vous alliez avoir raison, mon cher Nisard ?

A ce propos, car ceci n'est pas un plaidoyer pour répondre à un autre plaidoyer, c'est encore moins une attaque pour répondre à une autre attaque, et d'ailleurs vous avez été trop souvent pour moi le plus indulgent des critiques et le meilleur des amis pour que je l'oublie un seul instant, ne pensez-vous pas comme moi que cette réponse de Gil Blas, tant admirée, n'est en effet qu'une brutalité inutile? Que Monseigneur l'archevêque de Grenade fasse ou non de bonnes homélies, qu'importe à M. Gil Blas? Pourquoi donc venir troubler méchamment la quiétude du digne archevêque? pourquoi chagriner si mal à propos ce bon maître qui lui veut tant de bien? Voyez le malheur! Cet effronté Gil Blas, ce Picaros, qui n'a pas dit un mot de vérité dans sa vie, n'a-t-il pas

bien choisi son moment pour être vrai? Pour avoir été vrai mal à propos, il a jeté la désolation dans l'ame de son bienfaiteur, qui ne se confiait à lui avec tant d'abandon que pour en être flatté. Mais laissons là Gil Blas, laissons là Monseigneur et ses homélies; revenons à nous autres faiseurs d'homélies d'un autre genre que tu n'as pas ménagés, Nisard, que tu n'avais aucune raison de ménager.

Ainsi donc, et de gaieté de cœur, tu viens de te séparer d'un seul coup de la littérature facile, c'est-à-dire de la littérature vivante; ainsi tu viens de dire étourdiment adieu au petit nombre d'intelligences actives qui soient encore en travail! ainsi tu vas être forcé de chercher une chose qui doit être bien fatigante à trouver et bien ennuyeuse quand on l'a trouvée, la littérature difficile! Mais où est-elle, cette littérature à part, qui a pour toi tant de charmes? où la fait-on? qui la fabrique? et quand elle est fabriquée qu'en fait-on? Ah! tu veux de la littérature difficile! ah! tu veux passer sur le ventre à tous ceux qui écrivent, pour trouver quelque chose qui ne soit pas Nodier, Victor Hugo, Dumas, de Vigny, et les autres! Ah! tu veux, ingrat que nous regardions comme notre confrère, faire scission avec nous, et nous renier comme l'apôtre, en disant : *Je ne connais pas ces hommes!* Eh bien! va-t'en! fuis nos rangs! quitte-nous, nous la littérature facile! va-t'en faire du sanscrit au collége de France! va-t'en étudier les hiéroglyphes sous le dernier des Champollion; cours à cette exposition de pots cassés que M. Raoul Rochette, le conservateur des médailles, appelle ses *leçons d'archéologie;* fais de l'hébreu, fais du grec, fais de la science, travaille aux choses difficiles et inutiles, travaille, misérable, pour que personne ne t'en sache gré, pour que ta vie se consume dans d'arides travaux qui ne t'apprendront rien ou peu de chose, pour que tu sentes toi-même, au plus fort de ton travail, que toutes ces sciences inutiles ne profitent à rien, ni à ton esprit ni à ton cœur! N'importe, malheureux, travaille, pour que ton nom soit renfermé dans les sombres murs du collége de France; travaille pour que ni la femme qui passe, ni la jeune fille qui te voit passer, ni l'ardent jeune homme qui sort du collége, n'aient pour toi ni une sympathie, ni un regard, ni un sourire;

travaille pour vivre toute ta vie, non pas du pain que tu gagneras, mais du pain que te donnera l'Institut ou le ministre de l'intérieur, après t'avoir fait tendre la main dix ans! Ah! tu veux de la littérature difficile! ah! ton lot ne te satisfait pas! ah! tu trouves que c'est être trop heureux que de vivre comme tu vis, comme nous vivons tous; être libre, indépendant, joyeux, faire toutes ses malices sans être méchant, s'abandonner à l'heure présente, à la joie présente, à la tristesse présente; obéir à tous les mouvemens de son cœur, à toutes les passions de son cœur; être vrai, être redouté, être aimé à outrance, bien plus, être détesté à outrance; avoir sous sa main son journal qui vous prend votre pensée toute chaude, votre gaieté toute vierge encore, votre douleur tout humide; avoir sous sa main son livre qui grandit, qui grandit à vue d'œil; dire à la foule tout ce qu'on veut, tout ce qu'on sent, tout ce qu'on sait, le dire à tout le monde, mépriser le monde, le voir qui fait des avances et retirer la main, savoir qu'il s'occupe de vous et ne pas s'occuper de lui; être au-dessus de la foule, plus haut, plus libre, plus heureux et plus riche que le roi, faire, en un mot, de la littérature facile! Voilà ce que tu refuses! Eh bien! va-t'en! va-t'en faire des notes pour les défauts, les *Variorum* de feu M. Lemaire; va-t'en écrire des traductions à 25 francs la feuille pour M. Pankoucke, va-t'en, va-t'en, paria; tu n'es plus des nôtres, tu n'es plus notre frère, tu n'es plus le facile bohémien qui improvisait, mollement couché au soleil, sous l'ombre du hêtre; tu es un savant, un annotateur, un homme à palmes vertes, en un mot tout ce qu'on n'est plus; malheureux et infortuné! tu commenceras comme finit Charles Nodier; tu seras de l'Institut, et encore de l'Académie des Inscriptions, à côté de M. Raoul!

J'ai tort, Nisard; je m'emporte : raisonnons. Mon premier feu jeté, car c'est là une des habitudes de la littérature facile de dire tout d'abord ce qu'elle a sur le cœur, sauf à déduire ses raisonnemens ensuite, vous verrez, j'espère, que si la littérature facile manque d'esprit, elle ne manque pas de logique, ce grand apanage de la littérature difficile, qui a si peu besoin d'esprit.

Ainsi votre factum se divise en deux points : il attaque les ou-

vrages d'abord, les auteurs ensuite. La première chose qui vous tombe sous la main, c'est le roman. Vous trouvez le roman une chose insipide; je le pense comme vous : on en fait, dites-vous, de misérables depuis tantôt deux ans, j'en conviens; mais est-ce une raison pour ne pas reconnaître que nous devons de beaux livres aux romanciers modernes? Quel beau livre, *Notre-Dame de Paris!* quel grand style! *Notre-Dame de Paris* est un roman de l'an passé. Quel joli petit livre, *Stello*, coquet, plaintif, ardent, moqueur, littéraire! *Stello* est un roman de l'an passé. Quel roman intéressant et dramatique, à tout prendre, *la Peau de chagrin!* c'est un roman de l'année passée. Quel récit complet, intéressant, spirituel, moqueur, récit de longue haleine s'il en fut, *la Vigie de Koat-Ven*, d'Eugène Sue! c'est un livre de cette année, un livre d'hier. N'avez-vous pas trouvé aussi que M. Frédéric Soulié avait fait un beau et noble roman cette année, *les Deux Cadavres?* Dam! ce sont là de bonnes preuves, ce sont là des livres. Il faut bien les payer par une foule d'imitations graveleuses ou insipides; ce n'est même pas les payer trop cher. Je vous assure, mon ami, qu'en ceci vous avez fait une injuste confusion. Vous confondez les livres originaux avec les imitateurs. Ce sont ceux qui imitent, ceux qui copient, qui font de la littérature facile comme vous l'entendez. Pourquoi donc voulez-vous que le chef de file soit responsable de ceux qui marchent après lui, et pourquoi voulez-vous punir *Notre-Dame de Paris*, par exemple, des plates et sottes imitations qu'elle a produites? Au contraire, il me semble que c'est un grand éloge pour un livre que de voir toute cette myriade d'imitations et de copies qui se dressent tout à coup pour lui faire cortége, et qui s'éteignent comme s'éteint l'enthousiasme de la foule, après avoir poussé son cri!

Après le roman vous attaquez le *conte*. Vous avez eu raison encore. C'est une grande misère le conte. Je ne trouve pas que vous ayez encore assez dit combien c'était une chose d'un immense ennui. Mais il en est du conte comme du roman; parce que la tourbe des conteurs est immense, parce qu'elle élève des montagnes de volumes, et nous fatigue de ses inventions mesquines, est-ce là une

raison de les proscrire en masse à l'exemple du bon lieutenant Godard? Vous parlez de M. Bouilly, mon cher Nisard, mais ne trouvez-vous pas que vous êtes trop cruel, ou bien ne trouvez-vous pas que vous êtes maladroit de rappeler un des plus grands services de la littérature facile que vous attaquez, en prononçant le nom des hommes dont cette littérature nous a débarrassés à jamais? Non, heureusement, il n'y a rien de commun entre M. Bouilly et les conteurs de nos jours. Que pensez-vous donc des contes de Léon Gozlan, ce jeune homme qui ne doit pas être encore usé, même pour vous? Et des contes de Michel Raymond, cet ouvrier que j'ai connu quand il était encore à son atelier? Et que vous semble des contes de Mérimée, cette charmante et élégante manière de faire de la comédie et du sarcasme? Et comment trouvez-vous surtout les bons contes de Balzac? Ceux-là sont vifs, animés, bien commencés, bien intrigués. Trouvez-vous, même en remontant plus haut que M. Bouilly, un conte plus intéressant que la première partie de l'*Histoire des Treize?* Prenez garde à ce que vous faites, mon cher Nisard! Il faut qu'il y ait des gens malencontreux qui aient déjà donné le même conseil que vous à M. de Balzac. Depuis quelque temps M. de Balzac a renoncé à la *littérature facile*, il ne fait plus de contes, il ne fait plus que des romans, et quels romans! des romans d'économie politique! Il met en romans les chapitres de Labruyère et de Mercier; il fait de la littérature difficile en un mot. Le public ne le reconnaît plus, il lui crie en vain d'un ton dolent : *Monsieur de Balzac, faites-nous donc un de ces beaux contes que vous faisiez si bien, s'il vous plaît!*

Vous êtes donc injuste pour le conte comme vous l'étiez pour le roman. Le conte n'est pas tombé si bas qu'il n'ait produit d'excellentes pages. Je crois même, sauf meilleur avis, que roman et conte ont gagné quelque chose à être faits de nos jours. Cherchez au loin! Que trouvez-vous en fait de romans, en fait de contes? Les romans de l'abbé Prévost, n'est-ce pas? et les contes de Marmontel, car les contes de Voltaire sont de véritables et admirables satires. Mais ne pensez-vous pas que c'est être aussi bien dur que de vouloir prouver à ce que vous appelez la *littérature facile* qu'elle ne sait

même pas faire les choses les plus faciles, pas même écrire un roman, pas même faire un conte?

Quant à ce qui regarde les femmes, sur lesquelles votre colère tombe dru comme la grêle, il me semble que vous les maltraitez bien fort, ces pauvres femmes. Depuis le dernier anathème de Lebrun le poète, celui qu'on appelait Lebrun-Pindare, tout exprès sans doute pour vous mettre de mauvaise humeur, je ne crois pas que les femmes aient été aussi maltraitées qu'elles l'ont été dans votre philippique. Comment donc, les femmes elles-mêmes font de la littérature facile? Et là-dessus vous entrez en colère. Mais quelle littérature voulez-vous qu'elles fassent, sinon la littérature facile et la plus facile de toutes? Ne savez-vous pas qu'en ces sortes de choses un peu de galanterie est nécessaire? M'en voulez-vous beaucoup pour avoir loué les *Heures du soir* quelque part? Croyez-vous que les femmes littéraires d'autrefois aient été d'une littérature plus difficile? Avez-vous été dupe, par hasard, de Mme Deshoulières, de Mme de Tencin, de Mlle de Lafayette, et autres renommées féminines? Pourquoi donc voulez-vous que notre siècle soit moins indulgent pour le beau sexe (je dis *beau sexe* pour vous faire enrager quelque peu), et pourquoi lui défendez-vous de fabriquer à notre exemple son roman ou son drame? En ceci encore vous avez tort; d'autant plus tort que, dans ce rapide anathème contre les femmes, vous avez oublié de dire que, cette année même, avant-hier, tout à l'heure, venait de se révéler et d'éclater tout à coup une femme dont les deux premiers romans sont des chefs-d'œuvre. O mon passionné critique, comment avez-vous pu oublier si vite ces deux sœurs jumelles, *Indiana* et *Valentine?* Et même, on peut en parler entre hommes, comment n'avez-vous pas rendu justice au style de *Lélia*? Lélia, cette horrible et dégoûtante création, mais riche d'un si magnifique style? Je sais bien que vous pourrez vous tirer de cette difficulté en me soutenant que l'auteur d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Lélia*, n'est ni un homme ni une femme : *discrimen obscurum*, comme dit Horace, et j'avoue que cette fois je serais bien près d'être de votre avis.

Voici donc que vous êtes déja convaincu de trois grandes in-

justices dans votre grand manifeste contre la littérature facile :

1°. Votre mot nouveau, *la littérature facile*, n'est pas assez défini ; c'est un mot vague, c'est un mot injuste en ce qu'il enveloppe dans le même blâme tous les auteurs contemporains ; c'est un mot incomplet en ce qu'il ne regarde que les intérêts matériels de la littérature du jour ; c'est un mot vide, si vous l'employez pour définir la littérature courante, celle qui nous occupe tous, la seule qui nous amuse, la seule qui attire l'attention publique, la seule que demandent les libraires, la seule qui se soit fait jour, même à travers une révolution.

2°. Votre attaque est injuste, car au lieu de se contenter d'immoler les copies, elle immole les originaux. Au lieu de frapper les copistes, elle frappe les modèles. Votre colère ne fait abstraction de personne ; tout le monde y passe, l'homme de talent et son copiste qui n'en a pas ; le livre admiré par le public, et le livre que le public a sifflé. Vous êtes plus cruel que Sganarelle ; Sganarelle convenait qu'il y avait fagots et fagots, vous ne voulez pas convenir, vous, qu'il y a livres et livres, romanciers et romanciers, conteurs et conteurs !

3°. Votre partialité contre les femmes est évidente. Vous avez oublié de mentionner comme correctif à vos reproches la femme qui écrit le mieux de nos jours, femme ou homme, parmi les hommes comme parmi les femmes. Mais je suis bien niais de défendre les femmes contre vous, Nisard, elles sauront bien se défendre elles-mêmes : seulement, croyez mon conseil, vous qui êtes un grand voyageur, vous le peintre des Pyrénées, qui en savez tous les orages, qui en avez gravi les sommets les plus escarpés, ne vous hasardez pas de sitôt sur le mont Rhodope.

Les trois points de la question étant parfaitement éclaircis, il me resterait à défendre le drame contre vous. Mais comme c'est là mon pain, mon devoir et mon bonheur de tous les jours, attaquer le drame qui se fait aujourd'hui, me prosterner devant Shakespeare et ramper humblement jusqu'aux pieds de Molière pour baiser la divine poussière de son soulier, je n'irai pas réfuter contre vous ce que j'ai dit si souvent et tout seul. Donc, je dis comme vous : le

drame moderne est mauvais. C'est la plupart du temps un horrible cauchemar, un sanglant mensonge qui n'est même pas raconté en français, voilà ce que je dis toute l'année ; mais plus que vous je suis juste. Il est juste en effet, à propos de drame, de reconnaître tout ce qu'ont fait quelques hommes que vous auriez pu louer en passant, ne fût-ce que comme un à propos de bonne compagnie: M. Scribe, par exemple, qui a tué la haute comédie, mais qui grâce à tant de riens charmans est l'homme qui a le plus amusé notre époque. Et même avant M. Scribe, car celui-là donne un grand espoir, il fallait louer Alexandre Dumas d'avoir fait *Henri III*, *Christine*, *La Tour de Nesle*, *Richard d'Arlington;* il fallait prévoir, car vous n'êtes pas un de ces critiques novices qui ne savent rien prévoir et qui servent en voulant nuire, il fallait prévoir les deux derniers actes d'*Angèle*; certes ce ne sont pas là des compositions qui se doivent oublier quand on parle de drame. Ces drames, tels qu'ils sont, sont encore à part dans la jeune école. J'aimerais mieux avoir fait le plus mauvais drame de la littérature facile, que la tragédie la plus admirée de la littérature difficile de l'empire. Vous reprochez aux poètes dramatiques le sang qu'ils répandent ; aimez-vous mieux le poison que Crébillon prodigue? vous parlez de l'audace du drame moderne ; eh bien ! si cette audace poussée à bout doit produire enfin un chef-d'œuvre, aurez-vous la force de vous en plaindre? Le drame en est aux vagissemens, dites-vous? c'est peut-être parce qu'il enfante ! Laissez-le donc enfanter librement, et n'allez pas mordre le sein de sa nourrice, c'est un lait qui pourrait vous porter malheur !

Vraiment, vraiment, plus j'avance dans ma réplique, et plus je trouve que vous êtes injuste et cruel. Vous voyez que je vous suis pas à pas, que je ne passe pas un de vos argumens sous silence, que j'ai une réponse à toutes vos questions, à toutes vos plaintes. Que si après avoir jugé vos jugemens sur les trois genres, le roman, le conte, le drame, je vous ai prouvé que vous étiez au moins ingrat de ne pas vous souvenir des bonnes choses que vous aviez déjà, au moins impatient de désespérer si tôt de littérateurs qui n'ont pas trente ans, qu'arrivera-t-il quand je jugerai vos jugemens sur les

personnes ? C'est pour le coup que votre mauvaise humeur vous emporte trop loin. C'est en vain que vous avez soin de ne pas nommer vos victimes, toutes vos victimes se sont nommées. Que doivent-ils penser tous ces hommes qui commencent et dont les commencemens sont si honorables en voyant que vous désespérez de leur avenir? Victor Hugo tout le premier. Il a fait de belles odes, vous en convenez; il a été grand écrivain et grand poète, il a soulevé chez nous mille questions d'art et de poésie, vous l'avouez, et parce qu'il lui a plu de porter la poésie sur la scène, parce qu'il a voulu traîner sur le théâtre les idées terribles qui l'obsédaient dans ses romans, voici que vous creusez la fosse du poète, voici que vous lui répétez la seule phrase latine qu'aient jamais sue par cœur les littérateurs de l'empire : *Sit tibi terra levis!* Victor Hugo enterré dans ses drames ! mais la chose est impossible ! ce serait le jeune Machabée enseveli sous son éléphant! Victor Hugo est plus fort que Machabée, il se dégagera de l'animal qui l'étouffe, il renoncera à cette nature du théâtre qui n'est pas la sienne, il comprendra que le théâtre a des limites, pendant que sa passion à lui, Victor Hugo, n'a pas de limites. Victor Hugo mort et enterré sous *Marie Tudor!* mais vous n'y pensez pas, Nisard! Mais vous n'avez pas pu dire cela sans terreur! Et que deviendrions-nous nous autres, si M. Hugo était déjà épuisé par la littérature facile? S'il était épuisé, nous serions morts, nous autres, les vers seraient déjà à nos cadavres. Non, non, il n'est pas mort, le grand poète, il y en a même qui prétendent que sa croissance n'est pas entière encore. Creusez donc sa tombe si vous voulez, notre sinistre fossoyeur, mais faites-la vaste et profonde, plus profonde que celle d'Yorick. Puis quand elle sera faite, laissez-la ouverte, si elle ne sert pas à Victor, elle servira à une douzaine de ses satellites en littérature facile; vous viendrez ensuite, vous prendrez la pelle, et vous rejetterez la terre des deux côtés sur tous ces morts que vous aurez tués avant le temps. Un *De profondis*, s'il vous plaît!

Ainsi sont traités par vous tous ceux qui écrivent : vous ne donnez de trève à personne, vous ne faites de quartier à personne. A vous entendre, l'un écrit trop peu, et il se perd; un autre *fa-*

brique beaucoup trop, et il se perd. Il n'y a pas jusqu'à cet honnête et consciencieux bibliophile Jacob que vous n'accusiez, bien à tort, de *noyer sa précieuse érudition dans un lavage de petits détails*. Pauvre et savant bibliophile! qui lui eût dit qu'on lui ferait un crime d'une chose qui lui a tant coûté l'aurait bien étonné, sur ma parole! Mais ne voyez-vous pas, cruel Nisard, à ce propos, une autre grande cause de vos injustices? Vous accusez les maîtres de la littérature facile, vous leur reprochez tous leurs écarts, et vous ne songez pas à accuser le public. Pourquoi laisser le public en paix pendant que vous agitez de fond en comble le monde littéraire? Le public, voyez-vous, est en ceci le vrai coupable; c'est le public, tout autant que les auteurs, qui fait ses romans, ses contes et ses drames. C'est le public qui a jeté sur les vers de Dorat la poussière des papillons, et qui a trempé sa plume dans l'arc-en-ciel; c'est le public qui a forcé Molière, le père du *Misantrope*, de reconnaître Scapin pour un de ses bâtards, et de l'envelopper dans un sac; c'est le public qui a farci nos romans de tant d'adultères que vous ne comprenez pas et qui vous font justement horreur, à vous l'heureux et nouveau marié d'une chaste jeune fille d'Angleterre; c'est enfin le public qui a voulu que le bon, l'excellent bibliophile, mêlât sa science à l'action d'un roman futile: si le bibliophile n'eût pas fait son roman, adieu sa science! On n'eût pas voulu pour rien de sa science. Le bonhomme, qui y voit clair, a compris cela mieux que vous. Il a suivi le vieux précepte, il a imbibé de miel les bords du vase, il a caché le serpent sous les fleurs, il a été grivois, malicieux et fou, et peu farouche, pour avoir le droit d'être savant en public. Il ne faut donc pas lui en vouloir, à cet honnête homme de bibliophile: il a fait de son mieux, il a fait tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il devait faire. M. Alexis Monteil, un autre savant, avait suivi le même chemin que Jacob, et s'en était bien trouvé. Voilà cependant où en sont réduits tous les hommes de la littérature difficile qui veulent être lus quelque peu! C'est bien la peine d'être savant pour être forcé de laisser sa science sur le seuil de la renommée! Que d'exemples je pourrais vous citer, Nisard, qui vous feraient rentrer

en vous-même! Je n'en veux qu'un. Vous avez lu l'*Histoire de Charles-Édouard :* c'est un livre consciencieux, bien fait, plein d'intérêt, un livre qui tient éminemment à la littérature difficile ; eh bien ! un littérateur *facile* a fait un roman de l'histoire de Charles-Édouard, et le public a couru au roman qui est insupportable, tout autant qu'il avait couru à l'histoire, qui est excellente! Ne parlez donc pas de votre littérature difficile à des gens du métier comme moi !

Faisons mieux ; faites mieux, Nisard : reconnaissez avec moi qu'il n'y a point de littérature facile, point de littérature difficile ; il y a de la bonne, il y a de la mauvaise littérature, voilà tout. Il y a, il est vrai, une littérature pour tous les jours : une littérature improvisée qui arrive à tous facile, rieuse, sans prétention, peu doctorale, peu systématique, aimable et bonne fille qui ne veut que vous plaire, qui pour vous plaire jettera quelquefois son bonnet au vent ; qui s'abandonne au premier venu, qui lui fera volontiers le sacrifice de sa robe nuptiale, mais qui jamais ne trahira sa langue maternelle. Je compare cette littérature courante, cette improvisation de toutes les heures, à l'héroïne d'un roman de l'abbé Prévost, à Manon Lescaut. Vive la Manon Lescaut littéraire ! Elle allait entrer au couvent pour y mener une vie sérieuse ; à la porte du couvent elle rencontre un beau jeune homme : adieu la vie sérieuse ! Vive Dieu ! Manon, vous vous jetez dans de beaux désordres ; et que dira votre grand-père ? Mais la Manon littéraire ne pense pas à son grand-père, elle pense aux beaux jeunes seigneurs qui la trouvent belle ; elle pense aux folles joies de la nuit, aux mystères du jour, à ce hasard bienveillant qui est son Dieu ; elle pense à être heureuse, à être libre, à être riche, à être aimée ! Honni soit qui jettera la première pierre à l'aimable Manon ! Malédiction sur le vieillard transi qui la dénonce au préfet de police pour une charmante trahison de plus qu'elle aura faite, l'aimable fille ! Et voilà justement ce que vous avez fait, Nisard ! Vous vous êtes conduit en amant transi avec la bonne et folâtre Manon ; vous l'avez dénoncée à l'indignation publique, ce terrible préfet de police ; vous l'avez condamnée à la déportation, la fille de joie lit-

téraire! Fi! Nisard, cela est honteux, d'être si cruel! Revenez donc sur votre premier arrêt, monseigneur! laissez-vous fléchir! écoutez-nous! ne chassez pas la littérature facile. Que fera Paris sans elle? C'est la littérature des oisifs, qui aiment à lire sans fatigue; des difficiles, qui aiment à lire sans juger; des parvenus, qui aiment à lire sans efforts; des femmes, qui aiment à lire, sans se fatiguer à retenir des faits et des dates; cette littérature-là est vraiment la littérature facile; c'est surtout d'elle qu'on pourrait dire ce que dit Cicéron des belles-lettres : elle va à la ville, elle nous suit à la campagne, elle nous distrait à la maison, elle nous occupe au dehors, elle est le délassement du jeune âge et la distraction, sinon la consolation de la vieillesse; pourquoi, je vous prie, en vouloir si fort à cette littérature de tous, à la portée de tous? Pourquoi donc sacrifier l'aimable et facile grisette à l'ennuyeuse pruderie des grandes dames? Elle est complaisante, celle-là, elle veut ce que vous voulez, elle dit ce que vous dites; vous l'appelez, elle vient, vous la rejetez, elle s'en va; vous l'interrogez, elle répond; cruel Nisard, vous êtes le premier, j'imagine, qui se soit jamais emporté contre cette facile littérature. Laissez-la vivre de sa vie, laissez-la mourir de sa belle mort, laissez-la renaître demain, après-demain vous passerez, et elle ne sera plus; le cabinet de lecture l'attend, le salon la demande; du salon elle ira à la mansarde, de la mansarde à la loge du portier; elle est le lien de la grande dame et de la grisette, elle unit le petit monde au grand monde La littérature facile! mon Dieu! mais elle a été le rêve des plus grands génies, mais tout leur effort a tendu à cela : devenir populaires. Il n'y a pas de grand homme qui ne lui ait sacrifié quelque chose. Aspasie appelait cela très-élégamment *sacrifier aux grâces*. Vous auriez été moins sévère pour la littérature facile, mon cher Nisard, si vous vous étiez rappelé Anacréon dans la Grèce au bon temps, Horace au beau temps d'Auguste, l'Arioste en Italie, Addison en Angleterre, Voltaire partout, et une foule d'autres écrivains faciles que vous connaissez mieux que moi.

Mais pour être simple, souple, abondante, sans façon et à la portée de tous, cette littérature de tous les jours, cette littérature

facile, comme vous dites, n'est pas tellement facile qu'elle soit tout d'abord à la portée du premier écrivain venu. Il me semble, au contraire, que ce sera un des éloges que la postérité fera à notre époque, d'avoir trouvé tout d'un coup tant de jeunes, ardens et infatigables écrivains pour suffire à toutes les exigences du moment. Vous attaquez la littérature facile! mais songez donc à tout ce qu'elle occupe, à tout ce qu'elle produit! Depuis le grand journal qui traite des grands intérêts de la politique, qui défend, qui attaque, qui détruit ou qui fonde, jusqu'au petit journal, malin, frondeur, sceptique, cruel, harceleur, sans frein, une épigramme vivante, comme l'autre est un conseil vivant; depuis la Revue savante, philosophique, qui voyage au loin, jusqu'à la Revue de la ville, qui s'occupe de nos mœurs, de nos poètes, de nos écrivains, de nos chefs-d'œuvre du jour; depuis le pamphlet sanglant et cruel, qui, sous prétexte de parler de modes, se livre à des personnalités plus que royales, jusqu'au journal des petits enfans, qui se fait petit avec eux, et parle leur langage, et s'occupe de leurs petits chagrins, de leurs joies naïves; depuis le gros dictionnaire où tout s'entasse, jusqu'au petit livre qui résume en quelques chapitres toutes les sciences; depuis l'Encyclopédie jusqu'au prospectus, depuis le livre de luxe jusqu'au Magasin à deux sous, en un mot, tout ce que la grande France dépense d'idées, de style, d'instruction, d'intérêt, d'oisiveté, de passion, d'émotions de tout genre, tout cela est de la littérature facile. Or tout cela, avouez-le, tout cela use chaque jour plus de style, plus d'idées, plus de talent, qu'on n'en a jamais usé dans les beaux temps de la littérature difficile, quand on ne savait lire qu'à Paris dans toute la France, et qu'à la cour dans tout Paris.

Que vous seriez bien surpris si tout à coup elle s'écroulait à votre premier souffle, cette littérature, notre besoin de tous les jours! J'ai grande envie que nous en fassions l'essai. Eh bien! j'y consens, revenons à cette grande fosse que vous creusiez tout à l'heure; faites-la vaste et profonde, nous allons, comme les femmes grecques, danser en rond, et nous jeter les uns après les autres dans l'abîme. C'en est fait, nous voilà morts! nous y sommes tous, grands et petits, tous morts, tous ensevelis dans nos

romans, dans nos contes, dans nos feuilletons, froid et triste linéuel! Vous allez me trouver bien vaniteux, Nisard! mais, je vous prie, dans ce profond silence de la littérature facile, quelles voix se feront entendre? Dès demain il faudra servir à la France sa portion de chaque jour; dès demain, en se réveillant, la France demandera à son lever ses journaux, grands et petits, les petits journaux avant les grands; elle demandera ses romans, ses contes, ses livres, ses prospectus, ses revues et ses drames; il faudra donc, pour suffire à cet immense besoin de chaque jour, nous dans la tombe, tirer de leur sépulcre, de leur académie veux-je dire, les anciens faiseurs de littérature difficile. Vous voyez d'ici le désordre: ils reviendront à petits pas, comme les ombres de *Robert-le-Diable*, tous les faiseurs émérites de la littérature facile. C'en est fait, Dumas est absent du théâtre, l'auteur de *Pertinax* y remonte, et dès demain on reprend sa dernière tragédie, jouée une fois par Mlle Duchesnois; Victor Hugo est absent, l'ode revient à M. Campenon; Scribe est dans ses terres, revient M. Alexandre Duval pour faire la comédie; l'Opéra passe de M. Mélesville à M. Étienne, ce grand homme d'état qui a fait *le Rossignol;* la Revue de Paris s'éclipse, son enveloppe feuille morte pâlit, et la voilà remplacée par le *Mercure de France;* la charade, le logogryphe, la pièce de vers, l'épître, l'allusion, la fable politique, les notices, les petites biographies, la comédie en cinq actes, la tragédie en cinq actes, le poème descriptif, le poème épique en prose, les colins d'opéra-comique, tout le gros esprit, toutes les grâces stupides, tout l'empire, tout l'Institut, tous ces grands messieurs, à travers lesquels nous avons passé avec tant de peine, tout cela revient, danse et tourne, chante et souffle, déclame et glousse sur la tombe de la littérature que vous venez d'enterrer à jamais, vous, implacable et imprévoyant Nisard!

Et à la place de nos romans, à la place de nos contes, à la place de nos drames (je vous aime encore assez pour vous crier: Prenez garde, Nisard! rangez-vous!) voici les histoires de M. Bouilly, les contes de M. Ducray-Duminil, les mélodrames de M. Caigniez, et les romans de M. Pigault-Lebrun; juste ciel!

Ah! vraiment, avant de venir exhaler votre fureur contre la littérature en masse, vous auriez dû y penser à deux fois. Vous avez agi, dans votre mauvaise humeur, comme s'il y avait derrière nous une littérature toute prête à nous remplacer, si la littérature moderne était enlevée. Jusqu'à présent, en effet, un siècle littéraire est venu après un autre siècle. Corneille est tout près de Racine, Racine n'est pas loin de Voltaire; une génération littéraire touche à une autre génération littéraire; mais la littérature moderne, la littérature *facile*, elle ne tient à rien, elle n'a rien derrière elle, personne ne l'a précédée dans la carrière; elle est venue seule et par elle-même, elle s'est faite tout ce qu'elle est. Victor Hugo n'a personne derrière lui, Alexandre Dumas personne. Au lieu d'avoir été les continuateurs des poètes et des prosateurs, leurs devanciers, les poètes et les prosateurs de nos jours ont deviné l'art, ils l'ont fait ce qu'il est, ils en ont posé les règles, personne ne leur a rien enseigné; ils ont tout deviné, le présent et l'avenir, quelques-uns même le passé. Bien plus, ils ont été forcés de coudoyer brutalement, pour parvenir, tout ce qui faisait, ce qu'on appelait de l'art avant eux; si bien que si vous les ôtez du monde, le monde, qui s'est hâté d'oublier leurs devanciers, ne saura plus à quelle littérature se vouer; ôtez la jeune école littéraire de la France, croyez-vous que vous trouverez derrière cette jeune école même des restes de prosateurs, même des restes de poètes? Vous trouverez un abîme, l'empereur! et derrière l'empereur, 89, autre abîme qui sépare notre génération littéraire du dix-huitième siècle, ce grand, puissant, spirituel et philosophique moment de la pensée humaine, si violemment et à jamais interrompu pour la France, et que l'Allemagne seule a pu continuer.

Donc malgré vous il faut vous soumettre à cette littérature qui s'est faite toute seule; bien mieux il faut lui savoir gré de ses efforts, et reconnaître que si elle a quelque chose de trop hâté, c'est la faute du temps, et non pas la faute des jeunes écrivains. Nous aussi nous avons supporté les grandes conscriptions de l'empire; quand la vieille garde a manqué, l'empire a mis sur le dos des conscrits l'uniforme de sa garde; il en a été ainsi pour

nous, à défaut de vieux combattans; notre époque de bataille littéraire a été singulièrement avancée par la disette des hommes, et maintenant que nous sommes déjà de la vieille garde littéraire, il y aurait injustice à ne pas reconnaître notre vingt-huitième année, florissante et verte sous le bonnet à poil des vieux grognards. Voilà pourtant ce que vous avez fait, cher Nisard. Vous êtes venu prendre dans la mêlée ceux qui se battaient encore; et ceux qui étaient restés en chemin, vous les avez épargnés. Quoi donc! vous attaquez ceux qui écrivent, vous jetez vos foudres sur la littérature agissante, et vous ne parlez pas des littérateurs qui ont cédé la place! Voyez ce que vous faites : vous immolez sans pitié ceux qui produisent, et vous laissez en paix ceux qui se sont arrêtés! Par exemple, celui-ci qui était un habile faiseur de jolies comédies, et qui s'est laissé faire sous-préfet à Saint-Denis; celui-ci qui était un satirique écrivain de comédie politique, et qui s'est coupé en deux; si bien qu'une partie de ce spirituel Dufongeray est administrateur des haras, pendant que l'autre partie administre le ministère de l'intérieur; cet autre était double aussi, il faisait de la satire politique, il avait une rime pour tous les noms, un nom pour toutes les rimes; il a déposé sa virulente satire on ne peut dire à quel seuil, et il est allé chacun de son côté, on ne sait où; il y en avait un qui était historien et grand historien, fougueux et entêté jeune homme, il s'est fait ministre, et il a laissé ses œuvres inachevées pour achever l'Arc de l'Étoile, cette œuvre à mille corps sans une seule tête, plus horrible que le monstre d'Horace. Que vous dirai-je? Les noms de ceux qui se sont arrêtés en chemin sont innombrables. Une moitié de l'ancien *Globe*, par exemple, a jeté aux orties le bonnet doctoral et la robe du professeur pour prendre l'habit brodé et le pantalon blanc galonné d'or du conseil d'état; d'autres se sont arrêtés par ennui, celui-ci s'est enfoncé dans un bureau, et vous demanderiez vingt fois Clara Gazul que vous ne sauriez où la trouver, la piquante comédienne espagnole. Celui-là, fantasque jeune homme, jette au public un beau livre tout parfumé de moyen âge, *les Mauvais Garçons*, et à peine son livre imprimé, il laisse son livre à ses destinées et il va pendant

trois ans en Orient, en Grèce, partout, remuer des pierres et chercher des fièvres. Ainsi a fait M. de Lamartine, qui s'est retiré du monde poétique, et qui est allé à la chambre des députés en passant par l'Égypte, où il a laissé sa fille, inappréciable trésor, anneau sans prix de l'homme le plus heureux du monde, que la mer de sable ne lui rendra jamais. Qui encore? J'en ai oublié beaucoup qui se sont arrêtés après avoir marché, sans compter ceux qui ont changé de chemin tout à coup, et que la politique a choisis comme les plus forts Armand Carrel, qui était évidemment destiné à écrire l'histoire, le meilleur élève de Tacite, et qui est devenu un journaliste! Saint-Marc Girardin, cet ingénieux, ce grand écrivain si rempli de bon sens et de verve, homme docte et homme d'esprit. Il a long-temps balancé pour savoir s'il ne serait pas des nôtres. Sans doute il aura eu peur de tout ce qu'il fallait produire! Alors il a pris deux chaires en Sorbonne, la chaire de M. Guizot, cet autre historien qui a changé de route, lui aussi; et la chaire d'un homme qui est mort et qui s'était arrêté depuis long-temps. Voilà, ou je me trompe fort, un tableau très-exact des pertes irréparables qu'a faites déjà la littérature contemporaine. Elle a perdu ou à peu près M. de Chateaubriand, poète dont la gloire est déjà à moitié enveloppée de cette ombre formidable à laquelle rien n'échappe de nos jours, et dont vous voudriez nous faire peur, insensé! comme si nous ne savions pas bien que la question d'Hamlet, *être ou n'être pas!* n'est une question pour personne aujourd'hui.

D'où je conclus, car il est temps de conclure, qu'il y a injustice à reprocher aujourd'hui à ceux qui travaillent de travailler trop d'abord, et de travailler seuls ensuite. S'ils travaillent seuls, à qui la faute? La faute en est à ceux qui n'écrivent plus, à ceux qui n'écrivent pas encore. On ne dira pas que les rangs sont serrés, que tout accès est fermé; au contraire, les rangs sont ouverts, les portes sont ouvertes; entre qui veut! Quant à l'autre reproche, produire trop, vous avez beau dire que les libraires ne veulent plus acheter de livres : offrez un livre, même un livre de littérature difficile à un libraire, vous verrez si le libraire vous refu-

sera. Vous avez beau dire que la prose est à vil prix : demandez à Gosselin, demandez au Directeur de la Revue de Paris à quel prix est la prose ; et d'ailleurs je voudrais bien voir quelle figure vous feriez si, pour votre chaleureux manifeste contre la littérature facile, le caissier de la Revue venait vous dire à la fin du mois : « Vous savez, monsieur, que, vu l'abondance de la bonne prose, nous vous retenons vingt-cinq pour cent? » L'argument serait *ad hominem*, j'imagine, à moins que vous ne prétendiez que, parce que vous ne travaillez qu'à vos heures, parce que vous allez à la campagne respirer l'air du printemps, parce que les Pyrénées vous abritent de leur ombre poétique contre les chaleurs de l'été, parce que vous allez vous adosser, en hiver, spirituel frileux que vous êtes, contre les Arènes de Nîmes ou d'Arles, toujours éclairées d'un soleil tempéré ; parce que vous êtes un heureux de ce monde, qui commandez à vos passions, qui ne jetez rien au hasard, qui êtes sage et qui avez pu l'être, vous prétendriez être mieux traité que nous dont la porte est ouverte nuit et jour, qui sommes à notre tâche à toute heure, à toute saison ; nous malheureux qui avons demandé à notre plume, à notre tête, à notre cœur, à notre sang, tout ce qu'il faut pour satisfaire à une jeunesse ardente, impétueuse, emportée, remplie de passions grandes et petites, mais honnête, indépendante, et qui aimerait mille fois mieux faire un mauvais livre qu'une mauvaise action. Certainement ce n'est pas ainsi que vous raisonnez, mon cher Nisard !

Mais c'est ce que je dis à tous ; car voyez l'avantage de la littérature facile que vous méprisez, ingrat ! depuis huit jours on parle de vous et beaucoup ! Qu'est-il ? et que veut-il ? et pourquoi tant d'humeur? Que demande-t-il? Moi je dis à tous ce que je sais ; que vous êtes le plus loyal et le plus aimable des hommes, un peu triste, mais bon et humain ; morose, mais point envieux; homme d'étude et homme de style, mais d'un esprit chagrin, ce qui ôte à votre style un peu des grâces de la jeunesse, pour lui donner la teinte plus sombre de l'âge mûr. Voilà ce que je dis et voilà ce que je pense, et je pense aussi, mais je ne le dis pas, que cette fois il faut que l'hiver du midi vous ait cruellement manqué pour vous avoir fait

immoler tout d'un coup et sans exception toute votre époque littéraire. Comment n'avez-vous pas vu, en effet, qu'outre l'injustice, il y avait maladresse à venir ainsi tomber sur la littérature de 1828 à 1833, après la *Revue d'Édimbourg*, après la *Revue de Genève*, après la *Gazette d'Augsbourg!* Qui le croirait! vous du *National*, l'allié de M. de Metternich! Or voici pourquoi encore je vous ai répondu si longuement : c'est qu'en répondant à vous, je répondais en même temps aux étrangers qui n'écrivent pas si bien que vous, heureux si dans cette réponse, que j'aurais faite moins longue si j'avais pu, je suis parvenu à vous convaincre sans vous blesser, à nous défendre sans vous attaquer, enfin à persuader à tous ceux qui nous lisent et qui vous ont lu qu'en ces sortes de disputes, comme en toutes les autres, on fait mieux ses affaires par soi-même que par des tiers.

Quant à ce qui m'est personnel et à la mort subite que vous me prédisez, permettez que je n'accepte pas votre augure. Je suis une espèce de vieillard encore vert, et pour peu que mon bonnet de nuit contienne d'idées, comme vous dites, il reste plus d'idées à mon bonnet chaque matin que de cheveux arrachés à ma tête. Je sens malgré vous que sous cette cendre il y a du feu, et de la vigueur sous cet épuisement. Il est vrai que j'écris beaucoup; mais la folle du logis n'est pas tellement fatiguée qu'elle ne revienne le soir au colombier à mon premier appel; et puis je ne suis pas comme vous, je ne méprise pas la province. La province est la cour de cassation des jugemens de Paris. La province juge avec son esprit et avec son instinct, pendant que Paris juge avec son esprit tout seul; la province a douze heures par jour à donner à chaque gloire nouvelle, onze heures et demie de plus que Paris. Grand merci donc! puisque vous me laissez la province, mon lot est noble et beau, et convenez que j'ai bien à faire et terriblement à écrire encore avant d'avoir fait passer un seul mot sous les yeux des trente-neuf millions de Français qui composent ce jury souverain que vous méprisez si fort, la province. Il y a long-temps qu'on l'a dit, et on le dira malgré vous long-temps encore, la province a des sourires qui sont bien tendres, et ses regards sont de doux

regards. Laissez-moi donc rechercher ses sourires et ses regards. Vous n'en voulez pas, tant mieux pour moi, c'est une chance de plus pour que je les obtienne. Voilà toute mon ambition, Nisard, vivre pour la province; donc laissez-moi vivre inconnu ici, connu là-bas. Ne vous mettez pas devant mon soleil de province, je vous le prêterai pour la santé de votre corps, laissez-le-moi pour le salut de mon esprit. Vous voyez donc que je ne suis pas si malheureux que vous dites, puisque j'ai l'esprit de mon état et de mon âge. Vous voyez donc que vous avez tort de me plaindre puisque je préfère le présent à l'avenir, la province à Paris, partant le bonheur à la gloire. Cessez donc, farouche Mac-Briar, d'avancer l'aiguille de l'horloge littéraire qui doit sonner pour moi l'heure de la littérature difficile. Je ne crois pas que l'instant soit venu encore. J'attendrai. Et quand je n'aurai plus une idée à moi, quand je sentirai qu'il n'y a plus de coloris à mon style, plus rien d'imprévu à ma pensée; quand je n'aurai plus rien dans le cœur ni dans l'esprit, quand j'aurai oublié mes belles études classiques, que j'ai refaites, vous le savez, avec un soin dont vous ne me savez pas assez de gré, alors il sera temps, selon votre conseil, de faire de la littérature difficile ou d'aller planter *mes choux à Biron*. Mais à présent, il n'est pas temps encore. Ma terre de Biron est bien pauvre, elle n'est que belle. Mon voisin le Rhône m'en enlève chaque année une parcelle; il faut que je la répare, il faut que je relève le toit où vécut ma mère et que m'a laissé mon père; il faut que je ramasse ici assez de livres, et de sagesse, et d'amour et de bonheur pour les porter là-bas. Bien plus il me faut un chemin de fer pour me porter là-bas, moi, mon amour, mon bonheur, ma sagesse et mes livres! Or voyez comme je suis incorrigible! Quand bien même je serais enfoncé jusqu'au front dans la littérature difficile, je n'emporterais pas le Tacite de M. Pankoucke, ni aucune des traductions-Pankoucke, pâle et insipide remaniement des traductions précédentes, et que vous nous vantez comme des chefs-d'œuvre. Vous savez bien ce qu'il en est de ces chefs-d'œuvre, Nisard!

Mais de bonne foi, voudriez-vous même avec moi, homme

de littérature facile, entreprendre une polémique à ce sujet! Vous êtes très-persuadé que ce livre *pieux*, comme vous dites, est le plus triste et le plus nul des livres. Un livre pieux! Mais c'est la plus indigeste compilation qui se puisse produire! Comme ces malheureuses traductions ont gâté votre cause! Vous faites deux articles; dans le premier, vous nous dites : *A bas la littérature facile!* Dans le second, vous criez : *Vive les traductions!* Dans le premier, vous nous reprochez *de ne pas lire les modèles;* dans le second, vous nous dites : Lisez, non pas *les histoires* de Tacite, mais lisez les histoires de M. Pankoucke; lisez, non pas Horace, mais lisez l'Horace d'une douzaine de prosateurs qui se sont attelés à cet homme charmant, à ce satirique si bienveillant et si moqueur, qui rirait fort sans doute s'il pouvait voir l'habit d'arlequin dont on l'habille. O Nisard! Nisard! faire des traductions sur des traductions, s'atteler douze pour faire une traduction d'Horace, vendre des traductions ou vanter des traductions, est-ce donc là ce que vous appelez de la littérature difficile?

Encore une fois, ne m'en voulez pas, aimez-moi comme toujours, ne m'envoyez pas de sitôt au Prytanée, je n'aime pas le brouet noir, et nous sommes trop loin de l'Eurotas; encore une fois, abandonnez-moi à ma littérature facile, rassurez-vous sur mon avenir, vous savez que je suis à l'abri, s'il en fût; d'une part, j'ai renoncé pour toujours à la grande littérature, et d'autre part, je me suis creusé un grand trou au *Journal des Débats*, position difficile à emporter, facile à défendre. Là je suis comme le roseau qui dit aux passans, quelque vent qui souffle, *le roi Midas a des oreilles d'âne!* Vous pouvez passer auprès du fragile roseau tant qu'il vous plaira, et sans danger pour vous, Nisard!

JULES JANIN.

Souvenirs de la révolution.

SAINT-JUST ET PICHEGRU.

§ Ier.

Je suppose en commençant, et il y a un peu de témérité à moi, qu'on n'a pas encore oublié l'élève d'Euloge Schneider s'essayant à Strasbourg à la double étude de la langue grecque et de la politique expérimentale, ou plutôt dévorant avec impatience les ennuis de son oisiveté, car la catastrophe imprévue de mon professeur m'avait laissé à l'alphabet. Quoique je ne fusse guère à portée d'apprécier les étranges événemens qui se passaient sous mes yeux, je ne pus me défendre d'y prendre quelque intérêt pour occuper le vide de mes longues journées; et ma mémoire a conservé de cette époque des notions plus distinctes et plus vives que celles qui me restent de mon âge fait. Je ne saurais dire cependant si elles sont de nature à produire sur les autres l'effet qu'elles produisent encore sur moi quand la liaison de quelques idées rêveuses les retrace à mon esprit; car il est probable que je n'ai pas cessé de les juger sur les sensations hyperboliques d'un enfant qui n'avait rien vu, et le genre de ces impressions peut me tromper sur leur valeur. J'ai imaginé toutefois que mes souvenirs pourraient se sauver dans la foule à la faveur de quelques noms historiques dont ils sont marquetés par hasard. Mais il faut les reprendre d'un peu plus haut que l'événement qui changea les lauriers de Schneider

en cyprès, pour me servir d'une expression qui lui fut depuis empruntée par Carrier, c'est-à-dire du temps de ses tragiques excursions à la suite de nos armées victorieuses.

Parmi les grands procès politiques qui se succédaient incessamment devant les deux commissions révolutionnaires, il s'en était trouvé un qui avait excité en moi une profonde sympathie. C'était celui de l'adjudant-général Charles Perrin, attaché quelques mois auparavant à la garnison de Mayence, et rentré depuis peu dans l'intérieur sous le poids d'une accusation capitale. Deux officiers supérieurs nommés Mainoni et Vilvotte l'accusaient d'avoir provoqué les assiégés à déployer le drapeau blanc, et à reconnaître solennellement la dynastie constitutionnelle détrônée par le 10 août. Heureusement pour lui le prévenu s'était dérobé comme par miracle aux conséquences infaillibles de ce crime attesté par deux ennemis. Il n'en fallait pas tant, et il venait d'être condamné à mort par contumace.

Je connaissais Charles Perrin, autant qu'un écolier de douze ans peut connaître un général qui en a vingt-huit. C'était un beau et doux jeune homme, extrêmement versé dans la connaissance des langues et dans les sciences mathématiques. Destiné d'abord aux missions étrangères, il avait visité une partie de l'Orient, et parlait de ses pérégrinations lointaines avec une poésie d'expressions qui charmait déjà mon oreille avant de se faire sentir à mon intelligence. La révolution l'avait ramené en France, et, comme la plupart des jeunes gens qui éprouvaient le besoin de se faire une destinée supérieure au vulgaire, il s'était empressé d'en adopter les principes avant d'en calculer les résultats. Soldat, puis sergent, puis en peu de mois officier au premier régiment d'artillerie, et par-dessus tout cela orateur élégant, saisissant et populaire, dans un temps où l'on pouvait parvenir à tout par la parole et par l'épée, il avait suivi dans son avancement le rapide essor de Pichegru, son frère de cœur et d'armes. Tous deux étaient les meilleurs amis de mon père, et j'avais plus d'une fois joué fièrement avec leurs épaulettes et leur ceinturon.

Le premier régiment d'artillerie se souvenait de Charles Perrin

avec une espèce d'orgueil. La société populaire ne l'oubliait point. Des commissaires extraordinaires furent mandés de Besançon à Strasbourg pour le défendre et le réclamer; ils arrivèrent au moment où l'on clouait l'écriteau du contumace aux poteaux de la guillotine.

Mes compatriotes se compromirent par quelques paroles hardies. Ils devinrent suspects, et quand on était suspect on était proscrit.

Je logeais encore chez Mme Tesch, la bonne hôtesse de *la Lanterne*, mais je sortais de très-bonne heure, et je ne rentrais ordinairement qu'assez tard. Mon père avait sagement pensé que la fréquentation d'un homme de bien qui lui était connu vaudrait mieux à mon inexpérience que la société équivoque des tables d'hôte, et je passais mes journées presque tout entières chez un honnête Franc-Comtois qui avait une famille aimable, des livres instructifs et une excellente conversation. Le plus heureux hasard de ma vie m'y donna un ami. M. Guenot, qui m'accordait cette gracieuse hospitalité, avait été chef de bataillon de volontaires, et il était entré de là dans l'état-major d'un illustre général que la rapide vicissitude des péripéties révolutionnaires venait de faire passer des honneurs du commandement aux angoisses de la proscription, ou du moins à la nécessité de se défendre et de se justifier, s'il obtenait d'être entendu. Son fils s'était rendu à Strasbourg pour y recueillir les pièces les plus propres à jeter une incontestable clarté sur des opérations militaires qui n'avaient pas toujours été heureuses, mais que la loyauté connue du général aurait dû placer au-dessus de tous les soupçons. M. Guenot, témoin oculaire ou confidentiel de tous les faits, était plus à portée que personne de le seconder dans ces investigations, et il résulta de leurs recherches un corps de documens si prolixe que toute notre assiduité à la transcription des pièces ne put mener ce travail à fin en moins de trois semaines. Ce furent là des soins cruellement trahis par l'événement. L'énorme dossier resta inutile entre les mains du général devant un tribunal féroce qui prenait à peine le temps de vérifier l'identité des accusés, et qui envoya cette grande victime à l'échafaud le

25 juillet 1794, peu de jours avant la chute de Robespierre.

On a probablement deviné dans le jeune ami que mon zèle m'avait acquis Eugène Beauharnais, depuis vice-roi d'Italie et prince de Leuchtenberg; et il daigna me conserver quelques souvenirs dès lors, jusque dans la haute position où la destinée l'avait porté. Son nom sera tout à l'heure entièrement étranger à ma narration, si les causeries où je me plais méritent ce titre magnifique; et je dois même convenir qu'il n'y a pris place qu'à la faveur d'un épisode insignifiant et superflu; mais, dans la carrière que je parcours, et obligé de revenir à tout moment sur les traces d'une vie obscure, ma vanité se laisse aller malgré moi au plaisir d'en relever l'importance par quelques illustrations.

Eugène n'avait pas deux ans et demi de plus que moi, mais une organisation fort précoce et l'habitude d'une société élevée lui donnaient sur les jeunes gens de son âge même des avantages immenses que j'étais loin de racheter tout-à-fait par des études un peu plus fortes. Ce qui me valait auprès de lui le privilége d'une intimité presque fraternelle, c'était donc de son côté une condescendance pleine de charmes qui tenait également de la politesse de ses manières et de la bienveillance de son cœur; du mien, c'était le profond dévouement avec lequel je m'étais engagé dès le premier abord dans les intérêts de sa piété filiale. Aussi nous nous quittions à peine, et j'avais part à ses distractions comme à ses travaux. Une partie de nos soirées se passaient chez d'aimables marchandes de modes de la rue de la Mésange, où il se fournissait tous les jours de nouveaux rubans et de nouveaux chiffons pour sa sœur Hortense, mais sans préjudice de l'attrait d'une autre nature qui aurait soumis les ames les plus insensibles aux doux et bleus regards de la petite Henriette Carle, la plus jeune de ces demoiselles; séduction délicieuse que je ne subissais pas encore, mais que je comprenais déjà. Engène la comprenait mieux.

D'autres fois les dernières heures de la journée s'écoulaient au spectacle, impression presque aussi nouvelle, mais beaucoup plus intelligible pour moi. Hélas! qui me rendra la moindre des idées solides et utiles que j'ai oubliées, au prix de tant de réminiscences

frivoles que mon esprit s'étonne de conserver encore? Il n'y a pas un des acteurs, il n'y a surtout pas une des actrices de la troupe de Bergère dont le nom soit sorti de ma mémoire; et je doute fort qu'il reste à Strasbourg un vieil amateur qui se rappelle avec autant de vivacité la basse-taille robuste du gros Allan, et le jeu piquant et spirituel de Bergère lui-même, comique exquis de l'école de Dazincourt, que les habitués regrettaient amèrement de voir détourné de la carrière du théâtre par les soins périlleux de l'administration départementale.

Le jour auquel m'a conduit ce récit de peu de valeur, qui n'a de grâce et d'intérêt que pour moi, l'ennemi avait tenté une diversion étourdie à la tête du pont de Kelh. La garde nationale venait de le repousser en désordre, au prix de grands et sanglans sacrifices; et le canon grondait toujours que la salle du Breuil était déjà pleine. On jouait *Brutus*, et le rôle de Titus était rempli par un jeune acteur assez remarquable, qui était frère de Mlle Fleuri, célèbre alors au Théâtre-Français, et qui portait le même nom. Fleuri avait eu le bras traversé par une balle dans l'escarmouche de la soirée, et le tenait suspendu sur une écharpe noire, quand il fit son entrée de la première scène du second acte, aux applaudissemens frénétiques de la multitude. Ce fut bien autre chose lorsqu'il parla de ces arcs triomphaux élevés à sa gloire, et sous lesquels le peuple l'attendait pour renouveler des sermens solennels à la liberté. Je doute que Titus lui-même eût été accueilli au Forum par de plus bruyantes acclamations. Les allées et venues des citoyens inquiets qui allaient prendre au dehors des renseignemens sur la situation des troupes, et qui les jetaient de temps à autre au public dans les deux langues du pays, l'attitude calme et cependant martiale des auditeurs qui prêtaient une attention alternative à l'action de la scène et aux nouvelles de l'extérieur; l'explosion des cris de combat et de gloire qui se mêlaient à chaque minute aux vers bien moins éloquens du poète tragique, tout contribuait à donner à cette représentation étrange une apparence de vérité poussée jusqu'à l'illusion. Je ne cessais de me demander si ces événemens se passaient à Strasbourg ou à Rome, et si c'était les

bords du Tibre ou ceux du Rhin que menaçait l'agression audacieuse de l'étranger.

Les émotions de la seconde pièce furent plus violentes encore. Alors nous n'étions plus ni à Strasbourg ni à Rome ; nous étions certainement à Sparte, et j'aurais peine à vous le faire croire si vous saviez comme moi qu'il s'agissait seulement de la première représentation locale d'une idylle égrillarde et presque obscène de ce bon M. Demoustier dont votre nourrice vous a peut-être fait épeler les *Lettres* classiques *sur la mythologie*. Cette guenille dramatique s'appelait *la Jambe de bois*. A peine descendu, le rideau se releva, et Fleuri, qui venait recueillir encore une fois les hommages du parterre, annonça d'un ton noble et pénétré que Mme Fromont, qui devait remplir dans l'ouvrage nouveau l'unique rôle de femme, ayant perdu son père et son mari tués quelques heures auparavant à la défense du pont de Kehl, l'administration priait le public de se contenter en remplacement du petit opéra de *Rose et Colas*, pour lequel j'aurais volontiers donné, si on avait pris mon avis, tout le théâtre de M. Demoustier, et les cinq volumes de ses maussades madrigaux à Émilie par-dessus le marché. Mme Fromont était une petite comédienne qui avait une peau bise fort appétissante, un œil brun et luisant, une voix juste et perlée, quelque peu d'esprit et beaucoup d'ame. L'assentiment fut unanime ou presque unanime, et Fleuri se retirait déjà quand un homme assis au balcon témoigna qu'il voulait parler. C'était un de ces jacobins aux couleurs décidées que Saint-Just avait récemment éliminés de la société populaire, et qui balançaient encore, tout vaincus qu'ils étaient, le pouvoir du dictateur conventionnel. « C'est Tétrell, Tétrell, l'ami du peuple, la terreur des aristocrates et la terreur de la propagande ! c'est Tétrell ! » répétèrent mille voix ; et la foule se tut. Tétrell était en effet un homme disert, qui cachait peut-être ses opinions et son nom lui-même sous les dehors d'un patriotisme âpre et sauvage. Plus recherché dans sa toilette que le reste de ses pareils, il étalait sans crainte sur ses vêtemens le maroquin, la soie et l'or ; son sabre et ses pistolets, qui ne le quittaient jamais, étaient des armes de prix, et on parlait à Strasbourg ds ses chiens et de

ses chevaux. Cet homme avait inventé le luxe du *sans-culotisme*. Cependant rien ne se remarquait davantage dans sa physionomie hâve et sinistre que la protubérance incommensurable d'un nez géant qui la couvrait tout entière, et qui avait fait dire à Saint-Just, au milieu d'un accès de terrible gaieté, un jour que Saint-Just riait : « Délivrez-moi de Tétrell ; le nez de Tétrell me porte ombrage. »

Tétrell était debout. Son sabre pendait hors du balcon et le battait de son fourreau d'acier. Il frappa du poing sur la banquette de la galerie, et s'écria d'une voix colère : « Est-ce devant des républicains qu'on ose se couvrir d'une si lâche excuse ? Vous confondrait-on, citoyens, avec ces chiens esclaves de l'autre rive qui s'époumonnent à hurler des *Libera* quand nous les avons fouettés ? Deux hommes sont morts pour la patrie ! gloire immortelle à leur mémoire ! Les femmes de Lacédémone se paraient de leurs habits de fêtes quand leurs pères, leurs maris ou leurs enfans étaient tombés sur le champ de bataille. Celle-ci est jolie, les amans ne lui manqueront pas. Tous les beaux garçons de Strasbourg ne sont pas morts au pont de Kehl. Quant à son père, il n'y a pas un vieux patriote qui ne réclame l'honneur de lui en tenir lieu. N'espère donc pas nous apitoyer sur le prétendu malheur d'une citoyenne favorisée par le destin des combats, qui vient d'acquérir d'un seul coup de canon une couronne pour sa dot, une couronne pour son douaire, et un grand peuple pour sa famille. Va lui dire de paraître, va lui dire de chanter. Dis-lui surtout de nous épargner ses larmes. C'est aujourd'hui un jour de victoire, et les larmes sont aristocrates. »

Un instant après la pièce commença, et le colin de la troupe roucoula d'une voix flûtée ces paroles niaises :

Jeunes amans, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre bergère ;
L'amour, par de tendres faveurs,
Vous en promet le doux salaire...

L'effet de ce contraste bizarre était tel en action que je ne me

flatte pas de l'avoir fait passer dans un récit. Qu'on se représente des pastoureaux arcadiens modulant sur leurs chalumeaux des cadences efféminées pour faire danser des sauvages à la fin d'un banquet sanglant, ce sera tout au plus cela. Les folâtreries déchirantes de Mme Fromont furent passionnément applaudies ; mais qu'elles me donnaient de peine à voir ! que le rire de ses lèvres était triste sous les larmes intarissables qui baignaient ses yeux ! Qu'elle était horrible pour l'ame la note vive et badine qui se perdait dans un sanglot ! Il y a une scène où la jeune fille se remet en voyage, accompagnée d'un amant, pour aller à la recherche de son père qui s'est égaré dans la montagne. Elle est sûre de le retrouver, elle l'appelle, elle lui sourit déjà. Cette situation est douce et gaie. La pauvre femme tomba mourante dans la coulisse, et nous en fûmes avertis par un cri. Les crimes de cette république furent exécrables, mais je ne me rappelle rien de plus révoltant que ses joies.

Nous n'y tenions plus. Nous gagnâmes le Breuil, Eugène et moi, et nous nous y promenâmes long-temps a pas précipités, sans échanger une parole. Il n'en était pas besoin : nous nous étions assez entendus.

Un moment après nous nous serrâmes la main à l'ordinaire, en nous ajournant au lendemain. Le lendemain je ne le revis pas ; je ne le revis plus, ou ne le revis que sur un trône, et on pense bien que je n'essayai pas d'en franchir les barrières. Seize ans après j'obtins à mon passage en Italie de visiter les jardins d'une magnifique *villa* où il aimait à faire son séjour dans les courts instans de repos que lui laissaient les affaires du gouvernement et les travaux de la guerre. Il était appuyé contre une des croisées du palais ; il descendit, et parcourut deux fois seul toute la longueur de la terrasse, en promenant un regard distrait sur les curieux. Ce moment est le seul de ma vie où j'aie senti mon cœur murmurer contre les hasards de la fortune ; Eugène était là, mais Eugène vice-roi, et j'aimai mieux n'en être pas reconnu que de ne pas l'embrasser.

Mme Tesch m'attendait dans ma chambre avec une grande émotion dont je fus long-temps à deviner le motif, car les vingt ou trente mots français qu'elle avait saisis à la volée dans la conversation

des voyageurs se trouvaient, par je ne sais quel fâcheux hasard, les plus hétéroclites de la langue ; et comme elle était obligée de s'en servir pour rendre toutes les combinaisons de sa pensée, qui était extrêmement mobile, elle en variait le sens et les acceptions d'une manière si bizarre que le commentateur de Lycophron y aurait perdu son grec. Après avoir essayé inutilement des traductions sans nombre, je parvius enfin à m'aviser de la véritable; et à savoir assez nettement ce qu'elle était si pressée de m'apprendre. J'ai dit que les commissaires envoyés de mon département à la défense de Charles Perrin n'avaient pas reçu sans irritation la nouvelle de son jugement. Leurs plaintes et leur colère, très-naturelles sans doute, mais qui ne pouvaient se manifester sans une extrême imprudence, n'avaient pas échappé long-temps à la surveillance de lynx des familiers de la propagande, et on était venu pour les saisir dans cet hôtel qu'ils habitaient comme moi. Heureusement pour eux un avis officieux qui leur était parvenu quelques heures auparavant les avait décidés à se mettre en mesure de partir, et, leur compte réglé, Mme Tesch ignorait complétement ce qu'ils étaient devenus. Ce qui affligeait le plus cette digne femme, c'est que je paraissais être l'objet des mêmes recherches, puisque les sbires révolutionnaires s'étaient informés de moi et avaient fait main basse sur mes papiers. « Je ne crains rien de mes papiers, lui dis-je en la rassurant, pourvu qu'on ne les perde pas; car j'aurais bien de la peine à retrouver dans ma mémoire les quatre cents premiers vers de ma tragédie de *Théramène*, qui sera un fort bel ouvrage. Quant à la conjugaison du verbe *tupto*, si je ne la savais par cœur d'une manière imperturbable, je la reprendrais dans mes rudimens. Ma personne ne court pas plus de danger. Le Code pénal est très-précis, comme vous savez, sur l'âge requis pour la guillotine. Il est vrai que l'on coupe le cou à bien des gens qui sont, ainsi que moi, *sicut infantes* devant Dieu, mais qui n'ont pas l'avantage d'en faire foi par leur extrait de baptême, et j'ai quatre bonnes années de répit pour prendre mes précautions. Au reste, le représentant Saint-Just, indigné avec raison des attentats de la même nature qu'on exerce tous les jours à l'égard des voyageurs, a défendu,

par une résolution datée d'hier, et que j'ai lue placardée sur toutes les murailles, qu'on mît à l'avenir aucun mandat d'arrêt à exécution, quel que fût le magistrat qui l'aurait décerné, avant qu'il eût pris communication des pièces et interrogé le prévenu. Ce sont ses propres paroles, et je ne connais personne à Strasbourg, pas même le citoyen Schneider, qui se croie la tête assez ferme sur les épaules pour oser enfreindre sa volonté. Vous pouvez donc dormir en paix, ajoutai-je en l'embrassant, et je me propose d'en faire autant. »

Je me couchai en effet fort tranquillement, je dormis de même jusqu'au matin, et je fus arrêté à six heures.

Comme on vient de le voir, j'avais prévu fort vaguement ce qui m'arrivait, mais de manière à ne pas m'en effrayer. C'était le pis-aller d'une erreur incroyable dont rien ne me faisait redouter les conséquences, car j'étais bien sûr que mon innocente vie d'écolier ne donnait pas la moindre prise au soupçon; et cependant je sentais mon calme s'altérer à chaque pas que je faisais au milieu d'une escorte d'ailleurs assez peu rassurante. J'allais voir Saint-Just, ce terrible Saint-Just, dont le nom n'avait jamais frappé mon oreille qu'entouré d'un cortége d'épithètes plus menaçant encore. Mon cœur battait violemment, et je sentais mes jambes près de défaillir, quand j'entrai dans son cabinet. J'essayai alors de maîtriser mon émotion, et je me retrouvai un peu de courage, ce courage factice et mal mesuré qu'on affecte à défaut d'un autre, et qui, pour les gens qui s'y connaissent, n'est en réalité que le fard de la peur. Saint-Just ne prit pas garde à moi.

Il me tournait le dos, et se mirait dans la glace de sa cheminée, en ajustant avec un soin précieux, entre deux girandoles chargées de bougies, les plis de cette haute et large cravate dans laquelle sa tête immobile était exhaussée comme un ostensoir, suivant l'expression cynique de Camille Desmoulins, et que l'instinct d'imitation des étranges petits-maîtres du temps commençait à mettre à la mode. Je profitai du temps que cela dura, et qui paraîtrait bien long, si je le mesurais à mon impatience et à mon inquiétude, pour étudier dans le reflet du miroir la physionomie du juge suprême qui allait décider de mon sort; je me livrai à cet examen sans

craindre que mes regards fussent rencontrés par les siens, car j'étais dans l'ombre, et il ne regardait que lui. La figure de Saint-Just était bien loin d'offrir cette gracieuse combinaison de traits mignards dont nous l'avons vue dotée par le crayon euphémique d'un lithographe. Il était bien, cependant, quoique son menton ample et assez disproportionné eût quelque obligation à l'étoffe complaisante qui l'enveloppait à demi de ses détours multipliés. L'arc de ses sourcils, au lieu de s'arrondir en demi-cercles unis et réguliers, se rapprochait plutôt de la ligne droite, et ses angles intérieurs, qui étaient touffus et sévères, se confondaient l'un avec l'autre à la moindre pensée sérieuse qu'on voyait passer sur son front; son œil était large et habituellement pensif, et son teint pâle et grisâtre, comme celui de la plupart des hommes actifs de la révolution, ce qui était probablement en eux l'effet des veilles laborieuses et des rigoureuses contentions d'esprit. Seulement, et je ne me suis rappelé cette observation de détail qu'en feuilletant depuis les systèmes des physionomistes, ses lèvres molles et charnues indiquaient un penchant presque invincible à la paresse et à la volupté. S'il l'avait éprouvé, ainsi que nous donne lieu de le croire tout ce que nous savons de sa première jeunesse et tout ce qui nous reste de ses premiers écrits, il en avait triomphé avec une rare puissance, du moment où sa vie était devenue un rôle; et rien n'explique mieux, peut-être, l'incohérence de ses théories philantropiques et de ses frénésies révolutionnaires. L'homme qui se croit obligé de se créer un caractère nouveau pour des circonstances antipathiques à sa nature ne peut pas éviter de tomber dans le faux, et le faux est le principe générateur de tous les crimes, comme de toutes les erreurs.

A l'instant même dont je parle, Saint-Just était nécessairement préoccupé de tout autre chose que de sa cravate. Un jeune homme, qui était assis près de lui, à une table éclairée de deux flambeaux, suffisait à peine à suivre sa dictée rapide et presque brutale, où toutes les idées se moulaient d'un jet. Une autre phrase était déjà tombée à son oreille avant qu'une autre feuille se fût placée sous sa main, et cela se répéta plus de vingt fois pendant que j'attendais,

chacune de ces phrases laconiques, où l'on aurait cherché inutilement un membre de période ou un signe de ponctuation, demandant une feuille particulière. Ces feuilles passaient ensuite par douzaine dans le cabinet du traducteur allemand, qui en finissait aussi expéditivement, s'il est possible, et allaient se distribuer en deux colonnes sous une presse infatigable qui livrait ses produits tout humides aux afficheurs. Ce que Saint-Just improvisait ainsi en entrelaçant artistement les nœuds du madras aux bouts flottans, c'était des lois irrévocables ou des jugemens sans appel ; car telle était la véritable valeur des arrêtés d'un représentant du peuple en mission dans une ville assiégée ; souverain temporaire, mais absolu, qui promenait son glaive sur les populations, comme le faucheur sur l'herbe mûre, et qui ne devait compte du sang de personne à personne qu'à Dieu, quand il croyait à une religion, et qu'à lui-même, quand il avait une conscience. Je suis loin de contester l'importance des services que put rendre alors la rigide sévérité de Saint-Just à des provinces envahies et à des armées en déroute, mais rien ne m'a jamais paru plus affreux que la concision insultante de ces proscriptions d'une ligne qui frappaient quelquefois d'un seul coup une classe entière de citoyens, soudaines, inattendues et mortelles comme la balle du pistolet dans la main de l'assassin ; je crois les entendre encore retentir dans le parler bref, sonore et vibrant de ce beau jeune homme que la nature avait formé pour goûter l'amour et la poésie ; je ne me rappelle pas sans tressaillir la redondance assidue de ce mot cruel : LA MORT, qui les armait toutes à la fin comme le dard du scorpion, et qui produisait sur moi l'effet de quelque horrible bout-rimé dont la désinence monotone et révoltante aurait été imposée par le bourreau.

Saint-Just était cependant venu à bout de sa toilette et de sa boucherie. Il se retourna de mon côté d'une seule pièce, l'échafaudage inflexible sur lequel reposait sa tête ne lui permettant aucun mouvement oblique. Il s'informa du motif de mon arrestation, que je ne connaissais pas plus que lui, puis de mon nom, de mon pays, de mon âge. A ma dernière réponse, il s'élança brusquement vers moi, me saisit par le bras, et m'entraîna près des lumières,

à la place où il était un moment auparavant : « Cela est vrai, dit-il, onze ou douze ans tout au plus. Il a l'air d'une petite fille. Tes parens sont-ils émigrés? — Non, citoyen, répondis-je, ils s'en gardent bien. Mon père préside un tribunal, et mon oncle commande un bataillon. » L'irritation de Saint-Just se manifestait par des progrès visibles, mais je savais déjà que les résultats ne m'en seraient pas défavorables. Mon mandat d'arrêt ne contenait rien qui me fût particulier. Motivé par l'explosion indiscrète des sentimens d'indignation que mes compatriotes avaient exprimés en apprenant la condamnation de Charles Perrin, il n'atteignait en moi qu'un écolier franc-comtois logé comme eux à l'hôtel de *la Lanterne*, et qui les connaissait peu, ou qui ne les connaissait point. Je les avais à peine vus; et quoique sincèrement complice du crime de leurs regrets, je n'avais pas eu occasion de faire étalage de ma secrète pensée. Je la dévorais amèrement, au lieu de l'exhaler avec ces dignes citoyens en expansions inutiles, destiné que j'étais dès lors par quelque bienveillance de caractère à sympathiser toute ma vie avec les causes perdues. J'avais senti bouillonner dans mon cœur tout ce qu'il fallait de douleur et de colère pour me rendre digne de mourir avec Charles Perrin; mais mon cœur, témoin muet de ces mouvemens, en connaissait seul le mystère. Je me rassurai tout-à-fait.

« Un mandat d'arrêt contre un enfant! s'écria Saint-Just en froissant violemment le papier; un mandat d'arrêt, parce qu'il est Franc-Comtois, et que le hasard le fait loger dans une auberge où la propagande a signalé quelques voyageurs suspects! Et c'est ainsi que les misérables se flattent de faire adorer la Montagne! Oh! je ferai bientôt justice de ces attentats, qui mettent tous les jours en péril nos plus précieuses libertés! Une justice exemplaire et terrible! Ils osent me menacer quand je ne leur donne pas du sang! Eh bien! la propagande aura du sang; je lui en promets! je la baignerai dans le sang des nouveaux tyrans qu'elle déchaîne sur la patrie! je la forcerai à le boire! »

Dans ce moment d'exaltation dont mon mandat d'arrêt n'était que l'occasion éloignée, mais où se révélait malgré lui une animadver-

sion profonde et cruelle contre les factieux, Saint-Just, ému au plus haut degré, n'avait cependant presque rien perdu de son impassibilité extérieure. Sa main s'était crispée sur un chiffon insensible, mais sa figure était calme. Ce que je viens d'écrire en frémissant, il le disait froidement comme s'il avait dicté encore. Chose étrange! une soif inaltérable de justice, un amour irrésistible de l'humanité, dominaient de temps en temps cette ame farouche, d'où tout sentiment de justice et d'humanité n'était pas sorti. Comme les autres, hélas! il savait tuer sans pitié, mais en tuant, l'infortuné se faisait sans doute illusion; il croyait être humain et juste. Le pouvoir est si malheureux! toutes ses fautes sont des crimes!

« Va-t'en, reprit-il, en m'adressant la parole d'un ton qu'il cherchait à adoucir. » — Je ne demandais pas mieux.

« Que fais-tu à Strasbourg? reprit-il, en me rappelant de la porte dont j'hésitai un moment à franchir le seuil à la course. — J'étudie, citoyen. J'y suis venu il y a quelques mois dans l'intention d'apprendre le grec.

— Le grec! Il aurait été plus naturel, ce me semble, d'y venir apprendre l'allemand. — Et à quoi bon le grec, puisque les Lacédémoniens n'ont pas écrit? — Mais quel est donc le savant qui se mêle à Strasbourg de donner des leçons de grec?

— Euloge Schneider, citoyen, l'élégant traducteur d'Anacréon, un des premiers hellénistes de l'Allemagne.

— Le capucin de Cologne, s'écria Saint-Just! Euloge Schneider anacréontique! Va, va, continua-t-il avec un sourire d'ironie et d'amertume, va apprendre le grec d'Euloge Schneider. Si je croyais que tu dusses en apprendre autre chose, je te ferais étouffer. »

Je sortis, muni de mes papiers qui m'avaient été rendus au secrétariat. J'y retrouvai tout : les sages leçons de mon père, que je m'étais engagé à relire tous les jours, la note de mes effets, le petit carnet de mes dépenses, les quatre cents vers de ma tragédie de *Théramène*, et le verbe *tupto*. Comme je les compulsais précipitamment, une lettre tomba. Elle n'avait pas été ouverte, et son

enveloppe, qui portait le nom du général Pichegru, me rappela qu'elle devait contenir des recommandations de ma famille, pour le cas où mes études seraient traversées par quelque circonstance inattendue. Je regardai cette rencontre fortuite comme un avertissement de la Providence. Mon interrogatoire dans le cabinet de Saint-Just, ou ma conversation avec lui, comme on voudra l'appeler, m'avait donné à réfléchir. J'en tremblais encore de tous mes membres, quand madame Tesch vint me rejoindre aussi émue que moi, car elle n'imaginait pas qu'on pût échapper si vite et si heureusement à un pareil danger, si ce n'est peut-être pour y tomber sans ressource une seconde fois. Je compris ses alarmes, que je partageais de tout mon cœur, et je lui fis part de la résolution subite que le hasard venait de m'inspirer. Elle l'approuva si vivement que je n'hésitai plus. Les portes de Strasbourg s'ouvraient à peine comme à l'ordinaire, au moment où le soleil levant commence à briller en plein sur l'horizon, que j'étais déjà en route vers le quartier-général de l'armée, dans l'équipage leste et galant d'un écolier de bonne maison qui va passer les fêtes en vacances. L'état-major, repoussé d'abord jusqu'à Schilicheim, qui touche aux glacis de la ville, avait depuis doublé cette distance jusqu'à Bichwiller, et puis il l'avait encore doublée jusqu'à Hœnheim, où était sa dernière station, en attendant le nouvel événement de guerre qui lui permettrait d'empiéter plus avant sur l'ennemi. Le jour dont il est question, le premier boulevard de la France pouvait communiquer avec ses défenseurs, comme Paris avec Vincennes, à toutes les heures de la journée. Le lecteur est donc sûr de m'accompagner sans fatigue dans mon odyssée militaire, dont la carte est fort étroite, ce qui ne m'empêche pas de réclamer toute son indulgence pour l'orthographe de ces noms de lieux que je n'ai lus de ma vie, et que je n'ai pas entendu prononcer depuis quarante ans. Le côté le plus extraordinaire d'une terminologie géographique qui remonte à ce temps-là, ce n'est pas que je tombe en l'écrivant dans quelques fautes ridicules qui ne tirent à conséquence que dans des livres de poste ; c'est, en vérité, que je m'en sois souvenu.

CH. NODIER.

La suite à la prochaine livraison.

CRITIQUE DRAMATIQUE.

ANGÈLE, DRAME EN CINQ ACTES, PAR M. ALEXANDRE DUMAS.

Le nom de M. Alexandre Dumas est du petit nombre de ceux qui servent aujourd'hui de bannière et de mot d'ordre, qui soulèvent tout d'abord les discussions de la polémique littéraire, qui représentent un genre, une école même. C'est beaucoup, il me semble, dans une époque de civilisation avancée où il ne peut plus y avoir que des originalités relatives; c'est beaucoup dans une littérature comme la nôtre, qui, fière de la perfection de ses types, et soumise long-temps à une censure d'académie, ne saurait admettre, comme la littérature anglaise, par exemple, un génie absolument inculte, quelque grandeur qu'ait d'ailleurs un poète tel que Shakspeare, quelque charme qu'on trouve dans un *patois* naïf et spirituel comme celui de Burns. Aussi voyez tout ce qu'ont pu inventer ceux qui se prétendent des novateurs? des essais de nouvelles formes! Voyez quelles sont la plupart des idées neuves mises en circulation depuis quinze ans? des idées de nos vieux poètes modernisées, ou des idées empruntées aux littératures étrangères. Ce n'est pas à moi, certes, de m'élever contre ces dernières; ce sont des importations précieuses, sans doute, mais des importations et non des créations. Quel est enfin le grand mot de l'époque, le mot par lequel chacun accuse le but de ses travaux? l'art, ce mot des littératures d'imitation, ce mot inconnu aux littératures primitives, qui suppose un système ou des règles convenues d'avance. Eh bien! M. Alexandre Dumas, auteur dramatique, a pour moi le mérite d'un talent dans lequel l'instinct égale presque toujours l'art, et la verve naturelle l'imitation. Ce talent

n'est pas jusqu'ici plus qu'un autre peut-être, ce qu'on doit entendre par génie créateur, dans le sens qu'aurait cette expression appliquée aux poètes grecs dans la littérature antique, ou même à Shakspeare dans la littérature des peuples modernes : mais aucun de nos talens dramatiques n'a plus de ressources que celui-là pour distribuer les incidens d'une action vaste et multiple même, comme dans LA TOUR DE NESLE ; aucun ne tire mieux parti d'une action plus simple, comme dans ANTONY ; aucun ne place plus heureusement dans son œuvre un lieu-commun ; aucun ne pousse plus loin l'effet d'une situation déjà connue. Tout cela tient à une rare faculté d'assimilation, et à cette connaissance de la scène, qui est autant une qualité instinctive qu'un produit de l'usage, car on l'a remarquée dans les premières pièces de M. Alexandre Dumas, comme dans ses dernières. Sa vocation était d'être poète dramatique, comme celle de tel autre d'être romancier. C'est du droit de cette organisation particulière qu'il a pu dire comme Molière : Je prends mon bien où je le trouve ! parce qu'au poète dramatique appartient toute la littérature, l'histoire et le roman, la chronique et le conte, tout livre enfin où il y a une idée dramatique qu'il pourra transporter au théâtre. Ainsi procède M. Scribe, ainsi procédèrent Corneille, Molière et Shakspeare, dont les collaborateurs n'ont pas même laissé un nom ; car Shakspeare, lui aussi, acceptait un sujet communiqué, et ne croyait pas déroger par une association, ou s'exposer à être traité d'arrangeur, sachant bien que sa main d'artiste refondrait et transformerait entièrement la matière première de son œuvre, que sa pensée seule lui donnerait la vie.

Ce que je voudrais, dans l'intérêt d'un talent comme celui de M. Alexandre Dumas, ce serait qu'il n'abusât pas de son droit de frapper monnaie en littérature, qu'il fût plus avare de son empreinte, et n'acceptât pas toute espèce de matières premières. Je voudrais aussi plus de variété dans l'empreinte elle-même. Voilà déjà bien des pièces où le personnage principal est doué de cette espèce de fascination amoureuse qui exerce une si fatale influence sur l'autre sexe. M. Alexandre Dumas s'est fait aussi un monde à lui, qui n'est pas précisément le monde de notre société prosaïque et régulière.

Il a une certaine tendance à enfermer dans une situation équivoque et paradoxale presque tous ses séducteurs, qui pour l'expliquer s'exagèrent un peu, comme ANTONY, les torts du monde réel à leur égard. Ce sont aussi des enthousiastes qui substituent volontiers la *description* à la *tirade* classique. Oubliant qu'on cause dans un salon, mais qu'on ne déclame pas, sous peine d'être ridicule, surtout quand il y a des dames. Cependant je ne disconviendrai pas qu'au théâtre, sinon dans la société réelle, ce monde romanesque, cette nature exaltée, ces sophismes vivans, ce *byronisme* bourgeois, ont leur côté séduisant, pour les femmes surtout, à qui l'exagération ne déplaît jamais trop. L'exception fait oublier ici ce qu'elle a d'un peu déclamatoire par une animation réelle, par une verve soutenue. On ne saurait prouver que les caractères de M. Alexandre Dumas aient existé; ils ont quelque chose de factice dans leur véhémence: on y croit cependant, et ils vous entraînent peu à peu, avec toutes vos sympathies, dans le tourbillon de leur vie passionnée. Enfin, tout en rapprochant volontiers l'excuse du reproche, je ne me chargerais pas de défendre la moralité des conceptions de M. Alexandre Dumas; mais si les femmes de ses drames, filles et mères, font si bon marché de leurs devoirs, si elles s'abandonnent quelquefois à leurs faiblesses avec une aveugle frénésie, et oublient jusqu'au dernier voile de cette pudeur qui est encore une grâce lorsqu'elle n'est plus une vertu, il faut s'en prendre à cette même fascination dont le poète, disions-nous, investit ses Lovelaces en frac de drap. Il n'y a pas chez M. Alexandre Dumas un vil calcul de corrupteur; tout cela fait partie de son talent spécial, énergique jusqu'à être outré, sauvage même, et qui n'est pas plus en contradiction avec sa candeur de poète que les farouches fureurs d'Othello ne le sont avec la naïveté presque enfantine dont Shakspeare a doué son Maure jaloux. En un mot, avec ses défauts et ses qualités, Alexandre Dumas a par excellence l'organisation du poète dramatique et j'ai foi à sa destinée comme tel.

Or son dernier ouvrage ne m'inspire ces réflexions que parce que c'est encore une variété du genre auquel appartiennent ANTONY, RICHARD D'ARLINGTON et THÉRÉSA, un drame original, dans ce

sens que je défie qu'on me cite un autre auteur que M. Alexandre Dumas qui pût se l'attribuer, s'il eût été joué *anonyme;* mais un drame encore où l'on chercherait en vain une situation précisément neuve, un caractère précisément nouveau, à moins qu'il y ait une hardiesse poétique à mettre en scène un malade atteint de phthisie pulmonaire. Je ne sache pas que les maladies, en général, soient du domaine de l'art, et celle-ci moins qu'une autre, quoique le Vaudeville l'ait déjà mise en couplets. On ne peut que féliciter M. Alexandre Dumas d'avoir su rendre son phthisique intéressant, et remercier l'acteur, qui le représente avec quelques grimaces de trop, de s'être du moins dispensé de la toux et d'autres symptômes moins dramatiques. Cependant, en vrai poète et en homme de métier, M. Alexandre Dumas a su tirer une belle scène de la débilité physique de ce personnage, quoique j'eusse mieux aimé que cette débilité fût le produit d'une tout autre cause, des suites de quelque honorable blessure, par exemple. —Voici donc l'histoire ou le roman d'Angèle; car un des grands attraits de la fable de M. Alexandre Dumas, c'est que sa fable attache toujours comme un roman :

C'est en 1831, à Cotterets, dans une maison garnie tenue par le médecin des eaux, que nous faisons connaissance avec le jeune baron d'Alvimar. Ce baron est d'une famille dévouée à la branche aînée. Grâce à son nom, à son titre et surtout à son crédit auprès de quelques dames bien en cour, il était lui-même en haute faveur, lorsque la révolution de 1830 est venue renverser tout à coup ses appuis et arrêter sa fortune en chemin. Le baron ne se berce pas des espérances de ceux qui croient que l'ordre de choses n'a pas d'avenir. Il songe plutôt à se rallier au drapeau vainqueur et à se ménager auprès du nouveau pouvoir le même genre de protection qui lui avait si bien réussi auprès de l'autre. C'est encore par les dames qu'il veut parvenir. Il commencera d'abord par se séparer d'une maîtresse qui était venue le joindre à Cotterets, et y passait pour sa sœur. C'est une marquise qu'il congédie assez cavalièrement et à laquelle, avec une indifférence un peu insultante, il donne rendez-vous à Paris, où il lui prédit que ses

charmes lui procureront de brillans consolateurs. Un artiste de ses amis, présent à cette scène, que le don Juan de Molière eût peut-être plus habilement jouée, s'étonne de la conduite du baron; mais celui-ci lui montre par la fenêtre une jeune ingénue qui rêve ou lit sous un arbre, et qu'il destine à remplacer Mme de Rieux. C'est Mlle Angèle, fille d'un général mort à Waterloo, et que sa mère a confiée aux soins de sa tante pour la saison des bains. Selon le baron, le nouveau gouvernement sera bientôt forcé de s'appuyer sur les capacités et même sur les souvenirs de l'empire. Le gendre d'un général de Napoléon, mort les armes à la main, pourra donc prétendre à tout. Voilà pourquoi le baron aime Angèle et se propose de l'épouser. Il s'est déjà assuré à peu près de son consentement, et quant à la mère, il saura bien rendre son refus impossible. En effet, il est convenu qu'Angèle et sa tante occuperont l'appartement laissé vide par le départ de la marquise. Dès ce même soir elles viennent s'y installer, et d'Alvimar, en galant chevalier, passe la soirée avec elles. La tante est une excellente femme, peu clairvoyante et obsédée d'une idée fixe, la peur des voleurs. Pendant qu'elle visite, par prudence, les diverses pièces du logement, d'Alvimar fait une déclaration en règle à la nièce; puis, profitant de toutes les occasions pour surprendre ses sens, éteignant même la lampe pour lui prendre un baiser, il ne sort qu'après avoir obtenu un aveu dont il s'autorisera pour s'introduire la nuit dans sa chambre. D'Alvimar a conservé la clef d'une porte dérobée de l'appartement, et nous apercevons son ombre fatale sur les rideaux d'un petit cabinet, lorsque la toile tombe. Pauvre Angèle!... troublée, fascinée par le séducteur, c'est en vain qu'avant de se coucher elle a voulu prier comme à son ordinaire; elle n'a pu que balbutier le nom de celui dont elle se croit aimée et qu'elle croit aimer elle-même avant de savoir ce que c'est que l'amour.

Le lendemain Angèle est bien pâle et bien triste; le baron au contraire est d'une gaieté charmante, il calme tous les scrupules de la jeune fille; et comme justement sa mère, la veuve du général Gaston, doit arriver le matin même: « Eh bien! lui dit-il, je vais au devant de sa voiture sur la route d'Espagne; je la verrai le pre-

mier, je préparerai adroitement la demande que je prétends lui faire de la main de sa fille.» D'Alvimar partait dans cette intention lorsqu'il est retenu par M. Henri Muller, le fils du médecin des eaux, malade et médecin lui-même, mais maudissant la science qui, impuissante à guérir son adepte, n'a pu que lui révéler presque à jour fixe le terme de sa vie. Naturellement d'une sensibilité vive, exaltée encore par la mélancolie et les souffrances presque continuelles qui le dévorent, Henri aime Angèle, mais sans penser à s'en faire aimer, parce qu'il se croirait coupable d'unir en quelque sorte la maladie à la santé, une vie déjà épuisée à une jeunesse riche d'avenir. Son amour désintéressé et généreux se contentera de veiller sur la jeune fille. Il s'est aperçu des attentions du baron d'Alvimar, et celui-ci, en vrai fat, ne dissimulant pas qu'il est payé de retour, Henri lui déclare qu'il le rend responsable du bonheur ou du malheur d'Angèle. D'Alvimar coupe court à cette indiscrète explication, sort et ne revient qu'avec Mme Gaston. Le hasard l'a bien servi auprès de la jeune veuve, car Mme Gaston est jeune et belle, elle n'a encore que trente-et-un ans, et, voyageuse étourdie autant que curieuse, elle a failli tomber dans un précipice, lorsque d'Alvimar s'est trouvé là fort à propos pour empêcher sa chute. Mme Gaston est donc déjà prévenue favorablement pour son sauveur, qui se montre d'ailleurs chevalier aussi aimable que courageux. Cependant il n'aura que le temps de faire sa demande; Mme Gaston ne peut demeurer qu'une heure à Cotterets, elle est pressée de continuer sa route jusqu'à Paris, où ses amis lui annoncent qu'ils sont en crédit. D'Alvimar se félicite de sa prévoyance politique, et dans un tête-à-tête avec la belle veuve il commence par insinuer que Mme Gaston devrait penser à marier sa fille, pour faire profiter son gendre de l'heureux retour de fortune qui l'attend. Mme d'Alvimar, qui n'a pas de secret pour l'homme par qui elle vient d'être sauvée presque par miracle, lui avoue alors qu'elle trouve sa fille bien jeune pour la marier, d'autant plus qu'elle n'est pas d'âge elle-même à renoncer à un second hymen. Le baron se ravise en l'écoutant, l'approuve, et se fait adroitement offrir une place dans sa chaise de poste. A la grande

surprise d'Angèle, son amant part avec sa mère. Il est vrai que d'Alvimar lui dit tout bas qu'il ne s'éloigne que dans l'intérêt de leur amour.

Sept à huit mois après, la veuve du général Gaston a obtenu l'indemnité des torts de la restauration envers elle : son crédit a été même utile à M. d'Alvimar, qui de chevalier de Saint-Louis est devenu chevalier de la Légion-d'Honneur, et le voilà à la veille d'être nommé ministre diplomatique dans une cour du second ordre. Sa nomination a été promise à Mme Gaston par une Mme de Varsy, l'amie intime du ministre des affaires étrangères, qui doit même la lui remettre de sa main, ce soir, chez elle, où elle l'a invitée au bal : c'est faveur pour faveur, car tout le monde ne reçoit pas l'amie intime du ministre, observe Mme Gaston, qui, dans ce même bal, se propose de présenter M. d'Alvimar comme son futur époux. Justement le baron se trouve seul pour recevoir Mme de Varsy au salon, et reconnaît en elle cette marquise de Rieux qui a changé de nom en changeant d'amant ; il la félicite de son influence ministérielle, se donne ironiquement le mérite de la lui avoir prédite à Cotterets, et admire son obligeance pour ses anciens amis. La marquise lui prouve qu'en effet elle ne l'a pas perdu de vue, et qu'elle sait tous ses projets, sans toutefois vouloir les servir tous. Elle lui remet sa nomination, en lui déclarant qu'il faut qu'il parte dans les vingt-quatre heures, s'il ne veut pas être remplacé dans son poste avant de l'avoir occupé. D'Alvimar s'aperçoit que la marquise se venge, tout en feignant de satisfaire son ambition, et qu'avant tout elle a voulu empêcher son mariage. Or, l'on parle depuis quelques jours d'un changement ministériel... Qui sait laquelle des deux protections vaudra le mieux, de Mme de Varsy ou de Mme Gaston ? Le voilà fort embarrassé, lorsqu'on vient chercher Mme de Varsy pour une contredanse. Pendant qu'il se consulte, il ne sait pas encore jusqu'à quel point sa position s'est compliquée depuis deux heures. Au moment où Mme Gaston terminait sa toilette de bal, une jeune dame a été introduite dans l'hôtel, arrivant en poste, et en habits de deuil. C'est Angèle, la pauvre Angèle, à qui sa mère ne voulait penser qu'a-

près son mariage, et qui s'est trouvée tout à coup isolée dans un château du Dauphiné, par suite de la mort de sa tante. Pâle, souffrante, elle s'est retirée dans sa chambre, en convenant avec Mme Gaston qu'on taira son arrivée jusqu'au lendemain, et que le bal aura lieu sans elle. Une femme de chambre discrète vient avertir tout bas d'Alvimar de cet incident, et lui apprend que la fatigue du voyage menace de rendre Angèle mère avant les neuf mois révolus. Déjà même depuis une heure les premières douleurs de l'enfantement réclament la présence d'un homme de l'art. D'Alvimar entre dans la chambre pour s'en assurer, et à son retour, lorsqu'il n'a plus d'autre pensée que celle du danger que court Angèle, il aperçoit justement dans l'appartement le jeune Henri Muller, que Mme Gaston avait rencontré le matin par hasard, et invité à son bal, où il s'était traîné par condescendance. De tous les médecins, c'est le dernier auquel d'Alvimar eût songé; mais le moment presse : il se confie en partie à Henri, sans nommer personne, et en obtenant de lui qu'il se laissera conduire les yeux bandés chez l'infortunée qui a besoin de son assistance. Henri consent à tout : d'Alvimar l'entraîne, le fait monter en voiture, et après quelques détours dans les rues voisines, le ramène secrètement auprès d'Angèle.

Trois jours se sont écoulés. Angèle, étendue sur une chaise longue, n'a rien confié à sa mère, et n'a voulu voir aucun médecin. C'est presque par surprise que Mme Gaston introduit auprès d'elle Henri Muller, qu'elle laisse seule avec sa fille pour l'interroger. Quelques indices trop certains ont bientôt éclairé les soupçons de Henri; il reconnaît la chambre où a eu lieu l'accouchement mystérieux, et ne doute plus que devant lui est la jeune mère, plus malheureuse que coupable. Oubliant sa discrétion et sa prudence de docteur, dans le désespoir que la situation d'Angèle cause à son amour si long-temps comprimé, il ne lui laisse pas ignorer qu'il sait tout, et Angèle, à son tour, oubliant son danger pour se livrer à son instinct de mère, demande où est son enfant. La scène est déchirante : mais Henri, qui devine toute l'infamie d'Alvimar, exige qu'Angèle ne tarde pas à tout dire à sa mère, et

celle-ci, qui veut faire cesser les hésitations de sa fille, se hasarde à encourager sa confiance par l'aveu de ses propres secrets. Presqu'en même temps, la fille et la mère découvrent qu'elles sont aimées du même homme, et Mme Gaston, revenue à elle par le malheur plus grand d'Angèle, n'accuse qu'elle-même, lorsqu'Angèle complète cette cruelle confidence en s'écriant : « O ma mère! si j'avais mon enfant, je le mettrais à vos genoux! » De ce moment, Mme Gaston, rendue à sa tendresse de mère et à ses devoirs de mère, ne s'occupera plus que de réparer le déshonneur de sa fille. Elle court avec Henri chez d'Alvimar. Depuis trois jours, le changement politique annoncé avait eu lieu, et le seul ministre conservé dans le cabinet était celui des affaires étrangères. D'Alvimar ne pouvait plus hésiter à sacrifier son mariage à Mme de Varsy. Il se préparait à partir pour son poste, lorsque Mme Gaston entre; le lâche, pour échapper à ses importunes sollicitations, déclare qu'il consent à épouser Angèle, et lui dit d'aller elle-même chercher un notaire; puis quand il la croit loin : « Des chevaux et une voiture! crie-t-il à son valet : partons à l'instant! » Il n'a fait que passer dans sa chambre; et déjà Henri, qui était là, a fermé les portes. D'Alvimar le trouve debout contre une table comme une apparition. « Ah! c'est vous! quelles sont vos armes? » lui dit-il avec l'explosion d'un accès de rage. Cette explication spontanée commence admirablement une scène à laquelle on s'attend. Henri ne tremble pas en présence de ce furieux. Sa faiblesse est devenue sa force, parce qu'elle lui fait comprendre la nécessité du sang-froid pour dominer son adversaire. Lui qui a quelquefois douté de la Providence, il met en elle tout son espoir, et se regarde comme prédestiné à servir d'instrument à sa justice vengeresse. Un duel! oui, il l'accepte, car ce sera le jugement de Dieu. Ses armes! son bras est trop faible pour manier une épée, sa vue trop incertaine pour lancer une balle au cœur du scélérat qui a déshonoré Angèle; mais il s'agit d'un combat à mort. Eh bien! pour égaliser les chances, Henri veut qu'on charge un seul pistolet, et qu'on tire au sort lequel des deux ennemis tuera l'autre; pas de témoins, mais

chacun atteste par écrit qu'il va se suicider. Le baron d'Alvimar et Henri sortent dans le jardin, au moment où Mme Gaston, Angèle et le notaire arrivent. « Rédigez toujours le contrat, dit Henri, un de nous viendra le signer ! » On entend un coup de pistolet, auquel succède une affreuse incertitude ; le notaire seul, vraie machine à mariage, continue paisiblement la rédaction de son acte, et ne s'arrête que quand il lui manque les noms du futur..... « Henri Muller ! lui dit à demi-voix le malheureux jeune homme qui vient de se glisser près de sa chaise, et ajoutez que je reconnais l'enfant né avant le mariage... » Mme Gaston et Angèle, bien désabusées sur d'Alvimar, seraient presque heureuses, Angèle surtout, qui s'est aperçue trop tard qu'elle avait cédé à une sorte de *fascination* en écoutant son séducteur... Le lâche est puni ! C'est Henri, seul digne d'elle, qui consent à réparer le passé : mais, hélas ! la vraie félicité n'est pas de longue durée sur cette terre ! Au moment où Henri lui-même pourrait croire à l'accomplissement de son vœu le plus cher, il se rappelle que son mal est sans remède, que ses jours sont comptés.

Voilà toute la pièce de M. A. Dumas. Les détails de l'exécution rachètent certes les vices d'un pareil sujet, à compter surtout du troisième acte. Je le répète, je suis cependant de ceux qui conseillent à l'auteur de varier un peu plus l'idée mère de ses fables. L'alcôve, le petit cabinet à porte dérobée, la toile qui tombe lorsqu'on viole le neuvième commandement de Dieu, l'accoucheur pour nouer ou dénouer le drame, etc., tout cela commence à paraître un peu connu ; et en conscience on peuplerait un petit hospice avec les enfans trouvés du théâtre de M. A. Dumas. Mais comme je veux me séparer de lui en critique courtois qui sait faire ses concessions, j'ajoute volontiers, dans le vieux style à calembourg du feuilleton classique, que jusqu'ici il n'est aucun de ces petits bâtards de notre poète que le succès n'ait légitimé.

Amédée Pichot.

COURS PUBLICS.

§ Ier.

LA SORBONNE. — M. SAINT-MARC GIRARDIN.

M. Saint-Marc Girardin a choisi pour sujet de son nouveau cours à la Sorbonne l'histoire de la littérature et de la poésie françaises depuis Voltaire jusqu'à nos jours. Ce sujet et la manière brillante dont il est traité attirent aux leçons du professeur un nombreux auditoire. Le dix-huitième siècle est jugé par M. Saint-Marc Girardin avec une sûreté de goût et une finesse d'esprit singulières. On est surpris, à chaque leçon, du nombre d'idées neuves et piquantes que le professeur répand sur cette époque. M. Saint-Marc Girardin a déjà présenté quelques traits de Voltaire, et on a vu qu'il y avait encore une manière originale de montrer une figure si connue, si populaire, et que nos imaginations se retracent si aisément. Au surplus, Voltaire n'est peut-être pas aussi connu en France qu'on se l'imagine. Peut-être le lit-on fort peu, quoiqu'on en parle beaucoup. Que Voltaire soit le type le plus expressif de l'esprit français; qu'il ait été le tribun philosophique de son siècle et le grand exemple qui encouragea presque de son temps les hardiesses du tiers-état, personne ne l'ignore; ce sont là des vérités générales que la critique moderne a semées de tous côtés. Mais le fond même de ces vérités, le caractère particulier de cette influence d'un homme sur ses contemporains, le mouvement qu'il reçut lui-même de son siècle, les moyens extraordinaires qu'employa cette dictature du génie pour se conserver et s'étendre, voilà ce qui est oublié de nos jours, voilà ce qui est neuf, et ce qu'il est curieux

d'examiner. C'est aussi le travail qu'a entrepris M. Saint-Marc Girardin.

Voltaire ne sera pas le seul grand nom, le seul intérêt puissant que M. Saint-Marc Girardin rencontrera sur la route qu'il s'est tracée. Après Voltaire vient la révolution française, sa fille aînée. Où trouver plus de poésie qu'à cette époque, sinon dans la littérature, du moins dans les faits? M. Saint-Marc Girardin, dans sa leçon d'ouverture, a donné les meilleures raisons de ce silence qu'on remarque dans la littérature du temps, en présence des événemens prodigieux qui l'entourent, et qui sembleraient avoir dû l'inspirer. L'imagination n'est-elle pas écrasée ici par la réalité? S'arrête-t-on devant la foudre pour la peindre? Et quel effet attendre de vos inspirations si vous parlez à vos contemporains de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont senti, de ce qu'ils sentent encore, quelquefois même plus profondément que vous? La poésie des grands événemens ne peut se décrire qu'à distance. Aussi voyons-nous les grands poèmes où se retrouve l'image de quelque société qui a vécu prendre naissance lorsque cette société finit ou lorsqu'une autre commence. La Grèce n'avait plus d'Achille ni d'Ajax lorsqu'elle écoutait religieusement les chants d'Homère. Les épopées du Nord ne furent rassemblées qu'au douzième siècle. Le Dante naquit dans l'agonie du moyen âge. Partout, le véritable poète chante ce qui va mourir, ou s'isole du présent pour ranimer ce qui n'est plus. L'épopée révolutionnaire ne pouvait donc être chantée par nos pères. C'est à peine si ce soin nous regarde, et, dans tous les cas, nous ferons bien de l'abandonner à nos neveux.

On pourrait s'effrayer de voir M. Saint-Marc Girardin s'aventurer ainsi de gaieté de cœur, et avec cette liberté d'esprit qu'on lui connaît, au milieu des souvenirs de la révolution française. La Sorbonne jusqu'ici a été réservée sur ce sujet. Parler de 89, n'est-ce point parler de nous? Que de passions un mot ne peut-il pas soulever? Cependant qu'on se rassure. Les passions politiques de notre temps ne s'enflamment plus aux souvenirs; elles sont beaucoup moins vives qu'on ne pense, au moins parmi le monde des écoles. La première leçon de M. Saint-Marc Girardin

en est une preuve évidente. Pour peu que les passions politiques s'y fussent prêtées de bonne grâce, le professeur, sans le vouloir, les aurait émues bien vivement. Dans cette leçon, M. Saint-Marc Girardin a présenté une esquisse de ce drame révolutionnaire qu'il développera bientôt, esquisse animée, ardente, et où se réfléchissaient naturellement les convictions politiques du professeur. C'était même, il faut le dire, cet accent d'enthousiasme, quelquefois aussi de généreuse colère, accent de l'honnête homme et du vrai citoyen, qui prêtait à l'improvisation de M. Saint-Marc Girardin le ton de l'éloquence la plus persuasive. Le danger de cette éloquence, c'était qu'on la détournât de son but, et qu'on voulût y voir, au lieu d'une inspiration littéraire, une profession de foi politique. Des esprits agités n'eussent pas manqué de l'interpréter ainsi; mais l'auditoire de M. Saint-Marc Girardin s'est montré plus clairvoyant ou plus sage. Dans ce résumé éloquent du professeur, il a reconnu une imagination frappée de la grandeur des choses qui se pressaient devant elle, et non pas un jugement politique. Il s'est bien gardé de prendre un enthousiasme poétique pour un mouvement de tribune. En un mot, il a fait preuve de modération et de goût.

Non, les passions politiques ne sont pas à craindre pour le succès du cours de M. Girardin. Ce feu une fois éteint ne se rallume pas de soi-même; et, Dieu merci, tout ce qui le rendait naguère si violent est déjà loin de nous. Le point le plus périlleux peut-être dans le sujet que le professeur a choisi, c'est le côté des passions littéraires. Heureusement le danger ne sera grave pour personne, et, pour le plus grand nombre, il ne saurait être qu'amusant. Comme il faut qu'une société ait toujours quelque passion dominante, ou bien un sentiment qui lui en tienne lieu, les passions politiques s'affaiblissant, les passions littéraires se raniment : celles-là, on aurait tort de les maudire ou de les craindre. Ce sont de légers mouvemens dans l'air après un ouragan; c'est la comédie après le drame. Elles ont souvent la prétention de paraître sérieuses, mais on ne les prend pas au mot. M. Saint-Marc Girardin, j'en suis sûr, n'est aucunement disposé à leur faire grâce. Que d'illusions peu-

vent être déçues par lui ! que d'existences poétiques tout à coup troublées qui à cette heure coulent si doucement ! En vérité, la seule chose à craindre pour M. Saint-Marc Girardin est une opposition littéraire, contre laquelle, du reste, il serait suffisamment défendu par l'excellence de ses principes et l'équité de ses jugemens. M. Saint-Marc Girardin n'est d'aucune coterie, d'aucune secte. Son système en littérature est de n'en avoir aucun. Il est, comme il le dit lui-même, du parti des bons livres, des livres qui l'instruisent, qui lui élèvent l'ame, qui l'amusent. Espérons qu'il aura les rieurs de son côté.

Au surplus, M. Saint-Marc Girardin s'est déjà expliqué en partie sur ce sujet. Il a examiné dans sa première leçon l'état de la poésie en France au dix-neuvième siècle. Il a cherché ce qu'est devenue aujourd'hui cette ancienne poésie française qui fait corps avec notre vieille société, et qui porte les noms de Voltaire, de Racine et de Corneille. Cherchant partout cette ancienne poésie, il ne l'a vue nulle part, et ne trouvant rien à la place, il a dit qu'il n'y avait plus de poésie. M. de Lamartine lui a paru le dernier anneau qui rattachera notre chaîne poétique à Malherbe. Jugement sévère en apparence, mais que l'on trouvera juste si l'on veut considérer que M. Saint-Marc Girardin comprend ici sous le nom de poésie, non pas ces inspirations tumultueuses de l'ame humaine, immortelles et intarissables comme leur source, mais cet harmonieux accord qui résulte d'une alliance étroite entre la pensée du poète et la forme qu'il emploie.

« Je crois à l'immortalité de l'ame humaine, dit M. Saint-Marc Girardin, je crois à ses sublimes instincts, à ses grandes inspirations ; je crois qu'il y a dans l'ame une source perpétuelle d'amour, de religion, de liberté, c'est-à-dire de poésie ; je crois que le monde périrait aussitôt si la poésie remontait aux cieux ; mais si je crois à la poésie, je ne crois pas aussi fermement à l'éternité de la forme poétique. La poésie, je le crois, peut mourir. La poésie est de toutes les expressions du génie d'un peuple la plus délicate, la plus fine, la plus élevée. Il ne s'agit pas seulement de la pensée dans la poésie ; il s'agit aussi de la forme. La poésie, c'est l'accord le plus

étroit de la langue et de la pensée. Il faut non-seulement que la pensée soit élevée ; il faut aussi qu'elle trouve dans la langue un instrument qui ne résiste pas à ses efforts. Or il y a, selon moi, des époques où la langue n'est pas faite, et il y a des époques aussi où la langue commence à se défaire. Les langues ne sont pas des accidens; elles sont l'expression, l'image du génie des peuples, et ce génie ne trouve pas tout de suite la langue qui lui est propre. Il lui faut du travail, des efforts, pour rencontrer enfin cette langue qui sera vraiment la sienne. De même, après un long accord entre la pensée et la langue, quand, après un tête-à-tête qui a duré avec gloire quelques centaines d'années, la langue enfin se trouve épuisée; quand les mots commencent à devenir comme des pièces de monnaie dont l'empreinte s'efface; quand la langue ne trouve plus pour la servir qu'un instrument émoussé, qui ne donne pas le relief nécessaire à le pensée, alors il n'y a plus de poésie; ou bien il faut alors que la pensée du poète invente une langue particulière. Cet enfantement est aux risques et périls de ceux qui le font; car il est possible que le peuple n'accepte pas la langue que le poète lui fait. »

Ainsi donc plus de poésie française! et pourquoi s'en étonner? Cette poésie était l'image d'une société qui n'est plus; elle suit le sort de cette société. L'esprit du siècle a changé; la lettre doit changer aussi. Ce que nous voyons en France ne se passe-t-il pas autour de nous? Où est la grande poésie de l'Allemagne, depuis que Goëthe et Schiller ne sont plus? Et en Angleterre, Byron et Walter Scott, l'un poète amer, l'autre délicieux conteur du passé, n'ont-ils pas touché les dernières cordes que la vieille aristocratie anglaise puisse entendre désormais, celle de l'ironie et des souvenirs? Partout, en Europe, à mesure que la société se transforme, on voit aussi se tarir cette veine d'où chaque peuple a tiré sa poésie depuis trois siècles. Partout les constitutions arrivent et les poètes s'en vont. Adieu donc, notre belle poésie française! soyez révérée entre toutes, soyez sainte, soyez sacrée; faites place à quelque chose d'inconnu, et qui est peut-être en germe aujourd'hui : à une société nouvelle, une nouvelle poésie.

Peut-être quelques ames solitaires et que le mouvement du siècle n'entraîne pas déploreront avec amertume cet abaissement où tombe la poésie de nos jours. Quoi ! ce qu'il y a de plus divin dans l'homme, l'expression la plus haute et la plus pure de sa pensée, la poésie, ainsi réduite à se traîner à la suite des sociétés, à vivre et à mourir comme elles, à emprunter leur langage, leurs idées, sous peine de n'être pas comprise ! la poésie qui semble donnée au monde pour conserver le dépôt des vérités éternelles, condamnée désormais, pour ne pas mourir, à ne plus exprimer que des vérités d'un jour; nouveau moyen de publicité, espèce de renfort donné à la prose pour la soutenir dans l'occasion, pour chanter les anniversaires, les mariages, puis une révolution, puis une bataille, quelquefois une controverse philosophique ou religieuse ! Est-ce bien là, dira-t-on, la véritable poésie? Est-ce là le rôle du poète? Le poète! mais c'est un dieu ! son inspiration, c'est son génie. Si vous voulez que cette inspiration lui vienne de la société, si vous le mêlez à la terre, qu'en faites-vous? Hélas? tout cela peut être vrai; mais ces vérités ne sont plus de nos temps : il faut savoir se résigner. La loi de ce monde est que toutes les grandes choses s'effacent pour qu'on aperçoive les petites. Tout se met peu à peu de niveau, même la poésie. Voyez par quels degrés la poésie, descendue du ciel, est venue jusqu'à nous ! Il semble qu'elle se soit posée d'abord sur les plus hautes montagnes; sa voix, dans l'origine du monde, se mêlait au bruit de la foudre; puis, visitant les hommes, mais rarement, elle a chanté leur création et l'immense nature qui les entourait. Alors son inspiration avait encore un caractère divin; elle chantait devant les peuples assemblés, couronnée de fleurs, accompagnée par les lyres et sous la voûte des cieux. Plus tard, elle a décrit les grandes révolutions, les catastrophes des empires, la fatalité, puis les passions humaines, puis les malheurs privés, puis les jouissances, et jusqu'aux incidens les plus ordinaires de la vie, s'abaissant toujours, en quelque sorte, et perdant de son autorité à mesure qu'elle se mêlait davantage aux intérêts humains. Enfin, et c'est là notre temps, ne pouvant plus séduire les hommes par une image pure et désintéressée du beau, ne pou-

vant plus parler à l'ame, elle s'est adressée à la raison ; elle est devenue la messagère et l'interprète des idées utiles, pratiques, communes à tous ; elle s'est rendue populaire, elle a hâté la civilisation. C'est le rôle qu'elle a joué en France, au dix-huitième siècle, on peut même dire à toutes les époques où elle a paru parmi nous. Toujours, en France, sauf de rares exceptions, la poésie a eu un but social ; comme la prose, comme l'éloquence, elle a voulu prouver. Devant cet avilissement on peut gémir ; mais le mieux est de prendre son parti. Ramener la poésie aux sources pures de l'enthousiasme me semble une entreprise impossible. Au milieu de tous ces visages pâles, empressés, que creuse l'intérêt, et cela dans un but admirable de la Providence, puisque le travail est devenu la loi de tous, et que personne aujourd'hui ne vit aux dépens de personne, la route de la poésie me paraît désormais tracée ; route unie, resserrée, éclairée d'un jour terne, et ne recevant jamais ces flots de lumière qui embrasent un ciel pur. Toutefois ce n'est pas l'opinion de M. Saint-Marc Girardin que j'avance ici. M. Saint-Marc Girardin n'a pas encore donné son secret sur l'avenir de notre poésie. Ce secret, il a promis de le dire, à ses risques et périls, et il tiendra parole. Ce ne sera pas la partie la moins curieuse de son cours.

J'insiste peu sur la manière dont ce cours est fait. Le public connaît depuis long-temps le talent original de M. Saint-Marc Girardin. Le sujet qu'il a entrepris cette année convient singulièrement à son esprit, à sa verve, à l'étendue de ses connaissances. Toutes les leçons du professeur attirent la foule. Ce que tout le monde remarque dans M. Saint-Marc Girardin, c'est une vivacité d'ame et de raison qui persuade, c'est une manière de parler plus animée, plus spirituelle encore, s'il est possible, que son style. Personne ne justifie mieux que M. Saint-Marc Girardin ce mot de Labruyère : Il semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

N. P.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Presque tous nos théâtres chantans ont terminé l'année par ces espèces de pièces-revues dans lesquelles le vieux petit vaudeville essaie de remuer ses grelots, et transforme ses acteurs et ses actrices en personnages de satire allégorique et quelquefois en caricatures vivantes. A la rue de Chartres, nous avons eu LE PRIX DE FOLIE; aux Variétés, LE MAGASIN PITTORESQUE, etc. Il y a eu dans ces pièces quelques piquans couplets qui vivront aussi long-temps que tous les autres couplets de fin d'année. Il n'en est pas de même de LA CHANOINESSE du Gymnase, qui n'appartient en rien à la circonstance, et qui restera une des plus jolies comédies de M. Eugène Scribe. Nous aurons à parler aussi du REVENANT, joué à l'Opéra-Comique.—Voici depuis cette semaine la concurrence des bals de théâtre. Nous dirons dimanche si le programme de l'Opéra a tenu ses promesses.

— La pièce à succès sera, tout ce mois-ci au moins, l'ANGÈLE de M. Alexandre Dumas. S'il fallait faire la part des acteurs dans ce triomphe, nous ne louerions avec plaisir que Mlle Ida. On ne peut jouer avec plus de décence la maternité précoce d'une ingénue de quinze ans. L'exagération mélodramatique de M. Bocage a été fort applaudie. M. Lockroy a été fort convenable dans les deux derniers actes, et enfin Mlle Verneuil a eu quelques inspirations heureuses de maman coquette. — C'est le cas d'annoncer ici que le premier volume des œuvres dramatiques de M. Al. Dumas vient de paraître; mais nous en reparlerons.

— Quoique ramené à Paris par ses fonctions de député, M. de Lamartine ne passera pas tout l'hiver sans donner signe de vie littéraire. Nous croyons qu'il compte publier son poème intitulé LE CURÉ DE CAMPAGNE.

— On a dit du discours de M. Ch. Nodier à l'Académie : « C'est un

beau discours, plus beau qu'aucun de ceux qui ont été prononcés depuis long-temps; mais enfin ce n'est qu'un discours d'académicien. » En vérité! Fallait-il que M. Ch. Nodier parlât sur l'obélisque de Louqsor ou sur le roi Sésostris, à propos de son élection? Quelques-uns auraient voulu aussi quelques épigrammes. A ceux-là nous révèlerons indiscrètement le mot de M. Raynouard, qui, en donnant sa voix au nouvel élu, avait dit : « Messieurs, nous devons nommer Charles Nodier à l'Académie par le principe de cette loi ancienne qui voulait qu'on épousât la fille dont on avait mis en doute la chasteté. » Ce mot fera peut-être médire quelfois encore de notre sage Académie.

— M. Drouineau vient de publier un roman, L'IRONIE, et un volume de vers, LES CONFESSIONS.

— L'HOMME DE LETTRES EN ANGLETERRE. — En terminant, dans l'ATHENÆUM, sa biographie critique de la littérature anglaise, qui par parenthèses est un peu trop longue pour un catalogue et un peu trop écourtée pour une histoire littéraire, M. Allan Cunningham apprécie en ces termes les avantages dont jouit le talent poétique parmi ses compatriotes : « On m'a demandé quelle est l'influence dont jouissent les hommes de talent dans la Grande-Bretagne. C'est facile à dire en peu de mots. — Cette influence est nulle. Les directeurs de deux ou trois journaux politiques ont plus d'importance, aux yeux du pays et du gouvernement, que tous les poètes qui ont vécu depuis un demi-siècle. L'influence des hommes de talent..... on peut l'apprécier par leur histoire. Chatterton avale du poison parce qu'il manque de pain; on refuse à Samuel Johnson les moyens d'aller rétablir sa santé par un voyage; Burns, le jour de sa mort, n'avait ni un morceau de pain dans sa maison ni une pièce de monnaie dans sa bourse; Crabbe meurt pauvre curé... aucune dignité ecclésiastique ne l'a distingué de la foule; Walter Scott épuise sasanté à réparer sa fortune, et sa patrie refuse de racheter sa bibliothèque des enchères; Byron s'exile et expire en maudissant presque le nom anglais, glorifié par son génie; Coleridge vient d'être privé de sa petite pension; Wordsworth vit en vendant du papier timbré; Southey reçoit tous les jours, comme poète lauréat, la valeur d'une pinte de petit vin de Sa Majesté; Moore a trouvé que la poésie, comme la vertu, devait être sa propre ré. compense à elle-même; Hogg ronge un os de mouton en gardant les troupeaux, et Wilson professe la philosophie. »

Nous espérons que cette boutade ne servira pas de comparaison funeste à la littérature française, quand nos députés en seront à son chapitre, dans la discussion du budget.

Statistique Parisienne.

L'ANNUAIRE DES LONGITUDES.

L'*Annuaire* publié par le bureau des longitudes se répand davantage d'année en année, et finira par être tout-à-fait populaire, sinon pour toutes les classes de la société, au moins pour celles qui ont reçu quelque éducation. Ce sera sans doute un bien, et il vaut mieux que tout le monde ait entre les mains des notions dont l'exactitude est garantie par le nom des savans qui les publient que celles que ramassent partout sans discernement certaines publications périodiques, entreprises, dit-on, pour populariser la science, mais qui semblent prendre à tâche de la travestir et de la présenter à leurs lecteurs en lambeaux informes et tronqués. On ne peut donc qu'applaudir à l'idée qu'a eue M. Arago d'agrandir un peu le cercle officiel de l'*Annuaire* et de le rendre abordable pour d'autres que pour les lecteurs de la *Mécanique céleste*. Espérons que le succès qu'a eu cette idée l'encouragera à la poursuivre et à lui donner l'utilité et l'extension dont elle est susceptible.

Mais une première chose à faire pour que l'*Annuaire* devienne le manuel de confiance de toute la classe éclairée, c'est de ne point y admettre de données fausses ou absurdes, des négligences capables de déparer cet excellent petit livre, qui ne devrait pas en contenir.

Il ne sera donc pas inutile de signaler quelques-unes de ces taches.

Je prends l'*Annuaire* de 1855, ce qui ne m'empêchera pas de faire quelques remarques sur ceux des années précédentes.

Je vois, page 128, la population de Paris indiquée comme étant de 774,338 individus. Cela résulte du recensement de 1851. Celui de 1827 la portait à 890,431, et celui de 1817 à 715,765, d'où il faudrait conclure que cette population, après avoir, en dix années, augmenté dans la proportion de 4 à 5, a diminué, en quatre ans, dans celle de 8 à 7. Or cela ne peut être, comme va le démontrer le calcul des naissances et des décès, et comme j'aurais voulu qu'on le remarquât dans l'*Annuaire*, puisqu'on y trouve des observations sur les rapports numériques du mouvement de la population.

Voici le chiffre des naissances et des décès pour les dix-sept années 1815-1851. Ils prouveront qu'on a eu tort d'adopter aveuglément les chiffres de recensement.

ANNÉES.	NAISSANCES.	DÉCÈS.	OBSERVATIONS.
1815	22,709	20,409	
1816	22,458	19,124	
1817	23,759	21,382	
1818	23,067	22,421	
1819	24,344	22,671	
1820	24,858	22,464	
1821	25,156	22,917	
1822	26,880	23,282	
1823	27,070	24,500	
1824	28,812	24,433(1)	
1825	29,253	26,893	Nombreuses rougeoles à Paris et aux environs.
1826	29,970	25,341	
1827	29,806	23,533	
1828	29,601	24,557	
1829	28,721	25,591	
1830	28,587	27,466	Journées de juillet.
1831	28,530	25,996	
TOTAL.	453,581	402,980	

(1) Dans l'*Annuaire de* 1826 le nombre des décès en 1824 est porté à 22,617 à la page 86, et à 24,433 au tableau des décès par âges, page 88. Encore dans ce dernier tableau ne figurent point les individus déposés à la Morgue, qui font nombre à la page 86.

Je commencerai par rappeler que M. Benoiston de Châteauneuf, dans un mémoire sur les consommations de Paris, lu à l'Académie des sciences, en 1819, et imprimé en 1820, avance qu'à Paris il meurt, année commune, un $^1/_{34}$ de la population, qu'il en naît $^1/_{33}$, que $^1/_{100}$ se marie, et que la vie moyenne y est de trente-trois ans, nombre qui répond à la proportion des naissances.

A l'égard des mariages, évidemment M. Benoiston de Châteauneuf a commis une erreur de rédaction. Il a voulu dire que $^1/_{50}$ de la population se marie, puisqu'on compte un mariage par 100 habitans à peu près. Je pense comme lui que les décès sont de 1 sur 34; mais dès lors je ne puis admettre qu'il y ait une naissance sur 33 individus; car le total des naissances et celui des décès, dans les dix-sept années dont je viens de donner le tableau, sont entre eux comme 34 et 30. C'est donc par ce dernier chiffre qu'il faut multiplier les naissances pour avoir en général celui de la population. Celui des décès, multiplié par 34, le donne aussi, mais avec plus de variations d'une année à l'autre. Voici un tableau de la population déduite de ces deux données pour chaque année, de 1815 à 1831. J'y ai joint une troisième colonne, dont les résultats sont déduits de la combinaison des deux élémens. On les obtient en multipliant par 16 la somme totale des naissances et des décès de chaque année.

ROYAL TIMBRE

ANNÉES.	POPULATION DÉDUITE des NAISSANCES.	des DÉCÈS.	des naissances ET DÉCÈS.	OBSERVATIONS.
1815	681,000	694,000	690,000	
1816	674,000	654,000	665,000	
1817	713,000	727,000	722,000	Recensement, 713,765.
1818	692,000	762,000	728,000	
1819	730,000	771,000	752,000	
1820	746,000	766,000	757,000	
1821	755,000	784,000	769,000	
1822	806,000	792,000	803,000	
1823	812,000	833,000	825,000	
1824	864,000	832,000	852,000	
1825	878,000	* 920,000	898,000	* Rougeole épidémique.
1826	899,000	867,000	885,000	
1827	894,000	800,000	853,000	Recensement, 890,431.
1828	888,000	840,000	866,500	
1829	862,000	875,000	869,000	Recensement, 816,486.
1830	858,000	** 939,000	897,000	** Journées de juillet.
1831	886,000	889,000	888,400	Recensement, 774,338.

J'avoue que je serais tenté d'accorder plus de confiance à la dernière colonne, parce qu'elle est comme une compensation des erreurs dont peuvent être affectés les résultats des deux autres, à moins que ces erreurs ne soient dans le même sens, comme en 1816.

Quoi qu'il en soit, ce tableau prouve évidemment que si la population de Paris a cessé de s'accroître depuis quelques années, et a peut-être même un peu baissé, du moins elle n'a pas diminué de 120,000 ames, comme l'indiquent les recensemens, à moins pourtant qu'on ne suspecte l'exactitude des relevés de naissances et de décès, ou qu'on ne suppose que la proportion des unes et des autres avec la population a tout à coup changé notablement, et n'est plus que de 1 à 26,4 pour les naissances et de 1 à 29,8 pour les décès. C'est, je crois, ce que personne n'admettra.

Il est dommage qu'on ne puisse pas avoir la consommation *réelle* du pain ; elle pourrait fournir encore une base assez exacte pour évaluer la population; mais je voudrais qu'on n'insérât pas machinalement, chaque année, dans l'*Annuaire*, le chiffre de 1,500 sacs de farine par jour. En effet, si 714,000 habitans en consommaient 1,500 sacs par jour en 1817, en 1827, 890,000 ont dû en consommer environ 1870.

Au reste, M. Benoiston de Châteauneuf évalue, en 1817, la consommation ordinaire à 1,700 sacs par jour (ou 340,000 kil. de pain) et à plus de 2,000 dans certaines circonstances. Cela porterait la consommation quotidienne de 1827 à 2,120 sacs environ.

Quant à la durée de la vie moyenne à Paris, M. Benoiston de Châteauneuf, comme je l'ai déjà dit, l'évalue à 33 ans, en quoi (puisqu'il admet 1 naissance sur 33 habitans) il est d'accord avec l'indication donnée pag. 112 de l'*Annuaire* de 1833. Par la même raison, je devrais penser que la vie moyenne, à Paris, est seulement de 30 ans; mais j'ai voulu avoir ce chiffre plus directement, et j'ai calculé, pour sept années prises au hasard, l'âge moyen des décédés, tel qu'il est indiqué dans l'*Annuaire* ; en voici le tableau :

En 1820,	22,618 décédés ont vécu	782,085 ans, ou chacun	35,2
1821,	22,648	689,473	30,44
1824,	24,333	771,500	31,7
1828,	24,225	760,547	31,4
1829,	25,422	767,623	30,19
1830,	27,038	370,741	32,2
1331,	25,697	789,400	30,72
	171,581 décédés ont vécu	5,431,769 ans, ou chacun	31,66.

On voit que le nombre 31,66, qui doit être regardé comme donnant fort approximativement la vie moyenne, n'est identique ni avec le rapport des naissances (30) ni avec celui des décès (34) à la population; mais il est à peu près une moyenne entre les deux. C'est encore une raison d'avoir quelque confiance à l'évaluation de la population par le calcul fait sur la somme des deux élémens.

Il serait intéressant d'avoir ce chiffre annuel de l'âge des décès pour tout le royaume, et pour chaque département en particulier. On saurait ainsi comment cette vie moyenne se répartit entre les divers climats et localités. Cette notion serait d'une extrême importance pour les compagnies d'assurances sur la vie, tontines, et autres établissemens de ce genre; car il y a des différences énormes à cet égard.

La commune que j'habite, non loin de Paris, est située sur une route royale et sur une rivière navigable, dans une position que sa salubrité reconnue fait nommer proverbialement *Vallée de Santé*. En effet, les maladies y sont rares, peu graves, peu rebelles. L'aisance y règne; l'agriculture, l'industrie et *la marine* (de rivière) se disputent les bras des 14 ou 1,500 habitans de cette petite ville; la mendicité y est éteinte dès long-temps; enfin, toutes les conditions paraissent réunies pour que le chiffre de la vie moyenne y soit élevé. J'ai eu la curiosité de consulter les registres de l'état civil, et voyant que, depuis 1820 surtout, leur régularité était parfaite, j'ai pris pour base de calcul les dix années 1821—1830. Ayant additionné le nombre de jours qu'il a été

permis à chaque décédé de passer sur terre, j'ai vu avec surprise que la part de chacun n'est que de vingt-quatre ans et quatre mois, tandis que je croyais trouver une moyenne plus élevée que celle du royaume entier, et surtout que celle de Paris ; mais le tableau des décès par âges, que j'ai dressé, m'a bientôt expliqué la faiblesse du chiffre que j'avais obtenu, en me faisant voir que dans la première année, nous perdons 0,505 des enfans, tandis qu'à Paris, on n'en perd que 0,186, et qu'à la troisième année, 0,442 ont déjà été moissonnés, quand à Paris cela se réduit à 0,29. — Voici, au reste, mon tableau des décès par âges, comparé avec celui de Paris pour une moyenne de sept années, et avec celui de la France entière, indiqué par la table de Dervillard.

AGES.		PARIS.	FRANCE.
De » à 1 an.	0,303	0,186	0,2325
De 1 à 3 ans.	0,1394	0,104	0,143
De 3 à 5 ans.	0,042	0,042	0,0415
De 5 à 10 ans.	0,035	0,034	0,032
De 10 à 15 ans.	0,016	0,0185	0,022
De 15 à 20 ans.	0,022	0,03	0,027
De 20 à 30 ans.	0,032	0,109	0,064
De 30 à 40 ans.	0,048	0,075	0,07
De 40 à 50 ans.	0,055	0,07	0,0724
De 50 à 60 ans.	0,064	0,079	0,0835
De 60 à 70 ans.	0,058	0,105	0,096
De 70 à 80 ans.	0,097	0,1014	0,083
De 80 à 90 ans.	0,033	0,036	0,031
Au-dessus de 90 ans.	0,044	0,003	0,0038
Vie moyenne.	24,33	31,66	28,752
Naissances de garçons.	100	100	100
de filles.	86	93,7	94
Enfans légitimes.	100	100	100
naturels.	8,6	57,6	7,56
Décès masculins.	100	100	100
féminins.	93,16	101,82	98,17
1 mariage pour naissances.	4,	4,4	4,08
Enfans légitimes par mariage.	4,03	3,6	3,8
1 décès pour naissances.	1,259	1,251	1,235
1 naissance pour décès.	0,794	0,8	0,809

L'âge moyen des hommes lors de leur mariage, dans la commune dont j'ai parlé, est de vingt-six ans et demi ;

Celui des femmes, vingt-quatre ans.

L'ordre des mois par rapport aux naissances est le suivant :

Février. — Avril. — Mars. — Décembre. — Juin, juillet. — Janvier. — Mai, octobre. — Août, septembre.

Il arrive en :

Février, mars et avril.	31,4	p. 100 des naissances.
Mai, juin et juillet.	22,4	
Août, septembre et octobre. . .	23	
Novembre, décembre et janvier.	23,2	

L'ordre des mois par rapport aux décès est le suivant :

Mars. — Avril. — Décembre. — Juillet, septembre. — Janvier, février. — Novembre. — Mai. — Juin, octobre. — Août.

Poursuivons. En admettant comme exacts les relevés de naissances et de décès dans les départemens tels que les donne l'*Annuaire*, je vois que l'augmentation de la population a été :

En 1817, de	195,902	individus.
En 1818, de	161,948	
En 1819, de	199,863	
En 1820, de	188,227	
En 1821, de	212,144	
Le total.	958,084	individus,

ajouté au chiffre du recensement de 1817, devrait donner celui du recensement de 1822 : mais ce dernier est 30,451,187, et indique une augmentation de 1,125,799.

Différence. . . . . 165,715.

L'accroissement de population indiqué dans l'*Annuaire* est :

Pour 1822, de	198,634	individus.
Pour 1823, de	221,286	
Pour 1824, de	220,546	
Pour 1825, de	175,974	
Pour 1826, de	157,533	
Le total.	973,973	individus,

ajouté au nombre de 30,285,472 (lequel représente le recensement de 1817, accru de l'augmentation des années 1817 à 1822), donnerait 31,259,445; — ajouté à 30,451,187, chiffre du recensement de 1822, il donnerait 31,425,160. — Eh bien! celui de 1827 s'élève à 31,845,428. Ce n'est pas tout, l'*Annuaire* indique un accroissement

de 189,071	en 1827,	
139,402	en 1828,	
161,074	en 1829,	
158,111	en 1830,	
647,658	pour les quatre années. En y ajoutant	
161,915	moyenne d'une année, pour 1831, on a	
809,573	qui, ajouté aux nombres	

	31,259,445 —	31,425,160 —	31,845,428
	809,573 —	809,573 —	809,573
donne	32,069,018 —	32,234,733 —	32,655,001

Or, le chiffre du recensement de 1832 est 32,590,934.

Où donc trouver des bases sur lesquelles puissent s'appuyer avec sécurité les gens consciencieux qui s'occupent de statistique?

En feuilletant l'*Annuaire*, je trouve, page 132, une table des hauteurs absolues des principales montagnes du globe. Je voudrais y voir, parmi les pics européens, les plus hautes sommités qu'il y ait en France. Elles y figureraient même assez bien; car

Le mont Pelvoux (Hautes-Alpes), s'élève à . 4,500 mètres.
Le mont Olan (*ibid.*), à 4,000
Le plus haut sommet des Grandes-Rousses (Isère), à 3,629

Les pics de l'Himalaya sont toujours indiqués par des numéros; mais il y a long-temps que les Anglais leur ont donné des noms sous lesquels ils commencent à être connus. Le Javahir, qui s'élève à 7,847 mètres; le Chamalari, à 8,000; le Djemnotry, à 8,500, et enfin le Dhawaladgiri, dont M. Denaix (cours de géographie méthodique et comparative) n'a pas craint de porter la hauteur, je ne sais d'après quels renseignemens, à 9,100 mètres, doivent devenir des noms populaires, comme le Chimboraço l'est depuis un siècle.

A la suite de la table des montagnes se trouve celle des passages les plus élevés des Alpes, des Pyrénées et des Cordilières.

Celui du Splügen est indiqué comme s'élevant à 1,925 mètres; mais des relevés exacts [1] portent la hauteur du point culminant de la route de Coire à Chiavenna, par Splügen et Isola, à 2,118 mètres, et celle de la nouvelle route de Coire à Bellinzona, par Splügen et Saint-Bernhardin, à 2,076. Au reste, la route de voiture la plus hardie de l'Europe est celle que l'Autriche a ouverte en 1824, pour communiquer de la Valteline dans le Tyrol, et qui, au pied du mont Ortler, franchit la croupe du Vraglio et du Stilfserjoch à 2,800 mètres de hauteur.

Quant à l'Amérique, on a oublié de coter la hauteur (4,758 mètres) du passage de Chullunquani, dont le nom seul est indiqué, et l'on a omis tout-à-fait le passage des Altos de Toledo, qui s'élève à 4,783 mètres.

On aurait pu ajouter encore la grande route de la Paz à la mer, qui se trouve passer, à la poste d'Ancomarca, à 4,792 mètres de

[1] *Wanderungen durch die Rhätischen Alpen.* Zürich, 1829.

hauteur; le passage de la route d'Ibaque à Cartago (république de Colombie), dont le point culminant, appelé Garito del Paramo, se trouve à 3,732 mètres; la route de Saint-Yago (Chili) à Buénos-Ayres, qui passe, au pied du volcan de Maypo, à 3,873 mètres de hauteur (de Buch).

Enfin, le passage de Niti, dans l'Himalaya, qui conduit du Kemaon dans le Tibet, et s'élève, suivant le capitaine Webb, à 5,035 mètres.

C'est presque la plus grande hauteur où l'homme soit parvenu, quoique pourtant MM. de Humboldt et Bompland aient atteint 5,880 mètres au Chimboraço, et le lieutenant Gerard, dans l'Himalaya, 5,157 mètres à une première ascension, 5,637 à une autre, et enfin 5,916 à la troisième.

Je ne parle pas ici des aéronautes qui se sont élevés encore plus haut. M. Gay-Lussac, dans sa célèbre ascension du 16 septembre 1804, est monté à 7,017 mètres. Son baromètre était à 0,3288 mètres.

Robertson, à Hambourg; Garnerin, à Moscou; Zambeccari, à Bologne, exécutèrent, vers la fin de 1803, des ascensions prodigieusement élevées. Robertson annonça avoir vu le baromètre à 12 pouces $^{11}/_{100}$. C'est la même hauteur que M. Gay-Lussac. Garnerin, dans une lettre insérée au *Moniteur* du 13 brumaire an XII, prétendit s'être élevé à plus de 4,000 toises. Quant à Zambeccari, il ne put prendre de mesure; mais les détails de son ascension, qu'on lit dans le *Moniteur* du 3 brumaire an XII, indiquent une extrême élévation.

Enfin, le 22 août 1808, MM. Brioschi et Andreoly s'élevèrent à Padoue jusqu'à une hauteur de 8,500 ou 9,000 mètres, s'il est vrai qu'ils aient vu le baromètre à 8 $^1/_2$ pouces, ou 0,23 mètres.

En ballon, non-seulement on va haut, mais on va vite. Garnerin, le 28 juin 1802, alla de Londres, à 4 milles de Colchester, en 45 minutes, ayant fait 33,5 mètres par seconde. Le 26 juillet 1822, Green, à Londres, fit 50 milles en 40 minutes; c'est 33,5 mètres par seconde.

Cette petite digression sur les ballons ne serait pas un bavardage, si elle pouvait engager M. Arago à donner une notice sur ces machines, sur les efforts tentés pour les diriger, sur la probabilité de la réussite ou de l'insuccès, etc.

Dans la table des hauteurs de quelques lieux habités, on pourrait indiquer la ville de Pasco, peuplée de 6,000 habitans, et située à 50 ou 60 lieues N. E. de Lima, dans une plaine dont la hauteur absolue, suivant M. de Rivero, est de 4,352 mètres.

Il ne faudrait pas désigner le village de Saint-Veran, le plus élevé de l'Europe, comme situé dans les Alpes maritimes. Il a toujours fait partie des Hautes-Alpes et de l'arrondissement de Briançon.

On aurait dû mentionner le grand Saint-Bernard, puisque c'est l'habitation la plus élevée de l'Europe, et en donner la hauteur exacte; car Pictet l'évalue à 1,246 toises, Saussure à 1,257, et le rédacteur des *Observations météorologiques* à 1,278.

On lit dans la même liste que la hauteur absolue du premier étage de l'Observatoire de Paris (où est le baromètre) est de 65 m. Or cela se concilie difficilement avec deux chiffres dont l'un est celui qui résulte de nivellemens exécutés plusieurs fois avec des soins extraordinaires entre le 0 du pont de la Tournelle et le seuil de la porte du nord *au rez-de-chaussée* de l'Observatoire. La différence est de 54,47 mètres; l'autre chiffre est celui de la hauteur du 0 du pont de la Tournelle au-dessus de la mer, que la connaissance des temps (an VI) porte à 32,4 mètres. Or la somme de ces deux hauteurs donne 66,87 mètres pour celle du rez-de-chaussée de l'Observatoire. Le premier étage ne pourrait donc pas être à 65 mètres.

Il est vrai qu'on lit dans la *Géognosie* de M. d'Aubuisson (t. I, pag. 51) que le baromètre de l'Observatoire de Paris est placé à 71,46 mètres au-dessus de la mer. Mais ce ne serait encore qu'à 4,59 mètres au-dessus du seuil du rez-de-chaussée, et certainement ce rez-de-chaussée a davantage.

D'un autre côté, la hauteur moyenne du baromètre, pendant les onze années 1816-1828, est (réduite à 0 de température) 0,7557 mètres, laquelle, comparée avec celle de la mer (0,76124 mètres

à 0), donne, toutes corrections faites, 60,7 mètres seulement de hauteur absolue.

Dans la table des hauteurs de quelques édifices, on voit que la tour de Strasbourg a 142 mètres, et marche à la tête des édifices européens. Il paraît pourtant que le clocher du couvent de Smolnoy, à Pétersbourg, et la grande tour de la cathérale de Venise ont l'un et l'autre 460 pieds ou 149 mètres et demi. La tour de Strasbourg n'en est pas moins la plus élevée de France. Le clocher de Rouen, que le tonnerre détruisit en 1822, s'élevait à 129 mètres. La tour de Metz en a 121.

En Allemagne, le clocher le plus haut est celui de Saint-Martin, à Landshut (Bavière), qui a 139 mètres. En Angleterre, le plus élevé est celui de la cathérale de Salisbury, qui a 125 mètres.

La plus haute tour de l'Espagne est la Giralda de Séville, qui à 111 mètres.

En Suisse, la grande tour de Fribourg a 109 mètres.

Dans les Pays-Bas, après Anvers, dont la flèche s'élève à 120 mètres, vient, je crois, la grande tour de Malines, qui en a 115.

Il y a quelques années, on trouvait dans l'*Annuaire* une table de la vitesse du vent. N'y pourrait-on donner une table des diverses vitesses comparées : par exemple, celle du vent, de la lumière, du son dans divers milieux, du boulet de canon, du cheval de course, de divers animaux, quadrupèdes, oiseaux, etc.

Une table de comparaison de la force de l'homme, de celle des divers animaux, etc., ne serait pas déplacée; une table de la dureté comparative de certaines pierres les plus usuelles ; une table de la résistance des bois, des métaux...

Enfin toutes celles qui peuvent être d'une utilité usuelle devraient se trouver successivement, d'année en année, dans l'*Annuaire*, où leurs chiffres auraient l'autorité du nom des savans rédacteurs.

Le Comte Édouard de Saint-Cricq.

Souvenirs de la révolution.

SAINT-JUST ET PICHEGRU.

§ II.

La dernière partie du chemin de Strasbourg à Hœnheim était bordée par une assez large avenue garnie d'arbres, et qui devait offrir une promenade agréable dans la belle saison. Ce jour-là, qui était un des premiers de nivose, et des plus rigoureux d'un rigoureux hiver, le tableau de cette nature dépouillée de tous ses ornemens ne manquait cependant pas d'un certain effet pittoresque. La neige, resserrée par un froid de dix-huit degrés, s'y déroulait comme un tapis de velours blanc semé de paillettes, qu'on aurait étendu à dessein sous les pas des voyageurs, et les platanes, faciles à reconnaître à leur écorce lisse et rubannée, n'avaient pas un rameau qui ne fût chargé par les frimas de longs et tremblans cristaux comme un lustre d'opéra. J'aurais marché jusqu'au soir sans penser à autre chose ; car, de toutes les rêveries qui ont préoccupé mon jeune esprit, il n'en est pas qui m'ait procuré des plaisirs plus gracieux que celles où le bercait le spectacle des beautés naturelles. Il fallut cependant y renoncer, parce que je n'étais plus seul. Comme

je ne me hâtais point, j'avais été joint par un cavalier qui s'avançait nonchalamment au pas en fumant sa pipe, et que suivaient une vingtaine de soldats distribués en deux files sur les deux côtés de l'avenue. Cet officier m'était bien connu pour l'avoir vu quelquefois dans l'exercice de ses redoutables fonctions; c'était le citoyen Bruat, capitaine-rapporteur du conseil de guerre. Quant au citoyen Bruat, il n'avait certainement jamais arrêté ses regards sur moi, et j'en ressentis une secrète joie dans l'éloignement philosophique et prudent que m'inspiraient toutes les puissances. Je n'en fus cependant pas quitte pour l'échange banal du salut militaire, et il me fallut répondre à une question assez insignifiante qu'il m'adressait en passant par simple urbanité :

— Où je vais, citoyen? à Hœnheim, au quartier-général de Pichegru. Je pense n'en être pas loin?...

— A deux cents pas, répondit un jeune homme que je n'avais pas encore remarqué, et qui tenait comme moi le milieu de l'avenue. Je vais aussi à Hœnheim, et si vous faites route avec nous, j'aurai le temps de vous demander des nouvelles du pays.

— De quel pays, citoyen? répliquai-je en le regardant avec attention. Sa physionomie noble et douce en valait la peine.

— Allons, allons, me dit-il, notre accent national ne se déguise jamais. Je suis Franc-Comtois comme vous, et je m'en fais gloire. »

Je ne fus nullement piqué de cette manière un peu épigrammatique d'entrer en conversation. Je savais déjà que Théophraste avait été reconnu pour Lesbien à sa manière de parler, par une marchande d'herbes, après cinquante ans de séjour à Athènes.

Le citoyen Bruat continuait à nous précéder, sans trop prendre garde à nous, en filant entre ses doigts sa moustache blanchie par le givre. Nous causâmes donc à cœur ouvert et à ma grande satisfaction, car mon compagnon de voyage était fort aimable, et sa conversation étincelait d'esprit et de gaieté. Je commençais à éprouver un véritable penchant pour lui.

J'avais appris qu'il s'appelait Bobilier, et qu'il était de Ve-

soul. Je voulus savoir s'il était attaché à l'administration ou à l'armée.

« Attaché, vraiment oui ! reprit-il en souriant, mais non pas à l'armée ni à l'administration. Si mon histoire vous intéresse, je ne vous en ferai pas mystère, et votre rencontre m'est heureuse, puisqu'elle me fournit un moyen sûr de laisser quelques renseignemens sur ma destinée à ma famille et à mes amis. C'est l'affaire de quelques mots. J'étais second lieutenant dans un régiment d'infanterie en garnison à Nanci. J'y fus pris d'un violent amour (vous ne savez pas ce que c'est) pour une jeune demoiselle noble qui me paya de retour. Ma famille valait bien la sienne, mais elle n'était pas titrée, et c'était encore en 1789 un obstacle insurmontable au bonheur de deux êtres que la nature semblait avoir faits l'un pour l'autre. La révolution éclatait alors; elle m'ouvrait une carrière brillante où je me serais peut-être jeté dans tout autre occasion, mais l'amour m'en détourna. La main de ma maîtresse était au prix de mon émigration, et, suivant le compte de ses parens, notre séparation ne pouvait pas être de longue durée : la France entière attendait le retour de ses princes avec tant d'empressement ! Quand on est amoureux, on croit tout ce que l'on désire, et j'étais amoureux comme un fou. Qu'ai-je besoin de vous en dire davantage ? Il fallut tomber dans le piége de l'espérance. J'émigrai.

— Parlez plus bas, interrompis-je à demi-voix; ce n'est pas ici le lieu de convenir de cela ! »

Il ne fit pas semblant de m'avoir entendu. « J'émigrai, continua-t-il. J'arrivai à Coblentz, où l'on s'informa de ma famille. Je montrai mon épée. On me rit au nez, et on me tourna le dos. Je n'obtins pas positivement le droit de servir le roi; je le dérobai. L'ennemi me tira du sang. Il en fallait pour laver mes humiliations. Je rentrai dans le monde le bras droit en écharpe, et si l'on y prit garde, ce fut pour remarquer que je ne serais pas de longtemps en état de tailler au vingt-et-un. De toutes mes illusions, il ne me restait que l'amour, et l'amour suivit les autres : une lettre cruellement officieuse m'apprit que ma fiancée n'avait pas eu la

patience d'attendre le triomphe prochain de la monarchie; elle venait de convoler en mariage avec un hobereau qui comptait ses ancêtres par douzaines, et ses ridicules par millions. Détrompé un peu trop tard des grands seigneurs et des femmes, je ne balançai pas à regagner la France que je ne pouvais m'empêcher d'aimer encore, malgré ses extravagances et ses fureurs. J'y suis rentré il y a trois jours, et voilà tout. »

J'avais hâte qu'il finît. « Eh bien! lui dis-je avec vivacité, renfermez au plus profond de votre cœur toutes les circonstances de ce récit, dont vous ne prévoyez pas les terribles conséquences, parce que votre absence vous a fait perdre de vue les choses qui se passent chez nous. Si le citoyen Bruat, que vous voyez là-bas, en avait surpris un seul mot, votre indiscrétion vous mènerait loin!...

— Vous croyez, mon ami? répondit l'émigré en souriant encore; pas plus loin, je vous jure, que je ne me propose d'aller!...

— Est-il possible! m'écriai-je. Où allez-vous donc?...

— Mourir à la redoute d'Hœnheim! dit-il, et si je ne me trompe, la voilà! »

En prononçant ces paroles, il avait rejeté par un mouvement subit les deux pans de son manteau derrière ses épaules. Je vis qu'il avait les bras liés.

L'escorte poursuivit sa marche, mais je ne la suivis pas. J'étais resté à ma place, pétrifié d'étonnement et de terreur.

Quelques momens après, je sortis de ma stupeur. Une explosion m'avait averti qu'il était mort.

Des exécutions pareilles avaient lieu tous les jours à une portée de pistolet du quartier-général. Je fus presque témoin le surlendemain de celle du général Eisenberg et de son état-major, et je suis forcé d'anticiper un peu sur l'ordre des temps pour ne pas séparer des sujets qui se touchent de si près. Le général Eisenberg était, comme son nom l'indique, un soudard allemand de l'école du vieux Luckner. On disait qu'il avait fait la guerre de parti avec un certain succès, auquel sa mauvaise fortune ne voulut pas que

les opérations de son corps d'armée répondissent une seule fois. Le dernier des revers qu'il eût essuyés était attribué communément à une imprévoyance impardonnable qui passa pour trahison. Toutes ses troupes avancées furent surprises dans leurs quartiers pendant qu'il reposait paisiblement dans le sien, et ce n'est pas sans peine qu'il parvint à se soustraire lui-même, avec un gros d'officiers supérieurs, à la poursuite de l'ennemi; mais mieux aurait valu pour ce pauvre homme tomber à la merci des Autrichiens que dans les serres implacables de la république. Saint-Just indigné l'avait envoyé devant ce conseil de guerre expéditif qu'on appelait la commission militaire extraordinaire, et la commission militaire extraordinaire l'avait envoyé à la redoute d'Hœnheim, où se jouait habituellement, comme je l'ai dit, la dernière scène de ces sanglantes tragédies. Quatorze accusés, dont se composait la cavalcade fugitive, paraissaient en jugement. Quatorze condamnés marchaient le lendemain, au point du jour, vers la redoute fatale. Le verdict du tribunal n'avait pas même épargné deux palefreniers, gens rarement solidaires, et qui ne devraient jamais l'être en bonne logique, des bévues de la stratégie. C'était une rude jurisprudence!

La disposition des lieux nous avait épargné jusqu'alors la vue de cet abominable appareil; mais il s'agissait de frapper ce jour-là un coup mémorable qui retentît jusqu'au cœur de l'armée. Les patiens, liés deux à deux, devaient être promenés devant tout ce que nous avions de soldats autour de notre station, et le massacre juridique d'un état-major était de si bon exemple pour un état-major qu'on avait jugé à propos de faire au nôtre les premiers honneurs de ce spectacle instructif. Pichegru déjeunait debout et à la hâte, suivant son usage, au milieu de ses aides-de-camp, pendant qu'on achevait d'enharnacher les chevaux, et que la plupart piaffaient déjà d'impatience en attendant leur maître. Tout à coup une bruyante rumeur s'éleva jusqu'à nous, et je ne fus pas des derniers à courir pour en reconnaître la cause. Il ne me fut pas difficile de la deviner à l'aspect du cortége meurtrier qui se déployait sur la place, quoiqu'il surpassât de beaucoup en nombre, en tenue et en solennité, celui qui avait tué deux jours auparavant le malheureux

émigré franc-comtois. Mon premier mouvement était de fuir, quand je me sentis retenu tout à coup par une curiosité invincible, en entendant des éclats de rire étourdissans qui roulaient sur la foule, et qui dominaient le cliquetis des armes et le bourdonnement confus de la populace. Ce n'était cependant pas l'ivresse insultante d'une joie sauvage digne de ces cannibales qui dansent autour du bûcher de leurs ennemis, et qu'on ne voyait que trop souvent éclater aux gémonies révolutionnaires; c'était l'élan d'une gaieté naturelle.

Parmi les condamnés obscurs qui accompagnaient leur général au supplice, il y avait un jeune chirurgien-major gascon dont l'intarissable enjouement n'aurait pas été en reste de saillies bouffonnes avec les turlupins les plus accrédités, vrai loustic de régiment qui trouvait à rire partout, qui riait de tout, et qui venait de découvrir, à sa grande satisfaction, le côté risible de la mort. Jamais il n'avait été plus fécond dans ses quolibets, plus grotesque dans ses lazzis, et il était impossible de ne pas se laisser entraîner à cette expansion qui n'avait rien de forcé, rien d'apprêté, rien de factice, qui ne manifestait qu'une organisation inaccessible à la crainte et insensible à la douleur.

Pichegru s'était avancé machinalement vers la fenêtre comme les autres. Quand il s'aperçut qu'il s'agissait d'une exécution, il fit deux ou trois pas en arrière; mais le général Eisenberg l'appela d'une voix forte, et il resta pour l'écouter.

« Adieu, Pichegru, dit Eisenberg avec une énergie dont son accent tudesque n'affaiblissait pas l'expression. Je vais à la mort, et je te laisse avec plaisir au faîte des honneurs, où ton courage t'a porté; je sais que ton cœur rend justice à ma loyauté trahie par le sort de la guerre, et qu'il a secrètement pitié de mon malheur. Je voudrais pouvoir te prédire, en te quittant, une fin meilleure que la mienne; mais garde-toi de cette espérance. Le peuple auquel tu as dévoué ton bras n'est pas avare du sang de ses défenseurs, et si le fer de l'étranger t'épargne, tu pourrais bien ne pas échapper à celui des bourreaux. Le ciel veuille te préserver, ami, de la jalousie des tyrans, de la calomnie des pervers, et

de la fausse justice des assassins. Adieu, Pichegru! — Marchez, vous autres! »

Pichegru le salua de la main, ferma la croisée, rentra dans la chambre, et y fit deux tours sans adresser la parole à personne.

« Je donnerais ma plus belle pipe d'écume de mer, dit-il enfin, pour me rappeler le nom de l'auteur grec qui a parlé des prophéties des mourans.

— C'est Aristophane, général, répondis-je aussitôt : *It ho geron sibyllia*, dans un passage que ma vieille grammaire traduit ainsi :

Les moribonds chenus ont l'esprit de sibylle.

— Très-bien, reprit Pichegru en me touchant la joue d'un petit geste caressant, tu n'as que faire d'une pipe, mais je te donnerai autre chose, et dans deux ans une épée. — Allons, enfans, continua-t-il en se retournant du côté de ses officiers, nous avons du chemin à faire aujourd'hui, car je compte bien poser mes avant-postes à Drusnheim. Les tueries de Strasbourg m'ennuient, et je suis pressé de changer de quartier. Quant à la mort, c'est peu de chose partout; c'est plaisir au champ de bataille. »

Que n'ai-je pu percer la muraille qui nous séparait dans sa dernière prison, et recevoir la confidence de sa dernière pensée! On m'ôterait difficilement de l'esprit que le souvenir du général Eisenberg lui fût revenu dans ce moment-là, comme l'esprit familier de Brutus dans sa tente des champs de Philippe, pour lui remettre en mémoire que son heure était sonnée et qu'il fallait partir.

Je reviens à mon arrivée à Hœnheim. L'état-major s'était mis en route de bonne heure. Le canon grondait sur toute la ligne, et s'éloignait en grondant. C'était le jour de la mémorable affaire de la Vantzenau, qui acheva de déblayer toute la droite de l'armée, et qui fut le prélude heureux de la reprise des positions importantes de notre territoire envahi. Le quartier-général n'était cependant par tout-à-fait désert. J'y rencontrai ces commissaires francs-comtois qu'on cherchait inutilement à Strasbourg, et qui s'étaient assurés d'un asile inviolable sous la protection du drapeau. Que

de têtes proscrites se sont paisiblement endormies à son ombre dans ces jours de calamités! Je ne doutai pas que Charles Perrin lui-même ne s'y fût dérobé au sort qui le menaçait, et j'eus bientôt lieu d'éclaircir cette conjecture sans la laisser échapper. Tout le monde concevait alors, sans autre enseignement que celui des circonstances, la nécessité du mystère, et cette éducation de malheur était pour notre génération un bienfait particulier de la Providence. Il y avait si peu d'hommes, parmi ceux qui faisaient alors l'apprentissage de la vie, qui ne dussent pas être obligés tour à tour à s'armer des mêmes précautions contre la fureur des partis!

Pichegru, à son retour, m'accueillit comme un fils. « Je te ferai voir, me dit-il en m'embrassant tendrement, comment nous traitons nos ennemis. » La bienveillance de cette réception hospitalière mit ma timidité ombrageuse tout-à-fait à l'aise. Je crus avoir retrouvé ma famille.

Pichegru est trop connu pour qu'il me soit permis de le peindre, et cependant il n'est pas assez connu pour pouvoir se passer du zèle d'un défenseur. La destinée que lui avait prédite Eisenberg s'est cruellement réalisée. D'infâmes calomnies, fondées sur de prétendues pièces secrètes dont tout le monde connaît les fabricateurs, se sont attachées à la mémoire de ce héros sur lequel aucun parti n'a une opinion juste, qui a été outragé et méconnu dans ses intentions par ses enthousiastes comme par ses détracteurs, et qui n'a pas laissé derrière lui une voix fidèle et courageuse pour venger sa gloire, parce qu'il a vécu trop pauvre, hélas! trop indépendant et trop fier pour se faire des créatures. Si le temps qui m'échappe, si la fortune qui m'enchaîne à des travaux sans éclat et sans fruit, accordent un jour assez de loisirs à ma vieillesse pour mener à fin une œuvre sincère, depuis vingt ans commencée, j'érigerai peut-être à l'Épaminondas de mes nobles montagnes un monument agreste et grossier, mais simple, imposant et durable comme elles. Je prouverai aux royalistes qu'il se trompent en tenant compte à Pichegru de je ne sais quels services qu'il n'a jamais songé à leur rendre, aux révolutionnaires qu'ils se trompent, ou qu'ils mentent effrontément en connaissance de cause, quand ils lui imputent des trahisons dont

sa grande ame n'était pas capable. Entre Pichegru et la pensée d'une trahison, il y avait toute la distance qui séparerait les deux pôles de l'infini, si on pouvait la mesurer ; trahison difficile à définir au reste que celle d'un général qui a délivré son pays de la présence de l'étranger, qui a porté chez l'étranger la terreur de ses armes, et qui n'a jamais paru dans une bataille où l'honneur de la république ait été compromis! Ce n'était guère la peine de conspirer! J'appuierai cette démonstration de notions si claires qu'il ne restera pas un prétexte au soupçon, pas un faux-fuyant à la perfidie, pas une excuse à la frénésie imbécile de cette lie des populaces qui distribue au gré de ses chefs l'ostracisme et la mort! Je le ferai, je le jure! et la postérité, juge calme et impartial du présent, rétablira sur une base immortelle la statue profanée du plus pur et du plus véritablement grand de nos capitaines.

Ce travail est trop vaste pour être ébauché dans quelques feuilles fugitives ; il est trop solennel pour être associé au sort équivoque d'un fragment de mes mémoires, et de quels mémoires? les réminiscences d'un écolier. J'attendrai donc une autre occasion de peindre Pichegru, tel que je l'ai vu dans mon enfance, avant d'être initié, pour mon malheur, aux funestes secrets dont la rancune amère des républicains fait ses crimes, par une imputation toute gratuite. Je le montrerai là fier et doux, imposant et simple, juste et indulgent, habile et loyal, le plus brave des soldats et le plus modeste des citoyens, bienveillant, humain, généreux pour tous, sévère pour lui-même, et réunissant en lui la probité d'Aristide, le désintéressement de Fabricius, la modération de Scipion, le stoïcisme inflexible de Caton d'Utique, à une époque où la France presque entière se serait trouvée trop heureuse de se jeter dans les bras protecteurs d'un Marius ou d'un Octave. — Ici, je n'ai tout au plus que le temps de le nommer.

Le repas du soir nous rassembla fort tard autour d'une table très-médiocrement servie, et il en fut ainsi de tous les jours suivans. On y comptait plusieurs généraux plus ou moins renommés alors : Liéber, Boursier, Michaud, Hermann, le bon et savant Hermann, qui mourut peu de temps après, et un nombre beau-

coup plus considérable d'officiers d'état-major et d'aides-de-camp. Pichegru en avait quatre, et deux, dans ce nombre, qui m'étaient déja bien connus : l'un, M. Gaume, qui était de Besançon, et que le fléau d'Asie a récemment enlevé à sa famille et à ses amis ; l'autre, qui s'était fait remarquer par beaucoup d'esprit et d'excellentes manières, dans la garnison de la même ville, M. Chaumette, capitaine de dragons, retiré, je crois, du service après la campagne de Hollande, et depuis maire d'Issoire, où il jouit encore, à un âge peu avancé, de l'estime et de l'affection générales. Il m'a certainement oublié, et il faut convenir qu'il en a eu le temps ; mais les marques particulières de bonté que ces messieurs m'ont données ne sortiront jamais de ma mémoire. Le nom des deux autres sera plus familier aux lecteurs accoutumés de nos biographies modernes. Il suffit d'indiquer, pour le rappeler au souvenir de tous les Français, le capitaine d'artillerie Abatucci, général l'année suivante, et tué, en 1796, à la défense d'Huningue, où la reconnaissance nationale lui a élevé un tombeau par les soins de Moreau. Il était Corse, et, à ce que j'ai entendu dire depuis, de la famille de Napoléon. Le boulet qui le frappa lui a peut-être ravi une couronne. C'était un beau jeune homme de vingt-trois ans, grand, svelte, adroit, vigoureux, d'une intrépidité à toute épreuve. Ses traits, dessinés avec toute la régularité du galbe grec, avait quelque chose de numismatique, et cette impression n'était pas démentie par son teint couleur de bronze. Cette apparence de dignité extérieure n'influait pas sensiblement sur son caractère, qui se distinguait par une gaieté ingénue, expansive et presque enfantine, mais de peu de verve et d'éclat. Ces derniers avantages étaient réunis au plus haut degré dans son camarade, M. Doumerc, capitaine de cavalerie, de l'âge d'Abatucci et encore plus joli garçon, qui rassemblait d'ailleurs toutes les qualités dont peut se composer le parfait idéal d'un brillant officier. Son œil noir, que surmontait un sourcil large, mobile et plein d'expression, roulait tout le feu du courage, et annonçait dès lors un des héros qui devaient décider le succès de la bataille d'Austerlitz. Il étincelait aussi des rayons pénétrans de la saillie, et l'accent assez prononcé du jeune Doumerc prêtait un charme in-

fini aux élans de sa vivacité méridionale. Le lieutenant-général Doumerc doit vivre aujourd'hui dans la retraite du sage, où il s'est confiné après vingt-cinq ans de combats et de gloire ; et je crois pouvoir supposer, sans lui faire tort, qu'il est un peu changé, car il y a, je pense, à quelques semaines près, quarante ans que je ne l'ai vu. Il m'est aussi présent que si je l'avais vu, que si je l'avais entendu hier.

On comprend, d'après le caractère des convives de Pichegru, que sa table était nécessairement fort gaie ; joie étrange et cependant bien complète et bien franche que celle de ces compagnons de nobles dangers, qui venaient d'échapper à la mort pour s'y exposer de nouveau le lendemain. Je n'ai pas vu de semaine où une place ne restât vacante au banquet. Le général la marquait, en passant, d'un froncement de sourcil, et faisait disparaître le couvert d'un geste dont les gens de service avaient l'intelligence ; et puis on s'asseyait, on riait, on parlait de belles armes, de beaux chevaux, de femmes et de plaisirs ; on ne philosophait point. Pichegru prenait fort peu de part à la conversation, et ne riait presque jamais, sinon de ce sourire de l'ame, qui quittait rarement ses lèvres et qui encourage la gaieté. Tant que son front ne s'était pas assombri, la folie allait son train, et je n'imagine pas qu'elle ait jamais été nulle part plus animée, plus pétulante, plus bouffonne, sans cesser un moment d'être de bon goût. On a souvent cité le dernier festin des Lacédémoniens, avant la journée des Thermopyles. Il n'y a pas un officier français qui ne se soit trouvé à une pareille fête entre deux champs de bataille, et il est bon de remarquer, pour l'exactitude de cette comparaison, que les lignes étroitement circonscrites de l'armée qui couvrait alors les murailles de Strasbourg étaient les Thermopyles de la France.

J'ai déjà fait pressentir que nous avions peu de temps à passer à Hœnheim. En moins de huit jours la droite de l'armée était totalement dégagée, et l'état-major se porta vers le centre, au quartier-général de Vindenheim, ou Findenheim, ou autrement (faites grâce à mon orthographe). La plus grande partie s'établit dans un vieux château de Wurmser, tout mutilé par la mitraille. Le géné-

ral Pichegru prit logement chez le ministre du village, avec ses aides-de-camp et ses bureaux. J'eus le bonheur de l'y accompagner, et ce n'est pas sans raison que je compte cet événement parmi les plus heureux de ma vie, puisque je lui dois un goût délicieux qui l'embellit encore. Le ministre de Vindenheim était un colosse de six pieds, taillé à proportion, et dont le nez, inférieur en proéminence à celui du citoyen Tétrell, dont j'ai parlé plus haut, rachetait bien ce léger désavantage par l'ample étendue de sa base, qui menaçait de déborder de l'un et l'autre côté le diamètre horizontal de sa figure rubiconde. Sous l'enveloppe assez grossière que je viens de décrire, le ministre de Vindenheim était le meilleur des hommes, officieux, hospitalier, sincère avec politesse, bon vivant avec la retenue convenable à son état, faisant parfaitement les honneurs d'un excellent vin du Rhin, qu'il se félicitait d'avoir caché aux Allemands, parce qu'ils en boivent trop, et par-dessus tout cela, fort versé en différentes études. Je ne saurais dire avec quelle joie je vis sa chambre décorée de beaux cadres de papillons que je ne me lassais pas de regarder. J'avais toujours eu quelque penchant pour ce joli amusement; mais j'ignorais que la science des hommes eût soumis les insectes eux-mêmes aux lois de notre police sociale, et que chaque espèce en eût reçu un nom distinctif. Dieu sait avec quelle vivacité je m'informai de ces curieuses merveilles. Il me semble que je vois encore d'ici ces magnifiques lichenées qui renferment sous une mante modeste et obscure de riches draperies de pourpre, ces terribles sphynx Atropos, dont le dos est empreint d'une tête de mort, montée sur deux os en sautoir, et ces brillans petits argus, propres à l'Alsace, dont les ailes sont glacées d'une couche de laque ou relevées d'une incrustation de lapis, solides et resplendissantes à la vue comme le cristal. Loin de m'ennuyer à Vindenheim, j'y aurais volontiers passé dix ans; mais dix ans, c'est le temps que dura le siége de Troie, et mon général était plus soudain dans ses entreprises que ne le fut Agamemnon.

J'avais d'ailleurs trouvé moyen d'*utiliser* mon temps, et d'en rendre l'emploi agréable à Pichegru. Il faut dire qu'il avait, comme on l'a rapporté de tous les grands capitaines, son livre de prédi-

lection. C'était les *Mémoires de Montécuculli*, que la recommandation d'un suffrage si imposant pour moi ne m'a cependant jamais engagé à lire. Il en portait toujours un volume avec lui, et depuis quelque temps il aurait bien voulu pouvoir en faire autant pour un auteur du même genre qui était parvenu à tenir une place au moins égale dans son estime. Il n'y avait malheureusement pas moyen. Le général Custines, prédécesseur de Pichegru dans le commandement de l'armée du Rhin, et qui était, ainsi que lui, infatigable au travail, paraissait avoir employé tous les instans que lui laissait la guerre à la composition de l'histoire de ses campagnes. Il n'y avait pas là un seul fait oublié, pas une opération qui ne fût expliquée dans les plus grands détails, pas un résultat qui ne fût exactement pressenti, et sur lequel il ne revînt avec soin à la marge, pour se rendre compte des circonstances qui l'avaient plus ou moins modifié, quand il mettait par hasard en défaut, dans quelques particularités de peu de valeur, la précision presque infaillible de ses calculs. Bien plus : on y voyait jusqu'à ses fautes, qu'il exposait avec une sublime candeur, et dont l'appréciation ne devait pas être d'un faible enseignement pour quiconque serait appelé à parcourir la même carrière. Mais cet admirable manuscrit avait les défauts d'un ouvrage composé à la hâte, et que l'illustre écrivain ne s'était pas trouvé en mesure de rendre plus court. Il était minutieux, diffus, chargé de longues inutilités et de redites fatigantes, surtout pour un lecteur dont toutes les minutes sont sans prix ; et on en jugera mieux quand j'aurai ajouté qu'il remplissait trois volumes *in-folio* du format des atlas et des polyglottes. J'avais entendu souvent regretter à Pichegru que l'embarras des travaux courans du secrétariat ne lui permît pas d'appliquer une plume intelligente à cette transcription, qui exigeait au reste, selon lui, plus de tact et d'esprit d'analyse qu'il n'aurait osé en demander à de simples expéditionnaires. Comme il ne souffrait pas que je suivisse l'état-major dans les excursions périlleuses, je me trouvai heureux d'employer le vaste loisir de mes journées à tenter quelques extraits que son travail préliminaire m'avait d'ailleurs rendus faciles ; car il marquait ordinairement d'une accolade

au crayon les endroits les plus substantiels, et chaque passage important était rappelé au-dehors par un signet ou un pavillon qui en rappelait sommairement le sujet. Ce genre d'élaboration analytique m'était assez familier, parce que mon père en avait fait le procédé le plus essentiel de mes études scholaires, et il est probable que je n'y réussis pas trop mal; mais le difficile était de le faire valoir aux yeux du seul juge dont le suffrage pût y attacher quelque prix. Je m'avisai au bout de huit jours, quand mes copies me parurent assez nettes et assez soignées, de les insérer à leur place dans le manuscrit de M. de Custines, où elles devaient nécessairement fixer tôt ou tard l'attention de Pichegru qui le feuilletait tous les soirs. Dix fois, avec un grand battement de cœur, je le vis s'arrêter à la page mobile et la conférer avec l'autre, mais il ne m'en parlait point. Il sembla seulement prendre plus d'intérêt à mon babillage, et s'informer plus particulièrement du juste point auquel mon éducation était parvenue. Un jour enfin, sous prétexte que tout le monde était absent ou occupé, il m'appela pour écrire sous sa dictée quelques lignes insignifiantes qu'il rapprochait, derrière mon épaule, d'une des nombreuses pièces de comparaison que je lui fournissais depuis quelque temps. « C'est donc toi, me dit-il, qui analyses d'une manière si conforme à mes intentions les Mémoires de Custines? Cela est au-dessus de ton âge, et ta situation doit y être aussi. Vois si ce frac te va bien. »

Ce frac, jeté sur une chaise, était un joli habit bleu national, à collet et paremens bleu de ciel, qui m'allait comme un charme, car la mesure en avait été prise sur le mien. Avec la petite toque rouge d'ordonnance des secrétaires d'état-major, que j'avais trouvée à côté, il me donnait un relief qui faillit me faire pâmer de joie, et je ne sais si j'endosserais plus fièrement aujourd'hui l'habit même d'un général, tout éclatant d'épaulettes, de décorations et de dorures. L'impression des vanités de l'homme est tout-à-fait relative, et les premières sont les plus saisissantes. Si j'ai abusé de l'occasion de me complaire à celle-ci, c'est peut-être parce qu'on ne m'a jamais trouvé bon depuis pour porter un nouveau vêtement

officiel, qui m'aurait fait aisément oublier mon petit frac bleu; c'est d'ailleurs à Pichegru que je dois cette unique distinction de ma vie. Il faut rendre à César ce qui appartient à César!

Outre une grande table de travail sur laquelle reposaient à perpétuité les Mémoires de Montécuculli et les Mémoires de Custines, la chambre de Pichegru, à son quartier-général de Vindenheim, n'avait pour tout ameublement qu'un fauteuil et trois matelas, sans draps et sans couvertures. Ces trois matelas, étendus immédiatement sur le plancher, laissaient à peine entre eux une étroite allée aux promenades nocturnes du général. Le premier était le sien, mais il s'y couchait rarement, et c'était de préférence dans son fauteuil qu'il passait chaque nuit cinq ou six quarts d'heure donnés en plusieurs fois au sommeil; le second était occupé par M. de Reignac, secrétaire en chef de l'état-major, et le troisième par moi. Nous dormions là beaucoup mieux qu'il ne m'est jamais arrivé de dormir depuis, et nous n'étions réveillés qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il parvenait à Pichegru quelque affaire très-urgente à laquelle il ne pouvait pas suffire tout seul. A quatre heures du matin, il s'éveillait brusquement ou quittait la besogne, se lavait la tête, les mains et les pieds, dans un seau d'eau froide placé sous son bureau, fumait une pipe, et se rinçait la bouche d'une goutte d'eau-de-vie; après quoi il donnait ses audiences jusqu'à sept heures. Nous le suivions alors à un déjeuner fort concis, et nos apprêts ne l'étaient pas moins, car, à l'exception de la toque et des bottes, nous couchions tout habillés, en vertu d'une ordonnance de Saint-Just qui en imposait l'obligation à toute l'armée, *sous peine de mort*, depuis la fâcheuse surprise de Bichwiller, si fatale au général Eisenberg. A huit heures ou huit heures et demie, tout le monde était à cheval. Un quart d'heure plus tard, le canon retentissait partout. Un quart d'heure plus tard, l'ennemi était battu.

Je ne suis entré dans ces détails que parce qu'ils sont nécessaires à l'intelligence d'une anecdote d'assez peu d'importance en elle-même, qui m'a cependant beaucoup donné à penser depuis l'horrible catastrophe d'un des hommes que j'ai le plus chéris sur

la terre. Je portais ordinairement comme Pichegru une cravate noire serrée au cou de très-près, par opposition aux merveilleux de la ville, qui avaient adopté à l'envi d'une manière toute courtisanesque la cravate volumineuse du proconsul ; et, comme j'avais aussi un penchant naturel à la flatterie, car j'ai toujours volontiers flatté ceux que j'aime, je m'étais étudié à l'attacher comme lui d'un seul nœud sur la droite, méthode peu coquette à la vérité, et que je conserve aujourd'hui, on peut m'en croire, sans la moindre prétention. Une nuit, comme je dormais péniblement, et tourmenté sans doute par quelque fâcheux cauchemar, je sentis tout à coup une main se glisser dans ce nœud, en relâcher le lien, et relever ma tête qui s'était appuyée sur le plancher dans l'agitation de mon sommeil. J'étais éveillé. « C'est vous, général? m'écriai-je; avez-vous besoin de moi? — Non, répondit-il, c'est toi qui avais besoin de moi. Tu souffrais et tu te plaignais; je n'ai pas eu de peine a en connaître le motif. Quand on porte comme nous une cravate serrée, il faut avoir soin de lui donner du jeu avant de s'endormir, et je t'expliquerai une autre fois comment l'oubli de cette précaution peut être suivi d'apoplexie et de mort subite. C'est un moyen de suicide. » Je pressai sa noble main sur mes lèvres; et je me rendormis.

Je donne pour ce qu'elle vaut cette historiette avec toutes ses inductions, mais je crois qu'on ne s'étonnera pas que je m'en sois souvenu une dizaine d'années après. Puisse-t-elle absoudre la mémoire de Napoléon du plus lâche et du plus odieux des assassinats!

Pichegru exerçant de droit la haute juridiction dans tous les lieux où il transportait son quartier-général, nous étions exempts, depuis Hœnheim, qui était encore compris dans les limites militaires de Strasbourg, de la cruelle obsession des bourreaux dont Schneider était toujours accompagné. Le propagandiste de la mort ne paraissait point chez nous; il nous suivait à la trace, comme je crois l'avoir dit ailleurs, tout prêt à glaner les têtes que la guerre avait épargnées, et semblable au vautour qui vient prendre possession d'un champ de bataille, ce qui embarrassait les progrès de

notre armée d'une armée de fugitifs. Quant à Saint-Just, qui ne se reposait point, et qui ne cessait d'aller stimuler sur le terrain le courage des combattans, nous le vîmes passer souvent, et le jour, entre autres, de la glorieuse affaire des hauteurs de Brumpt, qui préludait de bien près à la reprise des deux rives de la Motter, et de la position importante d'Haguenau. C'est dans le courant de la nuit suivante que survint un événement qui mérite d'être recueilli par les biographes. Saint-Just avait mis pied à terre à la commanderie de Brumpt, et il est à remarquer que cette station se trouvait rejetée, du premier rang qu'elle occupait la veille, à la dernière ligne de défense, ce qui la mettait tout-à-fait à l'abri d'un coup de main. Je ne sais quel funeste hasard lui apprit qu'un jeune officier de Noyon, qui avait été son compagnon d'études et qu'il aimait en frère, devait se trouver à peu de distance, dans une des huttes que les soldats s'étaient péniblement creusées, en ouvrant, à la pointe du sabre et au tranchant de la hache, une terre pétrifiée par le froid le plus âpre. Il s'y fait conduire, il arrive, il appelle son ami, qui s'empresse de se rendre aux accens de cette voix si connue, sans avoir pris le temps de s'envelopper du moindre vêtement. Il était nu. Saint-Just le presse contre son cœur et s'écrie : « Le ciel soit loué doublement, puisque je t'ai revu, et que je puis donner, dans un homme qui m'est si cher, une leçon mémorable de discipline et un grand exemple de justice, en t'immolant au salut public ! » Puis, se tournant du côté des gens qui l'escortaient : « Faites votre devoir, » dit-il. A ces mots, l'officier l'embrassa de nouveau, proféra un dernier vœu pour la liberté, donna le signal du feu, et tomba mort.

Cet acte d'héroïsme lacédémonien (Dieu veuille épargner de telles vertus à nos descendans !) fut mis à l'ordre du jour de l'armée et diversement jugé; mais on ne peut dissimuler qu'il influa très-avantageusement sur le *moral* des troupes, et le récit qui s'en répandit partout n'avait probablement pas d'autre objet. On a pu lire une anecdote assez pareille dans la vie de Frédéric-le-Grand, et j'aime à penser que l'une et l'autre ne sont que d'habiles mensonges.

Après avoir poussé si avant l'histoire de mes campagnes, j'aurai peut-être bien de la peine à me défendre d'y revenir; car on sait qu'il n'y a point de distraction plus douce pour les veillées d'hiver d'un invalide entouré de ses enfans. Je vous préviens cependant, mes amis, et il n'en faut pas moins pour vous rassurer, que si la mort ne clôt pas mes yeux avant la fin de mes Mémoires, je tâcherai de les réduire à des dimensions plus modestes que celles des Mémoires de Custines et de Montécuculli.

Ch. Nodier,
de l'Académie-Française

JOURNAL D'UN FLANDRIN,

OU

CE QU'ON PEUT APPRENDRE SUR LE PAVÉ DE PARIS.

Au Directeur de la Revue de Paris.

On me prête, monsieur, plus de crédit que je n'en ai; on croit que sur ma garantie votre recueil s'ouvrira à tout venant, comme le paradis s'ouvre à toute ame dont saint Pierre veut bien répondre : ce serait par trop faire le bon apôtre que de s'égaler à lui. Il a le droit d'admettre; à peine ai-je celui de présenter : j'en use en vous transmettant les feuilles ci-jointes, numéro premier d'un journal auquel son auteur promet une suite dont la longueur sera déterminée par son caprice. Sont-elles dignes de l'honneur auquel il aspire? C'est à vous d'en juger.

Ce manuscrit est intitulé *Journal d'un flandrin*. Singulier titre! dira-t-on. Qu'entend-on par ce mot *flandrin?*

Pour répondre à cette question, au reçu de ce manuscrit où elle n'est pas résolue, j'ai consulté les étymologistes. A les entendre, *flandrin* signifie plus d'une chose.

Flandrin, dit l'un, est synonyme de *flammant*, nom de l'oiseau

que les anciens nommaient *phœnicoptere*, parce que son plumage est rouge, ou flambant, ou couleur de flamme. Tout le monde sait en effet qu'en grec *phœnix* signifie rouge, et *pteron* aile.

Comme *flandrin* est employé adjectivement par notre correspondant, j'en inférai d'abord qu'il était porteur d'un visage enluminé comme celui d'un chérubin; mais, d'autre part, me rappelant que le flammant est juché comme la grue, comme le héron, sur des jambes extrêmement longues et singulièrement menues, notre *flandrin*, me dis-je, ne veut-il pas donner à entendre qu'il est un de ces dégingandés qu'on dit grands, parce qu'ils sont longs, fluets, hauts sur pates, pauvres hères qui n'ont ni ventre ni mollets, et sur lesquels Carle Vernet semble avoir calqué son *Gastronome sans argent?* Plaisanter de ses défauts et faire les honneurs de sa personne est, en certains cas, d'un esprit bien fait.

Un autre savant cependant donne un autre sens à ce mot *flandrin*. Ce serait, à l'en croire, un homme qui perd son temps, non à ne rien faire, mais à faire des riens, à ne s'occuper que de riens. Molière l'a défini dans son *Misanthrope*. « C'est ce grand vicomte qui pendant trois quarts d'heure durant crache dans un puits pour faire des ronds. »

Nous ne manquons pas de ces gens-là aujourd'hui; mais n'est-ce pas *flâneurs* qu'on les nomme?

Flandrin, dit un troisième, signifie tout simplement un homme natif de Flandre. Je serais tenté de le croire. Il y a certes plus d'analogie entre *flandrin* et Flandre qu'entre Flandre et Flamand, qui semble dériver de flamme. Mais pourquoi appelle-t-on Flamand un des peuples les plus flegmatiques qui soient au monde?

Pendant que je réfléchissais à tout cela, on m'annonça M. *Van den Spotter*; c'est l'auteur du manuscrit en question. « Dans quel sens, lui dis-je, faut-il prendre la qualification que vous vous donnez? — Dans celui qu'il vous plaira, me répondit-il. Vous pouvez même me les appliquer tous. Je ne suis pas blême, je ne suis pas gras; je *flâne* du matin au soir, et je suis de Flandre. »

Tel est, en effet, au physique et au moral, le portrait de ce flandrin. Grâce à une fortune honnête, qui le dispense de louer

son temps à autrui, il le donne tout entier à ses plaisirs ; or, le plus doux pour lui, c'est d'observer tout ce que le hasard met sous ses yeux. Il s'occupe nécessairement de beaucoup de niaiseries, mais ce n'est pas en niais. Elles lui ont fourni plus d'une observation qui ne sont, ce me semble, dénuées ni de finesse ni de justesse. Je ne dédaignerais pas de les signer.

Je répondrais donc assez volontiers de ses opinions ; mais je ne répondrais pas de même de son style. Il est d'une simplicité, d'une clarté, d'un naturel, qui contrastent par trop avec le style à la mode. Ce flandrin-là écrit comme on parle, tout uniment, tout bonnement, comme ce Voltaire qui se vantait de *n'avoir pas fait une phrase de sa vie*. Chez lui pas de ces tournures travaillées, pas de ces locutions hardies, rien que l'épithète nécessaire, et jamais cette accumulation d'adjectifs qui annonce tant de ressources dans l'esprit, prête tant de *poésie* à l'expression et tant d'*opulence* à l'idée. Il n'écrit guère mieux qu'on n'écrivait au commencement du dix-huitième siècle ou à la fin du dix-septième. C'est un homme arriéré de cent ans pour le moins.

Pardonnons-le lui : il ne vit pas comme nous au milieu des grands modèles, et les chefs-d'œuvre de l'école nouvelle n'ont pas cours encore dans son pays, où l'on n'a pour se former l'esprit et le goût que les écrits de Pascal, de Bossuet, de La Bruyère, de Massillon et du susdit M. de Voltaire. Celui qui vit à cent lieues de Paris n'est pas plus tenu de connaître la mode actuelle que celui qui vivait il y a cent ans.

Or c'est à cette distance-là à peu près que réside M. *Van den Spotter*, citoyen de Malines, mais élève de Louvain, où il a fait ses études et où il demeurait alors *Catt-Strait*, en français, rue *aux Chats*, tout près de mon bon ami l'avocat Van Meen.

A.-V. Arnault,
De l'Académie-Française.

JOURNAL D'UN FLANDRIN.

N° Ier.

On entend dans les rues, comme ailleurs, bien des sottises; mais on y apprend en revanche beaucoup de choses utiles qu'on n'apprendrait pas ailleurs.

Ce n'est pas seulement dans les écoles qu'on s'instruit; peut-être même s'y instruit-on moins qu'autre part. Tel homme qui a passé sa vie dans une école, même de perfectionnement, et qui, du banc où l'on est enseigné, ne faisant qu'un saut à la chaire où l'on enseigne, et devenu maître immédiatement après avoir été écolier, a vieilli dans les classes, sait moins de choses, supposé même qu'il en sache une, que tel oisif qui jamais n'a mis le pied dans une école, que tel homme qui, depuis qu'il est doué de la faculté locomotive, n'a fait que battre le pavé. Si l'on n'apprenait que ce qui s'enseigne, que de choses on ignorerait!

Placé dans une pension en sortant de nourrice, et dans un collége en sortant de pension, pendant douze ans je n'ai fait d'autre métier que celui d'écolier. Eh bien! j'en ai moins appris pendant ces douze ans que pendant les douze mois qui les ont suivis, mois délicieux où l'on m'a montré tant de choses dont je n'avais pas d'idée, et où, sans autre professeur que le hasard, et me promenant sous sa direction, j'en apprenais plus par les yeux que je n'en avais appris jusque-là par les oreilles. Voir, pour moi c'est lire: pour moi la rue est une encyclopédie.

De ce penchant à faire attention à tout ce que je rencontre est née l'habitude de tenir note de tout ce que j'ai rencontré. Voici le relevé de celles que m'a fournies une de mes dernières promenades:

L'autre jour, traversant un de ces quartiers quasi-déserts où l'on établit assez généralement des pensionnats, sauf à conduire les éco-

liers au lycée le moins éloigné dans des chariots couverts, espèce d'*omnibus* pareils à ceux dans lesquels les gendarmes trimbalent les accusés de la prison au tribunal et du tribunal à la prison, ou encore à ceux dans lesquels les directeurs des théâtres de la banlieue brouettent au Mont-Parnasse, pour y chanter dans la seconde pièce, les acteurs qui ont déclamé dans la première à la barrière de Rochechouart, mes regards se portèrent sur l'enseigne d'un maître de pension dont je tairais le nom lors même que je m'en souviendrais, et j'y lus en caractères anglais de huit pouces de haut : Un tel *apprend à lire et à écrire*. « Quand un tel aura appris à lire et à écrire, il saura lire et écrire, m'écriai-je, il saura ce qu'il ne sait pas pour le présent, il pourra enseigner aux autres à lire et à écrire, et il commencera par réformer son enseigne, car il aura appris qu'*apprendre* et *enseigner* ne sont pas toujours synonymes. — Vous avez raison, me dit un vieux cordonnier qui m'entendit, alors je pourrai lui envoyer notre fils. » Mais voyez comme on peut recevoir une leçon de français tout en courant les rues !

On y reçoit des leçons de toute espèce. Au détour d'une rue qui débouche sur un de nos quais les plus magnifiques, au lieu du marbre qui, il y a cinquante ans, portait le nom du seigneur ci-devant propriétaire d'un des hôtels qui se trouvent là, je lus en lettres d'or *librairie* et en lettres d'or aussi le nom du marchand qui a fait de ce palais le manoir d'un bouquiniste. Cela me choqua d'abord ; puis, me rappelant avoir vu la défroque d'un maréchal de France sur le dos d'un comédien de campagne, et un maître tonnelier établi dans le palais des césars, dans les thermes juliens, je trouvai cet autre travestissement dans l'ordre. Les plus beaux chevaux du roi peuvent devenir chevaux de fiacre, un palais peut devenir une écurie.

Mais ce qui me parut hors de l'ordre, ce sont les inscriptions qui recouvraient une des faces de ce palais, où je ne sais combien de noms étaient tracés en caractères gigantesques. Que croit nous apprendre l'auteur de cette singulière proclamation? prend-il sa boutique pour le temple de l'immortalité? se croit-il distributeur

de gloire? prétend-il en tenir manufacture? ou veut-il nous insinuer qu'elle ne s'obtient qu'autant que le livre auquel elle s'attache a été, sinon composé sur son bureau, du moins débité sur son comptoir? Cette page de plâtre serait-elle à son sens pour la littérature de notre âge ce que sont pour l'histoire romaine les fastes consulaires, ces marbres où s'enregistraient les seuls noms dont la postérité dût tenir compte? Moi qui voudrais aussi qu'on parlât de moi, j'y penserai.

Pendant que je me faisais ces questions survient un barbouilleur qui, passant la brosse sur cette litanie dont tous les saints ne sont pas inscrits au calendrier, rendait sa candeur primitive à cette muraille dont il faisait disparaître toutes les taches, et des maçons retournaient la tablette où resplendissait le nom du Mécènes qui déménageait en cabriolet.

Le fait est gai. Mais que prouve-t-il? me direz-vous. Ne prouverait-il pas que la fortune d'un libraire n'est pas toujours plus durable que la gloire d'un auteur? ne nous rappellerait-il pas aussi que la modestie pourrait bien être un élément de prospérité? que, ne fût-il pas modeste par caractère, un marchand ferait bien de l'être par spéculation? qu'un appareil fastueux n'est pas dans le commerce un moyen assuré de succès? N'oublions pas que la fortune s'attacha long-temps aux enseignes les plus humbles, et que quatre ou cinq générations de libraires se sont enrichies rue Saint-Jacques, *aux Grues*.

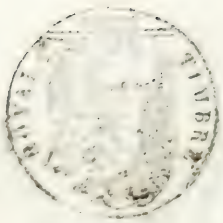
Poursuivant mon chemin le long d'un trottoir, invention utile, ou plutôt utile emprunt fait à l'Angleterre, et, soit dit en passant, l'une des indemnités les plus réelles qu'ait léguées la révolution aux gens à qui elle a ôté leur voiture, ou à qui elle n'en a pas donné; poursuivant donc mon chemin le long d'un trottoir, je fus obligé de me détourner de la ligne droite, et de me jeter sur le pavé, vu l'obstacle qu'opposait à la direction de ma course un groupe de curieux arrêtés devant une boutique.

Que regardaient-ils, ces bonnes gens? une série de portraits dessinés par les crayons les plus habiles, et multipliés par la presse du lithographe. Là Marat et Vincent de Paule, Robespierre et

Louis XVI, Voltaire et Fréron, la Vallière et la Brinvilliers, Cromwell et Charles Ier, Mme de Maintenon et Marion de Lorme; là le philantrope et l'antropophage, l'assassin et l'assassiné, l'auteur et le critique, la bégueule et la dévergondée se touchent, se coudoient, et rangés sur la même ligne, obtiennent la même attention. Qu'en conclure? que la mort rapproche tout; qu'on obtient l'immortalité à plusieurs titres; qu'une biographie, car c'en est une véritable que cette iconographie, n'est qu'un cabinet d'histoire naturelle, où les monstres les plus féroces et les plus hideux n'ont pas une place moins assurée que les plus nobles, les plus douces et les plus gracieuses productions de la nature; où la vipère, le crapaud et le crocodile n'ont pas moins droit de figurer que le cygne, le rossignol et le colibri.

Tous ces bayeurs ne savaient pas l'histoire de tous les personnages qui figuraient dans cette ribambelle; mais comme chacun savait au moins celle d'un d'entre eux, car chacun a son saint, sa bête et son héros dont il raconte volontiers les faits et gestes, je reconnus qu'on pouvait, tout en flânant, faire un cours d'histoire et de philosophie dans un carrefour, et en apprendre quelquefois plus en un quart d'heure d'un orateur en plein vent, qu'en une heure à telle leçon d'un professeur de la faculté des lettres.

Devant cette boutique étaient exposées aussi quantité de caricatures, parmi lesquelles se trouvait celle d'un des regardans; il s'en inquiétait peu. « Ces grotesques compositions, dans lesquelles le crayon » de la satire s'étudie à parodier le physique des personnages remar- » quables (dont cependant sa plume parodie l'esprit) naissent de l'en- » vie, disait-il; mais elles font moins de mal aux enviés que de plaisir » aux envieux. Ce serait toutefois un moyen de dénigrement redou- » table que ce moyen de se faire comprendre même des gens qui ne » savent pas lire, s'il était employé avec quelque discernement, et » si, comme tant d'écrits allégoriques, il n'était la plupart du » temps qu'un moyen de calomnier avec impunité. D'ailleurs, en » s'attaquant à tout le monde, la caricature perd journellement » de son crédit. Est-il nécessaire aujourd'hui d'être célèbre pour » obtenir son attention? qui n'a pas été l'objet d'une caricature?



» n'en sommes-nous pas venus, sous ce rapport, à l'époque où
» chaque famille a son pendu, chaque famille, je n'en excepte au-
» cune, entendez-vous? ne suis-je pas là pendu moi-même?
» ajoutait-il en montrant le griffonnage qui lui inspirait ces ré-
» flexions. Grand merci, au reste, à l'artiste qui m'a fait cet hon-
» neur; il m'a traité comme un roi. »

Tout le monde se mit à rire à ce discours qui ne me semblerait pas indigne d'un raisonneur de Molière.

Les gravures et les livres se partagent les rez-de-chaussée du quai auquel Voltaire a donné son nom. Quoiqu'il fasse suite au marché des dindons, c'est un marché à esprit. Tout autre objet de commerce y semble hétérogène. Que d'objets étrangers à l'esprit ou bien auxquels l'esprit est étranger, s'y débitent pourtant! Lisez les affiches plaquées là, sous toutes les vitres : Catalogues de livres dont on ne connaît que les titres, et qui, semblables à la carte du restaurateur, contiennent les noms de tant de plats auxquels on n'est jamais revenu, ou qu'on n'a même jamais goûtés.

Ouvrant un des livres étalés devant une boutique, et que, sur son titre, j'avais pris pour un bouquin échappé des ruines de cette bibliothèque de Saint-Victor, dont maître Rabelais a publié le catalogue il y a tantôt trois cents ans, je vis qu'en effet ce n'était pas en français de notre âge que ce livre était écrit, bien qu'il ait été fait il y a trois semaines. « C'est du Rabelais tout pur, me dit l'éditeur. —En ce cas, mon ami, faites-le traduire, car ce n'est pas pour des contemporains de Rabelais qu'on écrit aujourd'hui. Si Rabelais écrivait à présent, il n'écrirait pas plus dans ce style qu'en son temps il n'a écrit dans le jargon du sire de Joinville, qu'alors le public n'eût pas plus compris qu'il ne comprend aujourd'hui le style de ce bon curé. Le but dans lequel on écrit, comme celui dans lequel on parle, est, ce me semble, de faire passer dans l'intelligence d'autrui les idées qui sont dans la nôtre. Peut-on d'après cela se faire trop intelligible? La langue de Rabelais est inintelligible pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des gens qui savent lire à cette époque, bien que l'esprit humain soit en progrès comme on sait? Cette lan-

gue a du charme sans doute pour vous autres érudits, mais, la main sur la conscience, n'y a-t-il pas quelque charlatanisme, voire quelque pédantisme à nous vanter ce charme comme le premier de tous? Si grand qu'il soit, l'emporte-t-il sur celui d'une page de Racine, de Fénelon ou de Voltaire? Je m'en rapporte à madame, ajoutai-je, en présentant le volume à une jolie femme qui s'était arrêtée sur ces entrefaites devant la montre du libraire, je la prie de vouloir bien jeter les yeux sur le premier chapitre venu et de nous dire ce qu'elle en pense. — Il peut y avoir là-dedans beaucoup d'esprit, mais je n'y comprends rien, répondit la dame après avoir lu quelques lignes. Au reste, peu m'importe, ce n'est pas cela que je venais chercher ici, mais un livre nouveau. — C'est justement ce que nous avons de plus nouveau, répliqua le marchand. — En ce cas-là, donnez-moi du vieux, car il s'agit d'un cadeau que je veux faire à quelqu'un qui n'entend que le français. Tenez, voilà justement ce qu'il me faut; » et elle acheta un joli petit volume qui contenait *Paul et Virginie* et *la Chaumière Indienne*; ce qui m'apprit qu'en fait de livres comme en fait d'hommes, il y a des individus qui n'ont jamais été jeunes, comme il y en a qui ne seront jamais vieux.

Cela se passait, ainsi que je l'ai dit, sur le pas de la porte. Cependant je feuilletais un ouvrage nouveau aussi, ouvrage en deux tomes, dont le titre piquait ma curiosité. Je fus un peu surpris de trouver à peu près moitié de papier blanc dans ces in-8°, où, grâce à l'économie avec laquelle on avait espacé les lignes pour leur donner plus d'élégance, et grâce aux caractères qu'on avait choisis pour ménager les yeux, on a trouvé le moyen de remplir deux fois cinq cents pages avec la matière de cinquante. Cela me rappelle qu'à Bordeaux, les marchands de vin accordent une prime au fabricant de bouteilles qui, en leur donnant le plus de volume en apparence, leur donne réellement le moins de capacité. Les marchands d'esprit à Paris ont-ils été aussi généreux envers l'homme de génie qui a perfectionné, à leur profit, l'art de vendre du papier blanc, l'art de vendre du vide?

Le bruit aigu d'un fifre attira tout à coup mon attention sur un

autre objet, sur deux chameaux qui s'arrêtèrent devant la maison. Je crus qu'ils allaient faire leurs exercices. « Quand commencez-vous? dis-je à leur conducteur; voyons donc un peu ce que vous savez? — Nous ne savons rien que plier les genoux et tendre la main, me répondit ce Turc dans lequel je reconnus un Savoyard dont un jeune fou avait fait un *groom*. Ces bêtes sont à vendre. En attendant qu'on les achète, je les promène. Ce que je gagne à les montrer sert à les nourrir; mais Dieu sait comme elles sont nourries! elles ne sont guère plus grasses que moi qui vis aussi sur la recette. Autrefois je faisais danser la marmotte. Parlez-moi d'une marmotte, ça nourrit son homme; mais à promener des chameaux, il n'y a pas de l'eau à boire. — Pourquoi fais-tu ce métier s'il te rapporte si peu? — Eh! monsieur, ne faut-il pas faire valoir son bien? — Ces chameaux t'appartiendraient-ils? — C'est tout ce que je possède. Mon maître, en me donnant congé, me les a laissés pour mes gages. — Mais comment ton maître s'est-il trouvé propriétaire de deux chameaux? Je ne lui savais pas de pareils hôtes dans son écurie. — La semaine dernière encore, il n'y avait que de beaux et bons chevaux, trois anglais de pur sang. Mais monsieur a joué : la chance ne lui a pas été favorable; il a perdu, indépendamment de ce qu'il avait sur lui, en or et en billets, 66,000 francs sur sa parole. Monsieur est homme d'honneur; après avoir fait argent de ses bijoux et de son mobilier, se trouvant encore débiteur de 6,000 francs, il a recouru aux emprunts. Comme il est mineur, et que son bien n'est pas entamé, il a trouvé à emprunter; mais à quelles conditions, grand Dieu! »

Je vous dirai, lecteur, sans entrer dans les détails que m'a donnés le chamelier, que, pour avoir les 6,000 francs dont il avait besoin, force a été à l'emprunteur de souscrire une obligation de 24,000 livres, dont le montant lui a été remis fidèlement, j'en conviens, mais en valeurs tant soit peu différentes; un quart en espèces sonnantes et ayant cours, et les trois autres quarts en objets de diverse nature, tels que meubles antiques, c'est-à-dire plus que vieux, denrées confectionnées pour les voyages de long cours, d'après les procédés du sieur Appert, animaux vivans ou

non, objets dont le prix fut déterminé par le prêteur, et qu'il fallut prendre pour argent comptant; car, disait cet honnête homme, on les convertira facilement en argent, en les vendant à un acheteur qu'il indiquait, et par l'intermédiaire duquel il comptait les racheter à trois quarts de perte pour le vendeur, ce qui lui assurait, à lui prêteur, un bénéfice net de 15,500 francs dans cette opération, par laquelle il n'a placé, il est vrai, son argent qu'à l'intérêt légal.

Dans cette affaire l'emprunteur reçut trois mille francs en souricières, ci.	3,000
Six mille francs en bières, partie bois de chêne, partie bois de peuplier, dûment confectionnées, ci .	6,000
Trois mille francs en livres de théologie, imprimés en 1713, avec approbation de la Sorbonne et privilége du roi, ci.	3,000
Deux chameaux vivans estimés quinze cents francs pièce par un professeur du Jardin des plantes et comptés pour deux mille quatre cents livres, ci. . . .	2,400
Plus une volière remplie de serins et trois serinettes pour l'appoint.	600
Lesquelles sommes, additionnées avec six mille francs en espèces.	6,000
Donnent pour total vingt-quatre mille francs. . .	
	24,000

« Grâce à l'obligeance du capitaliste, ajouta le ci-devant conducteur de marmottes, mettant de l'ordre dans ses affaires, mon maître a soldé sa maison, non pas en argent à la vérité, mais en effets qui représentent de l'argent comme vous savez; et il m'a donné, à moi, ces deux chameaux pour cinq années de gages en y ajoutant un singe pour boire. Accommodez-vous-en, monsieur; je vous en ferai bon marché. »

On serait tenté de prendre ceci pour une histoire faite à plaisir. Rien de plus réel cependant que ce fait. La véracité du pauvre dia-

ble qui me l'a racontée m'est garantie par des personnes dignes de foi. Concluons-en que les spéculations prêtées par Molière à son Harpagon n'étaient pas imaginaires, ou bien qu'il avait deviné l'avenir. Répétez à présent, que la comédie corrige en amusant, *Castigat ridendo :* il me semble bien plus évident qu'elle amuse sans corriger, quand elle amuse, s'entend.

Non loin de là, au coin d'une rue où je m'étais arrêté pour je ne sais quel motif, devant des affiches, j'en remarquai une ornée d'un dessin allégorique qui semblait avoir été ébauché par Lantara au cabaret, mais dans un moment où il n'avait pas la main sûre. On y annonçait un recueil composé à l'instar de celui des *Cent-et-un* par des auteurs qui se cotisaient d'esprit, ou mettaient leur esprit en commun pour venir à l'aide d'un Mécènes de l'époque. On ne peut qu'applaudir à cet acte de charité. Mais le produit de cette contribution spirituelle ne ressemblera-t-il pas à celui de bien des quêtes? Quand on compte ce qu'il y a au fond de la bourse des pauvres, on y trouve d'ordinaire moins d'or que d'argent, et moins d'argent que de cuivre.

Tout en riant de cette saillie qui ne manque pas de justesse, mais qui ne m'appartient pas (elle est de je ne sais qui, lequel, pour je ne sais quoi non plus, s'était arrêté là), je traversai le Pont-Royal, ce théâtre des exploits de Gaston, fils de Henri IV et frère de Louis XIII, de Gaston, altesse royale, qui passait les nuits à faire le métier de *tireur de laine*, c'est-à-dire à dépouiller les bourgeois de leurs manteaux, le tout noblement et pour son plaisir, mais non pour son profit, comme les polissons de bonne compagnie quand ils cassent les vitres. De là j'entrai dans les Tuileries.

Je ne les parcourus pas sans donner un regard au *Spartacus* de Foyatier. Qu'elle est profonde la pensée qui remplit cette noble tête! qu'il est énergique le sentiment qui fait battre ce noble cœur! qu'il sera terrible dans sa justesse, le coup que dirigera ce regard pénétrant, et que portera ce bras nerveux! L'artiste qui a conçu et exécuté une œuvre pareille participe à la puissance du créateur : lui aussi anime la matière, lui aussi, avec de la boue, a fait une créature sublime.

Levant les yeux de dessus ce chef-d'œuvre, j'aperçus l'obélisque, ou, si l'on veut, la représentation de l'obélisque qui remonte présentement la Seine pour venir décorer la plus belle place de la capitale. N'en déplaise aux gens qui trouvent toujours mieux à faire que ce qu'on a fait, ce monument me semble bien placé là; il figure merveilleusement au centre de cette ligne d'édifices et de jardins magnifiques, qui s'étend de l'arc de triomphe des Champs-Élysées à la colonnade du Louvre.

Ce n'était pas à embellir Paris que ce monolithe était destiné quand, il y a trois mille cinq cent cinquante-cinq ans, Sésostris le fit tailler dans les granits de la Haute-Égypte, d'où il a été dégagé par deux hommes habiles à faire jouer des machines, par un ingénieur de la marine et par un directeur de marionnettes (1). Qui sait s'il ne fera pas encore quelque voyage? Dénichés du porche où ils perchaient depuis six cents ans qu'ils étaient venus de Constantinople à Venise, après avoir passé par Rome, les chevaux de Corinthe ne sont-ils pas retournés à leur station sur Saint-Marc, après être venus piaffer à Paris pendant quinze ans devant les Tuileries? Les monumens ne sont pas plus inamovibles que les hommes, par le temps qui court, surtout.

Mais me voilà en face de la colonne napoléonienne. A voir ces télescopes tous braqués sur un même point, ne croirait-on pas à l'apparition d'un nouvel astre ou au retour d'un ancien astre sur l'horizon? On ne se tromperait pas. C'est un astre, en effet, qui revient au zénith après quelques aberrations. Quand trois ou quatre faquins, se cotisant pour payer une lâcheté, outragèrent, dans son image, le grand homme qu'ils n'avaient pas osé regarder en face; quand les polissons qui les représentaient attachèrent à son cou de bronze la corde que tirait l'Europe conjurée, pouvait-on croire que, déchu de si haut, Napoléon remonterait jamais à sa place? Que ne peut le bon sens du peuple, qui à la longue décide en

(1) Je ne sais pas à qui ce trait se rapporte. Ce travail a été fait, je crois, par M. Lebas, ingénieur, et par M. le baron Taylor, commissaire royal auprès du Théâtre-Français.

dernier ressort des réputations, et, comparaison faite du bien et du mal, comme le souverain juge, rétribue chacun selon ses œuvres!

A mesure que nous nous éloignons de l'époque où régnait l'empereur, les actes de son règne se présentent aux yeux du peuple sous un autre aspect. Le mal qu'ils ont occasioné à ses contemporains disparaît, et celui qu'ils ont assuré à la postérité se manifeste. La destruction de l'anarchie, le rétablissement de la morale publique, la réforme du Code, l'égalité devant la loi, et tant d'institutions généreuses, dont la restauration a vainement tenté de nous déshériter, sont des bienfaits qui de jour en jour sont plus appréciés. Honneur à la France, qui, en replaçant cette statue sur sa base, a réparé le crime dont elle n'a pas été complice! Honneur au gouvernement qui s'est fait exécuteur du vœu public en réintégrant le héros sur cette colonne où sa vie est écrite en caractères indélebiles. En replaçant son effigie en tête de cette page d'airain, la plus magnifique page de nos fastes, le gouvernement a bien mérité de l'avenir et du présent, et du passé même!

On a beaucoup discuté sur la convenance du costume donné à Napoléon sur ce monument; la question d'art écartée, ces discussions me semblent assez oiseuses. Qu'importe ici l'habit? Tel homme à qui l'on ne conteste pas le droit de se faire peindre coiffé d'un bourrelet ou d'une couronne fermée, et empaqueté ou empaltoqué dans trente aunes de velours violet, semé de fleurs de lis d'or, sera-t-il plus grand pour cela aux yeux de l'histoire que Napoléon avec son chapeau étriqué, et dans sa redingote écourtée? L'habit qu'il portait à Marengo est un habit héroïque, quoi qu'on en dise; et pourquoi s'étonner qu'au jour de sa restauration on ait fait de cette redingote son habit de gloire, et de ce chapeau sa coiffure triomphale? N'a-t-on pas en cela suivi l'exemple qu'il a donné? A-t-il voulu sur son cercueil un autre insigne que ce chapeau? A-t-il voulu un autre linceul dans la tombe que cette redingote? Avec beaucoup de gens, l'habit fait l'homme; avec lui, l'homme fait l'habit.

Ces réflexions m'accompagnèrent jusqu'au boulevard, où je

m'arrêtai pour dîner. Je pourrais placer ici un extrait de la carte qu'on m'y présenta, et les observations que je mis en marge; mais rien ne presse, ce sera pour une autre fois.

Telles sont les réflexions que ces diverses rencontres m'ont suggérées. Quand je n'aurais recueilli que ce fruit de ma promenade, je ne croirais point avoir perdu mon temps et mes pas. L'observateur qui court les rues peut y faire d'heureuses trouvailles. Qu'il tienne note de tout, et, quand il en fera l'inventaire, il sera étonné de la valeur des objets qu'il aura ramassés; qu'il les classe alors pour en faire emploi.

Que de richesses renfermées quelquefois dans la hotte de l'honnête homme qui, le crochet en main, va recueillant tant de valeurs perdues! Le portefeuille d'Addison, d'où sont sortis des trésors, et aussi celui de Sébastien Mercier, dont les ouvrages ont survécu à ceux de tant de beaux esprits qui le dédaignaient, se sont-ils grossis d'une autre manière?

VAN DEN SPOTTER, *de Malines.*

SOUVENIRS D'AFRIQUE.

STILMAN.

Une tribu voisine de nos camps embauchait nos soldats, massacrait sans pitié ceux qui s'éloignaient hors de vue d'un poste ou d'une sentinelle.

Cruel par fanatisme, avide de sang chrétien, le farouche Cabaïle était jour et nuit à l'affût.

Le général en chef dissimula son juste ressentiment, prit des informations secrètes et sûres, et, lorsque son plan, combiné en secret, fut arrêté, que la réussite lui en parut certaine, il ordonna une expédition.

La tribu coupable fut châtiée; quelques prisonniers ramenés en ville passèrent à un conseil de guerre; deux seulement, dont un cheick (1), furent condamnés à mort et décapités, les autres, au nombre d'une quinzaine, renvoyés dans leur tribu.

Cet acte de clémence envers ces derniers, acte auquel ils étaient loin de s'attendre, devait être une garantie de sécurité pour l'avenir.

On se trompait : les progrès de la civilisation ne vont pas si

(1) Chef de tribu.

vite chez ces barbares, auxquels la reconnaissance et la probité sont également inconnues.

A quelque temps de là une compagnie de vingt-cinq hommes d'infanterie, sous le commandement d'un officier, fut envoyée pour reconnaître un point à une lieue en avant d'un de nos postes; un officier d'état-major et quelques cavaliers complétaient cette petite troupe.

A peine elle était à moitié de son trajet, que tout à coup les Arabes, sortis à cheval et par centaines d'embuscades dans lesquelles ils se tenaient cachés, l'entourent; avant qu'elle fût entièrement cernée, nos cavaliers eurent le temps de tourner bride, coururent de toute la vitesse de leurs chevaux pour chercher du renfort, car cette compagnie détachée n'était, à bien dire, que l'avant-garde d'un bataillon qui devait la suivre à une distance très-rapprochée. Mais, par une fatalité cruelle, on se dirigea mal à travers les montagnes, le bataillon, égaré dans sa marche, ne fut rejoint qu'après mille détours par l'officier d'état-major et son escorte. L'affreuse nouvelle qu'apportaient ceux-ci ranima les forces épuisées mieux que n'aurait pu faire le repos; on vola au secours de la compagnie attaquée,..... on eut la douleur d'arriver trop tard!

Le champ de bataille abandonné était jonché des cadavres mutilés de nos soldats; car les Arabes, suivant leur coutume, avaient enlevé leurs compagnons morts ou blessés dans le combat.

Le sang fumait encore, et les lèvres noircies par la poudre attestaient que ces braves, avant de succomber, avaient brûlé jusqu'à leur dernière cartouche.

Ces débris tout palpitans furent religieusement recueillis et ensevelis avec les honneurs militaires.

Le cri de vengeance retentit bientôt dans l'armée : à grand'peine les officiers purent contenir leurs soldats, s'opposer à de sanglantes représailles envers les Arabes qui se trouvaient en ville ou ceux qui regagnaient leurs tribus. L'exaspération ne se calma que par l'assurance donnée d'une expédition prochaine.

Partout dans les camps, dans les postes, on redoubla de sur-

veillance ; la vigilance n'était plus une simple consigne, désormais il y allait de l'honneur ; paroles sacrées pour des soldats.

Un matin, le jour commençait à paraître, une de nos sentinelles avancées aperçut à travers les buissons un Arabe qui se traînait plutôt qu'il ne marchait, regardant autour de lui d'un œil furtif et inquiet. Cette précaution pour se dérober à tous les regards, si près de nous, à cette heure, cachait, à n'en pouvoir douter, quelque mauvais dessein.

Au *Qui vive!* le Bédouin, sans répondre, s'affaissa dans les broussailles, la sentinelle fit feu, un sous-officier sort aussitôt accompagné de quelques hommes, on court à l'Arabe, un coup de baïonnette lui arrache un cri, ô surprise! un des nôtres ; et les yeux hagards de celui-ci s'étant arrêtés quelques secondes sur ceux qui l'entouraient, il retomba, sans proférer une seule parole, dans un évanouissement qui fit croire à une blessure mortelle.

Transporté au poste, dépouillé de ses vêtemens (l'arme l'avait à peine atteint), il fut enfin rappelé à la vie.

Il regardait silencieusement ses camarades, pressait leurs mains de ses mains affaiblies!

« Stilman! c'est Stilman, répétaient ceux-ci ; brave ami, un de ceux que nous avons tant pleurés! » Et les larmes coulaient avec abondance sur ces visages surpris où contrastaient la joie et la douleur. Stilman, échappé par miracle! Le soldat fit un signe affirmatif, voulut parler, mais les efforts de sa voix éteinte vinrent expirer sur ses lèvres. Quelques heures d'un profond sommeil lui rendirent assez de force pour qu'il pût nous faire le récit suivant :

« Dès que nous vîmes le piége affreux dans lequel nous étions tombés, aussitôt que nous fûmes cernés de toutes parts, sans avoir le temps de nous communiquer notre pensée, un cri unanime se fit entendre : « Mourons en braves! » Le combat s'engagea, terrible dans l'action, plus terrible au souvenir! Haine, férocité, bravoure, désespoir, tout cela combattait ; hommes, chevaux, champ de bataille, tout était couvert de sang. Atteint d'une blessure grave, je tombai des premiers, et, sans doute par cet instinct

de conservation qui renaît chez l'homme lorsqu'il ne peut plus combattre, je ne cherchai point à m'ôter la vie.

» Vous le savez, amis, braver la mort n'est rien, mais l'attendre terrassé, l'attendre des mains de ces barbares; la mort, avec toutes les tortures que peut inventer cette férocité ingénieuse des Cabaïles, assister vivant à ses propres funérailles, agonie affreuse plus cruelle que la mort même!

» Ces réflexions horribles, rapides comme la pensée, furent interrompues par un brusque silence.

» Tous les nôtres avaient succombé : au milieu de leurs cadavres, pêle-mêle avec ceux des Arabes, un seul homme restait debout, le sabre au poing : c'était notre officier, notre brave lieutenant.

» Nos ennemis, étonnés que la mort eût ainsi respecté celui qui s'était battu de la voix autant que du bras, et toujours avec le plus d'acharnement, crurent que Mahomet leur ordonnait de laisser vivre ce chef de chrétiens s'il voulait embrasser la religion musulmane.

» En même temps ils tombèrent à genoux : les yeux levés vers le ciel, les bras croisés sur la poitrine, ils s'écriaient : « Mahomet! Mahomet! »

» Ils se tinrent quelque temps dans cette attitude, engageant notre officier à les imiter, lui promettant qu'à ce prix il aurait la vie sauve. « Jamais! s'écria ce brave. Renier mon Dieu! jamais. » Et son geste, et l'expression de son visage ayant fait comprendre son refus, une grêle de balles l'étendit mort; ses assassins se précipitèrent sur son cadavre, la tête fut à l'instant séparée du tronc.

» Cette conduite si courageuse de notre chef raffermit mon cœur : « Tu ne m'auras pas en vain donné un si noble exemple, me dis-je, après avoir combattu sous toi, quel honneur de mourir comme toi, fidèle à Dieu, fidèle à la patrie. » Un calme soudain passa dans tous mes sens.

» Les Arabes se mirent en devoir d'enlever leurs morts et leurs blessés, qu'ils attachaient sur des chevaux; puis ils dépouillaient

nos camarades de leurs vêtemens, trophées sanglans dont ils s'emparaient ainsi que des armes.

» Ils s'approchèrent enfin de moi, je rassemblai toutes mes forces pour me relever, ce que je ne pus faire qu'à demi. Allons, pensai-je, ma dernière heure a sonné; et je recommandai mon ame à Dieu.

» Ils me dressèrent debout, me soutinrent dans cette position, tandis qu'un d'entre eux arrachait la corde ensanglantée qui entourait le front d'un de ses camarades étendu mort à mes côtés. Je crus qu'ils allaient m'étrangler pour varier leurs féroces plaisirs; ils me lièrent les mains, et m'attachèrent, ainsi garotté, entre deux chevaux chargés de butin.

» Un cri aigu se fit entendre : je m'imaginai que vous approchiez, hélas! je fus bientôt douloureusement détrompé; ce cri d'un cheick répété par tous, c'était le signal du départ.

» On se mit en route : ils me réservaient sans doute à quelque grand supplice. Nous marchâmes toute la nuit et le lendemain une grande partie de la journée; nous traversâmes diverses tribus dans lesquelles on s'arrêta pour se reposer et prendre quelque nourriture. J'eus la douleur de rencontrer là cinq ou six de nos anciens camarades, indignes aujourd'hui de porter ce nom, puisqu'ils ont déserté nos rangs, abjuré Dieu; et cependant leur repentir, le récit des mauvais traitemens qu'on leur faisait endurer, me touchèrent jusqu'aux larmes. J'appris d'eux, que le désespoir s'étant emparé de quelques-uns, ceux-ci s'étaient évadés; errans à l'aventure, que bientôt ils avaient été repris et étaient morts au milieu des tortures. Et pareil sort leur est à tous réservé! Pour eux, passé, avenir, tout est remords et terreur, tout, jusqu'au mot de patrie, consolation du soldat fidèle, arrêt de mort du criminel!

» Vers la fin du jour nous nous arrêtâmes encore sur une élévation : là se partagèrent les dépouilles, puis on se sépara, pour regagner chacun sa tribu. Il était nuit close lorsque j'arrivai dans celle du cheick auquel j'étais échu en partage.

» Ma blessure entièrement guérie, je fus d'abord employé à quelques travaux domestiques, afin sans doute que l'on pût exer-

cer sur moi une plus facile surveillance; et, malgré les coups dont j'étais accablé, chaque fois que mon intelligence ne me faisait point deviner assez promptement l'intention du barbare auquel j'appartenais, je montrais moins de chagrin que de bonne volonté. Je dévorais au fond de mon cœur une fureur cent fois prête à éclater, toujours retenue par cette idée que ma seule chance de salut était dans la dissimulation. C'est ainsi qu'à l'aide d'une résignation apparente s'établit la confiance.

» Des travaux de l'intérieur je passai au défrichement des terres, d'abord en compagnie des esclaves, et puis seul; et de cette solitude j'éprouvai déjà un grand soulagement! Je pouvais me livrer à mes pensées sans éveiller le soupçon, je rêvais à mon projet d'évasion, l'exécution en était périlleuse et d'une difficulté inouïe; aussitôt qu'on s'apercevrait de mon absence, toute la tribu monterait à cheval, je serais traqué comme une bête fauve, puis livré aux plus cruels supplices! Mais l'amour de la patrie et de la liberté parle plus haut que la crainte et fait naître des efforts surhumains. Familiarisé que j'étais avec l'idée de la mort, l'espoir déçu de revoir mes frères eût seul déchiré mon cœur à mes derniers momens.

» Allons, me dis-je un soir, il faut partir. Je courus au buisson qui recélait ce poignard que j'avais dérobé quelques jours auparavant; après m'être assuré que je ne pouvais être aperçu, je pris ma course... sans savoir où j'allais; sans chercher même à me diriger, je marchai toute la nuit. Mon but unique était de m'éloigner autant que mes forces me le permettraient, de mettre une grande distance entre la tribu et moi.

» Lorsque le jour vint à poindre, je me cachai dans les broussailles, l'oreille attentive au moindre bruit; je posai mon poignard devant moi, la pointe en terre; à moins que les Arabes ne fussent tombés sur moi aussi subtilement que l'épervier sur sa proie, ils ne m'eussent pas eu vivant.

» Je m'étais muni d'un peu de farine d'orge, nourriture ordinaire des Arabes, nourriture insipide, et que la faim seule peut faire trouver délicieuse.

» Que cette première journée me parut longue! journée d'angoisse, de terreur et d'espérance! et le sommeil si doux n'était pour moi qu'un ennemi de plus à combattre.

» La nuit venue, je sortis de mon gîte. Quelle direction allais-je suivre? étais-je certain de ne point retourner sur mes pas, de ne point aller me livrer moi-même à mes bourreaux? qui me guidera au milieu de cette désespérante uniformité? Si j'avais pu apercevoir la mer, je me serais à tout hasard dirigé vers ses bords; mais à peine osais-je monter sur la moindre élévation. Je suivais le fond des vallées, me dérobant comme un lièvre qui cherche à éviter la rencontre du chacal.

» Mes petites provisions épuisées dès le second jour, je me nourris de racines de palmiers nains, d'herbes et de fruits sauvages. Sous le poids de tant de misère et d'inquiétude, mon compagnon fidèle, le courage, ne m'abandonnait pas.

» J'ai marché douze nuits, me cachant tout le jour, cédant au sommeil, malgré le danger, auquel l'homme enfin s'habitue jusqu'à le braver.

» Une voix humaine est venue rompre le silence qui m'environnait : j'ai reconnu cette voix sans pouvoir y répondre. A peine elle frappait mon oreille que j'éprouvai une sensation indicible, tout mon sang s'élança avec violence vers mon cœur, ma langue fut comme paralysée, je me sentis mourir.....

» O réveil délicieux! je me retrouve au milieu de mes frères. Le bonheur de vous revoir n'est pas trop cher acheté, même au prix de tant de souffrances!

» Et toi, grand Dieu, toi qui as veillé sur moi, conduit mes pas, détourné l'arme qui allait me frapper au seuil de la patrie; Dieu de bonté, Dieu tout-puissant, reçois mes actions de grâces! »

Stilman et ses camarades, se jetant à genoux, remerciaient l'Éternel, les sanglots se mêlaient à leurs voix reconnaissantes, et des torrens de larmes inondaient leur poitrine.

THÉODORE BIDAULT,
Ex-sous-Intendant civil en Afrique.

RÉACTION LITTÉRAIRE.

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Monsieur et ami,

J'ai lu avec admiration le Manifeste de Jules Janin, quoique j'en aie fait tous les frais. Jamais Jules Janin n'a eu plus d'esprit, plus de verve, plus de ce merveilleux talent d'écrire que je voudrais tant voir au service de quelque idée grave et progressive. C'est, depuis une semaine, ce que j'entends dire de lui partout, et qu'on peut me dire à moi en face, sans me chagriner, parce qu'on sait l'amitié qui me lie à Jules Janin, et combien je dois avoir à cœur qu'il ne démente pas les éloges que j'ai toujours faits de son style, si entraînant, si populaire, si français! Si donc je loue Jules Janin et me félicite moi-même d'avoir été l'occasion, et peut-être l'aiguillon de son charmant article, c'est de toute mon ame, et non point par un sentiment de courtoisie qu'il ne me siérait pas d'affecter, étant trop obscur et trop inconnu, comme beaucoup de personnes veulent bien me le dire, pour oser faire de la générosité avec un écrivain de si grand et si juste renom.

Toutefois je persiste à croire que sur le fond des choses la question reste la même, c'est-à-dire que si j'ai tort, Jules Janin n'a pas fait que j'eusse plus tort, et que si j'ai raison, Jules Janin n'a pas fait que j'eusse

moins raison. Et ce n'est point par l'effet de mon mérite ni de l'insuffisance logique de Jules Janin, mais par des causes qui ne sont personnelles ni à lui ni à moi, et sur lesquelles je me propose de revenir, avec votre agrément, monsieur et ami, quand toutes les réponses dont on veut bien m'honorer ou me menacer auront été publiées. La Revue de Paris en promet une du bibliophile Jacob. J'attends avec impatience, et je lirai avidement cette réponse. Outre son précieux talent, dont j'ai blâmé vivement l'emploi, M. Jacob a une modestie et une bienveillance d'écrivain, qui le font aimer de tous ceux qui le connaissent. Je dis ceci non pour atténuer les coups que me prépare l'ingénieuse érudition de M. Jacob, et dont je le supplie de ne m'épargner aucun, mais parce que Jules Janin m'a particulièrement reproché la critique que j'ai cru devoir faire de ses ouvrages.

Du reste, dans une discussion du genre de celle-ci, on ne doit pas s'attendre à des plaidoiries régulières, où l'on oppose une raison à une raison, une vue à une vue, et où l'on se suit pied à pied, comme des avocats au barreau ou des philologues à l'Institut. Il s'agit de l'appréciation toute morale d'un fait qui n'est ni de droit ni de philologie, et qui se passe au grand jour de la publicité. Tout ce qu'on peut demander, c'est que chacun fasse cette appréciation à sa manière, et l'expose dans son ensemble, comme un corps de doctrine, sans déranger le cours de ses déductions pour répondre à des raisonnemens isolés, venus de divers côtés, et qui porteraient sur de petits faits de détails. Une telle polémique serait interminable; elle obstruerait bientôt le journal qui lui prêterait ses colonnes, et aurait tout au plus le mince intérêt de montrer que les gens de lettres ne sont pas en arrière de subtilités avec les avocats. Le public ne peut s'intéresser qu'à des déclarations graves, suivies, qui ne vaguent pas à droite et à gauche, sur les pas de quiconque aurait lancé une objection incidente, ou équivoqué sur un mot. C'est seulement de cette manière que j'entendrais répondre, s'il y avait lieu. Quant à guerroyer sur des détails, je ne saurais m'y résoudre, ayant trop mûrement et depuis trop longtemps réfléchi à l'objet de cette discussion, pour faire dégénérer en une misérable chicane de plume, ce que je crois encore une très-grave question de civilisation et de morale.

Il me reste, monsieur et ami, à vous remercier d'avoir ouvert si obligeamment à mes longues complaintes le recueil que vous dirigez dans un noble esprit de libéralisme littéraire. J'ai su et j'ai pu voir que cette com-

plaisance vous avait attiré des attaques qui n'auraient dû s'adresser qu'à moi. De tous les désagrémens que j'attendais ç'a été le plus vif pour moi de lire, dans la dernière livraison de décembre, la réponse ferme et courtoise que vous avez été obligé d'y faire ; mais j'avoue aussi que de toutes les satisfactions qui m'ont pu revenir, tant de ma propre conscience, à laquelle il faut bien que je croie, que de l'assentiment de quelques esprits élevés, la plus douce a été de lire, dans cette même livraison, les cinq ou six lignes où vous vous déclarez solidaire, au moins de ma franchise et de ma loyauté. C'est que j'ai le bonheur ou le malheur d'être un homme de lettres qu'on rend plus heureux par une marque d'estime que par un compliment.

Je suis votre tout dévoué,

D. Nisard.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Malgré la rivalité qui existe entre la politique et la littérature, nous ne nierons pas que l'éloquence de la tribune n'ait eu une semaine brillante; mais la politique, à son tour, conviendra qu'on pourrait la trouver bien prodigue de ses paroles. Dans sa franchise, parfois un peu moqueuse, le président de la chambre n'a-t-il pas indirectement démontré à tous ces orateurs si abondans, si riches en développemens et en digressions, qu'ils finissaient par tomber dans les redites? Qu'est-ce qu'une discussion qu'il faut résumer par l'éternelle histoire des causes de notre révolution de 1830? — Il est un début auquel nous applaudissons, celui de M. de Lamartine, qui est pour nous investit du double titre d'un beau talent et d'un noble caractère. Son discours contenait au moins des idées nouvelles sur une des questions les plus importantes de la civilisation moderne; mais les poètes voient trop loin pour les prévisions d'une politique au jour le jour comme celle où nos hommes d'état se renferment assez volontiers depuis long-temps. *Sufficit cuique diei malitia sua :* leurs préoccupations ne vont guère au-delà de cette maxime évangélique. Arrivez avec des faits observés sur les lieux, avec des déductions qui embrassent un avenir un peu éloigné, vous êtes ironiquement salué du beau nom de poète, comme M. de Chateaubriand par M. de Villèle. Le temps court cependant : qui avait raison jadis de M. de Villèle ou de M. de Chateaubriand?

En littérature, la question soulevée par M. Nisard et si spirituellement retournée par M. J. Janin, continue à agiter le monde littéraire. Les chefs vont laisser quelque temps les champions moins exercés se défier dans l'arène; puis ils reparaîtront eux-mêmes pour décider l'issue de la joute qu'ils ont ouverte.

— ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — BALS MASQUÉS. — La question de savoir s'il y a encore des bals masqués possibles ne saurait être sérieuse.

ment agitée. Le goût en est développé depuis quelques années avec une remarquable récrudescence. De toutes parts les théâtres ouvrent leurs portes, et tous ont du public et des recettes. Le bal des Variétés n'est plus même une affaire de mode; il est devenu comme un temple où les fervens viennent avec fanatisme prendre part au carnaval. C'était une chose remarquable d'entendre, il y a quelques mois, un jeune homme, dans le célèbre procès des *cartes bizautées*, expliquer les immenses sacrifices qu'il avait faits pour avoir de l'argent d'un usurier, par la nécessité où il était de ne pas manquer une partie projetée pour le *bal des Variétés*. Si j'étais le propriétaire de ce bal, j'aurais voulu payer les dettes de ce jeune homme; car jamais prospectus pareil n'aurait été fait pour mon établissement.

Je sais bien cependant que la question n'est pas tranchée par la considération de ce grand succès; car, en définitive, il n'y a qu'une moitié de notre société, et la moitié la moins avenante, qui sacrifie ainsi sur les autels de Mardi-Gras. Les hommes seuls ont fait la fortune de ces réunions, où l'on ne rencontre que la *femme libre*, et où à peine de temps en temps une femme qui se respecte se glisse bien furtivement, dominée qu'elle est par un accès d'invincible curiosité. Le vrai restaurateur de l'institution des bals masqués sera celui qui parviendra à y ramener les deux sexes. L'Opéra vient très-habilement de le tenter.

Il serait ridicule de supposer que les femmes aient une véritable répugnance pour le bal masqué; rangé pour elles au nombre des plaisirs défendus, il doit plus d'une fois occuper leurs rêves; mais un besoin impérieux qu'elles ont, dans nos mœurs épurées, d'être honorées et respectées les empêche de succomber à la tentation; quelque envie qu'elles aient d'assister à ce bal de l'Opéra, dont elles ont entendu conter tant de merveilles, elles n'y mettront pas le pied qu'on ne leur en ait fait un lieu honnête, et vous comprenez que les maris ne sont pas gens à les détourner de cette sage résolution.

Eh bien! mesdames, n'est-ce pas un lieu décent que celui où vous pouvez aller en loge, visage découvert, et comme des divinités placées en une sphère plus élevée, voir à vos pieds la fourmilière des dominos s'agitant dans ses folles intrigues, sans que vous y preniez part, sans que vous ayez à craindre qu'une des paroles aventurées qui en bas se disent à l'oreille monte jusqu'à vous? Mieux que cela, on a si bonne envie de vous avoir, on veut si peu vous prier de transiger avec vos principes, qu'on ne vous convie pas même à un bal masqué; il s'agit bien de bal, il s'agit d'un spectacle comme ceux que l'on voit à l'Opéra aux jours de loge. De bonne foi, trouvez-vous du mal à venir assister au Boléro et au Zapateado, dansés par les premiers sujets du théâtre de Madrid, en

congé par suite de la mort du roi Ferdinand? Trouvez-vous du mal à voir un quadrille du ballet de CENDRILLON, ou le quadrille des costumes nationaux depuis François Ier jusqu'à nos jours? non, sans doute. Eh bien! l'on ne vous demande pas autre chose; cela, qui vaut la peine qu'on se dérange, une fois vu, on ne vous retient plus, vous pouvez vous retirer, mais vous ne vous retirerez pas encore; car vous voudrez assister un instant au singulier spectacle que va vous présenter cette foule qui, une fois le bal ouvert, va courir dans tous les sens après le plaisir; car vous voudrez entendre la musique nouvelle, composée exprès pour la circonstance, exécutée par un orchestre puissant; puis qui sait? à la fin, vous mettrez un pied hors de votre loge, vous descendrez un étage, et si le plaisir de revêtir un costume dont vous n'eussiez jamais essayé a fait que vous ayez caché sous un domino votre gracieuse figure, vous ne verrez pas grand inconvénient à vous mêler un moment à la foule pour voir d'un peu plus près ces mœurs à vous inconnues; voilà précisément où l'on vous attendait, voilà le piége! Vous êtes allées au bal de l'Opéra, vous y avez montré votre tournure, sentant même sous ce masque, à ne pas s'y méprendre, la femme de bonne compagnie. Dix, vingt, trente femmes, ont fait comme vous; il n'en faut pas davantage pour réhabiliter les fêtes passées de mode. Grâces vous soient rendues, mesdames, votre exemple sera suivi!

Je m'étends longuement sur la pensée intime contenue dans la nouvelle direction donnée au bal de l'Opéra, et cela s'explique: la REVUE DE PARIS arrive si tard pour parler des magnificences dont retentissent depuis huit jours les journaux quotidiens! Certes, j'eusse aimé à être des premiers à parler du spectacle éblouissant que présentait, le jour de l'ouverture de ses bals, la salle de l'Opéra; mais quand déjà vingt autres en ont entretenu le public, dois-je avoir l'espérance de le voir bien empressé à écouter ma version? Quand je lui parlerai d'une enceinte étincelante de lumières, de draperies d'or et embaumée de fleurs; quand je lui parlerai des danses gracieuses et étranges de l'Espagne, et de la monarchie française défilant dans les costumes divers que lui a imposés la mode depuis quatre siècles; quand je lui parlerai des merveilleux accords de l'orchestre, du galop de Mme Germain Delavigne, de celui du prince de la Moskowa, de celui de M. Gide et de celui de M. Boïeldieu fils, que pourrais-je dire qui n'ait été répété sous toutes les formes?

Boïeldieu fils! ce nom nous rapelle une grande gloire et une grande infortune. Atteint depuis quelque temps d'une infirmité qui lui ôte le libre exercice de ses belles facultés musicales, Boïeldieu, l'auteur de LA DAME BLANCHE, paraît maintenant perdu pour la scène, et il n'a pu même, en cette occasion, prêter l'appui de son talent à l'administration de l'Opéra.

Quand de tels hommes viennent à être ainsi frappés dans leur carrière, comme dans les républiques antiques, où les enfans des grands hommes étaient adoptés par la patrie, le pouvoir doit prendre soin de leur avenir, et il est sûr qu'il ne sera pas démenti dans cette sollicitude par le pays. Voilà finir tristement un article sur les plaisirs du carnaval; mais ainsi va le monde : les grandes joies à côté des grandes tristesses, le corbillard à côté du baptême, et sans aller si loin chercher mes exemples, le mercredi des cendres le lendemain du mardi gras!

— OPÉRA-COMIQUE. — LE REVENANT, poème de M. de A. Calvimont, musique de M. Gomis. — Il est depuis quelque temps une fatalité attachée aux succès mêmes de notre seconde scène lyrique; la critique a plutôt l'air de plaindre ce théâtre de l'insuffisance de ses moyens que de tenir franchement compte de ses efforts pour ressaisir son ancienne popularité. Il y a certes de belles choses dans la partition du nouvel opéra. Je ne sais ce que c'est que de la musique fantastique; mais on ne peut nier qu'une fois entrés dans le merveilleux du sujet, les auditeurs de M. Gomis ne se soient laissés aller à des impressions favorables à l'idée-mère du *libretto*. C'était hardi de faire chanter une apparition, car jusqu'ici les gestes mystérieux composaient toute la langue des fantômes; les fantômes ont même si peu de goût pour le chant, y compris le chant du coq, qui les fait évanouir, que l'instinct de la peur nous fait chanter quand nous sentons par un certain frisson que les revenans approchent; le spectre d'Hamlet ne chante pas; mais M. Gomis a prêté à un revenant écossais un air qui est une des plus heureuses inspirations de son opéra. J'aurais voulu que M. Gomis tentât une autre nouveauté en sens contraire : jusqu'ici les chœurs d'esprits infernaux s'expriment invariablement avec un effrayant vacarme; tout ce que l'instrumentation a de plus bruyant et de plus étrange est dans leur voix. Il me semble qu'un chœur infernal qui s'exprimerait avec la solennité d'une musique moins éclatante serait une nouveauté heureuse : ce ne sont pas les grands bruits qui troublent notre imagination dans nos crises de crédulité fantastique, mais le plus souvent quelque son plaintif, faiblement articulé, ou un murmure prolongé, sans descendre toutefois au bruit presque négatif de ce souffle que Job sentit passer sur sa face et qui glaça la moelle de ses os. En attendant, le chœur fantastique de M. Gomis est fort beau; je ne hasarde ici qu'une réflexion, très-profane peut-être. Je n'analyserai pas le libretto du REVENANT. On y reconnaît les principaux traits de la légende de WILLIE-LE-VAGABOND, dans REDGAUNTLET, mais sans qu'on puisse les rattacher au fil d'une narration suivie, à moins d'en remplir les lacunes avec le récit de Walter Scott, et on ne raconte pas après Walter Scott,

dont les romans ont acquis le privilége des autorités classiques. M. de Calvimont a compté un peu trop sur sa *collaboration* avec le romancier écossais.

— La place de bibliothécaire de la Chambre des députés, qui s'adjuge à la pluralité des suffrages, sera probablemene votée dans le courant de cette semaine. Jamais, à aucune époque, une aussi riche liste de noms ne s'était offerte pour cette candidature. A ceux de MM. Chambolle, Tissot, Beuchot, etc., que la presse a déjà signalés, il faut ajouter celui de M. Bert, l'un des caractères politiques les plus consciencieux et les plus droits de notre époque, et qui s'est décidé, sur les instances de quelques amis, à se présenter devant nos mandataires, appuyé de ses vieux titres de dévouement à la cause nationale.

— Le poète Burns alla un jour rendre visite à un lord d'Édimbourg, et en attendant que Sa Seigneurie pût le recevoir, il prit dans la bibliothèque un volume de Shakspeare richement relié; mais en l'ouvrant, il s'aperçut à la dorure des tranches qu'il n'avait jamais été lu, et que les vers le rongeaient en tous sens. Douze ans après, un autre visiteur prit le même volume, et y trouva le quatrain suivant, écrit au crayon, par Burns, sur la première page :

Dans ce livre, où revit un barde créateur,
Les vers peuvent tracer leur route à l'aventure !
Qu'ils respectent du moins le goût de monseigneur,
Et n'altèrent en rien sa riche reliure.

— ÉTUDES SUR LA SCIENCE SOCIALE. — M. Renduel publie une exposition du système de M. Ch. Fourier par M. Jules Lechevalier. Ce volume est plus amusant qu'on ne pouvait s'y attendre d'après le titre. Plus d'un chapitre satisfera cette *passion papillonne* (pour parler la langue du maître), qui, en mécanique sociale, tient le premier rang parmi les douze. Au moment où la question d'Orient est sur le tapis, vous y verrez que « CONSTANTINOPLE, selon le plan topographique dressé par M. Charles Fourier, est la ville qui réunit au plus haut degré toutes les propriétés constitutives du foyer central de la vie de l'humanité. » Dites cela à nos diplomates, ils croiront que vous leur proposez de se faire mamamouchi, comme M. Jourdain. Mais MM. Fourier et Lechevalier nous attendent au CONGRÈS GÉNÉRAL OU HUMANITAIRE, qui aura lieu tous les ans à la métropole universelle.

— PENSÉES DU CIEL ET DE LA SOLITUDE, par M. Justin Maurice. Un vol. in-8°, chez Mme de Breville, rue de l'Odéon, n° 51. — Je ne sais comment appeler l'attention des lecteurs, au milieu des bruits joyeux de cette époque de l'année, sur ce volume plein d'une poésie tendre, rêveuse et chaste. Depuis un volume de M. Turquety, également remarquable par les images bibliques et les pensées religieuses, il n'avait rien paru de plus pur et de plus harmonieux dans ce genre. Sans doute ce n'est souvent qu'un écho des méditations de M. de Lamartine; mais un écho si parfait qu'on peut tout espérer de la jeunesse de l'auteur. On dit que nous manquons de jeunes talens, en voici un. Nous serons heureux de ne pas le voir s'arrêter à ce brillant début.

— LA VIEILLE POLOGNE (800—1796.) — C'est, de l'aveu unanime, la plus brillante opération de ce genre. M. Charles Forster a élevé là un vrai monument à la gloire de cette malheureuse Pologne, dont la nationalité n'apparaît plus politiquement que comme un fantôme annuel dans la discussion suscitée parmi nos députés sur le projet d'adresse; mais la nationalité poétique et historique de la Pologne est intacte dans cette magnifique collection de chants et de légendes de Nimcewitz, traduits et arrangés par plusieurs de nos poètes contemporains. La troisième livraison surpasse les deux précédentes, et M. Charles Forster a cependant en réserve mieux encore. Nous envoyons son prospectus à nos souscripteurs.

— Nous recevons trop tard pour l'insérer aujourd'hui un article de notre jeune et savant orientaliste, M. Pauthier, sur la nouvelle publication de M. Stanislas Julien : TCHAO-CHI-KOU-EUL ou *l'Orphelin de la Chine*, drame chinois, suivi de mélanges de littérature chinoise.

— M. H. Fournier doit publier ces jours-ci les SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUI. La marquise de Créqui est un de ces personnages qu'il faudrait inventer, s'ils n'avaient existé, pour en faire des héros de mémoires. Ce fut une vraie centénaire que madame la marquise, présentée à Louis XIV et à Napoléon, dans le cours de sa vie. Malgré mon respect pour la gloire la plus proche, je préférerais être Louis XIV, pour avoir connu jeune cette marquise, devenue si méchante langue sur ses vieux jours. Par les extraits que nous connaissons de ces MÉMOIRES, on doit s'attendre à quatre volumes de médisances, d'indiscrétions et autres malices qui font le succès de ces sortes de livres.

— LES ÉTRENNES DE MON ONCLE, par M. Auguste Ricard. Un vol. in-12. — Petit volume écrit avec une rare verve de gaieté.

SOUVENIRS DE SAINTE-HÉLÈNE,

PENDANT LA CAPTIVITÉ DE NAPOLÉON

PAR UNE DAME (1).

PREMIER EXTRAIT.

Je vis pour la première fois Napoléon Bonaparte à Sainte-Hélène en décembre 1815, environ six semaines après son arrivée dans l'île.

J'avais été invitée à dîner aux *Briars*, où résidait l'empereur, en attendant que la maison de Longwood fût prête pour le recevoir. Je me promenais dans le jardin avec ma petite fille, âgée de huit ans, et deux jeunes demoiselles anglaises, filles d'un propriétaire de l'île, qui depuis peu revenues d'un pensionnat d'Angleterre avaient été invitées comme moi. Ce fut en ce moment que Napoléon, accompagné de son secrétaire, le comte de Las-Cases, sortit de sa tente dressée près de la maison.

(1) Ces souvenirs de la femme d'un officier anglais paraissent dans la dernière livraison du *Blackwood Magazine* (janvier 1834). La curiosité est loin d'être épuisée sur Napoléon; et d'ailleurs « Napoléon jugé par une Anglaise » peut offrir quelques points de vue nouveaux sur le captif de Sainte-Hélène. Une feuille quotidienne a traduit une partie de cet article, mais nous avons cru devoir n'en supprimer aucun détail. (*N. du D.*)

Napoléon me parut petit de taille, robuste, avec de l'embonpoint, un teint olivâtre, des yeux bleu-gris, un air sombre et distrait, à moins qu'il ne fût ému ou qu'il ne parlât. Mais s'il était excité ou intéressé, il avait une expression de figure très-belle, et rien ne surpassait la bienveillance de son sourire. Très-vain, comme on l'a dit, de la petitesse et de la beauté de sa main, ainsi que de la forme élégante de son pied, il faisait particulièrement attention aux mains des dames. C'était là pour lui le plus précieux des dons de la nature, et une preuve de noble naissance. Je me rappelle que, lorsque je lui parlais de dames qu'il n'avait pas vues, il ne manquait jamais de s'informer si elles avaient la main délicate et bien faite.

La première fois que je vis Napoléon, il était vêtu d'un frac vert, avec des bas de soie, de petits souliers à boucles d'or, son célèbre petit chapeau, et un ruban rouge à la boutonnière.

Les deux jeunes personnes de Sainte-Hélène dont j'ai parlé, âgées, l'une de quinze ans, l'autre de treize, connaissant déjà Napoléon, coururent familièrement à lui en m'entraînant par la main et lui disant : « Cette dame est la mère de la petite fille qui vous a tant plu l'autre jour en chantant des chansons italiennes. »

Là-dessus Napoléon me fit un salut auquel je répondis par une profonde révérence, me sentant un peu confuse de cette présentation si soudaine et si peu cérémonieuse.

« Madame, me dit-il, vous avez une jolie petite fille ; où a-t-elle appris à chanter des chansons italiennes ?

— Je les lui ai apprises moi-même, sire. — Bon, répondit-il ; et de quel pays êtes-vous ? — D'Angleterre. — Où avez-vous été élevée ? — A Londres. — Sur quel vaisseau êtes-vous venue à Sainte-Hélène ? Dans quel régiment sert votre mari ? Quel est son grade dans l'armée ? » Toutes ces questions, auxquelles je répondis, me furent adressées rapidement en italien. Je le priai alors de vouloir bien me parler français, parce que je savais mieux cette langue que l'italien.

Pendant ce temps-là les deux jeunes demoiselles de Sainte-Hélène et ma fille couraient et jouaient autour de nous, parlant quel-

quefois elles-mêmes au héros, qui semblait enchanté de leurs manières naïves et franches.

Après une courte promenade dans le jardin, Napoléon m'engagea à entrer dans la maison des Briars, où il y avait un piano ouvert. Il désirait que je lui chantasse quelques chansons italiennes. Nous entrâmes tous dans le salon, qui était au rez-de-chaussée : là, ma folle petite fille, s'apercevant que j'étais émue et tremblante à l'idée de chanter devant un si grand personnage, me dit à demi-voix : « Pourquoi tremblez-vous, maman? *ce n'est qu'un homme.* »

La pauvre enfant, qui l'avait vu aux Briars quelques jours auparavant, avec quelques-unes de ses jeunes compagnes, l'avait surpris et charmé en lui chantant quelques *canzonete* de Milico, s'accompagnant elle-même sur le piano, quoique ses petites mains pussent à peine atteindre les octaves. J'avais accoutumé ma fille à chanter et à jouer aussitôt qu'on l'en priait ou qu'on lui en donnait l'ordre, et elle n'était pas d'un âge à comprendre ni la gloire du grand nom de Bonaparte, ni l'émotion que causait la présence de celui qui avait fait naguère trembler des rois et des reines.

Me voilà donc assise au piano avec le conquérant du monde, debout derrière ma chaise. Enfin mon étonnement l'emporta sur tout autre sensation, et je me tirai passablement de l'air : *Ah! che nel petto.*

« Bien ! s'écria Napoléon, c'est du Paesiello ; » ce qui me prouva qu'il savait distinguer la manière des divers compositeurs. « Ah ! poursuivit-il, dans ma jeunesse je savais toucher aussi un peu du piano. » Il promena ensuite sa main sur les touches du clavier, comme pour me faire voir qu'il ne se vantait pas à tort.

« Les Italiens, dit-il, sont certainement le peuple du monde qui a le plus de goût pour la musique ; puis viennent les Allemands, puis les Portugais et les Espagnols ; les Français ensuite, et enfin les Anglais les derniers, quoique je ne saurais dire après tout qui a le plus mauvais goût des Français ou des Anglais..... Attendez cependant, j'oubliais les Écossais. Oui, les Écossais ont composé quelques jolis airs. »

Tout cela fut dit en français. « Madame, ajouta-t-il, vous avez

sans doute beaucoup de plaisir à faire de la musique et à chanter? » Je répondis par une révérence affirmative. « Je le crois, dit Napoléon, nous aimons tous à faire ce que nous savons faire bien. » Après cette flatteuse remarque, il salua et sortit.

J'étais assise un matin dans notre tente, au camp de Deadwood, lorsque vint la comtesse Bertrand, accompagnée du capitaine M—y, du 53e (l'officier chargé alors de la surveillance de Bonaparte.) Elle venait m'inviter, de la part de l'empereur, à dîner ce même jour avec lui à Longwood-House.

« L'empereur, dit la comtesse Bertrand, invitera votre mari un autre jour, car il se fait une sorte de règle de ne jamais inviter le mari et la femme au même dîner; ainsi vous pouvez, si vous voulez, venir avec moi et le grand-maréchal...

— Je serai très-heureuse d'accepter l'invitation, répondis-je, pourvu que mon mari ne le trouve pas mauvais. Il n'est pas ici à présent: mais aussitôt qu'il rentrera, je lui demanderai s'il veut me permettre d'aller avec vous.

— Quoi donc! s'écria la comtesse, les femmes anglaises sont-elles tellement sujettes qu'elles ne peuvent accepter une invitation, même d'un empereur, sans la permission de leurs maris?

— Oui, madame, et je ne puis répondre que lorsque j'aurai vu le mien. » La comtesse parut surprise et même piquée. Mais le capitaine M—y se montra ravi et fier de l'autorité supérieure des maris anglais comparativement aux maris français. La comtesse Bertrand néanmoins reprit son air charmant et aimable, disant qu'elle attendrait le retour de mon seigneur et maître. Mais il tarda trop, et elle fut forcée de partir sans moi. Quand mon mari rentra enfin, il ne fut pas très-content que j'allasse dîner sans lui à Longwood... comment retourner seule au camp? Mais apprenant que notre colonel, sir Georges Bingham, était aussi invité par l'empereur et pouvait me ramener à ma tente, il consentit, et j'allai m'habiller en conséquence, non sans un vif plaisir.

Je me rendis d'abord chez la comtesse Bertrand, et la trouvai magnifiquement parée, car ces dames faisaient chaque jour une toilette, comme à Paris; la voiture à quatre chevaux de Napoléon vint chercher le comte et la comtesse Bertrand à Hutts-Gate, où ils demeuraient alors, et je les accompagnai.

Lorsque nous arrivâmes à Longwood, nous trouvâmes dans le salon le comte et la comtesse Montholon, le baron Gourgaud, le comte Las-Cases et sir Georges Bingham. Bonaparte entra bientôt et s'assit à la table d'échecs, car il faisait toujours une partie avant dîner. Il m'invita à jouer avec lui, ce que je refusai, disant que j'étais une joueuse très-faible. Il me demanda alors si je savais jouer au trictrac. « Un peu mieux qu'aux échecs, sire. — Eh bien! donnez-moi une leçon; à mon tour, je ne suis pas fort, » et il s'assit. Je ne fus pas peu troublée en pensant que j'allais avoir pour écolier le grand conquérant du siècle. Mais par bonheur, à peine il avait placé les dames du trictrac, qu'un domestique entra et dit : « Le dîner de Sa Majesté est servi! »

Mme Bertrand me dit alors à l'oreille : « Vous allez vous asseoir à la place de l'impératrice; l'ordre en a été donné. » Je fus donc conduite à la chaise d'honneur par le grand-maréchal. Dès que Napoléon fut assis, un domestique passa derrière lui et lui présenta un verre de vin qu'il but avant de se mettre à manger; c'était, à ce qu'il paraît, son invariable habitude. Le dîner fut servi sur de la superbe vaisselle d'or et d'argent, et sur des assiettes en porcelaine; les mets étaient apportés par plusieurs laquais fort adroits, en livrée magnifique vert et or. Il y avait une grande variété de mets, viandes ou légumes, préparés avec un art très-delicat. Bonaparte mangea de plusieurs plats avec beaucoup d'appétit; il m'offrit de plusieurs, honneur, me dit le comte Las-Cases, qu'il ne daignait jamais faire même aux reines. Il me parla beaucoup, m'adressant surtout de nombreuses questions sur l'Inde, sur les mœurs et les costumes des Indous; il admira aussi ma robe, qui (soit dit pour mes amies) était en mousseline brochée d'argent, et me demanda combien elle m'avait coûté l'aune dans l'Inde. Il admira encore *ou prétendit* admirer mes bracelets, qui étaient en belles

perles. En un mot, quoi qu'il en pensât au fond, je me laissai aller *à croire* tous ses complimens, et commençai à me sentir une bonne dose de vanité et de satisfaction personnelle qui me mit fort à mon aise avec Sa Majesté Impériale.

— Messieurs les Anglais, dit Napoléon, sont un temps infini à table, et après le dîner, ils passent des heures à boire entre eux, lorsque les dames les ont quittés. Quant à moi, je n'accorde jamais plus de vingt minutes pour dîner et cinq minutes en plus au général Bertrand, qui est très-friand de bonbons. »

Ce qu'ayant dit, il se leva de table, et nous le suivîmes dans le salon, où chaque général, prenant son chapeau sous le bras, forma le cercle autour de l'empereur, restant tous debout. On apporta le café; les tasses et les soucoupes étaient tout ce que j'avais jamais vu de plus beau. Napoléon se mit à faire la conversation avec tout le monde très-agréablement. J'admirais la porcelaine : il m'entendit, et prit une tasse avec une soucoupe, qu'il exposa à la lumière pour me faire mieux remarquer leur beauté. Chaque soucoupe contenait le portrait d'un général de l'armée d'Égypte, et chaque tasse un paysage ou une vue de l'Égypte.

« Ce cabaret de porcelaine, me dit-il, me fut donné par la ville de Paris, à mon retour d'Orient. »

Napoléon fit depuis cadeau d'une de ces belles tasses à lady Malcolm, sœur de l'amiral sir Pulteney Malcolm, quand elle partit de Saint-Hélène. Sir Pultency avait témoigné à Bonaparte beaucoup de bienveillance et de considération.

Napoléon me pria ensuite de chanter, et je le fis en chantant quelques airs italiens. La comtesse Montholon, à son tour, chanta quelques airs français, et Napoléon fredonna la mesure.

Ses généraux formèrent ensuite une partie de reversis pour lui, et je pris place à une table ronde avec les deux comtesses et sir G. Bingham.

Napoléon était là de bonne humeur, car il gagnait, et il aima toujours à gagner aux cartes. Il se mit à chantonner quelques joyeux refrains français; puis, sur les dix heures, il se retira, fai-

sant un salut de côté. Le comte Las-Cases le suivit dans sa chambre.

La seconde fois que je dînai avec Bonaparte à Longwood, le hasard avait amené l'invitation qu'il me fit de sa propre bouche. J'étais allée avec mon mari et ma petite fille pour voir la comtesse Bertrand, qui, à cette époque, avait déménagé de Hutts-Gate dans une maison que le gouverneur avait fait construire pour le général Bertrand, près de Longwood-House. Nous lui avions rendu visite, à elle et à Mme de Montholon, lorsque nous rencontrâmes Bonaparte qui se promenait dans le jardin avec le général Bertrand. Il vint à nous et nous parla long-temps, disant, entre autres choses, à ma petite Émilie, qu'elle avait une physionomie espagnole.

Au moment où nous allions prendre congé pour retourner au camp, Napoléon, avec les formes les plus polies et les plus aimables, nous pria tous à dîner avec lui, violant cette fois sa règle de ne jamais inviter le mari et la femme que séparément. « Quant à la petite, ajouta-t-il en désignant Émilie, elle restera à dîner avec les enfans de Mme Bertrand. »

Sa voiture, traînée par quatre chevaux ardens, s'approcha de la porte. Il invita Mme Bertrand et moi à y monter pour faire avec lui un tour de promenade autour de Longwood, disant que nous prendrions l'air pendant que « le capitaine retournerait au camp pour faire sa toilette et faire apporter la toilette de madame. » Me voyez-vous assise dans la voiture, à côté de ce grand homme, de l'ex-empereur Napoléon. Les trois généraux français, Bertrand, Montholon et Gourgaud, étaient en grand uniforme ; les chevaux allaient comme le vent, et la route étant extrêmement rude, il n'était pas impossible, pensais-je, que je vinsse à me rompre le cou de compagnie avec le vainqueur du monde. Napoléon fut distrait pendant cette promenade; il se contenta de dire quelques mots sur l'aspect singulier des arbres à gomme qui croissent dans l'île. Pendant le dîner il parla de diverses dames de Sainte-Hélène. Les jeunes per-

sonnes y sont extrêmement jolies. Napoléon en avait nommé une le Bouton de rose, et une autre la Nymphe. Cette dernière était miss R....., très-belle demoiselle, qui épousa, peu de temps après, le capitaine d'un vaisseau de la compagnie des Indes.

Napoléon me demanda si j'entendais le ménage. « Par exemple, dit-il, sauriez-vous faire un pouding? »

Je lui répondis affirmativement, et lui expliquai comment, n'ayant d'autre servante qu'une femme de soldat, qui ne pouvait être toujours à nos ordres, j'étais obligée d'apprendre à me servir souvent moi-même. Au dessert, Napoléon prit une assiette de dragées et de friandises cristallisées; puis, appelant un laquais : « Portez cela, dit-il, à la jeune personne qui chante si bien. » Émilie prit ces bonbons, les enveloppa avec soin, et quand elle fut de retour au camp, les mit dans une petite boîte de ferblanc, où elle les conserva plusieurs années.

Ce soir-là, Napoléon fit plusieurs parties d'échecs avec ses généraux, et quand il se fut retiré, ceux-ci s'amusèrent à faire un large bol d'excellent punch, dont toutes les dames goûtèrent, après quoi nous reprîmes le chemin du camp, situé non loin de Longwood-House.

Un matin, avant déjeuner, j'allai avec ma petite fille rendre visite à la femme d'un officier de notre régiment, qui était malade, et à qui appartenait un petit *cottage*, près de Longwood, sur les limites du camp. Nous étions entrés dans ce cottage quand je vis Napoléon et le comte Las-Cases s'approcher de la porte; *l'ex-empereur* commença par essuyer *très-soigneusement* ses bottes, de peur de salir le parquet, car nous n'avions pas de tapis au camp de Sainte-Hélène. Il s'assit ensuite pour se reposer, et prenant un livre, qui se trouva être un roman, il se mit à lire tout haut; il étudiait l'anglais sous le comte Las-Cases. Napoléon prononçait à l'italienne, faisant sonner les voyelles finales, ce qui produisait un singulier effet sur des oreilles anglaises : nous nous permîmes de rire. « Ah! ah! dit-il,

je crois que vous pensez que je lis *très-mal*. Eh bien ! je pense, moi, que je lis *très-bien : je comprends*, et c'est assez pour moi, » ajouta-t-il en riant lui-même.

Il se leva ensuite et se mit à examiner quelques gravures qui ornaient les murs : elles représentaient l'histoire de Cendrillon. « Bon ! dit-il quand il fut à celle où Cendrillon essaie la pantoufle de verre, il y a peu de dames aujourd'hui qui aient un *si petit pied !* »

Il entra ensuite dans une pièce où le maître de la maison venait de faire remplir un certain nombre de bouteilles d'une bière de sa façon : Napoléon, s'imaginant que c'était du vin, s'écria : « Ah ! monsieur, tant de vin, c'est beaucoup pour un capitaine ! »

C'est ainsi que Napoléon s'entretenait familièrement avec les dames de *notre* régiment ; je dis *notre* régiment, parce qu'une femme d'officier n'a pas *l'esprit de corps* si elle ne dit avec assurance *notre* régiment !

(*La suite à une autre Livraison* [1].)

[1] Pendant le séjour de deux années que je fis à Sainte-Hélène, je voyais si souvent Napoléon que je pourrais remplir des volumes de petites circonstances de sa vie privée, qui eussent été d'un plus grand intérêt en 1815, 1816 et 1817. Mais aujourd'hui, depuis que le héros qui en était l'objet n'est plus, de grands changemens ont eu lieu, et ce qui occupait tout le monde à cette époque est bien loin dans le passé. Je me rappelle qu'à notre arrivée à Portsmouth, en septembre 1817, aussitôt qu'on eut appris dans la ville que notre régiment avait passé deux ans à Sainte-Hélène, des personnes de tous rangs nous assaillirent pour avoir des nouvelles de l'illustre captif. A peine étions-nous débarqués à l'hôtel de la Couronne qu'une foule de gens nous apportèrent des portraits de Napoléon pour savoir s'ils étaient ressemblans. (*Note de l'auteur.*)

UN NOM.

A sept milles de Vienne et sur la rive gauche du Danube, se trouve l'abbaye de Kleusterneubourg. C'est un superbe monument élevé au milieu d'une vallée, qu'environnent des coteaux plantés de riches vignobles; tout au tour sont répandus des milliers de fermes dont les toits, couverts de tuiles, se détachent sur le fond vert d'une foule d'arbres fruitiers. De loin en loin, un bouquet de noyers domine cette plaine de feuillage. Ces noyers abritent l'entrée des vastes celliers creusés en terre, où sont déposées les richesses des paysans autrichiens. Aucune partie de la France ne peut nous donner une idée de la grasse et joyeuse prospérité de ce pays. La physionomie des habitans répond complétement à l'aspect de ces campagnes : des hommes vigoureux et massifs, des femmes propres et rebondies, de gros enfans joufflus et roses, peuplent cette riche végétation. Partout un sourire de bienveillance accueille l'étranger qui passe, un salut amical lui souhaite bonne route, et s'il laisse deviner seulement l'intention de se reposer un instant, tout aussitôt la porte s'ouvre, et le fermier l'introduit dans la grande chambre de sa maison. Là, sur la table couverte d'un tapis tyrolien, où demeurent sans cesse remplis deux flacons de vin, tout prêts à être vidés en l'honneur du premier venu, il lui offre une tranche de jambon fumé et du raifort préparé avec du vinaigre et du poivre; tout cela sans embarras ni ostentation : tant pour ces

braves gens l'hospitalité est une habitude de tous les jours ! L'époque de la fête des vignobles présente, sous son point de vue le plus large, cette cordiale assistance accoutumée à tendre la main au premier passant. Pendant quelques jours il se mêle un grand mouvement au calme laborieux du vigneron allemand ; le riche fermier laisse entrer un peu d'orgueil dans la satisfaction habituelle que lui donne sa fortune ; son bonheur devient de la joie. Au dimanche convenu, les habitans du village où se célèbre la fête et leurs invités se rendent à un pavillon de feuillage préparé à l'avance. Là se trouve un arbre, ordinairement le plus beau de la forêt voisine, qu'on a dépouillé de ses branches, et au sommet duquel on suspend une couronne de pins, de larges cruches pleines de vin, des fruits de toutes sortes, des rubans de toutes couleurs. C'est comme le phare de la fête, qui avertit les paysans des villages voisins de l'endroit où l'on se réunit. A midi, on sert dans ce bosquet un repas immense, où n'assistent que les hommes ; à trois heures, les jeunes gens partent en corps et se rendent dans une ferme où sont rassemblées les jeunes filles, et les ramènent processionnellement au lieu du banquet, qui se transforme alors en salle de danse. Un orchestre de vingt ou trente musiciens, composé de harpes et d'instrumens à vent, joue les valses favorites du pays. Cette musique a le charme de toute chose facilement sentie et exprimée. L'instinct musical de l'Allemand donne à ces concerts un accord bien plus intime que la supériorité étudiée de nos meilleurs artistes ; la danse, qui s'anime au son de cette parfaite harmonie, est, comme elle, si aisée à la nature allemande, il en résulte un ensemble si justement mesuré, si naïvement complet, qu'on passe des heures entières à regarder et à écouter sans ennui ni fatigue, soit quand la fête commence par la valse lente et posée, appelée *landser*, soit lorsque, plus tard, à la clarté de mille lampes suspendues au feuillage, les groupes tourbillonnent aux accens vifs et pressés du *deu-deutshen*. Alors on peut dire que le pays et les hommes se montrent dans leur plus haute expression de richesse matérielle et de félicité modérée.

Pour celui qui vit et meurt dans ce monde et dans ces habitudes,

pour celui dont la pensée a compris la destinée humaine dans l'aisance des biens corporels et dans le repos de l'ame, ce peuple, à un jour de travail comme à un jour de fête, est la réponse la plus puissante à toutes les plaintes des idéalistes contre les misères de la vie et à toutes les diatribes des libéraux européens contre les gouvernemens absolus. Mais pour tout homme qui porte en lui une activité d'ame et d'esprit qui a besoin de se répandre au dehors pour ne pas se rabattre sur elle-même, et user rapidement la vie qui lui est départie, pour cet homme rien n'est plus insupportable que ce peuple engraissé de repos, ruminant mollement sa pâture de bonheur, et au cœur ni à la tête duquel il ne doit point frapper pour leur demander une passion ou une idée. Si parmi ce peuple il se trouve des êtres ainsi malheureusement doués, il faut qu'ils s'enfuient s'ils veulent vivre; il faut qu'ils meurent s'ils ne peuvent fuir.

Il ne manque pas non plus dans ce monde de ces hommes, optimistes décidés, qui trouvent plus commode d'accuser le malheur que de le secourir ou même de le comprendre, qui s'arment de la lâche complaisance de leur nature à supporter toute condition humaine, pour appeler révolte insensée le désespoir d'une ame trop à l'étroit ou trop bas placée pour sa taille et son ambition. Ceux-là, lorsqu'ils ont comprimé tout élan de douleur, lorsqu'ils ont étouffé toute plainte, à force de banalités sur la sagesse qu'il y a à savoir se contenter de son sort, lorsque la victime ne s'agite plus et se tait, ceux-là se font gloire d'une guérison, et répètent avec un sourire inepte de triomphe « Rêves de jeunesse, folies d'une imagination malade, que quelques bons conseils devaient bientôt ramener à la saine raison! » Et ils ne s'aperçoivent pas que ces forces, qui demandaient la gloire et l'avenir pour se déployer, s'acharnent à détruire le corps où ils les refoulent, et que cette flamme généreuse, mais implacable, à laquelle ils refusent tout aliment, se nourrit de la vie qu'elle devait éclairer.

Lorsque nous nous sommes décidés à publier l'histoire qu'on va lire, ces réflexions nous sont venues plutôt comme une supposition que comme une certitude; car dans le peu d'événemens qui la composent, deux choses seulement pourraient justifier notre opinion

à ce sujet, le nom de celui qui en fut le mystérieux et principal acteur, et le dénouement qui vint la conclure d'une manière si inattendue.

C'était à la chute du jour, pendant une de ces fêtes dont nous avons parlé tout à l'heure, aux environs de cette abbaye de Kleusterneubourg, que nous avons nommée en commençant. Un jeune homme, il pouvait avoir vingt ans, monté sur un gracieux cheval arabe et suivi d'un domestique sans livrée, subissait, sans l'écouter, la conversation d'un homme d'une cinquantaine d'années, dont le cheval marchait au pas, à côté du sien. Tous deux étaient vêtus de noir, et rien n'annonçait que ce ne fussent pas deux simples gentilshommes qui revenaient d'une longue promenade, un père et son fils peut-être; peut-être aussi un gouverneur et son élève. Mais dans le premier cas, le père eût eu une plus tendre sollicitude pour la préoccupation sinistre de son fils, et dans le second, l'élève eût montré plus de dédain moqueur pour les exhortations ennuyeuses de son gouverneur. Ici c'était, d'un côté, l'obséquieuse tyrannie d'un homme qui surveille l'ame comme le corps, et qui la poursuit d'attentions outrées jusque dans le silence où elle se réfugie; de l'autre, c'était une résolution persévérante d'insensibilité contre laquelle venaient se briser toutes les phrases vides du parleur. Il y avait quelque chose de particulier entre ces deux hommes. A un certain moment, le cheval arabe, qui marchait doucement, libre sous le poids qu'il portait, et jouant entre ses dents avec le mors détendu de sa bride, le cheval pointa vivement ses oreilles à l'horizon, et aspira l'air avec un long hennissement. Averti par ce sûr instinct que quelque chose approchait à quoi il fallait prendre garde, son cavalier leva les yeux et vit devant lui un de ces grands arbres couronnés pour une fête. Quelques pas après, il entendit les harpes et les cors qui animaient la danse. Quoiqu'il parût refuser les secours que son importun compagnon lui offrait contre sa mélancolie, il n'y avait pas sans doute en son ame un désespoir si arrêté qu'elle n'acceptât du hasard la chance d'une distraction.

« Une fête ! » dit-il en regardant cet arbre tout orné de festons :

puis, comme s'il voulait se défaire à la fois et de ce qu'il entendait et de ce qu'il pensait, il reprit avec un doux et triste sourire : « Allons à cette fête. »

Aussitôt il lança son cheval au galop à travers les arbres bas et branchus qui entouraient au loin le lieu de la réunion, sans prendre garde, ni pour l'épargner ni pour en rire, à l'embarras de son compagnon, qui le suivait péniblement dans sa course rapide. On eût dit la chaîne attachée au pied du forçat qu'il traîne après lui indifféremment, et qu'il use sur le pavé du bagne sans attention ni espérance, certain qu'il y en a une autre toute forgée pour la remplacer. Arrivé à ce cercle d'obscurité que donne autour d'elle toute vive lumière allumée dans le crépuscule, le jeune homme s'arrêta et contempla le spectacle qui s'offrait à lui. Au milieu du bosquet, une nombreuse jeunesse, le sourire aux lèvres, le teint coloré de la chaleur de la danse ; tout au tour, les vieux vignerons embrassant de leurs larges mains leurs larges gobelets d'argent, qu'ils laissaient reposer un moment sur la table, sans les quitter, pour suivre de l'œil le balancement régulier de la valse ; dans un coin, un vieux noble des environs, qui honorait la fête de sa présence, et qui avait permis à sa fille d'ouvrir le bal avec le plus beau des vignerons ; çà et là quelques moines de l'abbaye, qui s'entretenaient avec leurs fermiers de la richesse de la récolte, tandis que quelques autres, béatement penchés sur une chaise, les yeux demi-clos, la lèvre avinée, faisaient tourbillonner dans leurs têtes leurs rêves monastiques au bruit des instrumens. Un moment les yeux du jeune cavalier s'arrêtèrent avec une douce expression de bienveillance sur ce tableau de joie innocente. Comme un malade dévoré de fièvre, et qui trempe ses bras brûlans dans une eau fraîche et pure, il semble qu'il baigna un moment son ame dans cette pure et fraîche atmosphère de bonheur et d'insouciance où s'enivrait tout ce peuple. Mais une voix fatale ne lui permit pas long-temps cet oubli de lui-même. Ce n'était pas, à coup sûr, méchanceté noire et calculée de la part de celui qui vint l'arracher si tôt à cette douce contemplation : ce fut ce pédantisme ignoble d'un moraliste lourdaud, qui marche tête haute sans regarder où il pose le pied, et

qui heurte le cœur, brutalement et à son insu. Le vieux compagnon du jeune homme, en voyant le plaisir que celui-ci prenait à regarder cette fête, ne put pas laisser échapper cette excellente occasion de faire sa leçon. Il se pencha vers lui, et avec le sourire satisfait d'une philosophie stoïque :

« Vous voyez, lui dit-il, le bonheur est partout, quand on veut le trouver où l'on est. »

Et après ces paroles, il se reprit à considérer la danse, sans s'apercevoir que déjà le jeune homme ne la regardait plus; qu'il avait de nouveau baissé la tête, et que ses yeux, vaguement fixés devant lui, ne voyaient plus qu'en lui-même. Ils eussent ainsi long-temps gardé le silence, si la satisfaction qu'éprouvait cet homme n'eût ramené ses yeux sur son jeune compagnon pour y admirer l'excellent effet de ses paroles. Il s'étonna comme un sot, et comme un sot il se fâcha presque du mal qu'il avait fait, l'attribuant à un parti pris de souffrir, à un entêtement de désespéré. Mais il paraît qu'il n'avait autorité que pour tyranniser d'en bas cette vie qu'on lui avait confiée; car il supprima toute expression de surprise et de mécontentement, et dit avec un ton de soumission particulière :

« Pourquoi ne pas vous mêler à cette fête; ce serait une distraction pour..... »

Un profond soupir du jeune homme l'arrêta : il avait détourné la tête sans répondre; mais au moment où son compagnon attendait un refus, il le vit se jeter vivement à bas de son cheval. Pendant que lui-même descendait du sien et le remettait à un domestique, le jeune homme fit quelques pas dans l'ombre, passa derrière un arbre, le temps d'essuyer une larme, et se rapprocha de lui. Il portait alors sur son visage une austère et simple dignité.

« Vous voyez, dit-il, que je ne suis pas ingrat; vous direz, j'espère, que j'accepte avec reconnaissance les plaisirs qu'on me permet. »

Il y avait dans ces paroles la résolution d'un homme qui se sent certainement mourir, et qui se résigne cependant à tous les remèdes qu'on lui offre et qu'il sait inutiles, pour ne pas être au moins accusé de sa mort. Aussitôt il entra dans la salle de bal. Il

n'y avait pas fait dix pas qu'un mouvement universel se manifesta à son aspect; quelques gentilshommes, les fermiers, les moines, se levèrent soudainement, les joueurs d'instrumens se troublèrent dans leur mesure, les valses furent presque suspendues. Un doux regard de remerciement de la part du nouveau-venu salua ce bienveillant accueil; mais tout près de lui et derrière lui, son implacable compagnon arrêta ce mouvement d'un signe de la main. Son geste et l'expression de son visage dirent à toute cette assemblée qu'elle ne devait rien voir et rien manifester, et l'habitude de l'obéissance est telle au cœur du peuple autrichien, il comprend comme si absolu tout ordre qu'il suppose venir du pouvoir, qu'au même instant tout reprit son cours régulier, danse, musique, joie; on ne se permit plus de faire attention à celui qui arrivait, on n'osa pas même songer à être curieux. Ce coup ne pénétra pas moins avant que le précédent au cœur du jeune homme; mais à ce moment il faisait jour autour de lui; l'orgueil couvrit la douleur : rien ne parut sur son visage. Il continua à parcourir le bal, et pour achever toute sa victoire sur lui-même, il se résolut à y prendre part. Quelle misérable vie pour un homme que d'employer toutes les forces de son ame à jouer le calme à propos d'une valse, que de réduire toute la puissance d'un esprit supérieur à faire choix d'une danseuse telle qu'on n'y pût rien deviner de ce qu'il sentait! Ainsi il dédaigna de donner cette leçon à ceux qui le regardaient, d'aller dans un coin obscur chercher quelque jeune fille délaissée, pour leur montrer que l'abandon de l'abandonné n'est pas une loi pour tout le monde. Peut-être il prêta à toutes ces ames plus d'intelligence qu'elles n'en avaient, et peut-être ne l'eût-on pas compris comme il craignait de l'être; mais il satisfit à son intime pensée, et depuis long-temps c'était sa seule occupation. Il chercha donc dans l'assemblée la plus belle de toutes les danseuses, la plus invitée, celle qu'on se disputait, et lui demanda de valser avec lui.

« Je ne puis pas, répondit-elle librement; voici mon danseur pour toute la soirée. »

Et elle lui montra un grand et beau vigneron qui se tenait près d'elle. Celui-ci devint tout rouge; et, jetant un regard furtif

autour de lui, il dit avec un léger tremblement dans la voix :

« Non, non, dansez avec... avec monsieur. »

La jeune fille regarda son danseur avec surprise, et consulta de l'œil une vieille femme qui était à son côté, et qui de la tête, mais en regardant aussi avec inquiétude si on l'observait, lui fit un signe d'assentiment. Le triste jeune homme devina, à la surprise de la jeune fille et au trouble du danseur et de la vieille femme, que la première ignorait qui il était, mais que les autres le savaient; et il leur sut bon gré, à ces pauvres gens, d'avoir eu pour lui tout le courage dont ils étaient capables. Puis comme il avait besoin d'être reconnaissant, il parla d'eux à sa belle danseuse, non pas en calculant ce qu'il pourrait faire pour eux, car il ne prévoyait pas qu'il pût les récompenser, mais pour s'en occuper et pour les mieux remercier en lui-même en les connaissant mieux. Alors, pendant qu'il suivait les tours rapides d'une valse ravissante, où les musiciens s'appliquaient de cœur, il dit à la jeune fille :

« Cette excellente femme est votre mère, n'est-ce pas?

—Hélas! non, répondit la valseuse; c'est la mère de mon danseur; ma mère est une Française. »

A ces mots, le jeune homme trembla comme à une commotion électrique, et sa danseuse, qui se complaisait à valser avec lui, tant il lui semblait plus habile et plus gracieux que son vigneron, le sentit perdre la mesure et se troubler un moment; mais il se remit aussitôt, et la pénétrant de son regard d'aigle, il ajouta en baissant la voix :

« Et vous, vous êtes Française aussi?

—Non vraiment, dit-elle; mon père est Hongrois, et je suis née en Hongrie comme lui.

—Mais votre mère est ici, sans doute? dit le jeune homme; faites-moi la voir.

—Hélas! reprit la jeune fille, elle est morte! et, à son tour, elle se troubla et baissa tristement les yeux. »

Le regard du jeune homme perdit tout aussitôt cette tension ardente qui l'attachait au front de cette belle enfant : il devint triste et plein de compassion; mais elle se trompa lorsqu'elle crut que

c'était pour elle qu'était cette subite pitié. Elle ne put pas deviner qu'elle venait d'éteindre une espérance, une espérance bien vaine sans doute, celle de voir des yeux qui avaient vu la France, et rien au monde ne pouvait avertir cette pauvre jeune fille que c'était sur lui-même qu'était triste ce beau et noble jeune homme. Elle voulut répondre à son intérêt, et crut lui devoir une confidence en retour.

« Oui, elle est morte voilà bientôt deux ans; mon père n'a pu supporter plus long-temps de demeurer dans le village où nous l'avons perdue; c'est pourquoi nous avons quitté, il y a un mois, les environs de Presbourg pour venir habiter auprès de Vienne. »

Cette circonstance expliquait au jeune homme comment il était inconnu de cette paysanne; mais il n'y fit point attention, et la valse s'acheva en silence. En reconduisant sa danseuse à la place où il l'avait prise, il vit que son compagnon parlait bas à la vieille femme, qui fit asseoir la jeune fille auprès d'elle sans lever les yeux sur lui. Il s'éloigna de quelques pas, soupçonnant aisément les ordres qu'elle avait reçus; mais, à quelque distance, il voulut s'en assurer tout-à-fait, comme un homme accoutumé à souffrir et qui veut faire pénétrer jusqu'au fond de son ame toute douleur qui l'effleure. Il se retourna et vit au geste actif de la jeune fille, qui désignait l'endroit par où il s'était échappé, qu'elle s'informait de lui, et en même temps il comprit, à la façon dont on lui répondait, qu'on lui disait l'ignorer. « Oh! pensa-t-il en lui-même, on proscrit mon nom de la curiosité innocente de cette pauvre fille, parce qu'on est sans doute informé déjà qu'il y a un peu de sang français dans ses veines. » Sans doute il eut cette pensée; mais il n'en témoigna rien, ni par un regard de colère ni par un mot de mépris adressé à son compagnon; seulement il s'élança sur son cheval, et partit comme une flèche, en disant au domestique :

« Au palais, à Vienne! »

Mais avec l'accent d'un homme qui eût crié : A la prison, à la torture, au cachot, à la tombe!

Le lendemain, dans la salle gothique d'un vieux palais, quatre personnes étaient réunies; celle qui paraissait la plus importante

était assise dans un vaste fauteuil, le coude appuyé sur une table et la tête dans sa main; une autre placée devant un bureau et parcourant attentivement des papiers, les deux autres debout devant la première. L'une de celles-ci était le compagnon du jeune homme; le vieillard qui était assis près de la table, car c'était un vieillard, releva la tête après un long silence, et dit tristement :

« Vraiment, je ne sais plus quel parti prendre, monsieur le baron, et il désignait celui que nous connaissons déjà. Monsieur le baron prétend qu'*il* a paru charmé de sa promenade d'hier, et vous dites, docteur, qu'*il* est aujourd'hui plus triste et plus accablé que jamais?

— C'est que l'on n'a pas fait, répondit le docteur, ce que j'avais demandé.

— Cependant, reprit le vieillard, il est libre, il sort à toute heure et va où il veut.

— Sans doute, ajouta le médecin, on a alongé la chaîne; mais il la voit encore. Si l'on ne peut la briser, il faut du moins essayer de la lui cacher.

— Que peut-on faire de plus? dit le vieillard.

— Beaucoup, répondit le médecin; on peut le laisser seul, seul surtout dans ses promenades.

— Ce n'est pas convenable! s'écria vivement le baron avec le courage desespéré d'un courtisan qui croit voir supprimer son emploi.

-Est-ce prudent? dit le vieillard en consultant du regard le silencieux personnage, qui feuilletait toujours des papiers, et qui fit semblant de n'avoir pas entendu; est-ce prudent? répéta-t-il avec un soupir.

— Je ne sais, répondit fermement le médecin, si cela est convenable et prudent, mais ce sera humain. Il faut qu'il ait la liberté de son ame comme de sa personne, ou il faut qu'il meure.

— Monsieur! s'écria le vieillard en se levant soudainement et en parcourant la chambre avec rapidité, non, il ne faut pas qu'il meure! lui aussi, mourir de prison et de captivité! Je ne veux pas, je ne veux pas. Ils diront ce qu'ils voudront; on me blâmera, on

me fera la guerre, n'importe! Oh! non, non, il ne faut pas qu'il meure ainsi; c'est bien assez de..... »

Et il s'arrêta, peut-être devant le nom qu'il allait prononcer, peut-être aussi devant le regard que leva sur lui l'homme qui lisait les dépêches du jour. Celui-ci, après un moment de silence, après avoir consulté sur la figure du vieillard la douleur qui l'agitait, dit d'un air de bonhomie compatissante :

« Mais tout peut s'arranger au gré du docteur. Puisqu'il croit cette liberté nécessaire à la santé de son malade, eh bien! le baron ne l'accompagnera plus; il sortira seul et comme il voudra.

—Vous croyez que c'est possible? dit le vieillard.

—Oui vraiment, répondit l'homme aux papiers avec un sourire où un plus adroit eût deviné une restriction.

—Je vous remercie, dit le vieillard avec joie; c'est encore un service que vous ajoutez à tant d'autres; je vous remercie. » Puis il ajouta en se retournant vers le médecin : « Vous devez être content, docteur; vous lui donnerez cette bonne nouvelle tout de suite, n'est-ce pas? »

Et tout aussitôt il sortit en saluant amicalement celui qui l'avait tiré d'embarras, et sans prendre garde à l'air consterné du baron ni au regard préoccupé du médecin. Dès que les autres acteurs de cette scène furent seuls, l'homme aux papiers dit sèchement :

« Eh bien! monsieur, vous pouvez aller faire ce que l'empereur vous a commandé. »

Le docteur le regarda fixément, et lui répondit avec un accent où on sentait qu'il mettait tout son courage :

« Monseigneur, par pitié, ne gâtez pas votre bienfait! »

Celui à qui ces paroles s'adressaient congédia le médecin avec un regard de mécontentement hautain et un geste impératif, et il demeura seul avec le baron.

« Et moi, monseigneur? » dit le courtisan, avec une piteuse figure de désespoir.

« Vous, lui répondit le ministre, avertissez le chef de la police que je l'attends à l'instant même. »

Dans cette conférence, rien ne fut convenu sans doute contre

la liberté de notre jeune inconnu, dont le nom semblait si difficile à prononcer à tous ceux qui avaient à s'occuper de lui qu'ils s'entendaient aisément en employant, pour le désigner, cette tournure de phrase qui ne va qu'aux êtres qui tiennent une place à part dans les intérêts d'une vie. Ainsi le geôlier du masque de fer comprenait M. de Louvois, ainsi une femme entend suffisamment son amie intime à ces seuls mots : — Que fait-il aujourd'hui? — l'avez-vous vu? — parlez-moi de lui. En saine grammaire, ce pronom qui tient lieu d'un nom qui n'a pas été dit est une faute ; mais il est admirable comme éloquence d'un fait, car il montre à lui tout seul que ce nom qu'il remplace occupe si incessamment la pensée de chacun, qu'il est inutile de le prononcer pour en éveiller le souvenir. Donc, contre lui, contre le triste et beau jeune homme dont nous racontons cette histoire, rien n'avait été sans doute convenu, ou tout avait été si bien arrangé qu'à quelques jours de là, il était seul à cheval dans les environs de Kleusterneubourg, sans que rien pût faire soupçonner qu'il ne fût pas l'homme le plus indifférent du monde à l'inquiète police autrichienne. Cette fois, il était monté sur un souple et facile andalous dont il aimait à faire piaffer la superbe mollesse. Qu'il nous soit encore permis de faire à ce sujet une réflexion, de remarquer qu'il n'avait pas gardé son agile et vigoureux arabe. Disons même qu'il arrivait rarement qu'il se servît plusieurs fois de suite de l'un de ses chevaux. Ceci est une bien futile observation ; mais chez une vie stérile en événemens, comme ce n'est pas dans de grandes choses qu'on peut observer l'ame qu'on veut mettre à nu, c'est dans les moindres qu'il faut savoir en saisir l'intime disposition.

Dans l'humanité, il ne manque pas d'existences exilées de presque toutes les affections de ce monde; ainsi, le soldat, le pauvre, le marin. Parmi celles-là, il y en a quelques-unes à qui leur insouciance rend ces affections inutiles ; il y en a d'autres qui sentent le besoin de les remplacer par des attachemens bien misérables en apparence, mais qui prennent sur ces hommes tout le pouvoir des liens qui leur manquent. Ainsi, quelquefois le soldat aima son cheval, le pauvre son chien, le marin son vaisseau. Il y en a aussi dont

l'orgueilleuse exigence ne veut rien parce qu'elle ne peut avoir tout. A ces ames, il faut le malheur tout entier de leur destinée. Pour elles, aimer quelque chose, si petite qu'elle soit, ce serait fournir une excuse au sort, ce serait donner à ceux qui ne cherchent qu'un prétexte à n'avoir ni remords ni pitié, le droit de dire à tout propos : mais qu'a-t-il besoin de gloire, il passe tous ses jours à la chasse? que lui servirait d'avoir un ami, il est heureux lorsqu'il monte son cheval de choix? C'est pour cela, c'est parce qu'il savait qu'on épiait dans sa vie un sourire pour crier au bonheur, une préférence pour en faire une passion; c'est pour cela qu'il s'était même interdit d'avoir une occupation favorite, un cheval, un chien, un meuble préféré. Il s'indignait de cette infâme prétention de lui remplacer par un jouet l'avenir qu'on lui avait arraché; il s'indignait bien plus de ce qu'on pût faire croire qu'il avait accepté l'échange.

Ce jour-là cependant il courait au soleil, livrant son ame et son corps à la liberté de la solitude, n'ayant point de comédie à jouer, car il n'était en spectacle à personne; maître d'être impatient ou rêveur à son gré, de s'agiter avec fureur ou de cheminer paisiblement selon la pensée qui l'occupait, de laisser tomber sa tête sur sa poitrine avec d'amers soupirs, ou de la relever au soleil avec de longues aspirations comme pour lui demander de l'air, de la chaleur, de la vie, de l'espoir. Sa promenade s'était passée de cette façon, et il en éprouvait un bien-être tout nouveau, tant le malheur et la jeunesse demandent peu à la vie pour en faire une joie puissante. Tout à coup, comme il rasait au galop la longue avenue d'un bois, il entendit un cri au détour d'une allée qui croisait celle où il se trouvait, et vit reculer épouvantée une jeune fille qui s'était presque jetée en courant sous les pieds de son cheval. Il s'arrêta pour s'excuser. Mais avec cette disposition habituelle de ne rencontrer qu'avec déplaisir tout être qui pouvait lui donner le nom qu'il portait et qu'il détestait, il fut vivement contrarié lorsque la jeune paysanne se prit à le considérer comme quelqu'un qu'on reconnaît, et qu'elle lui dit avec un doux sourire et une voix encore tremblante :

« Ah, mon Dieu! que vous m'avez fait peur, monsieur ! »

Le regard de la jeune fille disait qu'elle le connaissait; ce mot de monsieur pouvait faire croire qu'elle ne savait à qui elle parlait. Dans ce doute, il la regarda à son tour, et se rappela pour les avoir vus quelque part les traits charmans de cette belle enfant. Elle devina sa pensée, et, y répondant naïvement sans qu'il la lui eût dite, elle reprit :

« Vous ne me reconnaissez pas? oh, c'est mal ! je vous reconnais bien, moi. »

Il y avait dans ces paroles et dans l'accent dont elles furent prononcées une si naïve coquetterie de femme, un si étrange et si libre reproche d'ingratitude pour avoir été si vite oubliée, que le jeune cavalier se prit à sourire, et qu'il lui répondit gracieusement :

« Sans doute, j'ai le tort de ne pas savoir qui vous êtes, mais je n'ai pas celui d'avoir oublié que j'ai déjà vu une si belle personne. »

La jeune fille devint toute rouge en souriant; elle baissa les yeux. Puis, s'approchant doucement du cheval immobile, elle posa sa main sur la crinière, et relevant doucement sa tête et ses regards sur le jeune inconnu, elle lui dit comme avec amitié :

« Je suis votre danseuse de la fête de Kleusterneubourg. »

Sous un mouvement involontaire, le cheval se recula de deux pas, et la figure du maître se rembrunit soudainement. La pauvre paysanne en devint toute sérieuse. Elle demeura devant lui, droite et isolée; et lorsqu'il lui dit d'une voix grave et sévère :

« Ah! oui, vous êtes la fille d'une Française, n'est-ce pas? »

Elle lui répondit presque avec tristesse :

« Oui, monsieur.

— Vous êtes Hongroise?

— Oui, monsieur. »

Mais ce souvenir exact de leur entretien, ce souvenir qu'il semblait qu'elle eût accepté avec joie un instant avant, ne lui fit pas relever ses yeux, qu'elle tenait humblement fixés à terre, tant elle éprouvait de surprise et de crainte de l'effet de ses premières paroles. Le jeune homme remarqua ce changement, et comme il n'a-

vait point voulu blesser cette enfant ni repousser sa douce confiance, il crut devoir lui faire une question dont la réponse ramènerait la jolie causeuse à sa facile familiarité.

« Et vous vous promenez souvent dans ces bois ?

— J'y passe tous les jours à cette heure, mais je ne m'y promène pas, répondit-elle avec un léger mouvement de tête, comme fâchée de ce qu'après ne l'avoir pas reconnue on la soupçonnait encore d'une habitude de désœuvrement. J'y passe tous les jours pour aller à l'abbaye chercher des remèdes pour mon pauvre père, qui est malade. »

Cette réponse était bien simple, elle était l'expression bien ordinaire d'une circonstance bien ordinaire; mais il y a de ces êtres chez l'existence desquels toute parole éveille un écho de douleur: il y a aussi des hasards qui font qu'entre deux personnes qui ne se connaissent pas, aucun mot ne peut rester indifférent. C'est ce qui arriva de la réponse de la jeune fille. Elle jeta une sombre tristesse sur le front de celui qui l'écoutait, et comme elle se hasarda à le regarder, elle en fut toute saisie, tandis que lui, comme s'il se parlait à lui-même, et non pas à elle, répéta tristement :

« Vous allez chercher des remèdes pour votre pauvre père malade?

— Oui.... oui.... monsieur.... répondit-elle en le considérant attentivement.

— Pour votre père, continua-t-il en accentuant amèrement ses paroles sans pourtant élever la voix, pour votre père, que vous voyez tous les jours! pour votre père, qui guérira.

Je l'espère, dit-elle en levant les yeux au ciel.

— Eh bien! reprit le jeune homme tout le visage ému et attendri, pardonnez-moi de vous avoir retardée d'une minute dans l'accomplissement de ce saint devoir. »

Et tout aussitôt il lança son cheval au galop en laissant la paysanne si stupéfaite de ce brusque départ, que lorsqu'il tourna dans la première allée qui s'offrit à lui, il la vit immobile à la place où il l'avait laissée, et le suivant attentivement des yeux.

Sans doute, cette rencontre ne laissa aucune trace ni aucun

désir dans l'esprit préoccupé de cet être singulier, car, durant tous les jours qui la suivirent, il dirigea sa promenade de divers côtés, assez loin de cet endroit des environs de Vienne pour n'y pas repasser, assez près pour ne point paraître le fuir. Quelques semaines après, cependant, la solitude de cette forêt l'y ramena. La régularité avec laquelle il distribuait l'emploi de son temps fit que ce fut à la même heure. Comme il suivait la même avenue que la première fois, il entendit à l'angle de l'allée où il allait arriver la course d'une femme et sa respiration haletante. Il arrêta son cheval pour la laisser passer, mais celle qui courait s'arrêta aussi dès qu'elle fut près de lui, et lui dit avec cette facile naïveté d'un enfant de seize ans.

« Ah! j'étais bien sûre que c'était vous, quoique vous ayez un cheval gris au lieu de ce bel andalous noir que vous montiez l'autre jour.

— Vous m'avez donc vu de loin?

— Oui, à travers les arbres, mais je n'étais pas bien sûre que ce fût vous, c'est pour ça que j'ai couru...

— Pour me voir? » dit le jeune homme, à qui tant de douce franchise charmait le cœur.

La pauvre jeune fille devint si confuse qu'une larme vint presque mouiller ses paupières baissées. Elle se tut, et lui, pour venir à son secours, faisant un effort sur son habitude de silence, lui dit :

« Et votre père, va-t-il mieux?

— Oh! bien mieux! dit la pauvre enfant avec une effusion de reconnaissance pour ce mot qui venait en aide à son trouble. Ce n'est pas une maladie, ce sont de vieilles blessures qui le font souffrir.

— Votre père a été militaire?

— Oui, monsieur, jusqu'en 1815. »

On eût dit que chaque mot avait pour notre inconnu une signification à part. Ce mot de mil huit cent quinze le troubla, et il ajouta avec une expression sévère de dédain :

— « Et votre père est Hongrois?

— Vous le savez bien, reprit-elle en s'approchant de lui.

— Adieu, adieu, lui cria-t-il rapidement, votre père vous attend ! ! »

Et il s'éloigna aussi brusquement que la première fois, mais sans retourner la tête, sans curiosité pour cette pauvre paysanne qui le regardait fuir.

Ce jour-là, il emporta assurément le souvenir de cette rencontre : mais ce fut sans doute avec cette indifférence qu'on a pour tout événement qu'on ne remarque que parce qu'il est répété. La vie de cet homme était si singulièrement posée, et lui-même s'en était fait un fantôme si redoutable, qu'il ne lui vint pas à la pensée que rien d'ordinaire pût y prendre place, ni de lui aux autres, ni des autres à lui-même. Cependant, lorsque deux jours après, en traversant le bois à la même heure et à la même place, il y trouva encore la jeune fille, il prit garde à ce hasard, et lorsqu'elle l'aborda, en lui disant avec curiosité :

« Vous n'êtes pas venu hier? »

Il vit bien qu'il y avait une préoccupation formelle de cette jeune fille à son égard. Peut-être l'avait-elle espéré, peut-être attendu, et pour la première fois il ne sut pas mauvais gré à quelqu'un de s'enquérir de lui. Était-ce parce qu'il était assuré qu'elle ne le connaissait pas : était-ce parce que cette franchise de curiosité, car il traduisait ainsi cette préoccupation, lui paraissait charmante, à lui qui vivait dans un monde où tout était apprêt et convention ? il serait bien difficile de l'expliquer, tant sont inappréciables sur le cœur les premières atteintes de la passion qui doit le pénétrer, comme sur le rocher les premières marques de la goutte d'eau qui le percera un jour. Cependant rien ne l'intéressait à cette rencontre, et s'il revint le lendemain, s'il revint plusieurs jours de suite, c'est que vraiment cette jeune fille avait raison lorsqu'elle lui disait que cette promenade était la plus belle des environs de Vienne. Ainsi se passa toute une semaine où à chaque jour ils s'arrêtèrent quelques minutes ; mais rien de plus intime ne s'établit entre eux, si ce n'est l'habitude de se rencontrer. Seulement il avait appris qu'elle s'appelait Catherine, et son père Tillmann, et que sa santé se rétablissait tous les jours. Peut-être la moindre occupa-

tion imposée au jeune inconnu, le plus frivole accident arrivé à cette jeune fille eussent rompu cette habitude pour ne la laisser dans leur vie que comme un souvenir léger, sans émotion ni regret; si un mot qui eût pu être prononcé plus tôt n'eût réveillé ces soudaines réticences qui avaient rompu leurs premiers entretiens, et que Catherine ne remarquait déjà plus. Le jour que cela arriva, c'était un samedi, elle aborda le jeune cavalier avec une charmante mine de tristesse :

« Vous ne savez pas? lui dit-elle, je suis bien contrariée; il faut que j'aille me divertir demain.

— Comment cela? reprit le jeune homme en riant presque de sa phrase.

— C'est que Mme Apsberg, vous savez bien, celle que vous preniez pour ma mère, est venue m'inviter à la fête de son village, et mon père a consenti à m'y laisser aller.

— Eh bien ! dit le jeune homme en souriant encore.

— Eh bien! répliqua-t-elle, toute fâchée de ce qu'elle n'était pas comprise, eh bien! si j'y vais, je ne pourrai pas venir demain. »

A tout autre âge qu'à vingt ans, pour un autre cœur que pour celui à qui ces paroles s'adressaient, elles eussent été un aveu complet d'un amour qui s'ignore. Mais lui n'avait jamais tant rêvé pour sa vie, et il lui suffit d'y croire un naïf intérêt à sa rencontre pour qu'il en fût reconnaissant; et pour remercier cette enfant de cet innocent intérêt, il fit plus pour elle qu'il n'avait fait jusque-là pour personne, il lui engagea une heure de son avenir, et lui répondit avec une douce complaisance :

« Eh bien! ce sera pour lundi.

— Ah! bien oui, dit-elle avec joie, pour lundi ; mais alors de bonne heure, n'est-ce pas? car j'ai bien des choses à vous dire.

— Oui, de bonne heure, » reprit-il avec un doux sourire de consentement; et comme elle s'éloignait en lui souriant aussi : « Adieu, Catherine, lui dit-il.

— Adieu, monsieur... Puis elle s'arrêta, et revenant sur ses

pas, elle ajouta avec son facile et habituel abandon : Dites-moi donc votre nom ?

— Mon nom ! s'écria-t-il en tressaillant et en jetant sur la jeune fille un regard désespéré ; mon nom ! ajouta-il en parcourant la forêt d'un regard encore plus terrible et farouche ; mon nom ! Puis il se tut, et après s'être laissé aller à une sorte de rire amer, il ajouta : Mon nom ! Je n'en ai pas. »

La jeune fille, à cette expression cruelle, à cette réponse inconcevable, se recula avec épouvante et le regarda presque comme un insensé, mais avec l'expression dévouée d'une ardente pitié ; et lui, pendant ce temps, en voyant le résultat de ses paroles, en calculant que pour lui tout bonheur, de si petit prix qu'il fût, si caché qu'il pût être, avait à tout instant un danger de périr, une chance de se briser contre la fatalité de sa vie, lui-même se prit aussi en pitié : il prit en pitié cette douce habitude de s'oublier lui-même, qu'il avait contractée avec cette jeune fille, et qu'un mot venait de rompre si violemment, et il lui dit avec désespoir et en s'éloignant d'elle lentement :

« Ah ! pourquoi m'avez-vous demandé mon nom ? »

Ce jour-là ce ne fut pas paisiblement qu'il retourna à Vienne ; ce fut comme un condamné éveillé et qui a rêvé la vie, comme un prisonnier qui a touché la liberté. Alors, et sans pitié stérile, sans lâcheté pour lui-même, il examina sa probable destinée et se blâma impérieusement de l'avoir détournée un moment de ce régime d'abandon auquel il l'avait vouée depuis long-temps ; et ce blâme ne fut pas pour la douleur qu'il en éprouvait, car il l'accepta comme une leçon de prudence, mais pour celle qu'il allait causer ; car il était arrivé à s'interroger sérieusement sur ses rapports avec cette pauvre fille. Il repassa dans son esprit chaque geste, chaque mot de leurs entretiens, et il y reconnut enfin de l'amour, de l'amour qu'il allait désespérer et briser ; car, selon son ame, il devait le faire, il considérait comme un crime d'attacher une vie à la sienne par quelque lien que ce fût. Il se railla amèrement de s'être si maladroitement laissé aller à être heureux, se donnant cependant pour excuse qu'il ne s'en était pas aperçu, et qu'il n'avait pas

au moins commis cette faute de s'en faire une espérance. Mais cette force qu'il avait contre lui, il ne l'avait pas contre Catherine, il la plaignait, voyant bien que tout était fini entre eux, du moins d'après sa propre résolution. Il n'avait pas douté un moment qu'il ne dût rompre ces entrevues, auxquelles il prenait tant de charme; mais il ne savait comment le faire. Devait-il ne plus y retourner et laisser Catherine l'attendre, la pauvre fille? C'était brutalité et ingratitude. Fallait-il la revoir et lui dire un éternel adieu? Ceci semblait naturel et convenable : les prétextes ne manquaient pas à une absence, et cette attente de chaque jour, chaque jour déçue et plus affreuse que le désespoir décidé, ne resterait pas au moins au cœur de Catherine. Cette conduite était la seule à suivre, et ce fut cependant pour la première qu'il se décida. C'est qu'en agitant ainsi avec lui-même les plus intimes secrets de son cœur, il s'aperçut peut-être qu'il lui fallait moins de courage pour ne plus revoir Catherine que pour la revoir et la quitter. Aussi il se résolut à dire en son ame un éternel adieu à ces heures sans nuage qui avaient éclairé sa vie. Le lendemain il était inébranlable dans sa résolution, et le jour du rendez-vous venu, il le passa à Vienne chez lui, pour qu'aucun hasard ne le jetât à cette rencontre, jusqu'à l'heure où il savait bien que Catherine était rentrée depuis long-temps. Alors il monta à cheval, et sûr d'être seul au coin de cette avenue dont le souvenir devait lui rester, comme au cœur d'un homme perdu sur la mer celui d'une terre, où il pouvait aborder, apparue un moment, et disparue aussitôt. Il alla vers le bois accoutumé, mais si lentement que la nuit était presque close quand il y pénétra, mais bien assuré qu'à l'endroit désert maintenant qu'il allait chercher, rien ne manquerait, à quelque heure qu'il arrivât. Rien n'y manquait véritablement, rien, pas même Catherine, qui, dès qu'elle l'aperçut au bout de l'allée, agita son mouchoir; et lui, honteux et ravi, emporté par un remords ou par un désir, précipita vers elle le vol de son cheval, et dès qu'il put l'entendre :

« Mon Dieu! lui dit-elle, comme vous venez tard!

— Vous m'attendiez! s'écria-t-il.

— Depuis ce matin, reprit-elle vivement, et j'avais tant de choses à vous dire ; maintenant je ne puis plus, car mon père m'attend, sans doute. Il me croit morte peut-être ! ! ! Mais demain !

— Demain ! dit le jeune homme avec incertitude.

— Il le faut bien, puisque je ne puis vous parler. Ah ! dit-elle avec un singulier mouvement de désespoir, c'est que nous allons avoir beaucoup à souffrir. »

Ce mot, si franchement échappé, et qui montrait sans détour leurs existences intimement liées dans l'ame de la jeune fille, ce mot pénétra vivement dans le cœur du jeune homme ; il lui fit venir aux yeux des larmes de tristesse et de joie ; mais un reste de sa sévère résolution résistait encore en lui-même, et lui inspira de chercher à refuser ce rendez-vous.

« Mais demain ! dit-il en hésitant, demain ! je ne sais...

— Oh ! s'écria-t-elle en l'interrompant, demain je pourrai attendre, je m'arrangerai pour attendre. Je vous attendrai tant qu'il le faudra. »

Et aussitôt elle s'enfuit avant qu'il eût pu lui répondre, s'il en eût eu la force ou la volonté.

Le lendemain il était le premier au rendez-vous. C'est que dans toutes choses de ce monde, il y a une heure fatale où elles se serrent ou se dénouent à jamais. Ainsi, que la journée de la veille se fût tout entière passée sans revoir Catherine, et c'en était fait pour ne plus la revoir ; mais il l'avait revue, et c'en était fait aussi, mais pour qu'il la revît sans cesse. Et maintenant qu'après s'être laissé mener à son insu par le naïf entraînement de cette enfant dans une voie d'amour, il prenait le parti d'y marcher de sa volonté, il lui convenait d'y être le premier. Cette longue attente de la veille, qu'il avait sans le vouloir imposée à cette jeune fille, et qui lui avait valu l'aveu palpitant de son innocente adoration, cette attente qu'un habile séducteur n'eût pas plus heureusement calculée, il eût trouvé coupable de la renouveler : il y eût eu mensonge de son amour du moment qu'il se mettait de moitié dans les espérances de la jeune fille, il vint donc le premier. Elle ne l'en remercia pas plus qu'elle ne lui avait reproché son retard de la

veille. Cette enfant, qui se donnait si entièrement à la tyrannie d'un sentiment qu'elle ne comprenait pas, n'avait pas songé un instant que celui qui en était l'objet pût faire moins qu'elle ne faisait; et s'il venait de bonne heure ce jour-là comme il était venu tard la veille, c'était sans doute parce qu'il n'avait pu faire autrement. Pour la première fois, il était descendu de cheval, et marchait à grands pas dans l'allée par où elle devait arriver. Elle s'arrêta de loin, car elle ne le reconnut pas ainsi. Il y a dans toutes les choses qui se gravent dans la mémoire ou le cœur un certain aspect sous lequel on les adopte; c'est celui qui survit dans l'ame à travers les changemens que le temps ou les habitudes amènent à leur suite, c'est celui sous lequel on rêve à une personne, celui sous lequel on l'attend; et souvent il faut quelque réflexion pour nous avertir qu'une circonstance a dû le changer. Ainsi pour Catherine, cet homme à pied, à la taille haute et élancée, et marchant activement, ne fut pas dès l'abord celui qu'elle attendait; mais à l'instant même elle revint de sa surprise, et accourut.

— Eh bien! lui dit-elle en l'abordant, mon père est guéri tout-à-fait, je ne vais plus avoir de prétexte pour sortir; comment ferons-nous pour nous voir? »

Devait-il répondre : Eh bien! nous ne nous reverrons plus? Qui oserait dans un conte d'imagination prêter à un cœur de vingt ans cette froide et misérable réponse? Qui pourrait en lisant cette histoire véritable blâmer celui qui ne se sentit pas la force de la faire? Et d'ailleurs, c'était une puissance dont il est difficile de se faire idée que celle de cette jeune fille avançant à l'étourdie dans une passion sérieuse, et entraînant avec elle celui qu'elle aimait, bien plus rapidement que n'eût fait le manége de la plus adroite coquette; car déjà elle avait établi entre eux toutes les exigences d'une complicité de cœur, toutes les conséquences de ces mots : Je vous aime, vous m'aimez! nous devons nous revoir à tout prix! et cela sans que ces mots eussent été véritablement prononcés; peut-être y avait-il aussi dans le naïf abandon de cette jeune fille une force étrangère dont plus tard le dénouement de cette aventure nous expliquera le secret. Cependant le jeune homme se tai-

sait, n'osant offrir aucun moyen ou craignant même d'en chercher. Elle se taisait aussi; mais rassemblant pour les lui proposer toutes les précautions qu'elle avait imaginées.

« Voici à quoi j'ai pensé, lui dit-elle; avant que mon père ne fût malade, il avait coutume de sortir tous les soirs et de ne rentrer que bien avant dans la nuit. Depuis quelques jours qu'il peut travailler, il a repris cette habitude, et voilà maintenant les seules heures où je puisse être libre. L'êtes-vous aussi?

— Libre! reprit le jeune homme avec un sourire rêveur, moi, libre! Puis il sembla secouer la pensée qui l'attristait, et il ajouta, en regardant Catherine avec amour : Je le serai du moins pour vous!

— Eh bien! reprit-elle vivement, le soir, après sept heures je pourrai me trouver, non pas ici, car à ce moment les paysans passent par cette avenue pour rentrer au village, mais un peu plus loin, là-bas, dans un taillis écarté où ne pénètre jamais personne. Venez, je vais vous le montrer. »

A ce moment elle passa son bras dans celui du jeune homme et l'entraîna doucement; tandis que lui, la dominant de sa taille élevée, et penchant vers elle son front et ses yeux mélancoliques, ne put s'empêcher de lui dire avec une émotion profonde :

« Ah! Catherine, que vous êtes bonne! »

Il ne lui eût pas dit davantage en lui prononçant les véritables mots de sa pensée : Oh! Catherine, que je vous aime! Et peut-être alors l'eût-il alarmée sur ce qu'elle faisait; mais déjà il avait besoin de cet amour, il en comprenait toute l'innocence et il le ménageait avec ce sûr instinct du cœur dont la délicatesse est un mystère même pour celui qui la met dans ses actions. Ils arrivèrent ainsi à cet endroit choisi, si bien choisi, si parfaitement examiné, qu'elle lui détailla en un moment comment on pouvait y arriver de tous côtés sans être vu du dehors, et en sortir de même, et comment on y pouvait aisément observer ceux qui en approchaient. Puis, quand tout fut dit sur ce sujet, ils revinrent en silence vers l'endroit qu'ils avaient quitté. Pourquoi ce silence et que devaient-ils se dire le lendemain qu'ils ne pussent se le confier tout de suite?

Rien, sans doute. Mais dans leur existence si calme, ce changement de quelques heures et de quelques pas était comme une grande résolution pour laquelle ils réservaient une conversation particulière, et leur retenue à ce moment était comme un mystérieux rendez-vous pris de cœur à cœur pour ne se parler que le lendemain. Ils en étaient là de leur émotion lorsque, revenu à l'allée accoutumée, le jeune homme vit près de son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, un officier qui paraissait l'attendre. A cet aspect, le visage du jeune homme se couvrit d'une vive rougeur; mais le regard hautain qu'il jeta sur cet officier laissait voir suffisamment que ce n'était pas pour lui qu'il rougissait.

« Monseigneur! » dit l'officier. Mais un signe impératif l'avertit que ce titre était maladroitement placé en cette circonstance, et le jeune homme prenant brusquement la parole, s'écria :

« Eh bien! que me voulez-vous, monsieur? » L'officier reprit sans se troubler, et en faisant pour ainsi dire servir le titre indiscret dont il s'était servi à déguiser sa maladresse :

« Monseigneur l'archiduc Charles vous attend, monsieur.

— Mons... Et en voyant le regard curieux dont Catherine les écoutait, l'inconnu supprima aussi le mot qu'il allait prononcer, et se hâta d'ajouter avec un empressement bienveillant : « Eh bien! monsieur, dans une heure je serai près de lui. Je vous remercie. » L'officier s'inclina profondément et s'éloigna au galop. Le jeune homme se retourna vers Catherine qui le considérait avec un étonnement alarmé, et qui lui dit avec un soupir :

« J'ai cru que c'était vous qu'il appelait monseigneur!

— Et cela vous étonnait, sans doute?

— Je ne sais pas; mais je suis bien aise que ce ne soit pas vous.

— Vous avez entendu que ce n'était pas moi?

— Oui, oui, vraiment. Cependant vous êtes un seigneur de la cour, » ajouta-t-elle sans perdre la timidité qui avait remplacé sa douce confiance. Le jeune homme sourit doucement, tant cette crainte le charmait, et il répondit :

« Un seigneur de la cour? Pas précisément cela...

— Un officier de l'archiduc, n'est-ce pas? dit Catherine en reprenant un peu de hardiesse.

— Oui... à peu près.

— Mais pas un officier très-élevé, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas colonel? Vous n'êtes pas major? Vous êtes.....

— Sous-lieutenant, peut-être? dit le jeune homme en lui souriant.

— Oui, c'est cela, reprit-elle vivement, sous-lieutenant!... Je m'en doutais bien. »

Et lui, devinant qu'elle l'avait ainsi placé dans son ame, qu'elle l'avait ainsi rapproché d'elle, et avait mis sa vie à la portée de la sienne pour pouvoir plus aisément rêver à une chance d'être aimée; lui n'osa pas lui dire le contraire, et comme il se taisait, il fut bien établi entre eux qu'il était sous-lieutenant attaché à l'archiduc Charles; et ils allaient se séparer sans se rien dire de plus lorsqu'elle s'écria vivement :

« Mais comment a-t-on su que vous étiez ici? »

Cette observation frappa le jeune homme d'une cruelle surprise; il regarda un moment autour de lui avec une expression de vive indignation, et il reprit en réfléchissant soudainement :

« Comment l'ont-ils su, en effet?

— Vous en avez parlé à quelqu'un? lui dit Catherine, comme si elle lui rappelait une indiscrétion passée, mais qu'il ne commettrait plus maintenant.

— A quelqu'un? répéta-t-il; ai-je quelqu'un à qui parler de vous, à qui parler de moi? lui répondant ainsi comme si elle savait le secret de sa vie, comme si elle pouvait le comprendre; puis il ajouta : Mais, vous-même?

— Moi! dit-elle en baissant les yeux, moi! je l'ai caché même à mon père; et si mon confesseur le sait, si je lui ai avoué que je vous rencontrais tous les jours, c'est parce qu'il m'a demandé si je n'aimais pas quelqu'un. »

Et la pauvre enfant était si honteuse et lui si préoccupé qu'ils ne s'aperçurent ni l'un ni l'autre de l'aveu complet que renfermaient ces paroles.

« Mais vous ne lui avez pas dit mon nom! s'écria-t-il vivement.

— Votre nom! reprit-elle en baissant les yeux tristement, votre nom!

— Ah! vous avez raison, dit-il en se rappelant qu'elle n'avait pas même un nom à répéter dans ses rêves, un nom à invoquer dans ses tristesses; vous avez raison, il faut que je retourne à Vienne, que je sache qui m'a trahi. Adieu, Catherine! Et comme il s'éloignait sans la regarder, elle se prit à pleurer, et lui dit avec un sanglot :

— Adieu, monsieur. »

Il se retourna, vit les larmes qui descendaient à larges gouttes sur sa figure triste, et lui répondit tendrement :

« A demain. »

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

L'ITALIE DES GAULES.

Un jour de novembre dernier, j'étais avec quelques amis au Jardin des Plantes de Toulon ; le ciel donnait au calendrier un démenti magnifique ; la végétation orientale nous entourait ; elle n'était pas venue là, frileuse, étiolée, collée à la vitre des serres, comme une convalescente, parodiant son existence équinoxiale, à côté du poêle de Buffon ; elle vivait à son aise dans ce jardin ; les orangers avaient repoussé d'un pied dédaigneux les vases de terre cuite ; ils vivaient fraternellement avec nos arbres ; le liquidambar se baignait dans les fontaines ; le caquier nous jetait ses jolis fruits, savoureux comme la pêche ; la vigne américaine dessinait de rouges arabesques sur une haute et mélancolique muraille ; et des palmiers, de vrais palmiers, féconds et vigoureux comme leurs parens d'Égypte, enchantaient ce jardin de toute la grâce de leur tige, de toute la poésie de leur feuillage. Il fallait voir comme paraissaient bourgeois et plébéiens auprès d'eux quelques modestes marronniers, ailleurs si hautains, et qu'on laissait vivre là par commisération.

Au milieu de cette famille d'étrangers auxquels notre soleil a donné des lettres de naturalisation, nous faisions des projets de voyage : l'Italie nous souriait surtout ; c'était le pays à voir, ou à revoir pour quelques-uns de nous ; nous n'avions qu'à franchir le ruisseau qu'on appelle golfe de Gênes, une enjambée de vingt-

quatre heures. Mais après l'élan poétique vint la réflexion froide; après avoir causé du Forum, des Thermes d'Antonin, du Vatican, de Venise, de Vérone, d'Herculanum, nous parlâmes des douaniers, des passeports, des mauvaises auberges, des voituriers qui vont au pas, des batteries autrichiennes qu'on trouve, chemin faisant, sur la route d'une antiquité; des avanies qu'il faut subir, des interrogatoires auxquels on doit répondre, des mille contrariétés, plus redoutables que les périls, où le voyageur s'enchevêtre à chaque pas sur cette terre des beaux-arts, du génie et de l'antique civilisation.

Un de nos amis nous contait que dernièrement, tout meurtri d'un voyage en Italie, il s'était élancé joyeux du port de Gênes, en criant : *Galliam! Galliam!* son brick avait déjà fait trois lieues; Gênes se noyait à l'horizon; il bénissait le ciel. Tout à coup un canot courut sur le brick à force de rames; c'était la justice qu'on envoyait en pleine mer; les sbires avaient eu des scrupules d'inquisition; ils avaient vérifié le passeport d'un voyageur, mais ils l'avaient mal vérifié. Pour mettre leur conscience en sûreté devant Dieu et le roi de Sardaigne, ils couraient dans le golfe sur une coquille de noix, à la poursuite d'un visa : en vain le voyageur leur dit fièrement qu'il était sur les terres de France, les sbires lui prouvèrent que cette mer appartenait au roi de Sardaigne, et qu'ils étaient en droit de prendre ce brick à l'abordage. Il fallut donc se mettre en panne, et perdre trois heures avec les sbires qui cherchèrent une conspiration dans toutes les malles de l'équipage, et ne trouvèrent rien.

Ainsi nous ajournâmes notre voyage en Italie à de meilleurs temps, *melioribus annis*, comme dit Virgile, qui était du pays.

Mais la passion de ce voyage nous échauffait encore la tête; le vent du golfe nous apportait un parfum de ruines italiques tout fraîchement cueilli; nous vivions dans la lumineuse atmosphère où nage le Colysée, nous baignions nos pieds dans des vagues qui, le matin même, roulaient pontificalement sur le môle d'Ostie, ou détachaient l'algue de la ceinture d'Ischia. Un de nous proposa un terme moyen. « Nous avons tout près d'ici, dit-il, une

Italie à notre disposition, nous pouvons y coucher demain ; c'est une Italie qui est dans le département du Gard, une Italie où flotte le drapeau tricolore, une Italie où l'on voit un préfet constitutionnel, où les routes sont sûres, les auberges bonnes et les lits fort doux. Allons voir Nîmes, la Rome gauloise ; allons voir en courant son colysée, ses temples, ses ruines et le pont du Gard ; c'est une promenade de deux jours.

Et une heure après nous étions en voiture, et à minuit, par un clair de lune aussi beau que le soleil de juillet à Paris, nous traversions le pont du Rhône à Beaucaire. L'Italie des Gaules est encadrée par le pont de Beaucaire et le pont du Gard, ces deux miracles de l'industrie moderne et du génie antique.

A sept heures du matin nous entrâmes à Rome avec le soleil : cette ville était habitée ce jour-là par des Nîmois. Le pape et les cardinaux étaient probablement dans leur bonne ville d'Avignon. Rome gauloise nous parut déserte, elle semblait méditer sur ses ruines.

Les maisons prosaïques, les boutiques numérotées, les hôtels bourgeois, s'étaient enfin retirés à l'écart, comme de respect, pour faire place immense à l'immense Colysée. Il respirait enfin ce prodigieux monument, libre de l'entourage sacrilége qui l'étouffait ; il renvoyait au soleil ses rayons comme une planète romaine, il nous humiliait de tout l'orgueil de ses ruines ; il étalait avec une fierté souveraine les cicatrices qu'il avait reçues du temps et des hommes, des hommes surtout, car le temps, malgré la réputation de démolisseur que nous lui avions faite, laisserait vivre éternellement de pareils ouvrages, s'il n'avait pas les hommes pour collaborateurs dans toute œuvre de destruction.

En a-t-il reçu des secousses ce géant de Rome gauloise ! Voyez tout ce côté de portiques, comme il est noir d'un incendie qu'on dirait éteint de cette nuit ! Le vandale a passé par-là, secouant sa torche qui brûlait la pierre. Les peuples qui n'ont pas le génie de bâtiront le génie de la destruction ; ils s'irritent contre les monumens après avoir égorgé les hommes. La barbarie vagabonde se croyait insultée par une colonne, un temple, une statue ; en pas-

sant devant le Colysée de Nîmes, la barbarie ne put pardonner aux beaux-arts les colossales épigrammes de ses portiques : alors elle coupa la forêt de lauriers qui couronnait la cité gauloise, elle jeta la forêt dans le gouffre de l'amphithéâtre et souffla le feu. Le ciment romain se fondit à la flamme, l'incendie ébranla ces monstrueuses dalles, le Colysée trembla tout une nuit sur son bûcher de lauriers. Heureusement les incendiaires avaient du travail partout; il leur fallut sans doute partir le lendemain pour ravager ailleurs, et ils allèrent se remettre à l'ouvrage dans quelque cité voisine. Si l'incendie a jeté ses teintes noires de ce côté, de l'autre ces larges brèches sont l'œuvre des siéges : hélas! les Nîmois, qui avaient le malheur de vivre dans ce moyen âge si poétique pour nous, si tracassier pour eux, se confiaient par un instinct naturel ou de tradition à ces impérissables murailles; ils se revêtaient de leur Colysée comme d'une cuirasse romaine pour se défendre contre l'ennemi.

Honneur aux édiles de Rome gauloise! ils ont enfin déblayé l'intérieur de l'amphithéâtre : l'argent du questeur ne pouvait être mieux employé. Cette montagne circulaire de ruines est maintenant pure de tout alliage profane. Les marchands avaient trouvé bon de s'installer là, de s'abriter de la pluie et du vent, d'avoir des dalles romaines pour comptoirs, des portiques pour croisées, des vomitoires pour escaliers. Il a fallu bien des siècles pour chasser les vendeurs du temple saint; enfin la purification est faite, on a versé des flots d'eau lustrale; il y a soixante grilles de fer et un ostiaire. On interdirait l'eau et le feu à quiconque polluerait désormais cette majestueuse relique. Pour moi, je fus saisi d'un saint respect, lorsqu'en levant les yeux sur un pilastre extérieur, j'aperçus le timbre de Rome, la Louve allaitant les Jumeaux!

Par les vomitoires béans, nous nous élançâmes au sommet des ruines; le soleil les inondait d'une trombe de lumière, car le voile de pourpre ne se déroulait pas sur l'arène : il ne reste plus aux corniches que les trous profonds où l'on plantait les supports du voile impérial. Toute folie d'antiquaire à part, il est impossible au moins artiste des hommes de regarder cet amphithéâtre sans une

émotion ; là chacun est ému selon le degré d'intelligence, de sensibilité, d'instruction qu'il apporte à ce spectacle. Nous étions quatre, tous étendus sur une même dalle que nous ne couvrions pas de nos corps, le coude sur la pierre, la tête sur la main, laissant vagabonder nos idées, nos impressions, nos souvenirs, sans essayer d'en faire entre nous un échange pédantesque et babillard, sans nous parler de ce que tout le monde sait, ni des gladiateurs, ni des animaux, ni des belluaires, ni des courtisanes, sans établir d'oiseuses discussions sur la date du monument, sans décider s'il nous vient d'Auguste, ou du despotisme libéral et fécond des Antonins. L'histoire précise tue la fleur de l'émotion ; on doit garder les dates et les noms propres pour le cabinet : devant la ruine, rien n'est délicieux comme le vague de l'ignorance ; c'est alors que l'imagination vous emporte avec toutes ses folies, ses rêves, ses caprices, ses tournoyantes visions : voilà un monument d'origine romaine ! c'est bien, c'est assez ; et on se plonge dans une antiquité nébuleuse, on rebâtit la ruine, on comble le vide des brèches, on peuple tous ces gradins d'un monde de fantaisie ; on remplit de courtisanes demi-nues cette loge mystérieuse où la pensée impudique est traduite en relief de granit ; on se roule dans l'orgie antique en plein soleil, on prête l'oreille aux rires homériques, aux grincemens des chars d'airain, aux clairons qui sonnent l'air de Jules-César partant pour les Gaules. La volupté du sang, la volupté des femmes, la volupté de la gloire, tout l'enivrement qui courait sur ces gradins, aux jours des fêtes impériales, vous le respirez quinze siècles après, s'exhalant de cette poussière de ruines : alors, si un coup du soleil occitanique vous endort subitement sur votre lit de dalles, il n'est pas d'arabesque d'Herculanum plus ravissante que les rêves liés à ce sommeil : l'odeur des arènes vous initie, endormi, dans des mystères d'antiquité inconnus à la menteuse histoire ; vous dansez en rond, au Cirque, avec toute la mythologie vivante ; vous parlez d'amour aux femmes modèles qui ont posé devant les statuaires anciens ; vous buvez les vins du Rhône à pleine amphore avec des rhéteurs, des consuls, des édiles, des centurions. Ce rêve de vérité vous

révèle un monde tout nouveau de mœurs, de costumes, de visages, monde bruyant, mobile, amoureux, passionné, qui s'engouffre, comme un nuage de laticlaves, sous les larges vomitoires, qui bat des mains aux tigres, excite les gladiateurs, invoque les dieux immortels, remplit l'amphithéâtre d'un murmure harmonieux, comme un torrent de dactyles, comme la grèle qui tombe sur des feuilles d'airain. C'est au réveil, après un tel rêve, que l'esprit a de la peine à se retrouver dans la vie réelle; on regarde avec des yeux vitrés et stupides le dortoir étrange où l'on fait son lit, on s'efforce de s'expliquer sa position; on contemple, effrayé, tout ce bouleversement de pierres, ce cercle d'abîmes, cette majestueuse poussière, ce néant solennel qui s'harmonient si bien avec le songe envolé : seulement le calme a succédé au fracas, la solitude à la foule, la mort à la vie.

De l'amphithéâtre il nous fallait rebondir au pont du Gard, sans passer par de petites admirations intermédiaires : aussi nous négligeâmes un peu la Maison Carrée, ce délicieux joyau corinthien, et les bains de Diane, où règnent encore tant de fraîcheur, tant de mystère pudique et de pieux recueillement, et la Tour-Magne, qui, debout sur la colline, proclame la gloire de Rome comme un héraut triomphal. Notre promenade au vol dans l'Italie des Gaules n'avait pour but cette fois que des colosses; il nous en coûte si peu de recommencer vingt fois cette promenade dans un pays dont nous sommes si voisins. Nous renvoyâmes à une autre course les visites subalternes, la minutieuse investigation des détails.

Nous sortîmes de Rome gauloise par la voie Vespasienne; elle était autrefois bordée de tombeaux; on en a fait des maisons pour loger les vivans. Sacrilége d'économie industrielle! En courant au pont du Gard, nous nous rappelâmes les phrases d'enthousiasme que Jean-Jacques Rousseau a écrites sur ce monument, la seule chose qu'il ait admirée, dit-il, et que sa riche imagination n'aurait pu concevoir.

Au village voisin nous quittâmes la voiture pour achever à pied notre pélerinage.

La route est ouverte entre deux haies de chênes; ces arbres sa-

crés montent de la base au sommet des collines pour dominer le monument romain, et l'étreindre au front comme une couronne triomphale digne de lui. En doublant un promontoire de rochers, nous revîmes le Gard, qui descendait avec une grâce mélancolique sur des rives sablonneuses toutes pailletées d'argent. Quelques arcades supérieures du pont commençaient à poindre dans le ciel; encore quelques pas, et les soixante portiques éclatèrent à la fois devant nous. Je l'avoue, je fus saisi de terreur comme devant une apparition : un incident m'avait prédisposé aux émotions étranges; quelques minutes avant je venais de courir une sorte de danger d'origine mystérieuse; mes habits étaient en lambeaux; je retenais en écharpe ma main droite meurtrie et ensanglantée. Mes jeunes compagnons de promenade, péniblement affectés, s'étaient assis sur la pelouse riveraine, et nul de nous n'osait saluer le pont du Gard par une parole étrangère à notre singulière situation. Mais l'air était si limpide, la lumière si ondoyante, le fleuve si gracieux, le paysage si inattendu que la gaieté nous revint. Il était là d'ailleurs pour nous absorber tout entiers, l'aqueduc sublime jeté sur la terre comme l'escalier des cieux; il nous versait l'enthousiasme à pleine arcade; il nous enlaçait avec toutes ses écharpes aériennes; je fus honteux le premier de songer à moi devant tant de grandeur. Mes compagnons étaient des hommes qui savent voir et sentir; nous nous abandonnâmes sans réserve à l'admiration, non pas pour la formuler en termes de vocabulaire, car le plus emphatique mot de louange aurait honte de monter dans l'atmosphère du pont du Gard.

En visitant les villes antiques on rencontre des monumens antiques, c'est dans l'ordre; on s'attend à les y voir. Les Romains, ces grands politiques, construisaient des amphithéâtres pour amuser les peuples vaincus; ces peuples échangeaient leur liberté contre les jeux du cirque, et ils croyaient gagner à ce trafic. On voit aussi des temples dans ces mêmes villes, les Romains en bâtissaient partout. C'est donc sans étonnement qu'on trouve au milieu de nos rues modernes, et parmi les cartonnages de nos petits édifices, ces magnifiques débris séculaires, œuvres immortelles

d'un peuple mort. Mais là, devant le pont du Gard, c'est a être foudroyé de surprise : vous marchez dans un désert où rien ne rappelle l'homme; la culture a disparu : ce sont des ravins, des bruyères, des blocs de rochers, des touffes de jonc, des chênes amoncelés, un torrent qui passe, une grève mélancolique, des montagnes sauvages, un silence de Thébaïde, et du milieu de ce paysage jaillit la plus magnifique chose que la civilisation ait faite pour la gloire des beaux-arts. L'apparente futilité du but rehausse encore le prodige du moyen : il s'agissait simplement de donner un supplément d'eau à une ville où déjà l'eau abondait; eh bien! pour arrondir une veine aérienne à une petite source, les Romains ont pris une montagne, ils l'ont fait fondre sous leurs sueurs, et l'ont façonnée en triples rangées d'arcades, avec un génie d'architecture mêlé de grâce incomparable et de majestueuse solidité. Quel pont avait servi de modèle à ce pont? Aucun; ce fut une création. Rome imitait les Grecs pour les ouvrages à dentelles, mais quand elle se donnait la peine de créer, elle empreignait son œuvre d'un caractère spécial qui ressemble au sceau de l'éternité. Ainsi fit-elle pour le pont du Gard. Ne sachant où copier, elle inventa; sans devis préalable soumis aux édiles, sans hésitation. Avait-elle le temps d'hésiter? Son laborieux génie improvisait les merveilles; en courant dans ses provinces, il n'était pas de montagne à qui elle ne demandât la moitié de ses pierres pour s'adoucir une grande route, se décerner des arcs-de-triomphe, se bâtir des pavillons de repos. Et de quel cœur les nobles enfans de Rome se mettaient à l'ouvrage! Un poète nous a révélé en trois mots tout le secret de cette opiniâtre constance des légionnaires romains, de leur ferveur incomparable au soleil du chantier :

Vincit amor patriæ.

Chaque soldat sacrifiait à Rome ce contingent de gloire qui lui revenait pour une œuvre accomplie : c'était une abnégation universelle, un patriotisme modeste qui se concentraient dans ce seul mot : Rome. Ils apportaient tous leur grain de pierre au monument, en pensant à l'honneur qui devait en rejaillir sur la cité ca-

pitoline; ils jouissaient de l'admiration que la merveille bâtie excitait chez les peuples vaincus. La construction d'un édifice colossal était aussi fructueuse à Rome que la magie d'une victoire : il n'était pas un de ses soldats qui ne se recueillît au chantier pour écouter ce cri de stupeur que le siècle futur pousserait devant les œuvres de Rome; et cet éloge lointain embaumait leurs sueurs : on ne gravait point sur les dalles les numéros des légions qui les avaient équarries; c'était Rome qui faisait tout. Le pont du Gard n'est pas signé; dites-nous le nom de l'architecte? C'est Rome qui l'a bâti.

Je tourbillonnais dans ce nuage de réflexions en tenant mes yeux collés sur l'édifice; nous en étions à cinquante pas, et nous n'osions avancer davantage de peur de perdre les émotions présentes et d'en trouver d'autres moins douces en touchant le pont de nos mains. Je brûlais pourtant de l'embrasser sur toutes ses faces, comme on fait de toute chose aimée; je gravis le sentier qui conduit au second portique, et la première arcade où je me noyai me parut jaillir des pieds, comme une fusée que je suivis dans l'air et qui retomba bien loin. Nous escaladâmes la montagne pour nous mettre à niveau du sommet du pont, et bientôt nous nageâmes en plein air, l'aqueduc sous nos pieds, passant d'une montagne à l'autre, comme la source tarie, suspendus entre un double précipice d'arcades à pic. Nos yeux plongeaient sur un horizon immense : c'était glorieux pour nous à voir se rapetisser les œuvres de la nature du haut d'un piédestal créé par l'homme. Tout, au bas, me paraissait nain en courant sur cette ligne horizontale jetée entre deux montagnes comme un trait d'union. Là, quelques vestiges de ruines trahissent le passage du peuple ravageur; cette fois le Sarrasin y a perdu ses griffes; la tête du monument n'a reçu qu'une égratignure; c'est imperceptible sur un si grand corps.

Nous descendîmes du côté opposé, dans la forêt de chênes, pour jouir de quelque aspect nouveau. Cette fois ce fut mieux que de la surprise : vous le dirai-je? depuis deux heures nous étions avec le pont du Gard, et... nous ne l'avions pas vu!

C'est dans cette autre face qu'il est lui, qu'il est le monument romain, qu'il s'épanouit dans toute sa radieuse éternité! Les siè-

cles ont créé une teinte exprès pour cette face. Quinze cents fois le soleil d'été a incrusté des couches d'or sur ces pierres, et ni les pluies de l'hiver, ni les brumes du fleuve, rien n'a pu détacher cet éblouissant vernis de points lumineux, ce voile oriental tissu de rayons. Pour le voir en artiste de ce côté, il faut se laisser tomber, par les broussailles, sur le lit de sable que le Gard prépare au voyageur; il faut se coucher sur ce duvet d'argent, aux plaintes du fleuve, au chant d'oiseaux inconnus, aux roulades du vent qui fait entrechoquer les glands et les feuilles des chênes druidiques; c'est comme une sauvage ouverture de Weber qui prélude à quelque inattendue apparition. On ouvre alors ses yeux à la merveille qui ne pose que pour vous, et l'on se replonge encore dans l'abîme d'une pensée avec une pluie de lumière sur le visage, le fleuve à l'oreille, les bois partout, et devant trois rangs d'arcs de triomphe qui découpent au ciel des portiques en plein azur. C'est le paysage le plus grand, le plus complet qui soit au monde; car où retrouverait-on cet heureux concours d'accidens, cette harmonieuse combinaison du travail de l'homme avec le travail de Dieu? tout cela si bien arrangé fortuitement ou par calcul du génie romain, qu'on ne suppose pas d'époque où l'aqueduc manquait à ce paysage; on se dit que tout ce délicieux ensemble remonte aux jours primitifs de la création. De ces pensées qui fatiguent on retombe, par délassement, sur quelque détail frivole avec lequel l'esprit rêveur badine : c'est un figuier sauvage qu'on se plaît à regarder s'élançant d'une arcade comme d'une roche, et qui fait tomber en pluie la poussière romaine avec ses âpres feuilles larges comme des mains : c'est une tige de chêne suspendue à la voûte comme une couronne murale : c'est un oiseau qui se précipite de l'aqueduc desséché pour s'abreuver au fleuve, c'est un vieux bûcheron qui passe depuis soixante ans sur ce pont sans l'avoir examiné une seule fois, et qui nous humilie de son sourire moqueur, nous insensés venus de la ville pour visiter un aqueduc sans eau. Eh! qui sait après tout si ce n'est pas ce bûcheron qui pense et voit juste; si notre admiration n'est pas de la folie, si son insouciance n'est pas de la raison?

Un de mes amis eut une idée malheureuse; il me pria d'adresser des vers au pont du Gard, là même, sur le sable du fleuve, en face du monument. J'eus la faiblesse de lui obéir. J'emprunte aujourd'hui ces pâles alexandrins à notre Album de voyage. Nous les avons jetés, en guise d'adieux, au vénérable écho romain qui roule d'arcade en arcade. Il ne les répéta qu'à regret dans cette langue sourde que nous lui parlions, et qu'il ne comprenait pas. Un peu avant je lui avais récité le *Carmen seculare* d'Horace, et quand je prononçai le *nil urbe Roma Visére majus*, les pierres elliptiques retentirent comme les boucliers des *hastati* frappés par les javelots.

AU PONT DU GARD.

Pont sublime, bâti par des mains inconnues,
Toi qui sous tes arceaux laisses passer les nues,
Qui baignes tes grands pieds dans l'eau tiède du Gard,
Oh! je t'embrasse enfin d'un dévorant regard!
Faisceau d'arcs-de-triomphe et chaîne granitique,
Mariant deux sommets par un triple portique,
Quand il tombe le soir, à son couchant vermeil
Chacun de tes arceaux encadre le soleil.
L'éternité de Rome, écrite en ces trois couches,
S'annonce au voyageur par tes soixante bouches,
Lorsque le vent du nord, sifflant sur ces vallons,
Fait parler ton orchestre aux roulemens si longs.
Que de grands souvenirs! — L'architecte anonyme
Qui décrivit en rond les Arènes de Nîme,
Après les jours de sang, parmi ces bois épais,
Fit briller aux vaincus cet arc-en-ciel de paix.
Je pense au siècle antique où, foulant cette arène,
Rome passait ici dans sa pompe de reine;
Un jour elle s'assit sur ce même gazon,
D'où mes trop faibles yeux mesurent l'horizon;
Le ciel, comme aujourd'hui, comme au berceau des âges,
Versait un air limpide à ces doux paysages;

Dans ce vallon étroit, agreste corridor,
La lumière roulait, ainsi qu'un fleuve d'or;
Au vent oriental, vent qui souffle du Rhône,
La forêt druidique agitait sa couronne,
Avec des bruits si doux, si parfumés de thym,
Qu'on eût cru que ce bois murmurait du latin.
Rome vit autour d'elle ondoyer sept collines;
Son armée entonna des strophes sybillines;
Le Gard devint le Tibre, et le soldat romain
De sa maison lointaine oublia le chemin.
Rome prit son levier, elle tailla les roches
Qui du fleuve captif défendaient les approches;
Elle pétrit à flots ces merveilleux limons
Qui deviennent granit et cimentent les monts :
A l'ombre de la louve, orgueil du vexillaire,
Les blocs furent broyés, comme l'épi sur l'aire;
Rome, pour élever tous ces arcs triomphaux,
Moissonna des forêts et fit des échafauds;
Pour ravir une source aux collines vassales
Elle fit ruisseler des pierres colossales,
Et, roulant ces arceaux jetés d'un triple bond,
Comme sa signature elle écrivit ce pont.

MÉRY [1].

[1] M. Méry, qui est en ce moment à Marseille, nous annonce une suite d'articles sur les diverses cités du midi. Nous avons pensé qu'outre l'intérêt qui s'attache à la signature de M. Méry, ces articles auraient encore l'intérêt d'un rapprochement entre ses impressions et celles de M. Nisard, dont nos lecteurs n'ont pu oublier les esquisses sur Marseille, Arles et Nîmes. (*N. du D.*)

UNE VISITE A IBRAHIM PACHA.

J'étais à Constantinople en mai 1833. Ayant su qu'Ibrahim-Pacha campait avec ses Arabes à Cutaya, capitale de l'Anatolie, située à cent milles de distance, je partis pour le voir, après m'être muni d'un firman impérial qui devait me faire respecter sur la route. Un large caïque à voile nous transporta à Modena, sur la côte d'Asie. Là nous obtînmes des chevaux pour Brusa, où nous arrivâmes après avoir voyagé pendant dix-huit milles à travers un pays montagneux, couvert de vignobles et de mûriers. Nous fîmes halte toute une nuit à Innigual, où l'aga me fit avoir des chevaux frais pour le lendemain matin, et où je reçus l'hospitalité d'un vieux Turc qui refusa tout paiement. D'Innigual à Damalish, et de Damalish à Cutaya le paysage change souvent d'aspect, mais la terre est généralement fertile et bien cultivée. Aux approches de Cutaya ayant perdu notre chemin et la nuit survenant, nous nous arrêtâmes dans un petit hameau. Notre costume européen semblait étonner les habitans *primitifs* de ce canton. J'eus un vrai *lever* de curieux pour me voir souper, sans que je pusse me plaindre qu'aucun d'eux s'écartât de la gravité et de la réserve naturelles à ce peuple. Les Turcs de toutes les classes sont certainement doués de plus de dignité qu'aucune nation d'Europe. Qu'ils soient parvenus ou non, ils ont une aisance qui n'appartient parmi nous qu'à l'élite de la société.

A six milles de Cutaya est un petit bain entretenu par une source

d'eau minérale autour de laquelle s'est formé un hameau de douze maisons. C'était dans la meilleure de ces maisons qu'Ibrahim avait pris ses quartiers, escorté d'un détachement des gardes, avec Osman-Bey, son grand-amiral, et Nadir-Bey, commandant en chef de sa cavalerie. En arrivant, je m'adressai au second, lui disant que j'étais un officier anglais venu exprès de Constantinople pour offrir mes respects à Sa Hautesse. Pendant que je m'habillais, il m'annonça à son chef, qui ne me fit pas attendre audience. Dans une petite chambre sombre, où l'on foulait des tapis usés, je trouvai sur une basse ottomane ce héros de l'Orient qui venait de faire trembler le sultan dans sa capitale, et dont les victoires occupaient la diplomatie de tous nos cabinets d'Europe. Ibrahim est un homme replet, de taille moyenne, avec une physionomie nullement agréable, quoique exprimant l'intelligence et la détermination. Il était simplement vêtu, dans le costume de son pays, sans ornemens. Il me reçut d'une manière affable, m'invita à m'asseoir, et commença une conversation en français, par l'intermédiaire de ses deux beys. Il montra une grande sagacité d'observation et fut extrêmement amer contre les Russes, dont il se déclarait l'ennemi mortel, ajoutant qu'aussitôt que le premier coup de canon, signal d'une guerre générale, serait tiré en Europe, il marcherait contre eux avec cent mille hommes pour les chasser d'Asie, ayant juré d'être toujours prêt à les combattre en personne jusqu'à sa soixantième année : Ibrahim n'a que quarante-cinq ans. Quant au sultan et à ses troupes, il en parlait naturellement avec mépris, prétendant que si les autres puissances n'étaient pas intervenues il serait aujourd'hui, en dépit des Russes, à Constantinople, où il était ardemment attendu par le peuple. Ses deux grandes passions sont la passion de la guerre et celle de la liberté. Comme j'avais fait allusion à ses succès. « Ce n'est rien, me dit-il, comparativement à ce que j'espère faire avant de remettre l'épée dans le fourreau ; j'ai assez de soldats pour mes projets ; ce sont les armes qui me manquent. » Il me fit ensuite diverses questions sur les sentimens politiques des puissances européennes à l'occasion de la présence des Russes dans le Bosphore. « Croyez-vous, me demanda-t-il,

qu'on en sente toute l'importance? Les Russes se sont montrés très-habiles diplomates en cette occasion, je doute qu'ils soient assez insensés pour abandonner leur position actuelle. Quoi qu'il en soit, au reste, chacun est moralement convaincu que la guerre est tôt ou tard inévitable; la Russie fait déjà ombrage : ses prétentions finiront par inspirer aux autres cours le désir de l'humilier. La Russie elle-même ne peut ignorer la jalousie qu'elle excite : elle doit prévoir l'issue inévitable de la nouvelle situation politique où elle s'engage; c'est donc son intérêt de commencer la guerre lorsqu'elle y est si bien préparée. Avant que la France et l'Angleterre puissent rassembler leurs armées, la Russie peut achever la conquête de Constantinople, et une fois qu'elle sera complétement maîtresse du Bosphore, il sera presque impossible de l'en expulser. A tout événement, je ne comprendrais pas que la Russie hésitât à se déclarer dans une position qu'elle ne peut jamais espérer de reprendre, dans une position qui éloigne le théâtre de la guerre de ses propres domaines, et lui livre presque à coup sûr le Bosphore, l'objet de son ambitieuse politique depuis plus d'un siècle. »

— Il y avait alors 15,000 Russes campés sur le bord asiatique du Bosphore. Ibrahim en voulait presque autant aux Russes de leur modération que de leur intervention, se sentant le courage et même la force de leur disputer au moins cette riche proie que la diplomatie européenne arrachait en même temps aux deux antagonistes.

Après cette conversation, Ibrahim me dit qu'il allait au bain avec ses deux beys, et il me proposa de l'accompagner. A un quart de mille de la maison où j'avais été reçu était un petit bâtiment terminé en dôme et qui contenait un bain de marbre avec des siéges dans l'eau et une pièce pour s'habiller. Nous nous fîmes de longs peignoirs avec le linge à sécher, selon la mode turque, puis nous entrâmes dans le long bassin de natation, où nous nous amusâmes à nager et à plonger dans la belle eau chaude qui le remplit. Pendant le bain, la musique européenne d'Ibrahim exécutait divers morceaux en dehors du bâtiment, entre autres la valse du Freischutz et plusieurs airs de la révolution française, sans oublier la

fameuse MARSEILLAISE. Au sortir du bain, nous allâmes dîner. Le repas était servi mets à mets. La cuisine me parut très-simple, consistant surtout en pelaus, ragoûts et légumes. La seule boisson était l'eau. On mangeait *à la gamelle*, dans un large plat de fer-blanc ; le seul luxe du service était dans les cuillers et les verres d'argent. On a dit cependant qu'en fait de liqueurs Ibrahim affecte une tempérance qu'il ne pratique pas toujours ; mais ses manières sont simples sans manquer de noblesse ; sa vie sans faste et ses exploits contribuent également à faire de lui le digne représentant des anciens conquérans du monde oriental. Après le dîner, on fit entrer la musique égyptienne d'Ibrahim, composée de deux clarinettes, d'une flûte, d'une harpe, d'un tambourin, d'une sorte de violon à trois cordes et d'un tambour. En général, tous ces instrumens différaient par la forme et la construction des instrumens qui portent le même nom en Europe. Les musiciens jouèrent quelques airs nationaux, plaintifs et monotones ; ils s'accompagnaient de la voix, et leur accent nasal n'était nullement d'un effet agréable. Entre autres morceaux, ils nous donnèrent LA MARSEILLAISE, chantant les paroles en français ; mais si on ne m'avait prévenu du fait je ne m'en serais jamais douté sur le moment. Après le dîner, nous passâmes sous une tente dressée sur le gazon, près de la maison des bains. Là, Ibrahim, assis sur un sofa, reçut des pétitions ; plusieurs paysans venaient avec des requêtes qu'ils faisaient précéder de petits présens ; épiant une occasion favorable, lorsque le factionnaire tournait la tête, ils se précipitaient aux pieds du pacha, baisaient le bas de ses vêtemens, et, ayant déposé leur offrande, ils se retiraient à l'écart, attendant sa réponse. Il y en eut un qui apporta un beau chevreuil ; d'autres se contentaient d'offrir de moindres dons, tels qu'un panier de châtaignes, un bonnet en feutre du pays, et même un morceau de neige pour rafraîchir le sorbet. Ibrahim les traitait tous avec bienveillance, et ils s'en allaient contens ou paraissant l'être. L'enfant d'un pauvre homme, venu au bain pour achever de se guérir des suites de la petite vérole, entra sous la tente, les mains enveloppées de linge pour éviter tout contact, selon la coutume du pays. Ibrahim l'appela à lui,

le fit asseoir à son côté, sur le sofa, et le caressa avec bonté. Ensuite le pacha alla goûter quelques heures de sommeil, et je m'amusai à inspecter sa garde arabe. L'uniforme de cette garde consiste en une veste sans paremens, boutonnée jusqu'à la hauteur de la gorge; en ce large pantalon d'Orient, qui se retrécit au genou et va serrant les jambes jusqu'au-dessous de la cheville; en une écharpe blanche autour de la ceinture, et un chapeau de feutre rouge avec un pompon de pourpre; ses armes sont le mousquet et le sabre; l'étoffe de l'uniforme est, en été, de toile blanche, et en hiver, de drap, avec une espèce de surtout contre le froid.

Nadir-Bey, Polonais de naissance, est un des plus habiles conseillers du Pacha; son histoire a été singulière. Il servit d'abord les Russes dans une campagne contre les Persans, et alla rejoindre ses compatriotes lors de la dernière révolution polonaise. Après la prise de Varsovie, il entra au service du sultan; mais, tombé en disgrâce, il changea encore de drapeau et s'enrôla sous Ibrahim, qui en fit le commandant en chef de sa cavalerie. Osman-Bey, qui partage avec Nadir-Bey les bonnes grâces du pacha, est grand-amiral de la flotte et Turc de naissance. Il a été élevé en France, et a voyagé dans le sud de l'Europe. Ils parlent tous deux italien et français très-correctement. Ibrahim est brave et homme d'esprit; il a de grands talens militaires, avec la qualité rare de recevoir volontiers les avis de ses officiers européens. Ses soldats lui sont dévoués, et jusqu'ici ils ont vaincu toutes les troupes envoyées contre Ibrahim par le sultan.

Sur le soir, je fus invité à un souper dont Ibrahim n'était pas, et Osman-Bey nous y fit apporter une bouteille d'excellent vin de Bordeaux, à laquelle nous fîmes honneur.

Ibrahim tourne en ridicule les nouveaux costumes à l'européenne du sultan, et il ne cache pas son mépris pour ses fausses mesures de civilisation. Il exprime, au contraire, le plus grand respect pour la mémoire de Sélim III, le plus sage et le plus malheureux des sultans. Ibrahim enfin parle et agit en homme qui sait son importance et sa popularité dans la Turquie d'Europe. Il semble

s'intéresser beaucoup aux affaires de la Grèce : son opinion est que le roi Othon sera assassiné avant un an révolu.

Le lendemain matin, Nadir-Bey me fournit des chevaux pour me rendre à Cutaya, où le corps d'armée était stationné. Malheureusement j'arrivai trop tard pour y voir la cavalerie arabe, qu'on dit être la plus belle du monde. Si j'en crois Nadir-Bey, il y a plus d'un cheval qui ne vaut pas moins de 4,000 francs, même dans le pays. A en juger par les chevaux d'Ibrahim lui-même, Nadir-Bey pourrait bien avoir raison. Je n'ai jamais vu plus beau coursier que celui sur lequel le pacha avait fait toute cette campagne. C'était un vrai modèle.

L'armée de Cutaya était composée de quatre mille hommes environ, presque tous Arabes, dans le même uniforme que la garde, mais d'une couleur de brique. Ces hommes sont en général de belle taille, bien exercés, assez bien disciplinés. Pendant les trois mois qu'ils avaient été logés chez les habitans de la ville, on ne pouvait leur reprocher aucun acte de cruauté ou d'oppression. Parmi les officiers, entre autres ceux du premier rang, il y en avait plusieurs qui savaient les langues d'Europe. Nadir Bey m'assura qu'il n'avait jamais vu de plus braves soldats que les Arabes ; mais qu'il manquait encore quelque chose à leur discipline. L'armée d'Ibrahim est organisée à la française. Le matin, après mon arrivée, un détachement sortit de la ville, et quand il commença à gravir la colline, les chameaux, avec les femmes et les bagages de l'arrière-garde, étaient d'un effet très-pittoresque.

Cutaya, capitale de la Natolie, contient soixante-cinq mille habitans : elle est située au pied d'une montagne dont le sommet est couronné des débris de l'ancienne citadelle. Ses longs murs crénelés témoignent de son étendue et de sa grandeur avant qu'elle tombât au pouvoir de Bajazet; les rues sont étroites et sales, les maisons séparées entre elles par des ruines. Les femmes de Cutaya sont plus soigneuses de cacher leurs visages que celles de la Turquie d'Europe; leur coutume, à l'approche d'un étranger, est de s'asseoir en lui tournant le dos. Il y a là plus de la physionomie turque qu'à Constantinople. Les Grecs ne forment pas le douzième

de la population entière, et ils ne possèdent qu'une petite église souterraine, que je visitai. Elle était ornée de grossières images de la Vierge et de l'enfant Jésus, toutes dorées. La curiosité la plus célèbre de la ville est un vieux lion sculpté près du château, sur lequel courent maintes traditions. Je rendis visite au pacha de Cutaya, que je trouvai dans un kiosque, avec une fontaine au centre; il était avec quelques vieux Turcs, à la barbe bien peinte, et assis sur un divan circulaire; les uns mangeaient des œufs frits dans un même plat, un autre se faisait les ongles avec une gravité imperturbable. Le pacha lui-même, magnifique échantillon de Turc antique, s'occupait d'affaires administratives, et recevait les nombreux solliciteurs ou courtisans de son lever.

Quand je retournai à Constantinople, mon firman fut encore un talisman qui me valut les bonnes grâces des pachas sur la route, de bons chevaux, de bons gîtes, et tous les agrémens de l'hospitalité musulmane.

G. M. (*The Metropolitan.*)

REVUE CRITIQUE.

MÉMOIRES INÉDITS DE MIRABEAU. — ÉTUDE SUR MIRABEAU, PAR M. VICTOR HUGO [1].

Les Mémoires de Mirabeau sont de nature à occuper long-temps et le public et la critique. On peut le dire, sans que la métaphore paraisse outrée, le lecteur ouvrira ces volumes qui promettent de lui révéler l'homme tout entier, avec la même émotion que dut éprouver celui qui osa le premier plonger ses regards dans les entrailles d'un volcan, le lendemain d'une éruption. Ce nom de Mirabeau est encore si grand, quoique nous ayons eu depuis un nom plus grand encore, qu'il excite d'abord un étonnement muet ; ce nom évoque le souvenir de tant d'orages et de ruines politiques, qu'il nous remplit, avant toute réflexion, d'un sentiment d'effroi, et nous ramène, avec nos pères, sur l'abîme rouvert de cette révolution que Napoléon lui-même n'avait pu fermer que temporairement pour le brillant passage de son génie et de ses victoires.

Aujourd'hui nous pouvons nous abstenir d'autant mieux d'analyser les deux premiers volumes de cette publication importante, qu'une curiosité bien naturelle nous arrête d'abord à la brochure qui l'accompagne; non que nous attendions de M. Victor Hugo une appréciation analytique, impartiale et complète de Mirabeau, telle que l'histoire la demande; il serait trop difficile à M. Victor

[1] Mémoires, 2 volumes. Prix : 15 francs. — Étude, 1 volume. Prix : 2 francs 50 centimes. Chez MM. Urbain Canel et A. Guyot.

Hugo de se dépouiller de son individualité de poète pour juger le grand orateur, le grand écrivain, l'homme d'état, autrement qu'en poète; mais de ce point de vue tout personnel, sans être étroit, peuvent sortir cependant, selon nous, des aperçus plus profonds, plus élevés, et plus neufs, et quelquefois plus vrais que ceux de la critique ordinaire. Nous croyons à la divination des poètes. Enfin il y avait ici entre le génie de Mirabeau et celui de M. Victor Hugo un rapprochement naturel, que la sagacité des éditeurs a su découvrir. Faire juger Mirabeau par M. Victor Hugo, n'est-ce pas faire juger le réformateur politique de l'autre siècle par le réformateur littéraire de celui-ci? Aussi voyez comme M. Victor Hugo, dont la volonté de fer se complaît constamment, dans sa carrière d'innovations, à donner des démentis à la critique, s'est emparé de cette phase de la carrière de Mirabeau, où la critique contemporaine refusait à l'orateur les qualités mêmes qui sont aujourd'hui ses titres les plus incontestables! Nous ne sommes pas de ceux qui trouveront la comparaison très-exacte entre Mirabeau orateur et M. Victor Hugo auteur dramatique; mais nous trompons-nous en disant que c'est cette comparaison instinctive qui a contribué à la verve du beau morceau que nous allons citer?

« Il ne faudrait pas croire que du moment où cet homme sortit de la famille pour apparaître au peuple, il ait été tout de suite et par acclamation accepté *dieu*. Les choses ne vont jamais ainsi d'elles-mêmes. Où le génie se lève l'envie se dresse. Bien au contraire, jusqu'à l'heure de sa mort, jamais homme ne fut plus complétement et plus constamment nié dans tous les sens que Mirabeau.

Lorsqu'il arriva, comme député d'Aix, aux états-généraux, il n'excitait la jalousie de personne. Obscur et mal famé, les bonnes renommées s'en inquiétaient peu; laid et mal bâti, les seigneurs de belle mine en avaient pitié. Sa noblesse disparaissait sous l'habit noir, sa physionomie sous la petite-vérole. Qui donc eût songé à être jaloux de cette espèce d'aventurier, repris de justice, difforme de corps et de visage, ruiné d'ailleurs, que les petites gens d'Aix avaient député aux états-généraux, dans un moment de fièvre et par mégarde, sans doute, et sans savoir pourquoi? Cet homme, en vérité, ne comptait pas. Le premier venu était beau, riche

et considérable à côté de lui. Il n'offusquait aucune vanité, il ne gênait les coudes d'aucune prétention. C'était un chiffre quelconque que les ambitions qui se jalousaient comptaient à peine dans leurs calculs.

Peu à peu cependant, comme le crépuscule de toutes les choses anciennes arrivait, il se fit assez d'ombre autour de la monarchie pour que le sombre éclat propre aux grands hommes révolutionnaires devînt visible aux yeux. Mirabeau commença à rayonner.

L'envie alors vint à ce rayonnement, comme tout oiseau de nuit à toute lumière. A dater de ce moment, l'envie prit Mirabeau, et ne le quitta plus. Avant tout, chose qui semble étrange et qui ne l'est pas, ce qu'elle lui contesta jusqu'à son dernier souffle, ce qu'elle lui nia sans cesse en face, sans lui épargner d'ailleurs les autres injures, ce fut précisément ce qui est la véritable couronne de cet homme dans la postérité, son génie d'orateur. Marche que l'envie suit toujours d'ailleurs! C'est toujours à la plus belle façade d'un édifice qu'elle jette des pierres. Et puis, à l'égard de Mirabeau, l'envie, il faut en convenir, était inépuisable en bonnes raisons. *Probitas*, l'orateur doit être sans reproche : M. de Mirabeau est reprochable de toutes parts; *præstantia*, l'orateur doit être beau : M. de Mirabeau est laid; *vox amœna*, l'orateur doit avoir un organe agréable : M. de Mirabeau a la voix dure, sèche, criarde, tonnant toujours et ne parlant jamais; *subrisus audientium*, l'orateur doit être bien-venu de son auditoire : M. de Mirabeau est haï de l'assemblée, etc.; et une foule de gens, fort contens d'eux-mêmes, concluaient : *M. Mirabeau n'est pas orateur.*

Or, loin de prouver cela, tous ces raisonnemens ne prouvaient qu'une chose, c'est que les Mirabeaux ne sont pas prévus par les Cicérons.

Certes il n'était pas orateur à la manière dont ces gens l'entendaient; il était orateur selon lui, selon sa nature, selon son organisation, selon son ame, selon sa vie. Il était orateur parce qu'il était haï, comme Cicéron parce qu'il était aimé; il était orateur parce qu'il était laid, comme Hortensius parce qu'il était beau; il était orateur parce qu'il avait souffert, parce qu'il avait failli, parce qu'il avait été, bien jeune encore et dans l'âge où s'épanouissent toutes les ouvertures du cœur, repoussé, moqué, humilié, méprisé, diffamé, chassé, spolié, interdit, exilé, emprisonné, condamné; parce que, comme le peuple de 1789, dont il était le plus complet symbole, il avait été tenu en minorité et en tutelle beaucoup au-delà de l'âge de raison; parce que la paternité avait été dure pour lui comme

la royauté pour le peuple; parce que, comme le peuple, il avait été mal élevé; parce que, comme au peuple, une mauvaise éducation lui avait fait croître un vice sur la racine de chaque vertu; il était orateur parce que, grâce aux larges issues ouvertes par les ébranlemens de 1789, il avait enfin pu extravaser dans la société tous ses bouillonnemens intérieurs, si long-temps comprimés dans la famille; parce que, brusque, inégal, violent, vicieux, cynique, sublime, diffus, incohérent, plus rempli d'instincts encore que de pensées, les pieds souillés, la tête rayonnante, il était en tout semblable aux années ardentes dans lesquelles il a resplendi et dont chaque jour passait marqué au front par sa parole. Enfin, à ces hommes imbéciles, qui comprenaient assez peu leur temps pour lui adresser, à travers mille objections, d'ailleurs souvent ingénieuses, cette question, s'il se croyait sérieusement orateur? il aurait pu répondre d'un seul mot : « Demandez à la monarchie qui finit, demandez à la révolution qui commence. »

On a peine à croire, aujourd'hui que c'est chose jugée, qu'en 1790, beaucoup de gens, et dans le nombre de doucereux amis, conseillaient à Mirabeau, *dans son propre intérêt, de quitter la tribune, où il n'aurait jamais de succès complet*, ou du moins *d'y paraître moins souvent*. Nous avons les lettres sous les yeux. On a peine à croire que dans ces mémorables séances où il remuait l'assemblée comme de l'eau dans un vase, où il entrechoquait si puissamment dans sa main toutes les idées sonores du moment, où il forgeait et amalgamait si habilement dans sa parole sa passion personnelle et la passion de tous, après qu'il avait parlé et pendant qu'il parlait et avant qu'il parlât, les applaudissemens étaient toujours mêlés de huées, de rires et de sifflets. Misérables détails criards que la gloire a estompés aujourd'hui! Les journaux et les pamphlets du temps ne sont qu'injures, violences et voies de fait contre le génie de cet homme. On lui reproche tout, à propos de tout. Mais le reproche qui revient sans cesse, et comme par manie, c'est *sa voix rude et âpre*, et *sa parole toujours tonnante*. Que répondre à cela? Il a la voix rude, parce qu'apparemment le temps des douces voix est passé. Il a la parole tonnante, parce que les événemens tonnent de leur côté, et que c'est le propre des grands hommes d'être de la stature des grandes choses.

Et puis, et ceci est une tactique qui a été de tout temps invariablement suivie contre les génies, non-seulement les hommes de la monarchie, mais encore ceux de son parti, car on n'est jamais mieux haï que dans son

propre parti, étaient toujours d'accord, comme par une sorte de convention tacite, pour lui opposer sans cesse et lui préférer en toute occasion un autre orateur, fort adroitement choisi par l'envie en ce sens qu'il servait les mêmes sympathies politiques que Mirabeau, Barnave. Et la chose sera toujours ainsi. Il arrive souvent que dans une époque donnée, la même idée est représentée à la fois à des degrés différens par un homme de génie et par un homme de talent. Cette position est une heureuse chance pour l'homme de talent. Le succès présent et incontesté lui appartient. (Il est vrai que cette espèce de succès-là ne prouve rien et s'évanouit vite.) La jalousie et la haine vont droit au plus fort. La médiocrité serait bien importunée par l'homme de talent si l'homme de génie n'était pas là; mais l'homme de génie est là, elle soutient l'homme de talent et se sert de lui contre le maître. Elle se leurre de l'espoir chimérique de renverser le premier, et dans ce cas-là (qui ne peut se réaliser d'ailleurs), elle compte avoir ensuite bon marché du second; en attendant, elle l'appuie et le porte le plus haut qu'elle peut. La médiocrité est pour celui qui la gêne le moins et qui lui ressemble le plus. Dans cette situation, tout ce qui est ennemi à l'homme de génie est ami à l'homme de talent. La comparaison qui devrait écraser celui-ci l'exhausse. De toutes les pierres que le pic et la pioche et la calomnie et la diatribe et l'injure peuvent arracher à la base du grand homme, on fait un piédestal à l'homme secondaire. Ce qu'on fait crouler de l'un sert à la construction de l'autre. C'est ainsi que vers 1790, on bâtissait Barnave avec tout ce qu'on ruinait de Mirabeau.

Rivarol disait : « M. Mirabeau est plus écrivain, M. Barnave est plus » orateur. »—Pelletier disait : « Le Barnave oui, le Mirabeau non. » — « La mémorable séance du 13, écrivait Chamfort, a prouvé plus que ja- » mais la prééminence déjà démontrée depuis long-temps, de M. Barnave » sur M. de Mirabeau comme orateur. » — « Mirabeau est mort, mur- » murait M. Target en serrant la main de Barnave, son discours sur la » formule de promulgation l'a tué. »—« Barnave, vous avez enterré Mira- » beau, » ajoutait Duport, appuyé du sourire de Lameth, lequel était à Duport comme Duport à Barnave, un diminutif. — « M. Barnave fait » plaisir, disait M. Goupil, et M. Mirabeau fait peine. » — « Le comte » de Mirabeau a des éclairs, disait M. Camus, mais il ne fera jamais un » discours, il ne saura même jamais ce que c'est. Parlez-moi de Bar- » nave! » — M. Mirabeau a beau se fatiguer et suer, disait Robespierre

» il n'atteindra jamais Barnave, qui n'a pas l'air de prétendre tant que » lui et qui vaut plus (1) » Toutes ces pauvres petites injustices égratignaient Mirabeau et le faisaient souffrir au milieu de sa puissance et de ses triomphes. Coups d'épingle au porte-massue.

Et si la haine, dans son besoin de lui opposer quelqu'un, n'importe qui, n'avait pas eu un homme de talent sous la main, elle aurait pris un homme médiocre. Elle ne s'embarrasse jamais de la qualité de l'étoffe dont elle fait son drapeau. Mairet a été préféré à Corneille, Pradon à Racine. Voltaire s'écriait, il n'y a pas cent ans :

On m'ose préférer Crébillon le barbare!

En 1808, Geoffroy, le critique le plus écouté qui fût en Europe, mettait « M. Lafon fort au-dessus de M. Talma. » Merveilleux instinct des coteries! En 1798, on préférait Moreau à Bonaparte; en 1815, Wellington à Napoléon.

Nous le répétons, parce que, selon nous, la chose est singulière, Mirabeau daignait s'irriter de ces misères. Le parallèle avec Barnave l'offusquait. S'il avait regardé dans l'avenir, il aurait souri; mais c'est en général le défaut des orateurs politiques, hommes du présent avant tout, d'avoir l'œil trop fixé sur les contemporains et pas assez sur la postérité.

Ces deux hommes, Barnave et Mirabeau, présentaient d'ailleurs un contraste. Dans l'assemblée, quand l'un ou l'autre se levait, Barnave était toujours accueilli par un sourire, et Mirabeau par une tempête. Barnave avait en propre l'ovation du moment, le triomphe du quart d'heure, l'applaudissement de tous, même du côté droit. Mirabeau avait la lutte et l'orage. Barnave était un assez beau jeune homme et un très-beau parleur. Mirabeau, comme disait spirituellement Rivarol, était un *monstrueux bavard*. Barnave était de ces hommes qui prennent chaque matin la mesure de leur auditoire, qui tâtent le pouls de leur public, qui ne se hasardent jamais hors de la possibilité d'être applaudis, qui baisent toujours humblement le talon du succès; qui arrivent à la tribune, quelquefois avec l'idée du jour, le plus souvent avec l'idée de la veille, jamais avec l'idée du lendemain, de peur d'aventure; qui ont une faconde bien nivelée, bien plane et bien roulante, sur laquelle cheminent et circulent à petit bruit avec leurs divers bagages toutes les idées communes de leur temps; qui,

(1) Faute de français. Il faudrait *qui vaut davantage*. V. H.

de crainte d'avoir des pensées trop peu imprégnées de l'atmosphère de tout le monde, mettent sans cesse leur jugement dans la rue comme un thermomètre à leur fenêtre. Mirabeau, au contraire, était l'homme de l'idée neuve, de l'illumination soudaine, de la proposition risquée; fougueux, échevelé, imprudent, toujours inattendu partout, choquant, blessant, renversant, n'obéissant qu'à lui-même, cherchant le succès sans doute, mais après beaucoup d'autres choses, et aimant mieux encore être applaudi par ses passions dans son cœur que par le peuple dans les tribunes, bruyant, trouble, rapide, profond, rarement transparent, jamais guéable, et roulant pêle-mêle dans son écume toutes les idées de son époque souvent fort rudoyées dans leur rencontre avec les siennes. L'éloquence de Barnave à côté de l'éloquence de Mirabeau, c'était un grand chemin côtoyé par un torrent.

Aujourd'hui que le nom de Mirabeau est si grand et si accepté, on a peine à se faire une idée de la façon excessive dont il était traité par ses collègues et par ses contemporains. C'était M. de Guillermy s'écriant tandis qu'il parlait : « M. Mirabeau est un scélérat, un assassin ! » C'étaient MM. d'Ambly et de Lautrec vociférant : « Ce Mirabeau est un grand gueux ! » Après quoi M. de Foucault lui montrait le poing, et M. de Virieu disait : « Monsieur Mirabeau, vous nous insultez. » Quand la haine ne parlait pas, c'était le mépris. « Ce petit Mirabeau ! » disait M. de Castellanet au côté droit. — « Cet extravagant ! » disait M. Lapoule au côté gauche. — Et lorsqu'il avait parlé, Robespierre grommelait entre ses dents : « Cela ne vaut rien ! »

Quelquefois cette haine d'une si grande partie de son auditoire laissait trace dans son éloquence, et au milieu de son magnifique discours *sur la régence*, par exemple, il échappait à ses lèvres dédaigneuses des paroles comme celles-ci, paroles mélancoliques, simples, résignées et hautaines, que tout homme dans une situation pareille devrait méditer : « Pendant » que je parlais et que j'exprimais mes premières idées sur la régence, » j'ai entendu dire avec cette indubitabilité charmante à laquelle je suis » dès long-temps apprivoisé : *Cela est absurde ! cela est extravagant !* » *cela n'est pas proposable !* Mais il faudrait réfléchir. » Il parlait ainsi le 25 mars 1791, sept jours avant sa mort.

Au dehors de l'Assemblée, la presse le déchirait avec une étrange fureur. C'était une pluie battante de pamphlets sur cet homme. Les partis extrêmes le mettaient au même pilori. Ce nom, *Mirabeau*, était prononcé

avec le même accent à la caserne des gardes-du-corps et au club des Cordeliers. M. de Champcenetz disait : « Cet homme a la petite-vérole à » l'ame. » M. de Lambesc proposait de le faire enlever par vingt cavaliers, *et conduire aux galères.* Marat écrivait : « Citoyens, élevez huit » cents potences, pendez-y tous ces traîtres, et à leur tête l'infâme Ri- » quetty l'aîné ! » Et Mirabeau ne voulait pas que l'Assemblée nationale poursuivît Marat, se contentant de répondre : « Il paraît qu'on publie des » extravagances ; c'est un paragraphe d'homme ivre. »

Ainsi, jusqu'au 1er avril 1791, Mirabeau est *un gueux* (1), *un extravagant* (2), *un scélérat*, *un assassin* (3), *un fou* (4), *un homme médiocre* (5), *un orateur du second ordre* (6), *un monstrueux bavard* (7), *hué*, *sifflé*, *conspué plus encore qu'applaudi* (8). Lambesc propose pour lui *les galères*, Marat *la potence.* Il meurt le 2 avril ; le 3 on invente pour lui le Panthéon.

Grands hommes ! voulez-vous avoir raison demain ? mourez aujourd'hui. »

Est-il besoin de signaler au lecteur tout ce qui est allusion dans ce morceau ? Est-il besoin de dire comment se nomment en 1834 le Mirabeau et le Barnave du théâtre ? Quant aux critiques à qui dans la pensée de M. Victor Hugo s'applique aussi le *mutato nomine de te Fabula narratur*, ils doivent le remercier d'un apologue si courtois, et en retour souhaiter à l'auteur de Marie Tudor d'avoir raison le plus tard possible.

La suite de cette brochure contient plusieurs passages supérieurs à celui-ci. En masse, l'*étude* de M. Victor Hugo est un travail partout empreint de son originalité tour à tour grandiose et prétentieusement familière, mais souvent aussi vraiment grande et d'une vulgarité énergique. Cette alternative d'exagération espagnole et de dédaigneuse rusticité était dans l'éloquence de Cromwell, comme dans l'éloquence de Napoléon, comme dans celle de Mirabeau lui-même ; mais peut-être M. Victor Hugo l'imite-t-il trop crûment, et il aurait besoin d'étudier l'art avec lequel M. de Chateaubriand,

(1) MM. d'Ambly et de Lautrec. — (2) M. Lapoule. — (3) M. de Guillermy. — (4), (5), (6) Journaux et pamphlets du temps. — (7) Rivarol. — (8) Pelletier.

notre maître à tous, use de ces antithèses imprévues dans son admirable style. Ainsi dans une suite de métaphores qui nous peignent Mirabeau à la tribune, le grand orateur est successivement un taureau furieux, *qui prend son interrupteur au ventre, l'enlève en l'air, et le foule aux pieds;*—un polichinelle *qui cogne désespérément son ennemi sur les angles de la tribune;*—un dieu Borée *dont le souffle orageux fait moutonner toutes les têtes d'une assemblée*, etc. Redevenu homme ou tigre, *il mâche avec rage les dilemmes filandreux de l'abbé Maury, qu'il recrache au côté droit, tordus, déchirés, disloqués, dévorés à demi et tout couverts de l'écume de sa colère;* ou bien *il enfonce les ongles de son syllogisme dans la phrase molle et flasque de l'avocat Target.* Plus loin, nous avons l'*envergure de Mirabeau se déployant à l'air, dans l'atmosphère sociale.* Tout cela est-il de bon goût? Avons-nous deux styles et un seul homme, comme dit le poète en parlant de M. de Mirabeau le père? M. de Malines, l'aumônier du dieu Mars, s'est permis d'appeler Napoléon un Jupiter-Scapin; M. Victor Hugo appelle quelque part Cromwell un Tibère-Dandin. Que dirait-il si quelque critique tout aussi mauvais plaisant allait appeler le Cromwell et le Bonaparte du romantisme français un Pindare-Turlupin? Mais encore une fois nous sommes de ceux qui achètent volontiers une belle chose au prix de vingt défauts, et nous regrettons que l'espace nous manque pour citer l'éloquente et grave conclusion où M. Victor Hugo distingue les grands hommes de révolution des grands hommes de progrès. Ici le poète est homme politique, et fait plus large la part de cette moralité qui doit dominer, selon nous, toutes les questions politiques et toutes les questions littéraires. Il nous semblait jusque-là que M. Victor Hugo sacrifiait un peu trop les principes aux licences des génies d'exception, tels que Mirabeau.

REVUE DE PARIS [1].

[1] Les lecteurs de la REVUE DE PARIS ne sauraient avoir oublié les articles sur Mirabeau publiés par M. Jules Janin dans les tomes XXIV et XXV de la première série. Ces articles méritent au moins d'être relus après l'ÉTUDE de M. Victor Hugo

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — L'astre de la tribune politique, qui avait failli éclipser la littérature la semaine précédente, a un peu pâli à son tour pendant celle-ci; peut-être le grand souvenir de Mirabeau, évoqué par la publication de ses Mémoires, et *l'Étude* de M. Victor Hugo, ont réveillé l'éloquence de nos orateurs.

Les théâtres ont bravement lutté contre la concurrence des soirées et des bals. L'Opéra donnerait une représentation tous les soirs qu'il serait tous les soirs plein, tant l'affluence est grande, non-seulement quand Mlle Taglioni danse, ou quand M. Nourrit et Mme Damoureau chantent, mais encore quand ces artistes cèdent courtoisement le mérite de la recette aux danseurs espagnols. — Au Théâtre-Italien, les dilettanti ne se rassasient pas des divins accords de Mozart et de Rossini. — Un petit opéra *posthume* a fait applaudir aux Nouveautés le nom de Berton. — Le Théâtre-Français a représenté ÉDOUARD EN ÉCOSSE, pièce qu'on croyait à l'index, et qui a fait plaisir, toute politique à part. Mlle Mars y est secondée par Firmin. — Les théâtres secondaires n'ont pas eu de succès bien éclatans; mais les pièces en faveur au Gymnase, au Vaudeville, aux Variétés et au Palais-Royal, ne sont pas encore usées.

— Cette semaine a eu lieu le mariage du spirituel auteur du JEUNE MARI, des TROIS QUARTIERS, etc. Un grand nombre d'artistes et de littérateurs assistaient à la bénédiction nuptiale. M. Mazères a épousé la nièce de l'honorable M. Gérard, ex-premier peintre, union très-désintéressée, dit-on, malgré de riches promesses.

— Le second bal de l'Opéra a été plus magnifique encore, et surtout plus animé que le premier.

— Le théâtre du Palais-Royal, qu'on voulait empêcher de danser par autorité de justice, s'est piqué au jeu : ses bals du samedi sont très-brillans, et la bonne société y retient des loges.

— M. Viennet publiera sous peu de jours LE CHATEAU SAINT-ANGE, roman dont nous parlerons dimanche.

— La Revue de Paris a plusieurs fois cité le nom de M. Michelet, jeune professeur d'histoire, qui intéresse et passionne même par ses leçons un auditoire de plus en plus nombreux. Nous signalons à quiconque aime une imagination ardente, mais nourrie de fortes études, les deux volumes d'Histoire de France publiés récemment par M. Michelet, chez M. Hachette. C'est un talent encore inégal, plutôt en voie de progrès que déjà complet, mais un beau talent. Nous examinerons le livre de M. Michelet, ainsi que le livre non moins remarquable, dans un autre genre, de M. E. Quinet, Ahasuérus, qui par la forme a quelque rapport avec la Panhypocrysiade de M. Lemercier, mais d'un autre ordre d'idées. La Revue de Paris n'est pas dirigée par cet esprit étroit des coteries qui ne connaissent de talens que ceux qu'elles croient avoir inféodés à leur bannière. Nous désirons nous associer, quant à nous, par la pensée du moins et par l'analyse, si nous ne pouvons faire plus, à tous les succès comme à toutes les gloires de notre littérature. Nous ne cachons pas nos sympathies et nos préférences; mais nous ne comprenons pas ces petits Calvins qui voudraient, en l'an de grâce 1834, brûler Servet avec ses livres.

— souvenirs d'un sexagénaire, tome IV. — Ce quatrième volume des Mémoires de M. Arnault serait-il le dernier? Nous le regretterions, car il est peu de livres plus amusans et plus riches en anecdotes politiques ou littéraires. Ne négligez même pas les notes : il en est une dans ce quatrième volume qui nous révèle la vérité sur l'assassinat des ministres à Radstadt.

— venezia la bella. — Ce roman de M. Alphonse Royer (publié par M. Eugène Renduel) participe du drame et de l'épopée. Peut-être s'il y avait un défaut à reprendre, ce serait l'abus de la poésie en prose; mais c'est le défaut heureux d'une belle imagination et qui s'explique par la poésie du sujet. Venezia la bella est une belle résurrection de Venise, un tableau fait avec amour. M. Alphonse Royer s'est inspiré sur les lieux mêmes, et on ne dira pas de lui comme on pourrait dire de tant de *romanciers-voyageurs descriptifs*, qu'ils ressemblent à ce bon bibliographe qui croyait bien connaître Venise, pour avoir dans sa bibliothèque un vieux traité de Re Venatica, titre qui signifie (nous le traduisons pour les dames) de l'Art de la Venerie, ou de la chasse. Nous tenons à prouver plus tard que M. Alphonse Royer mérite cet éloge.

— C'est la semaine prochaine, sans retard, que paraîtront, chez MM. Charles Gosselin et Dumont, éditeurs, les deux premiers volumes des Mémoires et Voyages du capitaine Basil Hall. C'est le récit complet d'une vie de marin, depuis son noviciat d'aspirant jusqu'au grade

de capitaine : aventures de terre et de mer, descriptions, anecdotes, etc., il y a dans ce livre tout l'intérêt des voyages et du roman. Il s'adresse à tous les âges, et sera lu avec le même plaisir dans les cabines du bord et dans les boudoirs.

— L'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, dont nous avons annoncé la publication, se continue avec le plus grand succès. Les livraisons paraissent régulièrement le 10 et le 25 de chaque mois. La troisième est en vente.

—HABITATIONS DES PERSONNAGES LES PLUS CÉLÈBRES. — La neuvième livraison de ce beau recueil de vues lithographiées prouve que l'entreprise de MM. Régnier et Champin a trouvé les encouragemens qu'elle mérite. L'idée est heureuse et bien exécutée. Peut-être cette livraison est moins pittoresque que les précédentes : c'est que les artistes ont eu à retracer plus d'habitations de ville que de maisons de plaisance. Les souvenirs valent mieux que les sites ; mais avec un paysagiste tel que M. Régnier, nous serons dédommagés dans la prochaine livraison, et puis il s'agit de varier. Nous voici déjà à la cinquantième planche.

— TCHAO-CHI-KOU-EUL ou *l'Orphelin de la Chine*, drame en prose et en vers, suivi de mélanges de littérature chinoise; traduit du chinois par Stanislas Julien, membre de l'Institut; 1 vol. in-8°, chez M. Moutardier, libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 8, prix : 7 fr. 50 c. — Tout le monde connaît L'ORPHELIN DE LA CHINE, tragédie de Voltaire, composée sur une traduction très-incomplète du drame chinois, par le père Prémare, jésuite français, qui résida trente ans à Péking. Voltaire dit dans sa préface que « L'ORPHELIN DE TCHAO (véritable titre de la pièce) est un » monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine » que toutes les relations que l'on a faites et que l'on fera jamais de ce » vaste empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, » si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. »

Après avoir mis le drame chinois fort au-dessus de nos pièces du quatorzième siècle, Voltaire prétend « qu'on ne peut comparer L'ORPHELIN » DE TCHAO qu'aux tragédies françaises et espagnoles du dix-septième » siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées et de la » mer. L'action de la pièce chinoise dure vingt-cinq ans, *comme dans les* » *farces monstrueuses* de Shakspeare et de Lope de Véga, qu'on a nommées tragédies. C'est un entassement d'événemens incroyables, etc. » Voltaire ajoute que, « malgré l'*incroyable*, il règne de l'intérêt dans » cette pièce, et que, malgré la foule des événemens, *tout est de la*

» *clarté la plus lumineuse*. Ce sont deux grands mérites en tout temps » et chez toutes les nations, et ce mérite manque à beaucoup de nos pièces » modernes. Il est vrai que la pièce chinoise n'a pas d'autres beautés. » Unité de temps et d'action, développemens des sentimens, peintures » des mœurs, éloquence, raison, passion, *tout lui manque;* et cepen- » dant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que » nous faisions alors. »

Il y a beaucoup de vérités et beaucoup d'erreurs dans ce jugement de Voltaire. Il n'aurait pas écrit surtout les dernières paroles de notre citation s'il avait connu la pièce chinoise complète, telle que M. Stanislas Julien vient de nous la donner; car c'est précisément la partie en vers du drame, consacrée au *développement des sentimens*, aux *peintures de mœurs*, à l'*éloquence*, à la *raison* et à la *passion*, dont parle Voltaire, et qui avait été laissée de côté dans la traduction du père Prémare, que M. Stanislas Julien a complétement traduite. Ayant fait une étude approfondie de la poésie chinoise, il est le premier Européen qui soit parvenu à traduire un drame chinois complet avec toute la partie en vers, chantée ou déclamée sur une mélopée convenue; et le drame que nous annonçons aujourd'hui, retraduit par lui après le père Prémare, est la seconde preuve qu'il en donne (¹). On ne peut s'empêcher de remarquer, en le lisant, que tous les passages en vers qui n'avaient pas encore été traduits, et qui sont indiqués par des guillemets, forment la partie la plus intéressante et la plus poétique de l'ouvrage, et que l'ancienne traduction du père Prémare n'en était qu'un canevas décharné. Pour rendre sa publication encore plus intéressante pour toutes les personnes qui s'étudient à observer les procédés de l'esprit historique et de l'esprit dramatique, M. Stanislas Julien a fait précéder son drame de pièces historiques qui ont servi au poète dramatique pour la composition de sa pièce, et qu'il a traduites du Ssé-ki ou *Livre historique*, de Ssé-ma-tsian, célèbre historien chinois. Le volume est terminé par des nouvelles historiques et des poésies également traduites du chinois par M. Julien, qui peut nous faire connaître ainsi une bonne partie de l'immense littérature chinoise, encore trop peu connue. G. P.

LA BIBLE (¹). — La Revue de Paris a déjà entretenu ses lecteurs de l'importante publication de M. Cahen; depuis, plusieurs volumes en ont fait connaître l'esprit; les organes les plus opposés de la presse française en ont reconnu le mérite, et l'érudite Allemagne a fait entendre son approbation imposante.

(¹) Traduction nouvelle accompagnée du texte hébreu et de notes philologiques, géographiques et littéraires, par S. Cahen. 1re, 2e, 3e et 4e livraisons.

Que LA BIBLE soit ou ne soit pas d'inspiration divine, que les différentes parties qui la composent soient d'une ou de plusieurs époques, ce sont là des questions ardues que les savans ont discutées et qu'ils discuteront encore. La prévention seule peut donc faire un crime à M. Cahen de raisonner dans ses notes, et de ne pas transcrire tout avec humilité, sans se permettre des observations inspirées par le bon sens.

Mais, quelle que soit la face sous laquelle on envisage LA BIBLE, elle reste un monument, sous le rapport littéraire et moral. Ce livre renferme des beautés de premier ordre, et qui ont inspiré Milton, Racine, Klopstock, Gessner, Chateaubriand, Lamartine, etc. C'est surtout sous ce rapport que l'ouvrage de M. Cahen est vraiment remarquable. Voilà enfin une traduction dégagée de toute préoccupation politique ou religieuse, un travail consciencieux, et, comme dit Montaigne, *un ouvrage de bonne foi*. M. Cahen n'est ni frondeur ni louangeur : il blâme ce qu'il croit blâmable; en faisant la part des temps et des mœurs, il fait ressortir le beau, le sublime, mais non en enthousiaste, avec une ferveur de néophyte. « Le législateur des » Hébreux, dit M. Cahen (note 17 du chapitre IV, tome XXXI), tel que » l'histoire le présente, n'était nullement belliqueux, mais inflexible, » dur et, comme Samuel, sans pitié dans les vengeances. C'est un grand » homme, un grand législateur, mais selon le type asiatique. Dans son » adolescence, il tue un Égyptien; ensuite, lors du veau d'or, où son » frère est tant compromis, il ordonne à une partie du peuple de mas- » sacrer l'autre : de même dans l'affaire des Madianites; et ici, après la » bataille, il fait massacrer des femmes et des enfans que l'humanité du » guerrier avait épargnés. Ce caractère annonce une éducation et des ha- » bitudes sacerdotales. » Il ne s'agit pas pour nous d'examiner si cette réflexion est orthodoxe ou non. Nous la citons pour faire connaître l'esprit philosophique de l'auteur.

Partout, dans le travail de M. Cahen, on remarque cette manière franche de peser hommes et choses; mais ce n'est pas là le seul mérite de cette publication : on y trouve des extraits précieux et étendus des rabbins les plus estimés, tels que Maïmonides et Aben Esra; des commentateurs les plus dignes d'être consultés, tels que Philon, parmi les anciens et les philologues allemands de notre temps. Parmi ces derniers, nous remarquons surtout les extraits de Vater. Voici une citation de Philon, que fait M. Cahen, dans son volume de l'*Exode*, au sujet du vol : « Ceux-là » sont encore voleurs, dit Philon, qui par nature favorisent l'oligarchie, » n'aspirent que dynastie, despotisme, exécutent d'immenses rapines, » et, à vrai dire, couvrent leurs larcins sous les noms honnêtes de gou- » vernement, d'empire. » « Voilà, ajoute M. Cahen, ce qu'écrivait un » juif, dans une ville d'Afrique, sous le règne de Caligula. »

SOUVENIRS DE SAINTE-HÉLÈNE,

PENDANT LA CAPTIVITÉ DE NAPOLÉON,

PAR UNE DAME.

DEUXIÈME EXTRAIT.

Je traversais un jour le jardin de Longwood, accompagnée de ma petite Émilie, lorsque Napoléon se trouva tout à coup devant nous au détour d'une allée. La première question fut adressée à ma fille, sa question habituelle chaque fois qu'il la rencontrait : « Mademoiselle, êtes-vous sage? » Et là-dessus mon Émilie, avec cet air moitié riant, moitié boudeur que prennent les enfans sans savoir pourquoi, répondit : « Non.

— Non! répéta Napoléon; eh bien! ma petite amie, je vais vous mettre en pénitence. »

Et à son tour il la regarda avec un air peut-être plus sévère qu'il n'aurait voulu. Émilie se mit à courir comme pour l'éviter. Je la rappelais; mais lui : « Laissez-la courir, madame, d'autant plus que je veux avoir avec vous une conversation sérieuse qui ne l'amuserait pas.

— Eh bien! sire, cela lui servirait de pénitence.

— Non, vous dis-je, laissez-la.

— Mais, toute seule, qui sait si elle ne va pas ravager quelque plate-bande? Émilie, revenez. »

Mais la petite était déjà loin. « Avouez la vérité, continua Napoléon; ce n'est pas pour le jardin ni pour votre Émilie que vous avez peur?

— Pourquoi donc, sire?

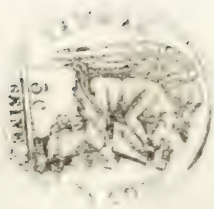
—Il m'est revenu que votre mari était jaloux. »

Je ne sais comment il se fit que cette phrase m'embarrassa. Je ne savais que répondre. Était-ce un badinage ou une déclaration? Je me rappelai certaines attentions, certains complimens qui m'avaient fort étonnée, avant cette pensée-là, dans la bouche du grand homme; je rougis et tremblai de me voir seule avec lui. Si ce n'eût été qu'un empereur... mais un empereur captif! J'interrogeai avec inquiétude mes sentimens pour lui; singulière phrase qui me rendait tout à coup suspecte jusqu'à ma pitié de femme pour cette grande infortune.

Quoique toutes ces réflexions eussent traversé ma tête bien rapidement, il s'écoula une minute avant que j'eusse recueilli assez de sang-froid pour répondre et affecter de prendre le change, en disant à Napoléon qu'on avait pu lui représenter l'hésitation avec laquelle j'avais accepté sa première invitation à dîner comme une preuve de la jalousie du capitaine, mais qu'il me semblait que depuis ce temps-là mon mari avait montré une confiance qui aurait dû réfuter toute espèce de médisance.

« Vraiment, dit Napoléon, j'en suis bien aise; car vous vous êtes permis de rire l'autre jour de ma prononciation anglaise, et j'ai pensé que vous pourriez me donner quelques leçons en secret. Je suis sûr que je ferai avec vous des progrès rapides. Et figurez-vous la surprise de Las-Cases, qui me trouve la tête un peu dure, lorsqu'un beau jour je ferai tout à coup la conversation aussi facilement que lui!... »

Ma vanité me dit encore que l'ex-empereur me faisait là une question un peu diplomatique. « Eh bien! sire, répondis-je assez flattée, je l'avoue, de lui prouver (si je devinais) qu'il y avait certaines conquêtes impossibles à son génie, j'en parlerai à mon



mari, qui nous promettra de n'en rien dire au comte Las-Cases.

— Bon, reprit-il; mais s'il allait être jaloux, quoique vous prétendiez qu'il est tout-à-fait rassuré? J'aurais autant aimé surprendre tout le monde. »

Il souriait en parlant ainsi; et si Émilie ne fût pas revenue en ce moment même par une contr'allée se jeter entre nous deux, je crois que ce sourire devenait de plus en plus tendre. La petite fille ne s'arrêta pas d'abord avec nous, et, se permettant à distance une de ses interpellations familières : « Eh bien! dit-elle à Napoléon en le bravant du geste, mettez-moi donc en pénitence : je ne suis pas sage; je vous l'ai dit. »

Et elle le provoquait à la poursuivre. Mais je profitai du retour d'Émilie pour la retenir : « Mademoiselle, lui dis-je, restez près de nous. » Émilie, à qui mon regard en imposa encore plus que mes paroles, ne courut pas davantage, et vint faire ce qu'elle appela sa paix avec Napoléon; mais l'empereur, avec un peu de dépit (c'est toujours ma vanité de femme qui interprète ainsi les choses), lui sut peu de gré de son imprudence à s'en remettre à la générosité impériale. Elle paya les frais de la guerre en ce sens que Napoléon lui tira assez fortement l'oreille. Alors commença la conversation sérieuse que Napoléon m'avait annoncée en me disant de laisser courir Émilie. Il se mit à me parler religion. » Il paraît, madame, me dit-il, que vous êtes puritaine. »

A ce mot je ne rougis plus, je souris, et lui demandai ce qui lui avait donné cette idée.

« Bon! continua-t-il, on m'a rapporté que dans la chapelle attenante à la caserne on vous voit très-exacte au service, et que vous vous mettez à genoux sur le parquet nu.

— C'est vrai, sire. La raison en est que notre chapelain nous traite militairement, et ne fait pas mettre de coussins ni de tapis dans notre église.

— Mais il me semble, madame, que vous répondez en riant à une question sérieuse, tandis que vous preniez tout à l'heure un air bien sérieux quand moi-même je plaisantais?

— Sire, pardonnez; j'avais quelque peine à me faire à l'idée d'entendre Votre Majesté prêcher.

— Bon encore! Croyez-vous que je cherche un détour pour vous convertir? Les femmes aiment à prêter un double sens à tout ce qu'on leur dit. Je ne veux pas cependant perdre ma question. Pour connaître votre religion, je vous demanderai ce que vous pensez de la nôtre. Nous accordez-vous à nous autres catholiques la chance d'aller au paradis?

— Je crois que vous l'avez, sire.

— Très-bien. Vous êtes alors plus tolérante que moi.

— Comment cela?

— Eh bien! je dois penser, comme catholique, que, quoi que vous fassiez, vous irez en enfer comme protestante. »

Il riait en parlant ainsi; et comme j'étais décidée à interpréter ce jour-là dans un certain sens tout ce qu'il me dirait, je crus que cela voulait dire : Vous aurez beau appeler votre petite Émilie pour interrompre ma déclaration, vous aurez beau être fidèle à vos devoirs de femme dévote et d'épouse fidèle, vous n'en serez pas moins privée du ciel dans l'autre monde.

Puis, sans attendre ma réponse et comme pour laisser à mon imagination cette mauvaise pensée tout entière, Napoléon changea brusquement d'entretien. « Aimez-vous à monter à cheval? »

Et sans attendre ma réponse à cette nouvelle question : « Ah! s'écria-t-il, ce fut autrefois un bonheur pour moi. J'ai souvent galopé vingt lieues (soixante milles) avant déjeuner; mais à présent je n'aurais pas l'espace nécessaire pour le faire. » Ces derniers mots furent prononcés avec un sourire amer. On comprenait que l'empereur était soudain ramené tout entier malgré lui à sa situation de captif. On eût dit, dans le regard qu'il promena autour de lui, que son œil d'aigle pouvait parcourir réellement l'île étroite où était renfermée sa dévorante activité. Ce regard me fit oublier tout ce que nous venions de dire. Je ne vis plus devant moi que le prisonnier de l'Europe. Ma sympathie pour cette grande gloire l'emporta un moment sur mes sentimens de nationalité. Je me sentis, moi aussi, à l'étroit comme lui dans sa prison au milieu

ROYAL

des flots. Mais Napoléon me fit un salut, rentra dans la maison de Longwood, et je ne le revis plus de quelques jours.

Ce fut, je crois, le mois d'après, le paragraphe d'un journal qui nous venait d'Angleterre me parut de nature à amuser Napoléon, et je le lui portai.

Voici le paragraphe en question : « On dit qu'on a découvert à Sainte-Hélène une dame italienne qui était parvenue à » s'introduire jusqu'à Napoléon, déguisée en mousse, malgré la » surveillance du gouverneur. Cette jeune fille, à force d'entendre » parler de la gloire du grand homme, sans l'avoir jamais vu, » avait conçu pour lui une passion romanesque, et, sacrifiant toute » son existence à cette pensée, était venue s'offrir à Napoléon » pour consoler son exil ou pour servir d'instrument à sa déli- » vrance. »

C'était une des mille fables dont on remplissait alors nos gazettes pour nourrir l'intarissable curiosité des *cockneys* (badauds) de Londres. Napoléon lut le paragraphe en anglais, puis se le fit traduire littéralement par moi, pour être sûr de l'avoir bien compris. « Croyez-vous, me dit-il, que cette chose soit possible?

— Mais, sire, répondis-je, il y a deux choses dans ce paragraphe : d'abord l'amour de la jeune fille, et puis son arrivée auprès de vous.

— Eh bien ! puisqu'il faut avec vous décomposer la question, continua Napoléon, croyez-vous que les *deux choses* soient possibles?

— La première, oui.

— C'est un compliment dont je vous remercie; mais la seconde? » Ici encore le *captif* était évidemment plus ému que l'*empereur*.

« Ah! sire, lui dis-je entrant dans sa pensée, c'est un beau rêve.

—Rien qu'un rêve! Votre réponse est cruelle, madame, » dit-il.

Et il se détourna pour aller se livrer sans doute à ce rêve du captif dans une allée du jardin. J'avoue que, restée seule, je me mis aussi à faire en idée un beau roman avec cette Ariadne de l'invention du journaliste, et que je n'en voulus pas à Napoléon d'être si peu galant ce jour-là avec sa puritaine, comme il m'appelait quelquefois.

Je dois placer ici quelques détails sur la comtesse Bertrand, dont j'ai parlé, dont je pourrais parler encore.

Elle est la fille d'un gentilhomme du nom de Dillon, qui avait épousé une dame américaine. La comtesse Bertrand était en 1815 une femme pleine de grâces et très-séduisante (*most engaging fascinating woman*). Ayant habité plusieurs années en Angleterre avec sa tante, dame de qualité, elle parlait très-facilement notre langue, mais avec un léger accent français. Sa personne était grande et imposante, mais avec une élégante habitude de se pencher qui ajoutait à sa grâce ce qu'elle ôtait à sa taille. Ses yeux noirs avaient un admirable mélange de douceur et de vivacité; enfin ses manières étaient celles d'une reine jeune et aimable, habituée à *commander* l'admiration, mais se donnant la peine de l'obtenir et de la conserver. Elle avait été dans le fait une espèce de reine à Trieste, où son mari, le général Bertrand, était vice-roi. On remarquait à la fois en elle le bon goût et la richesse de sa parure.

Le jour même de notre débarquement à Sainte-Hélène, nous avions été invités à dîner avec l'amiral sir Georges C...n, à sa résidence dans le château de James-Town. Il était débarqué quelques jours avant nous avec le reste de l'escadre, sur le *Northumberland*, tandis que la frégate sur laquelle était une grande partie du 53e régiment, sous les ordres du capitaine Y..., étant forcée, par une avarie et faute d'eau, de relâcher à Bengweete, établissement portugais de la côte de Guinée, nous n'arrivâmes à Sainte-Hélène que quelque temps après l'illustre captif.

Je disais donc que sir Georges C...n nous invita à dîner le jour

de notre débarquement, mon mari et moi, le capitaine de la frégate et quelques-uns de nos officiers. Il me donna la main pour me conduire à table; car pour expliquer tous mes honneurs, je dois dire que j'étais alors *prima dona*, ou, comme nous disons dans l'Inde, Burrah Betee, ou enfin en bon anglais lady (*dame*) du premier grade dans *notre* régiment, en l'absence de lady Bingham *notre colonelle*. J'eus donc souvent l'*honneur* de faire les *honneurs* aux comtesses françaises chez sir Georges C...n et sous nos tentes.

Après le dîner sir Georges C...n me dit :

— Je désire que vous alliez demain rendre visite aux comtesses Bertrand et Montholon, et que vous leur témoigniez toutes les attentions qui seront en votre pouvoir. » Je n'eus garde de m'en excuser.

Dès cette première visite je fus frappée de l'élégance, de la douceur et de la dignité de la comtesse Bertrand. Le grand-maréchal son mari entra avec les deux plus jolis enfans que j'aie jamais vus, Hortense et Henri. Celui-ci (Henri) avait des cheveux superbes qui lui descendaient presqu'aux talons. Ses yeux étaient rians et doux; ses blanches épaules et ses bras nus n'avaient d'autre ornement qu'une légère manche de riche dentelle. Son costume consistait en un pantalon de soie rouge avec une blouse. Il semblait n'avoir que cinq ans.

Hortense avait un an de plus. C'était une piquante brunette dont rien n'égalait le charmant et spirituel sourire. Puis entra un troisième enfant âgé de dix ans. Quant au général Bertrand, c'était un beau militaire à la tournure martiale avec des manières naturelles, franches et dignes.

Cette première impression si agréable, rien ne l'effaça depuis. De leur côté, les dames semblèrent s'attacher à nous, et nous fîmes bientôt connaissance, car les militaires et les femmes de militaires sont tous frères et sœurs.

(*La suite à une autre Livraison.*)

UN NOM.

§ II.

« A demain ! » avait-il dit.

Un sourire de joie traversa les larmes de la jeune fille. Ce fut toute sa réponse, et elle le regarda s'éloigner, joyeuse et tout d'un coup débarrassée, par cet espoir de le voir le lendemain, des craintes qui la tourmentaient un instant avant. Le jeune homme, au contraire, les emportait avec lui. Il cherchait à découvrir par quel espionnage si adroit et si inaperçu on avait trouvé si précisément l'endroit de ses rendez-vous. Il éprouvait une vive irritation de cette surveillance à laquelle il croyait avoir échappé, non pas en ce qu'elle était une tyrannie politique, comme autrefois, mais parce qu'elle blessait sans commisération la pudeur de son amour. Peu à peu toutes les douleurs de sa position se réveillèrent en lui, et il discutait dans sa pensée s'il reverrait jamais Catherine, lorsqu'il entra chez l'archiduc Charles. L'idée qu'on pouvait raconter quelque chose de lui, l'idée qu'on pouvait l'approuver ou le blâmer lui était insupportable, et il frémit de rage à la supposition qu'on en pouvait causer frivolement comme d'une nouvelle de salon, ou qu'on en pouvait rire entre soi. Jeter son nom à la curiosité et à la raillerie de tous ces courtisans qu'il méprisait, mieux valait, selon lui, fuir Catherine, ne plus la revoir; et peut-être il

eût pris cette résolution désespérée si un seul mot de l'archiduc Charles lui eût laissé entendre qu'on savait son secret. Ce fut avec cette pensée qu'il l'aborda.

« Mon enfant, lui dit l'archiduc, je vous ai fait appeler pour vous donner un avis.

— Je suis prêt à le recevoir, répondit le jeune homme avec quelque réserve.

— Écoutez-moi bien, et ne voyez dans mes paroles aucun désir de vous pousser à entreprendre ce qui n'entrerait pas dans vos desseins, ni de vous détourner de ce que vous auriez entrepris. Il y a des choses dans les affaires de ce monde pour lesquelles on ne doit consulter que soi-même, et lorsqu'on est arrivé à l'heure de jouer sa destinée, personne, selon mon avis, n'a le droit d'influencer par un conseil la résolution que l'on veut prendre; c'est une responsabilité que la tendresse la plus profonde ne peut et ne doit pas encourir : or, mon enfant, écoutez ce que je vais vous raconter. Je vous le dis comme un marin qui arrive à terre et qui raconte qu'il a vu un rocher redoutable à tel endroit de la mer, sans savoir si celui qui l'écoute a l'intention ou non de s'embarquer. »

Les précautions de l'archiduc, l'émotion solennelle qui perçait en lui, malgré ses efforts pour paraître calme, étonnèrent le jeune homme, et changèrent son humeur en attention sérieuse. L'archiduc continua.

« Un homme a sollicité mon audience ce matin; je l'ai fait introduire. Dès que nous avons été seuls il m'a remis un papier écrit que j'ai lu attentivement. Lorsque j'en ai eu fini la lecture, il s'est approché et m'a dit : « Je m'appelle... — Je n'ai rien lu, lui ai-je dit; » et, l'interrompant aussitôt : « Je ne veux pas savoir votre nom. » Il m'a regardé en silence, puis il a repris son papier, et m'a répondu : « C'est juste, c'est à un autre que je dois m'adresser; » et il est sorti. Cet autre, mon enfant, c'est vous.

— Moi? s'écria le jeune homme étonné.

— Vous. Ce qu'enfermait ce papier, vous le devinez aisément. Rien n'est fini en France, et peut-être que de vieux et vaillans amis!...

— Ah! s'écria le jeune homme avec une joie admirable, avec une joie qui vibrait convulsivement dans son regard et sur son front où s'épanouissaient de hautaines espérances. Ah! des Français!

— Peut-être aussi... des intrigans subalternes... »

Un second cri, mais de funeste désespoir, interrompit encore l'archiduc, qui s'épouvanta également de l'extrême de ces deux émotions, et se hâta d'ajouter :

« Mon enfant, mon enfant, j'en ai plus dit que je ne voulais. A ma place je ne puis avoir d'opinion; tout m'est interdit, si ce n'est de vous aimer et de vous avertir. Lorsque cet homme est sorti je l'ai vu, à travers cette fenêtre, traverser la cour de ce palais. Il y a rencontré un homme avec lequel il a causé un moment. Cet homme est un moine de Kleusterneubourg, cet homme est une créature de M***. Vos fréquentes absences m'alarmaient : j'en ignore l'objet; mais je vous devais cet avis, je vous l'ai donné le plus tôt que j'ai pu.

— Et je ne vous demande plus rien, répondit tristement le jeune homme, et comprends que je ne puis rien vous dire. L'avenir n'a que deux issues pour moi, la tombe ou la France; et qui sait si c'est moi qui pourrai choisir. »

Alors l'enfant et le vieillard se quittèrent. Mais cette conversation avait repoussé bien loin le souvenir de Catherine; elle préoccupa longuement l'esprit du jeune homme; mais à force d'y penser, il se souvint comment elle était arrivée, et il reconnut qu'elle n'avait aucun rapport avec ses rendez-vous habituels, et que si l'officier de l'archiduc l'avait si bien rencontré, il avait été guidé ou par le hasard ou par quelques indices fortuits. Ce fut dans ce choc de mille pensées si dissemblables que s'écoula pour lui cette journée et celle du lendemain.

Deux jours après, un entretien de tout autre genre avait lieu entre le baron et le ministre silencieux dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Le baron s'était fait annoncer de grand matin chez le ministre, qu'il trouva déjà occupé au travail, ce qui n'étonna pas médiocrement le courtisan, qui s'était fait du

pouvoir une idée d'oisiveté et de repos chèrement rétribués. Le baron aborda le ministre avec une importance si prodigieusement mystérieuse que celui-ci perdit une bonne seconde à le regarder; puis, baissant la voix et hochant la tête avec gravité :

« Eh bien! monseigneur? fit le baron.

— Eh bien! monsieur? reprit le ministre.

— Eh bien! il est sorti hier à sept heures et n'est rentré qu'à une heure dans la nuit. »

Tout Allemand que fût le ministre, il ne put pas s'empêcher de rire au nez du baron; et celui-ci, qui avait apporté sa confidence en hâte et comme une nouvelle d'état qui intéressait le monde dans ses quatre parties, en la voyant ainsi cavalièrement accueillie, ne put pas non plus s'empêcher de croire un moment ou que les facultés du vieux ministre baissaient, ou qu'il préparait une guerre générale, ou même qu'il trahissait. Une seule pensée ne lui vint pas, c'est qu'il était un sot, et qu'on se moquait de lui. Mais un sot est toujours un malheur en toutes choses; un sot dérange les plus habiles combinaisons des plus fins politiques; un sot évente un projet qu'il ne sait pas; un sot vous tue en jouant avec l'arme qui tremblerait peut-être dans la main d'un assassin; un sot vous attire dans les filets de son imbécillité, et y prend votre secret, que vous vous seriez bien gardé de confier à un individu capable de le comprendre. Et voici comment cela arriva entre le ministre habile et le courtisan idiot.

« Eh bien! dit le ministre, il est sorti hier soir, et il sortira ce soir, et demain, et tous les jours. »

Aucun homme n'a une grande finesse sans une grande vanité. Cette vanité a deux manières de s'exercer. Vis-à-vis des hommes rusés elle est discrète et patiente, et elle attend du succès des événemens que la finesse prépare le jour du triomphe, assurée qu'est la vanité que la finesse sera dignement comprise. Vis-à-vis d'un sot, au contraire, elle n'a rien à espérer de sa pénétration, ni avant ni après les événemens; alors elle devient imprudente, elle laisse échapper quelque chose de ses calculs pour se faire apprécier, et si la sottise est dure à percer, elle va jusqu'à se trahir; elle met

les points sur les *i* à l'admiration qu'elle demande, et elle se laisse aller à dire :

« Eh bien ! ne faut-il pas que chaque chose ait son cours? Après les rendez-vous du jour, les rendez-vous de nuit : c'est l'histoire de tous les amours; et faut-il s'en alarmer, surtout quand la belle est une enfant bien innocente, qui s'accuse régulièrement de tout ce qu'elle fait à son confesseur, qui se confesse à nous? »

Et quand le sot reste béant de surprise et d'admiration à une pareille confidence, on ajoute à sa joie celle de lui dire :

« Ah! mon pauvre baron, vous n'êtes qu'un enfant.

— Merci, monseigneur, » dit celui-ci qui se retire et qu'on a congédié d'un geste de mépris amical.

Grand merci, en effet, diplomate rusé qui viens de mettre dans la main d'un gauche courtisan le poignard qui n'eût pas blessé dans la tienne; grand merci, en effet, voici une vie perdue à un jeu de vanité! Est-ce donc une prévision sans raison que celle de grands malheurs pour une si légère faute? Les événemens vont répondre. Que si l'on peut remarquer qu'ils sont empreints d'une fatalité inconcevable, on sera forcé de reconnaître que c'est le moment que nous venons de raconter qui leur donna toute cette fatalité.

Trois mois après en effet le jeune homme inconnu à Catherine, car il ne l'a pas été un moment à nos lecteurs, ce jeune homme dont nous n'osons écrire le nom dans ce frivole récit, tant il nous semble qu'il devait contenir de place dans l'histoire, ce jeune homme et Catherine étaient seuls dans le bois, la nuit était sombre. Comme il arrivait à peine, elle s'approcha de lui, mais lentement, mais sans se jeter dans ses bras avec effusion, et elle lui dit solennellement :

« Il faut que je vous parle ce soir.

— Catherine, qu'as-tu à me dire? je t'écoute. Tu es triste, tu te tais; mais, mon Dieu, qu'as-tu donc?

— Je voudrais vous parler, mais pas ici.

— Où donc, Catherine?

— Dans la maison de mon père.

— Dans la maison de ton père, enfant? Pourquoi dans la maison de ton père? Je ne te comprends pas.

— Là vous me comprendrez. »

Une singulière émotion agita à ce moment l'ame de ce jeune homme. Ce n'était point crainte assurément ni pour ses jours, ni de quelque piége qu'on voulait lui tendre; mais il lui sembla qu'en pénétrant dans cette maison il outrageait plus sensiblement le père qui en était le maître. Dans un espace illimité, sous le ciel, à l'ombre des arbres, dans le silence et la solitude, son amour pour Catherine s'était pour ainsi dire exhalé sans que rien le lui renvoyât au cœur comme un remords; mais dans cette maison chaque mur devait avoir un écho, chaque objet un langage qui lui répéteraient : Ici il y a un vieillard trompé, une confiance trahie, un nom déshonoré.

« Oh! parle-moi ici, dit-il avec tristesse; ici où nous sommes seuls.

— Non, là, reprit-elle avec fermeté et résignation; là, là, je t'en supplie!

— Viens donc! » s'écria-t-il en baissant la tête, comme un homme qui ne veut pas reculer dans la voie où il s'est engagé.

Elle le prit par la main, et ils marchèrent silencieusement vers la maison. Ils entrèrent. D'abord c'était une salle basse où veillait, pour les attendre, un flambeau allumé. Rien de remarquable que sa propreté parfaite, cette sainte dignité de la misère. Catherine prit le flambeau et marcha la première. Elle monta un petit escalier et ouvrit une porte. C'était sans doute la chambre de la jeune fille où elle voulait l'introduire, et il ne put s'empêcher d'y jeter ce regard rapide et curieux qui anime chaque objet aperçu de l'emploi auquel il est destiné, et qui le lie à une action, à un mouvement de la femme qu'on aime. Mais ce n'était pas la chambre d'une femme. Une paire d'épées pendues au mur, des pistolets et un fusil accrochés au fond du lit, un large sabre soigneusement étalé sur une console, quelques cartes de géographie sur une table, des livres épars, des papiers longuement écrits et raturés, un uniforme mal caché sous un rideau : c'était la chambre d'un homme, celle

de Tillmann, celle du père de Catherine. Le jeune homme regarda la jeune fille avec surprise, puis il regarda encore cette chambre, comme pour deviner le motif qu'avait Catherine de l'y conduire. Elle aussi le regarda long-temps en silence, jusqu'à ce que les larmes vinssent troubler ses regards. Puis elle les essuya soudainement, et au soupir qui s'exhala de sa poitrine il put deviner qu'elle se décidait à exécuter ce qu'elle avait résolu.

« Écoute, lui dit-elle, regarde bien, et comprends-moi. Tu vois ces armes, ces pistolets, ces deux épées : tout cela te dit que c'est ici la chambre d'un vieux soldat, d'un homme qui estime peu la vie pour la vie. Mais ce soldat est un Hongrois, un de ces fiers et superbes sujets de l'Autriche qui, n'ayant plus de patrie, en ont cherché une dans l'honneur ; un de ces pauvres Hongrois qui, n'ayant pas de richesses, ont fait de leur nom tout leur patrimoine ! Ne baisse pas ainsi les yeux, tu ne le connais pas ; ce n'est pas à toi qu'il avait confié son trésor, ce n'est pas toi qui l'as dissipé, tu ne l'as pas trahi : mais il faut que tu le connaisses. »

A ces mots elle écarta le rideau qui cachait l'uniforme qu'il avait à peine aperçu.

« Regarde, lui dit-elle, ceci n'est point l'habit d'un simple et obscur soldat cependant ; ceci est l'habit d'un officier, d'un capitaine, d'un gentilhomme, mais non pas d'un capitaine et d'un gentilhomme comme il s'en trouve, qui traînent dans les antichambres des princes : c'est un gentilhomme de haute race, un capitaine de guerre et de combat, un homme qui a été nommé brave par le grand brave des Français. Regarde, en voici le titre solennel. »

Et elle détacha quelque chose qui pendait au chevet du lit, et elle le remit au jeune homme, qui, poussant un cri et tombant à genoux, se prit à suffoquer de larmes et de sanglots en pressant cet objet sur ses lèvres ; et elle continua :

« C'est une croix de l'empereur Napoléon, qui la lui donna à Smolensk, quand l'Autriche comme la Prusse lui fournissait des armées. Vois, c'est une croix de l'empereur Napoléon ; et maintenant que tu vois que mon père est un officier comme toi, un

gentilhomme comme toi, dis-moi quel nom je donnerai à l'enfant que je porte dans mon sein? »

Le jeune homme se releva à ce mot, et le moment qui le suivit eut un caractère de folie et de désordre qui épouvanta Catherine.

« Ton enfant! s'écria-t-il avec des yeux effarés, ton père, le mien! Ah! misérable, misérable! »

Puis il se prenait à pleurer avec désespoir. Il meurtrissait son front sous ses doigts, il comprimait avec fureur sa poitrine qui éclatait en sanglots, si bien que la pauvre enfant fut obligée de le consoler, si bien que ce fut elle, la malheureuse, qui lui dit en se mettant à genoux :

« Eh bien! pardonne-moi. »

Il la releva.

« Demain, lui dit-il, je te reverrai, je te dirai tout, je te sauverai. »

Donnèrent-ils tous deux le même sens à ces paroles? Ce n'est pas probable; cependant quand lui quitta Catherine, elle était pleine de joie et d'espérance.

Le lendemain de grand matin il se leva et fit appeler le docteur. La nuit qu'il venait de passer avait été si cruellement agitée qu'il était encore plus pâle que d'ordinaire; ses yeux flambaient de fièvre dans leur orbite cerné et bleuâtre; une agitation nerveuse faisait trembler tout son corps. Le docteur s'avança rapidement.

« Vous souffrez! lui dit-il avec intérêt.

— Non, ce n'est rien, ne vous alarmez pas. Nous en parlerons plus tard. J'ai autre chose à vous dire. »

Puis il se promena activement dans l'appartement. Après ce silence, pendant lequel il semblait résumer tout ce qu'il avait arrêté dans son esprit, il se plaça en face du docteur et lui dit :

« Docteur, j'ai besoin d'un ami; voulez-vous être le mien? »

Le médecin accepta en mettant la main sur son cœur, et en prononçant d'une voix étouffée :

« Oui. »

Le jeune homme lui tendit la main, que le médecin saisit avec

transport et la pressa dans les siennes, en laissant échapper quelques larmes.

« Eh bien, dit le jeune homme, puisque vous voilà mon ami, j'ai un service à vous demander; mais, écoutez-moi bien, un service qu'on ne peut demander qu'à un ami bien dévoué ou à un serviteur qu'on méprise.

— Monseigneur, dit le docteur, vous venez de me donner un titre qui justifie tous les services, je vous écoute. »

A ce moment le jeune homme parut embarrassé. On voyait qu'il ne savait trop comment aborder sa confidence. Cependant il reprit bientôt :

« Ce que vous venez de me dire, docteur, change un peu les choses. Peut-être vous demanderai-je plus qu'un service : vous me donnerez vos conseils.

— J'y suis tout prêt, reprit le docteur.

— Eh bien! ajouta le jeune homme avec effort, il s'agit de sauver une femme, un ange de beauté et de candeur, une pauvre fille dont j'ai perdu la vie. »

Comme en parlant ainsi le jeune homme marchait vivement, il ne s'était pas aperçu qu'à son premier mot le médecin avait subitement baissé les yeux; il n'avait pas vu non plus un sourire de triste pitié glisser sur ses lèvres. Mais comme il ne lui répondait pas il s'arrêta devant lui et ajouta lentement :

« Cela vous étonne, docteur?

— Non, monseigneur, répondit tristement celui-ci.

— Cela vous semble donc dangereux? »

Le docteur le regarda à son tour et ajouta, avec une expression mal déguisée de dédain :

« Cela n'est pas dangereux assurément.

— Alors cela vous déplaît assurément, dit le jeune homme. Eh bien! n'en parlons plus.

— Monseigneur, reprit le docteur avec dignité, commandez, j'obéirai à vos ordres.

— Docteur, lui dit le jeune homme affectueusement, ce n'est

pas ainsi que je l'entendais avec vous. Je croyais avoir affaire à un ami.

— Et c'est parce que je veux mériter ce titre qu'en cette circonstance je ne dois exécuter que vos ordres.

— Je ne vous comprends pas; expliquez-vous, de grâce.

— Si je n'étais que votre ami, je m'expliquerais; mais j'ai une autre mission qui me le défend. Cependant je suis prêt, vous dis-je, à vous obéir.

— Ah! vous vous jouez de moi, docteur, de moi! Je ne vous dirai pas que cela est sans pitié, à vous, à vous à qui j'en avais cru un peu dans le cœur. »

Le médecin sentit des larmes venir à ses yeux; mais il les comprima, et le jeune homme reprit hautainement :

« Allons, monsieur, allons; je chercherai des complaisans à défaut d'amis.

— Je l'aime mieux ainsi, » dit le médecin en s'éloignant et après avoir salué profondément.

Le jeune homme le suivit de l'œil. Jamais il ne s'était confié à cet homme, mais il croyait l'avoir compris, et dans le fond de son cœur il l'avait pour ainsi dire réservé pour la première occasion de sa vie où il aurait besoin d'un absolu dévouement. C'était encore une déception, une déception affreuse : trop heureux cependant si c'eût été la seule de cette fatale journée! Après quelques soupirs amers où sembla s'exhaler la première amertume de sa douleur, le jeune homme passa vivement la main sur son front, comme pour en écarter la pensée qui l'absorbait. Il sonna et fit demander le baron par le domestique qui se présenta. N'ayant plus à compter sur un dévouement, il s'adressa à la plus servile obéissance.

« Monsieur, dit-il au baron dès qu'il fut entré, vous me trouverez dans Vienne une maison petite, isolée; vous la louerez, vous la ferez meubler convenablement.

— Pour une femme? » reprit le baron avec un gros sourire de finesse.

Le jeune homme le regarda fixement, mais cette question ne l'étonna pas, car il n'y supposa d'abord que l'admirable pénétration de

la complaisance basse. Mais, pour en rester là, le baron portait depuis trop long-temps en lui un secret dont il avait à peine parlé à quelques intimes pour les écraser de sa supériorité, de son importance, et leur faire mesurer la confiance qu'on avait en sa discrétion; ce secret dont on ne lui avait dit d'abord que les premiers mots, il en avait successivement découvert ou appris tous les détails; ce secret enfin lui pesait trop pour qu'il résistât au besoin d'en laisser voir quelque chose. Il lui donnait d'ailleurs accès auprès de cet homme auquel il était attaché, et dont la réserve l'avait toujours tenu à distance. La faute du ministre porta ses fruits.

« Pour une femme en effet, dit le jeune homme.

— Et pour la location de cette maison, dit le baron en croyant admirablement servir les projets de celui qui lui donnait ses ordres, pour cette location il n'est pas convenable que je donne le nom de Votre Altesse. Puis il ajouta, toujours avec son air stupide d'intelligence : Et il ne serait pas prudent sans doute de donner celui de Catherine Tillmann.

— Catherine Tillmann! s'écria le jeune homme; vous savez ce nom, monsieur, vous? Qui vous l'a dit, comment l'avez-vous appris? »

Le baron stupéfait et épouvanté balbutia quelques mots inintelligibles; mais le jeune homme exaspéré reprit violemment :

« Répondez, répondez, monsieur: par quel infâme espionnage avez-vous appris ce nom? Mais répondez donc, misérable!

— Monseigneur, reprit le baron, fier d'être faussement accusé d'une lâcheté qu'il n'avait pas commise, parce qu'on ne la lui avait pas confiée, monseigneur, c'est à M. de ..... à répondre à vos questions.

— Lui! s'écria le jeune homme. Ah! lui. Puis après un moment de silence terrible : Sortez, dit-il au baron, sortez. Et dès qu'il fut seul il s'écria en se jetant sur un fauteuil : Ah! c'est infâme! »

Oh! pour tout homme jeune et aux sentimens purs et élevés, l'idée qu'on a espionné son ame, écouté ses soupirs, surpris ces momens d'extase ou de faiblesse, ces doux enivremens, ces enfan-

tillages de cœur qui sont la vie de l'amour, oh! c'est infâme, c'est atroce en effet! Mais ce coup, si épouvantable qu'il fût, n'était pas le plus terrible qui dût le briser ce jour-là. Comme il était assis, la tête penchée avec désespoir, il entendit un léger bruit et vit le docteur devant lui, le regardant avec une profonde expression de douleur.

« Ah! s'écria le jeune homme en se tournant vers lui, vous le saviez, docteur, et vous ne me l'aviez pas dit; et cependant vous êtes mon ami!

— Oui, dit le docteur, l'ami devait le dire, mais le médecin ne le pouvait pas. Comment vous révéler, sans craindre l'état affreux où vous êtes, que la jeune fille, que l'enfant dans laquelle vous aviez mis toutes vos joies de ce monde, était vendue à un lâche métier d'espionnage, dont un prêtre était l'émissaire? »

Le coup fatal était porté, car voilà ce qu'était devenue la confidence de M. de ..... en passant par la bouche du baron. Le jeune homme poussa un cri, et prenant les mains du docteur dans les siennes il lui cria, en le dévorant du regard :

« Elle, Catherine! »

Alors le paroxisme de la douleur fut porté à une effrayante énergie. Elle, Catherine! criait-il sans cesse; elle, Catherine! comme pour chasser de sa poitrine un charbon qui le brûlait, une main de fer qui le tordait. Elle, Catherine! Puis il courait, il s'arrêtait, il criait encore, mais sans parler. Il jetait autour de lui des regards effrayans, et quand la force de ce corps fut brisée à tant souffrir, il s'affaissa lentement, et le docteur n'entendit plus qu'un râle convulsif que le malheureux poussait encore en se roulant par terre.

Le médecin appela du secours, on plaça l'infortuné sur un lit, et ce ne fut qu'après une heure de soins qu'il revint à lui. Il regarda d'un œil étonné ceux qui l'entouraient. Le docteur, ne voulant pas qu'ils fussent témoins du premier moment où ses souvenirs, en faisant une nouvelle irruption dans son cœur, le briseraient encore, le docteur les éloigna. Le jeune homme le remercia par un sourire, et lui dit, dès qu'ils furent seuls :

— Je suis fort, docteur! c'est fini. Pensons à autre chose. Il faut que je sorte.

— Vous n'en avez pas la force.

— J'en ai besoin, dit le jeune homme en se levant, et j'en trouverai la force. Il faut que je sorte, vous dis-je.

— Où voulez-vous donc aller?

— Oh! s'écria le jeune homme, pas là! Il y a dans l'ame d'un ami trahi, d'un homme indignement trompé par une femme, des reproches inutiles peut-être, indignes souvent; mais enfin celui qui est abandonné peut se plaindre, il peut pleurer, il peut accuser. C'est le désespoir qui parle à l'oubli. Mais de moi à cette femme, qu'y a-t-il? rien. Que comprendrait-elle, ou que lui dirais-je? Il n'y a ni colère, ni reproches possibles entre nous. Du jour qu'elle a accepté son métier, elle était si bas descendue que ce serait folie et ignominie de l'aller chercher où elle est. Non, je veux sortir pour ne pas être ici, pour respirer, pour voir autre chose que cette chambre. Oh! ne craignez rien, vous viendrez avec moi; nous parlerons de mille choses que j'ai oubliées, de sciences, d'études, du monde, de tout; ce sera bien. »

Le docteur sentit qu'il fallait livrer passage à toutes ces furieuses pensées qui s'animaient dans le cœur du jeune homme. Ils sortirent ensemble en voiture, ils parcoururent les environs de Vienne, et rentrèrent à la nuit tombante. Le commencement de la promenade fut assez calme, la conversation s'engageait, loin du sujet qui occupait tout entier l'esprit et le cœur de ces deux hommes; cependant elle avait un caractère de fermeté calme qui faisait espérer au docteur que l'énergie de cette ame dominerait bientôt son désespoir. Mais quand l'heure du rendez-vous habituel approcha, la parole du jeune homme devint incandescente : il n'écoutait plus, il parlait, il parlait avec obstination, il débordait; c'étaient de hardis sophismes sur toutes les questions qui lui venaient à la parole, des jugemens rapides sur le mérite des plus grands hommes, des moqueries cruelles sur les ridicules de salons, des appréciations sublimes sur la politique des états, et tout cela jeté à pleines mains, pêle-mêle, audacieusement, plus en un mo-

ment que dans toute sa vie, plus qu'aucun homme ne pouvait en supposer dans cette existence silencieuse. Ils étaient rentrés, et le docteur voyant avec quelle rage il s'animait ainsi de toutes les autres pensées de son ame pour en étouffer une seule, le laissait aller et se fatiguer à son gré, comptant sur l'épuisement et la lassitude pour les éteindre toutes, lorsqu'un domestique entra et parla tout bas au docteur. Il s'agissait d'un homme qui, depuis quelque temps, venait obstinément tous les soirs pour demander son maître, et qui n'avait pu encore le rencontrer. Le médecin ne fut pas fâché de donner une occupation, frivole sans doute, en aide à cette profusion d'efforts inutiles pour oublier l'heure, et il ordonna qu'on le fît entrer. C'était un homme de cinquante ans, pâle et maigre, l'air sombre et sévère; il remit au jeune homme un papier qu'il tira de son sein. Celui-ci le lut : mais loin de le calmer dans sa fougue ou de l'en distraire comme l'avait espéré le docteur, il sembla que ce fût un nouvel éperon à cette exaspération déjà si loin poussée. Pendant la lecture, une joie sauvage éclaira sa figure, ses narines se gonflèrent avec un frémissement superbe, et après l'avoir achevée il s'écria dans une sorte de délire irrésistible :

— « Eh bien, oui ! c'est cela, au fait. Le plan en est admirable. Moi seul et mon épée. La France, c'est ma mère, c'est ma terre d'Antée; en la touchant, je deviendrai géant. La France ne peut vouloir ce qu'elle a, la France a besoin de gloire, de force, d'étendue; elle est en prison comme moi, elle a la même soif que moi. J'irai, j'irai. Nous nous verrons face à face ! et si je me suis trompé, eh bien ! un coup de fusil au cœur, et ce sera fini. Mais Sainte-Hélène avant Marengo, avant Austerlitz, avant Montmirail, non ! c'est absurde, c'est infâme ! Nous verrons. »

Et le docteur et l'étranger, tous deux stupéfaits, l'écoutaient religieusement et le regardaient allant et venant avec des gestes emportés, terribles, décisifs. Enfin, il s'arrêta devant l'étranger et lui dit :

— « Votre nom, Monsieur ?

— Le capitaine Tillmann. »

Lorsqu'une machine à feu est lancée à son plus haut degré de

chaleur, quand la chaudière bouillonne et exalte l'eau à une puissance deux mille fois supérieure à son volume; à ce moment, qu'il tombe quelques gouttes d'eau glacée dans le tube où s'amoncellent toutes ces forces, et soudain la vapeur s'affaisse, elle se condense, elle devient impuissante, et la terrible machine n'est plus qu'un corps inerte. Ce fut l'effet que produisit le nom de cet homme sur l'ame bouillante et dilatée de ce jeune homme. Il devint pâle et froid.

— « Le capitaine Tillman, répéta-t-il. »

Et le temps de prononcer ce mot suffit à cet esprit de feu pour se rappeler son entretien avec l'archiduc, l'avertissement de celui-ci, les rapports de cet homme avec un moine de Kleusterneubourg, de ce moine avec Catherine. Il vit ce père vendu, lui et sa fille, à la surveillance de sa vie : toutes les menées de cette intrigue convergèrent au même but; il crut deviner enfin l'infâme espionnage auquel cet homme ajoutait la provocation : il se sentit frappé au cœur de mort et de désespoir, et il n'eut d'autre force que de regarder ce misérable en laissant échapper quelques exclamations sans suite, jusqu'à ce qu'enfin il tomba anéanti sur le parquet.

Tillmann se retira, Tillmann, que le docteur avait chassé et maudit, Tillmann épouvanté de ce qu'il avait vu et qu'il ne pouvait comprendre, et qui regagna tristement sa demeure.

Une espérance dont il était le dépositaire et qui venait de se briser dans ses mains, cette espérance l'avait jusque-là soutenu, jusque-là occupé au point qu'il ne prenait garde à rien de ce qui se passait près de lui. Ce soir-là il rentra bien avant l'heure accoutumée. Dans la salle basse il trouva un flambeau allumé; ce n'était pas l'ordre habituel de la maison. Il pensa que Catherine l'avait oublié en allant se coucher. Il monta l'escalier sans autre pensée; mais il vit la porte de la chambre de sa fille ouverte; ce n'était pas non plus la coutume. Il s'étonne et y jette un regard, elle était déserte. Catherine sortie, Catherine sortie à cette heure! Le malheur appelle le malheur. Tillmann conçoit des soupçons, il parcourt toute la maison, appelle Catherine, et sort à son tour. Mais les soupçons avaient grandi de minute en minute. Il sort, mais en

sortant il s'arme d'une épée, car il sort non plus pour chercher sa fille, mais pour la surprendre; aussi ne l'appelle-t-il pas: il marche dans l'ombre, en silence, écoutant le moindre bruit, se glissant le long des arbres. Enfin, au bord d'une allée, il voit se détacher une ombre blanche sur le fond noir de la forêt : cette ombre était immobile. Le vêtement sombre d'un homme pouvait se perdre dans l'obscurité; il y pense et prend un long détour, et, comme un tigre qui tourne sa proie, il arrive sans bruit à quelques pas de cette ombre. C'était une femme, mais elle était seule, appuyée contre un arbre, la tête pendant sur sa poitrine, ses bras pendant le long de son corps. Il doute que ce soit Catherine, il s'avance pour s'en assurer; elle relève la tête, et se jetant à lui elle lui dit avec un cri :

« Enfin, c'est toi !

— Non, ce n'est pas lui ! répond Tillmann en la prenant par le bras.

— Oh! s'écria-t-elle en tombant à genoux, vous l'avez tué !

— Pas encore, répondit-il avec une colère terrible, mais il viendra. »

Mais l'amour et le désespoir inspirant Catherine pour le salut de celui qu'elle aimait, mieux que ne l'eût fait la plus profonde réflexion, elle se releva en s'écriant :

« Et il ne viendra pas, car il m'abandonne.

— Tu mens ! cria le capitaine, tu mens ! »

Cette pauvre fille, qui croyait véritablement mentir, la malheureuse, Catherine tomba dans les sanglots et les larmes; alors commença la scène terrible d'un père outragé et de sa fille coupable : scène vulgaire et épouvantable où tonnent les malédictions et les reproches, où les larmes se versent à flots, où la prière se traîne à genoux, où un père tient son épée levée sur la tête de son enfant pour la tuer, où il ne le peut pas, et où il finit par se venger en la chassant du toit paternel qu'elle a déshonoré. Et Tillmann eût chassé Catherine, s'il n'avait rêvé une autre vengeance avant celle-là, et si, lorsqu'il lui demanda le nom de son séduc-

teur pour le tuer, elle ne lui avait pas simplement répondu : « Je ne le sais pas ! »

Il crut que ce mot était une insolente dérision ; mais lorsqu'elle lui dit courageusement : « Si je le savais, je ne vous le dirais pas, ce n'est pas la peine de mentir; mais je ne le sais pas! » il prit sans doute une autre résolution, et, sans s'arrêter à la singularité de cette circonstance, il lui dit seulement : « Eh bien! je le saurai, moi! » Puis il demeura à cette place, elle assise par terre, lui marchant à grands pas, tous deux silencieux, tous deux immobiles, sous une pluie fine et glacée; et la nuit se passa ainsi, et quand le jour fut venu sans que personne fût venu, Tillmann fit lever sa fille et la ramena sans une parole dans cette maison désolée et où il n'y avait plus d'espérance ni de consolation pour le vieillard.

Les jours qui suivirent celui-ci se passèrent tous de même. Chaque soir le capitaine sortait armé; il allait à cette place où il supposait que les rendez-vous avaient lieu; il attendait durant la moitié de la nuit, puis il rentrait. Pendant ce temps, Catherine attendait aussi; mais ce n'était plus celui qu'elle aimait, c'était son père qu'elle attendait, son père qui la tenait enfermée, et dès qu'il paraissait, elle lui jetait ses regards au visage, et comme elle le voyait toujours sombre et triste, elle se réjouissait, devinant alors qu'il n'avait pas rencontré celui qu'il cherchait, qu'il ne s'était pas vengé. Ensuite, lorsqu'elle s'était ainsi rassurée, elle demeurait seule, et alors un autre désespoir prenait la place du premier. A la fin de l'anxiété qui la torturait pendant l'absence de son père, elle s'écriait en son ame : Grâces au ciel, il n'est pas venu! Et lorsque l'heure était passée, elle se demandait : Pourquoi n'est-il pas venu? Alors c'était le désespoir de l'abandon, de la fille perdue, de la maîtresse trompée; c'était la lâcheté de celui qu'elle avait aimé la délaissant à l'heure du danger, la méprisant peut-être, qui lui tordait encore le cœur : et tout cela sans pouvoir rien éclaircir, espérance ni douleur; c'était trop, si cela eût duré, pour ne pas en devenir folle ou en mourir. Un événement qu'elle et son père croyaient en apparence bien étranger à leur douleur lui donna un tout

autre cours, et amena la fatale explication de ce drame obscur.

Un matin un homme se présenta chez Tillmann; celui-ci, après avoir échangé quelques signes avec lui, ordonna à sa fille de se retirer. Catherine obéit; mais comme il lui semblait que rien ne pouvait exister au monde qui ne touchât son amour, elle voulut savoir pourquoi cet homme était venu. Elle écouta. Un nom fut d'abord prononcé, un nom qu'elle avait souvent surpris dans les espérances politiques de son père; l'étranger ajouta :

« Décidément tout est fini! le mal est incurable, on désespère de sa vie. Nos réunions ne seraient plus que des imprudences inutiles, il faut y renoncer. Quelques-uns d'entre nous pensent même qu'il serait prudent de quitter l'Autriche; il est possible, d'après quelques indices, que le gouvernement n'ignore pas nos projets; il est possible aussi que tant que le lionceau a été dangereux et à craindre pour les autres, il ait feint de ne pas connaître ceux qui avaient dessein d'ouvrir la cage : mais une fois mort, peut-être aussi s'empressera-t-il de les sacrifier pour s'en faire un mérite vis-à-vis de ses alliés.

— Cela se peut, dit Tillmann, et je crois que vous agissez prudemment; mais moi je ne puis partir. Quoi qu'il en arrive, ce sera comme si j'étais parti ou mort, nous ne nous connaissons plus.

Catherine n'en écouta pas davantage; d'abord elle avait tremblé à l'idée de quitter Vienne, elle tremblait maintenant de la persévérance de Tillmann qui refusait de s'en éloigner. Tout le reste du jour il parut plus sombre et plus soucieux qu'à l'ordinaire; le soir il enferma sa fille comme il faisait toujours, sortit de même, et, le milieu de la nuit venu, il rentra de même sombre et soucieux. Elle vit bien qu'il n'avait rien trouvé; elle se leva pour monter chez elle, il se leva aussi, alla fermer la porte, et lui fit signe de s'asseoir : c'était la première explication depuis la scène du bois. Elle pria dans son cœur pour elle et son enfant, et elle espéra de lui la vie qu'elle devait lui donner.

« Catherine, lui dit son père, votre amant sait-il votre état? »

Elle ne le comprit pas. Tillmann, forcé d'articuler des paroles qui le brûlaient pour ainsi dire au passage, ajouta brusquement :

« Sait-il que vous êtes grosse?

— Vous le savez! s'écria Catherine sans répondre à la question de son père. Celui-ci la mesurant du geste, lui répondit avec mépris :

— Regardez-vous! Elle baissa les yeux et rougit. Noble pudeur qui se fit jour à travers tant de souffrances, pureté dans le crime, virginité de l'ame dans la souillure du corps! Tillmann ajouta : Et maintenant répondez à ma question : le savait-il?

— Il le savait, dit Catherine.

— Il le savait, et il n'est pas revenu! Ah! c'est plus qu'un infâme, c'est un monstre! c'est un père qui abandonne son enfant! »

Pauvre père qui parlait ainsi, et dont l'enfant attendait de lui sa condamnation! Pauvre père qui comprenait si haut l'amour paternel et la colère paternelle, qu'il devait souffrir! Catherine aussi, qui n'osa pas même excuser son amant dans son cœur! Tillmann, reprenant la parole, lui dit alors :

« Catherine, il ne faut pas que cela soit! Écoute, écoute-moi; c'est ton père qui s'engage à toi, qui te donne sa parole de soldat; c'est ton père qui fait sa cause de la tienne, qui ne voit plus que ton malheur, qui renonce à se venger pour te venger, qui te jure de l'épargner s'il le mérite, qui te demande le nom de cet homme pour le donner à ton enfant! »

Catherine se mit à genoux, brisée au cœur de ce terrible pardon auquel elle ne pouvait rien rendre en retour, car il lui fallut encore répondre :

« Mon père, je ne le sais pas! »

Tillmann ne pouvait comprendre cette ignorance, et Catherine ne voulant pas avoir ce tort aux yeux de son père, de lui mentir après un si touchant appel, Catherine lui raconta comment elle était restée dans l'ignorance de ce nom; et dans son récit elle se laissa aller à lui dire le peu qu'elle savait, que son amant était un officier, qu'il était sans doute attaché à l'archiduc Charles; et pendant ce temps, son père l'écoutait attentivement, il prenait note en son esprit de chaque parole, et lorsqu'elle eut fini, il répondit :

« Eh bien! nous le trouverons; cela suffit pour le trouver. »

A partir de ce jour, commença pour Tillman et sa fille une autre existence. Chaque jour ils partaient de grand matin pour Vienne; là, dans les églises où se rendaient les plus hauts seigneurs de la cour, au Prater, où défilait la longue caravane de tous les équipages de la ville, aux revues où assistaient les officiers de la garnison, partout enfin où il y avait une espérance de découvrir cet inconnu, partout Tillmann et sa fille, constans, attentifs, passaient les longues heures de leur journée, jusqu'à ce qu'enfin la nuit les renvoyât dans leur demeure, tristes et désespérés. Dans cette longue et douloureuse perquisition, la résolution de chacun demeura-t-elle inébranlable dans leur ame? Tillmann se trouva-t-il toujours le courage de ne pas tuer sur-le-champ le lâche qui avait séduit et abandonné sa fille? Catherine ne pensa-t-elle pas quelquefois à se taire si elle le rencontrait? Qui sait, et qu'importe? Tous les jours ils allaient et revenaient dans un affreux silence; tous les jours à leur désespoir habituel s'ajoutait une déception de plus. Enfin, c'en était fait : déjà l'état de Catherine lui rendait ces voyages pénibles, ces longues attentes plus pénibles encore; depuis quelques jours ils étaient demeurés chez eux. Un soir, un soir encore que Tillmann avait parcouru toute la forêt avec ce vague espoir qui, après avoir perdu toute chance raisonnable, en demande une au hasard, à une impossibilité, ce soir-là Tillmann monta dans la chambre de Catherine, où elle veillait dans son lit, trop malade de corps pour se tenir debout, trop malade de cœur pour dormir.

— Catherine, lui dit son père, une chance nous reste, la dernière, la seule pour laquelle je te demande encore de la force et du courage. Demain, il y a à Vienne une cérémonie, une triste et fatale cérémonie, où tout ce que l'Autriche renferme d'officiers et de seigneurs assistera certainement; il faut que tu y viennes.

— J'irai, » répondit Catherine, sans demander où on la mènerait; car que lui importait, à elle qui ne cherchait qu'un objet au monde pour le voir et mourir, que ce fût dans une fête ou dans une assemblée funèbre, dans une salle d'opéra ou dans une église?

Ils partirent donc. Arrivés à Vienne au point du jour, ils se

présentèrent à la grille d'un palais où beaucoup de peuple se pressait comme eux. Comme lui, ils attendirent que cette grille fût ouverte. Alors ils pénétrèrent avec les flots de ce peuple dans une vaste cour, et puis dans de riches appartemens, mais avec calme et lenteur. Chacun voulait voir, et chacun cependant n'apportait pas à ce désir l'empressement d'une curiosité. Tillmann et sa fille, en traversant tous ces salons à la porte desquels veillaient des soldats magnifiques, les considéraient un moment, puis passaient. Tillmann regardait sa fille comme s'il la soupçonnait de vouloir lui cacher la vérité, mais assuré de la lire à l'émotion de son visage, si elle se présentait un seul moment. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à une porte ouverte à deux battans. Cette porte donnait entrée dans une chambre sombrement tendue, soigneusement fermée, éclairée, malgré le soleil, d'une innombrable quantité de flambeaux. Catherine était si dépourvue d'espoir, tellement brisée de corps, qu'elle y arriva sans rien remarquer; elle vit à travers la porte qui était en avant, elle vit, sans y rien comprendre, défiler au pied d'une estrade des officiers, la tête basse, et qui saluaient en passant. Son cœur et son visage restaient immobiles, lorsque tout à coup parut l'archiduc. A ce moment, la pensée que celui qu'elle cherchait pouvait se trouver parmi les officiers de sa suite la rendit attentive; et lorsqu'elle vit le vieillard, cet homme si haut placé, qui marchait avec accablement et qui pleurait sur ses rides, elle prit, malgré elle, intérêt à cette digne douleur, et lorsqu'arrivé au pied de l'estrade il se courba, ramassa une branche bénite, et en jeta l'eau sur le lit qui était devant lui, elle suivit son mouvement, et soudain, avec une force surhumaine, elle écarta deux hommes qui la gênaient pour voir, et dressée sur la pointe de ses pieds, le cou tendu, l'œil ouvert à fendre les paupières, la bouche béante, sans cri ni respiration, elle montra quelque chose à son père. Il regarda où elle montrait, et vit le pâle visage du cadavre qui dormait sur son lit d'honneur.

« Lui! cria-t-il en se dressant comme elle de toute sa hauteur.

— Lui! » répondit-elle en se rompant comme une corde trop tendue et en tombant à ses pieds.

On les entoura, on transporta la jeune fille dans une chambre voisine, et comme elle paraissait mourante, on appela un médecin. C'était le docteur. Il reconnut Tillmann et voulut sortir. Son devoir l'emporta sur son horreur, et il demeura près de Catherine. Bientôt il y demeura seul avec son père, et là, le cœur plein de la mort qui gisait à côté, il reprocha à Tillmann son infamie, son espionnage assassin, sa détestable ignominie, la vente impudique de sa fille, et après tous ces crimes inouïs un crime plus inouï encore, leur hideuse curiosité. A tous ces reproches Tillmann répondit comme un homme qui donne sa tête pour gage de ses paroles : — Sa fille s'était confessée peut-être; mais assurément c'était le prêtre qui avait vendu la confession. Catherine ne savait même pas le nom de son amant. Il avait, lui, Tillmann, abordé, en sortant de chez l'archiduc, le moine de Kleusterneubourg; mais ce moine, qui était le confesseur de Catherine, était celui qui lui avait fait l'aumône des remèdes qui l'avaient guéri. Tout devint horriblement clair, et il ne resta plus entre eux que le désespoir et les larmes qu'ils versèrent comme deux hommes qui osent pleurer en face l'un de l'autre, pleurant sur une mort aussi fatalement arrivée, pleurant sur l'épouvantable douleur de cette existence éteinte dans la pensée d'une trahison, pleurant sur ce cœur à qui le destin avait fait une affreuse torture de la seule joie qu'il eût essayée, pleurant et désolés à ce point que, si l'ame d'un homme devait souffrir au ciel des douleurs de la terre, il y eût eu l'un de ces deux hommes qui se fût dévoué pour aller lui dire le secret de cette horrible histoire.

Puis enfin, Catherine, arrachée à son anéantissement, rouvrit les yeux à la lumière et son ame au désespoir, et comme elle cherchait le regard irrité de son père, elle le vit triste et plein de pitié; et le pauvre capitaine, s'approchant d'elle, lui dit doucement :

« Catherine, ton enfant sera le mien, et il portera le nom de son père, qui n'eût pas pu le lui donner.

— Vous le savez donc? s'écria-t-elle.

— Oui, répondit-il; nous l'appellerons Napoléon. »

Frédéric Soulié.

ESQUISSES HISTORIQUES.

Port-Royal et les Jansénistes.

§ Ier.

Au fond de la vallée de Chevreuse on voit les ruines d'un ancien château, et, à quelque distance, un moulin, une grange et une bergerie. Ces ruines étaient encore, au commencement du dix-huitième siècle, le palais de la duchesse de Longueville, et, à la même époque, ce moulin, cette grange et cette bergerie se nommaient Port-Royal-des-Champs.

A ce nom se rattache le souvenir d'une grande lutte théologique, la chronique touchante d'un couvent de pieuses recluses, et l'austère légende d'une nouvelle Thébaïde. L'histoire de Port-Royal est inséparable de celle du jansénisme et de la biographie des hommes célèbres qui apportèrent sur ce champ de bataille tout ce qu'ils avaient reçu de forces et de génie.

Port-Royal conserve encore parmi nous une haute popularité; il la doit à la persécution, qui, par un instinct heureux de notre nature, épure et agrandit aux yeux de l'homme tout ce qu'elle

touche ; il la doit à l'impopularité des jésuites, ses adversaires ; il la doit encore à l'énergie avec laquelle il plaida, au dix-septième siècle, la cause des libertés gallicanes. J'ajouterai : il la doit surtout aux lettres reconnaissantes de ce qui a été fait pour elles, à une époque où il leur manquait une langue pour se produire. Par une loi singulière de l'esprit humain, il faut que le temps ait encore prise sur les choses du passé. Toute grande question soulevée dans l'ordre intellectuel ou moral agit différemment sur les esprits qui, d'âge en âge, remontent à sa source, et vont l'étudier dans ses origines. Ainsi Port-Royal plaisait aux graves génies du dix-septième siècle par une profondeur de doctrine dont la tradition commençait à se perdre dans le clergé catholique. Depuis il se concilia les esprits aventureux du siècle suivant par une sorte d'opposition qui laissait deviner une pensée philosophique sous une conviction théologique. Notre époque, politique avant tout, lui sait gré à son tour d'avoir osé manifester une volonté autre que celle du grand roi, sans remarquer qu'il s'agit ici des opinions de saint Augustin, et non des libertés publiques. Mais ce siècle est littéraire aussi, et il aime Port-Royal pour avoir rappelé les études nationales aux sources du génie antique. Qu'importe aujourd'hui à la foule des esprits la querelle des cinq propositions et le débat de la prédestination des ames? Port-Royal, aux yeux de la multitude, n'est plus que le théâtre sur lequel a été représenté pour la première fois ce beau drame des *Provinciales*, tour à tour ingénieuse et mordante comédie, ardente et sublime tragédie, selon le caprice de la lutte ou l'emportement de la polémique. Port-Royal, c'est le berceau de cette douce et poétique destinée de Racine, qui s'écoula si pure et si noble entre les sept petites odes où il épanchait naïvement ses impressions d'enfance et les quatre magnifiques cantiques solennellement exécutés à Saint-Cyr devant Louis XIV. Port-Royal, c'est la source de laquelle se sont répandus, dans l'éducation publique, tant de saines et excellentes pratiques, tant de simples et utiles enseignemens.

Mais, pour qui relira attentivement les mémoires de l'époque, il y a plus dans Port-Royal qu'une destinée littéraire, et c'est dans

toutes les phases de leur vie agitée que nous avons essayé de suivre ses grands hommes, entrant avec vénération dans la cellule du pénitent, dans l'école du maître et sous la tente de l'athlète.

Commençons par nous faire une idée bien nette de ce que c'était que Port-Royal. La vallée avait trois sortes d'habitans. Il y avait d'abord un couvent de religieuses sous la direction d'une abbesse élective ; en second lieu, on y voyait quelques bâtimens délabrés où des hommes, fatigués d'eux-mêmes et du siècle, venaient chercher *au désert* la pénitence et l'étude, et se consacrer à l'éducation de la jeunesse. Enfin, tout aux environs s'étaient groupées successivement de jolies maisons habitées par de grands seigneurs assez détachés du monde pour se plaire aux inspirations de la solitude et aux exemples des solitaires, pas assez toutefois pour renoncer tout-à-fait aux honneurs : le duc de Luynes, la duchesse de Longueville, le duc de Liancourt, et beaucoup d'autres. Ainsi autour du monastère vivait comme une humble colonie de chercheurs et de pénitens, plus pure à mesure qu'elle s'enfonçait plus avant dans la vallée ou se tenait plus étroitement serrée contre les murs du couvent, moins rigide selon qu'elle se rapprochait davantage des rumeurs de la grande ville. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, les religieuses seules étaient liées par des vœux et soumises à une règle obligatoire ; aucun engagement positif ne retenait au désert les hommes qui étaient venus y demander un asile contre les joies du siècle. Le désert était une libre arène où chacun pouvait essayer ses forces et se frayer soi-même son chemin vers le but marqué par le christianisme. Mais, réunis dans un même besoin d'apprendre et de souffrir, presque tous les solitaires avaient le même directeur spirituel, qui était aussi celui des religieuses, et là était le lien des deux communautés.

Si, au dix-septième siècle, quelques ames sincères se rallièrent de bonne foi aux ennemis de Port-Royal, ne faut-il pas en chercher la cause dans la pieuse frayeur que leur inspira cette indépendance apparente de toute règle extérieure? Le christianisme, religion toute d'humilité, de sacrifice et de persévérance, autorisait-il cette absence d'une autorité visible et régulière et cette facilité de retour-

ner au monde après l'avoir quitté? voilà ce qu'on se demandait sans doute, et de là on allait presque jusqu'à conclure que ceux que le siècle nommait jansénistes voulaient se dérober au joug du saint-siége. Je ne serais même pas trop étonné que la multitude, qui se laisse aisément surprendre aux apparences, ait soupçonné alors d'hérésie des hommes qui, à l'exemple de Luther, traduisaient la Bible en langue vulgaire, et, comme Clément Marot, banni deux fois pour calvinisme, mettaient le Bréviaire en vers français.

Il faut le dire cependant, le soupçon était mal fondé. Cette résurrection des Thébaïdes fut, au dix-septième siècle, une réaction toute catholique, dans le sein même du catholicisme, contre le relâchement des mœurs d'une part, et de l'autre contre le dépérissement de la science religieuse. La réaction protestante, en remontant jusqu'à l'Évangile et au dogme philosophique de la souveraineté de la raison, n'avait pas tardé à briser tout lien avec Rome, qu'elle accusait d'avoir faussé l'un et de nier l'autre. La réaction catholique du jansénisme en appelait trop souvent à la doctrine des pères de l'Église, pour pouvoir raisonnablement se détacher de Rome dont la parole de ces pères avait fondé l'autorité. Mais par cela seul que les jansénistes, comme les luthériens, parlaient d'une primitive église, posaient des bornes à la souveraineté individuelle du pape, et combattaient les jésuites, qui avaient la prétention de résumer en eux le catholicisme, il était facile aux esprits prévenus de croire à une hérésie nouvelle.

Nous reprendrons à son origine cette guerre du jansénisme, mais sans entrer dans le détail de la discussion théologique; nous ne ferons, pour ainsi dire, que l'histoire extérieure de la polémique. Il s'agissait au fond de l'accord de la liberté humaine avec la prescience divine, question que la philosophie a laissée indécise, même après un traité de Bossuet.

Cette grande querelle religieuse du dix-septième siècle nous était venue de l'université de Louvain. Michel Baïus en avait déposé le germe dans la chaire où monta, cinquante ans plus tard, Corneille Jansénius. Condamné au silence en 1567 par le pape Pie V, et en 1578 par Grégoire XIII, Baïus se tut. Mais ce n'était pas

impunément qu'au seizième siècle pouvait surgir une idée nouvelle, ou renaître une doctrine mal étouffée dans le passé. Une fois éclose, il se trouvait toujours quelqu'un pour féconder l'idée, pour réhabiliter la doctrine. Il semble qu'il y ait eu dans l'air de cette époque je ne sais quelle chaleur hâtive qui développait toute semence, qui amenait forcément à maturité toute conception de l'esprit humain : Baïus mort, Corneille Jansénius vint au monde.

Jansénius envoyé à Louvain pour y terminer ses études, y rencontra, pour la première fois, Jean Duvergier de Haurane, qui fut depuis abbé de Saint-Cyran. Une intime union d'esprit et de cœur s'établit entre les deux jeunes théologiens, et de leurs longs entretiens et de leurs communes lectures naquit et se forma insensiblement ce système d'idées qui reçut depuis le nom de jansénisme. Accoutumés à se faire par la pensée les contemporains des premiers âges du christianisme, ils prirent bien vite en pitié la tiédeur des ames de leur temps et les molles allures d'une doctrine qui allait se pliant de plus en plus aux exigences d'une morale souple et facile. Disciples fervens des pères de l'Église latine, ils voulurent essayer, au nom de la tradition apostolique, la réforme que Luther avait proclamée au nom de la raison humaine, et sur leur drapeau ils écrivirent : Saint Augustin. Ce fut le titre du livre dans lequel Jansénius résuma les principes qui lui étaient communs avec son ami. Mais Jansénius était un bon et digne évêque qui mourut de la peste en visitant ses diocésains. Aussi s'empressa-t-il en mourant de soumettre au jugement du pape l'*Augustinus* encore en manuscrit, déclarant par son testament reconnaître d'avance l'arrêt du saint-siége. Telle fut la dernière pensée de cet homme qu'on accusa d'avoir voulu fonder un schisme dans l'Église. Il s'éteignit le 6 mai 1638.

L'année qui avait précédé la mort de Baïus en Belgique, Louis Molina imprimait à Lisbonne un livre où il soutenait, sur la grâce, une opinion toute contraire à celle du théologien de Louvain. Ce fut en partie pour réfuter le jésuite portugais que Jansénius écrivit.

Mais, précisément vers le même temps où il écrivait, s'élevait dans la Sorbonne un jeune homme qui, dans une thèse publique,

développait une doctrine conforme, en beaucoup de points, à celle de Jansénius. C'était un petit abbé passablement mondain, vif, ardent, spirituel, pourvu de bons bénéfices et, ajoute un contemporain, *faisant rouler le carrosse à Paris*, plein de science, au demeurant, comme on l'était alors quand on portait le nom d'Arnauld. C'était en effet Antoine Arnauld, qui commençait dès-lors à parler la langue de la maison.

Ici nous touchons à Port-Royal; car Port-Royal est la personnification mystique de cette grande famille des Arnauld. Ne croirait-on pas, en lisant leur commune histoire, assister aux renaissantes destinées de l'une de ces grandes races romaines, les Métellus, les Scipion, les Appius, qui, donnant tour à tour à la république des dictateurs pour ses armées, des tribuns pour ses débats intérieurs, et des pontifes pour ses temples, continuaient, sous un même nom, une gloire toujours nouvelle?

Fondé, en 1204, par Eudes de Sully, le monastère de Port-Royal fut placé d'abord sous la direction de l'abbé de Citeaux. Vers la fin du seizième siècle, là, comme alors dans toutes les communautés, la règle avait failli. Or il arriva que, la première année du siècle suivant, fit profession entre les mains du général de l'ordre une jeune fille de huit ans. Si chacun fut touché de la ferveur qui donnait déjà quelque chose de sérieux à la naïveté de ce jeune visage, il ne vint à l'idée de personne que sur la tête de cet enfant reposât dans l'avenir l'espérance d'une éclatante réforme; mais cet enfant était sœur Marie-Angélique Arnauld. On sait le grand caractère qu'elle déploya dans les luttes qui suivirent; et certes plus d'un témoin de la modeste cérémonie que nous venons de rapporter dut, en se la retraçant à l'imagination, se souvenir d'Annibal enfant, jurant aux autels de Sagonte une haine éternelle au nom romain.

Avant de devenir générale entre Port-Royal et la société de Jésus, la lutte avait été personnelle entre la Rome des jésuites et Antoine Arnauld, premier du nom, l'Amilcar de cette autre famille Barca. Avocat de l'Université contre les jésuites, en 1594, Antoine Arnauld protesta énergiquement, depuis, contre leur rap-

pel par un éloquent écrit qui avait pour titre : *le franc et véritable discours*. On peut donc hardiment conjecturer que les jésuites attaquèrent surtout dans Port-Royal l'asile ouvert à dix-huit membres de cette famille qui leur avait opposé un si puissant adversaire. A cette cause s'en joignirent d'autres que nous dirons en leur lieu.

Nommée en 1602 abbesse de Port-Royal, sœur Angélique y conquit de bonne heure, avec la renommée d'une vie exemplaire, l'ascendant qui s'attache à une instruction solide et à une éloquence sévère. A l'âge de dix-sept ans, elle renouvela solennellement sa profession monastique. Ce fut son premier pas vers la réforme qu'elle méditait. Dès 1613, la régénération était accomplie au-dedans, et commençait au-dehors. C'est dans Racine qu'il faut lire ce pélerinage de l'abbesse, allant de couvent en couvent. N'eut-elle pas, un beau matin, à soutenir un siége contre une sœur de Gabrielle d'Estrées, qui s'échappa d'une maison de filles repenties pour venir, à la tête de quelques jeunes gentilshommes, réclamer son titre d'abbesse à Maubuisson?

Cependant les exhalaisons humides des étangs de Chevreuse ajoutaient danger de mort aux austérités de la pénitence. Les religieuses quittèrent Port-Royal, et se réfugièrent, mourantes pour la plupart, dans une maison écartée du faubourg Saint-Jacques. Cette retraite était un don de l'aïeule des Arnauld, qui vint elle-même, en 1641, y conquérir une mort sainte et le titre touchant de *mère des Machabées*.

Les ennemis étaient en présence; la guerre ne pouvait manquer d'éclater bientôt : jésuites et jansénistes se comptaient.

Un petit écrit de quelques pages, composé par la mère Angélique, fut vivement attaqué par les jésuites, et trouva pour apologiste l'abbé de Saint-Cyran. Saint-Cyran était né avec un talent remarquable de prosélytisme, et la pureté irréprochable de sa vie justifiait, dans la conscience de ses adeptes, leur propre entraînement. Il eut bien vite rallié à lui la famille Arnauld, et comme cette famille tenait à la cour par le célèbre d'Andilly, au barreau par l'é-

loquent Lemaître, à l'Église par de Sacy, à l'armée par Séricourt, à la Sorbonne par Antoine Arnauld, Saint-Cyran embrassait en même temps, par la contagion de ses exemples et de sa foi, tous les ordres de l'état, toutes les classes de la nation.

Cette renommée de sainteté le mit un jour en relation avec le père Joseph, physionomie tout espagnole, qui, dans le tableau de cette époque, se détache encore, même auprès de la tragique figure de Richelieu. Le père Joseph, qu'une mission politique éloignait un moment de Paris, confia à Saint-Cyran un couvent de religieuses dont il s'était fait le patron. Le protecteur fut vite oublié; mais, à son retour, il fit retomber sur la théologie de son rival le jaloux ressentiment qui s'adressait à sa personne. Il s'en vint dire à Richelieu qu'il s'élevait en France une secte nouvelle qui sentait fort l'hérésie, et que certain abbé de Saint-Cyran s'en faisait le missionnaire. Le rancuneux ministre ne manqua pas de se souvenir que ce même Saint-Cyran avait osé se soustraire au joug de sa faveur. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il avait aussi paru contester une des opinions du catéchisme de Luçon, dont Richelieu était l'auteur; puis, lorsque le cardinal avait proposé à l'assemblée du clergé de casser le mariage du duc d'Orléans avec la princesse de Lorraine, une voix avait impitoyablement flétri la pensée de ce divorce, et cette voix, c'était encore celle de Saint-Cyran. Il était donc bien clair que l'enfer le poussait à l'hérésie pour l'amener sous la colère de Richelieu. Si le cardinal eût eu affaire à un grand seigneur, à coup sûr il lui prenait sa tête; mais le sang d'un simple abbé n'étant pas chose nécessaire à l'édification de la *monarchie sans bases*, on se contenta de sa liberté, et le 5 juin 1638, Saint-Cyran fut arrêté et conduit au *bois de Vincennes*, comme on disait alors. La parole du maître avait assez remué les ames; il ne manquait au succès de sa doctrine qu'un peu de persécution : la persécution vint à point nommé. Au bout de quelques mois, Saint-Cyran régnait à Vincennes, et le véritable gouverneur, esclave de son prisonnier, ne faisait plus rien sans lui demander conseil. Enfin lorsque, trois ans après, la mort de Louis XIII, car celle de Richelieu n'avait pas suffi, vint ouvrir au captif les portes de sa prison,

sa sortie de Vincennes fut un triomphe, et la garnison lui rendit les honneurs militaires.

Une conversion éclatante avait aussi éveillé la sollicitude du gouvernement. Antoine Lemaître, un des Arnauld, continuait au barreau avec un grand succès la renommée d'éloquence que son aïeul y avait acquise sous Henri IV. Tout à coup une soif immense de Dieu et de la solitude vient le saisir dans sa gloire. L'austère préoccupation des vérités religieuses lui désenchante ses études, et le laisse indifférent et sans verve en face de ses auditeurs. « Il arrêtait ses yeux, dit un contemporain, sur un crucifix tout poudreux qu'il avait en vue lorsqu'il parlait, et que jusque là il ne s'était guère arrêté à considérer, et il disait qu'en le regardant, il avait plus d'envie de pleurer que de parler. »

L'avocat-général Talon s'étonna publiquement un jour de ce *sommeil*. « Le propos, ajoute le même contemporain, fut redit à M. Lemaître, qui, se sentant piqué de cette parole, parla huit jours après, à ce qu'il me dit, mais d'une telle force, que jamais il n'eut plus de force et de vigueur. Il avait toujours M. Talon en vue. Il ne se tournait en parlant que vers lui seul; toujours le corps bandé, toujours le bras étendu, toujours sur le bout du pied, toujours l'œil arrêté sur lui, comme étant le dernier effort qu'il faisait, et étant résolu, au sortir de là, de faire à Dieu un sacrifice de ce talent si rare, et de rendre muette à l'avenir une bouche qui était l'admiration de toute la France. »

Lemaître ne tarda pas en effet à échanger cet auditoire si plein d'enthousiasme contre la solitude d'une petite chambre délabrée dans une maison du faubourg Saint-Jacques. Il faut voir avec quelle tendre sollicitude sa pieuse mère veillait sur le seuil de cette maison pour en écarter les importuns. Elle ne put si bien y parvenir qu'il ne cherchât bientôt un asile plus inaccessible dans cette maison des champs désertée par les religieuses. C'est de là qu'il écrivait, en comparant ses deux retraites : « Nous écoutions le bruit de Paris, nous ne voyions que Paris, c'est-à-dire le lieu du monde le moins solitaire. Maintenant, nous ne voyons qu'une solitude de toutes parts. Nous avions pris cette retraite, au sortir

du monde, pour y contempler de l'esprit le grand nombre de ceux qui se perdent au lieu d'où nous étions sauvés ; nous n'étions encore, comme les Israélites, qu'à l'entrée du désert où nous nous préparions à aller. Nous y sommes arrivés maintenant. » N'est-ce pas un admirable spectacle que celui de cette ame qui se retire du monde, et se replie lentement vers le ciel, s'arrêtant par intervalles pour reprendre haleine, et monter plus haut?

C'est de là encore qu'il écrivait, au sujet de Saint-Cyran, prisonnier à Vincennes :

« Ses gardes empêchent de lui parler... Le lieu où nous sommes, sans gardes et sans valets, nous rend de soi-même cet office... Il ne peut sortir de là où il est que par un ordre du roi qui l'en tire; et nous ne voulons sortir du lieu où nous sommes que par un ordre de Dieu qui nous en chasse; il est prisonnier du roi, et nous de Dieu. »

Lemaître n'avait trouvé à Port-Royal qu'un pauvre prêtre, nommé Choisnel, seul demeuré fidèle au cloître abandonné; je me trompe, il y trouva encore le pieux souvenir de tous les anachorètes du temps passé, et comme eux il se prit à méditer l'Écriture, comme eux à remuer la terre. Lorsqu'après de longues heures d'études il s'apercevait qu'il avait froid, il prenait dans ses bras une énorme bûche déposée à sa porte, et montait et redescendait l'escalier jusqu'à ce qu'il eût assez chaud pour retourner à ses livres.

Bientôt vint le visiter dans sa solitude Singlin, que Saint-Cyran se choisit pour vicaire pendant sa captivité. Singlin, selon la parole de Lemaître, l'Élisée de cet autre Élie enlevé vivant de ce monde, était le fils d'un marchand de vin. Conquis à l'apostolat par Vincent de Paul, il quitta ce dernier pour Saint-Cyran. Confesseur des religieuses de Port-Royal, et ensuite leur supérieur, il allait, dit-on, chercher au désert, dans les entretiens de Lemaître et de Sacy, l'inspiration des doctrines qu'il traduisait dans la chaire en graves et simples paroles. C'était un homme d'un caractère ferme et droit, tel qu'il le fallait à une réunion de solitaires qui

n'avait de lien que leur persévérance dans leurs propres résolutions.

Cette réunion, en effet, commençait à se former. L'exemple de Lemaître avait attiré près de lui plusieurs autres pénitens, parmi lesquels on remarquait son jeune frère Séricourt, qui voulut jeter *son épée aux pieds de Saint-Cyran, comme son aîné y avait mis sa plume,* et de Basele, qui conservait dans le cloître son costume béarnais. L'amour du pays était la seule illusion qui l'eût suivi au désert.

Ce fut au milieu de ces pieux reclus que Hillerin, curé de Saint-Merry, revenant du Poitou, où il était allé, lui aussi, chercher le silence et l'étude, déposa un tout jeune homme, nommé Fontaine, le futur historien de la sainte colonie. Demeuré seul, après la mort de tant de grands hommes, comme pour faire leur oraison funèbre, Fontaine recueillit ses souvenirs dans un livre qu'on pourrait nommer la légende dorée de Port-Royal, livre éloquent à force de naïveté. Nous citerons souvent ses simples paroles, toutes pleines d'un douloureux amour du passé.

Voici en quel état Fontaine trouva Port-Royal-des-Champs : « Lorsque pour prendre l'air, dit-il, je sortais quelquefois et me promenais dans les dehors, j'avoue que je me sentais frappé d'une sainte frayeur dans cette triste solitude, qui, réduite de toutes parts à une espèce de friche, pleurait en quelque sorte la sortie des religieuses qui l'avaient abandonnée... Les serpens étaient de toutes parts dans les jardins, et tout y était dans cet état affreux où sont les lieux qu'on ne cultive plus avec soin. »

Plus tard, à l'âge de soixante-douze ans, Fontaine, se rappelant les jours de sa jeunesse et les saints exemples qu'il recevait, laisse échapper ce cri vers Dieu : « Vos serviteurs, comme des géans, couraient à grands pas dans votre voie, et moi j'étais un enfant qui ne pouvais encore marcher. Ils étaient comme des aigles qui portaient leur vol bien haut par les ailes que vous leur aviez données ; et moi j'étais comme un faible oiseau que votre miséricorde mettait à couvert de bonne heure dans ce lieu, comme dans un nid, jusqu'à ce qu'il me fût venu des plumes. — Ce n'é-

TIMBRE ROYAL

tait pas moi, mon Dieu, qui les cherchais, c'était vous qui me conduisiez à eux. J'étais vraiment alors comme un petit enfant qui ne fait que de naître, que l'on porte où l'on veut, dont on a soin sans qu'il le sache, et à qui l'on donne le lait dont il a besoin, sans qu'il connaisse encore ni sa mère, ni sa nourrice. »

Mais Saint-Cyran emprisonné, un homme vint au nom de Richelieu réclamer les fugitifs, et cet homme était Laubardemont. Les solitaires accueillirent le sombre messager avec une douce et sereine ironie. Lemaître et l'envoyé de Richelieu ne parlaient pas la même langue. — N'avez-vous jamais eu de visions? dit brusquement Laubardemont. — Quelquefois, répondit froidement Lemaître. Quand j'ouvre cette fenêtre (et il montrait du doigt une des fenêtres de sa chambre), je vois le village de Vaumurier; et quand j'ouvre celle-ci, ajouta-t-il en en montrant une autre, je vois celui de Saint-Lambert. Ce sont là toutes mes visions. »

Laubardemont se retira : mais au bout de huit jours, il vint un ordre aux solitaires de quitter Port-Royal-des-Champs; ils se retirèrent auprès de La Ferté-Milon : c'était en 1638.

Or, il y avait en ce temps-là à La Ferté-Milon une honnête famille dont le chef avait hérité de son père la charge de contrôleur du grenier à sel. Il se nommait Jean Racine, et venait d'épouser la fille du procureur du roi des eaux-et-forêts de Villers-Coterets. Ces bonnes gens firent fête aux proscrits. C'est ainsi que le premier exil des maîtres de Port-Royal les amenait auprès du berceau de leur plus noble élève, Jean Racine, le grand poète; il naquit le 31 décembre de l'année suivante dans cette maison sanctifiée par une courageuse hospitalité. N'est-ce pas avec la naïve familiarité d'une affection vraiment paternelle, que pendant un autre exil qui avait ramené Lemaître à la Chartreuse de Bourg-Fontaine, il écrivait *au petit Racine :*

« Mon fils, je vous prie de m'envoyer au plus tôt l'*Apologie des saints pères*, qui est à moi, et qui est de la première impression. Elle est reliée en veau marbré, in-4°. J'ai reçu les cinq volumes de mes *Conciles,* que vous aviez fort bien empaquetés. Je vous en remercie. Mandez-moi si tous les livres sont au château,

bien arrangés sur des tablettes, et si mes onze volumes de saint Jean Chrysostôme y sont; et voyez-les de temps en temps pour les nettoyer. Il faudrait mettre de l'eau dans des écuelles de terre, où ils sont, afin que les souris ne les rongent pas. Faites bien mes recommandations à votre bonne tante, et suivez bien ses conseils en tout. La jeunesse doit toujours se laisser conduire, et tâcher de ne point s'émanciper. Peut-être que Dieu nous fera revenir où vous êtes. Cependant il faut tâcher de profiter de cette persécution, et faire en sorte qu'elle nous serve à nous détacher du monde, qui nous paraît si ennemi de la piété. Bonjour, mon cher fils; aimez toujours votre papa comme il vous aime; écrivez-moi de temps en temps. Envoyez-moi aussi mon Tacite in-folio. »

Cependant il n'était bruit à La Ferté-Milon que des hôtes inconnus de Mme Vitart : c'était la tante de notre Racine. Ils ne paraissaient à la ville que les dimanches et les fêtes, et on les rencontrait quelquefois dans les bois voisins, cherchant les lieux les plus secrets, pour y répandre leurs prières. Richelieu comprit bien vite que les doctrines de Port-Royal seraient moins contagieuses à Port-Royal même que dans une ville qui se laissait prendre si aisément à l'austère séduction de leur nouveauté, et permit aux solitaires de revenir dans leur retraite.

A cette époque se rattache la première institution de ces fortes et savantes écoles qui jetèrent au dix-septième siècle de si vives lumières. C'était d'abord quelques jeunes gens des familles les plus distinguées que leurs parens confièrent isolément à l'un ou à l'autre des solitaires. La renommée de cet enseignement s'accrut avec rapidité, et bientôt il fallut donner une succursale à la petite maison de la rue Saint-Dominique-d'Enfer, où ces écoles avaient pris naissance. Les maîtres illustres se multipliaient avec les élèves. En tête des premiers, saluons un nom vénérable, celui de Claude Lancelot, et après ce nom celui de Pierre Nicole, qui ne sortit à vingt ans du collége d'Harcourt que pour venir à Port-Royal vouer à l'éducation de l'enfance la précieuse lucidité de sa pensée. Lancelot, esprit juste et ferme, portait dans l'enseignement cette grave et patiente douceur qui s'empare vite des ames jeunes. Nicole, gé-

nie fin et subtil, distrait à la façon d'Archimède, avait au fond du cœur je ne sais quoi de tendre et de naïf qui s'est trop rarement épanché dans ses écrits.

On croira sans peine que l'inimitié des jésuites contre le désert se fortifia grandement du dépit que leur inspirait la naissante popularité des écoles nouvelles. La société était frappée au cœur si la jeunesse continuait à se détourner d'elle pour s'en aller vers Port-Royal. Les jésuites le comprirent : leur force était bien moins dans la conviction qui pouvait naître de leurs doctrines que dans une sorte de séduction douce et caressante qui, pour arriver à l'intelligence, commençait par s'emparer des affections de l'ame.

Au reste, cette rivalité d'influence ne fit que remuer des ressentimens qui dataient de plus loin. L'archevêque que le pape avait envoyé aux catholiques d'Angleterre trouva dans la société de Jésus une opposition turbulente et tracassière. Saint-Cyran prit fait et cause pour l'épiscopat; et le livre qu'il publia à cette occasion, en conciliant aux théologiens de son école le suffrage des évêques de France, lui fit d'irréconciliables ennemis. Les jésuites, qui, par les statuts de leur ordre, s'engageaient à n'accepter aucune dignité dans l'Église, avaient, comme on peut le croire, un puissant intérêt à ruiner dans sa base la hiérarchie épiscopale.

Il y avait d'ailleurs dans ce livre une pensée démocratique qui ne pouvait trouver faveur auprès des jésuites, mais qui, par cette même raison, acquit au jansénisme la sympathie du clergé de France, je veux parler de l'élection ecclésiastique. Si cet appel aux vieilles coutumes de la société chrétienne irrita le saint-siége, auquel Saint-Cyran égalait presque l'épiscopat, il émut si profondément le clergé de France que les jansénistes ne perdirent jamais complétement leur cause auprès des curés de Paris.

Mais en attaquant devant le tribunal du pape la société qui les gênait, les jésuites se gardèrent bien de laisser voir la cause véritable de leur animosité. La querelle, en partant pour Rome, se dépouilla des apparences de tout ressentiment haineux et personnel, et arriva sous la forme d'une question théologique.

Cette question était encore celle de la grâce. Pierre Cornet, syn

dic de Sorbonne, s'effrayant de voir la nouvelle doctrine tenir tête chaque jour aux opinions reçues, et se faire jour jusque dans les thèses des bacheliers, aborda de front cette doctrine dans le livre où elle se présentait avec le plus d'éclat, dans l'ouvrage de Jansénius. Ce livre, les jésuites l'avaient d'abord attaqué dans leurs thèses. Le 6 mars de l'année 1642 le pape Urbain VIII avait cru devoir assoupir ces querelles et jeter entre les combattans son sceptre pastoral. Il suivait en ceci l'exemple de Paul V, qui, en 1607, effrayé des conséquences d'une lutte que neuf ans de discussion n'avaient pu mener à terme, prononça la dissolution de la commission *de Auxiliis*, et recula devant la solution du problème. Urbain VIII ne faisait donc en 1642 que renouveler les bulles de Paul V. Mais ces bulles avaient imposé silence aux deux partis sans juger le fond de la question, et ce fut au cœur même de la question que Pierre Cornet ramena intrépidement le pape Innocent X. Il s'appliqua à extraire de l'*Augustinus* sept propositions qu'il dénonça à la Sorbonne. La Sorbonne réduisit les sept propositions à cinq, qu'elle n'osa même pas positivement condamner.

On va se demander comment, avec la popularité des jansénistes, il se trouva l'année suivante quatre-vingt-huit évêques pour appeler sur les cinq propositions la censure pontificale. La réponse est facile à faire : c'est que jamais les jansénistes n'ont prétendu défendre les cinq propositions, et qu'ils les virent alors condamner sans trop de peine. Ils se bornèrent à nier qu'elles fussent dans le livre de Jansénius. Mais il arriva de cette querelle comme de toutes les querelles humaines : beaucoup accusèrent qui n'avaient pas lu, beaucoup défendirent qui n'avaient pas lu davantage. Il se trouva des jésuites pour dire que les cinq propositions étaient textuellement dans Jansénius, et des jansénistes pour affirmer que c'était là l'assertion de tous leurs adversaires, ou pour nier que la bonne foi pût se méprendre au langage de Jansénius.

Mais là ne s'arrêta pas la fervente inimitié des jésuites. Étonnés de voir les jansénistes faire si bon marché de la doctrine présumée du maître, ils rejetèrent la question du droit dans le fait, et n'eu-

rent aucun repos que le pape n'eût condamné les propositions comme étant de Jansénius, et à son sens. Peu nous importe sans doute de savoir si l'hérésie était ou n'était pas dans le livre censuré; mais ce qu'il importe à l'histoire de relever, c'est l'acharnement des censeurs. Ne se prirent-ils pas à exiger que leurs adversaires se condamnassent eux-mêmes en signant les bulles pontificales? Mais malgré le nombre imposant des évêques qui avaient provoqué ces bulles, elles trouvèrent si peu de faveur auprès du clergé qu'il fallut renoncer à cette prétention.

Que faisaient cependant nos solitaires? Sortons de cette polémique haineuse, et allons un moment nous reposer sous les paisibles ombrages de Chevreuse. Ces hommes que vous voyez épars dans la vallée et mêlés aux travaux des champs sont ceux-là même dont l'ambition vient d'être dénoncée au pape. « Je les voyais, dit Fontaine, avec de petits justaucorps de toile ou d'autre étoffe qui ne valait pas mieux. Ils étaient comme de véritables paysans, sans avoir rien qui les distinguât, que leur air qui les trahissait, et leur silence plein de piété. »

Puis venaient de naïves querelles. « L'un plaidait pour des blés et des avoines : l'autre prétendait que ses légumes et ses choux ne devaient pas être méprisés. Celui-ci présentait sa requête pour ses plants d'arbres qu'il avait la douleur, après tant de peines et de si belles espérances, de voir mourir faute de fumier; celui-là disait que sa vigne devait être privilégiée, et méritait d'être préférée à tout. »

Sacy, qui, comme on le sait peu communément, s'occupait alors à mettre en vers les racines grecques, étant arrivé au mot *fumier*, écrivit : « Le fumier aux champs a la vogue. » Ainsi beaucoup de ces vers, qui nous semblent aujourd'hui si ridicules, devaient avoir à Port-Royal un charme infini, parce qu'ils rappelaient mille petits incidens de la vie rustique qu'on y menait.

Une triste nouvelle troubla tout à coup cette vie paisible. Saint-Cyran mourut, frappé d'apoplexie, le 11 octobre 1643. On lui fit à Paris des funérailles magnifiques. Des prélats se mêlèrent à l'humble cortége de l'abbé. Il y eut au désert moins d'éclat et plus

de douleur. Inconsolable dans ses regrets, Lemaître essayait d'en triompher en se précipitant avec fureur dans toutes les fatigues du corps. « Il allait, dit Fontaine, scier les blés avec les autres ouvriers que l'on prenait à la journée, qui étaient surpris de le voir au bout d'un sillon lorsqu'ils n'étaient encore qu'au commencement; et lorsqu'il était tout trempé de sueur, il prenait froidement son chapelet et le récitait en se ressuyant au grand soleil.

La mort de l'abbé de Saint-Cyran laissa tout entière à Singlin la direction de Port-Royal. Ce dernier s'était long-temps effrayé de cette mission. Confesseur des religieuses de Paris, il avait été souvent agité, c'est encore Fontaine qui parle, « de ces tempêtes d'esprit qui sont propres aux pasteurs des ames, » et il avait fallu pour le convaincre toute l'éloquence de Saint-Cyran. Ils eurent ensemble à ce sujet un de ces longs et graves entretiens tels qu'en plaçait parfois au bord de la mer l'imagination des pères de l'église latine.

Les prédications de Singlin le retenaient souvent à Paris. Il lui fallut chercher un vicaire pour Port-Royal-des-Champs. Manguelen qu'il choisit, homme de science et de vertu, mourut au bout de peu de temps.

« Singlin, averti de la maladie de M. Manguelen, ne vint, dit Fontaine, que lorsque son ami venait d'être mis en terre, et que nous sortions des funérailles. M. Lemaître, qui avait donné ordre qu'on l'avertît dès qu'on le verrait arriver, alla promptement le recevoir à la porte de l'avenue, avec son ouverture ordinaire. M. Singlin, dès qu'il l'aperçut, lui demanda comment se portait M. Manguelen. Il lui dit, d'un air le plus gai qu'il put, qu'il n'était plus malade. Il l'entretint, dans les cours qu'il fallait passer pour aller à l'église, où il avait toujours coutume d'aller en descendant de cheval. M. Singlin le mettait toujours sur M. Manguelen. Enfin il entra dans l'église, où après avoir adoré Dieu, il aperçut une fosse toute fraîche couverte, et presque au milieu du sanctuaire, où l'on avait mis M. Manguelen par honneur. M. Singlin se leva promptement avec un visage étonné, regarda M. Lemaître sans pouvoir rien dire. M. Lemaître se jeta à son cou, et,

sans pouvoir parler l'un et l'autre que par leurs larmes, ils montèrent dans une chambre pour pleurer à leur aise leur ami mort. »

Il ne manque à cette scène pathétique que le pinceau de Lesueur.

De Sacy remplaça Manguelen. Quelque temps avant la mort de ce dernier, Arnauld d'Andilly était venu prendre à Port-Royal la place que depuis deux ans il s'y était marquée. L'homme à qui Saint-Cyran avait légué son cœur ne pouvait trouver que bon accueil au désert. Il y fut reçu avec enthousiasme. Sa bonne mine, ses yeux vifs, sa noble démarche, ses beaux cheveux blancs, sa voix éclatante, sa haute renommée, tout ce qui en lui étonnait encore Louis XIV, lorsqu'à l'âge de quatre-vingts ans le solitaire vint rendre visite au monarque, attiraient au nouveau-venu tous les regards. Sa grâce à monter à cheval n'était égalée que par son adresse à tailler les arbres. Ce fut, avec la traduction de Flavius Josèphe, son occupation à Port-Royal. Sous sa direction, les jardins de la communauté gagnèrent en beauté et en étendue. Il y avait là quelque chose encore des traditions du grand siècle : on les retrouvait aussi dans la politesse exquise avec laquelle Arnauld d'Andilly faisait aux étrangers les honneurs de Port-Royal.

Il manque une physionomie à ce tableau de famille, celle du médecin Pallu. C'était un petit homme de commerce doux et facile qui avait voué ses jours à la pénitence, et son art aux solitaires. « Il se fit bâtir un petit logis, dit Fontaine, qui a depuis été appelé le *petit Pallu*, et à cause de la petitesse bien juste et bien ramassée de ses appartemens, et à cause de la taille de son maître qui avait tout petit, excepté l'esprit : petit corps, petit logis, petit cheval, mais tout bien pris, tout bien proportionné et bien agréable. » Il mourut, et on lui donna pour successeur un homme rude, brusque, impitoyable. Il se nommait Hamon. « Dès qu'on ouvrait la bouche, selon la liberté qu'on avait toujours eue du temps du défunt, pour représenter bonnement quelque chose et pour tâcher d'entrer en composition touchant quelque nouvelle saignée ou purgation dont il était fort libéral, épargnant tout aussi peu le sang que le séné, on voyait un homme sourd et inflexible

qui, prenant un air sérieux et un ton grave, faisait sonner sa qualité de docteur en médecine, et les 4,000 livres qu'elle lui avait coûtées. » Ce joug pesait aux malades; il y eut même un moment où les pilules d'un certain M. Duclos et la poudre infaillible d'un empirique nommé Jacques faillirent l'emporter sur la faculté et les 4,000 francs de science du docteur Hamon. Par bonheur Sacy intervint, et la faculté, impitoyablement immolée à Paris par Molière, eut l'honneur sauf à Port-Royal.

Une petite anecdote que je vais raconter prouvera que ces pieux solitaires n'étaient pas toujours étrangers à ces petites intrigues d'intérieur qui sont dans les temps ordinaires les grands événemens des monastères. Le jeune Fontaine avait connu à Paris Arnauld d'Andilly, et ce dernier depuis long-temps l'avait pris en affection. Tout portait à croire qu'il le demanderait pour secrétaire. Manguelen et Lemaître essayèrent de l'en détourner, et voici comment ils s'y prirent. Laissons parler Fontaine. « Lorsque je me mettais à table, M. Lemaître, soufflé par M. Manguelen, vint comme de dessous terre me dire : « Vous aimez bien M. d'An-
» dilly, n'est-ce pas? — Oui, sûrement, lui dis-je, monsieur.
» — Vous allez donc être bien aise de le voir? — Je l'espère
» aussi, lui répondis-je. — Mais si l'on vous disait de n'avoir
» point d'empressement de le voir? » Je regarde M. Lemaître avec quelque sorte d'étonnement comme une personne surprise.
« Que feriez-vous? dit-il. — Je ferais ce que l'on m'ordonnerait,
» lui dis-je, ne comprenant rien à tout ce discours, qui était pour
» moi une énigme. — S'il vous rencontrait en chemin, me dit-il,
» détournez-vous adroitement; s'il vous trouvait nez à nez et qu'il
» vous parlât, ne répondez qu'à demi-mot, et comme à bâtons
» rompus, et sans témoigner trop de chaleur et d'affection. Pour-
» riez-vous contrefaire le niais? » ajouta-t-il; et en même temps il me marquait par ses manières, par des gestes, et par certains mots que je ne sais comment placer, ce que pour cela il fallait faire et dire. »

Fontaine fut docile aux ordres de Lemaître; seul il ne montra à d'Andilly ni empressement de le voir, ni souvenir du passé. Il

faut lire dans ses mémoires les combats qu'il eut à soutenir pour demeurer fidèle à l'engagement qu'il venait de prendre, et avec quelle héroïque résignation se condamnant lui-même à perdre l'amitié d'Arnauld d'Andilly, il lui laissa toujours ignorer ce qui s'était passé. Il ne lui vint pas une fois en pensée qu'on l'eût pris pour dupe, et en se retraçant dans sa vieillesse ce souvenir de son jeune âge, il ne sait que remercier Dieu qui le détacha de d'Andilly pour l'associer à toutes les souffrances de de Sacy.

Les troubles de la Fronde un moment apaisés se réveillaient de nouveau. Condé se brouilla avec Mazarin, et marcha sur la capitale. Il fallut songer à dérober aux insultes du soldat les religieuses, depuis long-temps revenues à Port-Royal : elles reprirent tristement le chemin de leur maison de Paris. Ceux des solitaires qui habitaient les granges se retirèrent dans la partie du monastère que les religieuses abandonnaient. On résolut d'élever de petites tours le long des murailles, et d'y attendre l'ennemi. Le duc de Luynes dirigeait les fortifications, accompagné partout de Lemaître, *qui avait toujours à propos le petit mot de l'Écriture.* L'abbaye de Saint-Cyran ayant été pillée et l'abbé mis à rançon, on avait craint même chose pour Port-Royal. Il fallait voir ces pauvres reclus, ressaisis violemment par la vie réelle, divisés par brigades, et portant le mousquet. « On voyait alors, dit Fontaine, de vieux capitaines reprendre leur ton de commandement, et un métier depuis long-temps enseveli dans l'oubli. Ces vieux routiers, M. de Pontis, M. de Pétitière, M. de la Rivière, M. de Beaumont, M. de Bessi et plusieurs autres, faisaient voir qu'ils savaient faire autre chose que de manier une bêche et de garder des bois. »

Cette ardeur martiale alla si loin qu'on s'en vint demander à de Sacy si on ne pourrait pas tirer pour tout de bon sur des coureurs qui viendraient se présenter aux portes pour les forcer, ou qui approcheraient des murailles. De Sacy se récria aussitôt ; il dit qu'il suffirait de tirer à poudre et de faire du bruit. Mais l'approche des ennemis fit de nouveau examiner ce cas de conscience. Le pour et le contre fut débattu, et l'Écriture appelée en témoignage. De Sacy

l'emporta cette fois encore. Je ne sais trop pourtant ce qui serait advenu, si l'ennemi eût fait mine de vouloir sommer le monastère. Heureusement il ne vint pas.

A son défaut, les jésuites ne manquèrent pas de se présenter, et prenant au sérieux cette attitude guerrière, ils se hâtèrent de dire en tous lieux que ces fortifications étaient dirigées contre les puissances de l'Europe et les saines doctrines de l'Église; enfin, que les jansénistes allaient, comme les calvinistes, en appeler aux armes pour faire triompher l'hérésie. Il se trouva quelqu'un pour formuler cette accusation et la porter au tribunal du roi; ce fut d'Aubusson de la Feuillade, archevêque d'Embrun; mais une lettre du grand Arnauld eut bientôt fait justice de la délation.

La Fronde, il faut le dire, n'était pas ennemie de Port-Royal. Lorsque Richelieu eut abattu toute tête qui osait se dresser à côté de la royauté, lorsque Mazarin eut énervé toute volonté rebelle, ce qui restait de la Fronde se réfugia dans l'opposition janséniste, non qu'il y eût entre les deux camps sympathie de foi politique, mais par cela seul que le jansénisme était une opposition. Les jansénistes, à leur tour, ne purent, sous peine d'ingratitude, ne pas faire bon accueil à la Fronde, convertie au jansénisme, et se refuser à servir des ambitions qu'on accoutumait à parler leur langage. On sait avec quel zèle Port-Royal entra dans le parti du cardinal de Retz, lorsque ce héros du bréviaire, comme on disait alors, essaya de faire valoir ses droits sur l'archevêché de Paris. Nous ne raconterons pas la longue histoire de cette lutte; il nous suffira de dire que les solitaires rédigèrent plus d'une fois les manifestes du coadjuteur. Ils remuèrent si profondément les esprits que le cardinal crut pouvoir faire un premier essai de son autorité : il nomma deux grands-vicaires, Haudencq, curé de Saint-Severin, et Chassebras, curé de la Madeleine.

Le Châtelet, qui ne reconnaissait en aucune façon l'autorité du cardinal, fit brûler sa circulaire par la main du bourreau, et, par un arrêt du 27 septembre 1655, bannit les deux grands-vicaires; l'un d'eux se réfugia dans les tours de Saint-Jean-en-Grève, d'où il lançait à ses adversaires d'éloquentes menaces. L'autel de la

Madeleine recevait les lettres des partisans de Chassebras et leur en transmettait les réponses. La guerre dura de la sorte jusque vers 1661, que le cardinal de Retz se résigna à se démettre de l'archevêché de Paris. Il avait compris que le temps de la Fronde était passé, et ne voulut pas compromettre la renommée de sa vie aventureuse dans le prosaïque détail d'un procès dont le menaçait Louis XIV. Il sentait d'ailleurs confusément que toute gloire individuelle allait pâlir et disparaître devant celle du jeune monarque : il n'était plus qu'un moyen pour lui de rester original, c'était de se retirer du monde et de payer ses dettes : il paya ses dettes et alla s'ensevelir à Commercy. Homme à part dans notre histoire, il se précipita au milieu des troubles de son temps comme un poète dramatique dans l'intrigue de son œuvre; artiste de complots et de conspirations, on peut douter que son ambition ait eu un autre but que celui de conspirer. S'il eût mené son drame à fin, il aurait été sans doute fort embarrassé d'un dénouement qui le faisait ministre. Le pouvoir ne lui allait pas; l'exercice de l'autorité régulière veut un ensemble de facultés qui lui manquaient; le génie de Retz n'était à l'aise que dans l'imprévu d'une intrigue. Lorsque l'histoire se fit grave, il se sentit petit devant elle, et eut le bon esprit de se réfugier dans sa vieille abbaye, où le suivirent l'amitié de Mme de Sévigné et les sympathies de Port-Royal.

ANTOINE DE LATOUR.

REVUE CRITIQUE.

MÉMOIRES. — SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUY. — LA SOCIÉTÉ ET LES FEMMES DE L'ANCIEN RÉGIME.

A en juger par l'ouvrage lui-même, par les notes, la préface, etc., les SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUY [1] tendraient à une double réhabilitation des douairières et du style de l'ancien régime. L'auteur est certes un homme fort spirituel, jouant très-bien l'éditeur, et si habile faiseur de pastiches qu'on pourrait lui reprocher tout juste d'être un peu trop ce qu'il veut être, « plus Arabe qu'en Arabie! » comme on a dit, je crois, des Contes d'Hamilton; mais quoique le petit bout d'oreille passe sous la cornette de la vieille marquise, feignons de ne pas l'apercevoir, de peur de nous attirer de mauvaises querelles; le siècle est plus crédule qu'on ne pense. J'ai trop pris plaisir à cette lecture pour ne pas contribuer de mon mieux au succès, en me faisant un peu compère. Qui sait, d'ailleurs? Il y a cinq ou six ans, le roi Charles X attesta en pleine cour l'authenticité des MÉMOIRES DE MADAME DUBARRY, et plus récemment un illustre diplomate proclamait à Londres l'authenticité des MÉMOIRES DE LOUIS XVIII. Enfin, s'il est vrai qu'un grave professeur ait dit du haut de sa chaire, que les romans pou-

[1] Un vol. in-8°. Chez M. Fournier jeune.

vaient être plus vrais que l'histoire, que risqué-je, moi, simple homme du monde, ou, si c'est encore un titre, ci-devant marquis, que risqué-je en disant que qui voudra étudier la société du dix-huitième siècle consultera désormais les MÉMOIRES DE MADAME DE CRÉQUY comme « le tableau le plus vrai de l'époque? » Nous n'en avons encore qu'un volume; viennent bientôt les trois autres, je leur ferai place dans ma bibliothèque, à côté de l'*égotiste* mais charmant caquetage de Mme du Deffant, de Mlle l'Espinasse et autres douairières écrivains.

Je sais toute l'importance qui attend la femme dans l'ordre naissant de notre prochaine réorganisation sociale : nous aurons la femme libre, la femme papesse, la femme messie; mais, mesdames, qu'il me soit permis de le demander : Que restera-t-il de la femme aimable d'avant la révolution? Hélas! je regrette non pas seulement celles que j'ai connues jeunes, mais encore celles que j'ai retrouvées vieilles, les vivans souvenirs de ma jeunesse. Ne prenez donc pas en mauvaise part ce que je disais des MÉMOIRES DE MADAME DE CRÉQUY, que c'était la réhabilitation des douairières. J'ai admiré dans ce livre un précieux reflet de la société française telle que je l'ai connue en 1780..... Vous voyez, lecteur, que je suis bien vieux; soyez indulgent pour mes regrets et mon radotage.

Je ne veux pas médire de la société de Paris telle que je l'ai retrouvée à mon retour d'émigration; mais je me rappelle combien toutes mes habitudes furent rudement froissées lorsqu'après que M. de Clermont-Tonnerre eut renoncé à ses titres de noblesse dans l'Assemblée constituante, j'allai tomber au milieu de la société anglaise. C'était souvent le texte de mes conversations dans les hôtels du West-End, où l'on me donnait volontiers raison.

Avant la révolution, trois choses faisaient de la société de Paris le monde par excellence : 1° L'exclusion de toute personne mal née; 2° la supériorité intellectuelle des femmes; 3° l'absence de toute politique sérieuse. On comprend que le premier point était indispensable pour entretenir le raffinement des bonnes manières, ou plutôt l'aisance et le naturel. Exclure le *bourgeois*, ce n'était pas seulement exclure les formes vulgaires et grossières, mais encore

toute mauvaise passion d'envie et de dédain réciproques, tout conflit entre l'orgueil patricien et l'orgueil parvenu. Là où tous sont nobles, tous sont égaux ; là où toute prétention serait inutile, où chacun est à sa place, chacun se montre tel qu'il est, sans craindre de passer pour ignorant des usages ou pour vulgaire ; on peut être original, mais jamais mal élevé quand on a un blason. De là cette liberté, cette aisance, ce laisser-aller de manières d'une société dont tous les membres appartenaient à une grande famille. Telle était la bonne société de Paris avant la révolution. Admettez le mélange des classes, vous ouvrez la porte à toutes les prétentions de la richesse marchande et du talent plébéien, à toutes les vanités en souffrance. Les dissidences deviendront bientôt bruyantes, ou la contrainte et la réserve vous permettront tout au plus un échange de politesses hypocrites et froides. Chacun gardera son quant à soi, ou s'exposera à être traité de fat ; la conversation sera livrée à quelques bavards de profession : mais tous ceux qui ne diront rien auront bien soin de donner à leur silence une expression d'indifférence ou de morgue, pour attester que leur nullité est toute volontaire.

Mais le vrai charme de la vieille société française provenait des femmes. De l'aveu de toute l'Europe civilisée, les femmes françaises ont été de tout temps égales en intelligence aux hommes des autres pays. Suivant la mode ou les nécessités des époques, à compter de la Ligue jusqu'à la révolution, qui les assimila cruellement aux hommes devant ses tribunaux, les femmes françaises avaient tour à tour joué un rôle éminent dans la politique, la littérature, les controverses religieuses. Pendant les deux derniers siècles, on pourrait même dire qu'elles furent non-seulement les arbitres du goût national dans tout ce qui tient aux lettres et aux beaux-arts, ce luxe de l'intelligence, mais encore, malgré la loi salique, les confidentes et les intermédiaires actifs de toutes les intrigues gouvernementales. Aussi les étrangers s'étonnaient-ils, en arrivant dans nos salons, d'y trouver nos femmes en état de lutter avec les hommes sur toutes les questions générales. C'est que si les femmes faisaient l'éducation des hommes, les hommes faisaient

celle des femmes. Les hommes de talent et les hommes comme il faut rapportaient tout aux succès de société, sans être, comme aujourd'hui, absorbés par une politique active, par leurs nombreux devoirs de citoyens et d'hommes publics, par les exigences électorales, départementales ou municipales. En un mot, si les insoucians avaient tout le loisir de cultiver les femmes pour leurs agrémens frivoles, les ambitieux étaient forcés aussi de passer par elles pour arriver aux ministres ou même au roi. Il ne faut pas croire que toutes les maîtresses, toutes les favorites, ne fussent que de belles odalisques livrées à l'esclavage oisif des petits appartemens ou des boudoirs. On aimait alors une femme pour son esprit autant que pour sa beauté. Mais un gouvernement constitutionnel doit matérialiser à la fois toutes les jouissances de l'amour et de l'esprit. Voilà à peu près ce que j'osais dire aux lords et aux ladys de Londres, moi, pauvre exilé par suite des tentatives du banquier Necker pour importer en France le gouvernement représentatif ou quasi-républicain de l'Angleterre. Je ne m'attendais pas à ce que nos princes en voulussent essayer une seconde fois.

Les lords et les ladys étaient, disais-je, en général de mon avis ; cependant un Anglais, auteur de talent, qui a écrit depuis dans les Revues de Londres et d'Édimbourg, me disait avec un mélange d'orgueil comme homme politique, et d'humilité comme homme de société : « Monsieur le marquis (cet Anglais avait lu lord Chesterfield, et m'accordait poliment, sous la république, mon titre de marquis), monsieur le marquis, c'est à leur gouvernement et à leur constitution (car nous avions un gouvernement et même une *constitution* dans l'ancien régime) que les Français doivent la supériorité de leur beau monde. Vos salons sont mieux composés que les nôtres, parce que vous n'avez pas de chambre des lords ni de chambre des communes qui y fassent des recrues. Votre société est plus animée que la nôtre, parce que vous n'avez pas d'autre théâtre pour faire valoir vos talens oratoires que vos salons et vos boudoirs. Nos parties de plaisir, à nous, sont abandonnées à des fats imberbes ou à de vieux radoteurs, non parce que nous manquons de talent et de génie pour y briller, mais parce que notre ambi-

tion et notre conscience politique nous appellent à de plus nobles services. Quand nous perdrons notre constitution, quand quelque autre Cromwell fermera le parlement, nos assemblées du beau monde seront à la fois plus amusantes et plus raisonnables. Il nous serait facile d'avoir, comme vous, de beaux jardins de Versailles si nous voulions renoncer à nos champs et à nos prairies; nous aurions de beaux jets d'eau, de belles fontaines, si nous voulions détourner pour les bassins d'un parterre les ruisseaux qui fécondent la contrée environnante.

» Nos femmes, continuait mon Anglais, sont inférieures aux vôtres parce que c'est d'hommes libres qu'elles ont l'honneur d'être les *esclaves*, si vous voulez, et non les *maîtresses*. Il n'y a que dans un gouvernement arbitraire que les femmes puissent exercer une influence personnelle sur les hommes du pouvoir; c'est cette influence seule qui peut les familiariser par un intérêt pratique avec la politique et les affaires, qui peut surtout leur donner, par l'observation, le secret des caractères sérieux. Nous nous défions peut-être trop, en Angleterre, de l'esprit naturel de la femme. Voilà pourquoi nous défendons à nos femmes d'avoir trop d'esprit; voilà pourquoi nous les traitons comme des êtres inférieurs à nous, voilà pourquoi nous les renfermons dans le cercle du foyer domestique, ou les laissons être plus frivoles encore que les vôtres. La vérité est que nos hommes de talent n'ont pas le temps de parler d'affaires sérieuses avec leurs femmes, et celles qui vont dans le monde n'y trouvent que des hommes légers comme elles, exclus comme elles de la vie politique par leurs goûts ou par leur incapacité paresseuse. En France, au contraire (dans l'ancien régime, car mon Anglais ne connaissait encore que cette France-là), vos hommes de talent n'ont rien de mieux à faire qu'à plaire aux femmes et à cultiver leur intelligence pour l'élever jusqu'à la leur. Si jamais vous avez en France un gouvernement représentatif, je vous demanderai des nouvelles de votre société

Mon interlocuteur aurait pu ajouter que dans les derniers règnes de la monarchie, la bonne société admettait les hommes de lettres dans son sein, au grand avantage des hommes de lettres et de la

bonne société. Nous avions alors des auteurs hommes du monde et des hommes du monde auteurs. Tous les écrivains, sans être aussi aimables que Saint-Lambert, n'étaient pas des ours comme Jean-Jacques. Si, comme les hommes politiques, les philosophes et les poètes donnaient des idées aux femmes, les femmes leur donnaient des grâces. S'ils leur apprenaient à parler, à penser même, les femmes leur apprenaient à vivre; nos hommes de lettres aujourd'hui, qui parlent tant du dix-huitième siècle, devraient mieux étudier la société d'alors avant d'en médire. Je préfère donc à leurs romans ces *histoires* ou même ces *romans* de mœurs qu'on appelle mémoires. Je remercie en ce sens l'éditeur de Madame la marquise de Créquy d'avoir voulu réhabiliter l'ancien régime par cette publication. Je lui sais un gré infini de ses anecdotes, de ses médisances même, qui me transportent dramatiquement au milieu de cette France de ma jeunesse, où nous rencontrions dans nos *frivoles* salons des hommes tels que MM. de Voltaire, Montesquieu, Buffon, d'Alembert, Hénault, Diderot, et des femmes telles que Mmes de Créquy, Necker, de Staël, Choiseul, etc., etc.

Je veux, pour le plaisir du contraste, après les Mémoires de Madame de Créquy, vous parler de ceux de Madame la duchesse d'Abrantès, qui nous a traduit avec la même fidélité et avec le même amour les causeries des salons de l'empire; comparaison curieuse à faire que celle de la douairière légitimiste avec la duchesse libéraliste, des gloires et des frivolités de l'ancien régime avec les gloires et les frivolités de l'empire! En un mot, mémoires vrais, comme ceux de Mme d'Abrantès, ou apocryphes, quand ils ont un air de vérité comme ceux de la marquise de Créquy; voilà, je l'avoue, mes livres de prédilection : c'est le genre de littérature où l'esprit français a conservé aujourd'hui toute sa supériorité, de l'aveu des mémoriographes anglais, allemands et même italiens.

Un Marquis.
R. de P.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Pendant que nous nous étonnions de la physionomie peu dramatique que prenait la chambre, nous ignorions que le jeu de nos acteurs politiques s'échauffait derrière la coulisse. Il s'agissait, mais très-sérieusement, de renouveler le ministère; déjà même on savait qui abandonnait son portefeuille : il ne restait plus qu'à savoir qui le prendrait, lorsqu'il paraît que le dénouement de cette petite comédie est resté tout à coup suspendu. Le changement du cabinet tenait, dit-on, à des raisons d'économie. On aura fait la réflexion que tout nouveau ministre a droit à 25,000 francs d'indemnité pour prix de sa complaisance à occuper un grand hôtel, à avoir voiture, des huissiers, des gens et autres inconvéniens attachés aux premières fonctions publiques. Ceux de nos hommes d'état qui se retiraient loyalement, parce qu'on les trouvait trop chers, se seront résignés à rester pour économiser au budget les frais d'établissement de leurs successeurs.

— En un mois, du 23 décembre au 27 janvier, la Chambre des Députés a siégé soixante-seize heures en dix séances. Or, LE TEMPS, qui, en vrai journal politique, tient compte de toutes les paroles prononcées à la tribune, et publie dans son feuilleton de piquans articles de *linguistique*, prétend que quarante-cinq députés ont trouvé le moyen de parler chacun à leur tour, ou tous ensemble, sept cents fois en soixante-seize heures. Dans ce chiffre sont comprises cinquante-trois épigrammes de M. Dupin. M. Dupin aurait pu en placer bien davantage, si ses devoirs de président l'obligeaient à répondre à tous ses collègues.

— La loterie qui se tire aux bals du grand Opéra n'a pas peu contribué à leur vogue. Ce jeu rappelle les fêtes de Versailles, sous Louis XIV. Quant aux bals en eux-mêmes, ils sont le spectacle de ce genre le plus curieux de la saison. C'était un grand problème que de rappeler et la

foule et le beau monde aux bals de l'Opéra. Ce problème, M. Véron l'a résolu comme tant d'autres. Au mois prochain, DON JUAN.

— Le Théâtre-Italiena repris LA STRANIERA. Le premier acte avait trouvé un public froid ; mais au second, Tamburini, Rubini et Mme Ungher, ont prouvé aux dilettanti qu'avec des voix comme les leurs la transition de l'indifférence à l'enthousiasme n'est pas difficile.

— Le théâtre des Variétés a joué LA CHAMBRE DE ROSSINI. Le titre disait assez que c'était un petit drame musical. Mlle Jenny Colon s'est surpassée dans un air du maestro. Le Palais-Royal nous a donné une de ces folies de carnaval, où les acteurs sont dans la salle. Mlle Dejazet a parlé comme une *personne naturelle.*

— SOUVENIRS HISTORIQUES DE 1830, par M. Bérard. — Ce volume est encore curieux, après tant de volumes publiés sur la révolution qui constitue selon les uns, et ne constitue pas selon les autres, l'ordre de choses actuel : question qui commence à devenir une vraie toile de Pénélope. Mais M. Bérard, qui a plus contribué à la Charte de 1830 que Louis XVIII à celle de 1814, est une autorité qui doit décider. Son ouvrage a déjà servi de texte à une suite de commentaires auxquels nous ne mêlerons pas les nôtres ; on trouve le livre de M. Bérard chez M. Perrotin, l'éditeur de BÉRANGER, etc.

— La belle collection des auteurs grecs, avec la traduction en regard, publiée par MM. F. Didot frères, vient de s'augmenter du Thucydide traduit par M. Amb. Firmin Didot. Nous en reparlerons.

— Un professeur de l'université, M. J.-C. Diverneresse, se propose de publier une traduction complète des tragiques grecs, avec le texte en regard. On trouve chez M. Éberhart, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 12, le *specimen* de cette publication, qui ne sera mise sous presse que lorsqu'il aura réuni cinq cents souscripteurs. Ce sera un consciencieux travail et un magnifique ouvrage en dix-huit volumes.

— LETTRES A ÉDOUARD SUR LES RÉVOLUTIONS, chez M. Bréauté, 1 vol. in-8°. — Œuvre d'une politique philantrope qui a oublié que les hommes sont sourds et aveugles à l'expérience de l'histoire ; livre plein d'idées sages et honnêtes, qui placent l'auteur, M. Courcelle Seneuil, dans la grande famille des utopistes, avec Harrington, Th. Morus, l'abbé de Saint-Pierre, etc.

— ŒUVRES DE M. DE BALZAC, tomes V et VI, chez Mme Ch. Béchet. — Ces deux volumes contiennent ce que M. de Balzac appelle SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE, ÉTUDES DE MOEURS AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. En

entrant dans le détail de cette publication, nous devons écarter les titres et dire que ce sont encore des romans et des contes, mais heureusement des romans et des contes tels que les fait M. de Balzac dans sa bonne veine d'inspiration. Nous avons même ici son chef-d'œuvre, un roman tout entier, de près de quatre cents pages, EUGÉNIE GRANDET, conception simple, naïve même, chaste dans l'exécution, bien commencée et, ce qui est plus rare, bien finie. Ce n'est pas que la *manière* ne se fasse sentir encore çà et là, qu'il n'y ait quelques longueurs, quelques descriptions un peu trop minutieuses d'une verrue ou autre signe caractéristique d'une physionomie; mais, soyons justes: quelque jalouse que puisse être la REVUE DE PARIS de voir M. de Balzac faire des livres plutôt que des articles, convenons qu'EUGÉNIE GRANDET est un roman délicieux, que nous mettrions volontiers à côté de LA DOT DE SUZETTE et du VICAIRE DE WAKEFIELD, sans ce qui manque encore au style pour être tout-à-fait naturel. Remarquez encore que c'est ici un roman sage, sans adultère et sans ce jargon de tendresse prétentieuse qui dit à profusion : ange, amour, ame et cœur! Non, c'est bien la vie de province, avec ses ridicules, ses vices même, mais aussi avec ses vertus. Eugénie est une figure de vierge, qui reste pure après comme avant le mariage. Nous ne voulions qu'annoncer cette publication; nous nous sommes laissés aller à anticiper sur l'examen plus détaillé qu'elle mérite, en signalant cette singularité, que quelques-uns appelleront un pas rétrograde et qui nous semble un progrès. Le second volume contient des contes déjà connus, qu'on relira avec intérêt.

— Les MÉMOIRES DE MIRABEAU, publiés par M. Lucas Montigny, obtiennent le succès que nous avions prédit à cet ouvrage si curieux, qui ressemble, sous plus d'un rapport, aux MÉMOIRES DE BYRON, publiés par Moore.

— UN VILLAGE SOUS LES SABLES. — C'est un roman de M. E. Fouinet, en deux volumes in-8°. L'auteur exprime modestement la crainte que son livre soit mal reçu *dans la nombreuse société des romans du jour*. « On dédaignera, dit-il, son costume modeste et son langage trop simple. » Détrompez-vous, monsieur E. Fouinet, on vous lira, on vous relira, si réellement vous êtes proprement vêtu et si vous parlez simplement.

— MM. Treuttell et Wurtz, rue de Lille, n° 17, exécutent une entreprise qui mérite d'être appuyée, l'ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE. Les divisions du plan sont exposées dans une *Introduction* remarquable par la clarté du style et par une grande intelligence de l'état actuel des études. Les premiers volumes, que nous avons sous les yeux, répondent à tout ce que promet cette introduction. MM. Treuttell et Wurtz avaient eu

d'abord l'idée de publier simplement la traduction du CONVERSATION LEXICON, recueil déjà répandu au-delà du Rhin à plus de deux cent mille exemplaires; mais dans le premier travail de la traduction, et en modifiant les articles, ils ont compris qu'il était plus digne de la France littéraire de concevoir et d'exécuter la même pensée sur un plan plus large et en rapport avec le progrès des connaissances actuelles. Tous les articles de la nouvelle Encyclopédie sont signés des noms des rédacteurs.

Nous avons remarqué les articles de la seconde livraison : AMÉRIQUE, par M. Balbi; ALLEMAGNE, par Depping et Schintzler. La NOTICE SUR ABEILARD, par M. d'Eckstein, représente d'une manière dramatique ce grand orateur du moyen âge, le rival de saint Bernard, l'homme qui sut opposer si habilement à celui-ci l'ascendant des idées jeunes, de celles de la conquête sociale.

Comme il est impossible de citer tous les articles d'un ouvrage qui en contiendra plus de vingt mille, nous nous contenterons de dire qu'on trouve déjà dans les premières livraisons les noms de MM. Villemain, Orfila, Fétis, Klaproth, Artaud, Berville, Cuvier, Sismondi, Loève Veimars, A. Fayot, Chatelain, Bert, Jouffroy, comtesse Brady, et Mme Anaïs Segalas, une de nos jeunes muses dont le talent plein de goût et de chasteté n'avait jusqu'ici contribué qu'au succès de recueils plus frivoles.

—LE CHATEAU SAINT-ANGE.—C'est un parti pris : messieurs les Quarante croient pouvoir faire des romans sans déroger. M. Abel Ledoux vient de publier un nouveau roman de M. Viennet, dont le sujet nous paraît très-heureusement choisi. L'auteur s'est placé au milieu du quinzième siècle, sous le pontificat d'Alexandre VI, digne père de cette famille Borgia qui a couvert l'Italie de ses crimes. Le héros est ce prince Zizim, fils de Mahomet II, qui, après avoir disputé le trône de Constantinople à Bajazet, son frère, fut forcé de demander un refuge aux chevaliers de Rhodes et aux princes de l'Europe chrétienne. Zizim est au pouvoir du pape depuis trois ans, à l'époque où commencent les négociations secrètes d'Alexandre VI avec le sultan Bajazet qui, redoutant la rivalité de son frère, veut déterminer le pape à faire périr son prisonnier, et qui lui promet en retour 300,000 ducats et les reliques de Constantinople, avec un secours de douze mille Turcs pour repousser les prétentions de Charles VIII sur le royaume de Naples. Zizim sera-t-il sacrifié? Plusieurs obstacles s'opposent à l'exécution de cette trahison. Zizim rapporte 40,000 ducats par an au Saint-Père, qui s'était chargé de le garder et de le nourrir. Dix chevaliers de Rhodes sont en même temps commis à sa garde par le grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, qui a répondu de

sa vie. Une jeune négresse, échappée du sérail de Bajazet, a rejoint son ancien maître, et s'est associée à la captivité de Zizim. Cachée d'abord sous les habits d'un esclave, elle veille avec toutes les précautions d'un amour passionné sur les jours de son royal amant, et ne permet pas qu'un seul mets approche de la bouche du prince qu'après l'avoir goûté elle-même. Son sexe est en vain découvert par l'impudicité de Lucrèce Borgia ; elle redouble de vigilance pour sauver son maître des piéges du cardinal Valentin, qui, fatigué des irrésolutions d'Alexandre VI, prend le parti de gagner lui-même les ducats promis par Bajazet. Un autre motif l'excite à la vengeance. César Borgia veut quitter sa barrette et conquérir les principautés de Bénévent et de Tarente, en épousant la princesse Charlotte de Naples, que l'auteur nous présente comme la seule femme vertueuse qui fût alors à Rome et en Italie. Cette princesse, éprise sans le savoir du prince Zizim, ne semble occupée d'abord que de sa conversion à la religion chrétienne, croit n'avoir dans le cœur que cette seule pensée; mais les dangers auxquels Zizim est exposé lui révèlent bientôt qu'un sentiment plus vif et plus mondain l'attire vers le prince dont les vertus et les qualités font la satire des chrétiens de ce temps. Cet amour, contre lequel lutte en vain la princesse de Naples, excite à la fois la jalousie de l'Africaine Sémire et de César Borgia. Mais Sémire ne peut que gémir et se plaindre, tandis que le cardinal, intraitable dans sa vengeance, la poursuit avec une ardeur qui doit tôt ou tard en assurer le succès. Le principal instrument du crime est un Italien, nommé Fabricio, chassé de Rome, et qui, s'étant réfugié à Constantinople, a gagné la confiance de Bajazet. Il revient à Rome, avec l'agrément secret du pape, sous le nom et le costume du bostandji Osman, pour proposer aux Borgia le traité qu'a médité la jalousie du sultan. Sauvé par Zizim de la rage de quelques bandits dont la ville sainte était infestée, recueilli dans le palais même du prince qu'il est chargé de détruire, il n'est arrêté qu'un moment par la reconnaissance. Le gouvernement de la Morée lui a été promis par le sultan, et il ne peut consentir à lâcher cette proie : mais Zizim lui propose lui-même de se remettre aux mains de son frère, si Fabricio veut concourir à son évasion; et cet Italien, qui voit un nouvel avantage pour lui dans cette proposition, qui espère ainsi s'attribuer toute la récompense promise par le sultan à celui qui le délivrera de son frère, redevient humain par intérêt et par ambition. Il trompe la jalousie et l'avarice de César Borgia, et contribue pendant quelque temps à en déjouer les complots, en ayant l'air de les seconder. Ce caractère ne se dément point, c'est un intrigant qui va droit à son but sans s'inquiéter des moyens, et qui n'exclut pas plus l'honneur que le crime, l'humanité que la barbarie, pourvu que son intérêt s'y trouve. Au crime près, car nous n'allons plus jusque là, on trouverait de

notre temps beaucoup de gens de cette espèce; mais en Italie, et dans le quinzième siècle, on ne s'arrêtait point pour un crime. Ce pays était livré aux spadassins, aux voleurs de nuit et de jour, aux condottieri, aux rébellions, aux factions de toute sorte. M. Viennet a fait entrer dans son nouveau roman une foule de personnages qui répondent à cet état des mœurs de l'époque. L'invasion de l'Italie par Charles VIII lui fournit l'occasion de mettre Charles en scène, sans nuire à l'unité d'intérêt, puisque le roi de France exigeait impérieusement d'Alexandre VI la remise de Zizim. César Borgia, pressé par la jalousie et par l'avarice, ne rendra point ainsi sa victime. Il donne une fête à la princesse de Naples dans ses jardins de Tivoli; et c'est là que, par le fer ou par le poison, il prétend envelopper Zizim dans la ruine de tous les ennemis de sa maison. Mais le prince ottoman a formé de son côté le projet de s'évader à la faveur de cette fête. Fabricio seconde cette résolution, et déconcerte tous les projets du cardinal. L'évasion de Zizim est contrariée à son tour par la mort inopinée de la jeune Africaine, qui a été frappée dans le tumulte de cette soirée; et le prince est renfermé dans le château Saint-Ange, où le pape lui-même vient chercher un asile contre l'armée de France. L'histoire a dit le reste. Alexandre VI est forcé de rendre son prisonnier; mais César Borgia l'a fait empoisonner avant de le remettre; et le malheureux Zizim échappe à la fois à l'amitié intéressée de Charles VIII et aux tendres espérances de la princesse de Naples, à qui la mort de Sémire avait livré le cœur de son amant. On devine tout ce que le développement de ces deux passions doit produire d'émotions dans un roman historique. Les moines et les courtisanes de Rome n'ont pas été oubliés par M. Viennet dans ce tableau de l'immoralité du quinzième siècle. Mais l'auteur les a présentés d'une manière assez chaste pour ne pas choquer les susceptibilités du nôtre. Ce roman nous a paru plus intéressant encore que LA TOUR DE MONTLHÉRY; et M. Viennet, forcé, comme il le dit dans sa préface, d'abandonner la carrière du théâtre, où il trouverait vraisemblablement un parterre hostile et passionné, se jette, plus libre et plus sûr de lui, dans la nouvelle route qu'il s'est ouverte. Cette préface n'est pas moins curieuse à lire que le roman. L'auteur y déclare une rude guerre à ses ennemis, et n'y manifeste point l'intention de les amadouer; il les croit irréconciliables, et il en prend son parti, car il ne les ménage en aucune manière. On le lui rendra sans doute avec usure; il s'y attend. Mais comme leurs attaques n'ont point empêché son premier roman d'être épuisé en trois semaines, il est probable qu'elles n'empêcheront pas le second d'être vendu en moins de quinze jours, et que le libraire sera dans l'heureuse obligation de faire une édition nouvelle et simultanée des deux ouvrages.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Pages.

Souvenirs de Sainte-Hélène (Ier et IIe articles), par une dame de régiment. . . . . 129 et 197
Visite à Ibrahim-Pacha, par un officier anglais. 176

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

Le manifeste de la jeune littérature, par M. Jules Janin. . . . 5
Revue dramatique. — L'Angèle de M. Alexandre Dumas, par M. Amédée Pichot. 46
Cours public (§ Ier), cours de M. Saint-Marc Girardin. . . . 56
Statistique parisienne. — L'annuaire du Bureau des Longitudes, par M. le comte E. de Saint-Cricq. 65
Saint-Just et Pichegru (§ I et II), par M. Charles Nodier, de l'Académie-Française. . . . . 31 et 80
Lettre au directeur de la REVUE DE PARIS, avec l'envoi du JOURNAL D'UN FLANDRIN, par M. M. A.-V. Arnault, de l'Académie-Française. 98
Souvenirs d'Alger, par M. Théodore Bidault, ex-intendant civil de l'armée d'Afrique. 113
Réaction littéraire. — Une lettre, par M. Nisard. 120
Un nom (§ I et II), par M. Frédéric Soulié. . . . . 138 et 204
L'Italie des Gaules (prose et vers), par M. Méry. 164
Revue critique. — Mirabeau et Victor Hugo, Revue de Paris. . . 185
Esquisses historiques. — Port-Royal et les jansénistes (§ Ier), par M. Antoine de Latour. 226
Revue critique. — Mémoires. — Souvenirs de la marquise de Créquy. — La société et les femmes de l'ancien régime, par un marquis. 248
Album. 65, 123, 192 254

LAURAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

—

1834.

D'UN AMENDEMENT

A LA

DÉFINITION DE LITTÉRATURE FACILE.

Je crois avoir assez attendu les réponses qui devaient suivre celle de Jules Janin, et qu'avait annoncées la Revue de Paris. Ces réponses n'arrivant pas, soit modestie exagérée des auteurs, soit parce qu'ils ont adopté l'article de Jules Janin comme le dernier mot de la littérature que j'ai appelée facile, je vais reprendre ma thèse où je l'ai laissée, et dire aussi mon dernier mot à moi sur cette littérature; après quoi je me tairai, laissant le public juge de la querelle. Aussi bien cette attitude militante me va mal. J'aurais dû savoir que pour dire une vérité il faut avoir une réputation; qu'un mensonge signé d'un nom est beaucoup plus important qu'un fait vrai signé d'un inconnu; que je devais exhiber mes titres et prouver mes quartiers avant d'avoir raison; que ce n'est pas l'écrit qui recommande l'auteur, mais l'auteur qui recommande l'écrit; et autres choses qui m'ont été dites par d'heureux écrivains qui apparemment sont très-connus, puisqu'ils m'ont reproché si durement de ne l'être pas du tout. Il est vrai qu'ayant beaucoup de candeur, et même, à ce que me disent mes amis, un peu plus que de la naïveté, j'avais cru franchement que j'étais

connu; qu'après quelques années de collaboration littéraire au Journal des Débats, au National, dans la Revue de Paris, je pouvais bien avoir acquis le droit de dire mes répugnances après avoir dit mes sympathies. Les écrivains même dont j'attaque, non pas le talent, mais les livres, m'avaient entretenu dans cette illusion. *Vous coulez en bronze*, me disait l'un (j'ai dû retenir une si belle expression, comme vous pensez bien). — *Vos articles sont des livres*, me disait l'autre. — *Vous êtes le critique de l'époque*, m'écrivait un troisième que j'avais beaucoup loué. — *Il y a du Pascal dans votre style*, m'insinuait un quatrième. Du Pascal dans mon style! quel honneur c'était déjà pour moi seulement d'avoir à m'en défendre! Je recueillais alors toutes ces précieuses paroles et les enregistrais dans ma mémoire; je gardais ces petites lettres des grands hommes dans mon tiroir le plus secret, pour les montrer à ma nourrice, bonne vieille femme de province qui remplaçait ma mère dans ses longues espérances sur moi. Je me disais en moi-même : Otez de toutes ces belles choses la part d'exagération que la reconnaissance y mêle, car ces grands hommes tiraient de moi quelque service, et, pauvre rat, je rongeais les rets qui garrottaient ces lions, il me restera toujours bien assez de talent pour attaquer de mauvais romans et de mauvais drames. D'ailleurs, des écrivains plus tempérans dans leur reconnaissance, parce que leur gloire avait eu moins besoin de mon aide, des hommes qui ont plus qu'un nom très-connu, m'avaient dit assez de choses obligeantes pour ajouter à mon erreur. Je me croyais donc connu, au moins des grands hommes qui me faisaient tant de complimens; mais il paraît que ceux dont j'ai encore les éloges dans la case la plus précieuse de mon cerveau, et les billets dans mon tiroir secret, sont ceux qui me connaissent le moins. Tout cela est la faute de ma naïveté, qui m'a déjà fait bien du tort, et m'en fera toujours, à ce qu'on me dit. Je prie le public de me le pardonner. J'aurais dû, avant de parler, demander aux grands hommes mes anciens flatteurs, si j'en avais encore le droit, et si j'avais pu conserver quelque peu de talent en les admirant moins que par le passé; car il y aurait encore une belle place entre n'être rien du tout et *cou-*

ler en bronze, et *avoir du Pascal dans son style*. Oui, c'est là ma grande faute, et j'en demande pardon encore une fois au public. Qu'il m'excuse pour le motif que j'ai le courage de lui confesser, qui est mon extrême naïveté, défaut de sens, sinon de cœur, dans une époque si compliquée que la nôtre, où se donner publiquement pour naïf c'est presque dire aux voleurs : Je laisse ma porte ouverte toute la nuit. Qu'il lise mes raisons et point mon nom : c'est, après tout, un sort préférable à celui d'être connu et de n'être pas lu. J'en viens à mon amendement.

On a critiqué ma définition de *littérature facile*, et on a dit : « Il y a eu de bons ouvrages faits facilement, » ce qui est vrai. Mais j'entendais par littérature facile non pas de la bonne littérature faite facilement, mais de la littérature médiocre facile à faire. Au reste, je consens à ce que la définition soit vague, je l'avais voulue ainsi. J'avais cherché un mot atténuant, un mot qui ne fût ni si crûment vrai que *médiocre*, ni si absolu que *mauvaise*, ni si austère qu'*immorale*. *Facile* m'est venu parce que c'est un mot doux qui inspirait moins de défiance. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? J'ai peur que ma définition soit la seule chose qui reste de cette querelle, précisément parce qu'elle est vague. Il y a bien des exemples de cela. Un sens moyen soulage ceux qui seraient tentés de quelque indulgence, et met à l'aise ceux qui voudraient blâmer avec restriction.

Mais j'abandonne cette définition. S'il est vrai qu'elle soit vague, on n'en peut pas dire autant, j'imagine, des explications qui l'accompagnaient. Là, je n'ai point cherché à atténuer ma pensée; j'ai été assez clair, ce semble; j'ai voulu qu'on vît tout mon dégoût; j'ai dit nettement ce que je pensais du roman, du drame, du conte masculin et féminin; — et c'est à ces explications qu'il fallait répondre, et non à ma définition, qui n'a que le tort d'être au-dessous de mes explications. Il fallait porter toute la réfutation là où j'ai dit toute la chose, et non pas là où je n'en ai dit que la moitié. Il fallait réhabiliter le roman, et me vanter l'esprit, la grâce, la moralité du conte rose et jaune, la vérité, l'honnêteté du drame tant historique que bourgeois; et c'est ce qu'on n'a pas

fait. Car qui l'oserait? Ce n'est pas Jules Janin qui peut se porter le champion du roman, lui qui a si sagement retiré son talent des couvertures roses et des vignettes; ni du conte, lui qui le loue quand on l'attaque, et l'attaque quand on le loue, ou qui l'absout dans les hommes par galanterie pour les dames; ni du drame, lui qui est si heureux de pouvoir lui reprocher sa bâtardise, ses bourreaux, ses duels, ses cercueils, quand il est l'œuvre de quelque faiseur obscur qui a fait la faute de lui laisser son vrai nom de mélodrame, au lieu de l'ennoblir en l'appelant drame tout court. Non, Jules Janin n'a pas osé défendre le roman, le conte ni le drame; il ne s'est pas fié à son talent, qui a fait passer tant de paradoxes; il a mieux aimé admirer en masse la *jeune* littérature que la défendre en détail; et de quel air il vous admire, messieurs ses confrères, les glorieux collaborateurs du même œuvre! Quel malheur que d'être admiré ainsi! Jules Janin plaidant pour la jeune littérature, n'est-ce pas un avocat qui plaide une cause qu'il sait mauvaise? S'il s'en tire avec sa réputation sauve, c'est tout ce qu'il veut. Les juges vous félicitent, Jules Janin, mais ils n'en condamnent pas moins vos cliens.

Oui, le roman est condamné à rester immoral, épuisé, impuissant, et à périr d'inanition si la lâcheté du public ne vient à son aide, et ne lui permet ce qui n'a jamais été permis, même aux romanciers de Sodome et de Gomorrhe.

Oui, le conte est condamné à rester le bâtard du roman, avec tous les vices des bâtards, qu'il soit fait par des guerriers en moustaches, ou par de vertueuses dames qui attaquent les maris sans doute par amour du leur, et font de la littérature amoureuse pour se distraire du prosaïsme de ménage.

Oui, le drame est condamné à nous donner dans l'année, non pas un lit seulement, mais une scène de lit; non pas l'accouchement, mais la conception; sous peine de ne plus *faire recette* et de perdre cette gloire dont les receveuses et le caissier du théâtre font tous les soirs le relevé.

Je sais que depuis ma première déclaration le drame est monté au Capitole et a dit aux Romains de la *jeune* littérature : « Il y a

six ans, à pareil jour, j'ai sauvé quatre ou cinq fois l'art dramatique; allons en rendre grâce aux dieux! » Mais moi je suis resté en bas de l'escalier, et, comme les poètes Campaniens qui poursuivaient Scipion de leurs sarcasmes patriotiques, et raillaient ce Grec qui imposait à Rome la langue et la littérature des vaincus, je me suis permis de siffler le triomphateur, et de dire qu'il n'y avait pas lieu à remercier les dieux de sa dernière victoire, mais bien plutôt à les accuser de ne prendre aucun souci des affaires humaines, puisque leurs foudres dorment au ciel pendant qu'on profane ici le temple où ont sacrifié Molière et Shakspeare.

Ces dieux, hélas! c'est le public; ces foudres qui dorment au ciel, ce seraient des clefs forées. Mais le public ne prend point parti, et les clefs forées ne sortent point des poches. On ne siffle pas, mais on n'applaudit pas; on bâille pendant trois heures, et vers la fin, on a une certaine secousse de nerfs de quelques minutes. Les admirateurs se tiennent au foyer pendant la pièce; les indifférens se résignent; quelques femmes pleurent, après avoir pleuré le matin sur un conte, et la veille sur un roman. On ne sait trop ce qu'on sent. Ce n'est ni assez plaisant pour qu'on rie, ni assez sérieux pour qu'on s'attriste; on ne se donne la peine ni de blâmer ni de critiquer; on est assistant, mais point juge; on s'acquitte d'un devoir littéraire, on subit son plaisir. Si un tel drame était d'un inconnu, d'un débutant, on le sifflerait; car, outre que le public est plus hardi avec les inconnus, ce que je ne dis pas à sa louange, il apporte à la première représentation d'un ouvrage sans nom ou d'un début dramatique, une sûreté de sens très-éveillée, et un instinct de comparaison très-exigeant; il sent que c'est une responsabilité grave que celle de déterminer une vocation et de disposer de l'avenir d'un homme. Mais avec les noms connus, le spectateur est timide, il hésite entre les choses que son goût approuve et celles que lui impose la réputation; il a peur de n'être pas de son temps, de passer pour manquer de littérature; ou, s'il est du peuple, de ne pas aimer ce qui plaît aux loges. Ajoutez à cela le péril physique de ne pas être de l'avis des admirateurs, à certaines pieces. De ce mélange d'incertitudes et de précautions

sages il résulte une certaine tolérance qui fait des succès, seulement parce qu'elle s'abstient de les empêcher. Et nos grands hommes le savent bien! Car pourquoi signent-ils leurs pièces avant la première représentation? pourquoi, au préalable, accablent-ils le parterre du poids de leurs noms, de l'appui de leurs amis, des annonces de leurs journaux, et lui commandent-ils le succès à force de le prédire? C'est apparemment parce qu'ils se défient d'un public non prévenu qui entrerait dans la salle avec tout son libre arbitre, bien décidé à user de ce vieux droit de souveraineté qu'il a payé en entrant. Au contraire, ils comptent avoir meilleur marché d'un public ébranlé, travaillé par les coteries, échauffé par les annonces, qui craint toujours que la salle n'ait été retenue d'avance à perpétuité, qui n'a déjà plus d'avis en entrant, et qui n'ose pas s'aller heurter avec son opinion isolée contre une publicité toute faite, et un succès annoncé dont il va se trouver le complice parce qu'il n'aura pas le courage de le contredire.

Comment me faites-vous une faute, Jules Janin, de n'*avoir pas prévu* les deux derniers actes du dernier drame représenté, de ce drame qui s'est couronné naguère au Capitole! Quoi! vous pensez que pour si peu j'aurais jeté au feu mon manifeste! Quoi! que j'eusse donné au drame le triomphe de dire : « Zoïle avait un pamphlet tout prêt, il l'a brûlé de honte sur mon autel? » O mon ami, vous qui savez que je mets la vérité bien au-dessus du talent, et la conscience au moins de niveau avec la réputation, vous m'auriez conseillé de me taire devant un tel succès? Vous-même, dites-le-moi, auriez-vous déchiré, je ne dis pas votre charmante réponse, je ne dis pas un de vos bons feuilletons, mais quelques feuillets seulement de vos œuvres les plus légères, pour ne pas faire ombre à ces deux actes que *je n'ai point prévus?* Quoi! une actrice qui pleure agréablement, qui tombe avec grâce sur ses deux genoux, qui dit avec accent des choses communes; deux acteurs, gens d'esprit, dont l'un porte à merveille une phthisie du troisième degré, et dont l'autre sait faire tomber dramatiquement son chapeau; un duel, dans le jardin, à bout portant; le phthisique honnête homme, vainqueur du scélérat valide; une

boîte à pistolets, un testament fait sur le bout de la table, un chapeau qui tombe à propos, tous ces élémens dramatiques combinés avec un certain mouvement de scène que tout le monde n'a pas, je le sais, et que j'ai moins que tout le monde; un succès de nerfs, où la raison n'est pour rien, le style pour rien, la philosophie pour rien, la vérité des caractères pour rien, mais où le talent des acteurs, hommes et femmes, est pour deux quarts, la réputation de l'auteur pour un quart, et pour l'autre quart la petite réaction obligeante qui a voulu dédommager Barnave des indécentes apologies de Mirabeau : tout cela vaut-il mieux qu'une phrase de vérité dite du fond du cœur, dans un langage qui n'est ni allemand ni anglais; et s'il y a une seule phrase de ce genre dans ma déclaration, tout cela valait-il que j'en fisse le sacrifice? Non, Jules Janin, ce n'est pas sérieusement que vous l'avez dit, vous surtout qui n'avez jamais abaissé votre plume devant les plus notables popularités théâtrales de notre temps; vous qui avez eu tant d'actes tués sous vous, vous savez plus que personne qu'il n'y a pas une si grande différence entre le dramaturge et le critique que la gloire de l'un soit une défaite pour l'autre. Je vous dirai tout. J'ai eu l'idée un moment que le drame dont je vous parle pourrait bien me donner tort, et que l'auteur de quelques scènes de *Henri III* avait assez de talent pour me fournir une occasion de le louer aussi franchement que je l'ai critiqué. Eh bien! même dans cette prévision, plus honorable pour lui que pour moi, et pour sa réputation que pour mon jugement, je ne me suis pas cru en droit de rien changer à ma pensée, ni de pousser moins haut le cri de ma conscience révoltée par le cynisme du drame contemporain. Mais si j'avais prévu ces deux fameux actes dont vous vous faites le patron, et que vous n'iriez pas revoir, mon ami, j'aurais pu être encore plus amer et plus désespéré, car des triomphes comme celui-ci sont l'agonie, et un drame qui se sauve ainsi est bien près de périr. Périr! vous savez ce que cela signifie dans le vocabulaire de nos gloires contemporaines! Ce n'est pas la mort eu égard à l'immortalité; c'est seulement le déficit dans la caisse du théâtre.

Si j'ai fait une faute, Jules Janin, c'a été de ne pas prévoir ce

qui précède ces deux actes, dignes produits d'une intrigue si parfaitement exemplaire. Oui, j'aurais dû compter parmi les moyens où le drame allait recourir pour prolonger sa triste vie une scène de séduction que les contes de femmes pourraient envier au drame; un séducteur qui prend les mains et pince les genoux à une sotte jeune fille, devant sa tante, qui éteint la lampe pour pouvoir l'embrasser dans l'ombre, et qui l'embrasse en effet *coràm populo*. J'aurais dû compter ce lit que vous voyez dans le fond, et où la jeune fille, dans la nuit même, dans cette nuit commencée, deviendra mère, car c'est tout ce que j'ose et que je puis dire. Moi, dans ma candeur, j'avais noté comme la chose la plus monstrueuse qui se pût voir ce domestique intelligent qui prépare toute la partie matérielle de la séduction; j'aurais dû prévoir qu'on trouverait une tante, la tante de la fille qui va être séduite, pour indiquer au parterre en quel lit couchera la jeune fille, quelle porte ferme à clef, et devant quelle porte il convient de *mettre un fauteuil* pour tenir lieu de serrure. Comprenez-vous, jeunes filles des loges et des galeries, s'il y a une mère assez abandonnée de Dieu pour mener sa fille à ces orgies? Quelle serrure pour un galant qu'un fauteuil à déranger! C'est par là qu'il entrera cette nuit, tout à l'heure, ce séducteur qui prend les genoux aux jeunes filles sous les yeux de leur tante! Mais ce *fauteuil* n'en a pas dit assez. Voici venir, afin que personne ne s'y méprenne, l'officieuse tante, qui fait si naïvement les honneurs de la séduction de sa nièce. Elle a entendu du *bruit*, pendant la nuit, dans la chambre de la jeune fille! O honte! ô honte! est-il bien vrai que dans la patrie de Molière il y ait, comme on me l'a dit, un certain courage à protester contre une telle littérature, et qu'il se puisse trouver, outre l'auteur, six personnes saines qui suspectent ma protestation d'envie?

En vérité, Jules Janin, ce ne sont pas ces deux actes-là qui auraient pu m'adoucir, si je les avais prévus, ni qui sauveront à la littérature qui a le courage ou le besoin de s'en faire honneur aucune des vérités qui me restent à lui dire.

L'amendement que je propose consiste, non pas en retranche-

mens, mais en additions : il s'agit d'ajouter au mot *facile*, que je reconnais insuffisant, les épithètes *inutile* et *nuisible*, lesquelles, jointes à *facile*, caractériseront complétement l'espèce de littérature contre laquelle je me suis déclaré.

J'appelle littérature *inutile* toute littérature qui n'a point de but, qui ne va à rien, qui ne s'inspire ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir; qui ne résout rien, qui n'éclaircit rien, qui n'ajoute aucune notion, soit de critique, soit de psychologie, soit d'histoire, au domaine des notions acquises; qui n'aide rien, qui ne conduit à rien; qui n'est mue par aucune pensée ni de renversement, ni de reconstruction, ni même d'érudition inoffensive; qui n'a pas même l'honneur d'être nuisible parce qu'elle veut être ainsi, et parce qu'elle a sciemment un mauvais dessein sur les esprits, mais seulement parce qu'elle est *inutile* et *facile*, ainsi que je le montrerai en son lieu.

Cherchez-moi dans la politique une opinion qui veuille de cette littérature comme auxiliaire, et qui lui emprunte sa langue même pour la louer. Cherchez-moi quelle philosophie lui est redevable d'un fait, quelle morale d'une acquisition, quel art d'un progrès, quelle critique d'une vue. Qui est-ce qui a jamais pratiqué les héros de ses romans, les mœurs de ses contes, les passions de ses drames? Quand elle a voulu toucher à l'histoire, qui est-ce qui a dit : C'est de l'histoire? Je voudrais bien voir l'ingénu qui prendrait pour de l'histoire ces *études* fausses, incomplètes, encombrées de style inutile, dont l'auteur veut à tout prix ressembler à tous les grands hommes, et pour cela leur impose la même espèce de gloire qu'à lui, leur crée les mêmes tracas, leur fait subir la même popularité, et assimile les indifférens qui résistent à ses préfaces, et ne veulent pas aller grossir ses recettes, aux curieux qui se déchaînent contre leur gloire! Dites-moi ce qui est resté de ses théories. Qui ont-elles fait avancer? qui reculer? Quand elle a voulu faire de la satire amère, comme c'est la prétention de son drame bourgeois, quel ridicule a-t-elle atteint, quel vice a-t-elle effrayé, quelle hypocrisie a-t-elle démasquée? Hélas! au lieu de diminuer nos ridicules, elle y a ajouté les siens; et quant aux

vices qu'elle a inventés, aux profonds scélérats qu'elle a imaginés, comme ils n'ont que des analogies très-éloignées avec nos vices réels et nos criminels civilisés, il en résulte que nous pourrions être trompés par où nous devrions être garantis; car, tel qui aurait pris des précautions inutiles contre les monstres du drame bourgeois sera moins en garde que tout autre contre les fripons beaucoup plus pâles qui exploitent les simples dans notre société, et que le drame n'a pas su y voir.

On a raison, ce semble, de dire d'une littérature qu'elle est inutile quand le public qu'on peut appeler spécial dans les matières littéraires, non-seulement peut s'en passer, mais depuis long-temps ne s'en occupe plus. Amenez-moi, je vous prie, un homme de trente ans qui, ayant des études et du sens, a voulu se mettre au courant de cette littérature, a assisté à ses drames, a lu ses romans et ses contes, et demandez-lui ce qu'il en a retiré, s'il a une idée de plus qu'avant, si toute cette littérature, ajoutée à ses connaissances antérieures, en augmente la somme d'un fait digne d'être retenu; si tous ces génies ne font pas dans sa mémoire l'effet du fétu de paille dans le verre d'eau. Ils ont *ressuscité* le moyen âge :—qu'a-t-il appris sur le moyen âge? Ils ont changé toutes les bases de la critique et de l'Æsthétique :—que sait-il de nouveau sur la critique et l'Æsthétique? Ils ont fait de profondes analyses psycologiques et ont découvert tout un monde de nuances, de demi-sentimens, de quarts d'impressions, de sixièmes de sensations :—trouve-t-il quelqu'une de ces nuances-là en lui? Ils ont remué à fond toute notre société, ils en ont vu tous les vices, énuméré tous les embarras : —croit-il en savoir un peu plus sur cette société, et se sent-il plus expérimenté, plus sûr, plus garanti, après leurs renseignemens qu'avant? Et à ne les prendre que comme gens de style qui ont prétendu remanier la langue française, toutes leurs beautés nouvelles, toute cette langue métaphorisée, transfigurée, qui exprime des idées métaphysiques avec des termes de chimie, qui se fait scientifique faute de pouvoir être positive, tout cela lui a-t-il laissé seulement un doute sur la prose de Bossuet et de Voltaire, sur la poésie de Molière et de La Fontaine? Voyons : qu'il fasse l'inven-

taire de ses idées, qu'il renvoie chacune de ses connaissances à sa source réelle, qu'il rende à ses premières études, aux anciens livres, au collége qu'il a maudit, et plus tard à ses propres expériences, à ses impressions, à ses études ultérieures, à son sens naturel; qu'il rende, dis-je, à toutes ces sources d'instruction ce qui vient de chacune, qu'il démeuble son cerveau pièce à pièce, que restera-t-il à la littérature facile et inutile? Où sera sa part, petite qu'elle soit? Quoi! elle s'est donné tant de mouvement et a enfanté tant de volumes pour ne pas même obtenir un petit coin honteux dans un cerveau intelligent! Soyons juste: il y a eu un moment où cette littérature a jeté quelque trouble dans les esprits les plus sains; c'est à son début, quand elle se recommandait par le travail et la dignité; cela encore, je le sais, ce n'était que le fétu de paille; mais ce fétu, en tombant dans le verre, en avait légèrement troublé l'eau. Depuis lors l'eau ne frissonne plus, elle est immobile; le fétu est resté, souvenir puéril, superfétation qui ne pèse pas sur la mémoire, et qui sert à plaisanter et à rire aux momens de repos.

Je vais trouver un à un les hommes qui ont dans la nation le plus grand crédit littéraire, si bien qu'un livre ne s'y établit que lorsqu'il est marqué de leur apostille : je dis à l'un : « Avez-vous lu le nouveau roman? — Non! je lis Sidoine Apollinaire, l'évêque poète du cinquième siècle, qui a senti le beurre rance dont les Francs, nos pères, oignaient leur longue chevelure. » Je dis à l'autre : « Avez-vous lu le dernier drame de Mirabeau? — Non; Triboulet m'a guéri de toute curiosité à cet égard. — Et celui de Barnave? — Mes travaux ne m'en laissent pas le temps; d'ailleurs j'aime autant Mirabeau que Barnave, et Barnave que Mirabeau. » Je porte à un troisième un volume rose : « Que pensez-vous de ces contes? — Je n'ai pas le loisir d'en rien penser. » Quoi! personne ne trouvera une heure à donner à la littérature facile et inutile! L'un a son cours à faire, l'autre son livre à achever; celui-ci est écrivain politique, celui-là est orateur; aucun ne la trouve sur son chemin, et aucun, ne pouvant s'en aider, ne s'en embarrasse. Tel qui a supputé son temps et ses besoins in-

tellectuels a trouvé, me dit-il, qu'en lisant tous les jours il pouvait à peine connaître superficiellement les écrivains d'un génie incontesté, que dès lors il ne lui restait pas un moment pour les écrivains d'un génie contestable. Quiconque, parmi ce public d'élite, estime son temps, soit comme un capital, soit comme une richesse intellectuelle, soit comme le bien de sa femme et de ses enfans, soit comme le bien de son esprit, ne se croit pas le droit d'en retrancher une minute pour le plaisir douteux de lire un roman d'homme ou un conte de femme. Quiconque a un fauteuil élastique où se reposer le soir, ou même une cheminée où appuyer sa tête, quiconque craint la chaleur d'une salle de théâtre, ou le refroidissement à la sortie, — placé entre la crainte de la moindre incommodité et le désir de s'aller enquérir des destinées de l'art dramatique, — se tient chez soi, préférant un repos qui fortifiera sa tête à une distraction théâtrale qui y mettra le désordre, et trouvant plus de vrai plaisir à faire sauter son enfant sur ses genoux qu'à s'aller donner des cauchemars de faux scélérat et de filles-mères, et à s'indigérer (si cela est français) de mauvaises mœurs, de mauvais langage, de paradoxes sans sel, et d'invraisemblances sans esprit.

Si on me conteste la vérité de ces deux choses,

A savoir qu'il n'y a pas, dans le public vraiment littéraire, un homme qui puisse remercier la littérature facile et inutile de l'acquisition d'une idée, d'un fait qui l'ait rendu plus riche qu'avant;

Deuxièmement, qu'il n'y a pas dans ce même public un homme qui, ayant mieux à faire, et par là j'entends se reposer, se garder d'un rhume, jouer avec son enfant, lise les livres de cette littérature, ou assiste à ses drames;

Eh bien! qu'on obtienne de cet homme qu'il me désavoue et qu'il signe son désaveu, et je me condamne, pour punition, à ne lire toute ma vie que de la littérature facile et inutile.

C'est que j'ai recueilli bien des assentimens tacites avant de protester contre cette littérature; et nul ne sait mieux que moi combien ce que j'écris à cette heure est banal et rebattu.

Dans ce manque de but et de résultat, dans cette parfaite inu-

tilité, il n'y a pas que de sa faute; je le reconnais. Le siècle fait peu pour les écrivains, il ne leur dit pas par où il faut le prendre, il ne les met pas sur la voie; il est muet quand on l'interroge, le siècle n'a de faveurs durables que pour les faits et pour les hommes qui se dévouent à en recueillir; mais pour les écrivains d'imagination il les use horriblement sans les estimer; il en tire tout ce qu'il peut pour son amusement, après quoi il les laisse là. Les siècles de critique et d'expérimentation sont toujours ainsi. Hors des faits, tout leur est suspect. Dans d'autres époques, un livre est moitié l'ouvrage de l'écrivain, moitié l'ouvrage du temps; aujourd'hui, le livre et l'auteur restent tous les deux isolés; le siècle n'aide pas, ne rend pas; il est tout passif, il reçoit. Je sais tenir compte de ces difficultés aux écrivains de la littérature facile et inutile. Avec les mêmes facultés, avec la même portée d'esprit, ils auraient eu dans d'autres temps et plus de talent et du talent de meilleur aloi. Mais je crois aussi qu'avec plus de respect pour leur plume ils auraient pu, même dans ce temps ingrat, s'user moins qu'ils n'ont fait.

Dans toute époque, quelque vague et éparpillée qu'on la suppose, il y a toujours deux sortes de besoins : les besoins éternels de vérité, de raison, de moralité, de progrès; et les besoins du jour, de l'heure, qui sont les caprices d'esprit, le goût des livres secrets, de l'imprévu, de la charge, des licences contre les mœurs.

Or, de ces deux sortes de besoins, je reconnais que dans ce temps-ci, les premiers sont incertains, vagues comme l'époque; qu'ils sommeillent, qu'ils se cachent, et qu'il faut avoir le courage de plonger au fond de la société pour les y trouver; je reconnais au contraire que les seconds sont très-vifs, très-exigeans, et, comme il arrive de tout besoin passager, de tout caprice, insatiables; car que de livres et que d'écrivains ils ont déjà dévorés !

Entre ces deux besoins il fallait choisir. Être l'interprète des premiers ou le ton familier qui se résigne à amuser les autres; voilà l'alternative. La première tâche est rude; elle offre pour premiers attraits des faits à rassembler, des matériaux à amasser. Il faut ob-

server, voir des contradictions, douter, ne savoir que faire, se sentir glacé par l'incertitude, puis regarder encore et revenir à la charge; véritable Passion où l'écrivain est tenté bien des fois de s'écrier : Dérision! dérision! Il faut attendre patiemment la réputation, faire des livres fervens qui n'échaufferont personne; il faut voir sans tentation le bruit et l'importance aller à des écrits qu'on n'estime pas et à des livres qu'on aurait pu faire; il faut ne pas envier ces longues pancartes collées aux murs qui vous poursuivent partout de leurs grandes lettres noires; ni ces yeux profonds, ni ces fronts hauts, qui attendent l'inspiration derrière les vitres des marchands lithographes. Désirer la gloire, et ne savoir pas s'il faut quitter celle qu'on aime et qu'on ne doit peut-être jamais atteindre, pour celle qu'on méprise, mais qu'on aurait sur l'heure si on en voulait! Et puis avoir de quoi remplir un volume, et se réduire à la matière d'une feuille; lutter contre son abondance, choisir dans son bien, se critiquer, se condamner, se trouver mauvais, résister à la vie de plaisir, ne vivre et ne se vêtir qu'avec de l'argent de choix; voilà la tâche de celui qui veut se faire l'organe de ces besoins éternels de raison, de goût, de moralité; heureux si, même à ce prix, il exerce sur son époque une action lente et incertaine!

La seconde tâche est plus facile. Là, on peut écrire avant de savoir sur quoi. Avec une certaine facilité, de l'aptitude à répéter ce qu'on entend, de l'abandon, rien de sérieux, si ce n'est la vanité, tout homme est bon pour amuser nos heures perdues, qui sont souvent nos heures honteuses. On est écrivain-né dans une telle littérature, car tout ce qui est dit est bien dit; on ne choisit ni le public pour qui on écrit, ni l'argent dont on vit. On s'assimile fièrement aux marchands, aux industriels, quels qu'ils soient; on dit : Je tiens boutique d'équivoques, de scènes libertines, de drames à séduction, comme mon bonnetier tient boutique de bas. L'écrit n'a que la valeur du bas de coton; quand il est sali on le met au panier, et le livre redevient chiffon; mais on renouvelle cette marchandise, comme toutes les autres, par une production en rapport avec la consommation. Quant à la

gloire, on s'en tient à celle que comporte le siècle, et qui est d'être répandu. On est partout où l'on est vu; on assiste à toutes les fêtes; on est encore plus connu de figure que par ses écrits. Selon notre littérature industrielle, l'écrivain était l'inférieur du marchand et du riche quand il n'avait sur eux que l'avantage de l'esprit et de la puissance morale; un simple changement à la définition de l'écrivain a rétabli l'égalité. Il n'y a plus que des marchands, quel que soit le négoce. Voilà la seconde tâche, pour laquelle il faut aussi un certain courage.

C'est cette tâche qu'a choisie la littérature facile et inutile, et c'est pour cela qu'il faut lui faire la guerre. Car elle s'est mise au service particulier de toutes les personnes irrégulières, elle a écrit pour l'alcôve et pour le boudoir, comme elle s'en vante; elle a vendu des adultères à la douzaine, comme les bonnetiers des bas de coton; elle a des livres nouveaux pour tous les jours de l'année, comme le pâtissier des petits pâtés (je la juge ici dans son point de vue tout industriel); et si le public ne les consomme pas tous le même jour, elle met une couverture nouvelle aux exemplaires restans, à peu près comme le pâtissier fait réchauffer les petits pâtés de la veille. Elle s'est résignée à n'avoir pas de lendemain, elle a fait d'une profession un métier, elle a rendu le nom d'homme de lettres difficile à porter, elle a fait qu'on aime mieux passer pour un bonnetier que pour un écrivain, et qu'on n'ose dire dès l'abord ce qu'on fait qu'à ceux qui connaissent déjà ce qu'on est.

« Mais, dit-elle, le public nous aime, et ne veut que de nous. » — C'est inexact; voyez les succès sérieux. En fait de contes, M. Mérimée; en fait de pièces de théâtre, *les Enfans d'Edouard*, *Bertrand et Raton*, pour ne parler que des ouvrages analogues. Il n'y a là ni adultères, ni viols, ni assassinats, ni reines libertines, ni lits à séduction, ni bruits de filles, ni accouchemens, ni relevailles; et cependant la meilleure réputation est encore là, et, à ce que chacun dit, de l'argent, et du bon argent. — Mais, quand ce serait vrai, y a-t-il de la dignité à s'avouer les féaux d'un public où les gens de goût et d'instruction, les mères qui se respectent dans leurs filles, les maris qui se respectent dans leurs

femmes, ne sont pas appelés ; où les élus sont gens de toute sorte, et, comme disaient les Latins, de toute note, *omnis notæ ?* »

La littérature de l'empire, dont se moque la littérature facile et inutile, disait aussi : l'empereur n'aime que nous, et ne veut que de nous ! Et l'empereur était, que je sache, un public bien autrement noble que celui de la littérature facile et inutile. Car celui-là pouvait dire à tous ses écrivains sans exception : « Je vaux mieux que le plus habile d'entre vous. » — Eh bien ! qui est-ce qui réhabiliterait la littérature de l'empire en considération d'une telle excuse ? Elle aussi a eu le succès, la vogue, l'argent ; toutes les grâces ont été pour elle ; elle a marié ses enfans avec les dîmes de la censure. Et pourtant ceux qui avaient la dignité et la gloire, ceux qui sauvaient l'honneur des lettres, ceux à qui l'avenir est resté, c'étaient les récalcitrans, les exilés : c'était Benjamin Constant, protestant du fond de la Suède contre les volontés et les caprices du grand public, qui s'appelait l'empereur ; c'était Châteaubriand échappant aux honneurs que conférait ce public, comme à la gloire dont son ministre de la police imposait le programme, et allant promener le long des grands fleuves de l'Amérique une imagination qui n'a jamais été mieux inspirée que par la liberté ; c'était Mme de Staël, cette femme qui apprenait à des hommes comment on tient tête à un despote ; c'étaient des savans ; c'était Laplace, qui se dérobait dans les profondeurs de la science, à la censure soupçonneuse de Napoléon, et qui gardait la belle langue du dix-huitième siècle de cet ammollissement, de cette insignifiance commandée, de ce vague imposé sous des peines de police, qui rendaient si fade et si parfaitement inutile la littérature dite de l'empire !

Maintenant, comment ce qui est inutile peut-il être nuisible ? — Vous l'allez voir pour la littérature héritière de celle de l'empire. Ne savez-vous donc rien de ses effets sur les intelligences ? On parle tout autour de vous d'ardeurs littéraires dévorantes, d'ambitions précoces, qui ont mis le transport dans de jeunes cerveaux, et finalement les ont détraqués ; d'enfans à peine sortis du collége, qui, leurrés par cette popularité si tentante, se sont rués dans la

littérature facile et inutile, avec des santés frêles et moins de facilité, ou seulement de débouchés que leurs maîtres, et sont morts de génie rentré. J'en sais qui, placés entre les deux besoins que j'ai caractérisés tout à l'heure, et les deux tâches qui y répondent, ne sachant laquelle prendre, et n'ayant pas la force de faire du commerce qui ne soit pas de la littérature, se consument à lutter entre les traditions de leurs études et les tentations de la littérature facile et inutile, entre de bons instincts et des desirs infinis; ils me viennent demander ce qu'il faut faire; ils ne peuvent attendre, et ils n'osent pas entreprendre; ils ne savent ni travailler ni rester oisifs; ils s'usent, ils se rident, ils oussent, dans ces douloureuses incertitudes sur ce qu'ils veulent être et sur ce qu'ils doivent être. Je n'ai pas oublié, Jules Janin, votre admirable oraison funèbre de ces deux pauvres jeunes gens, Escousse et Lebras, qui moururent pour un premier échec dans la littérature facile et inutile. Que vous étiez éloquent, mon ami, quand vous accusiez la critique d'un tel malheur, et la rendiez responsable de ce double suicide! Oui, la critique avait gravement failli! Elle n'osa pas dire à ces enfans de vingt ans, qu'au lieu d'étudier l'art dramatique dans le drame contemporain, qui en a fait une industrie si facile, il fallait en aller méditer les profondeurs et les difficultés dans les œuvres de Racine et de Shakspeare; que là seulement on pouvait sentir sa force, parce que l'on sentait les obstacles; qu'on ne se tuait jamais pour n'être pas un homme de génie, tandis qu'on pouvait bien se tuer, en effet, pour avoir manqué d'être un industriel heureux! Il fallait, non pas discuter leur drame, mais le leur interdire, de par les vrais maîtres du drame et du théâtre; il fallait leur dire: « Abstenez-vous! » et non pas: « Faites mieux! » C'est le devoir de la critique d'empêcher l'art de tomber dans le métier; et quand ce devoir se complique de celui de conserver à un père l'enfant de ses espérances et de sa vieillesse, la faute est double d'y avoir manqué.

Que dirai-je des effets de cette littérature sur les ames! D'où viennent ces goûts frivoles, cet égoïsme dans l'âge de la générosité et de l'abandon, ce scepticisme desséchant dans l'âge de la

foi, cette rouerie avant l'expérience, ces désenchantemens avant les illusions, cet amour de l'argent sans esprit d'avenir, comme celui des courtisanes; ces rapports plus que délicats entre les auteurs et les libraires, dont l'histoire serait si scandaleuse; ces ouvrages mangés avant d'être faits; ces libraires consommés qui sont battus par des enfans dans l'art des gains illicites; toutes choses qui oppriment l'écrivain honnête homme par les précautions blessantes qu'elles font prendre contre sa probité : d'où viennent ces amours-propres monstrueux, ce désintéressement contre nature de toute opinion politique, cette guerre sentimentale contre toute morale, cette exaltation de la chair et des sens, cette révolte de la prétendue liberté humaine contre le devoir; d'où viennent tous ces désordres de l'esprit et de l'ame, sinon de cette littérature qui ne vit que de là, mais qui doit périr par là?

Je m'explique bien maintenant qu'il y ait mollesse et indifférence dans les hommes qui sont au pouvoir; ils savent ces désordres et ils en profitent pour leur stabilité. Tout gouvernement aime ce qui lui ôte des embarras; et quand les générations de qui doit venir l'impulsion font halte dans la boue, pour parler comme feu Lamarque, voulez-vous qu'il soit assez désintéressé pour leur crier : Voilà l'ennemi! et les forcer à se remettre en marche? En voyant tous ces jeunes gens attablés autour du tapis vert des cabinets littéraires, ou bien sur les banquettes des théâtres, menaçant de leurs moustaches les pacifiques spectateurs qui haussent les épaules, ou bien passant des nuits entières, non pas à lire à la clarté de deux tisons des livres substantiels, mais à dévorer d'immondes romans, le gouvernement s'accroupit dans sa politique de stabilité à tout prix; car pourquoi irait-il parler de rôle européen, de civilisation universelle, d'une France émancipant l'Europe sans la conquérir, — toutes idées si remuantes, — à des imaginations préoccupées d'adultères légitimes, de séductions nécessaires, d'immoralités fatales? Peut-on lui demander de mettre le feu dans ces jeunes têtes courbées sur des romans et des contes? Sa loi est de vivre, n'importe comment, et non pas de se mettre sur les bras une jeunesse nourrie d'études fortes et de croyances. Tout ce

qu'on peut exiger de lui, c'est qu'une situation qui semble l'absoudre de son apathie ne soit pas l'œuvre directe ni indirecte de sa police. Jules Janin me dit que M. de Metternich est du même avis que moi contre la littérature facile, inutile et nuisible. M. de Metternich manque ici de sens. S'il jugeait cette littérature non en critique mais en diplomate autrichien, il en ferait le plus grand cas; et lui enverrait au besoin des tabatières d'or au nom de l'empereur son maître. Car ce qu'elle enlève d'ennemis à M. de Metternich et d'embarras à ses alliés de France est effrayant. Au contraire, les jeunes gens qui sont, comme moi, de l'avis de M. de Metternich littérateur sont, aussi peu que possible, de l'avis de M. de Metternich diplomate. C'est que ceux qui aiment la langue de la révolution et de Napoléon sont bien près d'aimer leur politique, principalement en ce qui regarde l'Autriche; et je ne comprends pas que le chancelier de Sa Majesté l'empereur ne les regarde pas comme des gens du plus mauvais goût.

Tout cela est triste, mais tout cela aura une fin. J'ai dit que cette fin était prochaine; je le répète avec plus de foi que jamais, et je n'accepte pas l'éloge qui m'a été fait, que la réaction contre la littérature facile, inutile et nuisible avait été provoquée encore plus qu'aidée par moi. Je n'en suis pas le héros, comme cela m'a été dit si obligeamment; mais, passez-moi le calembourg, le héraut, ce qui est bien différent. J'ai crié par les rues l'opinion formidable de tous les gens de goût et de tous les gens de bien, de tous les pères et de toutes les mères de famille. Je n'ai eu que l'avantage du journaliste qui tient la plume quand le public dicte; mais cet avantage est assez beau pour que je m'en honore. J'ai déjà signalé quelques symptômes de la réaction : depuis mes articles, je ne dirai pas à cause de mes articles, de nouveaux symptômes se sont manifestés, deux entre autres que je note ici, parce qu'ils sont significatifs, l'un dans le genre grave, l'autre dans le genre plaisant.

Voilà le symptôme du genre plaisant.

Des romans qui étaient sous presse pendant la querelle ont été publiés depuis lors sous le nom d'*ouvrages nouveaux;* ils n'ont

pas osé s'appeler *romans*. J'aurais trouvé la concession bien plus précieuse encore si, au lieu du nom, auquel je n'en veux nullement, on m'avait sacrifié la chose. En attendant, que le public prenne garde à cette rubrique d'*ouvrages nouveaux*, laquelle a l'air d'être ambitieuse, et n'est que honteuse.

Voici, pour finir, le symptôme du genre grave.

C'est l'empressement toujours croissant de la jeunesse aux cours de la Sorbonne. Or, j'attribue l'honneur de cet empressement moitié au talent des professeurs, moitié à la réaction que j'ai signalée, et dont quelques-uns se sont faits les organes. La grande salle de la Sorbonne suffit à peine aux auditeurs de M. Saint-Marc Girardin, de M. Michelet, l'un opposant si spirituellement à la prose poétique de nos grands hommes contemporains la prose pure et simple de Voltaire; l'autre expliquant le moyen âge de l'histoire, qui n'est pas le moyen âge de la littérature facile, inutile et nuisible. M. Ampère et, nous dit-on, M. Magnin viendront prochainement donner à leur auditoire d'autres sujets de méditations nourrissantes. J'avoue que je mets quelque affectation à opposer ces quatre noms à ceux de la littérature facile, inutile et nuisible. Ce seraient là, Jules Janin, quelques-uns de mes écrivains intermédiaires entre l'Institut et les cabinets de lecture, entre la *jeune* littérature et M. Raoul.

NISARD.

LE MAJOR BUSSY.

SOUVENIRS DE 1787 ET DE 1815.

Je me promenais un jour sur la levée de la Loire : c'était vers le milieu du mois de décembre de cette année 1815 qui fut si malheureuse. J'étais fort malade, mais je luttais contre le mal, avec la conviction que tout ne devait pas encore être fini du spectacle de la vie pour un spectateur de vingt ans. Il me semblait que pour mourir je n'avais pas encore assez vu! Et cependant je venais d'assister à la dernière chute de Napoléon, qui tombait une seconde fois comme une seconde fois étaient tombés les Bourbons trois mois auparavant. Et j'avais vu finir la république qui s'appuyait sur la terreur; et j'avais vu finir le glorieux empire qui s'appuyait sur la victoire; et j'avais vu finir l'imprudente royauté ancienne qui s'appuyait fièrement sur sa légitimité; et je venais de la voir recommencer, se disant plus nationale que les royautés de Bonaparte et de Robespierre, parce qu'elle portait un habit anglais, un plumet russe, une épée prussienne, une ceinture autrichienne, et qu'elle trônait sur son fauteuil, derrière lequel se tenaient debout des gentilshommes ordinaires et des Cosaques.

Que pouvait-il donc me rester à voir? Je n'en savais rien.

N'était-ce pas assez de quatre actes de ce drame étrange, mer-

veilleux, immense, dont le cinquième avait commencé à Waterloo, où le destin venait de relever la toile après une sanglante catastrophe?

Que pouvait être ce cinquième acte? Je l'ignorais.

Quels seraient sa durée et son dénoûment? Je cherchais vainement à le deviner.

Ici les règles de la tragédie classique étaient en défaut pour moi qui ne soupçonnais pas que la famille des Bourbons, comme celle de nos vieux Atrides, fût sous le poids de la fatalité, cette grande machine théâtrale qui dénoue toutes les pièces que le génie des peuples et des princes, comme celui des poètes, s'est donné bien de la peine à compliquer. Je sentais que le rideau ne pouvait tomber tout de suite; c'était en moi un pressentiment vague, et je ne voulais pas sortir de la salle, où j'avais déjà assez chèrement payé ma place, avant la conclusion du drame. J'attendais le M. Loyal de cette large comédie, comme je l'attends toujours dans *Tartuffe*, avant de me lever de ma banquette. Voilà pourquoi je me révoltais contre la maladie. Je voulais vivre par curiosité.

Donc, malade, mais énergique contre la fièvre et l'hémoptysie qui m'avait fait rougir la neige des bords de la Loire, d'Orléans à Blois, je me promenais, vers le midi, sur la levée du fleuve, rêvant à un passé encore tout prochain, et démêlant tout un avenir où le mien était engagé, Dieu seul savait comment. Pour le présent, il me fatiguait, je l'avoue, et je le prenais difficilement en patience. Les Cent-Jours m'avaient durement ballotté. A la fin j'étais renvoyé au département maritime de Brest, auquel j'appartenais, et je n'avais trouvé pour voiture, sur la route qui m'était imposée, que quelque dure patache ou quelque charrette à veaux; heureux quand je rencontrais pour compagnon de voyage un pauvre officier, un pauvre soldat de l'armée licenciée, plus triste, plus chagrin, plus souffrant que moi! Nous souffrions, nous gémissions, nous jurions ensemble; il me racontait son Odyssée, et nous finissions par oublier un peu le froid et l'allure cahotée de notre équipage.

La saison était très-rude, il gelait bien fort. Les eaux jaunes

de la Loire charriaient d'énormes glaçons ; c'était admirable à voir, et j'y prenais assez de plaisir, surtout quand un rayon de soleil traversait les nuées d'ardoise que le vent du nord-ouest promenait lourdement dans le ciel. Jeune, on a des distractions faciles. Les grands bancs de glace qui couraient avec fracas sur le fleuve m'occupaient agréablement, le jour que je veux dire, et que, près de la porte de l'auberge où je logeais à Blois, je me réchauffais au soleil en me promenant. Ils faisaient diversion à mes pensées confuses de regrets, de haine, de résignation, d'espérance ou de douleur. Le pittoresque a toujours eu de l'empire sur mon imagination : un moment je fus tout à cette rivière débordée que des îles mouvantes surchargeaient; à ces glaces qui semblaient jouter de vitesse, se côtoyaient, s'abordaient en se déchirant, montaient l'une sur l'autre, comme font dans un chemin étroit les moutons que le chien du berger presse de passer, s'amoncelaient, plongeaient ensuite dans le courant rapide, reparaissaient en tournoyant, et m'échappaient bientôt, remplacées à l'instant par d'autres. J'admirais ce mouvement, cette variété d'accidens semblables, le scintillement de la lumière sur les crêtes et les faces déchirées de ces masses cristallisées, les rayons solaires se jouant au loin à la cime des petites vagues de la Loire et papillottant à l'œil d'un éclat fugitif comme celui des feuilles de paillons colorés que le machiniste d'un théâtre agite aux reflets de la rampe; j'aimais la plaine et la route couvertes d'une neige éblouissante et capricieusement dorée qui craquait sous mes pieds; le beau pont de Blois, dont chaque pile était l'écueil où venait se briser avec fracas un de ces îlots, changés en navires par mes hallucinations, que Saint-Rambert, Roanne et Orléans envoyaient à la mer; cette ville qui se tient debout sur un coteau, un pied en avant pour ne pas glisser; ce vieux château à la mine refrognée, qui garde le souvenir de l'assassinat de Henri de Guise, et qui dut recevoir en 1814 la régence impériale, le roi de Rome, et la faible impératrice dont le cœur faillit quand il fallut qu'elle parcourût les quartiers de Paris, son fils dans ses bras, pour le mettre sous la protection du peuple!...

Tout en regardant tant de belles choses, dont chacune avait un accent particulier qui s'adressait intimement à mon ame et y développait des sensations profondes, j'avais marché le long de la levée, suivant le cours du fleuve. La température me paraissait bonne; le soleil pénétrait doucement les plis de mon manteau; depuis la veille je n'avais pas éprouvé les frissons de la fièvre; et d'ailleurs mon esprit, qui voyageait dans cet horizon où il trouvait des satisfactions artistes, était complétement dégagé de mon corps. J'allais, j'allais, je suivais machinalement la route, nageant dans la confusion de mon rêve éveillé, quand tout à coup je me vis face à face avec un homme. La direction que je suivais me menait droit à lui, et pourtant je ne l'avais pas aperçu d'abord. Un salut fort poli attira mon attention. Je levai mon bonnet de police, comme le promeneur avait fait du sien.

« Je vous ai dérangé peut-être, mon camarade? me dit-il.

— Point, monsieur; je regardais tout ce qui nous entoure, et je brouillais dans ma tête des idées sans forme arrêtée : le paysage et l'histoire, ces glaçons qui passent et les états de Blois, la neige et la Ligue, le duc de Guise et Napoléon, Henri III et la Sainte-Alliance, mon voyage pénible et mille autres choses encore. Je marche parce que j'avais froid tout à l'heure : voilà ce qu'il y a de positif; le reste est une confusion qui ne vaut pas la peine que je cherche à l'éclaircir, même pour moi, quoiqu'elle m'ait fait passer un quart d'heure très-agréable; car dans ce quart d'heure, j'ai vécu beaucoup, vite et assez bien; je n'ai pas senti ma poitrine qui souffre maintenant, j'ai couru toute cette campagne blanche, je me suis trouvé contemporain du Balafré, j'ai ruminé ces Cent-Jours qui ont la grandeur et l'importance politique d'un siècle bien rempli, et à la fin, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer. »

L'officier sourit en me regardant. Il y avait quelque chose comme de la pitié dans ce sourire. Je crus comprendre cela; il me sembla que j'avais affaire à un homme positif, qui trouvait étrangement déraisonnable ce discours, peinture assez fidèle du désordre de mes pensées pendant l'espèce de somnambulisme auquel

je venais d'être arraché. Je n'hésitai pas à lui donner satisfaction, et je lui dis :

« Vous croyez sans doute que ma tête est détraquée?

—Et qui de nous, soldats de l'empire, n'a pas la tête un peu dérangée après les terribles événemens dont nous avons été les témoins? »

Il prononça ces mots avec amertume; puis, après avoir jeté un coup d'œil sur mon bonnet de police, garni d'un galon d'or et orné, sur le devant, d'une ancre brodée :

« Vous êtes de la marine?

—Oui, monsieur le major.

—On n'a pas licencié la flotte?

—Non, pas encore; mais qui sait ce qu'on nous réserve? J'aime beaucoup le métier que j'ai embrassé par prédilection, et je serais désolé s'il m'y fallait renoncer.

—Êtes-vous noble?

—Oh! pas du tout.

—Ils ne voudront que des nobles dans leur marine, comme dans leur armée, pour recommencer l'ancien régime et le refaire tout d'une pièce... L'ancien régime! s'écria-t-il en serrant sa cravache et en la faisant siffler dans l'air. Il poussa alors un juron d'une rare énergie, et après une courte pause :

—Vous n'avez pas connu l'ancien régime; vous êtes trop jeune, vous.

— Je suis de 1795, et il est probable que je ne verrai pas long-temps la restauration; car je suis bien malade.

—C'est ce qui peut vous arriver de plus heureux, mon cher camarade. Moi je l'ai vu l'ancien régime, j'ai goûté les douceurs qu'il ménageait à nous autres, les gens de rien, comme ils nous appelaient, comme ils nous appellent encore, eux les gens de quelque chose, messieurs les gentillâtres de cour et de campagne. S'il faut en revenir là!...

—Un vaisseau, et celui de l'état pas plus qu'un autre, ne navigue debout au vent.

—Non; mais il louvoie, il y met du temps, et il aborde. »

J'étais battu par ma propre comparaison. Un officier de cavalerie avait répliqué juste ce que l'officier de marine aurait pu dire de mieux. J'eus la faiblesse d'en être contrarié, et je gardai le silence en faisant même un peu la moue. J'aurais voulu pour tout au monde avoir là tout prêt un bon argument, une belle figure empruntée à l'équitation pour prendre une revanche éclatante; mais je savais fort mal les chevaux, et rien ne me vint. J'espère que mon interlocuteur ne devina pas cette plaie qu'il avait faite à ma vanité, et qu'il me crut seulement attéré de sa prédiction. Pendant quelques minutes il eut l'air d'attendre que je reprisse la parole. Il marchait à côté de moi, agitant son fouet, dont le vent passait près de mon oreille, aigu comme le souffle du nord dans les cordages d'un navire. Nous allions à petits pas du côté de l'auberge; nous échangions quelques coups d'œil, mais pas une parole. Il se mit à sifflotter un air que j'avais entendu dans mon enfance et je crois aussi quelquefois dans les trois mois du dernier règne de l'empereur : c'était *la Marseillaise*. Je ne sais pourquoi cela me surprit. Il y avait dans l'accentuation de son souffle, alternativement poussé et aspiré, je ne sais quel sentiment de vindication. Je me gardai bien d'en faire tout haut la remarque.

Le major était un fort bel homme, d'une stature presque gigantesque, bien fait, quoique un peu gros; sa tête, très-expressive, était remarquable par des traits nobles et réguliers, largement dessinés, annonçant la résolution, la fermeté et jusqu'à un certain point la finesse. Son bonnet de police, chamarré de broderies d'argent et d'or mêlé, couvrait un front chauve; ses tempes étaient ombragées par deux touffes de cheveux blancs; une épaisse moustache grise cachait sa lèvre supérieure, et laissait difficilement voir une bouche garnie encore de dents magnifiques. Le costume de mon compagnon de promenade ne m'avait laissé aucun doute sur son grade et l'arme à laquelle il appartenait. Une longue capote verte, des boutons en grelots, une croix d'or, pendant à un ruban rouge, deux grosses épaulettes aux torsades d'argent montées à des pattes d'or rehaussées de broderies, des bottes ergotées d'éperons à col de cygne et à talonnières de cuivre, qui ne res-

semblaient pas mal à ceux dont les chevaliers du seizième siècle se servaient dans les tournois, tout cela m'avait averti d'abord que j'avais affaire à un gros-major (lieutenant-colonel) de chasseurs à cheval, officier de la Légion-d'Honneur. Il me paraissait avoir quelque soixante ans, quoiqu'il fût très-dispos. Je m'aperçus qu'il boitait un peu de la jambe droite, et je sus après qu'il avait été blessé à la journée de Ligni. Quel était son nom? Je me doutais bien que la conversation devait tôt ou tard me l'apprendre, et j'attendais patiemment.

Nous continuions notre marche, que le major aurait pu remplir si agréablement pour moi et pour lui, je crois, du récit de quelqu'une de ses belles campagnes. Il sifflait toujours au lieu de parler. Je regardais la Loire, le ciel accidenté de nuages bizarres de formes et de couleurs, et j'allais retomber dans mes rêveries.

« Mort du diable! l'ancien régime! se prit-il à dire très-haut. »

Ces mots, auxquels je ne m'attendais pas, me firent sursaillir. Le major me regarda fixement, en s'arrêtant court devant moi, les bras croisés et les yeux pétillant d'une flamme subite.

« Savez-vous ce que m'a fait ce temps affreux qui revient, à moi que voilà?

—Je ne sais, monsieur le major; mais il faut qu'il vous ait éprouvé d'une façon bien cruelle, car vous lui avez gardé une longue rancune.

—Je le détesterais seulement comme Français et roturier, quand je n'aurais pas de raisons personnelles pour le haïr. »

Les confidences allaient commencer; je prêtai toute mon attention : il changea subitement de propos.

« Vous allez vous reposer dans votre famille?

—Non, monsieur; je vais à Brest, port auquel je suis attaché. Je reviens de Lyon, ma ville natale.

—Lyon! dit-il avec un transport dont je pus saisir le caractère, parce que le major riait en prononçant ce nom, mais d'un rire que je n'avais jamais observé sur une figure d'homme. Lyon! vous êtes de Lyon! oh! je connais beaucoup ce pays-là! je l'ai vu pendant quatre ans... à vol d'oiseau.... »

Le major redevint grave tout à coup; ses narines se gonflaient, les pommettes de ses joues se coloraient, son front se couvrait d'une rougeur sanglante, sa parole bruissait sourdement au travers de ses dents serrées; il tordait sa cravache comme il aurait fait d'une vipère qu'il aurait voulu briser. Il me demanda :

« Vous connaissez, sur la colline qui domine la Saône, une maison?...

—La chapelle de Fourvière? De la terrasse qui l'avoisine on a une des plus belles vues du monde : Lyon, le cours du Rhône et de la Saône, le confluent du fleuve et de la rivière, qui roulent une lieue leurs eaux parallèles avant de les mêler dans le même lit; les beaux coteaux de Vaize, de Serin et de la Croix-Rousse, les vastes plaines du Dauphiné et, à l'horizon, le Mont-Blanc, dont le sommet brille au ciel comme un diamant; une multitude de villages, le long faubourg de la Guillotière... »

J'aurais pu achever ce panorama tout à mon aise sans que le major eût cherché à m'interrompre. A chaque détail que je lui donnais il secouait la tête comme un homme qui cherche et ne trouve pas. Je m'arrêtai.

« Je n'aurais pas dû pourtant oublier ce nom-là. On n'oublie guère plus le nom du lieu où l'on a souffert que celui de l'endroit où l'on a été heureux. Ah! j'y suis... Vous connaissez la maison de l'Antiquaille?

—Oui, monsieur le major; un hospice qui est aussi le Bicêtre et le Bedlam de notre province. »

L'officier ôta son bonnet, et, me montrant son admirable tête, couronnée de cheveux rares, d'un argent très-brillant :

« Regardez-moi bien, me dit-il.

—Je vous regarde, monsieur, et je cherche à comprendre.....

—Diriez-vous que cette tête-là ait pu être taxée de folie?

—De folie? Je ne suis pas savant en physionomie; j'ai eu peu le temps d'étudier la science de Lavater et celle moins incertaine, dit-on, et assurément plus merveilleuse du docteur Gall; mais plus j'examine, plus il me paraît qu'une haute et forte raison habite le cerveau logé dans ce crâne, que l'artiste grec avait deviné sans

doute quand il créa le Jupiter Olympien. La fatigue et l'âge n'ont point altéré vos traits, où je lis une sérénité parfaite.

—N'est-ce pas, mon ami?

—Assurément, monsieur le major. »

Je mentais; j'avouerai que les yeux vifs de mon interlocuteur et l'animation peu naturelle de son teint m'avaient presque effrayé; mais je craignais de l'irriter encore, et pour le calmer je m'appliquais à lui faire, sans affectation et cependant avec la recherche d'une phrase passablement tournée, une réponse complimenteuse qui le contenta. Peut-être est-ce parce qu'il me parlait de l'Antiquaille et de folie que je le crus un moment peu sûr de sa raison; mais, en vérité, il me sembla qu'il commençait un accès. Je m'efforçai de rire; cette agacerie fut sans effet : l'officier de chasseurs reprit de ce ton que je n'aimais pas du tout :

—Eh! mon jeune camarade, c'est l'ancien régime qui m'a voulu faire passer pour insensé! »

Allons, me dis-je en moi-même, l'ancien régime est son dada; laissons-le trotter sur la maudite bête qui l'emporte, et tâchons seulement d'empêcher qu'elle ne le mène trop loin.

Depuis quelques minutes j'entendais derrière nous le claquement d'un fouet; une chaise attelée de trois chevaux de poste arrivait au galop. Nous tenions le milieu de la levée, et un « gare! » jeté d'assez loin par le postillon nous avertit de nous déranger. Nous obéîmes à l'invitation, et la voiture passa avec la rapidité de l'éclair.

Deux têtes de femmes, dont l'une coiffée d'un chapeau noir, parurent à la portière. C'est tout ce que je pus remarquer; mais à l'instant le major poussa un cri, se mit à courir après la chaise, malgré sa claudication, en criant : « Madame! par grâce, un mot! » Ces clameurs inattendues, cette action que je ne pouvais m'expliquer d'un homme raisonnable courant ainsi qu'un de ces enfans des grandes routes qui lancent un bouquet, une chanson ou une prière à la diligence qu'entraînent des chevaux vivement poussés; les gestes dont le major accompagnait ses paroles, les baisers qu'il adressait aux voyageuses inconnues, me frappèrent singulière-

ment. C'était pour moi autant de signes caractérisés de cette triste affection de l'esprit, que les paroles de tout à l'heure avaient trahie. Que résoudre? Et personne pour m'aider.

Je hâtais le pas, mais je ne pouvais obtenir de mes jambes si faibles et de ma poitrine oppressée une activité qui ressemblât à la course; je fis d'inutiles efforts et je m'arrêtai bientôt, épuisé, haletant, suffoqué. Le major avait fourni une assez longue carrière sans obtenir du postillon autre chose qu'un degré d'accélération à l'allure de ses chevaux; il s'arrêta, menaça du poing le ciel et la voiture, puis il tomba. Je le vis se débattre sur la neige. Quelques secondes après il ne remuait plus.

Il est mort! pensais-je. Ces femmes sont cruelles! On a pitié d'un pauvre fou qui demande l'aumône d'une parole, comme d'un pauvre mendiant qui demande un liard par charité! Et puis un fou décoré de grosses épaulettes et d'une croix qu'a donnée Napoléon n'est pas un fou comme un autre! Il mérite qu'on l'écoute, qu'on lui parle, qu'on ait pour lui des égards!... S'il n'était pas mort? ajoutai-je.

Le désir de porter du secours à cet infortuné me rendit presque mes forces. J'arrivai auprès de lui et le trouvai respirant à peine; il était évanoui; il saignait beaucoup. Son front s'était ouvert sur une pierre anguleuse que je vis rouge dans la neige. Heureusement j'avais dans ma poche une eau cordiale dont la vertu n'était pas douteuse pour moi; mon voyage l'avait souvent éprouvée. Le major revint à lui; je l'assis sur mon manteau, et lui bandai la tête avec son mouchoir. Quand je lui appliquai cet appareil, il regarda du côté de la ville où entrait l'équipage de poste, et il dit tristement :

« C'est la troisième blessure qu'elle m'a valu! »

Il se mit ensuite sur son séant, me donna une poignée de main en action de grâces, et demanda la permission de s'appuyer sur mon bras jusqu'à mon auberge.

« Allons comme deux invalides, mon jeune ami.

— Oui, lentement comme deux navires qui ont des avaries majeures. Souffrez-vous beaucoup? L'entaille est assez profonde.

— Non, pas assez, répondit froidement le major; je voudrais m'être fracassé la tête, et avoir eu le temps auparavant de dire mon nom à cette femme!

— Oh! major, vouloir mourir pour une femme, quand tout n'est pas fini pour la France!

— Si vous saviez quelle est cette femme!... Je vous le dirai.... Je l'appelais, il y a quelques minutes, d'un nom qui retentissait profondément dans son cœur il y a vingt-huit ans! Elle ne m'a pas reconnu sans doute, car en me voyant tout près de la portière, elle a crié : « Fouette, fouette, postillon! débarrasse-moi de ce militaire: il est fou! » Fou! ce n'est pas elle qui, en 87, inventa contre moi cette barbare accusation... Mais tout ceci doit vous surprendre, mon ami; vous m'avez trop vu, je vous en dis trop pour que vous n'appreniez pas le reste. Je veux vous raconter ce roman, auquel le plus inconcevable des hasards vient d'ajouter un chapitre qui est probablement le dernier. Allons dans votre chambre, et là, en dînant au coin du feu, je vous dirai tout ce qui doit enfin me faire connaître à vous. Vous saurez tout le mystère de l'Antiquaille, et vous verrez si je puis n'avoir pas en horreur l'ancien régime et ce qui doit y ressembler. »

J'étais curieux de savoir l'histoire de cet officier que je croyais sérieusement aliéné; j'avais besoin d'être détrompé sur l'état que je supposais; j'acceptai avec empressement.

« Nous ferons venir d'abord un chirurgien pour vous panser, major...

— J'écrirai un mot avant tout, monsieur le marin, s'il vous plaît; c'est plus pressé.

— Et à qui écrire? A la personne chez qui vous logez?

— Non pas, à elle, à cette dame qui fait courir si vite des postillons quand on invoque les souvenirs de sa belle jeunesse. Je tiens à savoir si elle m'a méconnu volontairement, ou plutôt, et je l'espère, si sa mémoire l'a trahie en effet. »

Il écrivit pendant que je donnais des ordres pour qu'on fît venir un médecin. Il était fort agité: il me pria de plier le billet

et de mettre l'adresse qu'il me dicta : *A madame la comtesse de Saint-Vincent.*

« Vite, vite, monsieur l'hôte, quelqu'un pour porter une lettre. »

Le garçon d'écurie monta avec ses gros sabots.

« Tu sais où est la poste?

— Oui dà, mon colonel.

— Informe-toi d'une dame, vêtue de noir, qui vient d'arriver tout à l'heure, et qui dîne probablement; remets-lui ceci, attends une réponse, reviens promptement, et voilà sur le coin de la cheminée une belle pièce de vingt francs à l'effigie de l'empereur que tu aimes, parce que tu as été soldat, je vois cela.

— C'est vrai, mon colonel.

— Des sabots sont une vilaine monture pour aller vite; quitte-les au bas de l'escalier, cours nu-pieds, et si tu t'enrhumes, je te donnerai 5 francs pour acheter de la tisane.

— Ça y est, mon colonel. »

Nous entendîmes l'honnête et diligent François descendre l'escalier quatre à quatre, jeter ses sabots, et partir comme s'il avait fait autrefois le métier de coureur devant les voitures du comte d'Artois.

« Me voilà plus tranquille, dit alors le major. Reposons-nous maintenant, et nous dînerons ensuite si nous pouvons. Cette apparition m'a coupé l'appétit. J'étais loin de me douter que passant à Blois pour retourner dans mon village, j'y rencontrerais cette belle Laurette de Chamigny que je n'ai pas vue depuis le sacre! Il y a onze ans, ma foi! Elle était superbe ce jour-là, dans une des tribunes de Notre-Dame, à côté des jolies femmes de la cour, qu'elle effaçait par ses attraits plus éclatans que leurs diamans! Je n'eus des yeux que pour elle; et du diable si je sais comment le pape s'y prit pour faire un empereur de notre petit général républicain de Marengo! Laurette ne me distingua pas, moi, pauvre capitaine de cavalerie, au milieu de cette fourmillière de généraux qui attiraient à eux tous les regards et toutes les clartés des cent mille bougies qui illuminaient l'église! Qu'il y avait déjà long-temps que je ne l'avais aperçue! C'était en

1789, quelques mois avant la prise de la Bastille... Mais j'anticipe sur le récit que je dois vous faire quand nous serons servis... Qu'elle va être joyeuse quand elle saura que je suis ici!... Ah! je sais, à présent que j'ai tout mon sang-froid, pourquoi elle n'aura pas voulu croire que cet officier qui avait l'air de sortir de dessous la neige pour faire une reconnaissance théâtrale, était son Armand Bussy. J'ai passé long-temps pour mort, après un combat terrible en Portugal. »

Il souriait à cette idée qui lui laissait le plaisir de l'espérance; il caressait avec délices ces souvenirs, ce nom de Laurette, cet espoir. Rien n'avait changé pour lui; la comtesse de Saint-Vincent était encore la ravissante demoiselle de Chamigny, jeune, fraîche, élancée, gracieuse; il ne se sentait pas vieilli non plus.

On annonça un médecin.

« Débarrassez-nous bien vite de ce gaillard-là; car ces fraters de petites villes, sous prétexte apparemment qu'ils ont hérité de l'office des anciens barbiers, sont bavards et interrogateurs comme des perruquiers. Faites entrer monsieur le docteur. »

Le pansement était très-simple à faire; les lèvres de la plaie s'étaient déjà fort bien jointes, et le sang coulait peu. Le chirurgien, après avoir méthodiquement retroussé ses manches, et mis de larges lunettes, que nous ne pûmes voir sans rire, examina la blessure, lava le front, et dit avec gravité :

« Vous connaissez, monsieur l'officier, l'arme qui vous a fait cette estafilade? Et vous êtes rassuré complétement, j'espère. Le temps barbare des lames empoisonnées est passé, il n'y a donc rien à craindre. Le sabre était peu coupant et il y a eu déchirure, ce qui rendra la cicatrisation plus longue; mais de danger réel pas l'apparence. »

Nous étions près d'éclater; nous nous contraignîmes pourtant et ne proférâmes pas une parole. Le Dupuytren du faubourg de Blois continuait à procéder gravement, et il reprit :

« Ah! la guerre civile! quelle horreur! Des Français égorgés par des Français! Et ce duel, continua-t-il en m'adressant directement la parole, ce duel vous n'avez donc pu l'empêcher, mon-

sieur? Je conçois, on n'aime pas à se voir contredire! On adore ce qui était ou ce qui est, parce qu'on a été quelque chose ou qu'on veut être quelque chose! On soutient l'empire ou le roi, c'est tout simple. Son opinion politique, c'est soi-même, et l'on ne peut endurer patiemment qu'un autre prétende lui arracher un cheveu de la tête, surtout quand on est militaire, qu'on a du sang brave dans les veines!... Eh bien! messieurs, une chose m'étonne, c'est qu'à Blois il se soit trouvé un habitant assez grossier pour chercher querelle à un respectable officier de l'armée malheureuse; le caractère bien connu des Blaisois est la douceur, l'exquise politesse; ils sont renommés pour leur sociabilité et leur manière parfaite de parler la langue française. Mais, vous me direz... Cette compresse vous fait-elle mal?

— Pas du tout; vous pouvez serrer encore.

— Il ne faut pas trop vous serrer, de peur de vous gêner. La liqueur que je vous applique là-dessus est un peu cuisante, mais elle est souverainement bonne pour toutes entailles, coupures, égratignures de couteau, canif, rasoir ou sabre. Je la compose moi-même, et je l'ai expérimentée bien des fois, et pas plus tard encore que le mois dernier sur... Mais il n'importe. Je disais tout à l'heure que le Blaisois est doux, bienveillant, et j'ajoutais, je crois : Vous me direz qu'il n'y a pas que des Blaisois à Blois; nous avons beaucoup d'étrangers. Blois est si agréablement situé qu'en été c'est un vrai paradis; on y vient beaucoup, et souvent on y reste l'hiver. Vous entendez que nous ne pouvons pas répondre des gens qui ne sont pas nos compatriotes. Je parierais, ou plutôt je ne parierais pas, parce que c'est à coup sûr, et que le pari à coup sûr est une chose déshonnête, un vol commis sur la bonne foi; j'affirmerais que le provocateur de monsieur l'officier n'est pas né natif de notre cité... J'aurais bien voulu ne pas vous mettre cette mentonnière, mais on ne peut s'en passer. D'ailleurs, elle n'est pas désagréable à l'œil; elle encadre très-bien la figure de monsieur... Si vous éprouviez la moindre douleur à la tête, la moindre surexcitation du pouls, vous auriez la bonté de me faire appeler tout de suite, j'aurais l'honneur de vous phlébotomiser,

ou autrement, pour parler le langage vulgaire, de vous tirer quelques palettes de sang avec la lancette. Nous nous servons du synonyme grec, parce que c'est plus conforme aux habitudes de la science... Voilà qui est fini. Je conseille à monsieur le colonel, monsieur est colonel, je pense, puisqu'il a de grosses épaulettes. — Je lui conseille de se coiffer d'un madras; il fait froid, il faut donc avoir le sinciput couvert, et le pansement est trop épais pour qu'un chapeau ou un bonnet de police puisse aller aisément..... J'aurai l'honneur de vous revoir demain; ce n'est point pour multiplier les visites, car ce n'est pas mon genre; mais je veux mener bon train la guérison d'un estimable officier... Encore un mot. Monsieur a-t-il blessé son adversaire? N'allez pas croire que je demande cela par curiosité; non : mais notre devoir est de porter secours à tout humain qui souffre. Esculape est neutre entre les partis; c'est un dieu consolateur..... Avez-vous blessé votre homme? dites-le-moi en toute sûreté. Vous comprenez bien que rien de ceci ne transpirera dans la ville, notre caractère peut inspirer la confiance : un médecin est un confesseur, dit le proverbe... Vous ne voulez pas m'avouer?

— Puisqu'il le faut absolument, répondit le major qui étouffait de rire, eh bien! non, monsieur le docteur, je n'ai pas blessé mon adversaire.

— Il a été bien heureux; car, vigoureux comme je vois votre poignet, et habitué à tirer le sabre comme vous devez l'être dans votre état de cavalier! il lui a fallu un miracle pour échapper. Il est vrai que la déloyauté est si grande dans ces temps de troubles politiques... Je devine ce que c'est. On vous aura détaché quelque maître d'armes pour vous offenser, vous provoquer et vous tuer. Infamie! infamie! Mais ce serait un assassinat prémédité!... Ainsi c'était un Saint-Georges de profession?

— Non, monsieur, dit froidement le blessé, c'était une pierre. Le pied m'a glissé sur la route, et je suis tombé sur le tranchant d'un caillou.

— Oui, colonel, un silex ou pierre à fusil, répliqua le docteur un peu confus. C'est une matière fort dure.

— Je vous remercie, mais je m'en suis aperçu, monsieur le docteur!

— Sa blessure simule parfaitement celle des armes blanches, et j'étais tout-à-fait dans la sphère des probabilités, vous en conviendrez. Au surplus, vous pourrez vous faire honneur de celle-là, elle est très-bien placée.

— C'est juste, je ferai écrire sur mes états de service : « Blessé au front par une pierre à fusil! » Cette équivoque gasconne sera de très-bon goût, n'est-ce pas? »

Le chirurgien se voyant complétement mystifié, prit à la fin son chapeau et sortit.

« Ah! le rude causeur! dit le major; j'en ai peu vu de cette force; il m'impatientait, et j'aurais été fâché cependant de tarir sa verve de suppositions plaisantes; et puis cet épisode burlesque nous a un peu amusés, et nous en avions besoin. A table maintenant! »

Nous nous mîmes à manger; le major regardait souvent la pendule et se levait de table pour voir si son messager revenait.

« On le fait attendre, c'est bon signe; on me répond sans doute. Patience donc. Encore un coup d'eau rougie, car il faut être sage quand on a le front fêlé, et je commence. Écoutez-moi bien :

HISTOIRE DU MAJOR.

A. Jal.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ESQUISSES HISTORIQUES.

Port-Royal et les Jansénistes.

§ II.

Cependant la querelle ne s'était apaisée que pour renaître plus ardente. Le duc de Liancourt s'avisa de dire un matin : « Certaines gens ont l'ambition de mener les consciences, auxquels moi je ne confierais pas la conduite de mes poules d'Inde. » Ce mot fut contre lui le signal d'une petite conspiration de paroisse ; et, Pâques venu, pas un prêtre n'osa l'absoudre.

Arnauld n'eut garde de laisser passer le fait inaperçu ; il écrivit, à ce sujet, sa fameuse *lettre à un seigneur de la cour*. Aussitôt grande rumeur en Sorbonne ; soixante-dix docteurs se rangèrent du côté d'Arnauld, mais il s'en trouva cent trente pour le condamner.

Pendant le cours du procès, Arnauld s'était caché, et ses amis, Nicole et Lemaître, l'avaient suivi dans sa retraite. Par bonheur, Fontaine y était aussi, qui nous a fait le récit des craintes et des périls de tout genre au milieu desquels ils vivaient. Chaque jour c'étaient de nouvelles alarmes, mais qui n'altéraient pas la sérénité

des fugitifs. Après les longues études, après les mystiques entretiens, leur passe-temps le plus ordinaire consistait à se jouer des naïves distractions du bon Nicole; Nicole, qui savait à peine qu'il était proscrit, continuait paisiblement ses *Essais de morale*, et souvent sa préoccupation l'exposait à ce que Lemaître appelait ses voyages dans l'île des abstractions.

« Je ne sais comment un jour, dit Fontaine, en parlant de faire un lit, M. Lemaître, qui voyait son inapplication à ce qu'il faisait, lui dit qu'il mettait en fait qu'étant abstrait comme il l'était, il ne pourrait jamais venir à bout de faire un lit. M. Nicole, surpris de cette proposition, se piqua d'honneur sur l'heure; et, rappelant en lui-même tout ce qu'il avait de présence d'esprit, il entreprit, comme un grand *opéra*, la fatigue de faire son lit, voulant même nous avoir pour témoins de son savoir-faire. Nous le regardions tranquillement. Il est vrai qu'il faisait merveille; il suait, il tourmentait fort sa petite figure. La paille, la plume, tout fut bien remué; il ne laissa pas un petit pli. Il s'applaudissait en secret d'avoir l'avantage sur M. Lemaître, en présence d'une si bonne compagnie; mais, par malheur pour lui, lorsqu'on visita son chef-d'œuvre, il se trouva qu'il n'avait mis qu'un drap et avait oublié l'autre, ce qui nous divertit un peu et le fit aussi sourire lui-même, quoiqu'il fût un peu honteux. » Si les historiens nous peignaient ainsi leurs grands hommes, en les rapprochant de l'humanité, ils rendraient l'exemple de leurs vertus plus profitable au genre humain. Les grands hommes tels qu'on nous les fait nous effraient plus qu'ils ne nous invitent à les imiter.

Ce fut au mois de janvier 1656 qu'Arnauld fut censuré et rayé du nombre des docteurs. Grâces en soient rendues à ses ennemis! car, en se retirant, Arnauld secoua contre les portes de la Sorbonne la poussière de ses pieds, et de cette poussière naquirent *les Provinciales*.

Cette censure, en effet, amena sur le champ de bataille l'homme qui seul peut-être y restera debout, lorsque le temps, qui a déjà dévoré la querelle, ensevelira à leur tour les athlètes dans le même oubli. Pascal, dès cette époque, avait un nom grand dans les scien-

ces ; sa pensée déjà s'était élevée à cette hauteur d'où, plus tard, elle se hâta de redescendre, épouvantée du vertige qui l'avait saisie. Un jour qu'il se promenait en voiture sur la rive droite de la Seine, à Neuilly, ses chevaux s'emportèrent ; mais par bonheur ils brisèrent leurs traits, et la voiture s'arrêta brusquement au bord de l'eau. Cet accident agita fortement l'imagination de Pascal, et de son imagination, ce trouble passa dans ses sens ; il revint pensif à Paris. Des jours si miraculeusement sauvés ne pouvaient désormais appartenir qu'à Dieu. Pascal se ressouvint alors de cette doctrine de Saint-Cyran, qui avait eu toutes les sympathies de sa jeunesse, et à laquelle sa jeune sœur était demeurée fidèle. Cette sœur vint à propos pour ranimer en lui l'ardeur de leurs communes admirations, et attirer son frère à Port-Royal. Ce fut un beau jour au *Désert*.

Les Mémoires de Fontaine rapportent un admirable entretien entre Pascal et de Sacy, et je m'étonne qu'aucun éditeur des *Pensées* n'ait eu l'idée de le joindre tout entier à ce recueil. Nulle part ne se déroule plus logiquement le système critique dans lequel s'arrêta un moment ce grand génie avant de passer de la science humaine à la philosophie divine. Ces vingt pages, écrites sans prétention par un pauvre solitaire et jetées pêle-mêle à travers les mille souvenirs du vieillard, ont je ne sais quelle haute et sévère poésie que ne vaut pas toujours la grâce athénienne des dialogues de Platon. Pascal résume énergiquement la philosophie d'Épictète et celle de Montaigne, les deux plus grands défenseurs, à son sens, des deux sectes antiques les plus célèbres, les seules du moins dont les opinions soient liées et conséquentes. On entrevoit déjà dans cette éloquente exposition l'homme qui, dans ses dernières années, placé sous l'empire du doute, ce vertige de la pensée, ne verra que précipices ouverts devant ses pas. Voici quelques lignes de ces deux portraits de Montaigne et d'Épictète.

« Épictète est un des hommes du monde qui aient mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet, qu'il soit persuadé qu'il fait tout avec justice. « Ne dites jamais, dit-il : J'ai perdu cela ; dites plutôt :

Je l'ai rendu... » Il ne se lasse pas de répéter que toute l'étude et tout le désir de l'homme doivent être de reconnaître la volonté de Dieu et de la suivre. Voilà les lumières de ce grand esprit, qui a si bien connu les devoirs de l'homme. J'ose dire qu'il mériterait d'être adoré s'il avait aussi bien connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. » Ne sentez-vous pas, sous ces derniers mots, un accent plus ferme, une parole plus vive que l'accent et que la parole du solitaire qui écrit?

« Pour Montaigne, continue Pascal, il met toutes choses dans un doute universel et si général, que ce doute s'emporte soi-même, et que l'homme doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos... Il rejette bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes, dans un morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher; fantôme, à ce qu'il dit, capable d'effrayer les enfans, et qui ne fait là autre chose, avec un travail continuel, que de chercher le repos, où elle n'arrive jamais. Sa science est naïve, familière, plaisante, enjouée, et pour ainsi dire folâtre; elle suit ce qui la charme, et badine négligemment des accidens bons ou mauvais, couchée mollement dans le sein d'une oisive tranquillité, d'où elle montre aux hommes qui cherchent la félicité avec tant de peine que c'est là seulement où elle repose, et que l'ignorance ou l'incuriosité sont de doux oreillers pour une tête bien faite, comme il le dit lui-même. »

Et ce bon M. de Sacy, qui de sa vie n'avait lu Montaigne ou Épictète, « croyait être dans un nouveau pays et entendre une nouvelle langue, et il se disait en lui-même ces paroles de saint Augustin : « O Dieu de vérité! ceux qui savent les subtilités de raisonnement vous sont-ils pour cela plus agréables? » Puis il se souvenait que saint Augustin, son maître, les avait aimées, les avait recherchées, ces subtilités de raisonnement. « Il avoue, dit-il, qu'il y a en cela un certain agrément qui enlève. On croit quelquefois les choses véritables parce qu'on les dit éloquemment. Ce sont des viandes dangereuses que l'on sert dans de beaux plats;

mais ces viandes, au lieu de nourrir le cœur, le laissent vide. On ressemble alors à des gens qui dorment et qui croient manger en dormant. »

Mais ce sont là quelques phrases détachées ; ce n'est ni le mouvement du dialogue ni l'attitude des personnages. Il y a dans la parole du premier je ne sais quel feu sombre qui éclate par momens en soudaines et lumineuses révélations ; et sur les lèvres du second, le sourire paisible d'une conscience qui se repose en quelque chose de plus haut que l'homme.

Gardons-nous de croire cependant que tous les solitaires aient eu le dédain de Sacy pour la métaphysique profane. Arnauld, en quittant le monde pour aller se joindre à ses neveux, emporta avec lui la science *païenne* qu'il avait acquise, et ce fut par lui que Descartes entra au *Désert*. La philosophie cartésienne ne remua pas les esprits, à Port-Royal, avec moins de puissance qu'elle n'avait fait dans le siècle. A tout cela, Sacy disait que « M. Descartes était simplement un voleur qui venait en chasser un autre. » L'autre voleur, c'était Aristote.

Le système de Descartes sur l'ame des bêtes préoccupa surtout nos solitaires. Le château de Vaumurier était devenu une véritable école de cartésianisme. Arnauld et ses amis, comme s'ils n'osaient encore ouvrir aux idées nouvelles les portes de Port-Royal, semblaient avoir adopté Vaumurier comme un pays neutre en métaphysique. « On ne se faisait plus une affaire de battre un chien ; on disait que ces bêtes étaient des horloges, que le bruit qu'elles faisaient, quand on les frappait, n'était que le bruit d'un petit ressort qui avait été remué. » Jean de La Fontaine, où donc étiez-vous alors? Sans doute, nonchalamment assis entre le chien et le chat de Mme de La Sablière, vous composiez cette jolie fable du *Chat-Huant* et des *Souris*.

Cet engouement pour Descartes paraîtra naturel si l'on pense que précisément à la même époque, dans le royal palais de Stockholm, une reine se faisait éveiller, chaque jour, à cinq heures, pour aller entretenir, dans sa bibliothèque, le philosophe breton. Il y eut même dans la vie de cette reine un jour où, à force de ne plus croire à

l'ame des bêtes, elle se lassa de croire à l'ame des hommes, et pour un caprice jaloux, tua la *machine* qu'elle aimait.

Arnauld cependant ne triompha pas de tous les incrédules. Un soir qu'il s'épuisait à défendre le système, le duc de Liancourt lui dit : « J'ai là-bas deux chiens qui tournent la broche chacun leur jour. L'un, s'en trouvant embarrassé, se cacha lorsqu'on l'allait prendre, et on eut recours à son camarade pour tourner au lieu de lui. Le camarade cria, et fit signe de sa queue qu'on le suivît. Il alla dénicher l'autre dans le grenier et le houspilla. Sont-ce là des horloges? »

Descartes nous ramène naturellement à Pascal. Déjà donc il existait des relations entre Pascal et Port-Royal, à l'époque où arriva l'accident rapporté plus haut ; mais cet événement le donna tout entier au *Désert*.

Les Provinciales parurent en 1656. La merveilleuse vivacité des premières et la sublime énergie des autres donna gain de cause aux jansénistes, en leur prêtant pour auxiliaires le génie et le ridicule. Que M. de Maistre nomme *les Provinciales* ces *immortelles menteuses*, que les ennemis aveugles des jésuites argumentent de la parfaite sincérité de Pascal, peu nous importe aujourd'hui. Le génie de la civilisation a jeté hors de sa route jansénistes et molinistes ; la querelle est morte, reste le beau livre. Il n'y a plus aujourd'hui de cette grande lutte ni vainqueurs ni vaincus. Je me trompe, il y a des vainqueurs, la langue française et le génie dramatique. Pascal fut le précurseur de Molière, et annonça Bossuet.

Les ennemis de Port-Royal avaient fermé ses écoles et dispersé les solitaires ; *les Provinciales* ramenèrent les solitaires et rouvrirent les écoles. Il fallut bien ajourner de nouveau la signature des bulles.

Mazarin mourut en 1661, et Louis XIV avait grandi. Louis XIV s'étonna de voir en France une école qui osait défendre sa pensée quand sa pensée n'était pas celle du souverain, disons mieux, du confesseur du souverain. Or ce confesseur, véritable ministre au département des opinions religieuses du roi, était alors le père Annat, un ardent ennemi des jansénistes. Le projet de la signature

fut de nouveau repris avec violence, et un formulaire dressé, dès 1661, par l'assemblée du clergé, fut présenté à l'acceptation de tous les ordres religieux. En vain Angélique Arnauld se souleva sur son lit de mort pour écrire à la reine-mère une lettre empreinte de la grandeur de son caractère, et qui fut comme le testament d'une si belle vie; en vain les grands-vicaires du cardinal de Retz rédigèrent-ils un nouveau formulaire à l'usage de Port-Royal; si Anne d'Autriche fut inflexible, Port-Royal ne le fut pas moins.

Ici se déroule, dans cette histoire, une magnifique époque de luttes héroïques et de cruelles persécutions. Angélique semblait avoir légué à ses sœurs l'invincible fermeté de son génie. L'archevêque Hardouin de Péréfixe, ne pouvant gagner par la parole l'esprit des religieuses du couvent de Paris, mit le siége devant leur maison. Le 24 août 1664, il vint avec une compagnie des gardes, ayant à leur tête le lieutenant civil d'Aubray, sommer ces pauvres femmes de le suivre. Ces mesures de rigueur ne s'adressaient qu'aux plus anciennes; on laissa les autres au couvent. Il fallait traverser l'église pour arriver aux voitures qui attendaient à la porte. Un vieillard était assis sur l'une des marches de l'autel : c'était Arnauld d'Andilly, qui avait alors quatre-vingts ans. Il se leva et marcha d'un pas ferme au-devant de sa sœur, qui n'avait qu'un an de moins que lui. Arrivés en face l'un de l'autre, ils se regardèrent un moment avec une douleur muette, puis s'embrassèrent en silence. C'était Port-Royal-des-Champs qui venait apporter à Port-Royal de Paris ses consolations et ses adieux.

L'archevêque n'osait encore porter les mains sur la première de ces deux maisons. Loin de là, comme le jansénisme pouvait gagner les divers couvens où il avait disséminé les religieuses, il permit à celles-ci d'aller demander asile à leurs sœurs de Chevreuse. La nouvelle en vint à Port-Royal, qui se porta tout entier au-devant des fugitives. N'était-ce pas ainsi qu'aux jours du christianisme naissant, les fidèles venaient recevoir dans leurs bras leurs frères confesseurs, sortis tout mutilés des amphithéâtres romains?

Toutes les religieuses ainsi réunies, l'archevêque ne fit plus au-

cune démarche de conciliation auprès d'elles, ordonna, au contraire, qu'on eût à resserrer la clôture, et leur ferma tout commerce avec les vivans. Dieu lui-même ne fut pas épargné dans les rigoureuses conditions du blocus. Les sacremens furent interdits aux religieuses.

Mais les solitaires ne laissèrent pas au besoin l'ame de leurs pauvres sœurs de Port-Royal; du fond de leurs retraites ignorées, ils correspondaient avec elles. Chaque jour, c'étaient ruses nouvelles pour échapper à la vigilance de l'ennemi; chaque jour, passait à travers les lances du Châtelet quelque lettre venue de Châtillon et signée Arnauld ou Nicole; quelque message parti d'une petite maison du faubourg Saint-Jacques, où vivaient Fontaine et de Sacy, ou du sein de la famille Racine, avec laquelle Singlin avait renoué la vieille hospitalité de Lemaître. Ce dernier s'était éteint doucement, en 1658.

Cependant le jansénisme entra un beau matin dans l'ame de la duchesse de Longueville, qui tout à coup appela Singlin auprès d'elle et lui livra sa conscience. Cette princesse avait préludé à sa vie d'aventures en mettant aux prises Voiture et Benserade, les Jobistes et les Uranistes, les Guelfes et les Gibelins de ce temps-là. Elle fit, dans ces frivoles querelles, son apprentissage de la guerre civile. Puis, s'apercevant que le coadjuteur allait lui ravir le premier rôle dans la sédition, près de la fronde politique elle créa une fronde galante; et si, d'après le mot de Retz, elle ne fut que l'aventurière de l'une, elle fut certes l'héroïne de l'autre. Plus tard, lorsque les derniers débris de la Fronde se furent dispersés par le royaume, sous le coup de fouet de Louis XIV, la duchesse de Longueville se ressentit du poids des années qui, avec la goutte, clouait sur son fauteuil Larochefoucauld, son ancien amant, et de frondeuse elle se fit dévote. Mais tout en donnant à la dévotion la part que la galanterie avait eue jusqu'alors dans sa vie, elle se réserva une petite place dans les querelles du temps. C'était alors le tour de la théologie, et le combat était entre les jansénistes et les molinistes. Notre dévote avait eu affaire aux jésuites, et savait le fond de leur langue. Elle se fit janséniste par curiosité.

La mort de Singlin ne tarda pas à laisser à de Sacy la direction de Port-Royal et la conscience de la duchesse de Longueville. De Sacy avait déjà celle de la princesse de Conti. Par ses conseils, cette princesse confia au célèbre Lancelot l'éducation de ses enfans. Je rappelle à dessein cette circonstance, et voici pourquoi. Rien de plus remarquable que le plan conçu par Lancelot pour l'éducation de ses élèves, et ce plan, il se retrouve tout entier dans une admirable lettre qu'il écrivait à de Sacy. C'est l'*Émile* de Port-Royal.

Précisément à la même époque, un autre solitaire, qu'on ne nomme pas, écrivait aussi pour le duc de Liancourt un projet de vie domestique, digne de ces belles pages de l'*Héloïse* où Rousseau a raconté la vie intérieure de son héroïne. Plusieurs méthodes de Port-Royal ont vieilli; mais le bons sens ne vieillit pas. Ces *Avis à un homme de qualité* et cette lettre de Lancelot n'ont encore rien perdu de leur haut et sévère intérêt. Hâtons-nous de joindre à ces deux morceaux les conseils que Lemaître adressait aux traducteurs ses contemporains. Je m'étonne que la critique, neuve alors, qui a dicté ses conseils, n'ait pas fait pâlir plus-tôt les *belles infidèles* de Perrot d'Ablancourt.

Cet hôtel de Longueville, dont les dernières pierres achèvent maintenant de tomber sous nos yeux, était devenu l'asile commun de *messieurs* de Port-Poyal. Chaque jour, Fontaine et de Sacy allaient y travailler ensemble à traduire la Bible; mais cette traduction, commencée dans les belles solitudes de Chevreuse et continuée dans la persécution, devait s'achever à la Bastille, dans la chambre qu'y avait jadis occupée le surintendant Fouquet.

C'était au mois de mai de l'année 1666.

Sacy occupait avec Fontaine une petite maison du faubourg Saint-Antoine. Le voisinage de la Bastille leur porta malheur. Depuis quinze jours un espion ne les quittait pas, jusque-là même qu'une fois, comme ils allaient aux funérailles de quelqu'un des leurs, il passa la Seine avec eux, dans le même bateau. Le lieutenant de police fut averti. Il choisit le moment où de Sacy et Fontaine se rendaient à l'hôtel de Longueville, et un jour où par mal-

heur la duchesse ne pouvait, comme de coutume, leur envoyer son carrosse. Obligés de faire le chemin à pied, nos deux amis prirent les *heures du matin*, et allèrent paisiblement à la fraîcheur. De Sacy priait; Fontaine lui dit en passant le long de la Bastille :

« En vérité, nous ne pensons pas assez à ceux qui sont enfermés en ce lieu.

— Assez, messieurs, dit une voix derrière eux; j'ai ordre de vous arrêter. » C'était un des commissaires du lieutenant civil. Arrivés chez ce commissaire, on prit soin de les séparer. Fontaine fut retenu dans une salle basse, où toutes les grâces de la jeune femme du commissaire ne purent obtenir du captif qu'il voulût bien raconter la cause de son arrestation. De Sacy fut mené dans une chambre haute, où il ne se désolait que d'une chose; c'était de n'avoir pas pris sur lui son *Saint Paul*, qu'il avait laissé en sa maison, à cause de la chaleur du jour.

Pendant ce temps-là, le lieutenant civil menait à fin une autre entreprise non moins glorieuse. A la tête d'une compagnie de Suisses, rassemblée furtivement de nuit dans la maison de son colonel, il s'emparait d'un autre solitaire, Dufossé, qui dormait paisiblement dans son lit.

« Il se fit à cette occasion, disent les Mémoires, un grand éclat dans le quartier : chacun voulait deviner pourquoi on nous arrêtait; les uns disaient que nous étions des gens d'affaires dont on voulait examiner la conduite, d'autres que nous étions des voleurs; d'autres nous firent l'honneur de nous prendre pour des empoisonneurs, dont on parlait fort alors, et parmi lesquels la plus criminelle était sans doute la dame de Brinvilliers, fille du magistrat qui s'applaudissait de notre capture, et qui avait peut-être déjà dans le corps le poison lent que sa fille lui donna, et dont il mourut deux mois après notre prise. »

On ramena les prisonniers dans leur logis; ils le retrouvèrent plein de Suisses, qui, « ayant été sur pied toute la nuit, sentaient que la faim les pressait. Pendant que quelques-uns étaient en garde, les autres visitaient la marmite, et allaient dans la cave voir si le vin était à leur goût : mais aux approches de M. de Sacy, on

les rassembla tous, et ils firent une longue haie, qui prenait dès le milieu de la rue, traversait toutes les cours, et allait jusqu'au fond du jardin. »

Au bout de quinze jours, les prisonniers furent conduits à la Bastille.

« Quand nous parûmes devant M. le gouverneur, continue Fontaine, on sortait de table, et le bruit était grand dans la Bastille, qu'on l'allait remplir de jansénistes. Je remarquai dans tous les corps-de-garde que ces soldats ouvraient de grands yeux, comme s'attendant à voir des gens faits autrement que d'autres.

» M. le gouverneur, cachant sa joie de voir ainsi peupler sa prison, ce à quoi il était extrêmement sensible, demeura sur son fauteuil assis, et ne nous regarda presque pas. Nous étions tous rangés devant lui, tête nue, et il n'ôta pas même son chapeau ; il nous dit seulement d'un ton fort sec, en laissant échapper un regard sur nous, que la Bastille était un terrible gîte ; et reprenant son entretien avec quelques amis qui avaient dîné avec lui, il dit que si l'on avait fait dans les hérésies des siècles passés ce que le roi faisait alors, tout en aurait été mieux.

Puis viennent les longs jours de la captivité. Toujours serein, parfois enjoué dans le récit des dégoûts qui lui furent communs avec son ami, le naïf chroniqueur échappe à l'ennui qu'apporterait au lecteur un héroïsme trop monotone par de piquantes anecdotes qu'il retrouve çà et là dans ses souvenirs de la Bastille. Ce sont pour la plupart de bonnes et naïves espièglerie, pleines de charme en pareil lieu et à propos de tels personnages : elles témoignent d'ailleurs d'une façon toute charmante de la résignation des prisonniers. Elle allait loin cette résignation, puisqu'elle leur laissait assez de liberté dans l'esprit pour remarquer le côté original des choses qui se passaient sous leurs yeux.

Un crève-cœur pour les jansénistes, ce fut de voir *le petit Racine* passer du côté de leurs ennemis. L'ame tendre du poète s'était donnée aux solitaires, moins encore par sympathie pour leurs doctrines que par reconnaissance pour leurs leçons et pour la mémoire de Lemaître ; mais il y avait aussi dans cette ame un amour

immense de l'art, et l'art n'avait pu trouver grâce devant Port-Royal. Il existe une lettre de sœur Racine à son neveu; il faut voir comme la bonne religieuse s'effraie du bruit qui a couru que le poète va rendre visite au couvent; comme elle lui recommande de se purifier auparavant des souillures que lui ont laissées le contact des comédiens. Aussi lorsque, l'an d'après, Nicole traita quelque part les écrivains dramatiques d'empoisonneurs publics, Racine put croire qu'à lui s'adressait l'anathème. On sait comment il y répondit. Rien ne devait sans doute l'armer contre ceux qui, les premiers, lui avaient appris à lire Sophocle; mais il répara si noblement sa faute, qu'il est bien permis aujourd'hui d'admirer sans remords et la verve si naturelle et l'ironie ingénieuse de sa double apologie. A l'apparition de ces deux lettres, Port-Royal se troubla, et reconnut avec terreur l'accent des *Provinciales*. Pascal seul pouvait répondre; mais, hélas! il y avait quatre ans déjà que Pascal reposait dans les caveaux de Saint-Étienne-du-Mont.

Ainsi tout semblait se réunir pour achever la ruine de Port-Royal-des-Champs.

La douleur des religieuses eut des emportemens sublimes. Louis XIV est sourd à leurs prières, les tribunaux à leurs suppliques; alors, toutes ensemble elles lèvent les bras vers le ciel, et adressent à Jésus-Christ cette requête que repoussent les juges de la terre. Cette requête fut écrite, et le manuscrit existe encore: « Seigneur! s'écriaient ces saintes filles, nous craignons qu'à la fin le monde ne dise, en insultant à nos malheurs : Où donc est leur Dieu? » Un événement tout simple donna à cette démarche bizarre une couleur tragique. Une des religieuses mourut, et cette mort inspira aux sœurs une pensée étrange. Le corps est apporté en plein chapitre, et là, chacune à son tour, s'approchant de la défunte, lui confie dans le ciel les droits de la vérité méconnue parmi les hommes; puis elles signèrent une procuration et la déposèrent en silence dans la main glacée de la morte. Le convoi s'acheva sans bruit de cloches et chants de psaumes; l'eau bénite même fut absente. Ainsi le voulait la colère des puissans du siècle; mais cette fois le silence des voix humaines avait quelque chose de terrible.

Jésus-Christ releva l'appel des sœurs de Port-Royal. La voix d'Arnauld et de Nicole pénétra jusqu'à Louis XIV ; et après deux ans de captivité, Pompone se rendit à la Bastille pour apprendre à Sacy qu'il était libre. « J'avoue ma faiblesse, dit Fontaine ; j'avais si grand'peur que ce nom n'obscurcît le mien, que j'avais bien prié qu'en servant l'un on eût soin aussi d'y joindre l'autre. »

De Sacy salua le gouverneur et sortit ; l'archevêque de Paris, qu'ensuite il alla voir, lui fit entendre doucement qu'on attendait sa signature au bas du formulaire ; mais de Sacy s'était prudemment pourvu d'un petit canonicat qui le plaçait sous la juridiction de l'archevêque de Sens.

Ce dernier prélat rendait alors aux jansénistes des services plus grands encore ; il s'unit à l'évêque de Châlons, et tous deux se firent médiateurs entre Rome et Port-Royal. Trois ans plus tard la bonne fortune du jansénisme amenait un fils d'Arnauld d'Andilly dans les conseils de Louis XIV ; le père Annat était mort en 1670.

Les années de paix qui suivirent fondèrent d'une manière durable la renommée littéraire de Port-Royal. De 1670 à 1680 parurent cette foule d'utiles ouvrages dont le style vient de bon lieu, disait Mme de Sévigné : c'est alors que Nicole écrivit la meilleure partie de ses beaux *Essais de Morale*. « Je lis M. Nicole, c'est encore Mme de Sévigné qui parle, avec un plaisir qui m'enlève. Voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes, et jansénistes, et molinistes, et tout le monde enfin ! Ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne ; c'est ce qu'il fait. »

A la même époque, d'Andilly traduisait l'*Histoire des Juifs* ; et il faut l'entendre raconter comment Louis XIV accueillit son ouvrage, lui promit de *l'aimer un peu* lui aussi, le fit promener tout un jour au milieu des magnificences de Versailles. Antoine Arnauld avait paru lui-même à la cour, conduit par son neveu, le marquis de Pompone.

Tout ce bonheur fut de courte durée ; les *ménageurs politiques* reprirent l'offensive. La mort de la duchesse de Longueville, arri-

vée en 1679, leur avait préparé la victoire; la disgrâce de Pompone la leur donna. De Sacy se retira dans le château du ministre disgracié; Arnauld et Nicole, dans une maison voisine du séminaire Saint-Magloire. Mais l'inimitié des jésuites chassa bientôt ces deux derniers de leur asile, et au mois de juin de la même année les contraignit à quitter la France. Jamais la tempête ne les avait jetés si loin; ils partirent en proscrits, et leur marche à travers la Belgique et les Pays-Bas ne fut qu'un long triomphe. Il semblait que l'esprit de Jansénius leur traçât une route lumineuse au milieu des populations; l'enthousiasme des peuples leur permit enfin de retrouver le silence et la solitude. Oh! comme alors ils durent avec amertume mesurer le passé, remonter par la pensée au berceau de cette doctrine dont la fortune avait été si diverse depuis cinquante ans, et envier le sort de Jansénius, mort avant le combat! Combien d'autres, depuis, étaient allés rejoindre le saint évêque! D'abord Saint-Cyran, son ami, mort dès 1634, en léguant son cœur à d'Andilly; puis Lemaître; puis Pascal, laissant tomber de son chevet de douleur trois ou quatre pensées dignes de sauver le monde du doute qui déjà l'envahissait de toutes parts. Ensuite était venu le tour de Singlin; ils se représentaient son corps furtivement porté à Port-Royal pendant une nuit; ils assistaient de nouveau à cette dernière apparition de la mère Angélique, suivant, pieds nus et mourante, ses sœurs autour des cloîtres.

Le frère enfin après la sœur, Arnauld d'Andilly après Angélique, et, pour la troisième fois, la mort entrée dans la famille.

Antoine Arnauld demeura inébranlable; mais Nicole s'émut à ces souvenirs, et l'image de la patrie absente obséda de tous ses charmes l'ame altérée du fugitif; la fatigue le prit, et un jour il s'en vint le dire à son ami, lui parlant de se reposer.—« Vous reposer! répondit durement Arnauld; eh! n'avez-vous pas pour le faire l'éternité tout entière? » Le mot était sublime; mais la patrie est si belle! Nicole obtint la permission de revenir à Chartres, sa ville natale; il en sortit bientôt pour retourner à Paris, où il continua dans la retraite, et presque dans la disgrâce des siens, ses *Traités de Morale*.

L'année 1682 amena une trève entre les deux partis, et cette trève fut formulée dans les quatre fameux articles dont les jansénistes firent une éclatante apologie; mais rien ne pouvait désormais les relever de leurs défaites. Par cela seul qu'ils ne s'étaient pas fortement constitués en société régulière, leur grandeur était moins dans la puissance des doctrines que dans le caractère et le génie des apôtres, et les apôtres mouraient. Chaque année la mort creusait une fosse nouvelle dans Port-Royal désert. Le 4 janvier 1684 ce fut celle de Sacy; il s'éteignit avec une douceur sublime au milieu de ses amis, qui tour à tour le suppliaient de les recommander à Dieu : c'était comme un exilé qui retourne dans sa patrie, et que d'autres proscrits, moins heureux, chargent d'intercéder pour eux auprès du maître qui les tient encore dans l'exil.

Lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on le porta furtivement à Paris, où il devait passer la nuit dans l'église Saint-Jacques; mais avant le jour ses amis enlevèrent le corps, et par des chemins couverts de neige et de glace se dirigèrent vers Port-Royal. Cent religieuses attendaient avec des cierges à la porte de l'église du couvent.

Fontaine fut bien étonné le lendemain lorsqu'il apprit à Saint-Jacques ce qui avait été fait. Il prit aussitôt avec quelques autres le chemin du monastère, cherchant sur la neige, à la lueur du jour naissant, la trace du convoi; ils arrivèrent, épuisés de faim et de fatigue, au moment où on allait déclouer la bière pour exposer aux regards des fidèles le visage du saint prêtre. On ferma les portes de l'église; le menuisier vint avec ses marteaux, et «je fus le premier, s'écrie Fontaine, qui passai la main dans la bière pour retirer du séjour affreux de la mort un visage qui y avait déjà passé tant de jours. » La mort n'en avait pas altéré les traits. On revêtit le défunt de ses habits sacerdotaux, et après le chant des psaumes et les aspersions ordinaires on ouvrit les portes du couvent pour le porter au lieu de sa sépulture, qui avait été préparé au-dedans.

« Nous portâmes ce corps au travers d'une longue haie de saintes religieuses qui étaient venues le recevoir à leur porte, le cierge à la main. Leurs yeux, si mortifiés, si accoutumés à se fermer à tout le

reste, ne purent, si mouillés de larmes qu'ils étaient, s'empêcher de s'arrêter sur ce saint corps pendant qu'il passait seulement au travers d'elles, afin de démêler, dans ces petits intervalles que nous leur donnions, les traits d'un visage qu'elles ne devaient plus voir; et lorsqu'enfin il fut au lieu, les principales s'empressèrent, en l'accommodant pour le descendre dans la fosse, de lui donner de saints baisers, pendant que tout le chœur continuait le chant avec une gravité que je n'ai pu assez admirer depuis, toutes les fois que j'y ai pensé; il me semblait que ma joie était pour lors cachée en terre avec celui que je voyais enterrer. »

Cette mort, qui courbait ainsi l'une sur l'autre les têtes les plus vénérables, se souvint tout à coup d'Arnauld qu'elle oubliait dans l'exil; puis elle s'en revint en hâte frapper Nicole, entre Racine et Boileau, dans les magnifiques allées du Jardin des Plantes. « C'est le dernier des Romains! » écrivait Mme de Sévigné au marquis de Pompone. Tout était mort désormais; il ne restait plus dans Port-Royal que quelques pauvres filles pour s'entretenir sur des tombes de ses splendeurs d'autrefois, et Fontaine pour en écrire l'histoire devant Dieu.

Mais la mort allait trop lentement au gré des jésuites; ils appelèrent à son aide l'avarice de Port-Royal de Paris. A l'époque de la dispersion de leurs mères, en 1666, les religieuses de ce dernier couvent avaient commencé par pleurer amèrement, puis avaient fini par se soumettre. L'arrêt qui séparait les deux communautés fit un partage inégal de leurs biens; il était tout à l'avantage de la maison de Paris, qui, bientôt se regardant comme la métropole, convoita le peu qui restait à la colonie de Chevreuse. Mais Racine, qui avait un jour à faire oublier dans sa vie, prit la plume, et de la même main, non, hélas! du même style qu'il répondit aux *imaginaires*, il écrivit un mémoire qui ruina les prétentions du cul-de-sac Saint-Jacques. On prit alors une autre route; on ôta au couvent la faculté de recevoir des novices : le moyen était sûr, mais trop lent encore. Un cas de conscience, imprudemment apporté en Sorbonne, ayant tout à coup ranimé la querelle, on se hâta de faire intervenir une bulle de Clément XI; les religieuses si-

gnèrent cette fois, mais avec restriction. Sur ces entrefaites l'abbesse mourut, et défense d'en élire une autre. Que manquait-il à la ruine de Port-Royal? Une bulle nouvelle qui déclarât nulle la séparation des deux communautés, et réunît les deux maisons : cette bulle fut signée à Rome le 27 mars 1708.

Alors se renouvelèrent les scènes déplorables de 1666, et deux fois en un demi-siècle on vit un lieutenant de police, à la tête d'une compagnie d'archers, assiéger un couvent de nonnes. Quelques-unes étaient si vieilles qu'il fallut les porter jusqu'aux litières, et c'est à peine si elles arrivaient vivantes aux lieux où on les envoyait mourir. On leur envia jusqu'à la triste douceur de pleurer et de mourir ensemble. Cela commença comme un grand drame religieux et finit comme une farce misérable. L'abbesse de Paris, laissant à peine à ces pauvres filles le temps de se retirer, vint en même temps, avec plus de cent voitures, s'emparer des meubles dont un arrêt du conseil venait de dépouiller ses sœurs.

Mais de bonnes ames pouvaient encore faire de saints pélerinages à Port-Royal-des-Champs, visiter ces cloîtres déserts, interroger les ombres de ces allées, retrouver, en visitant les cellules muettes, la trace des genoux sur la pierre, et dans les vases où l'eau bénite avait tari, quelques rameaux de buis consacré. Là étaient encore des tombeaux, avec de grands noms, et des reliques vénérables. Le conseil eut aussi un arrêt de proscription pour les pierres, et un arrêt d'exil pour les morts. Le monastère fut démoli en 1710, et l'année suivante ce fut le tour des sépultures. Ces gens-là n'avaient donc jamais lu le testament de Racine : « Je désire qu'après ma mort mon corps soit porté à Port-Royal-des-Champs ! »

Tout est mort, temples et prêtres : achevons l'histoire des idées. La bulle de Clément XI parvint aisément à supprimer un monastère; mais elle fut impuissante à éteindre la foi janséniste. Le jansénisme, un moment égaré entre les ridicules miracles des convulsionnaires et la sotte histoire du diacre Pâris, reparut au dix-huitième siècle sous une forme plus rationnelle ; il eut son journal, *les Nouvelles ecclésiastiques*. L'abbé de Saint-Marc continua

l'œuvre de Fontaine, en attendant que la révolution le jetât en Hollande, où sa feuille périt obscurément en 1805.

En France, le jansénisme, qui avait repris faveur sous la régence, par cela seul peut-être qu'il avait été persécuté sous Louis XIV, eut un moment assez de crédit pour ruiner au parlement l'autorité de la bulle *Unigenitus;* mais il pâlit vite devant une puissance intellectuelle bien autrement redoutable, la philosophie. Celle-ci, qui ne s'enferma pas dans les formes inaccessibles et voilées de la théologie, allait hardiment à toutes les intelligences et à toutes les passions. Le jansénisme n'avait fait que remuer la société sans lui imprimer aucune direction positive; la philosophie se mit à la dissoudre. Mais lorsque, devenue toute-puissante, elle se fut élevée de la théorie à l'action, lorsqu'elle fut entrée dans le parlement de la politique à peu près de l'air dont Louis XIV était entré, un siècle auparavant, dans le parlement de la justice, le jansénisme parut de son côté dans les comices populaires. Ce qui suivit, l'histoire l'a raconté; ceux qui provoquèrent la constitution civile du clergé obéirent à une pensée noble dont ce clergé aurait dû leur tenir plus de compte. A leurs yeux, les croyances catholiques étaient sauvées, si l'on parvenait à mettre le gouvernement de la religion en harmonie avec les lois nouvelles. On proposa une autre circonscription archiépiscopale, en même temps que le principe d'élection rentrait dans l'église, comme il avait fait dans l'état. On sait quelles furent les résistances; ces résistances, honorables dans leur principe, amenèrent des malheurs plus dignes encore du respect de l'histoire. D'ailleurs, il faut le dire, la logique des révolutions sociales se laisse rarement désarmer par les concessions les plus sages. Toute transaction échouait inévitablement. La révolution française, en précipitant sa marche, dévora la royauté, et frappa d'impuissance les efforts tentés par Camus pour sauver la religion.

Lorsque Napoléon reprit en main le drapeau du catholicisme, on vit se relever quelques ames honnêtes qui, dans le culte de leur solitude, n'avaient jamais séparé des dogmes du christianisme les traditions de Port-Royal. Ces derniers adeptes d'une secte jadis cé-

lèbre vinrent se serrer un à un contre la petite église de Saint-Séverin. Mais celui-là se tromperait fort qui supposerait à ces nouveaux disciples du jansénisme une intelligence bien nette des opinions de Jansénius : peut-être alors y a-t-il quelque chose de plus touchant dans cette fidélité qui ne s'adresse plus aux doctrines, mais aux apôtres et aux martyrs de ces doctrines. On dit encore aux environs de Saint-Séverin : « M. Arnauld, M. Nicole, M. Lemaître ! »

Ainsi sous nos yeux finit le jansénisme ; ainsi finissent toutes les sectes religieuses qui se placent en-dehors de la religion commune. Née à l'ombre d'une école ou dans la solitude d'un cloître, chacune d'elles grandit dans la persécution, règne un moment avec splendeur, puis s'amoindrit, puis s'efface devant celle dont la mission commence, et ses dernières traditions s'en vont mourir silencieusement dans les regrets de quelques familles groupées autour d'une humble église.

Qui pense maintenant aux sectaires de Port-Royal? La renommée de leur science et de leurs vertus vit encore, mais le bruit de leurs combats théologiques a cessé pour jamais. Ah ! regardons devant nous dans ces jours de crise où la société s'ébranle tout entière, regardons, marchons en avant, car la civilisation est à ce prix ! Mais à ces heures de calme et de silence où l'esprit humain s'arrête sur les hauteurs et mesure l'espace qu'il a parcouru, pourquoi ne pas laisser tomber un regard d'amour, sinon de regrets, sur cette petite société de la science chrétienne qui chemina solitairement parmi nous à côté du grand siècle !

ANTOINE DE LATOUR.

REVUE CRITIQUE.

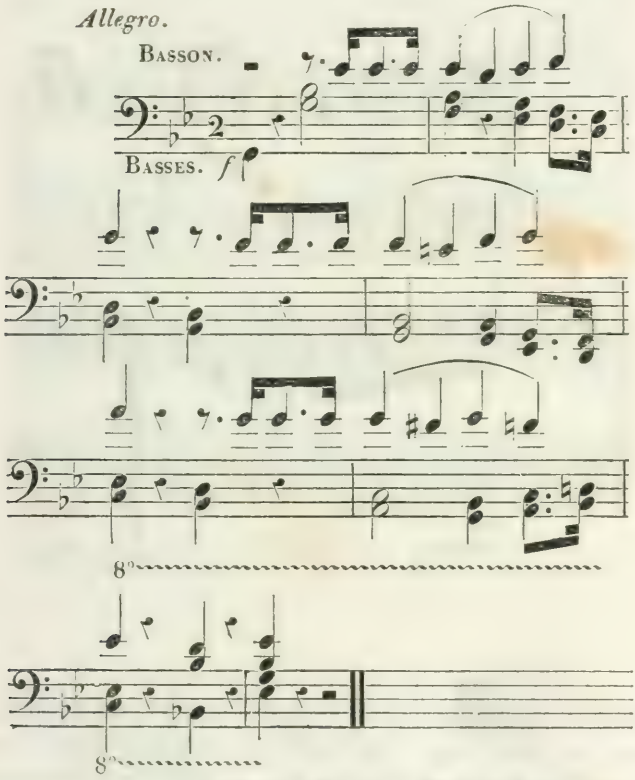
ROMAN ET MUSIQUE. — LA SAINTE-BAUME, PAR M. J. D'ORTIGUE.

Nous avons déjà donné un aperçu historique des lieux où M. d'Ortigue a placé la scène de ce roman, publié par M. Eugène Renduel, et qui, indépendamment du style et de l'intérêt, se distingue par une innovation.

Chaque chapitre de LA SAINTE-BAUME porte une ou deux épigraphes. M. d'Ortigue aurait pu, comme tant d'auteurs de nos jours, mettre à contribution pour ses épigraphes Shakspeare, Goethe, Dante et autres poètes étrangers qu'il n'y a plus besoin de comprendre pour se donner un air de romancier *polyglote;* mais il a préféré à cette petite érudition quelque chose de plus difficile; il a cru que si une phrase musicale ne saurait exprimer une pensée parfaitement définie et arrêtée, elle pouvait très-bien, lorsqu'elle a été déjà affectée, soit dans l'opéra, soit dans la symphonie, à telle et telle situation, rappeler une situation semblable, ou réveiller le souvenir d'une idée analogue. Ainsi M. d'Ortigue a pris les épigraphes de LA SAINTE-BAUME dans Rossini, Beethoven, Weber, Meyer-Beer, Spontini, Berlioz, etc., etc., sans s'interdire de choisir aussi quelques *devises* dans Chateaubriand, Goethe, Shakspeare, Lamartine, etc., etc. Ces épigraphes ont été

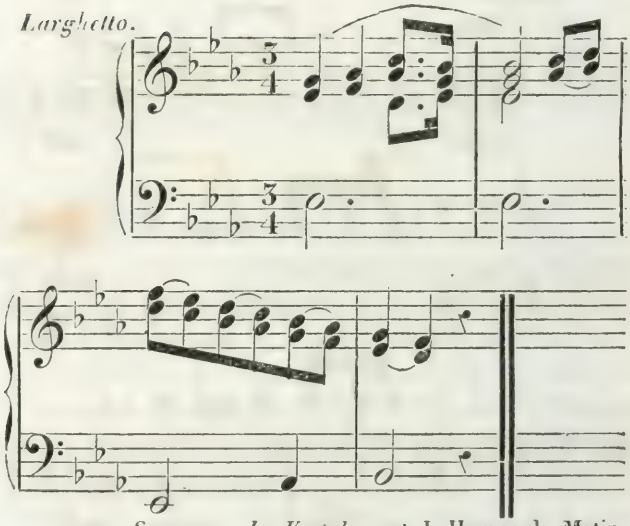
notées en tête de certains chapitres, d'après les ingénieux procédés de M. E. Duverger, et telles que nous les reproduisons ici dans leur ordre, en faisant connaître la situation à laquelle chacune d'elles est adaptée, par les morceaux où M. d'Ortigue les a puisées.

La première se rapporte à une scène d'échafaud. M. d'Ortigue a écrit en regard de son chapitre le motif principal de *la Marche du Supplice,* de M. H. Berlioz; le voici.

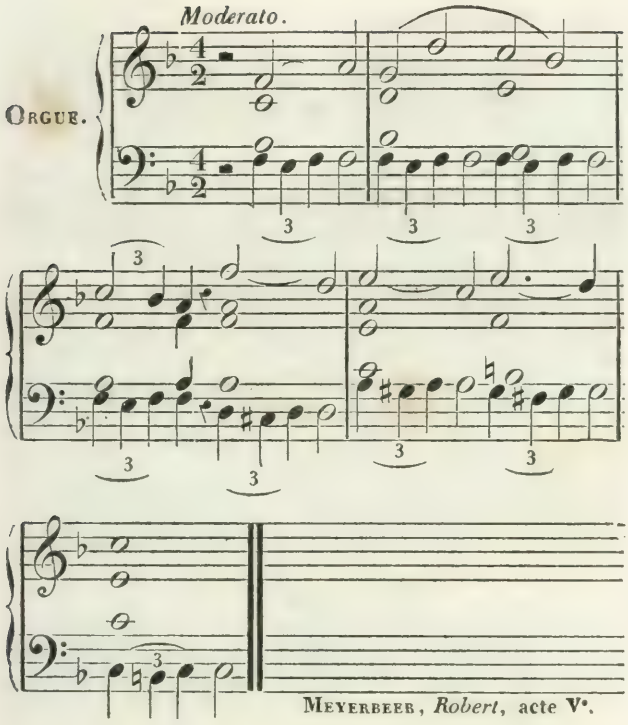


Hector Berlioz. *Marche du Supplice.*

Dans deux autres chapitres, l'auteur ayant à peindre, en premier lieu, un chœur de vierges réunies à la grotte de Sainte-Madeleine, chantant le cantique matinal, et, en second lieu, une cérémonie religieuse à la Trappe, avec son plain-chant grave et austère, a fait précéder son récit des deux épigraphes suivantes :

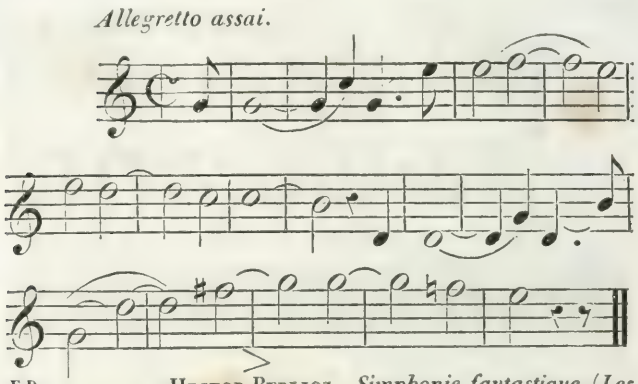


SPONTINI, *La Vestale*, act. I, Hymne du Matin.



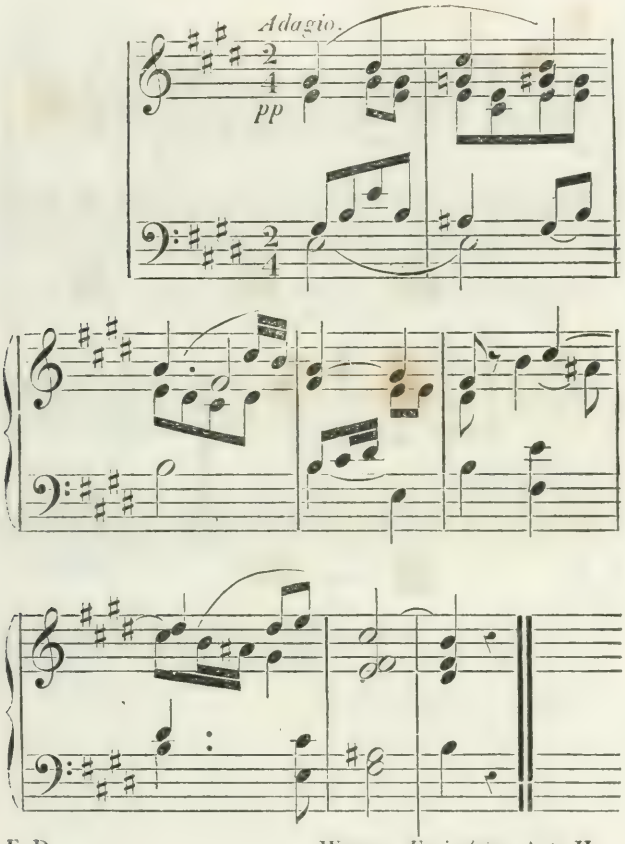
Dans un des premiers chapitres du second volume, M. d'Ortigue raconte qu'Anatole de Rhumilhey, le héros de son livre, musicien comme l'auteur, a appliqué une pensée mélodique à l'idée de la jeune fille qu'il aime. Cette mélodie retentit toujours dans son ame, comme l'idée vit toujours dans son cœur. La *Sym-*

phonie fantastique de M. Berlioz, dans laquelle la bien-aimée de l'artiste est représentée par une phrase musicale qui revient à chaque scène, a encore fourni l'épigraphe de ce chapitre :



E.D. HECTOR BERLIOZ, *Simphonie fantastique* (*Les Passions;* idée fixe.)

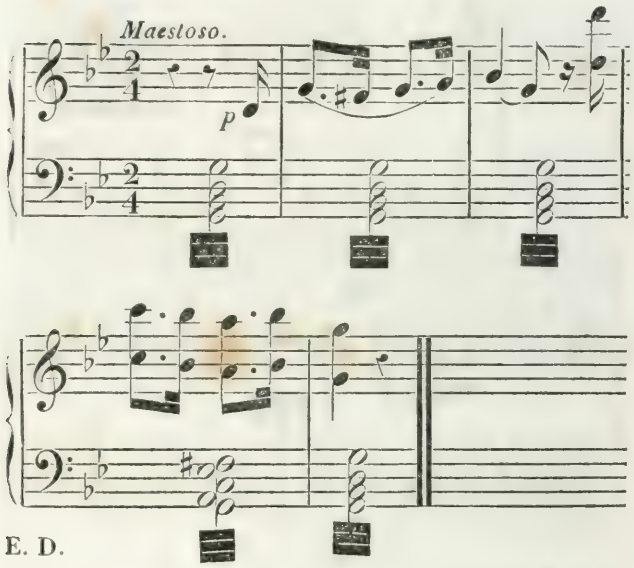
Plus loin, la jeune fille attend son bien-aimé. Rien de plus propre à rendre cette situation que la prière d'*Anna* dans Freyschütz, lorsqu'elle attend Tony, son fiancé.



E. D. Weber, *Freischütz*, Acte II.

Ici c'est un vague et douloureux souvenir de bonheur qui vient assiéger Anatole au moment où, éloigné de celle qu'il aime, il se croit sur le point de la perdre pour jamais. C'est cette mélanco-

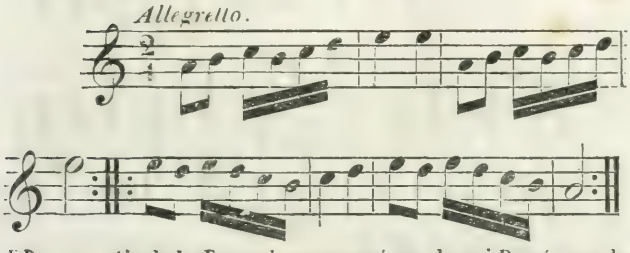
lique ritournelle de la romance du Gondolier dans Otello, que M. d'Ortigue voudrait faire entendre à son lecteur.



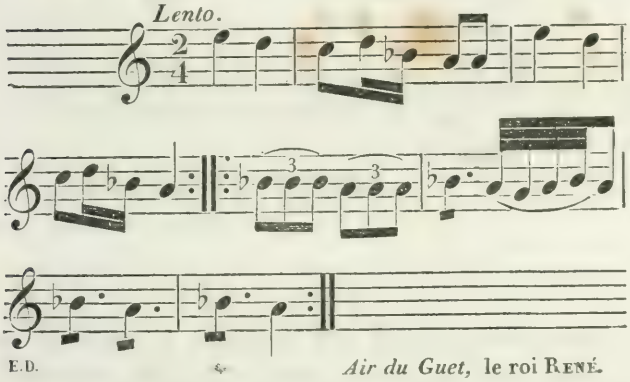
Rossini, *Otello*, Acte III (*Gondoliere*).

M. d'Ortigue conduit ses héros à Aix, en Provence; il les fait assister à la procession de la Fête-Dieu et aux jeux institués par le roi René. Mais René lui-même a composé des airs pour cette cé-

rémonie. M. d'Ortigue ne manque pas d'en transcrire deux de divers caractères :



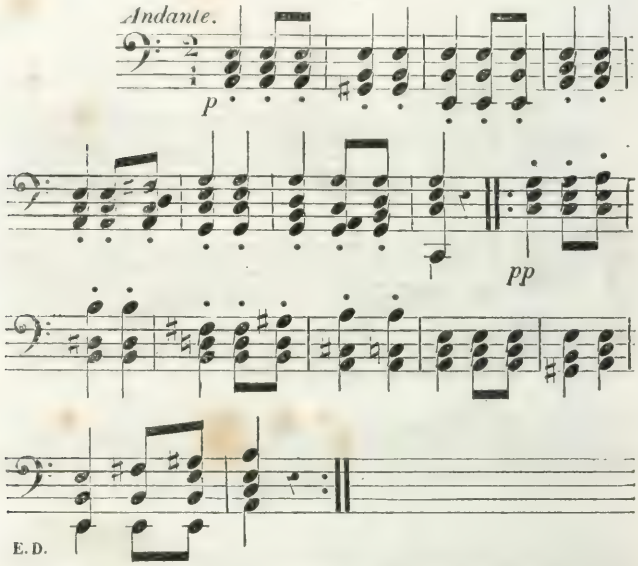
E.D. *Air de la Passade*, composé par le roi René pour la procession de la Fête-Dieu.



E.D. *Air du Guet*, le roi René.

Enfin, l'auteur de la Sainte-Baume termine son ouvrage par une sorte d'épilogue musical. Anatole a perdu celle qu'il aime. Elle est morte; mais il est averti par une espèce de révélation, qu'elle est au ciel, et qu'elle tient son rang dans le chœur des vierges. Anatole l'invoque comme une sainte. On entend alors cet

hymne céleste, ce magnifique andante de la symphonie en *la*, que tout le monde a admiré au Conservatoire de Musique.



BEETHOVEN, *Simphonie en* La.

Comme on le voit, l'idée de M. d'Ortigue est originale, et le goût dominant de l'auteur pour la musique explique comment il l'a trouvée. Du reste, cette innovation ne touche pas au fond de l'ouvrage, qu'on peut lire avec intérêt, avec ou sans piano. Viendront les imitateurs.

R. P.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Nous nous préparions à rendre justice à un des plus éloquens discours qui aient été prononcés depuis longtemps à la tribune, celui de M. Mauguin ; mais nous osons à peine faire allusion, même sous le rapport littéraire, aux discours politiques lorsqu'une phrase répétée par le même écho semble retentir seule au-dessus de tout ce qui a été dit et écrit cette semaine, une phrase qui a tout à coup jeté un cercueil au milieu des partis. Nous comprenons toutes les susceptibilités de l'honneur, nous savons tout ce que cet honneur exige d'un Français, d'un militaire ; il semble cependant qu'il y a eu une cruelle fatalité dans ce déplorable événement, puisqu'il avait paru facile aux témoins des deux adversaires d'éviter une lutte sans que l'honneur d'aucun des deux en fût atteint. Affreux résultat d'une parole peut-être irréfléchie, prononcée du moins sans haine, dans une discussion, et qui prive le pays d'un de ses meilleurs citoyens !

— Le bal masqué de jeudi dernier à l'Opéra s'est nécessairement ressenti du triste événement qui est venu interrompre les plaisirs du carnaval. Il y avait un peu moins de monde qu'aux bals précédens. Le même soir M. Dupin devait donner une fête dans les salons de la présidence. Cette fête a été remise.

— Plusieurs nouveautés ont été représentées cette semaine sur nos petits théâtres : nous en parlerons dans notre prochaine livraison, ainsi que du nouvel opéra italien, LE BRAVO.

— M. Saint-Marc Girardin a ouvert vendredi son cours d'histoire d'Allemagne à la Sorbonne.

— M. le comte de Viel-Castel vient de publier un ouvrage d'un haut intérêt : DE LA SOCIÉTÉ ET DU GOUVERNEMENT.

— M. Capefigue fera paraître la semaine prochaine les deux premiers volumes de son HISTOIRE DE LA RÉFORME, etc. De curieux documens jus-

qu'ici peu consultés, et même inconnus, lui ont permis de présenter plusieurs faits importans sous un nouveau jour.

— AMOUR CONJUGAL. — Nous recevons des mémoires inédits de Monk-Lewis, l'auteur du MOINE, et nous leur ferons quelques emprunts. En attendant, voici une anecdote racontée assez plaisamment par Lewis dans son journal de voyage : — « Comme je suis particulièrement curieux des témoignages de l'affection conjugale chez les animaux (chez l'espèce humaine la chose est trop commune pour que je prenne la peine de les recueillir), j'ai été ravi d'un trait que m'a cité ce matin le capitaine. Pendant qu'il était mouillé dans la rivière Noire, à la Jamaïque, on voyait souvent deux requins, mâle et femelle, venir jouer autour du navire. Enfin la femelle fut tuée, et le désespoir du mâle fut excessif :

Che faro senz' Eurydice?

Ce qu'il fit *sans* son Eurydice est encore un secret; mais voici ce qu'il *en* fit. A peine elle avait rendu le dernier soupir qu'il appliqua ses dents à son cadavre, et se mit à le manger avec l'appétit le plus expéditif. Les matelots eux-mêmes furent touchés de cette singulière marque d'amour posthume. Pour aider ce tendre époux à s'acquitter plus facilement de ce triste devoir, ils se firent ses écuyers tranchans, et se mirent à découper sa chère moitié avec leurs haches. Pendant ce temps-là le requin veuf ouvrait sa gueule aussi large que possible, et avalait chaque livre de chair qu'on lui dépeçait avec une admirable gloutonnerie. Je ne fais pas le moindre doute que, tout en mangeant, il était intimement persuadé que chaque morceau passait directement de son estomac à son cœur. « Elle fut sage et prudente, se disait-il; elle fut excellente, sa vie durant, et elle est encore parfaite après sa mort! » Puis, incapable de dissimuler sa douleur,

Il avale et soupire; il soupire, il avale,
Pour avaler et soupirer toujours.

Je n'imagine pas que les annales de l'hymen puissent offrir de semblables exemples de tendresse après la mort. Certainement le drame de Calderon, AMOR DESPUES DE LA MUERTE, n'a rien de comparable à cela. J'interroge en vain l'histoire : je n'y trouve rien d'analogue, si ce n'est un trait raconté de Camblettes, roi de Lydie. Ce roi, également remarquable par sa voracité et son affection conjugale, étant, une nuit, accablé de sommeil et en même temps tourmenté d'une faim violente, dévora sa femme sans le savoir, et fut très-étonné, le lendemain matin, en se réveillant, de trouver entre ses dents une de ses mains, le seul morceau qui restât de la pauvre reine. Mais Camblettes ne se doutait pas de ce qu'il faisait, tandis que le témoignage d'amour du requin était évidemment un acte raisonné. »

Cet amour de Camblettes pour sa moitié nous fournirait un bon apo-

logue si nous avions le cœur à plaisanter. Notre gouvernement aime beaucoup la presse et surtout la littérature périodique : voilà pourquoi le timbre, le fisc, donnez-lui le nom que vous voudrez, cherche à la dévorer avec son infatigable appétit. Mais ce sera, nous l'espérons, la fable du serpent et de la lime.

— M. Ottavi vient d'ouvrir un cours sur l'histoire de la nationalité italienne (le samedi soir, à huit heures, rue Taranne, n° 12). Ce ne sont pas ici les éternels lieux communs sur le Capitole et le dôme de Saint-Pierre. Le jeune professeur renouvelle par des vues originales et une saine critique des travaux de Sismondi et de Denina un sujet qui n'est pas épuisé. M. Ottavi, sans rien ôter aux événemens de leur effet dramatique et pittoresque, sait pourtant les condenser en résultats philosophiques. Une élocution simple, énergique, et s'animant souvent comme l'improvisation italienne, ajoute un vrai charme à ce cours, plein d'instruction et d'intérêt.

— Nous devons signaler parmi les ouvrages qui méritent l'attention des hommes de goût et d'étude le volume publié par M. Cyprien Desmarais sur la littérature française au dix-neuvième siècle.

— HISTOIRE ET ROMAN, par M. Audibert, 1 vol. in-8°, chez M. Dufey. — Ce titre exige un commentaire. L'épigraphe, empruntée à M. de Martignac, révèle déjà une partie de l'idée de l'auteur : *Il y a toujours un peu d'histoire dans le roman et beaucoup de roman dans l'histoire.* Nous nous contenterons de dire aujourd'hui de ce volume qu'il sort de la classe des contes industriels, et qu'il contient dix morceaux variés dont un seul, intitulé TALMA, suffirait au succès.

— Parmi les poètes, les romanciers, les conteurs et les écrivains didactiques de notre marine, M. Corbière, de Brest, a le grand avantage de dater ses livres d'un port de mer. M. Corbière vient de terminer un nouveau roman, LE PRISONNIER DE GUERRE, que les libraires se sont disputé. Il est échu à M. Magen, qui doit le publier incessammet.

— MERINO, 2 vol. in-8°. — Au moment où l'Espagne fixe l'attention, M. H. Deo va publier un roman destiné à peindre les événemens de 1807, depuis l'insurrection d'Aranjuez jusqu'à l'avénement du roi Joseph. Dans ce tableau, c'est la figure dramatique de Merino qui se montre le plus souvent, et c'est ce qui explique le titre du livre. Un mélodrame sur le même sujet vient d'être représenté à l'Ambigu; mais ce ne sera qu'une annonce de plus pour ce début d'un jeune poète qui s'est fait remarquer de M. Béranger par ses odes chansons.

— M. P. Pons, l'auteur d'Un mauvais Ménage, roman qui a été accueilli favorablement des cabinets de lecture, publie un nouvel ouvrage : Une Passion secrète. L'intrigue de ce nouveau roman est un peu faible ; mais quelques scènes sont tracées avec talent, et le style est en général d'une grande pureté. Une Passion secrète est publiée par M. Tenon, libraire, place Saint-André-des-Arts, n° 11.

— A cette liste hebdomadaire, déjà si longue qu'elle finira par le disputer à la célèbre nomenclature des maîtresses de don Giovanni, faite d'une manière si plaisante par Laporello, dans le chef-d'œuvre de Mozart, ajoutons un roman publié par M. Sylvestre, cour des Fontaines, n° 4. C'est le Cimetière d'Ivry ou *le Cadavre*, etc., une longue amplification mélodramatique dans laquelle les auteurs, MM. Arthaud et Poujol, ont exploité les assassinats, les viols, les rapts, l'horrible enfin tel qu'on l'entend au boulevard du crime.

GUERRE DÉCLARÉE PAR LE MINISTRE DES FINANCES A LA PRESSE LITTÉRAIRE.

La Revue de Paris a protesté plus d'une fois contre l'impolitique *avanie* que le gouvernement persiste à faire peser sur la littérature périodique. Au-dehors une loi de douane qui nous livre à la piraterie des contrefacteurs belges, au-dedans la loi du 14 décembre 1830, qui nous frappe d'un impôt auquel ne sont pas soumises les contrefaçons, etc., etc. En attendant l'effet d'une pétition que nous adressons aux chambres, nous avions espéré qu'une interprétation libérale de la loi du 14 décembre 1830 nous permettrait de jouir du bénéfice qu'ont les journaux politiques de publier des supplémens non timbrés, en faisant timbrer deux de nos feuilles à 6 cent. M. le ministre, qui, par économie sans doute, a supprimé son abonnement unique à notre recueil, nous fait poursuivre par les agens du fisc, et nous écrit en style administratif, que nous n'avons nullement le droit dont nous avions voulu nous prévaloir. Nous protestons contre l'interprétation abusive et anti-libérale de M. le ministre, et, tout en nous y soumettant aujourd'hui, nous déclarons faire toutes nos réserves contre l'administration, qui nous remboursera, nous le croyons, avec dommages-intérêts, l'excédant de frais auquel elle nous oblige ; car cette concession, nous ne la faisons au fisc que pour éviter à nos souscripteurs tout retard dans l'envoi du recueil. Nous allons nous préparer à la lutte : si elle devient sérieuse, le pouvoir y perdra plus que nous. Ce n'est pas ici seulement une cause particulière : notre pétition aux chambres sera signée de tous les littérateurs, qui y sont intéressés comme nous. Quant aux tribunaux, nous y trouverons déjà un précédent favorable ; enfin, nous invoquons l'action puissante de la presse quotidienne, qui ne nous la refusera pas.

LE MAJOR BUSSY.

SOUVENIRS DE 1787 ET DE 1815.

HISTOIRE DU MAJOR.

« Vous savez déjà mon nom; je m'appelle Armand Bussy. Je ne descends ni de Bussy-Leclerc, ni d'aucun Bussy qui se soit jamais distingué. Mon père était un honnête vigneron, fils d'un vigneron, descendant lui-même d'une assez longue suite de vignerons et de laboureurs. Je puis vous dire cela à vous qui n'êtes pas noble et dédaigneux.

— En toute sûreté, car je suis petit-fils d'un boulanger.

— Et parbleu, quand vous seriez archi-noble, Noailles ou Grammont, je vous le dirais tout de même, parce que je ne rougis point de mon origine.

« Mon vigneron de père n'avait qu'un fils, votre serviteur, et une jolie fortune. Le ciel avait béni ses cuves, comme il me l'a dit bien des fois; le travail avait amélioré ses vignes; bref! il était devenu le plus riche des marchands de vin de la Champagne. Il fournissait les caves de tous les grands seigneurs, et il n'y avait à Paris bouche de bonne maison qui ne connût le goût du vin d'Antoine Bussy, le vigneron de Rhetel. A force d'économie, sans avarice,

mon père, encore jeune, avait pu ajouter 6,000 livres de rentes aux 10,000 qu'il avait héritées de Bonaventure Bussy, mon aïeul. C'était une brillante existence que celle-là; 16,000 livres de revenu donnaient beaucoup de relief à ma famille, et si mon père avait été ambitieux il aurait pu prétendre à la prévôté des marchands ou à l'échevinage; mais il ne voulait rien être; c'est tout au plus s'il avait accepté une place au banc des marguilliers de notre petite église campagnarde. » « Réputation de probité vaut mieux qu'écharpe d'échevin! » était son dicton ordinaire. « Si Dieu me donne un garçon, dit-il un jour quand il vit ma mère enceinte, je souhaite qu'il fasse comme moi, qu'il taille la vigne et soigne les pressoirs; qu'il sache donner au vin cette belle façon qui le fait rechercher, parce qu'il est excellent et honnête. J'en veux, ajoutait-il naïvement, à Sem, le fils aîné de Noé, de n'avoir pas continué ce que son père, notre glorieux maître, avait si bien commencé! »

« Je naquis à la fin de juin 1759 : la vigne était en fleur. Le père Antoine crut voir dans cette circonstance un pronostic pour l'accomplissement de ses vœux, et il alla dire partout dans les cantons du Rethelois, où il avait des coteaux : « Un vigneron nous est né! Il y aura encore des Bussy en Champagne! » A l'âge de douze ans, je lisais assez mal dans une *Bible*, mais je maniais assez bien la serpette; je savais aligner des échalas, comme depuis j'ai su aligner des cavaliers après une charge à fond sur un carré d'infanterie autrichienne. Selon mon père, c'était tout ce qu'il me fallait. Ma mère avait des vues plus hautes. Elle était fort dévote, ma mère, et elle aurait voulu faire de moi un minime ou un récollet. « Nous devrions le mettre au séminaire, » disait-elle souvent; et mon père lui répondait toujours : « Ce n'est pas au séminaire qu'on apprend à lier un ceps. » Pour moi, je sentais à merveille que, moine ou vigneron, je ne ferais rien qui valût. Le plumet d'un housard de Berchigny que j'avais vu à une fête de nos cantons m'avait tourné la tête; je rêvais sabre, dolman, pipe, flamme et sabretache; j'avais fait d'un pauvre âne de l'exploitation un cheval de cavalerie légère; je fumais des roseaux, et je

ROYAL

jurais à scandaliser toutes les bonnes ames de notre pays. Ce train déplaisait fort au père Bussy, il ne plaisait pas plus à dame Marie-Madeleine, ma mère. Quinze ans vinrent, et j'avais cinq pieds quatre pouces; j'étais fort et bien tourné, assez joli garçon, à ce que disaient par là un tas de petites filles que je ne trouvais pas mal non plus. Je portais, malgré mon père, deux larges tresses rejoignant ma queue, bien graissées, bien poudrées le dimanche, bien accompagnées de deux boucles horizontales, droites sur mes oreilles comme deux pièces de quatre sur leurs affûts; je marchais fièrement, me balançant avec la grâce d'un sous-officier recruteur, plaçant le poing sur la hanche gauche, et laissant tomber sur le coude, du même côté, ma veste de velours de coton qui parodiait la pelisse housarde. Enfin on m'appelait partout Armand-le-Berchigny.

» Je n'y tenais plus; je voulais absolument m'engager. On parlait de guerre: je ne savais contre qui on devait la faire, si on la faisait; mais l'espèce d'ennemi m'importait peu : Allemand, Espagnol ou Anglais, tout m'était indifférent, pourvu que, bien monté, un long sabre au poing, des pistolets dans l'arçon de ma selle et une moustache relevée au suif, je trouvasse devant moi quelque arrogant à tailler et des lauriers à cueillir, comme on dit en style d'Almanach des Muses et de bulletin officiel.

» Ce n'était pas la chose du monde la plus simple que de signifier ma résolution à mon père; j'allais beaucoup l'affliger, et je l'aimais tant! J'intéressai au succès de ma démarche le curé, qui avait de l'influence sur ma mère, et le bailli, homme sage et de bon conseil, qui était un peu l'ami de la famille. Mes ambassadeurs furent fort mal accueillis; on n'en démordait pas chez nous : l'un me voulait absolument cultivateur, l'autre n'entendait se voir séparée de moi que par les murs d'un couvent. Mon père me traita de sot, d'ingrat, de vaniteux qui renie l'état de ses ancêtres, de paresseux qui aime mieux traîner un sabre sur le pavé d'une ville de garnison que de pousser une brouette à la campagne. Il pleura, s'adressa à tous les sentimens qui ont d'ordinaire quelque puissance sur le cœur d'un fils. J'étais, disait-il, son unique enfant. Qui

donc prendrait soin de sa vieillesse? Le nom honoré de Bussy le vigneron s'éteindrait donc, après avoir eu trois siècles d'éclat dans le Rethelois? Rien ne m'ébranla, cette dernière considération encore moins qu'une autre. Cependant je ne voulais pas partir emportant la haine paternelle. J'eus recours à l'autorité du seigneur de notre endroit. Ce seigneur était un assez bon homme, je savais qu'il avait fait la guerre, et qu'il s'était très-bien conduit à Fontenoy..... Et à propos de Fontenoy, il est peut-être bon que vous sachiez, mon jeune camarade, que cette bataille, sur laquelle j'ai entendu quelques blancs-becs faire des quolibets, fut une très-belle affaire. La politesse des coups de chapeaux qui précéda les admirables charges de la maison rouge de Louis XV ne m'a jamais semblé une chose puérile et ridicule, quoique jamais, dans nos combats de la république et de l'empire, nous n'ayons mis tant de civilité dans les préliminaires de l'action. Napoléon en jugeait ainsi. « A vous, messieurs de la maison du roi! » lui plaisait fort; il mettait Fontenoy à côté des bonnes choses du siècle précédent; il trouvait que cela était d'autant plus glorieux pour le maréchal de Saxe qu'il avait eu l'honneur de la journée étant malade. Je l'ai entendu sur ce sujet. On peut respecter une pareille opinion.

— Je la respecte, major, et je n'ose pas dire que je la partage; il y aurait trop de vanité. A vous, monsieur, le droit d'énoncer librement, sur des questions semblables, un avis favorable ou contraire à celui de l'empereur.

— Après cette parenthèse, dont je vous demanderais pardon si je m'étais interrompu pour parler d'autre chose que de Maurice de Saxe, de Fontenoy et de notre pauvre empereur, — Dieu le conserve! — je reprends :

» Notre seigneur, ancien maréchal-des-logis des mousquetaires gris de Louis XV, me paraissait devoir favoriser les idées d'un jeune homme que tenait la passion du service militaire : j'allai le prier de décider mon père. Antoine Bussy estimait le vicomte de Flamival, qui, je dois à sa mémoire de le dire, n'avait rien de la plupart des seigneurs de village. Cette estime était la seule considération qui pût rendre le vigneron accessible aux sollicitations

ROYAL TIMBRE SEINE

du vicomte, parce que mon père, très-philosophe d'ailleurs, à la manière de ceux que formaient l'Encyclopédie et les Mercuriales de Voltaire, se croyait aussi noble que le roi, et il n'aurait pas échangé contre les parchemins de la maison de France ou de Lorraine le souvenir des trois siècles de vigneronnage qui étaient dans sa race honnête et laborieuse.

« Votre garçon veut être soldat, père Bussy, dit M. de Flami-
» val, et vous ne voulez pas? — Non, monsieur le vicomte. —
» C'est que vous n'avez pas bien réfléchi; permettez-moi de vous
» le prouver. — Prouvez, mon seigneur. — Vous voulez garder
» Armand, afin qu'il continue la culture de vos belles vignes;
» mais lui n'a pas de goût pour votre état, et il a une vocation
» pour un autre. Si vous le contraignez, il fera à contre-cœur et
» mal une chose qu'on a toujours bien faite chez vous; entre ses
» mains, vos vignobles décroîtront, vos vins deviendront médio-
» cres, et croyez-vous que la bonne renommée attachée à ce nom de
» Bussy, auquel vous tenez tant et avec tant de raison, résistera
» à cette épreuve? Non, Rhetel et ses environs perdront bientôt
» la mémoire de ce que vous fûtes, pour voir seulement ce que
» sera votre fils. Ce sera un véritable déshonneur. — Un déshon-
» neur! c'est vrai, répéta en soupirant mon père. — Au contraire,
» Armand soldat peut faire de belles actions et recommander votre
» nom à la postérité. — Il y a tant de soldats braves, monsieur le
» vicomte! — Et tant de vignerons, père Bussy! — Oh! de vrai-
» ment bons, pas beaucoup. — J'ai des amis à Paris; nous pous-
» serons ton fils. — Il deviendra bas-officier, et voilà tout : il
» n'est pas noble. — Tous les officiers ne sont pas gentilshom-
» mes. Je vous promets, s'il contente ses chefs, s'il se distingue
» sur le champ de bataille, d'obtenir qu'il achète une lieute-
» nance. Ainsi, officier remarquable probablement, ou méchant
» vigneron, y a-t-il à hésiter? Je vous conseille le parti de l'enrô-
» lement. Si le métier ne lui convient pas, il reviendra quand il
» aura fait un congé de six ans, et alors il reprendra la serpette
» avec plaisir. — Vous croyez, monsieur de Flamival, qu'il ferait
» bien de s'engager? Puisque vous me le conseillez, eh bien!

» qu'il parte, le petit malheureux! J'aurai toujours le veau gras » à immoler à son retour. »

» Il versa des larmes amères; je me jetai dans ses bras; et le lendemain, avec 18 francs dans ma poche, en trois pièces de 6 livres à la vache, choisies ainsi par ma mère, afin que cet argent me portât bonheur, je partis. « Prends garde d'avoir fait ton malheur, » furent les dernières paroles que j'ai entendues de la bouche du bon Antoine.

» Me voilà au comble de la joie; housard, passablement tapageur, coureur d'équivoques beautés, exact à remplir les devoirs de ma nouvelle position, fier de mes broderies et très-soigneux de ma toilette. Cependant cette satisfaction d'enfant eut un terme assez prompt. La guerre en temps de paix m'ennuyait, et ce n'était plus du plaisir que cette vie de débauches et de duels que je menais à Lille en Flandre. On embarquait des troupes pour l'Amérique. « En Amérique! me dis-je un jour, c'est là qu'est la gloire. » Je ne pensais pas encore à la liberté, je ne m'étais pas aperçu qu'on en manquât en France. Je quittai donc la cavalerie légère et passai dans un régiment d'infanterie pour servir sous le marquis de La Fayette. Vous connaissez la guerre d'Amérique; je n'en dirai qu'un mot : je m'y montrai en soldat résolu, je pris un drapeau, je fus blessé trois fois, et le général en chef me fit sous-lieutenant sur l'escarpe d'une redoute que j'avais joliment défendue. 1783 ramena la paix. Je revins en France officier d'infanterie, porteur de trois coups de baïonnettes anglaises, d'une lettre honorable du grand Washington et d'un brevet de La Fayette. Mon père était mort, pendant mon absence, d'une maladie aiguë que je me suis toujours reprochée, bien qu'on m'ait assuré souvent à Rhetel que je n'y fusse pour rien. On me disait, pour me consoler, que la récolte de 1781 avait tué le modèle des vignerons. Le vin de cette année-là était chaud, excellent, et mon père en fut si fier qu'il ne put se lasser d'en goûter.

» Je voulus rentrer dans la cavalerie : une sous-lieutenance vaquait dans le colonel-général-housard, je me présentai. On m'objecta que je n'étais pas noble. Cette humiliante exception me fit

un chagrin que vous comprendrez plus tard si l'on vous dit, à vous de la marine : « Place aux nobles sur les vaisseaux du roi ! » — J'ai été blessé en Amérique, messieurs, dis-je aux commis de la guerre. Je suis officier au prix de mon sang, criai-je au ministre. J'ai 20,000 livres de rente en Champagne, répétai-je cent fois à tous ceux qui me disaient qu'un officier de cavalerie doit tenir un rang de gentilhomme. — Le vicomte de Flamival s'intéressa pour moi : l'Amérique était à la mode, et j'eus ma sous-lieutenance. Elle me valut dix duels avec des barons, des chevaliers, des marquis, braves gens qui ne toléraient pas leur camarade vilain, n'avaient jamais vu le feu d'un bivouac ou entendu siffler un boulet, mais qui devinrent à la fin extrêmement polis, parce que mon sabre était ensorcelé, et qu'il coupait une chair de gentilhomme sans ménagement ni respect. Dédaigné d'abord au régiment, je fus craint ensuite, puis adoré. C'est dans colonel-général que j'ai connu Ney, le brave des braves, simple housard, batailleur, mais bon soldat..... Je ne m'attendais pas que je le verrais maréchal de l'empire, un des grands capitaines de son temps, et à la fin prisonnier des Bourbons. Qu'en feront-ils ?.... ce qu'ils feraient de nous tous s'ils pouvaient. Croyez-vous que les ducs de la cour puissent n'être pas contens de se débarrasser d'un duc de l'armée, fils d'un tonnelier, qui a le pas sur eux comme maréchal de France ? Ils le tueront..... Mais, ne parlons point de cela ; c'est horrible ! »

Le major regarda encore une fois l'heure à la pendule, et dit, après un court silence :

« Voilà qui commence à m'inquiéter : trente-sept minutes, et le commissionnaire n'est pas revenu ! qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que Laure ?... ou plutôt est-ce que madame la comtesse ?... Allons, allons, pas de suppositions calomnieuses. Attendons...

— Si vous buviez un peu, monsieur le major ? »

Et j'offris un verre de bordeaux à mon commensal, qui le but avec distraction.

« Ah ! parbleu, je vous demande bien pardon, j'ai bu sans savoir ce que je faisais. J'aurais bu si volontiers à votre prochain rétablissement ! Jeter comme cela du vin dans l'estomac est une sottise. Pour qu'il profite, qu'il humecte bien le gosier, il faut le prendre par petites gorgées, le déguster, le faire voyager tout au tour du voile du palais, afin de caresser les houppes nerveuses.... N'ayez pas peur, c'est tout ce que je sais d'anatomie. »

J'offris un second verre que l'officier de chasseurs avala goutte à goutte, comme pour ponctuer ses phrases.

« Je vous disais, reprit-il, que je connus le maréchal Ney au régiment de colonel-général. Ce n'est pas quand j'y arrivai, mais trois ans après, en 87 ; car ce fut seulement alors qu'il y entra. Ceci est encore une parenthèse : je viens à un fait que je vous fais peut-être bien attendre ; on est volontiers bavard au chapitre de ses premières années ; d'ailleurs j'avais besoin de vous raconter ma naissance et mon élévation au grade de sous-lieutenant de cavalerie, malgré les préjugés et les habitudes de l'époque.

» En 86, nous étions en garnison à Metz. J'allais beaucoup dans la société, où je passais pour un joli cavalier. Je faisais là un métier assez pénible ; aimant les femmes, j'avais à lutter contre des rivaux dangereux, de jeunes damoiseaux fort coquets et fort recherchés par les filles de condition, parce qu'ils appartenaient tous à des maisons puissantes, antiques et généralement assez riches. Ce n'était pas que je m'attaquasse par vanité ou ambition aux demoiselles ou aux dames de bon lieu, comme elles se nommaient entre elles ; j'aurais fort aimé des bourgeoises, mais il était d'étiquette au régiment de n'en pas fréquenter, au moins publiquement. C'était des bonnes fortunes sans valeur que les amours roturières, et on les cachait par pudeur, c'est-à-dire par orgueil. Le monde où je vivais était fait ainsi ; je le trouvais singulièrement niais, mais j'avais eu la folie de vouloir y vivre, il fallait que je partageasse ses faiblesses pour y être considéré et tranquille. Plût à Dieu qu'au risque de quelques plaisanteries, — et j'aurais tenu bien vite les plaisans à la longueur d'une épée, — je me fusse attaqué à une jolie bourgeoise, à une fille de procureur ! j'aurais été

heureux; on n'aurait pas refusé un jeune officier ayant 20,000 liv. de rentes, des avantages extérieurs, et en perspective une compagnie et la croix de Saint-Louis! Le hasard fit tout.

« Chez l'intendant de la province, où j'avais été invité à passer quelques jours à la campagne, je rencontrai M. le marquis de Chamigny; — vous voyez que nous y voilà! — C'était un grand, beau vieillard, homme d'esprit et de bonnes façons, qui avait eu autrefois je ne sais quelle charge importante dans le Poitou ou la Saintonge. Il avait aussi été reçu à la cour de Louis XV, je crois, à cause de sa parenté avec une des maîtresses du roi. Quelle que fût la raison de cet honneur qui lui avait fait bien des envieux, il était si fier de ses souvenirs de Versailles qu'il était intraitable sur le sujet de sa noblesse. Il se prétendait issu du sang le plus blasonné du royaume; ce qui, disait-on alors, était plus que douteux; car un généalogiste habile, un de ces industrieux arrangeurs de parentés qui font de la naissance à ceux qui ont le chagrin d'en manquer, n'a jamais pu trouver quelque chose au profit de ce pauvre marquis au-delà du seizième siècle. Un de ses aïeux avait, selon tous nos messieurs de colonel-général-housard, qui se connaissaient mieux à toutes ces misères-là qu'à manier des escadrons, cet aïeul donc avait été ennobli par François Ier, à la sollicitation de la Ferronnière. Vous remarquerez que de François Ier à Louis XV, et de la Ferronnière à la marquise de Châteauroux, les Chamigny n'avaient pas dérogé, toujours dans l'office du boudoir royal, comme les Duras dans la chambre et les Descars dans la bouche. Les prétentions du marquis de Chamigny divertissaient tout le monde, et moi plus que les autres, moi vrai roturier, à qui l'on ne pouvait du moins contester la pureté d'une race vigneronne. Cependant je ménageais le descendant de la belle marchande de fer du seizième siècle; et la raison, c'est qu'il avait une fille charmante, cette Laure à laquelle j'ai écrit il y a une heure, et qui ne me répond pas... Je ne vous ferai pas son portrait; qu'il vous suffise de savoir en quelques mots qu'elle était d'une beauté et d'une grâce parfaites. J'en devins éperdument amoureux. Je lui plus beaucoup; pourquoi? En vérité, je ne sais

trop. Je montais très-bien à cheval, j'étais toujours assez élégamment habillé, mais je ne brillais pas par un esprit vif et pétillant; mon éducation datait de si peu de temps, — depuis mon entrée au régiment, — qu'elle était fort imparfaite. Je ne savais pas tourner ces petits vers qui flattaient tant les femmes; je n'avais pu me mettre à faire de la tapisserie ou à broder, je ne jouais pas gros jeu, ce qui réussissait fort bien alors dans le grand monde; seulement je me battais quelquefois, et tout d'abord j'eus un duel dont Mlle de Chamigny était cause. Je mis mon adversaire sur le flanc pour quelques mois, et je reçus ce coup de sabre que vous voyez à la main droite, où il va à merveille, à ce qu'on m'a toujours dit.

» Je menai les choses à la housarde; je me déclarai à ma chère Laurette, qui me confessa qu'elle m'aimait, et qu'elle serait au comble de ses vœux si son père donnait son agrément à notre union. Jugez si j'étais joyeux! Je baisai avec transport, mais respectueusement, le bout de ses beaux doigts roses; j'étais trop réellement amoureux pour tirer un parti brutal de l'aveu que je venais de recueillir, et trop délicat, — on est si bête quand on aime! — pour exiger ce qu'on ne m'aurait peut-être pas refusé. Je voulais avoir d'autres droits encore que ceux d'amant, et j'allai trouver le marquis. Il se mit d'abord à rire, puis très-froidement et avec une politesse désespérante, il me dit : « Mon cher, ce que vous me demandez là est impossible. » Il se leva, me fit une révérence sèche et cérémonieuse, prit son chapeau, sa longue canne à bec de corbin et descendit au salon. Je courus retrouver Laurette qui m'attendait dans un bosquet, au fond duquel était une petite statue de l'Amour. Je la trouvai dévotement à genoux devant cette image, et récitant avec ferveur quelques phrases bien passionnées que je reconnus appartenir à l'*Estelle* de Florian, dont nous avions fait ensemble une lecture il y avait quelques jours. Je la laissai achever sa prière fervente au Cupidon de plâtre; je m'avançai légèrement pour la relever, et je lui dis en gémissant :

« Ton père m'a refusé, Laurette, sans me dire la raison.

» — Oh! que cela est cruel à lui! reprit-elle en fondant en » larmes. Tu ne lui as donc pas dit, Armand, que je t'aime, que » je t'aimerai toute ma vie, que je ne puis vivre sans toi?

» — Je lui ai dit que je croyais n'être pas désagréable à Mlle Laure » de Chamigny.

» — Il fallait lui dire la vérité, monsieur; c'est un si bon père » qu'il aurait certainement donné son consentement tout de suite. » Mais enfin devines-tu pourquoi il ne veut pas? Tu es si beau, » si bon, si brave! Que veut-il de plus?

» — C'est que peut-être tu es encore trop jeune. Attendons, » Laurette.

» — Attendre! mais j'ai quinze ans, et toutes ces dames se sont » mariées à cet âge; toutes ces dames disent bien que j'y devrais » ou plutôt qu'on y devrait songer sérieusement pour moi. »

» Elle pleura, nous pleurâmes; si bien que nous avions les yeux tout rouges quand nous arrivâmes au château. Le marquis de Chamigny n'eut pas l'air d'y faire attention, quoique toute la société s'en aperçût et en chuchotât charitablement. Pendant le souper, qui fut moins gai qu'à l'ordinaire, parce que Laure était triste, et qu'elle était le pivot de toutes les conversations rieuses qui animaient nos réunions, le marquis dit à l'intendante que des affaires pressantes l'appelaient dans le Lyonnais. Il fallait qu'il allât absolument chez le baron de Saintry. — « Je partirai demain ma- » tin, ajouta-t-il en me regardant. — Vous nous laisserez Mlle de » Chamigny? dirent toutes ces dames. — Impossible, mesdames: » Mlle de Chamigny suivra son père, si vous le trouvez bon. » Laure se contraignit un moment, puis elle sanglota, se trouva mal; ce fut une scène. — « Que l'on couche ma fille, » dit le vieillard sans s'émouvoir. On l'accompagna dans son appartement, et je ne la vis plus. Je reçus par les mains d'une femme de chambre discrète un billet qui me disait qu'on m'aimerait jusqu'au tombeau, et que je fisse mon possible pour venir dans le Lyonnais. On partit le lendemain avant le jour.

» Ici commence une espèce de roman pastoral dont je vous abrégerai les détails, vous ne les comprendriez probablement pas, vous

enfant de l'empire. Je parle du temps des interminables loisirs, des mœurs équivoques, des travestissemens de l'amour; nous faisions du marivaudage en action; c'était à qui serait le plus ingénieux au triomphe de ses vices, car des passions réelles bien peu en avaient. On jouait à la bergerie. M. de Florian avait arrangé à sa manière un certain Lignon, sur les bords duquel tout le monde voulait avoir une bergerie et un troupeau. MM. Bertin, Léonard et Parny, avaient continué Bernard, qu'on appelait Gentil, à cause du rouge et des mouches qu'il avait mis à mademoiselle la muse de la poésie galante; c'était charmant, mais bête au possible, vu du point où nous sommes aujourd'hui. Je me crus comme un autre un berger, un amoureux à déguisement; je laissai mon marquis courir sur la route de Lyon dans le berlingot qui m'enlevait ma Laurette, et je me mis à feuilleter tous les romans modernes pour me choisir un costume qui me laissât reconnaître de ma seule maîtresse. Ensuite j'écrivis au ministre de la guerre pour lui demander un congé, sous prétexte d'un voyage qui intéressait ma fortune. Le ministre accorda et j'allai à Lyon. Là j'eus de fort bonnes informations sur Saintry, où était Mlle de Chamigny, bien triste, bien désolée, à ce que m'assura une demi-paysanne fort intelligente qui, pour quelques louis, me mit au courant de tout ce que je voulais savoir. Mais comment approcher du château sans être aperçu? Comment tromper la vigilance devenue fort inquiète du père de Laure? Alors vint à mon secours la nouvelle éducation que je m'étais faite dans les bons traités sur la matière amoureuse. Je coupai mes moustaches à la hongroise; je repris la coiffure sans poudre et sans nattes des paysans; j'échangeai le costume élégant et riche du lieutenant de housards contre la culotte de tiretaine et le sarrau de toile du cultivateur; aux bottines de maroquin jaune je substituai des sabots, et ainsi accoutré j'allai me présenter chez un petit fermier comme un ouvrier champenois habile à soigner la vigne et fort disposé à garder les moutons. Maître Jean Humbert n'avait besoin ni de berger, ni de vigneron; mais je levai toutes les difficultés en lui disant que j'étais un jeune grand seigneur qui en voulais au cœur d'une demoiselle des

environs; et j'achetai une place à sa table, le droit de tailler les vignes qui s'étendaient sur un coteau magnifique, le devoir de conduire un troupeau sur les belles pelouses qui entouraient le parc de Saintry, et, avant tout, sa discrétion, au prix modique de 120 livres tournois. Il est bien entendu que je changeai de nom. Deux jours après mon arrivée, tout le monde connaissait Sylvestre, berger du fermier Humbert. Je ne jouais pas de la flûte, je ne jouais pas de la musette; et d'ailleurs dans la province où je m'étais fait pasteur, ce n'était pas l'usage que les gardeurs de moutons charmassent les échos par le son de quelque instrument d'idylle. Je me suis assuré plus tard que ce n'était l'usage dans aucun pays, et que poètes et romanciers mentaient effrontément dans leurs peintures des mœurs champêtres. Si je n'avais pas le chalumeau et la cornemuse, comme un Arcadien moderne de la façon des Virgiles de Versailles, j'avais une assez jolie voix et je ne chantais pas trop mal, pour un ignorant en musique, les chansons qui couraient le monde. Je savais tout *le Devin du village* du philosophe Jean-Jacques, et j'en tirai habilement parti. Je chantais, je chantais encore, toujours à perdre haleine, comme un vrai rustre, afin d'attirer l'attention sur moi; puis je hasardai quelques-unes de ces cadences que Geliotte avait mises en crédit, et cette singularité amena Laurette dans un petit pavillon sous la fenêtre duquel Sylvestre s'était établi.

» Il faut être vrai pourtant : Laure ne vint pas là instinctivement, par l'effet de cette puissance de sympathie qui est si merveilleuse dans les œuvres de mes maîtres en amours romanesques. J'avais chanté long-temps, et personne n'avait paru. Je gagnai donc une petite fille, qui alla éveiller l'attention de ma belle sur le berger blondin qu'on entendait chanter des chansons de Paris, et Mlle de Chamigny fut curieuse d'entendre un pâtre qui savait des chansons de Paris. Elle ne me reconnut pas d'abord. Je me nommai, je contai mon stratagème; elle sauta de joie, m'assura qu'elle n'avait pas passé de jours sans penser à moi, pas de nuits sans rêver de son Armand, si tendre, si dévoué, si charmant même sous l'habit grossier d'un paysan lyonnais. Nous étions au comble

de la joie. Ce commerce innocent dura une semaine ; mais dès le second jour nous n'avions plus entre nous le mur du parc ; j'étais monté dans le pavillon.

» Comme Laurette prolongeait beaucoup plus ses promenades qu'à l'ordinaire, comme elle les tournait toujours du même côté, comme elle avait soin d'écarter même ses jeunes amies, les nièces du baron de Saintry, le marquis de Chamigny conçut des soupçons; il paya des espions, le vieux rêtre! et un certain soir que Laure m'engageait sa foi de n'avoir jamais un autre époux que moi, le vieillard me surprit aux genoux de sa fille. Vous croyez qu'il va s'emporter, tirer de dessous sa redingote à l'anglaise quelque gros pistolet pour brûler la cervelle à Laure, ou tout au moins à moi : je le crus aussi; mais bientôt il prit tranquillement Mlle de Chamigny par la main, me lança un regard de pitié en haussant les épaules, et dit :

» — Venez, mademoiselle; ne voyez-vous pas que cet homme est fou?

» Je voulus entrer en explication.

» — Fou! monsieur, fou! vous dis-je, de venir ainsi, sous un habit de théâtre, jouer le personnage d'un séducteur!

» — Monsieur le marquis, repris-je avec une véhémence incroyable, j'atteste le ciel que rien dans ma conduite ne peut justifier le titre de séducteur que vous ne craignez pas de me donner. Je respecte beaucoup Mlle de Chamigny, je l'aime tendrement. Vous nous avez séparés à Metz, et je suis venu m'assurer de ses sentimens à mon égard. J'ai le bonheur d'être aimé d'elle, et cette conviction me rend bien fort pour vous demander de nouveau sa main. Votre refus mettrait au désespoir deux cœurs que l'amour remplit et que vous trouverez bien reconnaissans si vous confirmez leur bonheur.

» Le marquis était devant moi, froid et raide comme la statue du *Festin de Pierre;* il attendit que j'eusse fini de parler. Alors il se tourna vers sa fille, dont les larmes attestaient la profonde émotion :

» — Plus fou que je ne croyais! Un mariage? Mais avez-vous

donc oublié, monsieur Armand Bussy, qui nous sommes et qui vous êtes? Pensez-vous que Mlle de Chamigny, héritière du nom, des armes et de la fortune des Chamigny, puisse donner sa main au fils d'un manant de Rhetel en Champagne, à un petit officier de fortune, qui a gagné l'épaulette dans une sotte guerre faite au profit des insurgens d'Amérique? Mais ce serait à nous déshonorer!

» — Vous déshonorer, monsieur le marquis! Un officier, fils d'un honnête et riche cultivateur, ne peut être un parti déshonorant pour personne, entendez-vous bien! Je n'ai pas de noblesse, sans doute; mais j'ai commencé à illustrer mon nom, et vienne la guerre, vous verrez!

» — Vous serez un Chevert, n'est-ce pas? Et quand vous le seriez! J'aurais refusé M. Chevert pour mon gendre, monsieur.

» — Monsieur le marquis est bien dégoûté!

» — Vous ne connaissez donc pas notre famille? vous ignorez donc que nous avons des alliances avec les plus grandes maisons du royaume?

» — Par les femmes, oui, monsieur de Chamigny, répondis-je du ton de la raillerie; je sais cela : des alliances avec la maison régnante, par exemple.

» Cette allusion à la parenté du marquis avec Mme de Châteauroux coupa court à notre entretien. M. de Chamigny me lança un coup d'œil foudroyant.

» — Je ne me fâcherai point, dit-il, de cette intention d'outrage. Je vous plains, monsieur, plus que je ne vous méprise. Si vous étiez gentilhomme seulement d'hier, si vous n'étiez pas surtout sous l'empire d'une maladie ennemie de votre raison, je punirais, tout vieux que je suis, l'insulte que vous avez voulu me faire... Eh bien! ma fille, voilà qui vous aimiez! un homme qui se méconnaît jusqu'à vouloir être mon égal, un insensé dont on ne saurait se venger sans se commettre indignement, et que par pitié on devrait faire guérir. Venez.

» J'étais anéanti. Laure pleurait, et n'avait pas trouvé une parole dans l'intérêt de ma défense. Elle me jeta un coup d'œil interrogateur comme pour savoir si en effet son père avait dit vrai :

une minute après, elle me tendit une dernière fois sa main que je baisai. Le marquis la prit alors vivement dans ses bras, et, l'arrachant aux étreintes convulsives qui la retenaient, il me laissa seul dans le pavillon, en proie aux plus douloureuses angoisses. Je rejoignis la ferme, et le soir même j'écrivis à Laure, afin de la désabuser sur cette prétendue folie imaginée par l'orgueil de son père; je lui dis que je resterais dans le village, et lui assignai un autre lieu de rendez-vous. Des entretiens courts, mais assez fréquens; une correspondance active, soutinrent notre courage : peu d'espoir nous restait cependant. Mlle de Chamigny avait fait intervenir M. le baron de Saintry pour tâcher de fléchir le vieux gentilhomme : tout avait été inutile. Le marquis avait répondu à toutes ces instances par un *non* formel. Cependant je restai quelques jours sans voir Laurette; je craignais qu'elle ne fût malade de chagrin; et comme mes agens avaient été dépistés par ceux de M. de Chamigny, je restai dans le doute terrible, rôdant de loin autour du château, cherchant à apprendre quelque chose, et ne réussissant à rien. Un matin, — il y avait un mois de l'accident du pavillon, — j'étais assis sur une petite colline boisée, qui dominait un des côtés du château; personne n'était encore éveillé chez le baron, et je supposais que Laure seule pouvait m'entendre; je me mis à chanter l'air du *Devin :*

Non, non, Colette n'est pas trompeuse;
Elle m'a promis sa foi.
Pourrait-elle être amoureuse
D'un autre berger que moi?

Mon chant se passionnait, ma voix tremblait, je regardais toutes les fenêtres de la maison : aucune ne s'ouvrit. Une femme parut enfin derrière les vitres d'une croisée. Je reconnus Laure, je lui fis des signes auxquels elle me répondit par des signes qui m'avertissaient qu'elle était prisonnière. J'accourus sous sa fenêtre pour causer tout bas un moment avec elle, et nous commencions cette conférence quand nous vîmes venir quatre cavaliers de la maréchaussée, précédés du bailli. On m'entoura, on me garrotta, on

m'enleva, quelque résistance que je fisse et malgré les supplications de Mlle de Chamigny. Je fus transporté dans la maison du bailliage, où l'on me déclara que le ministre avait ordonné, sur la requête du marquis, que je fusse enfermé comme fou. Jugez de ma fureur! Mes protestations furent vaines; j'offris de l'or, que l'on confisqua, parce que, disait-on, je n'en avais pas besoin. Je suppliai qu'on me laissât en prison dans le village, en attendant que j'eusse écrit au ministre; on me répondit que l'ordre était précis, et qu'il fallait partir. Le bruit de mon arrestation avait surpris tout le canton; on accourut en foule pour me voir; on m'aimait: j'avais fait ce que j'avais pu pour arriver à ce résultat. Toujours j'avais quelques pièces de douze sous au service des plus malheureux; je buvais avec les vieillards, que j'amusais par des histoires de guerre; je riais avec les jeunes gens, je faisais danser les filles, et je plaisais aux femmes en caressant leurs enfans. — On s'informa des causes du départ de l'étranger, et on me plaignit. Aussi, quand je traversai le village pour gagner la route de Paris (je croyais aller à Bicêtre; le marquis avait ordonné au bailli de le faire croire à moi et aux autres), j'entendis des voix émues dire: « Ce pauvre garçon, fou comme ça subitement! » Et plus loin: « Ah! mon Dieu, c'est Sylvestre, le berger de maître Jean Humbert, que messieurs de la maréchaussée emmènent! — Et où le conduisent-ils donc? — A Bicêtre de Paris, à la maison des fous! » Je fis mes adieux à toutes mes connaissances, appelant chacun par son nom, leur souhaitant du bonheur, de la santé, de bonnes récoltes. Ma présence d'esprit parut les étonner beaucoup et les apitoya sur mon sort. Cela me fit tout à la fois du mal et du bien.

» Au bout du village, à cet angle du parc où j'étais venu si souvent donner à ma Laurette le signal de nos entretiens, je trouvai, debout contre le mur, appuyé sur sa longue canne, le visage impassible, M. le marquis de Chamigny, venu là pour me voir passer. Son aspect me troubla, comme aurait pu faire une apparition terrible.

» — Jouissez de mon infortune, monsieur le marquis, dis-je en m'arrêtant devant lui, et priez le ciel qu'un jour n'arrive pas où

je pourrai me venger! » Il était pâle, tremblant; son flegme l'abandonna quand il eut entendu ces paroles menaçantes; il fit un pas de mon côté, en levant sa canne; un cri aigu, poussé au-dessus de nos têtes, retint son bras. Je levai les yeux, et reconnus à la fenêtre du pavillon Mlle de Chamigny, Laure, qui, tout éplorée et les mains jointes, criait à son père :

» — Grâce pour Armand! Frapper un officier qui ne peut se défendre, c'est une lâcheté! le frapper s'il est fou, comme vous le dites, c'est un crime!

» M. de Chamigny resta anéanti d'abord; la fureur lui rendit bientôt ses forces, et il rentra précipitamment dans le parc. Laure, pour dernier adieu, m'envoya un baiser. Tout cela était inintelligible pour les cavaliers qui m'escortaient; je le leur expliquai. Je n'avais point à ménager le marquis, et je m'appliquai à déposer dans l'esprit de ces quatre soldats des sentimens de haine contre ce cruel vieillard. Quand j'arrivai à la maison de l'Antiquaille, car c'était à Lyon que j'allais et non point à Paris, le brigadier de la maréchaussée me remit au directeur, et dit aux religieuses de cet hospice : « Ayez bien soin, mes sœurs, de M. Sylvestre; c'est un officier très-malheureux; je vous assure. L'ordre porte qu'il est fou, et je ne puis pas aller à l'encontre de ce qu'a écrit monseigneur le ministre; mais il n'est pas méchant; il cause avec calme, et en nous racontant son aventure il nous a fait pleurer comme des Madeleines. » On vit bientôt à l'Antiquaille que le brigadier avait été sincère. Je fus laissé libre tant que durait la journée, et la nuit seulement on m'enfermait dans un cabanon, où j'avais un mauvais lit.

» Comprenez-vous, mon cher camarade, continua le major, comprenez-vous cette position d'un jeune homme de vingt-cinq ans, plein de raison et d'avenir, séparé tout à coup du monde, ruiné dans ses espérances et dans son amour, condamné à vieillir et mourir dans une prison odieuse, où il aura pour spectacle, tous les jours, sans cesse, pendant quarante ans peut-être, l'affligeant tableau de la plus affreuse des misères humaines? N'y a-t-il pas de quoi devenir fou? Je crus que ma raison succomberait dans les

accès multipliés de ma douleur! je le désirais même; car enfin, fou, je n'aurais pas eu la conscience de ma situation! Je tombai dans une mélancolie profonde, mais douce. Je maudissais cette tyrannie des grands sur les petits, cet ordre de choses qui m'avait mis à la merci des volontés arbitraires d'un ministre complice d'un acte infâme; mais je les maudissais du cœur : ma bouche ne proférait jamais de plaintes; je ne parlais à personne. A qui aurais-je pu parler? qui m'aurait entendu dans cette foule stupide et en délire? Je me promenais seul, songeant à mon malheur, et laissant seulement échapper de temps en temps deux noms qui me suivaient partout, celui de Laure et celui de son père. Je lisais, je pleurais, j'écrivais : c'était toute ma vie. On avait pour moi beaucoup d'égards. Je jouissais de toute la liberté qui pouvait s'accorder avec la règle de la maison; on ne me surveillait seulement que pour prévenir mon évasion. Au reste, il m'aurait été difficile de m'échapper. Vous savez que les murs ne sont pas franchissables du côté de la montée de Fourvière, et que la terrasse du côté de Lyon est très-haute. Cette terrasse était ma consolation; j'y restais assis tant que durait la journée; je jouissais de l'admirable tableau que vous connaissez, dont l'encadrement est formé par les sommets des coteaux de la Saône, à l'ouest; les montagnes du Bugey, au nord; les crêtes de glaciers de la Suisse, à l'est; le Dauphiné, au midi; tableau dont le sujet est un vaste paysage, au milieu duquel est assise sur deux rivières une ville qui, par l'agglomération de ses maisons hautes, pressées, noires, fumantes et recouvertes de tuiles rouges, ne ressemble pas mal à un rocher volcanique. Oh! je l'ai étudié ce paysage! je le sais sous tous les aspects, je l'ai vu dans toutes les saisons, je l'ai observé passant d'une nuance à l'autre : sombre et attristant pendant les gros orages, joyeux et plein d'élégance quand le printemps avait fondu les neiges, splendide et majestueux alors que les moissons couraient en lames d'or sur les plaines qui commencent le territoire du Viennois. Je l'ai depuis dessiné bien souvent, un côté surtout, celui où s'élève le mont Cindre, où s'aperçoit le clocher de Saintry.

» Dix fois par heure mon regard s'attachait sur ce rocher cam-

pagnard; il y avait là pour moi de bons souvenirs et des souvenirs bien cruels! L'heure passait vite dans ces contemplations, et je ne me sentais pas souffrir. Ce qu'il y avait de captif dans le pauvre Armand Bussy, son corps, était inerte, sans mouvement, appuyé contre un des tilleuls de la terrasse; son cœur, sa pensée, son ame, comme vous voudrez appeler ce je ne sais quoi qui vit dans le cerveau, son ame dégagée volait de Metz au pavillon du château de Saintry, cherchait Laure, causait joyeusement avec elle, la couvrait de caresses fraternelles, l'adorait, l'admirait, la dévorait, recevait d'elle de tendres embrassemens et des promesses solennelles qui devaient être vraies, parce qu'une innocente bouche de quinze ans les proférait. Alors j'étais complétement heureux. Mais le marquis de Chamigny venait à la fin du rêve, et je retournais à l'Antiquaille.

» Depuis vingt-deux mois je vivais de cette vie de tristesse et d'isolement, n'ayant aucune communication avec l'extérieur, ignorant ce qu'était devenue Laurette et si ma mère vivait encore. J'avais écrit au vicomte de Flamival, le seigneur de notre village, qui m'avait aidé dans d'autres circonstances : point de réponse; j'avais écrit à ma vieille mère : même silence. J'étais abandonné de tout le monde, je ne pouvais plus en douter. L'existence, quand j'eus acquis cette conviction cruelle, me pesa à un tel point que je résolus de secouer ce fardeau écrasant. Je mesurai de l'œil la hauteur de la terrasse, et j'envisageai avec sang-froid et même avec joie la mort que j'entrevoyais au fond de ce précipice. Avant d'accomplir mon projet, je voulus laisser un récit abrégé, mais fidèle, de l'événement qui m'avait amené dans la maison de fous d'où j'allais sortir par la porte de l'éternité. Je me mis tout de suite à l'œuvre, et j'étais fort occupé de la rédaction de cette espèce d'acte, où je protestais contre l'époque affreuse où la liberté des roturiers était à la disposition des privilégiés de la cour, quand vinrent à moi deux visiteurs — nous en recevions souvent — que la curiosité m'amenait, parce que sans doute quelque *cicerone* de l'hospice leur avait indiqué le *fou raisonnable*, nom sous lequel j'étais connu. Je ne fis pas d'abord attention à eux; deux idées me préoccupaient

trop pour que j'en pusse être distrait. Cependant une voix que j'entendais, jeune, douce, argentine, semblable à une voix que j'avais entendue souvent autrefois, me frappa étrangement. Comme j'écrivais le nom de Laure, je crus facilement que j'étais sous l'empire d'une illusion, et je continuai mentalement ma conversation avec ma maîtresse. De ce dialogue, aucune syllabe ne vint sur mes lèvres; une exclamation seule m'échappa : « Ah! Laurette! »

» — Grand Dieu! mon nom! quel hasard? d'où vient que ce fou m'appelle? »

» Je me retournai, et j'aperçus une jeune femme effrayée, cachant sa figure dans ses deux mains et à demi cachée elle-même par un jeune homme qui lui donnait le bras. Sentez, si vous pouvez, ce qui se passa en moi! Je reconnus Mlle de Chamigny!

» C'est bien elle! me dis-je tout bas, oui, c'est elle! c'est sa taille souple et élevée, c'est son bras si blanc, si bien arrondi; ce sont ses cheveux noirs, que n'a jamais déshonorés la poudre. Que vient-elle faire ici? Est-ce pour m'insulter qu'elle a souhaité de me voir? Mais quel est cet homme? Elle n'a point de frère. C'est un époux, sans doute! un époux!...

» J'eus en ce moment la pensée que la folie prenait sur moi son empire fatal. Je me levai d'un bond; mes jambes fléchissaient; je fus obligé de chercher un soutien contre mon tilleul. J'attachai alors un regard sur ce groupe, qu'il fascina.

» — Qui êtes-vous? que me voulez-vous? me connaissez-vous? lui dis-je avec émotion. »

» Ma voix me fit peur; je ne l'avais pas entendue depuis bien long-temps; elle était dure, rauque, fausse; elle n'était plus exercée : elle leur fit peur aussi. Toute ma personne les effraya. J'étais défiguré en effet : maigre, pâle, mal coiffé, affublé du méchant uniforme de l'hospice, à demi masqué par une barbe touffue, il n'était pas étonnant que Laure ne me reconnût pas. Je m'en étonnai pourtant. Je l'avais bien reconnue, elle dont je n'avais pu encore voir le visage divin! On ne me répondit point. J'interrogeai de nouveau, et je marchai à eux.

» — N'êtes-vous pas mademoiselle de Chamigny?... N'es-tu pas

Laure?... Peux-tu donc méconnaître Armand Bussy, celui que tu aimas tant, celui qui t'appelait, à Saintry, du doux nom de sa maîtresse?

» — Fuyons, fuyons, mon ami; cet insensé me glace d'effroi, dit Laure que la force abandonnait. »

» Je courus pour la soutenir et l'arracher des bras de son cavalier.

» — Fuir! Non, non, rester. Nous voilà réunis, et tu veux fuir! »

» Sa tête tomba sur mon épaule. Elle était belle, plus belle que la Niobé antique, plus belle qu'aucune des vierges de Raphaël. Je la contemplai avec une joie, une frénésie, un bonheur, qui n'ont point d'expression dans la langue froide et sèche des gens qui n'ont pas été fous d'amour. Elle respirait à peine. Je pris une de ses mains, je l'appelai tout bas d'un nom que, dans le secret de nos entretiens mystérieux, je lui donnais autrefois. Elle tressaillit, ouvrit les yeux, les fixa sur les miens avec inquiétude. Transporté, enivré, brûlé par ce regard, poussé d'ailleurs par le désir cruel de porter un coup terrible au cœur de ce jeune homme qui ne pouvait être que le mari de Laure, je déposai sur les lèvres pâles de Mlle de Chamigny un baiser retentissant. Le mari, que le commencement de cette scène avait pétrifié, se réveilla tout à coup. Il était gentilhomme; il portait une épée, il la tira et fondit sur moi pour me percer la poitrine. Je le vis venir, je parai avec mon bras gauche; il fut traversé; l'épée se rompit. J'abandonnai Laure, qui alla tomber à quelques pas de là, en criant : « Mon époux, mon époux! » Ces mots me rendirent furieux; je sautai au cou de celui qu'on plaignait ainsi, et je le terrassai. En vain il se défendit avec le tronçon de son épée; j'avais arraché de mon bras la pointe qui y était restée, je m'en fis un poignard et le plongeai dans le flanc de mon adversaire. On était accouru, mais pas assez vite; car tout ceci n'avait pas duré trois minutes. On nous sépara. Je fus lié et porté dans mon cabanon, qu'on referma bien vite comme si j'avais été enragé, et au travers du guichet de fer, je vis emporter, mourante, ma victime, soutenue par sa femme.

» Un traitement me fut appliqué, celui qu'on faisait aux fous furieux ; supplice épouvantable qui pouvait perdre ma raison. Au bout d'un mois ma blessure était guérie. Je l'ai ressentie durement tout à l'heure, quand j'ai si maladroitement glissé sur la neige et que je me suis fendu le front; elle m'a fait grand mal. Peut-être est-ce l'effet de la réaction de la pensée, quand j'ai reconnu Mme de Saint-Vincent. »

Le major en était là de sa narration lorsque François, le garçon d'écurie, arriva.

« Eh bien! as-tu trouvé cette dame?

— Oui, mon colonel.

— Tu as été assez long-temps, toujours!

— Ce n'est pas ma faute, mon colonel. Voici pourquoi je vous ai fait attendre; c'est que j'ai attendu moi-même. Quand je suis arrivé à l'hôtel de la poste, la dame était déjà dans sa chambre. Je l'ai demandée. — « Elle n'est pas visible! que m'a répondu une demoiselle qui est, je pense bien, sa femme de chambre. — Est-ce qu'elle dort? — Elle ne dort pas. — Est-ce qu'elle mange? — Elle ne mange pas. — Est-ce qu'elle s'attife pour dîner? — Vous êtes bien curieux. — J'ai une commission à faire auprès d'elle, et il faut que je la voie. — Dites ce que c'est, et je viendrai vous rendre réponse. — Une réponse, c'est justement ce que je veux avoir, parce que j'ai une lettre, et que la personne qui me l'a confiée, monsieur le colonel... — C'est un colonel? — C'est un colonel. — Veut absolument que votre dame lui écrive un mot en manière de réponse. — Donnez la lettre. — Non. — Alors allez-vous-en et revenez dans une heure, parce que madame la comtesse entre dans son bain. — Voilà la lettre, mademoiselle. « La femme de chambre est allée la porter, et un moment après elle est venue me dire qu'il n'y avait pas de réponse.

— Pas de réponse! interrompit le major.

— Si fait, colonel, qu'il y en aura une. Je suis têtu, moi Orléanais, comme un Breton; j'ai insisté. « Le colonel, que j'ai dit,

veut qu'on lui réponde; ce serait malhonnête si on ne lui répondait pas, et je resterai tant que votre madame la comtesse aura écrit son mot de lettre. » La femme de chambre a retourné, et puis elle est revenue et m'a dit : « Asseyez-vous. Madame écrira. » Et madame a écrit, tellement que j'ai là dans ma ceinture le billet pour monsieur le colonel.

— Donne-le donc, bavard!

— Ah! c'est vrai. Tenez, mon colonel, le voilà.

Et voilà ta pièce d'or. Laisse-nous. »

Le major brisa bien vite le cachet noir de la lettre; ses mains tremblaient.

« Voyez donc, me dit-il; je tremble à cinquante-six ans en recevant un billet d'une femme que j'ai aimée, comme vous faisiez à dix-huit ans quand vous ouvriez un poulet de votre maîtresse. J'ose vraiment à peine lire. »

Il lut cependant, et frappant la table avec son poing qui froissait la lettre de Mme de Saint-Vincent :

« Infamie! »

Il se leva, marcha au hasard, se rassit dans un état de fureur difficile à peindre.

« Qu'y a-t-il donc, mon cher monsieur le major? me hasardai-je à lui dire quand je le vis sourire et que je le crus plus calme.

— Oh! mon ami, les femmes! les nobles!... Tenez. »

Je lus le billet de la comtesse.

« Je suis en effet Laure de Chamigny, veuve du général de Saint-Vincent, comte de l'empire. Je n'ai jamais connu d'officier nommé Armand Bussy; je me rappelle un paysan, un fou de ce nom; mais les fous me font peur!

» Laure de Chamigny, comtesse de Saint-Vincent.

» 17 décembre 1815. »

« Eh bien! mon camarade, que dites-vous de cela?

— Que le trait est horrible. Quelle sécheresse de cœur! quelle hauteur!

— La fille du marquis avait quinze ans et j'étais jeune; la comtesse de l'empire a quarante-quatre ans et je suis roturier, et l'ancien régime revient, et elle ne veut pas s'avouer qu'elle a aimé un roturier; elle craindrait de voir son blason se faner. Indigne orgueil! ingratitude plus indigne encore! car elle est ingrate, cette femme qui m'a si vite oublié. Apprenez tout ce que j'ai fait pour elle après avoir tant souffert.

« Après la prise de la Bastille, on m'ouvrit la porte de l'Antiquaille. Je rentrai dans mon régiment. Je cherchai partout Laure, je ne pus parvenir à la voir. Tout ce que j'appris, c'est qu'elle avait épousé, en 1787, le baron de Saint-Vincent, jeune gentilhomme fort riche de l'Angoumois, et que son mari, long-temps malade d'une blessure qu'il avait reçue dans le côté, — je savais très-bien de quelle main il la tenait, — était complétement rétabli. La révolution éclata; elle venait venger la roture. J'avais été à la guerre d'Amérique, j'avais été emprisonné injustement, la Convention me fit lieutenant. Je me lançai dans l'amitié des faiseurs du temps, et j'eus quelque crédit. On poursuivait les nobles: j'obtins que M. de Flamival ne serait point inquiété dans son petit château de la Champagne: il était très-vieux; il échangea de bonne grâce le titre de baron contre celui de citoyen; on le fit maire à ma recommandation, et il finit assez tranquillement ses jours. J'acquittais une ancienne dette et j'étais content.

» Les prisons regorgeaient de malheureux qui attendaient leur tour pour l'échafaud. Je revenais fort mal hypothéqué de l'armée de Rhin-et-Moselle, mais capitaine par compensation. Je me soignai dans l'espoir d'aller à l'armée d'Italie, et aussi pour fuir Paris, dont les rues étaient ensanglantées chaque jour par d'odieuses exécutions. Un matin je reçus une lettre que je n'attendais guère. Elle était signée: « La citoyenne Laure Saint-Vincent. » Que pouvait me vouloir cette pauvre femme? Son mari était à la Conciergerie, et le bourreau réclamait sa tête: Laure me suppliait, par la mémoire de notre ancienne *amitié*, de sauver le baron de Saint-Vincent.

Je me dois de vous dire que je n'hésitai pas un instant; nul souvenir de haine ne combattit dans mon cœur contre ma résolution, nul espoir d'amour ne m'invita à faire ce qu'on me demandait. J'allai chez Robespierre, je lui demandai Saint-Vincent, que je m'engageai à emmener avec moi comme soldat dans mon régiment. Il me l'accorda. J'allai à la Conciergerie avec un ordre du chef du gouvernement; je délivrai l'époux de Laure, à qui je donnai trois heures pour se préparer à partir; et, le terme arrivé, nous nous rendîmes ensemble à l'armée commandée par Bonaparte.

» Saint-Vincent commença simple housard; il se distingua et fut bientôt fait officier. Sa carrière fut rapide, brillante; il n'était pas chef de brigade qu'il m'avait oublié. Je l'avais sauvé, j'étais un bon militaire, il devait me tendre la main pour m'aider à monter : il ne le fit pas. Dieu m'est témoin que je ne lui en veux point. Tant qu'il fut sous mes ordres, il m'évita, parce qu'il m'en voulait peut-être de ma rencontre à l'Antiquaille; lorsqu'il m'eut dépassé, il m'évita encore, peut-être de peur d'être tenté de se venger de mon ancien amour pour Mlle de Chamigny. Quand Napoléon donna dans l'ancienne noblesse, Saint-Vincent fut accueilli à la cour; il y fut heureux comme sur le champ de bataille. On l'y fit comte; à Smolensk, on le fit général de division. On lui rendit toute sa fortune confisquée en 93; moi, je n'ai pu rentrer dans mon patrimoine.

» Le général Saint-Vincent a été tué à l'ouverture de notre dernière campagne; moi, me voilà, vieux soldat, qui suis allé de l'Amérique en Italie, d'Italie en Égypte, d'Égypte en Allemagne, d'Allemagne en Portugal, de Portugal en Russie, gros-major après trente-cinq ans de service, pendant lesquels j'ai reçu douze blessures; me voilà seul au monde, garçon, ayant eu beaucoup d'amourettes de garnisons et de pays conquis, mais pas un amour après celui dont vous savez l'histoire, ayant fui toujours l'idée du mariage, parce que je me regardais engagé d'honneur.

» Une femme, celle que j'aimais, des enfans m'auraient consolé de la catastrophe de l'empire. Je n'aurai pas d'enfant, et cette femme me méprise! C'est qu'elle est noble cette femme, elle est

de grande maison, et je ne suis pas son égal. Je serais général qu'elle ne voudrait pas de moi : je ne suis pas gentilhomme, elle ne voudrait pas se mésallier et devenir la fable du faubourg Saint-Germain! Elle me regarde encore aujourd'hui, après ma lettre, qu'elle a prise pour une prétention, comme son père me regardait. Je suis un fou à ses yeux!... Fou! mot inventé par l'ingratitude et l'orgueil, par les gens qui n'ont au cœur aucune passion généreuse! Ce fou a cependant sauvé le noble baron de Saint-Vincent, il a fait un général et une comtesse!...

» Et vous ne voulez pas que je haïsse l'ancien régime!... Croyez-moi, mon jeune ami, le bon temps revient : aimez à côté ou au-dessous de vous; il est dangereux d'aimer des marquises quand on est fils de vigneron et petit-fils de boulanger..... Je croyais bien que Laure m'avait oublié, je ne croyais pas qu'elle pût me mépriser! Cette rencontre funeste m'a ravi une dernière illusion; j'estimais celle qui pouvait bien ne plus m'aimer, je la juge mieux aujourd'hui. Oh! c'est bien cruel, bien douloureux!... Je pars demain pour mon petit village que j'aurais dû ne pas quitter, et où j'irai apaiser mon père. Qui sait? c'est peut-être sa malédiction qui m'a suivi pendant trente-cinq ans!...

» Si je rencontre jamais cette fière comtesse, je lui rendrai la lettre qu'elle m'écrivit le 5 thermidor an III, le jour où le tribunal révolutionnaire avait condamné son mari à mort. Ce sera toute ma vengeance. »

Le major s'arrêta et pleura long-temps. Voir pleurer un homme, soldat aux cheveux blancs, c'est un supplice... La poitrine me fit toute la nuit un mal horrible; j'eus un redoublement de fièvre. Le lendemain matin, le major et moi nous nous embrassâmes cordialement. Il prit le chemin de Rethel et moi celui de Brest. Je ne l'ai jamais revu depuis. Quelques mois après, je n'étais plus officier. La marine aussi était une fille noble que le roi ne voulait pas donner pour épouse à un roturier.

A. Jal.

Les Prêtresses de la Grèce.

L'esprit de nation est l'esprit de famille sur une plus grande échelle. Le premier est non-seulement le type, il a été encore la source du second. Sans le premier, le second ne se rencontre jamais.

L'esprit de famille est né d'une affection morale et d'un intérêt matériel; l'esprit national n'est pas autre chose.

L'esprit de famille est-il toujours là où est une famille, où se trouvent un père, une mère et des enfans; ou bien est-il quelque chose d'accidentel; ou bien encore est-il l'effet d'une cause morale, d'une puissance intelligente? c'est-à-dire l'esprit national est-il le corollaire d'une agrégation d'individus, le produit du hasard, ou celui d'une pensée, d'une inspiration qui a conscience d'elle-même?

C'est là à peine une question. On sait qu'il y a des individus qu'unissent les liens du sang et qui ne forment pas une famille, j'entends une famille morale; on sait aussi qu'il est des familles et des cités qu'unissent des lois communes, et qui pourtant ne forment pas une nation. Pour former une nation, pour constituer une famille, il faut que les intérêts sociaux soient liés et dominés par une haute intelligence, par une puissante inspiration; que les individus soient unis par une tendance commune à laquelle se sacrifient toutes les autres, et qui soit la loi suprême, la loi sacrée. Sans ces conditions point de famille, point de nation.

Dans la *famille*, c'est le père qui est la puissance intelligente, l'élément qui domine et qui donne le mouvement à tous les autres; mais c'est la mère qui est le lien moral de tous ces élémens, le foyer commun de toutes les affections et de toutes les inspirations généreuses.

La femme est-elle aussi quelque chose dans la *nation?* A-t-elle une mission à y remplir, une influence à exercer, ou seulement des services à rendre?

L'homme étant philosophe, prêtre, législateur et pouvoir dans l'état, il ne reste à la femme que sa part dans la direction des mœurs, il ne lui reste que ce sacerdoce moral. Mais cette part est immense.

Le sacerdoce moral de la femme est incontestable; il n'est pas contesté; il n'a besoin ni des formes d'une consécration, ni des pompes d'un culte; il est d'institution divine, il est ancien, il est éternel comme le monde, et il est universel. Il ne se manifeste pas avec la même puissance, avec le même éclat, à toutes les époques de l'humanité; il revêt des formes diverses; il a pris quelquefois le rôle de la prophétesse et celui de la sibylle; il a préféré d'autres fois celui de l'enchanteresse et de la magicienne; il n'a reçu que rarement le caractère du sacerdoce officiel, de la *prêtrise*.

Là où le prêtre est tout, où règnent la théocratie et son absolutisme, l'homme n'est rien, la femme est peu de chose; il n'y a au sanctuaire que Dieu et le prêtre, et le sanctuaire domine la nation comme la famille.

Là où le prêtre est lui-même peu de chose, où la religion descend du rang suprême et devient un simple moyen de mécanisme social, il y a tout au plus place pour le sacerdoce de l'homme, il n'y en a pas pour le sacerdoce de la femme; car ce sacerdoce ne puise ses inspirations que dans les mœurs religieuses, et la femme n'a de mœurs que par des croyances fortes. Le doute et le scepticisme, qui fortifient quelquefois les vertus de l'homme, tuent celles de la femme.

Il n'est dans l'histoire qu'une seule nation qui ait donné au

sacerdoce moral de la femme les formes d'un sacerdoce officiel, et qui lui ait assigné un haut rang dans ses institutions religieuses. La Grèce seule a eu cette pensée, que Rome, qui a tant copié les Grecs, n'a pas accueillie, et que le sacerdoce étrusque et le pontificat politique de la ville du Tibre ne lui permettaient guère d'adopter.

Quelle a été l'influence de ce sacerdoce sur les destinées des Grecs? C'est ce qu'il nous a paru curieux d'examiner.

Hâtons-nous de le dire, dans l'histoire de la prêtresse grecque, nous ne cherchons pas la solution de cette question : la femme doit-elle remplir un sacerdoce officiel et public? Cette question pour nous n'a pas même de sens. Mais nous trouverons dans l'histoire de la prêtresse grecque, nous le pensons, quelques indications sur le sacerdoce moral, sur le pontificat social que les femmes ont mission de remplir dans le monde, et qu'il est à désirer qu'elles exercent dans tous les empires qui veulent conserver des mœurs et des croyances. C'est là ce que nous cherchons. Cependant, dans ce fragment d'histoire, nous nous garderons bien de faire des allusions à l'état actuel du monde; cela serait inutile, puisque c'est la condition même où nous ont mis le *formalisme* de notre politique et notre *athéisme* social qui nous a fait traiter ce sujet.

La femme fut en Grèce à peu près tout ce qu'elle doit être. Au foyer domestique, elle se trouvait à la tête de toute l'économie et de toute l'industrie de la maison, à la tête de tout un département étranger à l'homme, le gynécée. Au sanctuaire, elle était prêtresse. Hors du sanctuaire et du foyer domestique, elle n'était rien, rien dans le monde politique, rien dans le monde littéraire, rien sur la scène du théâtre. On sait que là des hommes remplissaient son rôle, et que, dans la salle, un endroit particulier, éloigné des hommes et des courtisanes, était assigné aux dames. Une seule femme grecque eut un salon, et dans ce salon la politique et la philosophie purent se donner rendez-vous. Ce fut le salon d'Aspasie; mais, après tout, Aspasie ne fut qu'une *hétère* distinguée, relevée par l'éclat que jetaient sur sa maison les visites de Périclès; et, à côté de ce salon, ne s'élevait

aucun autre; ce salon ne fut qu'une exception. En général le salon est moderne. Il ne s'est établi, il n'a été donné à la femme, que pour la dédommager de sa déchéance. Repoussée, par le progrès du temps, du sanctuaire où elle avait régné; dépouillée d'une portion notable de son empire domestique; réduite à l'influence du discours, de l'exemple, des manières, de la représentation en un mot, la femme a dû entrer nécessairement dans ce gouvernement d'opinion, qui est celui des mœurs modernes. Mais, ainsi que d'autres pouvoirs, le sien a perdu ses priviléges en passant des conditions où elle dominait dans les conditions où elle discute. Nous ne disons pas que ce résultat soit l'effet ni d'une chute ni d'une usurpation; nous ne pensons pas qu'il eût été dans la puissance de qui que ce soit ni de l'amener ni de l'empêcher; nous le constatons simplement et nous le comparons avec une condition différente. Mais du souvenir de cette condition plus brillante nous entendons bien inférer que l'influence morale de la femme dans la société moderne est peu de chose auprès de ce qu'elle fut dans la société ancienne; que dans nos mœurs une place importante est incomplétement occupée; qu'il est pour la femme moderne une glorieuse mission qu'elle n'a pas trop songé à se donner; que nos vœux et nos institutions l'appellent à un sacerdoce qui, pour n'être pas officiel, pour être purement moral, doit être d'autant plus auguste et marcher avec d'autant plus de confiance sur les traces du noble pontificat de la prêtresse antique.

Quel a donc été le rôle des prêtresses de la Grèce? Voyons quelques détails sur leur nombre et sur la nature de leurs fonctions.

En Grèce, le nombre des femmes attachées aux fonctions du sacerdoce, à l'enseignement de la religion et à l'éclat du culte fut grand dans les siècles de gloire et de prospérité.

Les femmes, il est vrai, étaient exclues, pour des raisons qui se comprennent aisément, des sanctuaires de Mars, de Mercure et de Vulcain; mais elles furent prêtresses de Jupiter, d'Apollon, de Neptune, de Dionysos, de Junon, de Cérès, de Proserpine, de Vénus, de Minerve, de Diane; c'est-à-dire qu'elles se trouvaient associées à la direction des plus grands établissemens religieux

d'une nation qui a toujours été le type de la civilisation. On le sait, si Jupiter fut le dieu suprême, les mystères de Cérès, de Proserpine et de Dionysos furent les plus importans de tous les mystères. Le sanctuaire de Jupiter Olympien à Élide, d'où les femmes étaient exclues, n'éclipsa celui de Dodone à aucune époque, et put à peine rivaliser avec ceux d'Apollon à Delphes, de Cérès à Éleusis, de Minerve à Athènes, de Diane à Éphèse. C'est à peine s'il a pu effacer un peu celui de Junon à Égine. Quant à l'influence morale, aucun temple n'a égalé le sanctuaire de Vénus à Corinthe desservi par les femmes.

Les femmes étaient donc en possession d'une action indirecte, sinon d'un sacerdoce prépondérant dans les sanctuaires les plus célèbres et les plus fréquentés de la Grèce. Étaient-elles en nombre dans chacun des temples qu'elles desservaient? C'est ce que la négligence des anciens en statistique, leur poétique dédain pour le chiffre, ne nous permet pas d'affirmer. Cependant ceux de nos lecteurs qui ont un peu lu Pausanias écrivant ses notes sur les ruines de sa patrie se souviendront de la prodigieuse quantité de chapelles et de sanctuaires qu'il mentionne, et ils comprendront que, si le sol de la Grèce en était encore jonché à cette époque de décadence, il avait dû en être couvert aux siècles de prospérité. Or, de ces temples, la plupart appartenaient à Minerve, à Apollon, à Diane, à Vénus, aux divinités dont le sacerdoce était échu aux femmes. Le nombre des prêtresses qui dirigeaient tous ces sanctuaires, qui en relevaient l'éclat, s'il ne fut pas immense, au moins fut assez considérable pour offrir une *carrière* aux Grecques de tous les rangs et de tous les âges qui aspiraient à des *fonctions publiques*.

Si nous pouvions appliquer aux temples de la Grèce les proportions du sacerdoce féminin de l'Asie, où nous trouvons des milliers de prêtresses attachées à un seul sanctuaire, et jusqu'à six mille, par exemple, dans celui de Comana [1], nous serions obligés de croire que les familles se dépeuplèrent de leurs jeunes filles et de leurs matrones pour en combler les lieux saints. Mais nous

[1] En Cappadoce.

n'appliquons pas aux Grecs ce luxe de barbares. La pureté, la sobriété de goût qui caractérisait la population si heureusement organisée de la Hellade ne nous permet pas de penser qu'elle ait ainsi *prodigué* les femmes et avili leur sacerdoce. Le secret d'une influence profonde pour tous les ordres de fonctionnaires est précisément dans cette juste mesure qui reste entre les deux extrêmes. Aussi savons-nous bien positivement que, si le chiffre des femmes affectées à certains temples de la Grèce fut un peu élevé, celui des véritables prêtresses était petit.

En effet il faut bien distinguer les rangs dans ce sacerdoce féminin.

Au premier de ces rangs était le très-petit nombre des grandes-prêtresses; au second se voyaient les simples prêtresses, un peu plus multipliées; au troisième, les hiérodules ou vierges saintes, qu'on doit encore se garder de confondre avec les simples compagnes ou les hétères, qui se confondaient trop elles-mêmes sur quelques points avec les gens du monde, et dont le nombre se comptait à peine.

Dans ces diverses classes de prêtresses ou de vierges du sanctuaire il faut encore distinguer celles dont le service était permanent de celles que leur dévotion ou leur ambition engageait, à l'occasion de certaines fêtes, à venir augmenter spontanément les chœurs sacrés.

On le conçoit, avec ces additions volontaires, mais transitoires, le chiffre des prêtresses dépassa plus d'une fois celui des prêtres eux-mêmes, dont les rangs ne se grossissaient jamais par ces adjonctions spontanées.

Mais les véritables prêtresses et les pythonisses en chef à Dodone, à Delphes, dans Jos, à Argos, à Amyclae, n'étaient qu'au nombre de deux ou trois. Les prêtresses qui desservaient à Sparte le sanctuaire des deux filles d'Apollon n'étaient sans doute pas plus nombreuses. Pour conserver un peu d'importance, les oracles d'Apollon, d'Hilaera et de Phœbé ne demandaient pas un plus grand nombre d'interprètes.

Si les prêtresses d'Apollon furent peu nombreuses, celles de

Dionysos l'étaient beaucoup plus. Le Dionysos des Grecs est, à la vérité, le Bacchus des Romains, et, à la première impression que produit sur nous le nom de cette divinité, on peut demander ce que les femmes ont pu avoir de commun avec son culte. Mais le Dionysos des Grecs, on le sait, est un peu différent du Bacchus de Rome, et ses mystères, les *Dionysiaques*, avaient tant de célébrité qu'ils rivalisaient même avec ceux d'Éleusis. La célébration de ces fêtes demandait donc un grand nombre de prêtresses.

On distinguait en trois classes celles qui dirigeaient les dionysiaques ou y figuraient : c'étaient les matrones ou géraires (les chefs du culte), les prêtresses ou les thyiades et les chœurs des simples inspirées ou les bacchantes. Au seul temple des *Marais* à Athènes fonctionnaient quatorze matrones. Il s'y trouvait quatorze autels ; le nombre des prêtresses du second ordre et celui des simples hiérodules était nécessairement plus élevé. Dans les plus beaux temps, les unes et les autres étaient également vénérées des populations, et il faut bien se garder d'appliquer à ces siècles les mœurs que peint Aristophanes ou que peignent les auteurs que le fameux M. de Pauw a suivis de préférence dans ses tristes recherches sur les Grecs. L'histoire a conservé un trait frappant du respect qu'inspiraient dans les âges religieux les prêtresses ou les inspirées de Dionysos. Un jour, pendant la guerre sacrée, entraînées par leur enthousiasme jusque dans la ville d'Amphisse, elles s'y endormirent sur le marché. Aussitôt les femmes de cette ville, pour protéger leur sommeil, se groupèrent autour d'elles en forme de cercle, et *ordonnèrent* à leurs maris, comme dit Plutarque, de se tenir prêts à les ramener aussitôt qu'elles se seraient réveillées.

Aux fêtes et aux processions des dionysiaques se joignait toujours l'élite des populations féminines ; car, dans ces mystères ainsi que dans ceux d'Éleusis, il s'agissait de Dieu et du monde, de la création et de la Providence, des génies protecteurs de l'homme, des dernières destinées et des émigrations aériennes de l'ame vers sa patrie céleste. Or ces questions ont toujours intéressé l'esprit humain.

Si le culte de Dionysos occupa tant de prêtresses, faut-il s'étonner que celui de Cérès et de Proserpine en ait demandé un grand nombre? Dans les mystères de ces divinités aussi il se traitait de grandes questions. L'origine de l'homme, son sort dans ce monde et dans l'autre, les lois civiles et religieuses qui président à tous deux, les arts qui embellissent celui-ci, les vertus qui donnent droit au bonheur dans celui-là : tels étaient les grands sujets des mystères d'Éleusis, les plus augustes que possédât la Grèce. Aussi rien n'était-il plus respecté que le sacerdoce de Cérès. Rien ne donnait plus d'influence sur les destinées morales des Grecs; tous ils relevaient de ce sanctuaire; tous ils devaient, ne fût-ce que dans l'année de la mort, y recevoir l'initiation. Si quelques philosophes se dispensèrent de la demander ou affectèrent de la dédaigner, ces exceptions, toujours *mal vues*, furent toujours rares. Elles ne durèrent que pendant cet âge de doute et de scepticisme qui ruina la Grèce. Aux premiers signes de la décadence du culte, les philosophes se hâtèrent de donner des exemples de foi et de soumission aux antiques institutions du pays, et de reprendre le joug d'un sacerdoce qui n'avait jamais pesé sur les peuples de la Grèce, comme avaient pesé ceux de l'Orient et de l'Égypte.

On sait que les mystères d'Éleusis étaient distingués en *petits* et en *grands*. Nous ignorons quelle fut la part que prirent les prêtresses aux petits. Aux grands, elles se trouvaient sur la même ligne que les prêtres. Elles formaient comme eux plusieurs classes : les hiérophantides, les métropoles ou les mélisses, les thysiades et les simples hiérodules. A ces classes du sacerdoce permanent il faut en ajouter une autre, qui fut sans contredit la plus nombreuse. En effet, les fêtes d'Éleusis étaient les anniversaires de la civilisation, qui a pour point de départ la famille ou le mariage, et la culture de la terre, c'est-à-dire les bases de la loi et de l'état. Les processions de la loi, les thesmophories, étaient l'une des plus grandes cérémonies de ces fêtes, et les femmes chargées du rôle principal de la solennité, élues extraordinairement pour cet objet, les *thesmaphoriazuses*, éclipsèrent souvent les prêtresses d'Éleusis elles-mêmes.

Le sacerdoce de Junon était moins brillant; on le recherchait cependant après celui de la mère des dieux. Ses temples, ceux d'Argos et d'Égine, ceux de Nauplie, de Samos, d'Ithome, d'Ægium en Achaïe, et d'Itonie, rivalisaient avec les sanctuaires les plus célèbres. Nous avons peu de chiffres sur les prêtresses qui les desservirent; mais nous savons que seize matrones étaient attachées au temple d'Élis (1).

Le culte de Junon demandait peu de prêtresses. La compagne du dieu suprême était écrasée par la grandeur de son époux. D'ailleurs son culte ne fut jamais bien populaire, et certes ce n'est pas que l'orgueil tant soit peu aristocratique de la déesse se fût opposé seul à ce succès; c'est qu'aucune de ces grandes idées de philosophie, de religion, de politique ou de morale qui sont en droit de préoccuper la conscience et la raison de l'homme, ne se cachait dans la mythologie de cette divinité.

Il en était autrement de Minerve, de Vénus, de Diane. De ces trois divinités qui, avec Cérès et Apollon, nous expliqueraient toute la Grèce religieuse, Diane était la moins grande figure. Elle avait pourtant des temples et des prêtresses dans l'Attique, dans la Laconie, à Patras, près d'Orchomène, à Égire, à Ortygie, dans l'île de Crète, dans celle de Zante, à Éphèse, dans cent autres cités. On peut affirmer hardiment que les prêtresses de Diane ne furent pas rares : quant à celles de Minerve et de Vénus, il est inutile de l'affirmer. Il est certain qu'elles furent nombreuses, trop nombreuses peut-être. Quelques-uns des sanctuaires de Vénus étaient dirigés par des hommes; mais d'autres étaient justement réservés aux femmes; l'audacieux qui en aurait franchi le seuil eût encouru la peine de mort. La loi était formelle. Les temples de Minerve étaient un peu plus accessibles aux hommes; mais non ceux de Diane. On trouve à la vérité des pontifes avec des prêtresses dans l'Artémisium d'Éphèse, mais les usages connus de l'Asie avaient mis ces prêtres dans une *catégorie à part*.

(1) Capitale de l'Élide, sur les bords du Penée, aujourd'hui Caloscopi ou Belvedere.

Quand nous considérons la multiplicité des temples de Minerve, de Diane et de Vénus, les fêtes, les processions, les danses, les chants, les chœurs qu'exigeait le culte de ces divinités, soit à Corinthe, soit à Athènes, soit dans les bois sacrés de Cythère et de Paphos, soit dans ceux de l'Asie mineure et de la Grande-Grèce, il nous est permis de croire que le nombre des prêtresses fut assez élevé pour pouvoir satisfaire toutes les ambitions féminines de la nation.

Ajoutons que dans cette revue nous n'avons pas même mentionné pour mémoire quelques sanctuaires de Neptune, d'Hercule, de Rhéa et de Géa, de Léto et de Lucine, ni les temples des Euménides, que desservaient aussi des prêtresses.

Mais quelles fonctions y exerçaient toutes ces femmes? Avaient-elles des attributions un peu majeures et un pouvoir réel? ou bien, n'étaient-elles qu'un simple ornement du sanctuaire, qu'une parure vivante ajoutée aux colonnes et aux statues des temples?

Ici nous avons à combattre, pour établir la vérité, des préventions de tout genre. D'abord, la mauvaise opinion qu'on a du sacerdoce païen en général. En effet, le christianisme, dans sa polémique contre les croyances qu'il avait mission de faire disparaître, a versé sur les institutions morales de l'antiquité un dédain qui gouverne encore les esprits même que ne dominent plus les doctrines chrétiennes. Ensuite les auteurs grecs nous ont donné le change, en nous parlant trop peu de la partie religieuse du sacerdoce féminin, et beaucoup trop des cérémonies et des fêtes où il figurait. Et pourtant bien étrange serait l'erreur de ceux qui, méconnaissant la mission véritable des prêtresses de la Grèce, ne voudraient voir en elles qu'un vain cortége de belles dames réunies pour la pompe d'une procession oiseuse ou le service vulgaire d'un temple. Jamais le sacerdoce féminin ne se fût résigné à un rôle si humble.

En effet, les prêtresses de Dodone, de Delphes, d'Éleusis et d'Athènes remplissaient une plus haute mission; non-seulement elles enseignaient aux femmes la religion, la morale et les règles de l'industrie domestique, mais encore elles concouraient au

culte général, participaient à l'administration des mystères, et rendaient des oracles. Enfin leur influence sur les lettres et les arts fut aussi immense que leur action sur les destinées morales de la nation.

Ici nous ne voulons pas faire leur part trop grande, plus grande que ne la fait l'histoire; mais nous dirons un mot sur ces divers ordres d'idées.

Les prêtresses grecques enseignaient-elles? Les renseignemens qui le prouvent sont peu nombreux, mais ils suffisent pour établir le fait. Les prêtresses d'Éphèse avaient à passer un noviciat, où leur rôle se bornait à *apprendre;* elles en avaient un autre où elles s'exerçaient à *pratiquer*, et un troisième où elles *enseignaient* ce qu'elles avaient appris (1). Certes, ces institutions sont formelles; certes aussi il est impossible que les prêtresses d'Éphèse seules aient eu cette admirable organisation. Dans d'autres temples, leurs enseignemens s'étendaient même plus loin; elles y concouraient à l'initiation, qui était plus qu'un enseignement, qui était une sorte de révélation permanente. Les prêtresses d'Éleusis avaient même la mission de préparer les aspirans, de leur inspirer des sentimens convenables, et de guider leurs premiers pas au temple. La principale d'entre elles, la hiérophantide, les accompagnait constamment, à travers toutes les épreuves. Il est à penser qu'elle laissait au grand-prêtre les vains honneurs du *pas;* il est certain qu'elle ne le quittait point pendant toute la durée de l'initiation. Comme lui, elle était revêtue des ornemens du pontificat suprême. Et n'était-ce pas le culte d'une déesse qu'on célébrait? De tous les bienfaits qu'on attribuait aux lois, le mariage et la famille n'étaient-ils pas les premiers? Dès lors à qui le rôle principal convenait-il mieux qu'à une femme?

Les femmes n'étaient-elles pas aussi, sous ces rapports et sous beaucoup d'autres, les meilleures maîtresses de morale? L'enseignement de la morale se réduisait en Grèce, comme celui de la religion, à peu de principes et à quelques exemples. Mais les mythes de

(1) Pausanias, lib. VIII. Strabon vient à l'appui des assertions de Pausanias.

Cérès et de Proserpine étaient pleins de ces exemples, et, pour n'en citer qu'un seul trait, qu'y a-t-il de plus touchant sur la profondeur des affections d'une mère pour sa fille, d'une fille pour sa mère, que ce partage consenti par Pluton et Cérès, en vertu duquel Proserpine devait passer six mois avec sa mère et six autres avec son époux? Or, qui mieux que les prêtresses d'Éleusis pouvait faire valoir ces beaux exemples d'affection et de dévouement de famille?

Cependant l'influence morale de la prêtresse grecque ne se bornait pas aux leçons. Pour le génie si symbolique de la nation, la prêtresse qui avait été mère de famille, et qui n'avait été élevée au sacerdoce que pour avoir donné l'exemple de toutes les vertus d'une mère et d'une épouse, était le *symbole vivant de toutes les vertus*. La vierge, l'hiérodule, qui s'était consacrée à la divinité, était l'emblème de cette pureté, de cette chasteté qui est si admirable quand elle est une qualité morale, puisqu'alors elle est le triomphe du spiritualisme sur le matérialisme, de l'ange sur l'homme. Chez les Grecs, ces vertus, peu admirées de nous depuis que l'Évangile les a rendues vulgaires, étaient d'autant plus éclatantes, que le seul enthousiasme avait conduit aux sanctuaires les prêtresses qui en offraient le type, et que, dans ces sanctuaires embellis par tous les arts, aucune idée de mortification ne venait altérer la sérénité du sacrifice. Et qui peut calculer l'action que dut avoir sur le génie d'un peuple sensible à tous les genres de grandeur et de beauté, un empire moral exercé sur les sens avec tant de grâce et de raison? La Grèce nous présente fréquemment dans ses grands hommes le spectacle d'une vie forte, vertueuse et héroïque, qui est la même du début au dénouement, et qui ressemble encore plus à une victoire qu'à des combats. Ces hommes n'auraient-ils pas puisé au temple, comme au foyer domestique, les leçons et les exemples de cette grandeur qui leur va si bien, qui chez eux n'a rien d'étudié, qui les fait et qu'ils ne font pas?

Le travail pour la femme comme pour l'homme est mieux qu'une leçon de morale. Les prêtresses grecques donnaient peu de leçons, mais beaucoup d'exemples du travail. Celles d'Éleusis ap-

prenaient aux hommes à s'honorer de la culture des champs; celles du Parthénon enseignaient aux femmes à s'illustrer en imitant l'industrieuse Minerve, et à devenir les Minerves du foyer domestique. Si l'agile Athénienne de tous les rangs, l'Athénienne, jeune et vieille, riche et pauvre, se distingua toujours, par la direction de son gynécée, de la molle Ionienne et de la lente Romaine; si son époux, ses fils et ses domestiques se parèrent avec tant d'orgueil des tissus qu'elle faisait fabriquer sous ses yeux, cette œuvre de prospérité, de bonheur et de gloire était plutôt inspirée, on en conviendra, par la prêtresse que par Minerve.

L'influence que les prêtresses grecques purent exercer sur les *affaires* publiques, nous ne l'exagérons pas; mais leur action sur les *institutions* est d'autant plus remarquable. Ce n'est pas qu'elles fussent étrangères à la politique, puisqu'au contraire elles seules recevaient du dieu de Delphes et de Dodone ces oracles qui décidèrent quelquefois de la guerre ou de la paix; mais leur part dans ces débats ne fut jamais ce qu'elle parut être; leurs inspirations, souvent dictées par le pouvoir, le règne de Philippe le prouve, étaient toujours interprétées par les prêtres, et il serait difficile de bien dire de quelle liberté a pu jouir la pensée des pythonisses sous la corruption et le despotisme.

Mais le rôle du sacerdoce féminin était plus net dans d'autres occasions. Quand il s'agissait de recommander à la fois aux habitudes sociales et à la raison publique le bienfait des institutions primitives de la Grèce, ceux de la législation et de la civilisation en général, on donnait cette mission aux prêtresses. Le dernier jour des grandes fêtes d'Éleusis, les Athéniennes portaient solennellement au bourg sacré les codes de lois, indiquant par cet hommage qu'il fallait rapporter à la divinité toute cette heureuse organisation sociale qui faisait la gloire du pays. Les prêtresses d'Éleusis présidaient à cette fête que célébrait tout ce que la Grèce avait de plus distingué, et sur chaque mère de famille se réfléchissait quelque chose du rôle glorieux qu'y jouaient les directrices des Thermophories. La Grèce entendait bien que la portée de cette cérémonie fût comprise; et pour qu'elle ne passât pas comme une

simple affaire de sanctuaire, pour qu'elle fût à la fois une fête sociale et une fête morale, il était statué que les femmes chargées du port des lois seraient élues dans les différentes tribus d'Athènes; qu'elles le seraient parmi les femmes *mariées et nées en légitime mariage;* qu'elles passeraient dans une sorte de retraite religieuse les jours qui précédaient la fête, et que pendant cette préparation elles se déroberaient à tous les témoignages de tendresse de la vie de famille.

En appeler ainsi aux mères de famille, dans l'intérêt de la politique et de la religion, les représenter comme les prêtresses de la loi et leur conférer un sacerdoce social, n'était-ce pas les engager à inspirer avec passion, aux fils de la Grèce, le respect des doctrines anciennes et l'amour des institutions publiques? Certes ce rôle était assez grand pour contenter l'ambition des femmes grecques et les dispenser de songer, comme le prétend Aristophane, dans une de ses spirituelles bouffonneries, *les Harangueuses*, à l'usurpation du pouvoir politique.

De tout ce que nous venons de voir, il résulte, au contraire, que les prêtresses grecques exercèrent un sacerdoce complet. Tout ce que les législateurs primitifs de la nation avaient vu de mieux dans les institutions sacerdotales des autres peuples, ils l'avaient transporté dans les leurs, et tous les priviléges accordés ailleurs isolément au sacerdoce féminin, ils les avaient cumulés pour en enrichir le leur. D'un côté, ils avaient vu la théocratique Égypte, jalouse de l'influence morale des femmes, leur accorder à peine une place quelconque, une place de *servantes* au temple, et, loin d'imiter cette jalousie, ils leur avaient assigné les plus beaux sanctuaires et tous les honneurs du sacerdoce. D'un autre côté, ils avaient vu les temples de Mahog et de Comana remplis de chœurs que formaient des milliers de vierges, et s'inquiétant à juste titre de l'action que ces légions de jeunes femmes, exécutant des chants et des danses, exerceraient sur la Grèce si susceptible d'enthousiasme, ils avaient affaibli dans leur sacerdoce les rangs de ces hiérodules. On eût dit aussi que les matrones d'Éleusis leur avaient appris plutôt les mouvemens graves des saintes filles de Sion

dansant devant l'arche d'alliance, que les pas animés des vierges de la Cappadoce.

A un sacerdoce si ingénieusement organisé, les prêtresses grecques joignaient tous ces avantages, tous ces moyens secondaires qui aident tant à subjuguer les esprits. En effet, au caractère imposant de leurs fonctions, à cet ascendant qu'exercent l'inspiration d'une prophétesse, les révélations d'une hiérophantide, les bénédictions ou les imprécations d'une prêtresse (1), l'austérité de ses vertus et la pureté virginale de toute sa personne, à cette magie morale se joignait une autre magie, celle de la naissance, de la beauté, du costume, de la pompe des cérémonies, de l'éclat des jeux, des fêtes et des processions.

La grande prêtresse de Cérès était toujours choisie dans la famille des Philléides, l'une des premières d'Athènes, et les actes publics étaient datés par l'année du sacerdoce de cette hiérophantide (2). Les géraires étaient élues par l'archonte-roi; la grande prêtresse des dionysiaques était la femme même de cet archonte (3). Les thesmaphoriazouses étaient prises parmi les Athéniennes les plus illustres; mais la beauté était un des titres de l'illustration.

Sans doute les prêtresses grecques n'étaient pas toutes également bien nées, ni également belles; mais le costume à la fois imposant et gracieux que cette nation pleine de goût avait su donner à son sacerdoce suppléait en quelque sorte à la beauté et à la naissance. Ce costume, dont les auteurs décrivent avec soin toutes les variétés, et dont une foule de monumens peint la sévère magnificence, était pour ses parties principales une tunique blanche, une robe de pourpre, un bandeau, une guirlande de laurier ou une couronne de myrte, un diadème de pavots. La grande prêtresse de Cérès se distinguait par une clef d'or pendant de son épaule. Les simples hiérodules, les canéphores et les licnophores, chargées de corbeilles

(1) On voit, par l'exemple de Théano qui refusa de maudire Alcibiade, en se déclarant prêtresse pour bénir et non pour maudire, que les imprécations étaient aussi dans les attributions ordinaires des prêtresses.

(2) Chandler, *Inscript.*, c. xx, p. 78.

(3) Opinion probable.

ROYAL

de fruits et de fleurs, du van mystique ou d'urnes élégantes, se font toujours remarquer sur les monumens par ces vêtemens gracieux et ces poses nobles qui sont dans l'art grec, parce qu'ils étaient sous les yeux des artistes.

On dirait que cette nation n'était créée que pour les fêtes, les jeux et les processions, tant elle y mettait de goût et de passion. On dirait qu'elle n'a parsemé le sol de sa patrie de tant de sanctuaires, de chapelles, de statues et de monumens religieux de tout genre, que pour multiplier en faveur de ses prêtresses les occasions d'accueillir les hommages des hommes en offrant les leurs aux dieux. Le savant Meursius a fait dans les auteurs anciens le relevé des fêtes de la Grèce, et en a compté une *légion;* il en est beaucoup qui lui ont échappé (1). Dire quelles en étaient les plus belles, les plus majestueuses, ou les panathénées, ou les ionysiaques, ou les éleusiniennes, serait chose difficile; c'est à peine si nous osions décider qu'aux éleusiniennes, c'étaient les thesmophories qui l'emportaient sur les processions aux flambeaux; c'est à peine si nous osions déclarer, nous grave peuple du dix-neuvième siècle, qu'aux danses les plus gracieuses des plus jeunes hiérodules et à leurs combats les plus savamment ordonnés (2), nous aurions préféré ces chants simples et purs dont elles accompagnaient les cérémonies de la religion. Mais ce que nous pouvons bien affirmer, c'est que l'influence de ces fêtes, de ces exemples et de ces leçons donnés par les prêtresses grecques, fut immense quant aux arts, aux mœurs, à l'état social, à la civilisation. Nous comprenons à merveille que ces belles créations du ciseau grec, ces formes si gracieuses et si pures, et toute cette inspiration si sublime qui caractérisent l'art grec, sont un simple reflet de la réalité qui frappait les regards de l'artiste. C'est là peu de chose; l'influence du sacerdoce féminin fut plus grande, et elle se fit mieux sentir, non-seulement dans les mœurs générales et dans les institutions publiques, mais encore dans tout ce

(1) Voyez Meursius, *Græcia feriata*.

(2) Voyez Meursius, p. 135.

qu'on appelle le génie de la nation, c'est-à-dire dans tout ce qui fit et dans tout ce qui explique sa destinée.

On trouve dans les *Voyages du jeune Anacharsis* ce portrait. « Les Athéniennes, éloignées des affaires publiques par la constitution du gouvernement, et portées à la volupté par l'influence du climat, n'ont *souvent* d'autre ambition que d'être aimées, d'autre soin que celui de leur parure, d'autre vertu que la crainte du déshonneur. Attentives pour la plupart *à se couvrir de l'ombre du mystère*, peu d'entre elles se sont rendues *fameuses* par leurs galanteries. » Nous ne contestons pas au jeune Anacharsis un singulier talent d'observation; mais si, grâce à son secrétaire, il est dans son livre peu de passages qui décèlent un Scythe, celui-là au moins est du nombre. C'est aux pièces d'Aristophane que le voyageur a observé les femmes; mais il n'a trouvé là que les mœurs de la mauvaise compagnie d'Athènes. Il a eu d'ailleurs le malheur de ne venir en Grèce qu'à l'époque où commençait la décadence du pays, où celle du sacerdoce des femmes était déjà fort avancée. Or les mœurs n'ont été bonnes en Grèce que durant le période de prospérité de ce pontificat.

Un fait curieux semble le prouver. La Grèce est grossière et sans gloire avant l'institution complète de ce sacerdoce, et elle tombe avec lui.

Il est bien évident que ce sacerdoce devait tomber avec les croyances qui l'avaient établi; et comment aurait-il résisté aux progrès de la philosophie et du scepticisme? Mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que ce sacerdoce fut ruiné par ceux mêmes qui avaient le plus d'intérêt à le ménager, et qui, tout en s'assurant par sa ruine le monopole des institutions religieuses, se privèrent de l'appui le plus nécessaire à leur propre maintien.

En effet, les prêtres virent avec dépit la puissance d'un pontificat féminin, et en calculèrent la chute avec art, ne prévoyant pas que la ruine serait commune aux deux ordres, comme l'avait été la prospérité. C'est la vieille lutte des pouvoirs et leur éternel aveuglement. La royauté ne tue l'aristocratie que pour se trouver en face de la démocratie, qui dévore les débris de l'une et l'autre

pour tomber, impuissante de ses excès, dans les bras du despotisme. Le despotisme, à son tour, ne comprend pas qu'en brisant tout, dans ses momens de bonheur, il ne trouve plus sur quoi s'appuyer dans le péril. Dans ces luttes, les armes qu'on emploie diffèrent suivant les circonstances; une seule est toujours d'usage; ce n'est pas la violence, qui fait crier petits et grands, et que tout le monde montre au doigt : c'est la finesse déguisée sous tous les masques, politique que les puissans trouvent toujours délicieuse, et les faibles toujours amère.

La plus haute position du sacerdoce féminin était celle de la pythonisse de Delphes, chargée de recevoir les oracles. Ces oracles long-temps gouvernèrent la Grèce croyante. Dans cette institution un grand rôle était échu aux femmes, et il entrait évidemment dans la politique de l'antiquité grecque d'ôter aux prêtres une arme si dangereuse, de la confier au sexe le moins ambitieux et le moins belliqueux. Cependant le sacerdoce viril trouva un moyen bien simple de lui ravir cette position ou plutôt de l'exploiter sans se compromettre. Il choisit toujours pour prêtresses les jeunes filles les plus dénuées d'éducation et d'intelligence (1). La même politique fut suivie à Dodone. Des prêtresses avaient fondé ce sanctuaire, y avaient long-temps occupé le premier rang; elles n'y furent bientôt plus que les aveugles instrumens du sacerdoce viril. On fit un conte aux prêtresses de Dodone, pour leur faire croire qu'on les avait dépouillées *dans leur intérêt*. Les Béotiens avaient tué l'une d'elles, leur dit-on. En suivant les prêtresses de sanctuaire en sanctuaire, on suit leurs rivaux d'usurpation en usurpation. L'histoire d'Éleusis nous montre des hiérophantes punis pour avoir usurpé les fonctions de la prêtresse de Cérès. Les mêmes faits ont dû se reproduire ailleurs et partout; car ces faits sont dans la nature de l'homme. L'usurpation paraît complète à l'époque d'Aristophane. Ce comique se plaît sans cesse à irriter la jalousie des femmes et à les peindre mécontentes du despotisme général des hommes. Qu'on voie, par exemple, le portrait qu'elles font des hommes, dans *les Fêtes de Cérès*, au quatrième acte.

(1) Plutarque, *De oracul.*

Les femmes aussi ont concouru à la ruine de leur puissance; elles ont livré les sanctuaires aux prêtres et abandonné les intelligences aux philosophes. Elles ont négligé l'admirable institution d'Éphèse, l'enseignement. Elles ont fait d'autres fautes. Dans quelques-unes des fêtes auxquelles présidait leur sacerdoce, elles n'ont pas tracé de ligne assez précise entre l'enthousiasme et l'extravagance, entre l'extase religieuse et la fureur vulgaire des bacchantes. Dans le temple de Vénus, elles n'ont pas nettement distingué la grâce et la séduction. Quand elles ont vu le pays inondé par les trésors du commerce et les raffinemens du luxe de l'Asie, elles ont partagé la mollesse commune. Les hiérodules et les hétères, par leur frivolité, ont, encore plus que la politique des prêtres et la science des philosophes, ruiné le sacerdoce des prêtresses. On nous dispensera de raconter leurs aberrations.

Mais les hiérophantes d'Éleusis et les géraires d'Athènes, en apprenant les désordres progressifs des prêtresses de Paphos et de Corinthe, voilèrent leurs fronts rouges d'indignation. Les mères grecques comprirent que désormais le sanctuaire était pour leurs filles un asile moins convenable que le Gynécée.

Les femmes, dans l'histoire de la Grèce, ont été successivement prophétesses, fondatrices de sanctuaires, amazones, héroïnes, prêtresses. A l'époque où commence la ruine des Grecs, elles ne sont plus que de *simples ménagères*. Le règne des prêtres, des philosophes, des rhéteurs, des sophistes, des thaumaturges, est enfin complet; mais plus de hautes destinées pour la femme grecque, plus de fêtes profondément morales pour la Grèce, plus de mœurs véritables dans la nation. Que disons-nous? La nation s'est fondue, à la chute de Corinthe, dans celle des maîtres du monde, comme de vils métaux se sont alliés avec de plus nobles, dans la ville incendiée.

Nous ne dirons pas que telle cause ou telle autre, la suppression d'un sacerdoce ou sa décadence, le règne de la philosophie ou le progrès de la mollesse générale, l'épicuréisme ou le scepticisme, a perdu la Grèce, car nous connaissons les autres causes qui ont concouru à sa perte; mais nous ferons remarquer qu'il y a coïnci-

dence de ruine dans la politique, la philosophie, la religion et les mœurs d'un côté, et dans le sacerdoce des femmes d'un autre côté [1].

Notre conclusion est l'énonciation d'un fait, d'un fait grave.

Et cette destinée est celle de tous les peuples dans le sein desquels la femme n'exerce pas, sous une forme ou sous une autre, le sacerdoce moral, qui est son privilége et son devoir. Sans ce sacerdoce, point de mœurs, point d'esprit de famille; sans l'esprit de famille, plus d'esprit public; sans esprit public, plus de nation.

Sans doute il peut se conserver encore en dehors de ces conditions quelque agglomération d'individus, se débattant avec un reste de vie contre un reste d'idées; mais aucune affection morale ne liant ces débris, aucune puissance ni de dévouement ni d'enthousiasme ne pouvant plus les réédifier, le rôle d'un peuple est fini. Il peut y avoir de la science dans le *formalisme* des institutions et du savoir-faire dans les individus qui sont chargés de les mettre en jeu; mais, s'il n'y a que de l'égoïsme dans le corps d'une nation, c'est l'*athéisme* social qui règne sur ses autels; cela veut dire que le néant trône sur des ruines.

Il n'y a jamais athéisme social quand il y a des mœurs, et il y a des mœurs quand il y a de l'esprit de famille. Il y a des mœurs et de l'esprit de famille quand la mère remplit auprès de ses fils ce sacerdoce moral que lui a confié la Providence, quand elle leur inspire avec amour la passion de la chose publique, celle des lois, des institutions et de la gloire du pays.

Ayez de plus des institutions qui vous saisissent d'enthousiasme et frappent l'étranger d'envie, et les mœurs nationales reprendront leur éclat avec les mœurs des familles.

[1] Une autre spoliation, mais qui nous est étrangère, paraît avoir accompagné l'usurpation pontificale que nous venons de signaler. L'empire domestique aussi était ravi aux Grecques. Aristophane l'atteste. « Nous avions l'intendance du cellier, dit une de ses harangueuses, dans les fêtes de Cérès; la farine, l'huile, le vin, étaient en notre disposition; présentement ce n'est plus de même. Ce sont nos maris qui ont les clefs des provisions, de petites clefs de sûreté faites avec beaucoup d'art.

MATTER,
Inspecteur-général des études.

VOYAGES.

Les premiers colons des îles Seward.

§ Ier.

Je naquis à Awbury, près de Bristol, de parens simples et honnêtes dont la fortune était à peine suffisante pour donner à leurs enfans une éducation ordinaire. Aussi n'ai-je à tirer vanité ni de ma généalogie ni de mon savoir. Mais ils me laissèrent un meilleur héritage, une constitution robuste, un caractère paisible, et un juste sentiment de ce que l'on doit à ses supérieurs et à ses égaux. Grâces leur en soient rendues et à Dieu!

Ainsi que la plupart des jeunes gens, je me sentis, en quittant l'école, beaucoup de goût pour les voyages, et un vif désir d'aller sur mer. J'acceptai donc avec empressement l'offre que me fit un de mes oncles de m'embarquer sur un vaisseau marchand pour la Virginie en qualité de subrécargue. Mon père m'ayant donné sa bénédiction et la vieille bible de ma mère, je quittai le village qui m'avait vu naître et où j'avais été élevé. A mon retour de ce premier voyage je trouvai mon oncle devant la porte de sa maison.

Un crêpe à son chapeau attira mon attention. Le cœur brisé à cette vue, et fixant sur mon oncle des regards pleins d'anxiété :

« Mon père n'est plus? » lui dis-je. Sans me répondre il se retourna et rentra dans sa maison, où je le suivis. « Que la volonté de Dieu soit faite! Ned, me dit-il, combien de barriques de tabac rapportez-vous? — Mon cher oncle, répliquai-je, mon cœur est trop plein pour parler d'affaires en ce moment: permettez-moi de me retirer quelques minutes ou d'aller voir ma tante, et je vous donnerai ensuite toutes les explications que vous pouvez désirer. »

Ma tante me prodigua toutes les consolations possibles et m'apprit que ce douloureux événement était arrivé un mois avant mon retour.

On apporta le thé; mon oncle entra et me prit la main en me disant: « Mon pauvre Ned, tu as un cœur tendre; ton père était un bon père, mon pauvre garçon; il est bien et honorable à toi de montrer de la douleur pour une telle perte. Mais il ne t'a rien laissé, Ned; le peu qu'il avait, il l'a légué à ton frère et à tes sœurs. Ils sont jeunes, tu le sais; il a pensé que tu pourrais toi-même gagner ton pain. — Et il a bien pensé, mon cher oncle, répondis-je; je bénis sa mémoire d'avoir pris plus de soin de ceux qui étaient plus dénués de ressources. J'irai chercher fortune. »

Il fut décidé que mon second voyage serait pour la Jamaïque et les Honduras; mais avant ce départ, je rendis visite à mon vieux maître d'école, le révérend Will Goldsmith, pasteur d'Awbury, dont la fille Élisa avait eu mes premières affections. Je partis à cheval, et comme j'étais seul, je voyageai lentement, et pris tout le temps de méditer. Je ramenai mes pensées sur les jours de mon enfance; je me voyais jouant avec mes camarades sur le gazon devant la maison du maître d'école, je me représentais là assis sous un vieux orme avec quelques-uns des vieillards du village, et entre autres mon respectable père. Je m'imaginais qu'il n'y avait dans le monde ni un autre homme ni un second arbre semblables. Je pensais aussi avec plaisir à mon vénérable pasteur et maître d'école, qui était si plein de douceur, si aimable pour tout le monde, et qui savait conduire ses jeunes écoliers sans faire usage des verges ni de la férule. Il attachait, il est vrai, plus d'importance à nous faire connaître nos devoirs qu'à nous enseigner le

latin; il réussissait pourtant à l'un et à l'autre. La bonté de son caractère semblait avoir fait naître dans toute l'école des sentimens de frères et de sœurs entre ses élèves et ses enfans. Il aimait mon père, et nos deux familles n'en faisaient qu'une pour ainsi dire. Plus j'approchais du village, plus je sentais d'impatience; je pensais à mes sœurs et à leurs amies, les filles du pasteur; à chaque pas augmentait mon émotion. Je donnai de l'éperon à mon cheval, et j'arrivai au galop devant la porte de la maison. Mes sœurs me reçurent avec tendresse; elles envoyèrent aussitôt chercher mon frère, et la réunion fut touchante; les enfans se retrouvaient tous, mais leurs parens n'étaient plus avec eux; nous regardions la place où ils avaient coutume de s'asseoir, et nous pleurions.

Élisa Goldsmith et moi nous nous comprîmes bientôt tous deux, mais mon cœur se serrait à la pensée qu'il me faudrait quitter sa paisible demeure, et l'échanger contre les Honduras. La généreuse Élisa cependant me délivra de toute inquiétude à ce sujet. Elle garda le silence un instant ou deux; mais ses yeux parlaient le langage le plus éloquent; elle les portait alternativement sur son père et sur moi, et enfin elle dit d'une voix faible, quoique ferme : « J'ai long-temps cru à votre amour, Édouard; maintenant vous m'en assurez : et demain vous quittez Awbury; je ne puis cacher tout ce que j'éprouve à la pensée d'une nouvelle séparation. Mon père et mes sœurs, vous ne jugerez pas trop sévèrement votre pauvre Élisa, si je confesse devant vous toute la vivacité de mon affection. Édouard! cher Édouard, je succomberais au chagrin de vous voir partir seul pour la contrée sauvage que vous allez visiter : notre sort doit donc être de vivre ou de mourir ensemble. » Avant qu'elle eût achevé, je m'étais élancé vers elle, et ayant saisi sa main je la pressais contre mes lèvres : une larme brûlante d'amour et d'attendrissement coula sur cette main : ce fut le sceau de notre union. Je baisai cent fois cette main chérie, et balbutiant quelques expressions d'amour et de dévouement, je m'assis près d'Elisa avec la délicieuse conviction que maintenant elle m'appartenait.

En effet, la cérémonie eut lieu bientôt après, et nous prîmes congé de nos parens et de nos amis. Au moment où nous partions, le chien favori d'Élisa, un joli petit épagneul de race, s'élança dans le chariot en jetant sur sa maîtresse des regards si supplians, et faisant entendre des plaintes si touchantes, que mon vieil oncle lui-même en fut ému, et s'écria : « Emmenez-le, le pauvre animal ; c'est une bonne petite bête, et il a pour Élisa une grande tendresse. Les chiens restent fidèles, et il n'en est pas toujours ainsi des hommes. Ne prenez pas cela pour vous, Ned ; emmenez-le, Élisa. »

Nous mîmes à la voile de Bristol, le 30 octobre 1733 ; nous touchâmes à Kingston, à la Jamaïque, où nous nous pourvûmes abondamment de nouvelles provisions, et nous prîmes une pacotille de toutes sortes d'outils; nous continuâmes ensuite notre voyage. Le 24 novembre, le ciel s'obscurcit de nuages, le temps devint incertain, la mer houleuse, et tout nous présenta bientôt l'apparence d'un ouragan.

Nous avions à peine fermé les volets extérieurs des fenêtres lorsque le tonnerre commença à gronder, et la pluie à tomber par torrens. Ma pauvre femme était descendue dans la cabine peu de temps avant le commencement de l'orage ; elle avait été chassée de dessus le pont par l'aspect sombre et effrayant du ciel, naguères si pur et si brillant. Je ne demeurai pas plus de cinq minutes après elle, mais c'en fut assez pour être inondé par la pluie. Je venais d'entrer dans la cabine quand le vent s'éleva tout à coup, mais avec une telle violence, que le brick parut un moment près de se renverser. Au même instant, je crus entendre quelqu'un tomber du haut de l'échelle. L'ouragan avait déchiré les voiles en lambeaux ; mais l'équipage avait réussi à maîtriser le vent. Le vaisseau ayant repris son équilibre, j'allai voir ce qui avait fait la malheureuse chute que j'avais entendue, et je trouvai mes deux chèvres, qui, au milieu du bruit et de la confusion, avaient probablement cherché un asile dans *la cabine*, ou y avaient peut-être été précipitées à dessein ; ce qui me parut plus vraisemblable, la porte en ayant été aussitôt fermée sur elles, pour empêcher les

lames qui passaient sur le pont d'inonder la cabine et les parties intérieures du vaisseau. Cette circonstance, qui parut alors si peu digne d'attention, fut néanmoins d'une grande importance, et doit être considérée comme une faveur de la Providence.

J'essayai de consoler ma femme, dont la force d'esprit et la tendresse me rendaient tous les encouragemens que je lui donnais. « Dieu nous sauvera, mon ami, me disait-elle ; je sens que nous échapperons à cette affreuse tempête : mais, ajoutait-elle en pressant ma main, si nous faisons naufrage, nous mourrons ensemble, et nous ne serons pas séparés ; nous nous retrouverons dans un lieu où nous ne nous quitterons plus. » Cependant le sentiment du danger présent reprit le dessus, et elle se précipita dans mes bras en pleurant. Je la couvris de baisers pour sécher les larmes de ses yeux, et lui dis : « Confions-nous au Tout-Puissant ! »

Deux des matelots de la yole furent entraînés à la mer ; à deux heures du matin, un cri se fit entendre : « Des brisans ! terre ! des brisans ! »

J'étais en bas, dans la cabine, avec ma femme. N'étant pas marin, je ne pouvais être utile sur le pont ; cependant, à ce cri, je montai à l'échelle qui y conduisait. Mais les panneaux étaient fermés, et les matelots étaient trop absorbés par l'horreur de leur situation pour m'ouvrir. Peu de minutes après, le vaisseau toucha, et nous, qui étions en bas, nous fûmes jetés avec violence sur le plancher de la cabine. Le pauvre chien, notre fidèle compagnon, poussa des hurlemens lugubres lorsqu'il fut lancé à l'extrémité de la chambre : ses cris firent en ce moment une puissante impression sur nous. « Nous sommes perdus sans ressource ! » dit ma femme lorsqu'elle fut un peu remise de la chute qu'elle avait faite. Je n'essayai plus de la consoler par mes paroles : je renouvelai mes efforts pour forcer la porte, afin de pouvoir monter sur le pont. Mais l'obscurité était complète là où nous étions, et je ne pus rien trouver sous ma main pour suppléer à l'insuffisance de mes forces ; je ne pus pas non plus attirer l'attention de personne sur le pont : les matelots ne pouvaient m'entendre, à cause du mugissement des vents et du fracas de la tempête. Cependant quelquefois je distinguais qu'ils

étaient occupés à couper les débris du grand mât qui avait été brisé. Ils se tenaient prêts à lancer la grande chaloupe à la mer pour échapper, s'il était possible, au naufrage du vaisseau.

Je réussis enfin à me faire ouvrir. Le capitaine annonça que le brick serait mis en pièces dans quelques minutes, et il dit que si nous voulions, ma femme et moi, entrer dans la chaloupe, nous devions être prêts dans une seconde. Je redescendis promptement dans la cabine, et décrivant brièvement à ma femme le danger de notre situation, je la pressai de m'accompagner aussitôt sur le pont. « Non! dit-elle, je ne veux pas bouger d'ici, et vous ne bougerez pas non plus : ils périront tous; une chaloupe ne peut résister à cette tempête. Mettons notre confiance en Dieu, Édouard, et si nous mourons, nous mourrons ensemble! — C'est décidé, répondis-je, nous resterons! » Un moment après, je réussis, non sans peine, à remonter sur le pont, mais il n'y avait plus de chaloupe; de temps en temps il me semblait bien entendre à quelque distance les voix confuses du malheureux équipage, et je m'imaginais quelquefois l'apercevoir à la lueur lugubre d'un éclair.

Le brick toucha une seconde fois, et avec tant de violence, que je fus précipité en bas de l'échelle; heureusement la porte fut fermée sur moi du même choc, car au moment même la lame couvrit le vaisseau. Ma chère femme se hâta d'accourir à mon aide, mais elle fut elle-même jetée de l'autre côté de la cabine. Je n'étais point blessé, en sorte que je fus bientôt arrivé à la place où elle était étendue; nous nous traînâmes du côté d'où venait le vent, et nous essayâmes de nous y maintenir. Nous passâmes ainsi plus d'une heure au milieu des plus affreuses ténèbres; mais la lumière de Dieu était avec nous. Notre situation était horrible : suivant toutes les probabilités humaines, nous devions avant une heure être engloutis par une mer furieuse. Nous nous tenions serrés dans les bras l'un de l'autre, nous efforçant de conserver notre position; et nous restâmes ainsi jusqu'à ce que les mouvemens du vaisseau, s'étant un peu ralentis, fussent devenus presque imperceptibles.

Je me traînai encore une fois sur le pont, et un rayon de joie

brilla dans mon ame quand je vis que le jour paraissait, et que la mer était tout-à-fait calme sous le vent.

Je m'empressai de redescendre auprès de ma chère femme dans la sombre cabine. « Viens, mon amie! m'écriai-je, viens sur le pont, il fait jour! » Sans prononcer une parole, elle vint à moi et monta l'échelle. En passant des ténèbres à la lumière, une profonde émotion s'empara d'elle, et elle exhala vers Dieu toute sa reconnaissance. Après quelques momens d'oraison mentale, elle jeta ses regards autour d'elle. « Où est la chaloupe? s'écria-t-elle; où sont nos pauvres compagnons? Je ne les vois pas! — Peut-être, répliquai-je, ont-ils débarqué en sûreté sur ce rivage, et reviendront-ils bientôt nous chercher. » Alors je regardai tristement autour de moi : le grand mât était emporté, tout était désolation sur le pont; mais le soleil du matin luisait doucement sur l'Océan, et un calme enchanteur régnait bien loin tout autour de nous.

La terre paraissait élevée et bien boisée : la brise de mer poussait le brick de ce côté; il dériva au-dessous d'un promontoire escarpé, et, entrant dans une petite crique, il heurta presque de l'avant contre la rive. Le choc nous renversa, ma femme et moi, avec une grande violence, et nous fûmes tous deux plus meurtris par suite de cet heureux événement, que par toutes les secousses et toutes les chutes que nous avions subies pendant le coup de la tempête. « Dieu soit béni! » m'écriai-je en me relevant; mais ma chère Élisa était étourdie, et il se passa quelque temps avant qu'elle pût reprendre ses sens. Je ne pensai qu'à elle; je m'assis à ses côtés et frottai ses mains dans les miennes; elle me regarda et sourit; et levant alors le bras vers moi : « Je remercie Dieu que vous soyez sauvé! dit-elle, ô mon Édouard! »

Délivrés maintenant des périls de la mer, nous élevâmes nos cœurs vers la source de toute miséricorde, et adressâmes à Dieu nos actions de grâces. La première chose à faire était de mettre le vaisseau à l'abri au milieu des rochers, ce qui fut fait après quelques efforts; et lorsque nous le vîmes profondément engravé, nous nous considérâmes comme parfaitement en sûreté en y de-

meurant. Nous nous sentîmes alors épuisés par tant de fatigues ; mais heureusement au milieu de la désolation générale nous découvrîmes enfin une bouteille de vin. Nous en bûmes chacun une petite quantité, après quoi nous nous couchâmes sur le pont, et nous nous endormîmes. A mon réveil, je me mis à visiter le vaisseau ; je trouvai un sac de biscuit suspendu derrière l'échelle. Heureusement on avait pris à bord à la Jamaïque deux chèvres avec leurs chevreaux ; deux de ceux-ci avaient échappé, l'un avec une pate cassée ; un coq, trois poules et quelques canards avaient aussi survécu. On avait également pris à bord une grande quantité de fruits de toutes espèces, des oranges et des limons, quelques citrouilles, des melons d'eau et muscats, des pommes de pin, et quelques cannes à sucre ; ces provisions étaient d'un prix inestimable pour le moment présent, et même pour l'avenir.

Je proposai de faire cuire pour notre dîner une des volailles noyées. « Mais, demanda Élisa, comment pourrons-nous faire du feu ? » Je me trouvai arrêté court ; mais après un moment de réflexion, je pensai aux lunettes astronomiques du vaisseau, et en effet, au moyen de leurs lentilles, j'eus bientôt allumé un feu de branches et de feuilles sèches que je trouvai sur le rivage. Nous n'avions pas d'eau, et il pouvait être dangereux d'aller à la recherche d'une source parmi les rochers : nous pouvions être surpris par des sauvages ; mais une nouvelle perquisition à bord nous fit découvrir une chaudière dans laquelle il y avait encore un peu d'eau. Nous nous mîmes ensuite à arranger la cabine et à explorer les diverses parties du vaisseau, où, à notre grande satisfaction, nous trouvâmes dans des paniers toutes sortes de fruits, de végétaux et de provisions, entre autres un second sac de biscuit, et, ce qui était d'une grande importance, quelques fusils, de la poudre et des balles.

Après avoir pris notre modeste repas, nous nous couchâmes pleins de calme et de reconnaissance pour la Divinité ; mais malgré cette heureuse disposition d'esprit, notre sommeil fut troublé par le fracas de la nuit précédente qui retentissait encore à nos oreilles. Nous nous levâmes avec l'aurore, dont la douce fraîcheur

était vraiment délicieuse. Deux oranges, avec du biscuit, composèrent notre déjeuner, et nous bûmes un peu de notre eau, que nous mêlâmes avec du vin. « Maintenant, mon Élisa, lui dis-je, voulez-vous que nous nous hasardions sur le rivage, et que nous explorions l'autre côté de l'isthme? — Oui, bien volontiers », répondit-elle. Je pris deux fusils, je lui donnai une pique d'abordage en guise de bâton, pour sa défense au besoin ; et, suivis de notre fidèle chien, nous descendîmes sur le rocher. Je portais les deux fusils en l'air, sur mon épaule, suivant la bonne vieille mode de l'Angleterre ; ma femme me donnait le bras, et tenait de la main droite son bâton pointu.

Nous étions encore peu éloignés du vaisseau lorsque nous eûmes l'inexprimable plaisir de voir une source d'eau qui jaillissait abondamment et formait un long ruisseau, clair comme du cristal. Ce fut une découverte qui nous promettait une ressource durable. Nous puisâmes aussitôt dans le creux de nos mains à la source rafraîchissante, et notre petit compagnon Fidèle s'y désaltéra avec beaucoup d'avidité. Comme nous étions assis, les yeux fixés sur le ruisseau murmurant, le chien se mit à aboyer ; nous écoutâmes, mais sans entendre d'autre bruit ; nous ne doutions pas que ce ne fût une surprise de quelques naturels de l'île. Enfin nous distinguâmes un bruit précisément au-dessus de notre tête : j'armai mon fusil, le chien s'élança et grimpa vers cet endroit au milieu des broussailles ; j'y montai après lui, et je vis un énorme iguane que Fidèle avait tué ; la chair de cet animal n'est pas inférieure à celle du poulet. Nous le gardâmes pour un des jours suivans, et quelques plantains grillés nous servirent pour le dîner du second jour ; ce fut le repas le plus agréable que nous eussions jamais fait.

Une nouvelle visite dans le vaisseau nous valut du bœuf et du porc salés, du thé et du sucre. Nous commençâmes alors à penser à l'avenir, envisageant la possibilité d'un long séjour dans l'île avec beaucoup de calme et de résignation à la volonté divine. Dans ce dessein, une de nos premières opérations fut de préparer un petit terrain pour la réception des semences de fruits et de végétaux qui avaient été apportés de la Jamaïque. Lorsque le di-

manche arriva, nous voulûmes témoigner notre respect pour ce saint jour en revêtant nos plus beaux vêtemens. Ma femme bien-aimée s'habilla comme elle aurait fait à Awbury; nous nous assîmes alors tranquillement; je récitai l'office du matin, ma femme lisant les leçons du jour.

Un de nos sujets de conversations les plus ordinaires était ces amis si chers que nous avions laissés en Angleterre, et nous parlions souvent avec une tendre reconnaissance du père d'Élisa, à qui nous devions l'un et l'autre la paix que nous goûtions. Séparés de tous les plaisirs de la vie, nous avions pour notre part Dieu et nous-mêmes!

Nous nous pourvûmes ensuite dans le magasin du vaisseau d'outils de charpentiers, de bêches, de haches et de serpes; ayant mis à terre une quantité suffisante de planches et de lattes, j'entrepris la construction d'une cabane sous l'ombrage touffu d'un cotonnier, et tout près de l'endroit où la pièce de terre avait été préparée pour recevoir les diverses semences. Ma femme employa son temps à faire quelques promenades, à réparer divers articles de notre habillement, ou à lire, pendant que je travaillais à la cabane. J'entrepris aussi de creuser un petit vivier qui nous fut d'une grande commodité, en nous mettant à même de conserver du poisson qui se trouvait en abondance dans le ruisseau, et particulièrement une espèce de mulet. Ma femme façonna une sorte de panier avec de menus branchages, et depuis ce temps nous fûmes toujours abondamment pourvus de toutes sortes de poissons. Ces occupations et quelques autres, le soin de recueillir les beaux coquillages apportés par la mer, des excursions jusqu'aux confins du promontoire boisé, nous faisaient passer le temps sans ennui. Heureux dans la société l'un de l'autre, pas un murmure sur notre singulière destinée ne s'échappait de nos lèvres, ni la moindre expression d'un désir de changement!

Un jour Fidèle, ayant aboyé long-temps avec force dans les broussailles, et nous ayant alarmés par ses cris, en sortit enfin traînant après lui un énorme iguane. Cela n'avait rien de singulier, mais ce fut ce qui me donna l'idée qu'en éclaircissant le taillis en cet

endroit une percée pouvait être faite à travers le promontoire, et étendre beaucoup notre vue. Je me mis immédiatement à l'ouvrage, et me trouvai bientôt à l'entrée d'une caverne dans laquelle j'aperçus une clarté qui paraissait venir d'en haut. C'était une excavation naturelle très-profonde; le sol en était couvert de fientes d'oiseaux, et des espèces de pigeons bleus voltigeaient par bandes à l'entour; d'autres étaient posés sur les stalactites qui tapissaient les parois de la caverne.

Un matin, à la pointe du jour, j'aperçus de dessus le pont du vaisseau une grosse tortue qui paraissait endormie sur le rivage. Je descendis à terre, et, à l'aide d'une corde, je réussis, après de pénibles efforts, à la retourner sur le dos. Je m'apprêtais à la tuer; mais je n'en eus pas le temps, car elle retira sa tête sous son écaille, et le cou étant la seule partie vulnérable, je dus renoncer à mon projet; l'idée de blesser ou de mutiler cette malheureuse bête, sans la tuer, révoltait ma sensibilité. Je savais qu'elle ne pouvait s'échapper, j'avais donc tout le temps d'agir systématiquement. J'allai chercher un cordage dans le vaisseau, et quoique la tortue pesât bien deux cents livres, je parvins en moins d'une demi-heure à la traîner sur la partie la plus élevée du rivage. J'avais maintenant assuré ma prise; mais qu'en ferais-je? Nous la regardâmes quelque temps en silence. « Je ne voudrais pas que vous tuassiez ce pauvre animal, me dit ma douce Élisa; nous ne manquons pas de provisions, et nous vivrons bien sans lui ôter la vie! — Nous discuterons cela à loisir, lui répondis-je, ma chère amie; maintenant retournons à bord, et occupons-nous de déjeuner, car je suis réellement fatigué. » En déjeunant nous revînmes sur ce sujet. Élisa plaida doucement la cause de la pauvre bête, et je ne pouvais que respecter sa sensibilité; cependant, quoiqu'à la vérité nous ne manquassions pas de nourriture, elle n'était pas d'une nature assez saine pour que nous pussions nous passer de toute autre. Notre santé demandait des provisions fraîches, et nous ne pouvions espérer que Fidèle nous rapporterait tous les jours un iguane; nous n'osions compter de quelque temps sur notre volaille; nos poules devaient pondre d'abord et leurs poussins gran-

dir. Je fis valoir tous ces motifs matériels contre une imprudente pitié; et enfin, après quelques momens de silence, Élisa ajouta : « Eh bien! soit, je suppose que vous devez la tuer; mais en vérité, Édouard, je ne puis m'empêcher de douter que vous le fassiez. — Oh! pour cela, répondis-je, je m'en vais bien le voir. « J'allai chercher un grand couteau de table, et l'ayant bien aiguisé je laissai ma femme à bord, et je m'avançai bien résolu vers la place où la tortue était renversée.

Lorsque j'eus retroussé mes manches de chemise, pour ne pas les tacher de sang, je levai mon couteau, car la pauvre bête avait la tête hors de son écaille..... mais au moment de frapper je crus éprouver en moi le remords d'un assassin sur le point de commettre son premier crime; ma main tremblait, mon sang se glaçait dans mes veines, et une sueur froide me courut sur le visage. En ce moment, je n'aurais pas, pour un empire, coupé la tête de ce pauvre animal; il me semblait que ce serait me couvrir de l'infamie d'un crime; après avoir lutté quelques instans contre ces sentimens, je retournai sur mes pas au vaisseau. Élisa ne m'avait jamais vu la figure aussi bouleversée. Je ressemblais, sans aucun doute, à un voleur pris sur le fait, ou peut-être à un criminel condamné à mort. « Je vois, Édouard, me dit-elle, que vous vous repentez maintenant d'avoir tué la pauvre bête. — Non, mon doux ange, lui répondis-je en jetant mon couteau, non, je n'ai pu le faire! je n'ai jamais mis à mort nul être vivant de cette manière; tes douces paroles et ma propre sensibilité s'y sont opposées. Nous rendrons la liberté à cette créature. » Elle me prit au mot, et nous redescendîmes aussitôt avec Fidèle sur le rivage, dénouâmes la corde, remîmes la tortue sur son ventre, et nous prîmes plaisir à la voir se diriger vers la mer avec frayeur et précipitation. « Maintenant, mon cher ami, me dit Élisa, vous m'êtes doublement cher. Dieu vous bénisse pour cet acte de compassion! — Pourtant, répondis-je, pourtant je me sens aussi coupable que si je l'eusse tuée; car j'en avais bien l'intention. »

Deux jours après, en marchant le long des rochers, nous aperçûmes un poisson de la dimension d'un gros merlus, que je perçai

avec une pique d'abordage, et que je tirai sur le sable. Pendant que nous l'examinions, je ne pus m'empêcher de faire une observation à ma femme : « Comment se fait-il, chère Élisa, que nous ayons tué ce poisson, je ne dirai pas sans aucun remords, mais au contraire avec de la joie du succès? Et cependant nous n'avons pu trouver assez de courage pour prendre la vie de la tortue! — Je ne sais, répondit-elle; mais sûrement il y a en nous une certaine délicatesse de sentiment qui dirige notre conduite sans que nous puissions nous en apercevoir ou en rendre compte. Ainsi, par exemple, le meurtre de la tortue ressemblait trop à un meurtre froidement prémédité pour que nos cœurs n'y eussent pas de la répugnance. — Je crois, répondis-je, que vous avez résolu la difficulté; car réellement, pour ce qui regarde ce poisson et cette tortue, le premier n'avait pas moins de droits à la vie et à la liberté que la seconde. »

La découverte d'un petit bois de cocotiers et de cacaotiers dont les fruits étaient mûrs procura un abondant surcroît à nos provisions de bouche. Notre jardin était au moment de nous donner ses produits, les melons et les citrouilles étant en pleine floraison. Nous ajoutâmes une planche à notre jardin pour y semer du maïs ou blé de Turquie, comme étant la meilleure graine pour notre volaille, qui commençait à pulluler. Pour améliorer le terrain, j'imaginai d'aller chercher dans la caverne du fumier de pigeon en guise d'engrais; et un jour que j'étais ainsi occupé, je déterrai un morceau d'un ceinturon de soldat avec un écusson en cuivre, qui me parut être espagnol, quand je l'eus fourbi. Cependant, à cette époque, je ne trouvai rien de plus qui pût me servir d'indice pour expliquer comment ce ceinturon avait été déposé en cet endroit.

Un jour que Fidèle aboyait depuis un certain temps dans le bosquet, nous nous attendions à le voir sortir avec un iguane, lorsqu'à notre grande surprise, ses aboiemens se changèrent en des cris de terreur, et nous le vîmes s'enfuir hors du bois, poursuivi par un animal ressemblant à un cochon. Au même moment, une vingtaine d'autres s'élancèrent hors du bois, et je fis une décharge de mon mousquet au milieu du troupeau. L'un de ces animaux

tomba; un second poursuivait Fidèle jusque tout près de sa maîtresse, qui, étant armée d'une pique, en porta un coup à l'assaillant. Enfin un combat terrible s'ensuivit, dans lequel les *peccary* (car tels étaient ces animaux) nous attaquèrent vaillamment; mais les armes à feu et les piques étaient des armes trop redoutables pour eux, et ceux qui ne furent pas tués firent bientôt retraite. J'emportai un des tués, je le nettoyai comme on fait des cochons; et, le portant dans la caverne, je le suspendis à une cheville que j'enfonçai dans une crevasse du rocher. Je le salai ensuite, et ce fut un mets excellent.

Cette aventure amena une découverte très-importante, mais qui a plutôt l'air d'une fiction que d'une réalité. Lors d'une seconde visite dans la caverne, il me vint en idée d'examiner l'endroit où j'avais enfoncé la cheville pour suspendre le peccary, car j'avais bien remarqué que cette partie de la paroi sonnait le creux sous mon marteau. Je frappai tout à l'entour, dans plusieurs directions, partout où j'apercevais une crevasse; mais je revins comme j'étais allé. Deux jours après, la conversation étant tombée sur le même sujet, et me trouvant toujours préoccupé de l'idée qu'il pouvait y avoir quelque cavité extérieure, je résolus de faire une investigation plus attentive. Je pris avec moi ma plus forte hache et retournai dans la caverne. Là je frappai les parois dans divers endroits avec mon marteau, comme la première fois, et je fus bientôt convaincu que dans le voisinage de la crevasse où j'avais suspendu le peccary et dans un rayon de plusieurs toises à l'entour, le son était tout-à-fait différent du son obtenu en frappant sur les autres parties de la caverne. Nous allumâmes une torche; car cet endroit était le plus sombre et par suite le plus frais de la caverne, et c'était pour cette raison que je l'avais choisi pour notre garde-manger. Au moyen de notre lumière, nous aperçûmes, à notre grand étonnement, un arrangement artificiel de pierres maçonnées ensemble. Nous réfléchîmes alors à la circonstance du ceinturon militaire et aux cacaotiers qui se trouvaient à l'entrée de la caverne, et nous ne doutâmes pas un instant qu'il n'y eût quelque connexité entre toutes ces choses.

Je ne perdis pas un instant pour aller chercher à bord une barre de fer que j'avais vue dans le magasin; et, l'ayant apportée, je commençai à déplacer les pierres. Des bandes de pigeons, que le premier bruit de ma hache avait effrayés, s'envolèrent alors précipitamment à ce grand fracas, hors de la caverne, par l'extrémité la plus éloignée. Nous en fûmes d'abord fâchés; mais nous nous consolâmes bientôt de leur frayeur passagère en réfléchissant que le retour du calme dans leur ancien asile les y ramènerait indubitablement. J'eus bientôt enlevé assez de pierres pour pouvoir passer le corps à travers l'ouverture; et en avançant la tête, j'aperçus en effet une espèce de chambre en haut de laquelle se trouvait une fissure étroite par laquelle s'introduisait un rayon de jour, mais qui ne répandait dans l'intérieur qu'une lueur sombre et insuffisante pour y rien laisser apercevoir. Au moyen de l'ouverture que je venais de pratiquer en bas, il s'établit un courant d'air qui eut bientôt entraîné toutes les vapeurs malsaines de l'intérieur; après être resté un moment à expliquer tout cela à mon attentive Élisa, je me glissai dans le réduit, et reçus la lumière de sa main. Le sol était recouvert d'une couche épaisse de sable parfaitement sec, et pendant quelque temps je ne remarquai rien qui parût digne d'attention; mais, en m'avançant d'environ dix pas, je vis une collection de petits sacs de toile, rangés avec ordre, et derrière eux une longue cassette en bois. Sans m'arrêter à examiner ce qu'ils contenaient, je redescendis de la grotte; et, rendant compte à ma femme de ce que j'avais vu, je la priai de venir avec moi. Elle me suivit aussitôt; et, ayant ouvert un des sacs, j'aperçus tout d'abord un métal étincelant. « C'est un trésor! m'écriai-je. — Dieu nous en préserve! répondit aussitôt ma femme. — Et de quoi? ma très-chère, lui dis-je en faisant sonner quelques pièces de monnaie. — Ces sacs sont remplis de dollars, ajouta-t-elle; à quel usage peuvent-ils nous servir? — En tout cas, ma bonne Élisa, ils ne peuvent nous faire de mal; laissons-les où nous les avons trouvés, si cela peut vous être agréable. — A la bonne heure, répondit-elle. — Cependant, lui dis-je, nous examinerons la boîte. » Le couvercle était cloué et ne pouvait être enlevé sans un ciseau. Nous quittâmes

donc la grotte, et retournâmes à notre cabane pour y chercher, dans le coffre du charpentier, l'outil qui nous était nécessaire. Je tenais à la main quelques pièces de monnaie qui étaient tombées du sac et qui, à la lueur de la chandelle, nous avaient paru blanches. Nous en avions conclu que c'étaient des dollars; mais nous reconnûmes alors, à la lumière du jour, que c'étaient des doublons d'or. Je fis remarquer à ma femme cette grande différence de valeur. — Eh bien! Édouard, me dit-elle, n'est-ce pas pour nous la même chose, dollars ou doublons, ou même farthings (*liards*) d'Angleterre? Cette monnaie ne peut nous servir ici pour aller au marché. Votre santé, mon cher mari, voilà notre richesse, et la bénédiction de Dieu, voilà notre mine inépuisable. Je ne m'inquiète de rien au-delà; seulement je crains que cette découverte ne soit pour nous une source de grande inquiétude, sinon de misère. — Qu'est-ce à dire, ma très-chère? Si nous en trouvons aussi dans les autres sacs, j'espère, avec la grâce de Dieu et vos conseils, n'en pas faire un mauvais usage, si jamais nous avons l'occasion de nous en servir. — Je le crois, je l'espère bien, répliqua-t-elle, mon cher Édouard; mais la richesse est un piége dangereux. — Mon Élisa, répondis-je gravement, des sacs d'or ne sont pas des richesses là où nous sommes; ils nous seraient aussi utiles remplis du sable qui recouvre le sol. »

Là finit le dialogue, et nous nous mîmes à apprêter notre dîner. Cependant nos pensées étaient toujours dirigées vers le trésor, impatiens de voir et de reconnaître toute l'étendue de nos richesses. « Maintenant, mon amie, dis-je à Élisa, allons examiner la cassette. » Elle ralluma notre chandelle; et, prenant un ciseau et un maillet, nous retournâmes à la caverne, et rentrâmes dans la grotte. J'ouvris la boîte; elle était remplie de toutes sortes d'objets d'or et d'argent, des crucifix, des vierges enchâssées d'argent richement travaillé, des poignées d'épées en or, de larges boucles d'oreilles en or, quelques lingots d'or, une quantité considérable d'étoffes d'or et d'argent, plusieurs vases d'argent et d'autres objets précieux. Ma femme admira beaucoup toutes ces belles pièces, et fit sur chacune des remarques judicieuses; mais quand nous eûmes

tout examiné, elle ajouta gaiement : « Mon cher Édouard, refermons maintenant la boîte et aussi la grotte qui la recèle ; car toutes ces choses ne nous appartiennent pas. — Oh ! mon Dieu, répondis-je aussitôt, comme il vous plaira ; car de tout cela je ne fais pas le moindre cas ! » Nous sortîmes en silence de la grotte, et je replaçai les pierres comme elles se trouvaient précédemment.

Cependant j'étais bien loin de n'y plus penser ; un jour, après avoir reparlé à ma femme de notre découverte : « Ma chère Élisa, lui dis-je, laissons reposer cette discussion pour le moment ; nous nous en occuperons plus tard, à notre loisir ; mais je t'assure que, quel que soit le parti que nous prendrons, nous en retirerons plutôt du bien que du mal. — Ne vous tourmentez pas de cela, mon cher mari, répondit-elle ; nous prierons Dieu de nous éclairer. » Je me sentais toujours mécontent de moi-même, et je doutais fortement de mon droit à m'approprier le trésor. Enfin, un jour que je tournais et retournais les doublons dans ma main, j'y remarquai l'effigie de Charles II et la date de 1670 ; j'en conclus que le tout avait dû être déposé là au moins cinquante ou soixante ans auparavant ; qu'il ne pouvait plus exister aucun des propriétaires de ce dépôt, et que ceux qui l'avaient mis là étaient probablement des boucaniers et des pirates. « Ainsi donc, dis-je à Élisa, dans de telles circonstances, la possession est le seul titre de propriété, et je dois pour moi-même, pour vous et pour tous ceux qui nous sont alliés, essayer de conserver ce trésor et le transporter en Angleterre aussitôt qu'une occasion s'en présentera. » Élisa garda quelque temps le silence. Elle dit enfin : « Si ceux à qui appartient légitimement ce trésor sont hors d'état d'en prendre possession, assurément je ne vois pas de raison pour ne pas agir comme vous le proposez. » Cette conclusion sembla pour quelque temps avoir soulagé ma conscience d'un grand poids.

Je m'apercevais cependant que je ne travaillais plus avec la même ardeur que précédemment ; et le dimanche suivant, je confesse que nous ne nous sentîmes ni aussi pieux ni aussi résignés à la volonté de Dieu que par le passé. Le second dimanche, nos dévotions furent encore interrompues, et je fis la réflexion qu'il y

avait assurément dans le contact de l'or quelque chose qui démoralisait l'homme.

Nos scrupules sur nos droits à la propriété de l'argent que nous avions trouvé étaient mal fondés. D'après la loi sur les *trésors trouvés*, il nous appartenait aussi long-temps qu'il ne serait pas réclamé; mais la vérité est que le charme qui nous avait fait trouver un petit paradis dans cette île déserte et solitaire était rompu. L'idée de jouir des richesses que nous avions découvertes s'était emparée de nos esprits, et au moment même où des signes de prospérité nous souriaient partout. Tous nos produits végétaux étaient dans l'état le plus florissant; l'une de nos chèvres avait mis bas deux chevreaux; de nombreuses couvées de canards et de poulets grandissaient autour de nous: nous avions autant de poissons que nous pouvions en désirer; les cocotiers étaient inépuisables; mais nous ne trouvions plus aucun plaisir dans les beautés de nos sites et dans nos excursions; ils ne faisaient plus l'objet de nos remarques et de notre admiration; nous ne disions plus que nous n'aurions pu choisir de lieu plus agréable pour notre résidence permanente. Nos promenades ne nous conduisaient plus au-delà du sommet du promontoire, dans la crainte de perdre la possibilité de distinguer un vaisseau en pleine mer.

Extrait de la Relation du capitaine sir Ed. Seaward.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ALBUM.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Semaine tout entière consacrée aux bals, aux soirées, aux divertissemens, mais dans laquelle la chambre, entre deux ou trois discours plus ou moins sérieux et deux ou trois autres plus ou moins bouffons, a glissé une loi où, en écartant toute considération politique, ce qui nous avait frappés, c'était l'article qui augmentait les revenus du timbre. Nous avions l'égoïsme de croire que le ministre avait ménagé là un petit moyen de nous affranchir, nous littérature paisible et honnête, de notre part d'impôt sans trop affliger les percepteurs du budget. — Les bals masqués de l'Opéra ont été brillans ; on en parlera encore en carême. Ceux des Variétés et du Palais-Royal ont réuni aussi nombreuse affluence. — Les représentations de pièces, soit anciennes, soit nouvelles, ont eu tout le bénéfice de la circonstance. Quel bourgeois de Paris est assez malheureux pour se refuser Mlle Taglioni ou Mlle Mars dans cette semaine? Nous nous sommes donné, nous, le plaisir de revoir une seconde fois IL BRAVO. L'espace nous manque cependant pour payer notre tribut de complimens au Théâtre-Italien jusqu'à dimanche. Il est des jours où les articles de la REVUE mettent l'album sur un lit de Procuste, ou plutôt c'est ainsi que dans ces jours de gala, il est maints dîners dans lesquels les trois premiers services font tort au dessert. A dimanche donc pour signaler aussi quelques succès littéraires : celui des MÉMOIRES ET VOYAGES DE BASIL HALL, délicieux volumes où le capitaine raconte, entre autres anecdotes inédites, une partie gastronomique qu'il fit en Irlande ; — LA REINE HORTENSE EN ITALIE, volume d'un intérêt à part ; — LES SOIRÉES D'ABBOTSFORD, volume de luxe comme typographie, choix parfait de nouvelles et de tableaux de mœurs comme littérature. Nous aurions à parler encore de la traduction de CRINGLE'S LOG, journal maritime, dont nous traduisîmes un extrait il y a quelques mois ; de la suite de l'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION, de SEYMOUR ou *l'Enfant du bonheur*,

par M. Vernhes de Luze, aimable philosophe; enfin d'Un Accès de fièvre, par M. Béclar, roman de passion et non pas livre de médecine; on pourrait s'y tromper.

— L'obélisque de Louqsor. — Nous recevons une brochure très-bien faite, signée *Viator*, sur l'emplacement du grand monolithe égyptien, que l'auteur propose d'ériger au milieu de la cour du Louvre. Mais ce nouvel émule de Zoega demande davantage : il voudrait que sans aller chercher des obélisques en Égypte, nous nous missions à en tailler par douzaines dans les granits français. Viator cite un particulier de Bretagne, qui vient de s'en donner un dans sa propre carrière. Il aurait pu ajouter que le fameux obélisque d'Arles ne vient pas d'Égypte, mais d'une carrière du Dauphiné. La question est de savoir si le budget accorderait quelques petits millions à Viator pour tous ces obélisques dont il voudrait embellir nos places.

— Le chateau saint-ange de M. Viennet a paru. La préface ne tuera personne; mais c'est une boutade assez chaude contre les caricatures et les charivaris. A propos du fameux concert où l'on prétendait que des ânes étaient venus saluer le député académicien, M. Viennet, donnant un démenti épigrammatique à ses zoïles, déclare n'avoir vu et entendu braire à Estagel que des ânes à deux pieds. Voilà un démenti qui allongera quelques oreilles. Plaisanterie à part, M. Viennet a réellement mieux fait dans le Chateau Saint-Ange que dans la Tour de Montlhéry.

— me, me, adsum qui feci! — Érostrate immortalisa son nom en incendiant le temple de Diane : un monsieur a voulu immortaliser ses initiales : E. R. en sifflant Mlles Taglioni et Noblet, ou plutôt, selon lui, les claqueurs de ces dames, et en l'avouant dans une brochure imprimée chez M. Éverat. Défiez-vous d'E. R. *Cornu ferit ille, caveto!*

— Il y a une censure dramatique à Londres! La comédie de Bertrand et Raton, traduite pour Drury-Lane, a été un moment suspendue par le vice-chambellan.

— Thésée, *ou* les lois de minos, tragédie, par M. P.-J.-B. Dalban. — L'auteur est un honnête classique, prêchant par sa pièce, comme par sa préface, contre ce qu'il nomme la chute de l'art dramatique. Il appelle la législation au secours du théâtre et de la morale. Il faut lire la préface et la tragédie. L'auteur a oublié de la dédier à nos deux chambres.

— Dans la dernière livraison de la Tribune des Femmes, M. Alex. Dumas a trouvé une amazone littéraire qui défend la moralité du drame d'Angèle, et signe *Suzanne*. M. Nisard avait écrit son nouvel article avant de connaître cette apologie.

— LE VAR. — On rêve la Provence à Paris, on rêve son beau soleil, ses bois d'orangers, ses oliviers toujours verts; mais on ne connaît guère cette fille de l'Italie, moins favorisée, sous ce rapport, que l'Italie elle-même, visitée tant de fois par les Touristes, décrite par des voyageurs de tous les pays. Si donc un pauvre malade veut aller respirer durant tout un hiver cet air si doux de Hyères qui, d'accord avec les aimables soins et la science du docteur Allègre, lui rendra comme une seconde vie; si un simple curieux, à qui il n'est pas donné de grimper par-delà des Alpes, veut contempler une fois quelques-unes de ces ruines romaines qui jettent leurs grands souvenirs jusque dans notre pays; si même un savant conçoit qu'il est important de connaître la France avant la Nouvelle-Hollande ou l'Océanie, — à l'exception du beau travail de M. Toulouzan, qui ne roule que sur les Bouches du Rhône, nul guide sûr ne se présente pour éclairer sur des recherches difficiles, nul grand ouvrage n'offre sous un même coup d'œil ce qu'on attend d'une description bien faite. Heureusement sous un titre modeste, mais qui annonce qu'on ne doit pas seulement chercher dans son livre des détails arides ou positifs, M. Alphonse Denis publie en ce moment à Toulon un volume in-folio d'une belle exécution, qu'un artiste habile du pays, M. Courdouan, a enrichie de nombreuses lithographies. La PROMENADE PITTORESQUE ET STATISTIQUE DANS LE DÉPARTEMENT DU VAR est, sans contredit, le livre le mieux exécuté qui ait paru encore dans nos provinces méridionales; c'est l'œuvre d'un homme qu'une grande variété de connaissances et qu'un sentiment généreux des plus hautes questions recommandent à tout ce qui s'enquiert en ce moment de notre belle France et de ses richesses si peu connues. Dans ce livre, qui compte déjà de nombreux souscripteurs en Provence, M. Alphonse Denis aborde successivement, pour chaque localité importante, les questions d'histoire et d'archéologie, sans négliger ce qui a rapport aux études agricoles, industrielles ou manufacturières, et il aborde même les faits les moins connus de la géologie. C'est un vrai présent fait au département, nous dirions presque à la France. Trois livraisons de ce beau travail ont paru. On souscrit à Toulon, chez Canquoin, rue Neuve, n° 1, et à Paris, chez Aubert, marchand d'estampes, galerie Véro-Dodat. Prix de chaque livraison : 4 fr., et 6 fr. sur papier de Chine.

— STÉNOGRAPHIE FAYET (méthode qui a obtenu la médaille de l'Athénée des Arts), in-8°; prix : 3 francs. A Paris, au Palais-Royal, galerie d'Orléans, n° 33, chez Ledoyen.

L'auteur donne des leçons, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 15 bis.

LES GAUCHOS.

§ 1er.

Il y a trois ans que je fis la connaissance d'un jeune Anglais, nommé Reginald, qui, à la mort de son père, ayant hérité d'une fortune considérable dans l'Amérique du Sud, était occupé à visiter et estimer ses diverses propriétés. Il vint dans ce but passer quelques semaines à la Havane, où réside mon père, qui avait été en relation de commerce avec le sien. Reginald avait une véritable passion pour la mer, et ce fut dans quelques excursions de plaisir que nous fîmes aux îles voisines que nous devînmes intimes amis. J'aimais en lui son caractère noble, enthousiaste, méprisant le danger, le recherchant même; ce qui lui eût donné un air de don Quichotte, s'il n'avait été doué par la nature d'une figure agréable et d'une force athlétique.

Entre plusieurs traits de son intrépidité, je n'en raconterai qu'un. Notre schooner marchait contre le vent au large du cap Tiburon; nous nous entretenions tous les deux, Reginald et moi, dans la cabine, lorsqu'un matelot entra, ôta son chapeau, et nous apprit qu'un de ses camarades, qui était monté au mât pour risser une voile, venait de signaler une embarcation de pirates qui s'avançait sur nous. Reginald se mit à siffler joyeusement et courut sur le pont.

Nous avions encore toutes les chances en notre faveur si nous voulions virer de bord et nous réfugier à Hispaniola : mais ce n'était pas le compte de Reginald. « Mes braves, dit-il à l'équipage, j'espère que vous n'aurez pas peur de voir passer quelques nègres à demi nus; quant à moi, je voudrais les saluer avec notre *Long-Thomas.* » C'était le nom de notre pierrier.

Notre équipage se composait de quatre Anglais, d'un Écossais, d'un Hollandais et de quatre nègres. Les Anglais firent entendre trois acclamations; l'Écossais, tout aussi résolu, se permit de dire : Il serait plus prudent de filer; mais je ne bouderai pas. Le Hollandais fit passer sa chique d'une joue à l'autre et remonta ses pantalons sans mot dire; les nègres seuls tremblaient comme s'ils sentaient déjà les coutelas des pirates leur ouvrir la gorge; mais une large ration de grog et la menace de les jeter à l'eau leur firent faire contre mauvaise fortune bon cœur, et chacun fut bientôt à son poste. Par l'ordre de Reginald, nous couvrîmes d'une toile à prélat le pierrier du schooner, qui, dissimulé sous ce *tablier,* avait dans le ventre sa bonne charge de mitraille. Quand les pirates furent en vue, Reginald prit un porte-voix et leur cria de vouloir bien prendre le large; les pirates, qui ne s'attendaient pas à notre chaude réception, répondirent par un grand éclat de rire que le vent nous apporta aussi distinctement que s'ils étaient déjà bord à bord. Un moment après, ils nous envoyèrent une première fusillade; la plupart de leurs balles tombèrent dans l'eau; une seule enleva un des rayons de la barre et alla se loger dans le mât. « C'est à une carabine espagnole que nous devons celle-là, dit le timonier, et c'est le vieux nègre que je vois ricaner là-bas qui a tiré. — Patience, nous allons leur rendre bientôt leur politesse, dit Reginald. — Si vous voulez me confier votre fusil, reprit le timonier, je pourrai toujours leur expédier un petit à-compte. » Reginald tendait le fusil au timonier lorsqu'une nouvelle balle vint casser le bras de celui-ci, et au même moment nous vîmes se détacher du rivage deux ou trois embarcations qui étaient restées jusque-là en embuscade à l'abri du feuillage pendant des cocotiers et d'autres arbres.

Reginald montra alors son caractère. « Prenez la barre, » me dit-il, et lorsque j'eus remplacé le pauvre timonier blessé, mon ami, visant le vieux nègre que nous entendions encore rire de son exploit, vengea amplement le schooner et le timonier.

« Allons maintenant, dit Reginald, à la manœuvre, mes braves! » Quand les pirates ne furent plus qu'à la distance de quelques coups de rames, mon ami, d'une main aussi ferme que s'il eût signé une invitation à dîner, découvrit le pierrier, prit une mèche allumée, fit un signe, et le charpentier, d'un coup de hache, fit sauter le rebord de la galerie qui masquait *le museau de bronze* du *Long-Thomas*. Il y eut un moment de confusion parmi les pirates. Je crois voir encore l'effroi se peindre sur ces atroces visages, je crois entendre leurs imprécations, le bruit de leurs rames et de leurs câbles lorsqu'ils essayèrent de nous échapper. Cependant Reginald, avec un admirable sang-froid, soufflait sur la mèche pour en faire tomber la cendre; l'instant d'après il plia un genou et mit feu : le fracas fut horrible, il y eut encore un horrible cri; la barque tourbillonna un instant et disparut submergée. Une bonne brise nous éloigna en quelques minutes de l'horrible spectacle qu'offraient ces débris fumans et ces malheureux mutilés surnageant encore et appelant au secours. Le lendemain nous entrâmes à San-Yago pour y débarquer notre blessé et le faire soigner.

Peu de temps après cette aventure, Reginald ayant chargé une pacotille de draps rouges, de mors et d'éperons, etc., sur un navire espagnol qui faisait voile pour Buénos-Ayres, se détermina soudainement à s'embarquer lui-même, afin d'aller, dit-il, « galoper à travers les Pampas, et voir comment les Indiens de ces contrées montent à cheval. » Il persuada à mon père de me permettre de l'accompagner, et après une charmante et courte navigation, nous nous trouvâmes un matin à l'ancre dans le « Rio de la Plata », ayant devant nous le dôme de la cathédrale et les toits de Buénos-Ayres qui s'élèvent au-dessus de la bordure nue et sans arbres qu'on ne peut trop appeler le rivage de ce vaste fleuve.

Parmi les personnes à qui Reginald portait des lettres de recommandation, était un riche et vieux marchand espagnol, remarquable, comme tous ses compatriotes, par son hospitalité courtoise, mais qui avait perdu dans le commerce des étrangers et les habitudes commerciales une grande partie de l'emphase et de l'orgueil solennel qui caractérisent également les Espagnols.

Dès les premières visites, il parut se prévenir pour mon ami, et il ne se passait pas de jour que nous n'allassions nous reposer pendant quelques heures dans sa maison; mais ce n'était pas parce que son balcon était le plus frais, parce que son *patio* était le mieux abrité contre l'ardeur du midi, ou parce que son salon recevait les premières brises de la Plata; encore moins était-ce la perfection de ses éternels dîners, le bouquet de son bordeaux exquis, ou la piquante mousse de son champagne qui attirait Reginald à *la casa* de don José-Maria Echivera : — le marchand espagnol avait une fille unique appelée Luisa, et un cavalier aussi enthousiaste que mon ami n'avait pu voir impunément tant d'innocence réunie à tant de fraîcheur et de grâce.

Du moment que j'entendis Reginald lui dire : « *A los pies de usted, señora* », je vis qu'il était épris de son incomparable beauté, car il était impossible qu'une jeune señorita aussi séduisante fît une impression passagère. Elle n'avait que *seize printemps*, comme on compte l'âge en poésie; mais seize printemps de l'Amérique du Sud développent une taille et une physionomie de jeune Espagnole un peu plus complétement que seize printemps de la froide Europe. Doña Luisa avait déjà reçu de la nature cet œil noir et mélancolique où semble sommeiller le feu de l'amour, ces formes arrondies et cette grâce voluptueuse de la femme faite, tandis que son âge et sa vie solitaire laissaient à ses manières ce charme et cette naïveté qui, chez les Espagnoles du moins, n'appartiennent qu'à l'enfance. Le naturel et la facile élégance de ses gestes et de ses mouvemens semblaient (pour me servir encore d'une phrase de poète) le langage muet de l'ame; et cette admiration que je cherche à exprimer ici n'était pas moins vive quand vous connaissiez doña Luisa depuis quelque temps, non qu'elle fût

plus *instruite*, non qu'elle eût plus de *talens* que ses belles compatriotes qui se bornent en général à savoir lire et écrire. Une belle Espagnole a-t-elle besoin de ce que nous appelons des talens? Ses yeux ne sont-ils pas une langue universelle? N'a-t-elle pas le don de vous dire les plus belles choses du monde sans seulement ouvrir la bouche, avec le simple jeu de son éventail et de ses doigts? La musique? Il n'en est aucune qui pourrait rendre ce qu'il y avait de magie dans l'accent avec lequel doña Luisa prononçait les mots les plus ordinaires de la conversation? Remarquez que moi qui en parle ainsi, je n'en étais pas amoureux; jugez de ce qui se passait dans l'ame de Reginald quand il la voyait traverser le *patio* pour venir à sa rencontre.

Par suite des lois absurdes de la douane dans les colonies de l'Amérique du Sud, les marchandises de Reginald, quoique embarquées sur un navire de Buénos-Ayres et consignées à don José lui-même, furent saisies comme appartenant à un étranger, et nous nous trouvâmes exposés à l'accusation d'avoir voulu frauder le fisc. Il fallut toutes les protections de don José pour nous empêcher d'être traduits comme contrebandiers, ce qui nécessita de fréquentes conférences entre mon ami et le marchand espagnol. Il paraît que Reginald traitait avec lui deux affaires ensemble; car, au bout d'un mois, il m'annonça, tout transporté de joie, qu'il avait non-seulement reconquis sa cargaison sur le gouvernement de Buénos-Ayres, mais encore qu'il avait obtenu de don José la promesse de devenir son gendre « avant un mois. »

« Adieu donc notre excursion chez les gauchos, lui dis-je.

— Non, non, me répondit Reginald, avant d'abdiquer ma liberté dans les mains de ma Luisa, je veux en jouir une dernière fois en voyageur aventureux; je veux aller voir galoper les Indiens à travers leurs plaines, vivre de bœuf et d'eau, dormir sur ma selle, gravir les sommets et franchir les torrens des Cordillières, enfin jeter un regard du haut des Andes sur les vastes flots de l'Océan Pacifique. Je viens même de me procurer une permission à cet effet, de sorte que si vous voulez m'accompagner, nous partirons sous peu de jours. »

Je consentis avec plaisir, et nous commençâmes les préparatifs de notre excursion en montant le plus souvent possible à cheval pour nous habituer à la fatigue de rester en selle des jours entiers et de galoper pendant des cent cinquante milles à travers les Pampas.

Un soir après cette conversation Reginald se promenait dans l'Alméida avec le vieux marchand et sa fille, lorsqu'ils furent rencontrés par un gaucho des plaines. Cet homme était ivre, et en passant il coudoya rudement doña Luisa. S'imaginant que c'était une insulte volontaire, Reginald asséna à ce drôle un coup de poing qui l'étendit par terre. En un clin d'œil le gaucho se releva, tira de sa botte en peau de cheval son long couteau, et fondit sur Reginald en s'écriant : « Ah! vous voulez le couteau, señor! » Mon ami ne s'attendait pas à cette attaque, et il fut heureux que don José eût la présence d'esprit d'écarter le bras de l'assassin avec sa canne. Le gaucho jeta un regard terrible sur ce nouvel assaillant, et fit mine de le punir de son intervention courageuse en lui enfonçant sa lame dans le cœur; mais il s'arrêta tout à coup, puis, d'une voix rauque et haletante, comme un homme qui lutte contre sa propre fureur, il dit : « Don José, vous êtes le fils de votre père; voici la seconde fois que j'épargne votre sang; mais le coup que je frapperai n'en sera que plus violent, parce qu'il atteindra invisible. Souvenez-vous de Léonardo, et que ce jeune fat s'en souvienne aussi. Adieu, señors. » A ces mots, ôtant son chapeau avec la politesse scrupuleuse d'un Espagnol, il s'éloigna d'un air calme, s'enveloppant d'un morceau de drap rouge, et traversa dédaigneusement les rangs de la foule qui s'entr'ouvrit à son passage, tandis que Reginald s'occupait de rappeler les sens de doña Luisa évanouie.

Ce ne fut que lorsque don José, sa fille et Reginald rentrèrent chez le marchand où je les attendais que j'appris cette aventure. Comme j'exprimai ma surprise sur la conduite du gaucho, don José nous donna, à ce sujet, les détails suivans :

« Les gauchos répandus sur les vastes revers des Pampas, qui gagnent leur vie au métier d'attraper des chevaux sauvages pour les

ROYAL TIMBRE

dompter, et en égorgeant les bestiaux de la plaine pour en vendre la peau et la graisse, sont, plusieurs d'entre eux du moins, descendus des meilleures familles d'Espagne, leurs ancêtres ayant été réduits à ce genre de vie par la misère, l'inconduite et les pertes au jeu, ou victimes de condamnations capitales et bannis au nom de la politique. Ainsi leur orgueil et leur susceptibilité sur le point d'honneur s'expliquent souvent par le sentiment de leur origine noble, comme on peut attribuer à leur existence de proscrits et à leurs habitudes de sauvage indépendance ce mélange de férocité, de vengeance implacable et de courtoisie hospitalière, qui sont aussi les attributs caractéristiques de cette singulière race.

« Quelle qu'en soit la cause, au reste, il n'est rien de plus ordinaire que de trouver un gaucho des Pampas alternativement le plus fier, le plus poli, le plus implacable et le plus hospitalier des hommes, selon les circonstances. Le gaucho aura soif du sang; mais il n'est jamais perfide : il vous coupera peut-être la gorge pour un dollar; mais il mourra plutôt que de vous laisser dépouiller d'un liard tant que vous dormirez sous son toit; faisant métier des plus vils emplois de la vie civilisée, il conserve toute la dignité, ou s'il le faut, toute la hauteur d'un grand d'Espagne, et quoiqu'il puisse sans scrupule, lorsqu'il écume la plaine, armé de son *lasso*, vous enlever de votre selle et vider vos poches, entrez dans sa hutte, prononcez-y seulement : *Buenos dias señor*, il vous répondra : *Soy todo suyo*, » Je suis à vous; » et son hospitalité sera la traduction littérale de cette simple phrase de courtoisie.

— » Ce caractère général des gauchos, dit Reginald, souffre sans doute des exceptions, et s'il m'explique le mélange de rage et de politesse qu'a fait voir à votre égard l'individu qui nous a attaqués aujourd'hui, excusez ma curiosité, mon cher señor, mais il me semble qu'il y avait quelque chose de plus dans la conduite de ce furieux et dans les mots pleins de mystère qu'il vous a adressés.

— » En vérité, reprit don José, j'hésitais à tout vous dire, parce que cette explication m'entraîne à vous révéler des secrets de famille; mais, continua-t-il avec un geste qui nous ferma la bouche,

en voyant que nous allions l'interrompre discrètement, je dois vous avouer que la vue de ce gaucho m'a rappelé des traits qui m'étaient familiers dans mon jeune âge et que je n'avais revus depuis que glacés par la mort. Aussi, frappé de cette coïncidence, il m'a semblé un moment que j'avais devant moi un fantôme, et je suis resté interdit lorsqu'il a prononcé le nom de ce frère... auquel il ressemblait si étrangement.

— « Votre frère ! nous écriâmes-nous en même temps, Reginald et moi.

— « L'histoire est courte, reprit don José avec l'air d'un homme qui se résigne à une explication pénible.—Avant de se marier, mon père aimait une jeune señora dont il avait eu un fils nommé Léonardo de Pelasga, d'après sa mère. Par un malheureux arrangement, cet enfant fut élevé avec moi dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de quinze à seize ans, époque où éclata son caractère violent et farouche. Un jour, ma mère lui ayant fait une réprimande qu'il reçut fort mal, elle eut elle-même l'imprudence de lui répliquer avec colère et de le traiter de *bâtard*. J'étais assis près de là, et je vis pâlir Léonardo, qui sembla dévorer son affront en silence; puis tout à coup, venant à moi, il tira de sa ceinture un couteau dont il était armé : « Señora, dit-il, le bâtard, le voici, et soyez assurée que c'est le sang de mon père qui m'empêche de plonger cette lame dans le cœur de cet enfant. »

» Ma mère perdit connaissance à cette scène. « Prenez soin de votre mère, me dit Léonardo, » qui sortit et ne reparut plus dans la maison; mais avant de partir, il avait forcé le bureau de mon père et y avait pris cent dollars, en laissant son reçu de cette somme. Nous n'entendîmes plus parler de lui que deux ans après, lorsqu'un jeune homme à l'air farouche entra à cheval dans le *patio* de la maison, et jeta un sac de dollars dans le comptoir, en disant : « C'est de la part de Léonardo. »

» Long-temps après, mon père étant mort, j'allai visiter une propriété située du côté des montagnes, et je m'étais mis en route dans une voiture publique qui fut attaquée par une troupe de bandits. Ces misérables nous firent descendre et coucher à plat ventre

sur la route, pendant qu'ils fouillaient nos malles. Un d'entre eux, et c'était le chef, qui examinait les papiers de mon porte-manteau, s'écria tout à coup : *Echivera!* En entendant mon nom, je levai la tête et reconnus mon frère. Le hasard fit qu'au même instant cinq à six balles sifflèrent à mon oreille, et je vis tomber le bandit à la renverse. C'était un corps de troupes qui, posté dans la Sierra, survenait à notre secours. Il s'ensuivit une courte fusillade qui dispersa les voleurs; mais ils emportèrent le corps de leur chef. Sans doute ils l'ensevelirent dans les rochers de la Sierra. Cependant, si je ne l'avais vu tomber sans vie sur la grande route, il y a quinze ans, je croirais l'avoir revu dans l'Alméida de Buénos-Ayres. Mais, señor, continua don José en s'adressant à Reginald, renoncez, croyez-moi, à vos excursions aux Pampas. Un gaucho n'oublie et ne pardonne jamais un coup; tout au plus si vous serez en sûreté ici dans une ville; mais dans les plaines l'homme de ce soir pourrait fort bien se mettre sur vos traces, comme un limier, jusqu'à ce qu'il vous eût fait payer cher votre imprudence. »

Un enthousiaste comme mon ami ne pouvait ainsi être détourné par la peur de ses projets d'aventure. Il traita les menaces du gaucho de propos d'homme ivre, et persista dans son désir de visiter les Pampas. Cependant la veille même de notre départ, une circonstance prouva que don José nous donnait un sage conseil. Nous avions passé la soirée chez lui. Doña Luisa, sans avoir appris la musique, chantait fort agréablement; elle nous avait vivement attendris, ce jour-là, par une romance plaintive, qu'on disait avoir été composée par Fernand Pizarre, dans la prison où il vécut vingt-sept ans. Il fallut cependant sécher nos larmes et prendre congé. A peine franchissions-nous la porte du *patio* que Reginald se sentit enlacé dans le nœud d'un *lasso* (1), et il tomba par terre. Fort heureusement qu'il eut la présence d'esprit de tirer son cou-

(1) Le *lasso* des Américains du Sud se compose de lanières tressées adoucies avec de la graisse, et avec un nœud coulant à l'une des extrémités. Rien n'égale l'adresse avec laquelle ils jettent ce nœud coulant sur l'objet dont ils veulent s'emparer.

teau de sa poche, de l'ouvrir et de couper les courroies. Deux hommes qui cherchaient à l'entraîner tombèrent alors contre le mur par suite de la cessation soudaine de la résistance que leur apportait le poids du corps. Mais avant que Reginald fût relevé, les deux hommes étaient partis.

Il était impossible de ne pas soupçonner le gaucho de ce guet-apens. Cependant Reginald ne voulut pas raconter ce qui venait de nous arriver, de peur d'être encore détourné du voyage que nous allions entreprendre; mais le lendemain matin, avant de nous mettre en route, il écrivit un dernier mot d'adieu à son futur beau-père pour lui recommander, sans autre explication, de prendre garde à lui s'il sortait après le soleil couché.

Dans l'après-midi du jour de notre départ, nous étions à cent mille de Buénos-Ayres, à une halte où il y avait une très-bonne auberge (*posada*), et où l'on domptait la plupart des chevaux sauvages qu'on envoyait à la côte. Plusieurs gauchos allaient et venaient aux environs du *corral* (1), et quelques jeunes gens de Buénos-Ayres faisaient cercle autour d'un beau et vigoureux cheval qui venait d'être enlevé au troupeau. Un de ces jeunes gens, qui désirait l'acheter, offrait une bonne récompense au gaucho qui voudrait le monter; mais telle était l'impétuosité sauvage de l'animal, il avait résisté avec tant de force à ceux qui l'avaient attaché avec leurs lassos, que personne ne voulait risquer l'essai. Enfin un vieux gaucho, à barbe grise, à l'œil de serpent, tendit la main, reçut la somme offerte, sangla soigneusement sa selle sur le dos du cheval, le brida, donna un coup d'œil à ses longs éperons, dit qu'on pouvait s'écarter, s'élança sur le bouillant quadrupède, et partit comme un éclair. Au même moment Reginald me touchait le coude et me disait : « Pardieu! c'est *lui;* il est déjà sur nos traces. »

Je m'expliquai alors pourquoi cet homme, que j'avais déjà remarqué, nous suivait depuis quelque temps, en nous adressant des

(1) Espèce d'enclos circulaire de trente à quarante toises de diamètre où l'on met les animaux qu'on destine à la boucherie ou à la selle. Dans les Pampas, le *corral* est à cent ou à cinquante pas de la hutte du gaucho.

regards furtifs. — Je m'abstins de répondre, réfléchissant à part moi sur ce que nous aurions à faire quand le drôle reviendrait de sa course périlleuse.

Après avoir galopé une seule fois sous un gaucho, le cheval le plus sauvage se trouve dompté et n'a plus guère besoin du manége. Ordinairement, le gaucho fait parcourir au cheval un cercle de trois ou quatre milles en diamètre, et les vastes plaines de l'Amérique du Sud facilitent singulièrement cette courte éducation, qui est bien faite pour étonner les écuyers d'Europe. Mais cette fois ce fut en vain que nous attendîmes le retour du cheval et du cavalier. Ils furent bientôt hors de la vue des meilleurs yeux qui renoncèrent à suivre les plis flottans que le *poncho* rouge du gaucho traçait sur le fond bleu de l'horizon.

Pendant que nous étions à nous étonner de cette circonstance, la nuit, qui survient avec une soudaineté surprenante dans ces latitudes, força tous les spectateurs de rentrer dans la posada.

Si nous avions été moins intéressés aux mouvemens du gaucho, Reginald et moi, nous aurions pu nous amuser des diverses expressions de la surprise générale. Aucun gaucho ne connaissait ou ne voulait connaître le fugitif. « Ce devait être, disaient-ils, quelque chasseur de la région des trèfles (1), et ils ne l'avaient pas rencontré encore jusqu'à ce jour près de la côte. Du reste, ils s'indignaient de sa mauvaise foi, et ils offraient en dédommagement à l'acheteur tout autre cheval qu'il voudrait choisir dans le corral. Les jeunes gens de Buénos-Ayres, qui avaient prétendu d'abord que les gauchos étaient les complices du voleur, finirent par se mettre d'accord autour d'une table, où l'eau-de-vie ne fut pas épargnée; toute la nuit leurs chants, leur bruyante orgie, nous privèrent du sommeil.

Nous nous levâmes en conséquence très-peu reposés; mais en

(1) Les vastes plaines entre Buénos-Ayres et les Cordillières peuvent se diviser en trois régions : la première, celle qui est plus près de l'Atlantique, est couverte de trèfles et de chardons pendant une partie de l'année; la seconde, de longues herbes; la troisième, qui s'étend au pied des Cordillières, e t une forêt de petits arbres et de taillis.

remarquant le visage de mon ami, je ne pus m'empêcher de croire que quelque chose de plus que la privation de sommeil avait effacé la couleur de ses joues et éteint le feu habituel de ses regards. Il m'avoua lui-même qu'un pressentiment funeste s'était emparé de lui. Je voulus en vain l'en distraire en lui parlant de ses projets à venir; je ne fis qu'augmenter sa tristesse. Je lui proposai alors de retourner à Buénos-Ayres; il s'y refusa : je pensai moi-même que l'agitation d'une course à franc étrier dans les déserts pourrait seule lui rendre son énergie morale, et je pressai le départ. Déjà nos *péons* ou guides, conduisant devant eux nos chevaux de relai, étaient en chemin pour la première station.

Notre voyage amena les petits incidens d'usage : nous fîmes deux ou trois chutes dans les *biscacheros* (1); nous nous donnâmes maladroitement des coups à la tête avec les *boules* des gauchos, et deux soirs de suite il nous fallut nous passer de souper.

En général, nous faisions plus de cent milles par jour, sans cesse au galop, changeant huit ou dix fois de cheval. La nuit venue, nous découpions quelques tranches d'une énorme pièce de bœuf rôtie au moyen d'une broche de fer plantée en terre, ou, pour régal extraordinaire, nous dévorions une volaille cuite à la manière des Bohémiens. Après avoir avalé par-dessus un bon coup de vin, nous nous couchions dans une hutte, ou plus ordinairement en plein air, la tête appuyée sur notre selle, en guise d'oreiller, avec le ciel étoilé pour dais de lit.

Lorsque nous fûmes au pied des Cordillières, nous quittâmes nos chevaux pour prendre des mules, et après avoir franchi les Andes par une route qui réunissait les périls des torrens, des précipices et des voleurs, nous arrivâmes enfin à Sant-Iago du Chili.

(1) Les *biscacheros* sont les trous et les galeries souterraines qu'une espèce d'arctomys creuse à la manière des lapins. Les *boules* sont trois sphéroïdes de cuivre que le gaucho fait tourner autour de sa tête pour les lancer aux oiseaux, au buffle, au cheval, au gama ou au lion. Depuis son enfance le gaucho s'exerce à manier le *lasso* et les *boules*, voilà pourquoi ce sont des armes si redoutables dans ses mains. Ces boules lui suffisent pour arrêter l'oiseau dans son vol comme pour abattre le taureau le plus vigoureux.

Pendant ce voyage si plein de distractions, Reginald ne retrouva ni son enthousiasme ni sa vivacité habituelle : une seule fois il parut avoir secoué la triste fascination dont il était devenu la proie. Ce fut lorsque les vapeurs des régions basses du Chili venant à disparaître comme un nuage d'Opéra, nous découvrîmes du sommet des Andes les vagues immenses de la mer Pacifique dorées par les premiers rayons du jour; je me souviens qu'à ce spectacle Reginald transporté exprima son admiration par une apostrophe à Vasco Nuñez de Balboa, le premier Européen qui aperçut ce sublime océan. Je crus qu'à la fin le charme était rompu, et que mon ami redeviendrait lui-même; mais il retomba bientôt dans sa préoccupation désolante, et il l'expliquait en disant qu'il sentait en lui la conviction que ses jours étaient comptés, ou du moins les jours de son bonheur en cette vie. « J'espère, ajoutait-il, braver le danger en homme lorsque je le verrai face à face; mais mon irrésolution morale est aussi naturelle dans les ténèbres qui m'enveloppent que le serait l'incertitude de mes pas si je marchais la nuit à tâtons sur le bord d'un précipice. »

Il était impossible de combattre cette maladie imaginaire où se mêlaient les vagues craintes que le sort de doña Luisa inspirait aussi à Reginald. Il s'était laissé gagner par une sorte de *fatalisme* pratique : son indifférence pour tout ce qui pourrait lui arriver jusqu'au jour où s'accomplirait son destin livrait cette ame, naguère si intrépide, à ma direction; et pour ne pas lui accorder de repos, pensant toujours qu'une excitation extraordinaire pourrait encore l'arracher à son accablement, à peine arrivés aux Andes, je décidai que nous retournerions à travers les Pampas avec la même rapidité.

Dans cette seconde course, on nous menaça plus d'une fois d'une embuscade d'Indiens ennemis : nos guides nous entretenaient de la férocité de ces sauvages, qui, montés sur les meilleurs chevaux et eux-mêmes étant les meilleurs cavaliers du monde, ne laissaient d'autres traces de leur passage que des ruines et des flots de sang. Malheur au voyageur qui les rencontrait : ils ne faisaient pas de prisonniers, ils étaient impitoyables ! Combien de fois un petit

nombre de ces Indiens, qui ne voyaient dans les Espagnols que les usurpateurs du sol de l'Amérique, étaient venus, avec leurs lances de dix-huit pieds de long, fondre sur les huttes des gauchos, égorgeant les hommes, les femmes vieilles ou laides, et enlevant les jeunes au fond des Pampas! Nos guides nous en racontèrent tant que nous nous accoutumâmes à ces récits, et nous les considérions comme des exagérations de la peur. Quand nous fûmes à trois cents milles de Buénos-Ayres sans avoir aperçu un seul sauvage, nous étions tentés de croire que nos guides avaient voulu s'amuser de notre crédulité.

Encore trois jours et notre voyage était à son terme. Je galopais à quelques milles en avant de Reginald et de nos compagnons lorsqu'une autruche traversa la route à peu de distance, et, emporté par l'instinct de la chasse, je m'élançai seul à sa poursuite. J'avais acquis un commencement d'adresse à manier le lasso, et ayant un cheval d'une vitesse peu commune je me croyais assuré de ma proie. Il n'est peut-être aucune chasse plus intéressante que celle où je me précipitais : chaque minute on dévore un mille de l'espace, et le superbe gibier, qu'on ne perd pas de vue, excite de plus en plus votre ardeur. J'avais jeté plusieurs fois inutilement le lasso, et je ne pouvais renoncer à le jeter encore lorsque mon cheval s'abattit avec moi dans un biscachero, et me froissa cruellement tout le corps. Par bonheur je ne lâchai pas la bride, mais je restai long-temps sans pouvoir me relever, étendu sur le dos, et croyant apercevoir je ne sais combien d'objets fantastiques qui remplissaient l'atmosphère. Enfin, quand mes souffrances se calmèrent, je me remis lentement en selle et conduisis au pas ma monture du côté où je me figurais qu'était la route; mais je réfléchis qu'ayant poursuivi l'autruche dans une course presqu'à angles droits relativement à la côte il me serait difficile de rejoindre mes compagnons. D'ailleurs plus d'une heure s'était écoulée depuis que je les avais perdus, et mon cheval haletait de manière à me prouver qu'il commençait à avoir besoin de repos.

J'étais seul au milieu d'un désert, avec l'alternative de chercher ma route jusqu'à la nuit, ou de mourir de faim et de soif.... Une

bande de ces Indiens dont les cruautés avaient fourni un texte si riche aux récits de nos guides aurait été la bien venue pour moi dans une solitude aussi effrayante.

Souvent, en me représentant l'horrible genre de mort qui m'attendait, je me mettais à enfoncer, par un mouvement convulsif, mes éperons dans les flancs de ma monture; mais le gémissement de la pauvre bête et l'angoisse que causait l'accélération de son pas à mes membres contusionnés me forçaient de le ralentir de nouveau. En peu de temps ma soif devint si intolérable que je me décidai à ouvrir une veine au cou de mon cheval pour me désaltérer avec son sang. Je savais bien que le meilleur moyen d'apaiser la fièvre qui me consumait eût été de me saigner moi-même, mais je craignais de m'évanouir au milieu de l'opération, ou de n'avoir pas la force d'arrêter la saignée. Je cherchai donc une lancette que j'avais sur moi, et j'allais mettre pied à terre lorsque, jetant un dernier regard de désespoir alentour, j'aperçus un troupeau de bœufs sauvages, et ce fut avec une joie inexprimable que, lorsque le nuage de poussière qu'ils soulevaient se fut dissipé, je reconnus un cavalier dans la même direction. Je voulus crier, mais ma faible voix se perdit dans la plaine. Alors je déchargeai un de mes pistolets. Au bruit de l'explosion, le cavalier tourna la tête et fit galoper son cheval de mon côté. Je rechargeai mon arme, dégageai mon coutelas de sa gaîne, et me préparai à la défense si, au lieu d'appeler du secours, j'avais par hasard attiré un ennemi; car je me souvins qu'un gaucho, m'avait-on dit, ne se fait pas scrupule de dépouiller un étranger qu'il rencontre seul, et de l'égorger s'il refuse de lui livrer ses éperons et sa bride. Mes craintes étaient mal fondées. Le cavalier se trouva être un jeune gaucho de onze à douze ans qui vint à moi en s'écriant : *Dios meo! que es esto?* Mon Dieu! qu'est-ce? Je lui expliquai ma mésaventure et le suppliai de me conduire à sa demeure. Il y consentit, et d'abord, détachant une corne de vache qu'il portait en bandoulière et qui contenait de l'eau, il m'en fit avaler une gorgée... Jamais je n'oublierai le plaisir avec lequel je rafraîchis mes lèvres brûlantes. Il tira ensuite un morceau de bœuf fumé d'un sac pendu à

ses arçons, et m'en offrit quelques bouchées qui ranimèrent mes forces épuisées par une longue abstinence. Enfin, ayant rempli tous les devoirs de l'hospitalité, l'enfant me dit de reprendre courage pour arriver jusqu'à sa hutte, située à quelques milles au sud. Il prit les devans en agitant son lasso autour de sa tête, et laissant flotter son poncho comme une bannière; mais il revenait de temps en temps à moi et me répétait : *Alegrarse, alegrarse, señor, vamos, vamos!* Allons, allons, du courage, monsieur.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Souvenirs de la révolution et de l'empire.

JOURS DE PROSCRIPTION.

§ 1er.

Il est bien convenu qu'un homme qui écrit ses Mémoires ne peut se dispenser de parler de lui, et je ne m'en excuserai plus. Je suppose que mon lecteur est tout disposé dès l'abord à ne chercher dans ces pages, empreintes d'une individualité monotone, que ce qui s'y trouve réellement, la rêverie d'un solitaire qui s'amuse à reconstruire pour lui-même l'épopée bourgeoise de sa vie, parce que le passé, gracieux, le dédommage du présent; austère, lui rend le présent tolérable. La jeunesse de l'homme, en dépit de toutes les épreuves qui l'ont tourmentée, revit à son imagination avec un charme incomparable, parce qu'elle le ramène par la pensée à la conscience de sa force, à l'ivresse de ses plaisirs, à l'impression de ses angoisses elles-mêmes, qui deviennent un sujet de triomphe et de joie quand on leur a survécu. Les événemens accomplis ne nous appartiennent pas plus que les événemens qui ne seront jamais, et cependant cette féerie éteinte amuse le souvenir, comme l'idée d'un beau rêve dont on s'occupe long-

temps. Ce qui n'est plus nous, ce qui ne sera jamais nous, c'est la même chose; ce n'est rien, si ce n'est une énigme puérile dont nous avons trouvé le mot, un roman émouvant dont nous avons franchi les péripéties et lu les dernières pages, un château en Espagne démoli dont nous avions fourni les matériaux, et dont il ne reste que des ruines; heureux insensé qui le rebâtit, non pour l'habiter, Dieu l'en garde! mais pour le revoir une fois encore! Comment cette opération de la gloire s'émancipe jusqu'à sortir des formes intimes et secrètes du monologue pour usurper celles d'un livre? voilà la question. Le jour où j'ennuierai un peu trop mon patient auditoire, elle ne sera pas résolue à mon avantage.

En annonçant sous un titre qui en résume assez bien la matière quelques feuillets de mon journal de jeune homme, je n'ai pas prétendu tirer un grand avantage individuel d'une position malheureusement fort générale au temps où j'ai vécu. Sauf quelques hommes d'exception dont j'admire beaucoup plus l'adresse que le caractère, et qui ont présidé, par un singulier privilége, aux proscriptions de tous les régimes, tout le monde a été proscrit en France dans la large acception qu'on attache à ce mot. Il n'y a fils de bonne maison, si obscur et si peu offensif qu'on le suppose, qui n'ait passé quelques jours sous les verroux du guichet, ou qui n'ait été couru pendant quelques semaines comme une bête fauve par les limiers de la police et de la gendarmerie. Si quelque étrange révolution faisait disparaître subitement jusqu'aux derniers vestiges de l'état civil, du greffe de nos mairies, on pourrait s'en consoler; on le retrouverait presque tout entier dans les écrous de nos prisons. C'est un fait tout naturel et que je constate sans aigreur. Les gouvernemens ont le droit de se défendre comme ils en ont le pouvoir, et le mieux qu'il soit permis d'attendre d'eux, c'est qu'ils usent de cette double faculté pour leur conservation, avec un peu de mansuétude, jusqu'au moment toujours promis et toujours attendu en vain où il surgira de nos orageux essais une forme politique propre à concilier définitivement les suffrages universels. Je n'oserais pas répondre que ce fût aujourd'hui, ni pour demain, ni pour quelques lunes encore par-delà; mais ce sera

certainement pour l'ère utopique qui nous est promise depuis quarante-cinq ans par le *libéralisme* et par la perfectibilité.

Un grand avantage des proscriptions actuelles sur les proscriptions sourdes et muettes de l'empire, c'est qu'elles tolèrent du moins les débats d'une publicité centradictoire et processive dans laquelle l'autorité n'a pas souvent le rôle le plus facile et le plus brillant. On sait au juste maintenant ce que pèsent les chaînes d'un prisonnier, et ce que l'eudiomètre a décidé de la salubrité de son cachot. On nous enlevait alors à nos familles sans leur laisser le nom de la prison taciturne vers laquelle elles devaient tourner leurs yeux à l'heure de la prière. On nous transférait capricieusement de quartiers en quartiers, de pays en pays, pour dérober nos traces à l'amitié, et pour ne pas nous donner le temps de captiver, à force de douceur et de résignation, la compassion d'un vieux cerbère apprivoisé par le malheur. On fusillait sous nos barreaux, sans autre forme de procès, les quatre matelots bretons, mes pauvres camarades de chambrée; on assassinait officiellement, sur un bateau de l'île aux Cygnes, mon ami Raoul de Saint-Vincent; on réduisait mon ami Christoval à se couper la gorge avec son rasoir; et le journal n'en savait rien, et la commission de la liberté individuelle touchait régulièrement ses splendides honoraires, cela va sans dire; et le sénat conservateur conservait soigneusement l'arbitraire inviolable. L'innocence n'avait pas l'expectative du jugement; la vanité ne trouvait pas à se consoler par l'attrait du bruit, ni l'héroïsme par l'espérance de la gloire. Aussi l'opposition était rare et méticuleuse. Il y avait bien de quoi.

Chose extraordinaire! trois généraux audacieux ont failli changer la face du monde, et tous trois sortaient d'un fond de basse-fosse où le monde les avait oubliés : le Corse Boccheïambe, qui alla mourir à la plaine de Grenelle avec Mallet, Lahorie et Guidal, gémissait depuis dix ans au secret, et il y était arrivé de loin, par une nuit obscure, dans une charrette close. Le peuple disait, en se pressant sur son passage : « Qu'a donc celui-ci à regarder autour de lui? » Hélas! le malheureux regardait les rues et les maisons de Paris, car il ne les avait jamais vues.

Il fallait que le sentiment de ces cruautés fût resté bien profondément imprimé dans le cœur de nos édiles pour qu'ils s'avisassent de traduire malignement Napoléon au jugement de la postérité; dans l'ajustement grotesque de cette malencontreuse effigie qu'ils ont arborée comme un épouvantail au sommet de la colonne. Ma mémoire de *proscrit* n'est pas si vindicative. Je le déclare avec sincérité. A cela près de quelques petites miévretés impériales qui rappellent les oubliettes de Ruel, l'*oreille* de Denys et le taureau de Phalaris, Napoléon avait du beau, du grand, du sublime; jamais homme historique n'en eut peut-être davantage; et le beau, le grand, le sublime sont au-dessus de la caricature. L'ironie est de mauvais goût dans les monumens, et Pascal a dit avant moi que les plaisanteries poussées à bout annonçaient un méchant caractère.

Il n'est donc personne, pour revenir à mon sujet, qui ne sache quelque chose du genre de vie dont je prétends raconter quelques incidens, et c'est la seule raison qui puisse relever aux yeux du lecteur la faible importance de mes historiettes, en les appropriant à ses plus intimes souvenirs. Il est si naturel de prendre intérêt aux peines qu'on a éprouvées soi-même! A qui apprendrai-je que c'était dans ma jeunesse une grande question que de savoir ce qui valait le mieux de la prison ou de la fuite, et ce qu'il y avait de plus difficile à supporter d'une résidence maussade entre des murs infranchissables, ou d'un vagabondage misérable à travers les champs et les bois? J'ai goûté bien long-temps de tous les deux, et je suis en état de prouver que l'une et l'autre de ces positions, généralement peu enviées, ont leurs agrémens relatifs qui sont capables de faire pencher la balance dans les mains les plus impartiales. En prison, le courage individuel est soutenu par la communauté du malheur, par l'émulation de la patience, par les douceurs de l'entretien qui dissipent tous les ennuis, par les sollicitudes de l'amitié qui charment tous les chagrins. En pleine campagne vous avez l'air, et l'espace, et la liberté, la fierté d'une indépendance qui se maintient par sa propre force contre la force du pouvoir, la vanité rieuse d'une adresse qui déjoue toutes les poursuites, l'attente d'un accueil fraternel dans la hutte enfumée

du bûcheron, ou la voiture nomade du berger; la variété des chances et des événemens qui se renouvellent tous les jours, et au besoin l'espoir d'une généreuse défense. Il n'en est pas moins vrai que cette alternative est encore en litige au moment où je parle; et moi-même combien de fois n'ai-je pas désiré sous les verrous d'être exposé tout nu sur un rocher battu des vagues, à la face du ciel et à la merci de l'intempérie des saisons? Combien de fois n'ai-je pas désiré dans les forêts l'abri rassurant d'un cachot humide et frais où je trouverais du moins un peu de pain pour apaiser ma faim, un peu de paille pour reposer mon sommeil? Les hommes ne se contentent jamais.

Un grand ressort de l'énergie des jeunes gens contre tous les accidens qui menacent la fortune errante des proscrits, c'est cette vitalité surabondante qui s'augmente par l'exercice, et même par la fatigue et les privations, cet enthousiasme de tête et de cœur qui trouve un nouvel aliment dans tous les objets nouveaux, et pour lequel tout devient volupté. Il n'y a guère de jour où je ne me rappelle quelque chose de pareil, et entre autres cette matinée de printemps si rigoureusement commencée où j'échappai à deux gendarmes en franchissant un ruisseau de douze pieds de largeur vers lequel je feignais de me pencher pour boire, et puis en me tapissant subtilement dan un champ de blé déjà grand, où je ne doutais pas que l'on me cherchât long-temps, pendant que je parcourais à quatre un long sillon clair et creux dont les épis ne pouvaient me trahir par leurs ondulations. Après cela venaient d'heureux ravins, des haies épaisses, mais incapables de m'arrêter, des murs de clôture élevés, mais dont un premier élan me faisait atteindre le sommet aux deux mains, dont un second élan laissait le revers derrière moi; une côte ardue enfin couronnée de bois touffus, et qui m'aurait certainement paru insurmontable si je n'avais été au-dessus quand j'en fis la réflexion. J'étais à un quart de lieue alors, mais je n'avais pas fourni une course de vingt toises sans être assuré de ma délivrance; car ce n'était pas moi, c'était la terre qui fuyait, qui disparaissait sous mes pas, et qui emportait je ne sais où mes ennemis immobiles. Dites-moi pourquoi

il y a dans la jeunesse des momens de puissance physique et morale, d'exaltation et de force où les détroits de la mer et les aiguilles des Alpes ne seraient pas comptés pour un obstacle, des heures magiques où l'on fait tout ce que l'on veut. Cela est étrange! Retiré derrière un vieil arbre, je jetai les yeux sur la route qui se déroulait comme un ruban blanc dans la plaine, et où j'eus le plaisir de reconnaître mes quatre animaux, bêtes et gens, qui piétinaient ridiculement sur place, ni plus ni moins que s'ils avaient été enfermés dans le cercle de Popilius, et qui tenaient leurs yeux tournés dans une direction tout opposée à celle que j'avais prise. Réflexions faites, et ils y mirent le temps, ils me donnèrent la satisfaction de la suivre au grand galop, et je les vis bientôt se perdre dans un tourbillon de poussière. Comme ma capture fortuite n'était pas connue de leurs chefs, et que la tête écervelée d'un écolier turbulent n'était pas digne d'être mise à prix, je me flatte qu'ils n'eurent à regretter dans cette mémorable affaire qu'une promenade inutile et une charge de pistolet.

C'est dans de pareils momens que la liberté s'estime à sa véritable valeur. Avec quelle plénitude je jouissais de ma vie et du droit d'en disposer! Je n'aurais pas marché avec plus d'orgueil dans les vastes campagnes qui s'ouvraient devant moi, si elles m'avaient appartenu en toute propriété. Eh! ne m'appartenaient-elles pas? Après trois heures d'un trajet rapide qui laissaient plus de six lieues entre le point du départ et celui du repos, je descendis comme par enchantement dans une petite vallée circulaire qui reposait au fond d'un amphithéâtre de collines boisées, et qui étalait à plaisir aux deux côtés d'une jolie rivière le luxe odorant de sa végétation en fleurs. C'était la vallée de Courlans, la plus gracieuse du Jura, et peut-être du monde entier. J'en ai du moins jugé ainsi ce jour-là, et un autre jour encore. Oh! que la lumière était pleine et riante sur ce beau tapis de verdure! Comme elle dormait limpide sur le cours des eaux égales, et comme aux moindres pentes elle s'éparpillait en mailles de feu entre les rochers qui lui avaient livré un passage! Tout vivait, tout respirait autour de moi, et comme moi, la jeunesse, le plaisir et la liberté. Il n'y

avait pas une plante qui ne portât un bouquet épanoui comme pour une fête, et le peintre le plus coquet n'aurait pas mieux réglé leur merveilleux assortiment. C'étaient des salicaires violettes à grappes flottantes, des angéliques ombragées de blancs parasols, des lampettes aux longs pétales rosés dont le limbe était découpé comme un ruban, des renoncules à la coupe d'or glacée d'un vif émail, des leucanthèmes aux rayons d'argent, des brises aux balles suspendues en grelots, et qui, selon le caprice d'un air doux, baissaient et relevaient tour à tour leurs fronts mobiles frappés de reflets soyeux. On aurait dit, aux bruits qui descendaient des bois, qui couraient à travers les arbustes, et qui mouraient sous les herbes, que la nature entière était en œuvre de création. Mes insectes chéris ne manquaient pas plus à cette solennité que si elle avait été faite pour moi : pendant que mes regards étaient fixés avec attendrissement sur une touffe d'ancolies qui penchait tristement ses corolles superbes comme autant de diadèmes chargés de grenats syriens, je vis s'y abattre une volée de ces brillans *céramb iques* à la robe d'un rouge de pourpre qui n'habitent dans tout l'est de la France que cette unique région, sur une zone étroite de quatre ou cinq lieues de longueur. Jamais la magnifique *lamie de Kaelher* ne s'était offerte à mes yeux, et je l'appelai par un cri d'enthousiasme et d'admiration semblable à celui qu'Adam dut proférer dans le paradis terrestre quand il désigna sous des noms véritables toutes les créatures du Seigneur. — Et comme Adam j'étais seul, sans remords, sans haines, sans soucis de l'avenir, car toutes les mauvaises fortunes du proscrit étaient sorties de ma mémoire. Fier de mon indépendance, de ma force, de mon bonheur, de cette libre possession de l'univers dont s'emparait ma pensée, je n'aurais pas échangé cette joie incertaine, exhalée entre deux périls, contre l'empire assuré du monde. Ma tête bouillonnait d'une ivresse de poète que je n'ai pas retrouvée depuis, mon cœur éclatait de volupté. Tout à coup mes paupières s'inondèrent de larmes, et je tombai à genoux. « O mon Dieu ! m'écriai-je, que la nature est belle ! que vous êtes grand dans vos ouvrages, et que vous êtes bon dans les consolations que vous prodiguez aux

malheureux ! O mon Dieu, si j'ai assez vécu pour vous connaître et pour vous adorer, retirez mon ame à vous, je vous en prie ! mon faible corps ne peut plus la contenir. » Puis j'achevai de me coucher parmi ces fleurs, car je ne me suis jamais cru plus près d'être exaucé. Je murmurai en défaillant le nom de mes parens, de ma sœur, de Clémentine que je fuyais parce qu'elle l'avait voulu, et tout sentiment m'échappa. La seule idée qui me reste de cette extase, c'est qu'elle m'a fait sentir plus de félicités inexprimables que tout le reste de ma vie.

Mais on se tromperait étrangement si l'on pensait qu'il en arrivât souvent ainsi. Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis celui-là que cette exaltation si pure et si expansive avait fait place aux angoisses les plus amères. J'étais traqué par six gendarmes dans les grangeages d'un bon paysan plein d'énergie et de dévouement, qui n'avait toutefois d'autre gîte à me donner que celui qu'il me conviendrait de fouir dans son grenier, sous les fourrages nouvellement récoltés. Il est difficile de se faire une juste idée de l'incommodité de ce séjour quand on n'a pas subi l'enivrement de son arome étourdissant et l'ardeur de sa température effervescente. Je fus cependant condamné, sous peine de capture, et peut-être de mort, à y passer trente-six heures d'anxiétés physiques et morales, de douloureux sommeil et de fatigant repos, qui ne peuvent se mesurer en aucune manière d'après les divisions communes du temps. C'était un supplice assidu et sans répit que le cauchemar m'a rendu plus d'une fois dans mes songes, et que Dante a oublié dans l'énumération des peines de l'enfer, une torture à laquelle il ne manque rien de celles des damnés, pas même je ne sais quelle durée fictive de l'éternité. J'avais senti de temps en temps s'alléger mon affreux fardeau, mais son poids était aussitôt remplacé par un autre, par le groupe lourd et mouvant des soldats qui me broyaient de leurs talons de fer sous le peu qui restait de ma molle et flexible toiture, en sondant profondément le foin de la pointe de leurs sabres. J'avais été atteint deux fois à la même jambe ; un troisième coup m'avait mis à nu, en glissant, le tendon extérieur des doigts de la main droite, que je

tenais soulevée sur mon visage pour aspirer avec effort cet air brûlant et empoisonné qui entretenait si péniblement ma triste existence. Si l'obscurité qui régnait dans cette crypte de misère et de désespoir avait permis qu'en les retirant ils regardassent leurs armes au tranchant de la lame, le sang dont elle était baignée m'aurait infailliblement trahi; mais, sûrs de n'avoir pas été avertis par un gémissement, par un cri, ou par une convulsion, qu'un homme caché se mourait sous leurs pieds, ils la remirent tranquillement dans le fourreau, et s'éloignèrent sans insister davantage. Le foin qui recommençait à s'accumuler sur moi par charges énormes me fit comprendre deux choses : la première, que j'étais sauvé d'un genre de mort; et la seconde, que je ne pouvais échapper à l'autre; car chaque brassée d'herbes qui venait peser sur la masse dont j'étais accablé interceptait de plus en plus ma respiration haletante. En effet, quand les cavaliers, alarmés par l'approche d'un orage qui s'avançait rapidement, eurent enjambé leurs montures et repris à toute hâte le chemin de leurs quartiers, quand mes respectables hôtes furent parvenus à dégager mon corps gisant de son intolérable prison, je n'avais conservé qu'autant de connaissance qu'il en faut pour désespérer de la reprendre tout entière. Cependant le peu de signes d'existence que je donnais encore leur arracha des exclamations de joie. Les pauvres gens pensaient ne retrouver là qu'un cadavre.

Je fus rappelé à la vie par tous les soins que la bienveillance et l'humanité peuvent enseigner, et mes blessures, plus effrayantes à la vue que sérieuses en réalité, n'exigèrent qu'un pansement fort simple. — Mais c'était peu d'être délivré : il fallait fuir de nouveau; il fallait fuir toujours. Il fallait profiter avec empressement de cette heure formidable où toutes les cataractes du ciel venaient de s'ouvrir, pour gagner un autre asile, car les perquisitions ne manqueraient pas d'être reprises la nuit suivante. Il fallait surtout éviter la grand'route et les sentiers battus, pour me soustraire à la poursuite obstinée d'un gendarme plus persistant et mieux avisé que les autres qui avait continué à parcourir le pays sur un rayon peu étendu, et qui circonvenait en quelques minutes

de course précipitée tous les environs de la métairie. J'avais précisément ce jour-là pour point de direction une petite auberge isolée située à une portée de fusil de Sellières, et tenue alors par un homme de cœur, patriote de la vieille roche, et fort affidé à nos intérêts politiques. J'y avais mandé à minuit le plus exact et le plus zélé de mes émissaires accoutumés, personnage adroit, rusé, imperturbable, exercé par vocation ou par infortune à toutes sortes de méchans métiers, et sur lequel je ne concevais cependant aucune défiance, parce que je le savais aussi impassiblement fidèle à sa parole pour une action honnête et loyale que s'il s'était agi d'une mauvaise. Aucune infraction de sa part à l'instruction reçue n'aurait changé mon opinion sur son compte. Elle m'eût prouvé seulement qu'il était prisonnier ou qu'il était mort. C'est dans le lieu dont je viens de parler qu'Hippolyte Bonin devait me rendre mes *dépêches*, c'est-à-dire quelques nouvelles de mes parens désolés, quelques renseignemens sur la destinée de mes amis fugitifs, et, plus que tout cela dans la situation où je me trouvais, l'autorisation impatiemment désirée de renoncer à des tentatives déjouées par les événemens, et de quitter un poste qui n'était plus tenable pour aller embrasser dans la Suisse catholique l'étroite observance des solitaires de la Trappe, car je n'avais plus d'autre espérance et ne formais plus d'autres vœux.

Le trajet de la métairie à Sellières n'était pas de plus de deux lieues à vol d'oiseau; je n'en étais séparé que par une plaine profonde, encaissée de tous les côtés, et assez régulière au regard, que je savais n'être traversée par aucune rivière ni interrompue par aucun autre obstacle difficile à vaincre. Il était huit heures du soir. L'orage errant n'occupait pas tout le ciel; le soleil couchant frappait la montagne de Toulouse d'un rayon horizontal qui devait éclairer quelque temps encore son sommet, et c'est non loin de sa base que la petite ville de Sellières groupe ses rues mal percées et ses maisons mal bâties. Dans tous les cas, j'étais certain de ne pas perdre de vue la montagne et son noir clocher à la lueur des éclairs; car la tempête durait toujours, et, selon toute apparence, elle redoublait d'horreur et de fracas. Je ne me souviens pas au-

jourd'hui, après tant d'années et tant de voyages dans des régions renommées par leurs ouragans et leurs météores, d'en avoir jamais vu de plus effrayante. Un enfant qui me précédait, à l'endroit où j'étais obligé de couper le grand chemin, m'annonça, par un signe convenu entre nous, que le gendarme inquisiteur ne paraissait point. J'y passai en courant, et je m'enfonçai dans la vallée, sous les torrens d'une pluie battante qui m'avait déjà pénétré de part en part.

La première partie du voyage ne m'embarrassait pas beaucoup, et je m'y engageai avec d'autant plus d'assurance qu'au bout d'une demi-heure l'orage avait tout-à-fait cessé. Le ciel à moitié éclairci, l'air entièrement apaisé, promettaient une nuit sereine, et les dernières lueurs du jour qui s'éteignait découpaient si nettement à l'horizon l'église aérienne qu'on aurait cru pouvoir y toucher de la main; mais je ne parvins pas sans inquiétude aux bas-fonds de la plaine. Tous les versans du circuit l'inondaient de larges cascades. Il n'y avait pas un sillon penchant qui ne fût devenu le lit d'un ruisseau, pas un ravin qui ne donnât passage à une chute rugissante, et toutes ces eaux en tumulte qui hurlaient derrière moi allaient s'épandre à leur aise sur le lit uni des prairies, ou dormir immobiles dans les creux. Long-temps je louvoyai avec assez de patience les baies innombrables qui s'opposaient à mon passage, et qui, pendant que je marchais, repoussaient de plus en plus leur limite éloignée; le retour au sens opposé ne m'avait fait franchir qu'une flaque étroite, et les toises me coûtaient des lieues. Je résolus de prendre ma traversée pour ce qu'elle était, pour une véritable expédition nautique, et je souris même à l'idée de me noyer le soir dans des plaines chargées quelques jours auparavant de ces jolies herbacées dans lesquelles j'avais failli étouffer le matin. Je cherchai seulement à m'assurer au gué des inégalités du sol que le niveau de l'eau me dissimulait, et à conserver avec soin les hauteurs, la moindre méprise étant de conséquence pour un conspirateur incomplet qui ne savait pas nager. Je dus faire ainsi beaucoup de chemin, car la montagne qui me tenait lieu de pôle se rapprochait toujours. J'en fis assez du moins pour m'enhardir jus-

qu'à la témérité, ne déviant jamais de mon but d'un seul pas qu'autant que l'élément usurpateur dépassait un peu ma ceinture; et alors, explorant du bout du pied avec précaution mon hydrographie incertaine pour reprendre un poste plus avantageux. Je n'avais, hélas! pas pensé à me munir d'une autre sonde pour cette navigation mémorable à laquelle il faut convenir que je n'étais pas préparé. Il arriva cependant une fois que mes calculs me servirent mal. Soit qu'en tendant sans cesse aux points les plus élevés de l'espace parcouru, je me fusse exhaussé peu à peu au revers d'une propriété garnie de fossés, soit par toute autre cause qu'expliqueraient aussi naturellement les accidens du terrain, je sombrai subitement jusqu'à la hauteur des épaules, et, pour comble de disgrâce, ma sonde inutile ne trouva de fond autour de moi à aucune des portées du compas. Mon parti fut bientôt pris, car il m'était imposé par une nécessité peu équivoque. A mes côtés il n'y avait que la mort, une mort sans éclat et sans poésie, que j'ai pu décrire, comme on voit, avec quelque vérité de couleur, dans *le Peintre de Saltzbourg*, naïve contr'épreuve de mes tristes aventures de jeune homme. J'avais au contraire l'espérance bien fondée de voir diminuer peu à peu les eaux qui m'entouraient, car j'avais observé depuis quelque temps que je suivais une pente peu sensible à la vérité, mais dont leur courant marquait bien la déclivité. Les corps légers enlevés par l'inondation, et qui nageaient à la surface, descendaient dans la direction même de mon aventureux voyage; et comme l'orage n'avait pas été long, j'en conclus assez logiquement que les bouches multipliées de ce fleuve fortuit des tempêtes ne tarderaient pas à tarir. Au même instant la lune se dégagea des derniers nuages, plus resplendissante que jamais, et la vallée présenta un des tableaux les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer, surtout pour le malheureux personnage accessoire qui occupait dans sa vaste composition une place si incommode. Ce n'était plus qu'un lac immense jonché de noirs îlots, et sur lequel des arbres clairsemés, sans tiges apparentes, balançaient çà et là leurs rameaux échevelés, comme des plantes aquatiques; mais je ne pensai guère à le peindre pour la postérité dans le goût de cette belle image

qu'Apelle suspendit aux rivages de Neptune, et à le plier aux règles de ce langage nombreux et mesuré que mes idées revêtaient si facilement alors. Je sentais trop dans ce moment-là que la verve de mon âge d'inspiration et d'enthousiasme ne résistait pas aux impressions du froid que je commençais à éprouver dans toute sa rigueur, surtout aux parties de mon corps qui étaient successivement abandonnées par les eaux, et ma muse grelottante n'aspirait plus qu'à un endroit où sécher ses ailes. Cette sensation m'annonçait pourtant que mes conjectures étaient en bon train de se réaliser. Plusieurs heures s'étaient écoulées dans cette position, et une partie du torrent avec elles. Une espèce de promontoire qui m'avoisinait, de manière que je pouvais y atteindre de la main, venait de se découvrir auprès de moi. Je m'y cramponnai avec toute la vigueur que prête à une grande énergie de muscles et de volonté une résolution dont on fait dépendre le salut de sa vie, et, les doigts profondément fixés dans ses anfractuosités les plus résistantes, je m'y transportai d'un élan, mais en laissant mes souliers incrustés dans le sol bourbeux sur lequel je pesais depuis si longtemps, comme Empédocle ses pantoufles au bord du cratère. Je ne fus pas tenté de plonger pour les reprendre, quoiqu'ils fussent presque neufs, et que je ne m'en connusse pas une autre paire à moins de vingt lieues à la ronde. Heureusement mon promontoire apparent était bien autre chose, ma foi, qu'un de ces promontoires vulgaires qui vont briser leur pointe émoussée contre les flots d'un abîme; c'était un isthme parfaitement conditionné qui unissait les terres submergées aux terres solides, et des deux côtés duquel les eaux se séparaient d'un commun accord pour descendre et se perdre je ne sais où. Je le suivis intrépidement à pieds nus, attaquant sans m'émouvoir les saillies incisives et brutales qui se multipliaient sous mes pas, et imprimant à chacune des traces fort visibles de ma pérégrination nocturne, pour l'instruction et l'usage de ceux qui seraient tentés d'en retrouver l'itinéraire. Déjà l'appareil improvisé de mes blessures avait cédé à l'action permanente de l'humidité; mon sang coulait en abondance de toutes les issues que le sabre lui avait ouvertes, et une faiblesse croissante, un

vague étourdissement, un frisson universel qui parcourait convulsivement tous mes membres transis, me menaçaient de n'arriver jamais quand j'arrivai enfin. O bonheur! c'était la maison indiquée, et je ne pouvais pas m'y méprendre. Je m'appuyai contre la porte, je frappai, je gémis, je criai, je parlai peut-être. Elle s'ouvrit à la lueur d'une lampe, et se referma aussitôt. Je conçus facilement cet accueil inhospitalier. Dans mon état, je ne pouvais que faire horreur ou pitié, et j'avais fait horreur.

Une voix rigoureuse partie de l'intérieur me prévint charitablement qu'à la moindre marque d'obstination je serais salué d'un coup de fusil chargé à balles. Misérable que j'étais, et tout dépourvu alors du libre exercice de mes facultés morales, qui pourra le croire? comme un homme heureux de vivre, j'eus peur d'un coup de fusil. Je longeai la muraille en tâtonnant et en y lithographiant d'espace en espace l'empreinte de ma main sanglante. Je passai de là, en redoublant d'efforts, aux clôtures prolongées des attenances, des jardins, des vergers, des vignes, des champs; et quand les clôtures manquèrent tout-à-fait, je tombai sur une butte de pierres amassées sans doute pour les continuer. Deux heures sonnaient à Sellières.

J'en étais là, livré à une espèce d'anéantissement qui suspendait jusqu'à mes douleurs, quand je fus tiré de cette langueur morne et semblable au mauvais sommeil d'un malade par les refrains d'une chanson joyeuse. Je me rappelai confusément que ce jour-là devait être un dimanche, et je compris, sans m'en soucier davantage, que ce bruit annonçait le retour de quelque grivois atardé qui sortait du cabaret. Seulement je me rangeai avec un peu plus de précaution sur ma rude couchette, pour ne pas mettre d'empêchement à son passage. Ce mouvement me décela, et le jeune homme, s'approchant de moi, s'abaissa doucement à mon oreille, et me frappa l'épaule d'un petit coup d'avertissement :

« Holà hé! bonhomme, me dit-il, d'où êtes-vous, qu'on vous y mène? Ce n'est pas raison, parce que vous avez peut-être bu un verre de trop, mon cher camarade, pour qu'on vous laisse coucher à la lune sur un tas de pierres comme un chien mouillé. L'air

qui sort de terre n'est pas bon à la santé quand il a plu chaud, c'est connu. Il faut convenir, comme dit ma mère, que le vin est un mauvais maître; mais le bon Dieu est pour tout le monde, et les amis sont toujours là. »

Je soulevai ma tête aussi bien que je pus vers ce digne garçon, je le remerciai, et je lui racontai en peu de mots ce qu'il m'était permis de raconter sans imprudence de mon voyage et de mes accidens, parce que j'avais fort à cœur qu'il n'emportât pas la fausse opinion qu'il s'était faite de moi. Il pouvait, en effet, me rencontrer le lendemain dans la rue, quand je serais tombé entre les mains des gendarmes, comme cela paraissait inévitable, et sa charité me faisait attacher du prix à son estime.

« Oh! oh! reprit-il, c'est une autre affaire, et je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir pris pour un ivrogne, puisque vous n'êtes, sauf le respect que je vous dois, qu'un vagabond honnête. C'est tout de même étonnant, à moins que vous ne soyez déserteur... ou peut-être un de ces bourgeois qui se font chasser comme des renards dans toutes les broussailles du Jura, pour les affaires du prince de Conti... Mais assez parler; taisez-vous, ma langue, ça ne nous regarde pas! Ce qui me regarde, en qualité de chrétien, c'est de vous faire coucher quelque part un peu à l'aise, et si le lit d'un pauvre ouvrier?... »

Il s'arrêta sur ces mots, de manière à leur donner le sens d'une question modeste.

« Un lit! m'écriai-je, non, non, monsieur! une petite place dans votre chambre, une planche pour me reposer, un coin pour me tapir! rien, rien, qu'un endroit écarté où je puisse me déshabiller, me réchauffer et dormir. Ma vie dépend de vous.

— Dans ce cas-là, vous pouvez être tranquille, continua le jeune homme en pliant les genoux pour se mettre à ma hauteur; jetez bravement vos bras autour de mon cou, et laissez-vous aller comme un enfant. Quoique petit, j'ai le jarret et les reins assez forts pour vous porter tout d'un trait jusqu'à Mantry, et nous n'avons que deux pas.

— Encore une fois non, mon cher ami, répondis-je en me levant

avec une peine horrible, que je parvins cependant à lui dissimuler, et en m'affermissant de tout mon pouvoir sur mes pieds meurtris et déchirés. Je vous prierais seulement de me prêter d'ici là un bras scourable, si je ne craignais de mouiller vos habits...

— Laissez donc, dit-il en liant fortement autour de mon corps le bras que je cherchais, et en m'enlevant à demi; mes habits en verront bien d'autres! — O mon Dieu! que vous avez froid! »

Nous arrivâmes enfin dans sa chambre. Il était temps pour moi. Je l'embrassai en pleurant de reconnaissance, et je m'étendis avec une sorte de volupté sur le plancher sec, pendant qu'il allumait une bourrée. Quelques momens après, mes membres se reposèrent dans un lit, et je ne tardai pas à y être saisi d'un sommeil fiévreux qui m'enleva tout souvenir du passé. Je ne m'aperçus qu'à mon réveil que j'avais dormi seul, tandis que mon hôte passait les dernières heures de la nuit sur une chaise. Il ne me laissa pas le temps de m'en plaindre. Il venait de faire la revue de sa garde-robe pour y choisir ce qui convenait le mieux à remplacer quelques-uns de mes vêtemens hors de service, et il étalait devant moi toutes ces humbles richesses avec un sentiment évident de satisfaction; car il n'y avait certainement rien de plus propre et de plus élégant à Sellières dans les nippes d'un compagnon. Cependant je le vis tourner sur ses beaux souliers neufs un regard presque honteux. C'était sans doute la pièce la plus essentielle de mon ajustement, et la disproportion était trop forte pour qu'il fût possible de penser à en faire usage.

« Encore, murmura-t-il entre ses dents, si cela s'était trouvé un samedi! le dimanche matin, poursuivit-il très-bas, l'ouvrier est en fonds..... mais le dimanche soir!..... ah! bien oui! le dimanche soir!..... »

Il rougit jusqu'au blanc des yeux, introduisit inutilement sa main sous l'empeigne pour l'élargir, tira inutilement le quartier à lui pour l'alonger jusqu'à faire éclater la couture, et jeta les souliers de dépit.

Je pénétrais son touchant embarras. Je fouillai dans la poche de mon pantalon, et j'en ramenai une petite bourse de maroquin fort

légère, mais que sa pesanteur spécifique, si peu de chose qu'elle fût, avait pourtant maintenue à fond dans mon naufrage. Elle contenait quatre louis doubles, trésor encore énorme et presque extravagant pour un homme que son genre de vie éloigne de toutes les occasions de dépense et met à la merci de la charité. J'en laissai retomber deux dans la bourse; et, plaçant le reste dans la main de mon hôte : « Rendez-moi un dernier service, lui dis-je. Il me faut en effet des souliers ferrés et de la plus grande mesure; mes bas de laine ont aussi grand besoin d'être renouvelés ; je me passerai d'autre chose, car je ne suis pas accoutumé aux douceurs de l'aisance, et je n'aurai plus qu'à vous faire de tendres adieux, en priant le ciel de permettre que je vous revoie dans des jours plus favorables.

— Bon! répondit-il en souriant et en s'efforçant de me faire reprendre une de mes pièces d'or, monsieur ne sait pas ce que valent des bas de laine et des souliers ferrés. J'aurai plus des deux tiers d'un seul de ces doubles louis à lui rendre.

— Non pas, s'il vous plaît, repris-je en repoussant sa main; car vous ne me refuserez pas de conserver le surplus pour vous réjouir en mémoire de moi, pendant deux ou trois dimanches. Vous savez que ces plaisirs innocens et naturels vous portent quelquefois bonheur; ils peuvent vous fournir encore l'occasion d'une action généreuse.

— Fi donc! répliqua le jeune homme en jetant la pièce sur mon lit. Où seraient le plaisir et l'honneur d'obliger petitement son prochain, si cela rapportait de l'argent? Ce serait bien plutôt à moi de vous épargner cette dépense, et je n'y manquerais pas si..... si ce n'avait été hier dimanche »

Je n'insistai plus. Il sortait pour aller faire ces petites acquisitions et pour se mettre à la recherche de Bonin, qui devait m'attendre encore. Je le rappelai comme il faisait passer la clef à l'extérieur, afin de me renfermer pendant son absence.

« Quand on a eu le bonheur d'acquérir un ami tel que vous, lui dis-je avec une grande effusion de cœur, on serait bien ingrat si l'on s'exposait à en être séparé sans se ménager le moyen de le

retrouver un jour. Vous ne m'avez appris ni votre nom ni votre état.

— Oh! mon état; c'est pour n'en pas finir : charpentier, menuisier, maçon, couvreur, vitrier, badigeonneur, tout ce qui concerne le bâtiment, généralement quelconque, excepté le ferrement. On fait de tout pour vivre, dans les petits endroits; encore a-t-on quelquefois bien du mal. Pour ce qui est de mon nom, il est aisé à retenir, et on n'en trouve pas beaucoup : je m'appelle Amour de Dieu.

— Amour de Dieu! m'écrai-je en tressaillant, comme si j'avais reconnu dans ce bon jeune homme un symbole vivant de la protection du ciel. Amour de Dieu? dites-vous; mais ce n'est pas là un nom.

— Cela est possiblement vrai, répondit-il en riant. Mon père contait souvent que c'était comme une récompense que les honnêtes gens du pays avaient donnée à ses anciens, et il ajoutait en me caressant, quand j'étais petit, que je prospérerais toujours tant que j'aurais mon nom devant les yeux. Pauvre cher homme! le Seigneur veuille avoir son ame avec lui! »

En achevant ces paroles, Amour de Dieu sortit pour tout de bon. Une demi-heure après, mes commissions étaient faites.

Je sais bien que ces récits, dans lesquels je me complais trop long-temps peut-être, sont loin d'offrir l'intérêt pathétique et le mouvement passionné qu'on cherche aujourd'hui dans les moindres compositions littéraires; mais si on considère que je les tire pièce à pièce d'un journal tout-à-fait intime, qui ne fut jamais écrit pour le public, on me saura probablement quelque gré de n'avoir point aspiré à relever la naïveté de mes impressions par des épisodes factices, que mon imagination n'aurait pas été en peine de broder sur un canevas plus simple encore. C'est précisément parce que les faits très-vulgaires que je raconte ne valaient pas la peine d'être inventés qu'ils peuvent éveiller dans l'ame d'un lecteur accoutumé à se contenter d'émotions douces et vraies un peu de cette sympathie affectueuse qui se fortifie par la confiance, et je préfère beaucoup ce genre de succès au vain plaisir d'étonner l'esprit par d'in-

ROYAL TIMBRE

génieux mensonges. La fiction n'a pas un mot, pas un nom à réclamer dans ces pages sincères; et si vous passez jamais à Sellières, mon ami Amour de Dieu pourra vous en confirmer l'exactitude, en tout ce qui ne touchera pas d'une manière trop immédiate aux secrets de sa modestie. Je ne doute pas qu'il n'y vive encore aujourd'hui et pour de longues années. C'est du moins une garantie presque infaillible de longévité que l'habitude des bonnes œuvres et le calme d'un cœur satisfait de lui-même. Les bienveillans ne vieillissent presque pas. Hélas! ils ne devraient pas mourir!

Hippolyte Bonin s'était trouvé au rendez-vous; mais il n'arriva près de moi qu'à la nuit tombée, parce qu'il avait lieu de soupçonner qu'on surveillait ses démarches et de craindre par conséquent que sa visite ne décelât ma retraite. Les lettres dont il était chargé pour moi contenaient la solution de tous mes doutes; elles étaient fort développées et fort explicatives. J'étais enfin affranchi des devoirs d'une mission devenue plus périlleuse encore depuis qu'elle était devenue inutile. Mon père me pressait de quitter la France, et m'autorisait même à embrasser la vie solitaire, à laquelle je me croyais appelé, pourvu que je ne m'y engageasse point par des vœux. Quant à mes amis de dévouement et de misère, quelques-uns m'avaient déjà devancé à l'étranger; d'autres étaient prisonniers dans des forteresses qui rendaient rarement leur proie. Un d'eux s'était brûlé la cervelle. Clémentine n'avait pas été vue; mais on parlait pour elle d'un projet de mariage qui paraissait sur le point de s'accomplir. Mon cœur était trop malade pour pouvoir se soulager par des larmes. J'éprouvais un invincible besoin de rentrer hardiment dans mes périls pour me distraire de mes chagrins. Je demandai à Bonin s'il savait quelque moyen de me faire parvenir avant le jour, sans suivre aucune route pratiquée, à ce point des hauteurs de Poligny d'où l'on découvre si distinctement la chaîne éblouissante des Alpes helvétiques, parce que je me croyais assuré de gagner de là facilement les frontières de la Suisse. Il me répondit par je ne sais quelle affirmation ricanneuse qui lui était particulière et qui couvrait toujours d'une apparence de gaieté sardonique ses résolutions les plus téméraires. Je le savais d'avance

Hippolyte Bonin ne m'aurait pas répondu autrement si je lui avais demandé de me conduire sur le chemin de l'enfer.

Je me remis à sa garde sans balancer davantage ; j'embrassai Amour de Dieu, et nous partîmes.

Le ciel était très-pur, et la lune l'illuminait, comme elle l'avait fait un moment la veille, de la plus pure clarté ; mais nous parcourions des bois épais et sombres, où elle ne se montrait à nos yeux que de distance en distance, dans quelques rares clairières.

Quoique la conversation de Bonin ne manquât ni de solidité ni d'agrément, et j'en dirai peut-être ailleurs la raison, j'avais peu de relations nécessaires qui m'inspirassent plus de répugnance. Son scepticisme railleur, qui s'exerçait à plaisir sur toutes les pensées tendres et généreuses de l'homme, avait souvent froissé mon ame dans ses plus tendres mouvemens. Je marchais donc en rêvant à travers l'étroite avenue qu'il m'ouvrait dans le fourré, en me demandant par quelle combinaison imprévue d'événemens la nuit qui commençait alors pourrait enchérir sur la précédente en angoisses et en terreurs. Je ne sais pourquoi cette idée me poursuivait avec une obstination irrésistible, si ce n'est sans doute parce qu'elle m'était envoyée comme un pressentiment ; mais avant d'en venir à cette partie de mon récit, qui est plus singulière et plus animée que le reste, il faudrait parler de Bonin, il faudrait le peindre, et la hideuse et tragique importance qui s'est attachée à son nom dans le pays où il a vécu m'en impose en quelque sorte l'obligation. Cependant ce chapitre, déjà si long et d'ailleurs si vide pour ceux qui ne m'ont point aimé, ne m'en laisse plus le temps. Le lecteur et moi nous sommes également pressés de finir ; et puis je n'ai plus ce privilége de résistance élastique qui me permettait de me délasser des souffrances de la veille dans les souffrances du lendemain. Ces agitations convulsives, premier élément de ma vie, me coûtent plus de peine à décrire aujourd'hui qu'elles ne m'en coûtaient autrefois à supporter, et je recule avec dégoût devant la nécessité d'achever une histoire qui a perdu le peu d'intérêt qu'elle pouvait offrir en perdant son actualité. Ce qui était assez vif et assez poignant alors d'impressions communes à tous conserve à peine main-

ROYAL TIMBRE SEINE

tenant, pour soutenir l'attention, le pâle reflet d'un souvenir qui s'évanouit. Je ne me dissimule pas qu'on penserait en vain à le rajeunir si on ne possédait à un haut degré cet heureux don d'un style pittoresque et vivant qui fait tout lire, et que le *Journal des Débats* me refuse. J'en resterai donc ici de ma narration, à moins qu'une voix qui a tout pouvoir sur mes résolutions n'en réclame la fin : la voix d'un être sensible, quel qu'il soit, qui s'associe à moi par des sympathies fraternelles et dont le cœur aime à causer avec le mien.

Ch. Nodier,
de l'Académie-Française.

CE QUI MANQUE A LA FRANCE.

Il y a quelques années, je conçus le projet d'étudier la France, de connaître son sol, ses monumens, ses villes, ses hameaux, et cette vaste ceinture de fleuves, de mers et de montagnes qui se déroule des Pyrénées aux Alpes, de la Méditerranée à l'Océan. J'espérais un grand plaisir de cette course : mes espérances ne furent pas trompées. Sous les climats les plus doux, je rencontrai des populations intelligentes, et une singulière abondance de tous les biens de la terre. Je vis avec admiration d'innombrables vaisseaux entrer dans nos ports, et y verser les richesses des cinq parties du monde; ces richesses, plus de cinquante mille voitures de roulage s'en emparent, et les dispersent çà et là dans le pays, dont elles entretiennent sans cesse le mouvement et la prospérité. Ici, les fers de la Norwége s'enflamment et s'amollissent sous le marteau des forgerons; là se déploient en tissus moelleux les laines d'Espagne et de Cachemire; plus loin des peuples d'ouvriers reçoivent le coton des Indes, le filent, le tissent, et lui impriment les plus vives couleurs : je trouvai partout les vieux cloîtres et les vieilles abbayes transformés en manufactures : leurs voûtes profondes répétaient les chansons des ouvriers et le bruit sans repos des machines à vapeur. J'étais ravi de tant de bien-être; mais ce qui excita vivement ma surprise, ce fut de voir l'impulsion immense donnée à tout le pays par l'éducation d'un insecte. Du Midi au

Nord, des frontières de l'Italie aux montagnes volcaniques du Vivarais, une chenille excite partout l'activité. A Avignon, à l'Isle, à Vaucluse, on devide ses cocons. En Normandie, les doigts exercés des femmes attachent ces fils à de légers fuseaux, et jettent mille gracieux dessins sur les mailles aériennes de nos blondes. A Saint-Étienne, ces mêmes fils se tissent en rubans qui se déroulent sur toute la surface de l'Europe. A Nîmes, on en fabrique des étoffes qui bruissent et chatoient comme des métaux. A Lyon, mon beau pays, ils se déploient en velours épais, en gazes transparentes comme l'air et brillantes comme la nacre, en satin, en damas, en lampas. A Paris enfin la soie rivalise avec le pinceau, et va jusqu'à reproduire, sur les somptueuses tentures des Gobelins, les tableaux des plus grands maîtres. Telle est la richesse de la France. Mais ces chefs-d'œuvre de l'art, ces prodiges de l'industrie, que sont-ils en comparaison des biens que lui prodigue la nature? Vous y voyez tous les climats, vous y rencontrez toutes les cultures : au Midi, l'olivier, le citronnier, l'oranger; au Nord, le mélèze et le sapin : les deux extrémités de la chaîne botanique. Les arbres de la Perse et des deux Amériques viennent s'y mêler à l'orme féodal et aux chênes de la vieille Gaule; les fruits parfumés de l'Asie au pommier indigène; la Flore entière de l'Orient, à l'humble violette, à nos couronnes de bluets, aux bouquets champêtres de la pâquerette et de la mystérieuse verveine. Ainsi la France se couvre des productions du Nouveau-Monde et des trésors de l'ancien. Du haut de ses coteaux chargés de vignes, des fleuves de vin coulent éternellement dans la coupe de tous les peuples ; tandis que sur ses larges plaines les moissons ondoient, comme les flots de la mer, sous le vent qui les courbe, sous le soleil qui les mûrit.

A la vue de tant de biens, mon cœur bondissait de joie. Je m'écriais : Chère patrie! terre fortunée! tu possèdes tout, richesses, intelligence, liberté! Est-il sur le globe un spectacle comparable à celui de ta gloire? Tu t'es dépouillée de tes superstitions et de tes vices, comme on se dépouille d'un haillon flétri : plus de moines inutiles, plus de droits féodaux, plus de corvées, plus de servage,

plus de castes qui se méprisent, plus de provinces rivales et jalouses; je ne vois dans ton sein qu'un peuple, et dans ce peuple qu'une famille! Et en parlant ainsi, il me semblait que partout j'allais entendre l'hymne de la reconnaissance, qui se chantait au fond de mon cœur.

Hélas! j'ose à peine l'écrire : sur cette terre de promission, au milieu de ces familles comblées des biens qui rendent la vie douce et facile, je ne rencontrai, lorsque je vins à l'épreuve, que les petits enfans, ces créatures légères, insouciantes comme les oiseaux du ciel, qui fussent véritablement heureux. Le reste de la population, jeunes et vieux, citadins et villageois, semblait travaillé d'un mal intérieur qui ne lui laissait aucun repos. Du sein de ses campagnes, le laboureur jette sur les villes un œil de mépris et d'envie; du sein de ses parcs et de ses jardins, le riche crie misère et désolation; le marchand se plaint de son commerce, l'artisan de son salaire, le banquier de la politique, tous de leur position sociale. Plus on monte, plus les paroles sont amères, plus les murmures sont puissans : l'incrédulité, qui jadis ne s'attachait qu'aux choses du ciel, est entrée dans les choses de la terre; le médecin ne croit plus à la médecine, le juge aux lois, le prêtre à la religion, le soldat à la gloire, le jeune homme à l'amour; les rois mêmes ne croient plus à la royauté, et le dégoût qui ronge toutes les ames les précipite dans des ambitions désespérées.

Ainsi partout l'abondance et partout la plainte : triste tableau de notre belle France. Ce peuple industrieux, qui m'était apparu comme une grande famille, ne me sembla plus qu'un être misérable, qui cachait sous de riches habits des plaies hideuses et l'ennui, ce vide profond, sous les éclats d'une gaieté factice. L'admiration avait cessé, et une pitié active s'emparait de tout mon être. Je cherchai la cause du mal, et je crus l'avoir trouvée dans le manque d'instruction et de loisir. Pour donner du loisir, que fallait-il? Inventer des machines qui suppléassent les forces de l'homme. — Et pour donner de l'instruction? Inventer des méthodes, faciliter l'enseignement, multiplier les écoles, répandre les journaux et les livres. Jeune alors et ne doutant de rien, je me mis

au travail. J'avais fait quelques études pour entrer à l'École Polytechnique, où depuis Louis XVIII m'appela à professer l'histoire, l'histoire de France, l'histoire du pays; car le roi législateur voulait donner une instruction nationale à la grande école (1). Ces études savantes, je les renforçai. Je devins géomètre, mécanicien, chimiste, et même économiste. Je m'emparai de toutes les inventions nouvelles, je les perfectionnai, je les multipliai : dans ma pensée, la France se couvrait de chemins de fer, et nos campagnes se cultivaient sans peine. J'avais des machines pour essarter les forêts, d'autres pour labourer les terres. Avec un peu de charbon et quelques gouttes d'eau, j'éclairais les villes, je donnais des coursiers à nos chars, des ailes à nos vaisseaux, des doigts à nos mécaniques; je les faisais filer, tisser, forger, imprimer, voyager; elles produisaient tour à tour, comme des êtres pensans, des aiguilles, du papier, des canons, des habits, des meubles, tout cela sans interruption et sans fatigue : pendant que la vapeur travaille, l'homme se repose et jouit.

Le loisir étant trouvé, il fallait l'employer au profit de l'intelligence, étudier les systèmes d'éducation, les méthodes d'enseignement; substituer les idées nouvelles aux idées anciennes, propager Jacotot, Fourier, le Phalanstère, l'Enseignement Mutuel et jusqu'aux Frères Ignorantins. Ici je n'eus qu'à suivre le mouvement général; les hommes les plus éclairés s'occupaient alors de l'instruction populaire; je m'associai à toutes leurs pensées, j'adoptai tous leurs systèmes : des milliers d'écoles s'ouvrirent, et l'instruction primaire courut des cités aux villages, gracieuse et riante, comme dans un beau jour on voit les habitans des villes sortir en habits de fête et se répandre au loin dans les campagnes. Mais c'était peu d'apprendre à lire au peuple; si on ne lui donnait des livres, rien n'était fait. C'est alors que nous inventâmes les bibliothèques communales, les éditions compactes, le Rousseau

(1) Une ordonnance du 13 novembre 1830 a substitué au professeur d'histoire de France un maître d'allemand et un maître de composition française. L'auteur de cet article se propose de publier incessamment l'*Histoire scientifique et politique de l'École-Polytechnique*.

des chaumières et les classiques de la petite propriété ; belles inventions, moins belles pourtant que celle des Magasins pittoresques et de l'Encyclopédie à deux sous !

J'en étais là, lorsque, épuisé par le travail, et voyant chaque jour ma santé dépérir, l'inquiétude me prit. Je commençai à craindre de ne pas jouir de l'arbre arrosé de mes sueurs. Fallait-il donc mourir à la veille d'un aussi beau succès, renoncer à voir la France heureuse et régénérée? Je fis venir mon médecin, homme de sens et de conscience, et en lui montrant le tas de paperasses qui m'environnaient, je lui exposai longuement la cause de mon mal, mes projets, mes espérances, mes craintes et ma vie consumée par le travail. Il m'écouta d'abord d'un air de résignation, puis tout à coup : « Et où diable tout cela peut-il vous mener? dit-il en jetant sur moi un regard oblique et railleur.

— A faire le bien de la France, sans doute.

— J'entends! Et pour parvenir à ce but, on veut des places, du pouvoir, de l'argent, une haute position dans le monde.

— Mais rien de tout cela, docteur.

— Quoi! vous n'avez point d'ambition?

— Point d'ambition, docteur.

— Alors tranquillisez-vous, la maladie n'est pas grave; il suffira d'un peu de repos et de l'air de la campagne. »

J'allai donc m'établir à deux lieues de Versailles, à l'extrémité d'une plaine immense, dont les moissons dorées étincellent sans interruption et sans ombre. Là, le plateau se creuse et se bifurque; là, s'ouvre comme par enchantement une suite de vallées riantes, dont les vertes prairies se prolongent à l'infini entre deux coteaux couverts de riches cultures et couronnés de bois de châtaigniers. C'est sur la lisière de ces bois que s'élève le joli village de Châteauford, avec son clocher champêtre, ses deux tumulus ou tombeaux gaulois, placés comme deux bastions sous les ruines pittoresques de Château de Hugues-le-Cadavre, et au milieu de tout cela, une simple maisonnette bien ombragée, bien rustique, habitée par une famille du bon vieux temps, et où l'amitié m'offrait un asile.

Je passai là deux longues années, occupé de ma santé, occupé surtout de mes projets, m'associant à tous les travaux des sociétés philantropiques pour la diffusion des connaissances utiles, et encourageant mes amis à la poursuite du grand œuvre de la régénération universelle. Grâce à Dieu, les résultats ne se firent pas longtemps attendre; mais ils furent en raison contraire de mes espérances. Plus l'instruction s'étendait, plus croissait le malaise. La science irritait au lieu d'adoucir, et le mal, je ne pouvais le nier; car il me poursuivait jusque dans ma solitude. Ce gracieux village, qui possédait une école, et où j'avais trouvé les établissemens et les perfectionnemens du siècle; ce village dont tous les habitans savaient lire, et dont un peu d'instruction et de loisir aurait dû multiplier les jouissances, eh bien! on n'y entendait que des plaintes et des gémissemens. Quelques vieillards, mais en petit nombre, regrettaient le seigneur, qui recevait une fois par an le fermier à sa table; d'autres, moins fiers, regrettaient les moines, qui distribuaient la soupe à la porte du couvent; les plus riches s'offensaient de rencontrer dans la vallée les parcs somptueux de deux ou trois banquiers; les plus pauvres enviaient les riches et voulaient le partage des terres, l'abolition des impôts et la république. Enfin les jeunes gens à peine échappés de l'école déclaraient que la science et le bon sens ne dataient que de leur arrivée dans ce monde, et que le pays, c'était la jeunesse. Il y avait là comme un abrégé de la France.

Voilà, me disais-je, une expérience douloureuse et qui pourra faire réfléchir les solliciteurs du progrès. Je viens de l'éprouver : à mesure que l'intelligence accroît ses richesses, la moralité s'appauvrit; et dans les têtes vides, le sophisme et l'envie naissent avec la pensée. Ainsi j'avais mal compris la situation de la France ou mal imaginé le remède : j'étais attéré.

Dans le premier moment, je ne me consolais que par des violences; je voulais brûler les livres, déchirer les journaux, tuer l'industrie, déraciner l'arbre fatal de la science. J'allais jusqu'à penser que tout ce qu'on appelait peuple, c'est-à-dire le genre humain, moins quelques êtres privilégiés, est fait pour croupir éter-

nellement dans la bassesse et dans l'erreur ; que les despotes font bien de terrorifier cet animal indocile ; que les moines font bien de le retrancher du nombre des êtres pensans ; que ce n'est qu'en l'enchaînant dans l'ignorance et la misère qu'on peut maîtriser ses passions mauvaises, et qu'il faut le dompter, comme la brute, par la faim et par la peur, puisqu'il ne veut pas être heureux, comme les anges, par l'intelligence et la lumière.

J'étais plein de ces pensées, et, comme un autre Machiavel, je les transformais en système, lorsqu'une circonstance singulière vint tout à coup les modifier. Au fond de la vallée, sur la gauche, on voit encore aujourd'hui une maison élégante, si heureusement située que les bois, les collines, les pâturages et les hameaux qui l'environnent semblent les fabriques naturelles de son parc et de ses jardins. A côté de cette maison, un peu au-dessus du ruisseau, est une école de village, bien ombragée et dont le modèle ne se trouve que dans les romans d'Auguste Lafontaine ; en face, un pont dominé par un moulin, créé pour le plaisir des yeux et l'amusement des peintres ; enfin une petite chapelle où repose, sous un marbre modeste, la dame du lieu, morte à la fleur de l'âge, mais dont la piété et la beauté ont laissé de longs souvenirs. Ce groupe d'arbres, de maisons et de pavillons et deux tourelles gothiques qui apparaissaient dans le bois, forment un point de vue ravissant au milieu de la plus profonde solitude ; car le chemin n'est sillonné que par les lourdes voitures des bûcherons et les pieds des troupeaux qui, vers la fin de l'automne, animent la vallée.

Tous les dimanches, averti par la cloche de la chapelle, j'allais y entendre la messe. C'était un charmant spectacle que de voir les villageoises, dans leur simple parure, s'acheminer, à la même heure et de tous les points du vallon, à travers la prairie ; je dis les villageoises, car, dans les hameaux, il n'y a plus que les femmes qui aillent à l'église. Il arrivait cependant quelquefois que j'avais un compagnon. C'était un homme vénérable, dont je ne pouvais me lasser d'admirer la piété ardente et ingénue. Malgré ses vêtemens grossiers et quelque apparence de misère, tout, dans sa personne, exprimait le calme, et, par un charme inexplicable,

ce calme arrivait de son ame à la mienne, à mesure que je le contemplais. La rencontre de cet homme excita ma curiosité; je pris des informations, et je sus bientôt qu'il vivait de la charité publique. C'est, me dit-on, que, dans un âge avancé, il a perdu deux braves garçons qui auraient été ses soutiens : l'un est mort à la Bérésina, l'autre à Waterloo, et leur mère n'a pas été longtemps à les rejoindre. Le voilà vieux et seul : il ne peut plus travailler; mais le propriétaire du château aide un peu le vieillard, et la commune fait le reste. Encouragé par ces récits, je l'abordai, en lui offrant un léger secours.

« Vous avez besoin d'un habit plus chaud, lui dis-je; l'hiver sera rude, et il faut y songer un peu à l'avance. »

Il leva les yeux sur moi; son regard était serein.

« Et qu'ai-je besoin d'y songer, dit-il d'une voix émue, puisque Dieu en met le souci au cœur des braves gens? »

Voilà un homme bien résigné, dis-je à part moi; il faut que je m'enquière des occupations de sa vie et du nombre de ses pensées.

« Savez-vous lire? lui dis-je.

— Oui, monsieur. Dans ma jeunesse, j'ai reçu les leçons du curé, un bien brave homme, qui se plaisait à instruire les enfans.

— Et vous avez des livres?

— Oh! à mon âge, on ne lit plus, on prie!

— Vous priez donc souvent?

— C'est un si grand bonheur de prier! Le soir, assis à la porte de ma pauvre cabane que vous voyez là-bas, sous les châtaigniers, je regarde coucher le soleil, et je dis : Notre Père!

— Et c'est là toute votre prière?

— Y en a-t-il qui remplisse mieux le cœur? Notre Père! Souvent, après avoir prononcé ces mots, je m'arrête; et en voyant les troupeaux qui reviennent des champs pour nous donner du lait, en voyant le soleil qui se lève et se couche sur la vallée, je bénis sa chaleur qui fait croître l'herbe de nos prairies, et les fruits de nos arbres, et le blé de nos champs. Oh! alors je sens bien que ma prière est vraie, et j'en ai pour toute la soirée à songer à ces mots : Notre Père!

— Et dans la mauvaise saison que faites-vous ?

— Je regarde le ciel. Je vois ces grands nuages qui le traversent et qui viennent, je ne sais d'où, poussés par le vent, cheminant sans bruit, et versant, comme des arrosoirs, la pluie çà et là dans les plaines qui reverdissent, et nous donnent du pain, du beurre, du miel, ni plus ni moins que si Dieu les mettait lui-même dans nos mains. Ah! notre Père, qui êtes dans les cieux, vous vivrez toujours! Les hommes ne peuvent pas vous faire mourir, comme ils ont fait mourir mes pauvres enfans! »

En parlant ainsi, les yeux du vieillard se remplirent de larmes, sa tête se pencha, et je l'entendis qui murmurait tout bas quelques mots, comme s'il eût continué sa prière.

« Mon pauvre Bertrand, reprit-il après un moment de silence, c'était le plus jeune, et il est mort à Waterloo en criant : Vive l'Empereur! Ah! s'il avait crié : Vive notre Père qui est aux cieux! il vivrait peut-être encore! Et ma pauvre femme, qui est allée le rejoindre, je ne l'aurais pas perdue! Mais c'était la volonté de notre Père; et je le bénis, ajouta-t-il en essuyant ses yeux, car il a remplacé mes enfans par les gens de bien.

— Vous êtes trop solitaire au fond de la vallée; vous devriez vous rapprocher un peu du village.

— Hélas! reprit-il, je ne puis quitter ma maison; j'y ai vu naître mes enfans, et leur mère y est morte : d'ailleurs, comme dit notre curé, celui qui peut parler à Dieu n'est jamais seul.

— Et vous êtes content de votre sort?

— Comment ne le serais-je pas, Dieu ne m'a jamais abandonné.

— Oh! vous méritez de l'être encore davantage, m'écriai-je, brave homme! Tenez, prenez cet argent et priez pour moi, pour moi, soumis à moins d'épreuves, et qui n'oserais me dire aussi heureux que vous.

— Est-ce donc qu'on prie pour de l'argent? » dit-il avec émotion; et d'une main tremblante il éloignait le don que je voulais lui faire.

Je sentis que je l'avais blessé.

« Pardonnez-moi, lui dis-je; j'ai voulu faire, comme tous les gens du monde, un don intéressé; mais je reconnais ma faute, et je saurai la réparer. »

En parlant ainsi je saisis ses mains pieuses, que je baisai avec un saint respect; puis je m'éloignai le cœur plein de tout ce que je venais d'entendre.

J'avais à peine fait quelques pas qu'il me cria : « Je prierai Dieu pour vous et aussi pour vos petits enfans, si vous en avez qui ne sachent pas encore prier. »

On raconte du célèbre astronome Tycho-Brahé qu'une nuit, en sortant de son observatoire, il se trouva tout à coup environné d'une foule en tumulte qui remplissait la place publique. S'étant enquis des causes d'une aussi grande affluence, on lui montra dans la constellation du Cygne une étoile brillante que lui, aidé des meilleurs télescopes, n'avait jamais aperçue. Voilà de ces hasards qui humilient les savans et qui servent la science. Ma situation était assez semblable à celle du grand astronome : un simple villageois venait de me montrer l'étoile qu'inutilement je cherchais depuis tant d'années.

Oui, je m'étais trompé : ce n'est ni l'industrie, ni la science, ni les machines, ni les livres, qui peuvent faire le bonheur d'une nation. Certes toutes ces choses sont utiles à leur rang, et le soin du législateur doit être de les propager et de les multiplier; mais si, content d'avoir développé l'intelligence, cette partie terrestre de l'homme, il néglige de développer l'ame, cette essence divine de l'humanité, au lieu d'un peuple heureux il ne verra autour de lui qu'une multitude inquiète dans ses passions sans frein, une multitude travaillée du double besoin de s'élever et de connaître, et dont cet instinct sublime fait le supplice. Vous l'avez dirigée vers la terre, elle y reste, elle s'y attache, au milieu des richesses et des voluptés qui s'épuisent : que n'ouvriez-vous les routes du ciel? L'ame se fût reconnue, surprise d'entrevoir enfin le but de ses désirs qu'on trompe et de ses ambitions qu'on égare. Tout ce qui repose le cœur, tout ce qui agrandit l'humanité, nous vient d'en haut.

Vous voulez le bonheur, vous voulez le pouvoir, c'est encore là que Dieu l'a placé. Le peuple le plus instruit, s'il n'est pas aussi le peuple le plus religieux, ne sera jamais le peuple-roi.

Ainsi l'exemple du vieillard heureux dans sa misère, calme dans ses afflictions, m'avait conduit à la source du bien et du mal.

Nos passions terrestres, c'est l'arbre de la science; elles nous matérialisent si l'ame ne les divinise.

Je sentis alors pourquoi les développemens isolés de l'intelligence avaient accru le mal au lieu de le détruire. Quel spectacle plus effrayant que celui d'un peuple actif et vigoureux se débattant sans espérance, dans les murs d'airain de la fausse gloire, de la personnalité et de l'égoïsme! Ce spectacle, nous le donnons au monde parce que la pensée religieuse nous manque; et la pensée religieuse nous manque parce que les mères ont oublié de la déposer sur le berceau de leurs enfans (1).

A l'Étang-la-Ville, le 8 février 1834.

L. Aimé-Martin.

(1) Les conclusions de cet article sont un livre tout entier, un ouvrage en deux volumes que l'auteur va publier sous le titre de l'Éducation des mères de famille, ou *De la Civilisation du genre humain par les femmes*. Cette introduction nous a paru faite pour éveiller l'attention sur ce beau et important travail d'un écrivain que son nom et ses titres littéraires placent au-dessus de nos recommandations. Nous nous permettrons seulement d'apprécier le livre de M. Aimé-Martin dès qu'il sera publié. (*N. du D.*)

VOYAGES.

Les premiers colons des îles Seaward.

§ II.

Le 15 avril au matin, tandis que nous déjeunions, ma femme et moi, sous le vaste et tutélaire ombrage de notre cotonnier, nous fûmes frappés d'étonnement par l'apparition soudaine d'un large canot entre nous et l'île opposée. Nous nous hâtâmes de hisser une serviette blanche au bout d'une pique. Ce signal attira l'attention du canot, qui se dirigea aussitôt vers le rivage. En approchant, les gens qui le montaient crièrent : *Amigos!* C'étaient deux hommes, deux femmes et une jeune fille, tous nègres. Quelques mots espagnols et leurs gestes vers notre vaisseau échoué me firent comprendre qu'eux aussi ils avaient fait naufrage. L'un des hommes était jardinier, et l'autre charpentier; tous deux, avec leurs femmes, nous furent bientôt d'une grande utilité dans l'établissement. Élisa entreprit de leur apprendre l'anglais, ainsi que les principes du christianisme. Il y avait plus d'un an qu'ils étaient dans l'île lorsqu'un schooner anglais de Norfolk en Virginie fut chassé à terre par un garde-côte espagnol. Je demandai au maître s'il voulait me céder la cabine pour ma femme et pour moi, et nous con-

duire à la Jamaïque avec quelques coffres qui m'appartenaient. Le marché fut conclu immédiatement, et les caisses mises à bord; nous prîmes un congé affectueux des gens que nous laissions dans l'île, en leur promettant prompt retour; nous nous embarquâmes, et après un heureux voyage nous arrivâmes à la Jamaïque.

Je ne perdis pas de temps pour assurer le transport de mon trésor en Angleterre; et il arriva assez heureusement que la frégate *la Solway*, commandée par le capitaine James, était sur le point de mettre à la voile. Je plaçai à bord de cette frégate la valeur de 40,000 livres sterling; j'en pris un reçu du capitaine, ainsi que son engagement pour le fret, au taux d'un pour cent. Par cette occasion, j'envoyai 500 livres à chacune de mes sœurs, et ma femme la même somme à son père. Je fis alors l'acquisition d'un schooner appelé *le Porghec*, d'après le nom d'un poisson des Bermudes; et je choisis, pour le commander, un jeune midshipman nommé Francis Drake, pour qui j'obtins, en récompense de sa bonne conduite et de son activité, une commission de lieutenant, qui fut confirmée plus tard.

Ma première démarche fut ensuite de m'adresser au secrétaire du gouvernement pour obtenir une commission comme gouverneur d'une île ou deux au milieu de rochers et de bas-fonds, à la hauteur des rives de Mosquito. Le secrétaire me demanda comment s'appelaient les îles dont je voulais parler. Je lui répondis que je ne les avais vues marquées sur aucune carte, et qu'alors je les avais appelées le groupe des *îles Seaward*, d'après mon nom. « Et quel est votre nom de baptême? — Édouard, lui dis-je. — Bien, capitaine Édouard Seaward, me dit-il; vous aurez la commission; mais il faudra payer vingt doublons. » Cette affaire se trouva réglée de cette manière.

Je m'occupai ensuite de l'acquisition de quelques jeunes nègres, non dans l'intention de les garder en esclavage, mais pour les engager en qualité d'apprentis pendant sept ans. Le brick *l'Avon*, appartenant à mon oncle, se trouvait par hasard à la Jamaïque; je le chargeai d'une cargaison de toutes sortes d'objets nécessaires à une colonie naissante, outils, arbres fruitiers, graines, provisions

de bouche, etc.. etc., le tout montant à une valeur de 10,000 livres. Enfin, ayant arrangé toutes mes affaires, je m'embarquai, le 8 avril 1755, à bord de mon schooner *le Porghec*, et le 11, je débarquai heureusement dans l'une des îles Seaward. Nous éprouvâmes, en y arrivant, ce qu'auraient éprouvé nos premiers parens s'il leur avait été permis de rentrer dans le paradis après leur expulsion. Cependant mon aimable Élisa prétendait que l'argent que nous avions acquis d'une manière si étrange n'était tombé en notre possession que pour quelque dessein spécial de la Providence, et que ces richesses nous imposaient des devoirs et des obligations que nous étions en conscience tenus d'accomplir. Au milieu de nos préparatifs pour quitter la Jamaïque, elle me dit : J'avoue que mon inclination naturelle eût été de retourner en Angleterre, de dédommager entièrement mon oncle de la perte de son brick, s'il l'eût demandé, et de jouir ensuite tranquillement de notre fortune; mais, continua-t-elle, jouir est un don de la grâce de Dieu, la possession peut être aussi un don de Dieu; mais c'en est un quelquefois de celui qui a dit : « Je te donnerai tous les royaumes de la terre si tu tombes à mes pieds et m'adores. — En vérité, ma très-chère, lui répliquai-je, je serais le plus ingrat des hommes envers le Dieu qui m'a octroyé toutes ces richesses si je ne sentais que cet argent n'est si miraculeusement tombé entre mes mains que pour être administré dans quelque dessein spécial. L'arrivée providentielle des pauvres nègres naufragés et ensuite celle du schooner, tout semble avoir concouru pour nous donner les moyens de fonder une colonie de refuge dans ce port de salut, auquel nous devons notre propre conservation. » A ces paroles, les yeux d'Élisa se mouillèrent de larmes.

Notre félicité fut complète après notre retour aux îles. Quelquefois, à nos heures de loisir, nous errions ensemble sur le rivage ou parmi les arbres des bois, un de nos numéros favoris du *Spectateur* à la main. Combien de fois nous adressâmes de cœur des remerciemens à l'excellent père d'Élisa pour lui avoir donné le petit nombre de numéros détachés qu'il avait conservés de cette inestimable col-

lection hebdomadaire! Nous nous arrêtions particulièrement aux passages où M. Addison rappelle d'une manière si touchante les descriptions que fait le poète Milton de la douce innocence et de la félicité parfaite de nos premiers parens dans le jardin d'Éden, sans autre société humaine qu'eux-mêmes. Nous lisions et relisions ces passages, et nous les comparions avec notre destinée extraordinaire; nous nous sentions heureux, parfaitement heureux, dans cette solitude presque complète avec Dieu et nous-mêmes. Nous avion cependant quelques compagnons autour de nous, qui partageaient notre pain et tous les biens dont la Providence nous avait si abondamment pourvus.

La colonie reçut un accroissement de population par l'arrivée de plusieurs membres de nos deux familles, et en peu de temps un commerce constant avec la Jamaïque et les Honduras en accrut singulièrement la prospérité. Des habitations s'élevèrent rapidement; des végétaux de toute espèce y croissaient en abondance; les nègres qui y avaient été transportés en grand nombre étaient devenus si civilisés, et remplissaient leurs professions respectives avec tant d'habileté et de fidélité, il y avait alors dans l'île tant d'Européens, entre autres nos propres parens, que nous nous consultâmes, après une absence de trois ans, sur la convenance de faire une visite à l'Angleterre. La traversée fut prompte et heureuse. Par le crédit de M. Perry et de M. et Mrss Child, chez qui nos doublons avaient été déposés, j'obtins une audience de sir Robert Walpole, dans l'intention de réclamer de ce ministre la concession de ces îles qui m'étaient si chères. M. Perry, étant un homme d'affaires, et connaissant bien de quelle manière elles se traitent à la cour, m'avait d'avance donné mes instructions. «M. Seaward, m'avait-il dit, je hais l'intrigue et la corruption sous toutes leurs formes, et j'ai des raisons de croire que vous partagez ces sentimens; mais quand vous vous présenterez avec cette carte d'audience il faudra donner une couronne au portier, une autre au valet de garde dans l'antichambre et une demi-guinée à l'huissier de service qui vous introduira dans le cabinet du secrétaire; et quand vous lui présenterez la carte (je veux dire au secrétaire), vous lui mettrez

dans la main une couple de guinées enveloppées dans un morceau de papier blanc, en lui disant : « Monsieur, je vous serai obligé de distribuer cette faible somme entre ceux que j'ai dérangés. » J'eus bientôt appris ma leçon, et je remerciai M. Perry de toute la peine qu'il s'était donnée pour cette affaire.

J'eus deux entrevues avec sir Robert, et je réussis à obtenir la concession que je demandais pour le prix d'environ 2,000 livres sterling. Ma femme reçut une visite d'une grande dame qui n'était rien moins que lady Sundon, intendante de la garde-robe de la reine. Cette dame désirait acheter d'elle, pour Sa Majesté, quelques-uns de nos tissus d'or, dont Mrss Child lui avait vanté la magnificence. La conséquence de cette visite fut une liaison intime entre les deux dames et une audience de la reine Caroline; mais il y avait certains points sur lesquels Sa Seigneurie avait reçu ordre de prendre des informations. « Qu'est-ce que M. Seaward, dit-elle, un marchand? — Il a été marchand, répondit ma femme; mais il ne l'est plus; il a entièrement abandonné son commerce à son frère, et il est maintenant en possession d'une immense fortune. — Mais, reprit lady Sundon, n'a-t-il de rang ni de titre d'aucune espèce? — Le seul titre qu'il ait et dont je puisse parler, repartit ma femme, est celui de capitaine-commandant des îles Seaward, et je puis montrer à Votre Seigneurie sa commission, signée par le gouverneur de la Jamaïque. » Mon Élisa chercha aussitôt cette pièce et la présenta à son illustre hôtesse. « C'est bien, dit-elle; je suis enchantée d'avoir vu cela : ce peut être de quelque importance pour vous, au moins pour obtenir une audience de Sa Majesté, sinon davantage. »

Ma femme eut en effet une audience de Sa Majesté, et plus tard, une entrevue particulière avec elle, dans laquelle la reine traita ma femme avec la plus affable bienveillance. Quelques jours après, je reçus avis de me trouver, le vendredi suivant, à la toilette de la reine, à Saint-James, où lord Harrington me présenterait. Je m'y rendis en conséquence, et lorsque mon tour arriva, la reine leva la main. Suivant les instructions qui m'avaient été données préalablement, je me précipitai à genoux, et tout à coup, sans

avoir vu de qui elle l'avait reçue, je vis une épée dans la main de mon auguste souveraine. Elle m'en frappa légèrement du plat sur l'épaule avec toute la grâce imaginable, et dit : « Sir Édouard Seaward, levez-vous. »

Lady Sundon avait été chargée de conduire ma femme dans le cabinet de la reine, après la toilette. Lorsqu'elles entrèrent dans l'appartement où était la reine, Sa Majesté s'avança vers elles, et, prenant mon Élisa par la main, lui dit avec un sourire de bonté : « Lady Seaward, je suis heureuse de vous voir. » Ma bien-aimée la regarda d'un air surpris, mais sans rien dire. « Oui, poursuivit la reine, je viens, il y a quelques minutes, d'ajouter un nom honorable à la liste de nos chevaliers, et c'est celui de votre mari. Je me suis réservé le plaisir de vous communiquer cette nouvelle. » Ma pauvre Élisa faillit s'évanouir, tant elle était émue. Le caractère affable de Sa Majesté ne se démentit pas un instant. Elle fit asseoir ma femme auprès d'elle, et en même temps pria lady Sundon de lui apporter un peu d'eau qu'elle présenta elle-même à mon Élisa ; elle ne voulut pas la laisser partir avant qu'elle fût parfaitement remise de son trouble. Enfin la reine lui serra la main avec beaucoup de bonté et lui permit de se retirer.

En de telles occasions, nulle force humaine n'aurait pu comprimer l'émotion de mon Élisa. Aussitôt qu'elle fut arrivée dans la chambre où j'étais elle se précipita dans mes bras ; et, donnant un libre cours à sa sensibilité, elle pleura sans contrainte. Lady Sundon comprenait trop bien le cœur humain pour intervenir. Au bout de quelques instans, Élisa sourit et m'embrassa. « Maintenant je suis mieux, dit-elle, ma chère et excellente amie ; pardon de cette faiblesse et de mon incivilité. —Simple enfant de la nature ! répondit lady Sundon, plût à Dieu que toutes les femmes te ressemblassent ! »

Bientôt après ma promotion, je fus régulièrement nommé gouverneur des îles Seaward, et j'obtins un ordre pour le grand-maître de l'artillerie de me fournir les canons, les mousquets, la poudre et toutes les munitions dont je pourrais avoir besoin. Nous nous trouvions en grande faveur à la cour, particulièrement auprès de

la reine, et lorsque lady Seaward alla prendre congé pour retourner aux îles, Sa Majesté lui dit : « Avant de me séparer de vous, ma chère lady Seaward, je veux vous faire un don qui, je l'espère, vous sera plus précieux que de l'or et des bijoux. Lorsque je passai à La Haie, il y a plusieurs années, je rencontrai Saurin : c'était lorsque je vins en Angleterre. Il me donna cet excellent sermon, écrit en français de sa propre main. Je désire que vous l'acceptiez et que vous le lisiez quelquefois, en souvenir de moi et du pieux ministre protestant qui l'a composé; c'était un excellent homme! A ma demande, il a écrit un livre pour l'usage de quelqu'un qui n'en a pas profité comme il l'aurait dû; mais ma confiance est en Dieu. » La reine s'arrêta un moment, et reprit ensuite : « Je crois, lady Seaward, que vous êtes du petit nombre des personnes qui rendent gloire et honneur à Dieu pour tout ce qui leur arrive d'heureux dans la vie. C'est pour cela que je dépose ma dignité de reine quand je suis seule avec vous; et je vous avoue que lorsque je rencontrai M. Saurin à La Haie, je lui dis que je rendais hommage à celui qui dispose des trônes pour celui sur lequel j'allais monter, et je me sens heureuse, ma jeune et chère amie, de cette occasion d'ouvrir mon cœur à quelqu'un que je crois digne d'apprendre que le plus beau titre de Caroline d'Angleterre serait d'être nommée une femme vraiment chrétienne. » Mon Élisa remercia Sa Majesté par une larme de reconnaissance, puis, baisant la main qui lui présentait le livre, fit sa révérence et se retira.

Avant de quitter l'Angleterre, je fis une visite à Awbury; le dimanche, nous eûmes le bonheur suprême d'adorer notre Dieu dans le temple de nos pères : là, tous nos doux souvenirs se trouvèrent éveillés, nos cœurs étaient attendris, et notre dévotion plus exaltée. Une terre dans le voisinage, appelée *Bartland*, fut mise en vente aux enchères publiques; je l'achetai pour 24,000 livres sterling. Ayant fait du bien à tous mes parens, engagé un ministre et un médecin à me suivre dans les îles, et arrêté des arrangemens pour le transport et l'établissement de douze familles allemandes, à la requête de la reine, nous prîmes congé de nos amis à Aw-

bury et à Bristol. Nous nous embarquâmes à bord de *l'Héro*, le 2 mai 1757, arrivâmes à la Jamaïque le 13 juin, et vers la fin de ce mois nous approchions du rivage de notre île favorite lorsque toute la population s'empressa d'accourir sur la rive, hommes, femmes et enfans, pour saluer affectueusement notre retour.

Quelque temps après notre arrivée, le gouverneur de la Jamaïque me chargea d'aller à Porto-Bello pour me plaindre des déprédations commises par les Espagnols contre notre commerce, et demander la restitution de deux navires chargés de bois d'acajou. Je partis, escorté du cutter *la Mouette*, commandé par le lieutenant Thomson. Nous ne pûmes obtenir aucune satisfaction : mais ayant appris que cinq navires marchands, un subrécargue et un marchand allemand, avec sa femme, étaient retenus prisonniers dans une petite tour, à peu de distance du rivage, Drake, du *Porghec*, et Thomson, avec une partie des matelots, surprirent la place et délivrèrent les prisonniers. Le résultat de cette expédition fut une plainte énergique de la cour d'Espagne : le roi fut conseillé par sir Robert Walpole, de nommer le colonel Hawey pour me remplacer dans mon gouvernement, et de donner des ordres pour que Drake et Thomson fussent traduits devant une cour martiale. Le roi répondit, ainsi que me le rapporta lord Harrington : « Si j'agissais ainsi, monsieur, Philippe cracherait bientôt au visage de mon ambassadeur par manière de passe-temps ! Mais personne ne fera de mal à Seaward ; à Drake, ni à Thomson ; ce sont là des hommes ! Sir Robert Walpole, ce sont tous de braves gens ! et je plaide pour eux. » Cependant les rois eux-mêmes ne peuvent pas toujours suivre leurs volontés ; un brick de guerre, commandé par le capitaine Knight, arriva d'Angleterre au mois de juin ; il m'apportait l'ordre de me rendre à Porto-Bello, d'y présenter une justification de ma conduite, et d'offrir toute réparation raisonnable pour la délivrance des prisonniers. Accompagné de lady Seaward, je me rendis avec le capitaine Knight à Porto-Bello, et ayant obtenu une audience du gouverneur, je lui dis : « Votre Excellence est-elle disposée à recevoir ma mission dans un esprit de paix et de conciliation ? » On me répondit ce qui suit : « Vous êtes envoyé

par le gouvernement anglais comme un accusé, pour faire des apologies et offrir des réparations pour les insultes et les dommages commis il y a deux ans par des gens sous vos ordres. Qu'avez-vous à dire pour votre justification ? » En entendant ces paroles, le capitaine Knight s'avança le feu dans les yeux et la menace dans la bouche. « Savez-vous, monsieur le gouverneur, dit-il, que vous parlez à sir Édouard Seaward, à quelqu'un dont le rang n'est pas inférieur au vôtre, et qui tient les commissions les plus honorables de Sa Majesté le roi d'Angleterre ? » L'interprète parut embarrassé ; mais cependant il rendit fidèlement, je crois, ce qui venait d'être dit. « Dont le rang n'est pas inférieur au mien ! répliqua l'orgueilleux Espagnol ; je ne considère pas le roi d'Angleterre lui-même comme d'un rang égal au mien ! Qui est-il ? peu de chose de mieux qu'un Hollandais ! » Au moment où cette réponse fut rendue par l'interprète, l'honnête et brave marin éclata. « Misérable ! s'écria-t-il, oses-tu bien parler ainsi de mon roi en ma présence ? » L'interprète, à ces mots, s'enfuit de la chambre : Knight le suivit et le ramena, en criant : « Répète-lui, par Dieu, répète-lui ce que j'ai dit. »

Il est facile de présumer ce qui arriva après une pareille scène. Nous fûmes arrêtés tous les deux et renfermés dans une horrible prison, mais dans deux cachots séparés. Lady Seaward trouva moyen de pénétrer dans mon donjon, et sa tendresse fut pour moi une douce consolation ; mais on l'arracha bientôt d'auprès de moi, et on l'enferma dans un couvent. Quelques semaines après cependant, l'amiral Vernon parut devant Porto-Bello, et les couleurs anglaises flottèrent sur le fort Gloria ; nous fûmes remis en liberté, et nous fûmes témoins d'une scène singulière entre l'amiral anglais et le gouverneur don Francisco Martinez de Rotez. Après avoir entendu le rapport du capitaine Knight, le vieux Vernon se tourna vers Son Excellence, et lui dit d'une voix de tonnerre : « Vous êtes un chien de poltron ! Avec toute votre longue litanie de noms discordans, vous n'êtes qu'un drôle ! Allons, à genoux, faquin, et demandez pardon à ces honorables seigneurs et au roi notre maître, ou sinon je vous fais rompre de coups comme un vil es-

clave! » Le gouverneur consterné dit d'une voix tremblante : « *Yo he ofendido!* » Ces excuses furent regardées comme suffisantes.

A notre retour aux îles Seaward, je trouvai que tout s'était passé pendant mon absence à mon entière satisfaction. Toutes les constructions étaient terminées, et les plantations étaient dans l'état le plus florissant. On peut se faire une idée de la prospérité de la colonie par ce qui suit. Le capitaine Lisneburner, commandant la frégate *le Seahorse*, avait besoin de provisions fraîches, et craignait de n'en pouvoir trouver suffisamment pour tout son équipage; les ordres que je donnai pour satisfaire ses désirs le remplirent d'étonnement. « Diégo, dis-je à un de mes gens, que l'on porte immédiatement à bord de la frégate des provisions pour cent vingt hommes, en tortues, cocos, plantain, citrouilles, melons, et toutes sortes de fruits; demain matin, au lever du soleil, on y portera tout ce qui leur sera nécessaire en poisson, et chaque jour de même, tant que le vaisseau de Sa Majesté restera ici. »

Sans entrer dans tous les détails de la prospérité de l'établissement, il suffit de dire que tout nous réussit aussi heureusement que nous pouvions le désirer; la Providence semblait veiller sur nous et favoriser toutes nos entreprises. Lors de la guerre avec l'Espagne, nous nous emparâmes de plusieurs pirates, nous attaquâmes et battîmes une escadre de vaisseaux de guerre espagnols; et lorsque, plus tard, nous fûmes cernés par une *armada* tout entière et plongés dans la consternation la plus profonde, celui entre les mains de qui sont la vie et la mort nous sauva miraculeusement. En peu d'instans le ciel se couvrit de nuages, les éclairs brillèrent et le tonnerre éclata. Au lieu des coups de canon on entendait les mugissemens de l'ouragan. Je bénissais Dieu au milieu de l'orage; et tout ruisselant de pluie, glacé par le vent, mais plein de joie, je revins chez moi. Ma femme bien-aimée, notre respectable pasteur et tous nos amis se précipitèrent au-devant de moi; en entrant dans la salle, je levai les mains au ciel en m'écriant : « Notre Dieu nous a délivrés! » L'orage dura pendant trois jours, et lorsqu'il fut apaisé nous découvrîmes les débris du naufrage dans toutes les directions, mais pas une voile ne parut sur la surface des eaux. « C'est bien

maintenant, s'écria le digne pasteur, que nous pouvons dire avec la reine Élisabeth, dans une semblable et mémorable occasion : *Afflavit Deus, et dissipantur.* »

Nous n'avions plus rien à faire pour le bien de la colonie, et, comme l'observait lady Seaward, « l'enfant étant assez grand, pouvait maintenant être abandonné à lui-même. » Nous nous préparâmes donc à quitter l'île, et à nous retirer en Angleterre dans notre terre de Bartland. Nos dispositions furent bientôt terminées; nous nous embarquâmes, et après une heureuse traversée nous arrivâmes à Londres.

Mais la paix avait été faite avec l'Espagne, et j'appris avec une indignation que je ne pus m'empêcher d'exprimer au duc de Newcastle que l'un des articles de cette paix était la cession à l'Espagne de ces îles importantes. Après avoir arrangé nos affaires à Londres, nous retournâmes à Bartland pour y finir nos jours en paix.

RELATION INÉDITE DU CAPITAINE SIR ED. SEAWARD [1].

[1] Publiée à Londres par miss A. Porter.

ALBUM.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE.—Voilà le carnaval fini, mais sur le calendrier plutôt que dans le monde ; car les bals, les concerts, les soirées, ont continué cette semaine, et continueront la semaine prochaine. Félicitons-nous cependant de la fin réelle de ce carnaval dont nous avons eu la curiosité d'aller voir les sales obsèques, mercredi matin, à la descente de la Courtille. Beaumarchais, qui disait de l'*ivresse* que celle du peuple était la *bonne*, n'avait donc pas vu celle-là ! Et nos romanciers qui ont peint avec tant d'amour l'orgie *échevelée* (c'est leur épithète favorite), nous les cherchions là pour leur demander un croquis de cette orgie *enfarinée*, de cette orgie hurlant et jetant de la boue aux spectateurs. Pour nous refaire par un plaisir un peu plus aristocratique, nous sommes allés hier recevoir les adieux de Mlle Taglioni, à l'Opéra, la voir voltiger comme un oiseau ou un papillon, dans LA SYLPHIDE. Heureux Opéra qui peut impunément se priver d'une telle enchanteresse ! heureux Opéra à qui restent Mme Damoreau, M. Nourrit, M. Levasseur, etc., pour attirer encore la foule jusqu'à son retour ! Mais devinez, pour parler chiffres, ce qu'il est entré d'argent, depuis un mois, dans la caisse de l'Opéra, spectacle et bals compris, il est vrai ? la bagatelle de 200,000 francs. Le bruit court parmi nos chimistes que l'argent du public acquiert une propriété magnétique dans la caisse de l'Académie Royale de Musique ; l'argent y attire l'argent, comme le fer aimanté attire le fer.

— Les recettes ont été d'ailleurs fort honnêtes à tous les théâtres. BERTRAND ET RATON a attiré la foule comme dans sa nouveauté. Les pièces chantantes ont été aussi vivement applaudies. Hier soir débuts de Mlle Brohan.

— IL BRAVO. — Hâtons-nous de jouir des dernières soirées du Théâtre-Italien. Le BRAVO du signor maestro Marliani vient de varier très-agréa-

blement le répertoire de M. Robert. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, sans doute, comparé aux chefs-d'œuvre de Mozart et de Rossini; mais quand on pense qu'une musique si facile, si belle sans effort, si brillante sans mauvais goût, est un premier ouvrage, il est impossible de ne pas reconnaître que l'auteur est né musicien, car on naît musicien comme on naît poète, et heureusement il est rare, quand on est organisé comme M. Marliani, qu'on ne fasse qu'un opéra dans sa vie. Il y va donc de l'intérêt des dilettanti de cultiver par leurs applaudissemens le nouveau maestro; il y va donc de notre honneur d'accueillir, comme il le mérite, un compositeur italien qui a composé pour nous son premier ouvrage. Parmi les romans de M. Cooper, LE BRAVO est un des plus amusans : il n'a pas l'originalité de ses romans américains, de ses romans maritimes; mais il faut bien que le Walter Scott des États-Unis ait su transporter dans ce roman la couleur italienne, puisque les Italiens l'ont placé à côté des FIANCÉS de Manzoni. C'est LE BRAVO de M. Cooper qui a fourni le sujet du libretto sur lequel M. Marliani vient de broder sa partition. Seulement le libretto nous rend la partie mélodramatique du roman trois fois plus mélodramatique encore. LE BRAVO de M. Cooper ne s'avise pas d'être amoureux d'une riche héritière de Venise : il est trop heureux d'aimer une fille de geôlier et d'en être aimé; LE BRAVO de libretto est plus ambitieux, il épouserait la république elle-même, si on la lui donnait en mariage, tant il a du patriotisme, de l'honneur et autres vertus de reste. Il en résulte que ceux qui n'auraient lu que le roman ne comprendraient pas toujours l'opéra : au reste, le libretto n'y met pas de façons; il a été fait pour indiquer les situations dramatiques que la musique lui a demandées : un chœur de Dalmates, une barcarole, une cavatine, un chant d'orgie, un trio de colère et de passion, une prière, voilà ce qu'il fallait à M. Marliani, voilà ce qu'exécutent Rubini, Tamburini, Mlle Grisi, etc. Voilà ce qui a ému vivement, transporté même les vrais dilettanti! voilà LE BRAVO du théâtre Favart! Relisez celui de Cooper avec un reste de cette belle partition dans les oreilles, vous trouverez la Venise du romancier américain aussi poétique que possible, aussi poétique que nous l'a faite récemment l'auteur de VENIZIA LA BELLA.

— POLITIQUE D'UN PRINCE HÉRÉDITAIRE. — « Rien de plus naturel dans une monarchie où existe une opposition constitutionnelle, que l'héritier présomptif du trône se mette à la tête de cette opposition, car il est excité à jouer ce rôle par tous les sentimens de l'ambition et de la vanité. Il ne peut être que le second dans l'estime du parti qui gouverne; il est sûr d'être le premier en-dehors du gouvernement. La plus haute faveur que les ministres en place puissent attendre de lui, c'est qu'il veuille bien les

conserver. Mais s'il se réunit à l'opposition, tous ses partisans espèrent qu'il les appellera au pouvoir, et les hommes se montrent bien plus dévoués à celui qui leur promet des avantages qu'ils n'ont pas encore, qu'à celui qui tout au plus peut les laisser en possession de ceux qu'ils ont déjà. Un héritier présomptif qui veut jouir au plus haut degré de tous les plaisirs que procurent la flatterie éloquente et le profond respect, se mettra donc toujours avec ceux qui cherchent à se pousser dans le gouvernement. C'est là, croyons-nous, la vraie explication d'un fait que lord Granville attribuait à quelque singularité naturelle de l'illustre maison de Brunswick. Cette famille, disait-il au conseil (sans doute après sa libation journalière d'une pinte de bourgogne), cette famille s'est toujours querellée, et se querellera toujours de génération en génération. C'est ce que personne ne pouvait savoir mieux que lui, qui avait été le favori de trois générations successives de la maison royale. Nous ne saurions admettre son explication; mais le fait est incontestable. Depuis l'avénement de George Ier, il y a eu quatre princes de Galles, et ils ont tous été presque constamment de l'opposition. » (*Ed. Rev. de février*)

— Nous avons en réserve une revue critique qui rendra justice à quelques ouvrages dont nous n'avons encore pu que mentionner l'apparition. Cette semaine, un ouvrage important occupera le public lettré; nous voulons parler de l'Histoire de la Réforme et de la Ligue, par M. Capefigue, qui appellera une discussion sérieuse. L'auteur, qui a puisé aux sources, a pu réhabiliter certains noms et en rabaisser quelques autres. Cette Histoire fait suite à l'Histoire constitutionnelle et à celle de Philippe-Auguste.

— L'exposition approche. Déjà les ateliers de Paris voient partir leurs toiles pour le Louvre; Rome nous envoie les chevaux arabes du directeur de l'académie; enfin, la province artiste arrive aussi dans la capitale. Grâce aux articles de M. Nisard, nous nous flattons d'avoir révélé à plus d'un touriste le beau cloître de Saint-Trophime d'Arles. Nous avons sous les yeux un dessin de cet édifice, dans lequel un peintre, encore peu connu à Paris, M. Huart, a reproduit avec une grande vérité d'expression tous les jeux et les caprices d'un monument qui est aux monumens gothiques ce qu'est la maison carrée de Nîmes aux monumens romains. M. Huart cultive la peinture avec amour dans une ville qui est devenue sa patrie d'artiste, et où se présentent tant de sujets d'étude et d'admiration pour ceux qui aiment les arts. Nous croyons pouvoir annoncer que les vues des principaux monumens d'Arles que M. Huart destine à la prochaine exposition seront jugées dignes de quelque attention et de quelque estime.

— M. Baudry, rue du Coq, publie TOMMASO MORO, nouvelle tragédie de Silvio Pellico.

— HISTOIRE PITTORESQUE DU MONT SAINT-MICHEL (¹). — Notre jeune génération artiste ne vous fait-elle pas quelquefois l'effet de ces chercheurs de trésors d'Orient, qui s'en vont remuant les pierres pour trouver de l'or, et qui voudraient bien pouvoir lire les fastueuses inscriptions du fondateur, afin d'y trouver l'arcane mystérieux qu'il a prétendu cacher aux siècles? Voici un nouvel adepte de la science nouvelle, un chercheur plein d'enthousiasme, qui s'est mis consciencieusement à l'œuvre, et qui a remué son monceau de pierres pour qu'on vît enfin apparaître dans toute son élégante magnificence, dans toute sa majesté religieuse, un de nos plus admirables monumens.

Avant les savans travaux de MM. de Caumons, Taylor, Boisserée et Vitet, on confondait très-ingénument les différens âges de notre belle architecture dans un vague sentiment de l'art du quinzième siècle. M. Maximilien Raoul, élevé au pied du Mont-Saint-Michel, bercé des belles traditions qui l'environnent, a senti avec toute l'ardeur des premières impressions, on le comprend, tout ce qu'il y avait de grand et surtout de complet dans un de nos plus beaux monumens, si dédaigné qu'on n'a pas songé à en faire autre chose qu'une maison d'arrêt. Aidé d'un jeune peintre habile, dans lequel il a trouvé ce sentiment secret qui sait reproduire les révélations intimes et religieuses du moyen âge, il s'est mis courageusement à l'œuvre, si bien qu'un triple travail de voyageur, d'artiste et d'antiquaire, est sorti de sa pensée.

J'adresserai cependant quelques reproches à l'écrivain. Son style, en général, reflète bien sa vénération religieuse pour les vieux âges; mais on sent que M. Max. Raoul, préoccupé des impressions qu'il a reçues, ne donne pas toujours à sa pensée le temps de trouver l'expression complète. Cet abandon du style nuit quelquefois aux impressions graves qu'on cherche dans son livre; mais tout le monde partagera à coup sûr son indignation généreuse, la chaleur honorable de ses sentimens, lorsqu'elle dit, à propos du plus beau monument de notre architecture religieuse envahi par les geôliers : « Quand donc chassera-t-on les marchands du Temple ! »

Assez de personnes parleront, et de l'antiquité druidique de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, et des révolutions politiques qu'elle a subies jusqu'à notre âge. On s'occupera surtout des drames terribles qui se passent, au

(¹) Un beau volume in-8° orné de 14 gravures à l'eau-forte, par M. Boisselat, à la librairie de M. Abel Ledoux, rue de Richelieu, n° 95.

milieu des brouillards, sur ses plages désolées. Ce qu'il est peut-être bon de faire remarquer, et ce dont on aura plus d'une preuve dans l'ouvrage de M. Maximilien Raoul, c'est que nul monument ne présente comme l'abbaye du Mont-Saint-Michel cette variété de styles qui initient l'antiquaire et le poète aux divers caractères de la pensée artistique du moyen âge. En effet, à partir de la fin du onzième siècle jusqu'au quinzième, c'est-à-dire depuis la naissance mystérieuse et presque cosmopolite de ce style, que l'on continue de désigner si improprement sous le nom de gothique, jusqu'à sa transformation, on trouve comme superposées une foule de constructions échappées aux ravages du temps, aux révolutions, aux incendies. Ce qu'il y a de remarquable surtout dans cette réunion de constructions et d'âges divers, c'est ce charme des origines uni au sentiment complet d'une vaste création architectonique. Selon moi, on pourrait dire, à propos des origines de l'architecture gothique, ce qu'on a dit d'une langue primitive, c'est qu'il y a dans chaque idiome un certain nombre de mots qui semblent lui appartenir, et dont on retrouverait presque partout les mystérieuses racines. Décidément, je crois, ce n'est ni aux Hindous, ni aux peuples du Nord, ni aux Sarrasins, ni aux Persans, qu'il faut faire honneur de la subite invention d'un style qu'a si admirablement grandi une vaste pensée religieuse; il faut donc en faire honneur à la pensée religieuse elle-même, qui a emprunté un de ses secrets à chaque âge et à chaque peuple.

Venons à l'exécution matérielle de l'ouvrage: il est difficile de voir un plus beau volume, et il serait bien vivement à souhaiter, dans l'intérêt de la science et de l'art, qu'on pût rattacher à chacun de nos monumens un livre semblable à celui-ci, pour lequel se sont réunis tant d'efforts. M. Maximilien Raoul a été admirablement secondé par M. Boisselat; et ce qui ne peut tarder, vienne l'enthousiasme pour ces sortes d'études, nous ne manquerons, on le voit bien, ni d'artistes pour les comprendre, ni d'écrivains pour les développer, ni d'hommes de goût pour sentir l'importance de leur publication. F. D.

— ÉLISA DE RIALTO, qui vient de paraître chez M. Urbain Canel, rue du Bac, n° 104, est un roman qui n'a qu'un volume in-8°. Paradoxes hardis, cris d'amour, blasphèmes contre les femmes, poésie, prière et scepticisme, il y a de tout dans ce roman. Si l'auteur, M. Chaudesaigues, a senti tout ce qu'il décrit, si toute cette amertume de déceptions, si tous ces motifs de désespoir ont déjà éprouvé sa jeunesse, nous devons croire à la fatalité. Autrefois un pauvre jeune homme ainsi battu par les orages du monde se serait fait trappiste. En 1834, il fait un roman.

LES GAUCHOS.

§ II.

Après une marche pénible, nous arrivâmes à une hutte plus grande et plus proprement bâtie qu'aucune de celles que j'avais vues, contenant deux appartemens, outre un hangar couvert, à peu de distance, pour servir de cuisine. Le *corral* lui-même n'était pas entouré de la quantité ordinaire d'immondices, ce qu'on devait attribuer au grand nombre de vautours rassasiés et de faucons perchés lourdement sur les pieux de l'enclos, qui ne se dérangèrent pas, quoique je passasse près d'eux presque à la portée de la main. Quelques nobles chevaux étaient enfermés dans le corral, et leur hennissement, à notre approche, me prouva qu'ils étaient depuis peu de temps privés de la liberté des plaines. Tout, dans cette demeure, ressemblait moins à la hutte puante d'un malheureux gaucho qu'à la maison d'un agriculteur aisé. Si ce n'eût été le corral et les ossemens de toute espèce semés ou entassés çà et là, j'aurais cru que c'était l'habitation de quelque étranger original qui avait quitté ses vignes du Languedoc ou sa ferme de Sussex pour partager avec le cheval sauvage, le gama et le lion, la vie indépendante des Pampas du Paraguay. Mais si je fus surpris de la propreté comparative de cette demeure, je le fus encore plus de la

conduite du maître, lorsque, écartant la peau de buffle qui lui servait de porte, il vint à ma rencontre. J'ai déjà parlé de l'hospitalité des gauchos et de la grave politesse qui atteste chez la plupart leur origine espagnole. Ces sentimens vont si loin qu'un gaucho n'entre jamais dans sa hutte sans se découvrir la tête, quoiqu'il n'y ait que les membres de sa famille sous son toit. Au lieu de l'empressement cordial et hospitalier que j'avais trouvé partout ailleurs chez les gauchos, celui-ci tressaillit en me voyant, et, glissant la main vers son talon, tira son long couteau de sa botte avec un air de menace. Aussitôt que je l'eus salué cependant et que je lui eus expliqué ma mésaventure, il parut se radoucir, murmura quelques mots d'excuses en rengaînant son arme, me pria d'entrer dans sa hutte et me dit de la regarder comme mienne. Tout faible et fatigué que j'étais, je ne pus m'empêcher de remarquer la contrainte avec laquelle il exprimait ce compliment d'usage; et pour me faire sentir lui-même délicatement sa répugnance : « Entrez, me dit-il, vous ne pouvez me gêner pour une seule nuit. » Il m'examinait d'un œil scrutateur pendant qu'il parlait, et ne voyant, je présume, rien qui ressemblât au soupçon dans ma physionomie, il se mit à débarrasser mon cheval de sa bride et de sa selle, en m'exprimant son plaisir d'être honoré de la présence d'un cavalier comme moi : « Vous excuserez un vieillard, señor, dit-il, s'il est un peu réservé et défiant. Dans ces plaines sauvages il y a plus de *salteadores* (voleurs) que d'honnêtes chrétiens. Nous avons d'ailleurs l'avis certain que les Indiens sont quelque part dans ces cantons; ils ont brûlé quelques huttes dans le pays des Trèfles, au levant, et ils peuvent être ici (que la mère de Dieu nous en préserve!) du matin au soir. Un homme n'est guère rassuré quand il ne sait pas s'il ne sera pas égorgé entre ses deux repas. Pardonnez-moi donc mon manque de courtoisie. »

On m'avait trop parlé des Indiens pour ne pas voir une nouvelle excuse dans ces paroles, et puis je crus reconnaître dans ce gaucho le même homme que Reginald m'avait montré. Ce n'était toutefois qu'un soupçon, car je l'avais à peine vu le jour de notre première halte, lorsqu'il était parti avec le cheval, sous prétexte

de le dompter ; mais je n'en formai pas moins le projet d'abréger mon séjour chez lui.

Intérieurement la hutte était plus propre et mieux éclairée que la plupart de celles des gauchos. Les *bolas* ou boules, les *lassos*, les brides et les éperons étaient presque symétriquement rangés autour des murs ; le berceau, fait en peau de buffle, était suspendu par des courroies aux solives du coin le plus reculé de la première pièce ; le feu de charbon brûlait gaiement, et la lampe, alimentée par de la graisse de buffle, était attachée au toit. La nuit était survenue au moment de mon arrivée ; le froid avait saisi mes membres engourdis ; mais, me sentant ranimé par la chaleur de l'appartement, je crus devoir me saigner pour soulager ma fièvre. Cette opération favorite des Espagnols amena autour de moi quatre ou cinq femmes avec huit ou dix enfans que j'avais fait lever en entrant. Une vieille négresse, qui semblait être la cuisinière de ce rustique ménage, tenait le bassin sous mon bras, et s'acquittait si maladroitement de ce soin que j'exprimai mon humeur et mon impatience en haussant la voix. Au même instant un cri partit de l'autre pièce de la hutte, et le vieux gaucho, se levant à la hâte avec un geste muet de rage, courut à cette seconde pièce, où je l'entendis exprimer en accens sourds le mécontentement et la menace.

Je ne saurais rendre mon horreur ; je crus avoir reconnu la voix de doña Luisa : tous mes soupçons se représentèrent sous les images les plus affreuses à mon esprit, et je perdis connaissance. En reprenant mes sens, mes regards rencontrèrent ceux du vieux gaucho, qui cherchait à surprendre le secret de mes émotions ; le ciel voulut que le sentiment du danger m'éclairât sur la conduite que j'avais à tenir, et je sus tirer parti de ma défaillance même pour ne paraître occupé que de ma santé. Je suppliai mon hôte de me procurer un bouillon de volaille, prétendant ne pouvoir souper dans mon état avec la viande de bœuf qui rôtissait au foyer. Le gaucho fut la dupe de ma feinte, me prépara lui-même une espèce de lit avec un tas de *ponchos*, ou manteaux, et mit pour traversin une peau de mouton sur ma selle. Un poulet fut tué à mon intention ;

en un mot, mon hôte redevint hospitalier et courtois dès qu'il n'eut plus de soupçons, et moi je me couchai, simulant un sommeil qui était, on le pense, loin de mes yeux. J'étais dans l'ombre et pouvais tout voir, sans être trop remarqué, dans le coin où je m'étendis. La famille se réunit pour souper, chacun, les enfans compris, coupant sa tranche de viande sur la broche même avec son couteau. Le pain est inconnu dans ces plaines; le rôti, arrosé d'eau pour boisson, forma tout le repas, après lequel on fit une prière devant une image de la Vierge placée dans le coin opposé au mien, et on se coucha au hasard sur le plancher; enfin on s'endormit. J'en excepte le vieux gaucho et une assez jolie mulâtresse portant un enfant dans ses bras, qui s'assirent près du feu, comme s'ils attendaient quelqu'un; en effet, au bout d'un quart d'heure entra un jeune homme que la mulâtresse nomma Teobaldo, et qui ôta son chapeau en franchissant la porte. Il avait ses *boules* à sa ceinture, et je vis au sang qui les tachait qu'il revenait de la chasse. Des chiens le suivaient, et ils vinrent lécher la main du vieux gaucho, tandis que la mulâtresse offrait son enfant aux caresses du jeune homme : celui-ci baisa l'enfant et la mère, mais avec une distraction et une indifférence visibles, en disant qu'il voulait souper. Au geste de silence qu'on lui adressa, il comprit qu'il y avait un étranger dans la hutte. Le vieux gaucho lui ayant dit quelques paroles d'explication à l'oreille, il vint à moi, se pencha, écouta ma respiration et se releva avec un mouvement de colère; enfin il se mit à souper : quand il eut fini, la mulâtresse déposa l'enfant dans le berceau, suspendu justement au-dessus de ma tête, et se coucha elle-même à quelques pas de là. Les deux gauchos continuèrent à s'entretenir à demi-voix, comme pour ne troubler le sommeil de personne; mais peu à peu leur conversation s'échauffa tellement qu'ils sortirent.

Je m'imaginai que ces deux hommes délibéraient sur ce qu'ils devaient faire de moi, et quand ils furent dehors, voyant toutes les femmes endormies, j'eus l'idée de me réfugier dans la pièce voisine, de m'y découvrir à doña Luisa, et de m'y défendre avec elle, au moyen de mes deux pistolets, sachant bien que les *boules*

et le *lasso* n'étaient des armes redoutables qu'en pleine campagne. Mais je me décidai à sortir plutôt de la hutte, à y suivre pas à pas les deux gauchos, à les écouter, à surprendre leurs intentions, et à leur ôter moi-même la vie s'ils menaçaient réellement la mienne.

La lune brillait à l'horizon; mais, heureusement pour moi, l'ombre que projetait le mur extérieur de la hutte me cachait entièrement. Je citerai ici un exemple curieux de l'attention que l'esprit apporte aux moindres circonstances quand le sentiment d'un prochain danger exalte toutes nos facultés. Je réfléchis que si j'avais été du côté sud, et non du côté nord de l'équateur, j'aurais été exposé à la vue de ceux que je suivais ainsi, au lieu de rester moi-même dans l'obscurité pour observer leurs démarches. Sans doute qu'ils ne songeaient guère, quant à eux, aux hémisphères nord ou sud, mais qu'ils étaient persuadés que leur hôte, accablé par la fatigue et affaibli par une saignée, dormait sans défiance. D'ailleurs la discussion qui les avait fait sortir de la hutte les occupait déjà trop vivement pour ne pas me laisser encore quelques avantages, quoique j'en fusse le sujet. Ils marchaient en parlant, mais je les suivis d'assez près pour les entendre jusqu'à l'enclos ou corral, et là ils s'appuyèrent contre les pieux de l'enceinte.

« Je vous assure, mon père, disait le plus jeune, que je ne conçois rien à votre imprudence. Cet homme est un espion peut-être, ou du moins il peut nous perdre en nous dénonçant, s'il retourne à la ville.

— Teobaldo, répondit le père, je t'ai raconté comment il a été amené dans notre hutte; il est étranger, il est malade, je ne souffrirai pas que tu violes à son égard la dernière vertu des gauchos, l'hospitalité.

— *Dios mio!* s'écria Teobaldo, l'hospitalité comme la charité doit commencer par soi-même. Il vous convient bien de faire le scrupuleux ! Dites plutôt que vous n'êtes pas fâché que la présence de cet hôte vous donne le prétexte de m'imposer une sotte réserve vis-à-vis la señorita, que je ne vous aurais pas aidé à em-

mener, si j'avais su qu'il faudrait la respecter comme une religieuse dans son couvent.

— Malheureux! penses-tu donc que ma vengeance soit brutale et aveugle à ce point? C'est une rançon que je veux et non un crime; cette señorita, je te l'ai dit, est la fille de mon frère : il consentira à te la donner en mariage légitime, ou à la racheter pour une somme qui réparera l'injustice de mon propre père à mon égard.

— Je n'entre pas dans ces froids calculs, dit le jeune sauvage; la réponse de cet Echivera n'arrive point, et qui nous dit qu'il ne l'enverra pas avec les suppôts armés de la justice des villes? Pas plus tard que cette nuit, je veux ma proie et je l'aurai.

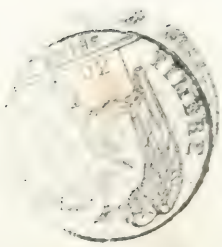
— Pas avant de m'ôter la vie, enfant ingrat que je n'ai pu corriger ni par mon fatal exemple, ni par mes leçons! Tu ne sais ce que tu refuses, malheureux! les trésors d'Echivera sont immenses.

— Je suis assez riche pour la vie de gaucho que je veux mener comme vous, mon père. Avec mon cheval pour toute richesse, je suis content, moi. Quant à cette señorita, j'entends l'épouser comme vous avez épousé ma mère, sans aller devant un prêtre, et pour la garder comme ma mulâtresse, tout juste aussi long-temps qu'elle sera une bonne servante.

— Ah! s'écria le vieux gaucho, comme se parlant à lui-même plutôt qu'à Teobaldo, je suis bien puni : mon fils est encore plus méchant que moi! Mais si je lui laissais commettre cette lâcheté il m'outragerait bientôt moi-même... Teobaldo, ajouta-t-il d'un ton froid et résolu, je te l'ai dit, tu m'obéiras ou tu me tueras.

— Vieil hypocrite, répondit Teobaldo, peut-être m'as-tu toi-même prévenu, et quand tu m'envoyais à la chasse tu cherchais un prétexte pour m'éloigner.

— Monstre que tu es! s'écria le vieux gaucho en tirant son couteau : quand j'avais ton âge je quittai mon père, mais je ne l'insultai pas en face. Je te défends par ce fer de remettre les pieds dans la hutte.



— J'y rentrerai malgré vous; car vous ne m'avez pas appris en vain à manier le couteau.

— Défends-toi, misérable! s'écria le père... » et le cliquetis du fer troubla le silence de la nuit; puis ce fut une lutte corps à corps, que terminèrent le bruit d'une chute et le dernier soupir d'un mourant. Saisi d'horreur, je me retirai, couvert d'une sueur froide, sans autre idée que de fuir cette scène affreuse, et je rentrai dans la hutte. Incapable de prendre un parti énergique, sentant toute ma force morale épuisée, je me replaçai sur la couche que j'avais quittée avec des résolutions si actives.

Près d'un quart d'heure s'écoula... Au moment où je commençais à me reconnaître, et revenais à mon projet de pénétrer dans la chambre où devait être doña Luisa, j'entendis le bruit d'un pas qui se rapprochait de la hutte. De mes deux ennemis, voyons quel est celui qui me reste, me dis-je, avant de l'attaquer; car si c'est le père, le plus prudent sera d'attendre le jour et d'aller demain jusqu'à la ville pour revenir avec du secours, au lieu de livrer le sort de doña Luisa aux chances d'une lutte au moins incertaine. Je vis une main écarter la peau de buffle qui servait de porte. On aurait pu compter par l'ouïe les battemens de mon cœur. Le survivant du combat parricide était le père, qui entra d'un pas ferme et calme. Il détacha la lampe des solives de la toiture, et examina attentivement tous les dormeurs les uns après les autres; mais quand il passa la lumière sur les yeux de la pauvre mulâtresse dont j'ai parlé, je crus voir sa main trembler... Il y avait du sang sur cette main.

Tous dormaient dans la hutte, excepté moi. Les chiens fatigués regardèrent en levant à peine la tête quand le gaucho entra. Ils n'en avaient pas fait davantage quand j'étais rentré moi-même; mais un grand et vieux lévrier, dont le nez balafré et les oreilles déchirées attestaient les combats avec les bêtes farouches de la plaine, se redressa quand le gaucho passa près de lui, et fit un demi-bond jusqu'à ses pieds. Après avoir flairé toute la personne du vieillard, il poussa un hurlement sourd et sortit. Connaissant toute la sagacité de ces animaux et leur indomptable courage, je pen-

sais que peut-être celui-ci empêcherait le gaucho d'ensevelir le corps de son maître, et qu'il s'ensuivrait une lutte qui éveillerait toute la maison. Mes idées s'arrêtèrent au projet de surveiller l'événement et d'attendre la révélation du crime sans m'exposer à en être accusé moi-même, si je le dénonçais avant d'avoir des témoins pour moi.

Cependant le vieux gaucho se préparait froidement à creuser la tombe sanglante de son fils. Après avoir encore une fois examiné tous les visages, il prit quelques instrumens de fer, éteignit la lampe, et sortit en se dirigeant vers le *corral*. Un horrible attrait de curiosité, qui me rappela les sentimens que Godwin prête à Caleb Williams, m'entraîna sur ses pas. Arrivé près du corps, le vieillard, jusque-là silencieux, poussa un sanglot : c'était la nature qui l'arrachait enfin du sein endurci de ce vieux bandit; mais au silence qui succéda je compris qu'il étouffait enfin son émotion; puis je l'entendis parler au chien : « A bas, Tauro, à bas! » Il tira deux chevaux du *corral*, détacha le lasso d'une selle, passa le nœud coulant autour du cou du mort, et, faisant un autre nœud aux pieds, il souleva le cadavre jusqu'au ventre du cheval et l'y fixa. C'était une scène horrible. Le *poncho* du jeune homme était tombé ou lui avait été arraché dans la lutte. La lumière de la lune, éclairant le corps à demi nu, y découvrait deux ou trois plaies à la poitrine, et faisait ressortir le contraste de la pâleur de la peau avec les noires taches de sang que l'air froid de la nuit avait caillé. Les traits livides du mort et ses yeux vitreux, que la ligature semblait pousser hors de leurs orbites, donnaient à ce visage une horrible apparence de vie, comme si une parole de vengeance allait s'échapper de cette bouche souillée d'écume et de sang. Pendant que le vieux gaucho assurait les courroies, en s'interrompant quelquefois pour joindre les mains, expression muette d'angoisse, le chien restait couché à terre, sans perdre un instant de vue le visage du mort, et poussant de faibles murmures, comme si son instinct n'osait soupçonner qu'à demi le crime du vieillard, auquel il était habitué d'obéir aussi bien qu'à son maître.

Enfin le vieux gaucho, ayant terminé son opération, monta sur

un des deux chevaux, et, tirant l'autre par la bride, s'éloigna d'abord au pas, et puis tout à coup je distinguai le bruit du galop, au moment où un nuage passait sur le disque de la lune.

Je rentrai dans la hutte; mais je ne saurais dire comment s'écoula pour moi le reste de la nuit; car je ne pus résister plus longtemps à la violence de mes sensations, et tombai évanoui sur la porte, d'où il paraît que je fus transporté à ma couche par la vieille négresse, qui me trouva là encore sans connaissance, une heure après.

Le soleil se leva sur cette hutte comme si rien d'extraordinaire ne s'y était passé. Quand je revins à moi, je vis la jeune esclave mûlatresse jouer avec son enfant, les chiens aller ou venir, et deux des petits garçons, armés de *lassos* en ficelle, s'exercer à prendre avec ce lacet les coqs et les poules qui faisaient aussi partie du ménage. Je sentis heureusement qu'avec toute ma faiblesse mes contusions cessaient du moins d'être douloureuses. « Où sont vos maîtres, demandai-je négligemment à la vieille négresse? —Aux troupeaux, sans doute; ils y vont ordinairement avant le jour. — Et le jeune garçon qui m'a conduit ici? — A la hutte voisine, où il y a des chèvres, pour vous procurer du lait. » Le jeune garçon reparut en effet avec du lait que je bus avec un plaisir sans égal.

Pendant que je déjeunais ainsi, revint le vieux gaucho; il ôta son chapeau et fit la salutation d'usage, froid comme marbre, et son regard assuré comme celui du serpent. Il s'assit près de moi pour partager mon repas. Je frémis. Pour mieux écarter ses soupçons, je me crus obligé de lui demander des nouvelles de Teobaldo : « Teobaldo? señor; nous avons rencontré une compagnie de gauchos qui l'ont emmené à la chasse : *Ave, Maria purissima;* qu'il revienne en bonne santé! »

La jeune mulâtresse que j'ai souvent mentionnée allait parler; mais le vieillard lui imposa silence avec un coup d'œil qui la fit trembler, et elle se retira avec son enfant dans un coin, où elle se mit à pleurer.

« Est-il parti avec ses chiens? continuai-je.

— Les siens étaient fatigués; mais les autres gauchos en avaient. Il n'a pris que Tauro, et il faudra qu'il le porte peut-être, car la pauvre bête a plus de zèle que de vigueur. »

J'insinuai alors que j'étais en état de continuer ma route, s'il voulait me faire guider jusqu'à la première station par le petit garçon à qui je devais l'hospitalité de sa hutte.

« Volontiers, » dit-il, et il ne put cacher le plaisir qu'il éprouvait à me voir partir. Je ne tardai pas.

Quand je fus au milieu du chemin tracé, je congédiai mon jeune guide avec une gratification qui le fit tressaillir de joie. Il mit l'argent dans la doublure de son chapeau, et s'approchant de moi avec son couteau à la main : « Señor, me dit-il, avez-vous un ennemi dans les Pampas? Indiquez-moi seulement sa hutte, et avant la fin du jour cette lame sera rouge du sang qui bat dans son sein. »

Je remerciai ce petit drôle de sa reconnaissance et du service qu'il m'offrait de si bon cœur, mais en me disant à moi-même qu'on devait peu s'étonner de la férocité des pères, quand les enfans étaient ainsi élevés dans la soif du sang.

Sur ma réponse, le petit gaucho remit son couteau dans sa botte, baisa sa main en signe d'adieu respectueux, me recommanda à la grâce de Dieu, se signa dévotement, et enfonça ses éperons aux flancs de sa monture qui l'emporta au galop. Ils eurent bientôt disparu.

A mon arrivée à la station, je trouvai que mon ami Reginald ayant envoyé des *péons* de tous côtés à ma recherche, avait continué lui-même sa route jusqu'à l'auberge prochaine. J'appris aussi que ces péons, au lieu d'explorer le pays, s'étaient réfugiés dans une station fortifiée, à peu de distance, parce qu'ils avaient reçu la nouvelle certaine que les Indiens ravageaient les Pampas [1].

[1] Les fiers chevaux que montent les Indiens des Pampas sont d'une vitesse sans égale, mais, n'étant pas exercés à sauter les moindres haies ni les fossés, ils sont arrêtés devant la plus petite fortification qui leur oppose une enceinte infranchissable. Aussi quelques gauchos déterminés ont suffi pour tenir en échec une horde nombreuse de ces sauvages, et ont défendu presque sans danger une place comparativement méprisable.

Le vieillard qui me donnait ce renseignement emmenait lui-même sa famille, en mettant ses plus jeunes enfans dans de larges corbeilles assurées à la hâte sur le dos des chevaux. Je me procurai sans retard une autre monture dans le corral, et allai rejoindre mon ami, déplorant le malheur d'une contrée où les femmes et les enfans sont exposés à être impunément massacrés par les sauvages.

L'auberge où j'arrivai était défendue par un fossé et un mur à la hauteur de ceinture et garni de pieux aigus. Des groupes d'hommes en armes allaient et venaient, les uns portant des bottes de fourrage, les autres inspectant les longs fusils des soldats de Buénos-Ayres. *Los Indios! los Indios!* Ces mots, répétés dans les divers groupes, m'expliquèrent la cause de cette réunion. Quelques-uns s'apercevant que j'arrivais des plaines, m'importunaient de questions sur ce que j'avais vu et appris des sauvages. En retour de ce que je pus leur dire, ils m'informèrent que toute cette troupe avait été engagée par don Jose-Maria Echivera, pour explorer le pays des gauchos à la recherche de sa fille; mais que l'alarme répandue par l'approche des Indiens les avait tous fait reculer jusqu'à ce lieu de rendez-vous.

J'entrai dans l'appartement qu'occupaient les deux infortunés, le père et l'amant; j'allais dire tout ce que j'avais à leur communiquer; mais à l'aspect de mon ami, je pensai que je devais user de précaution et ne pas brusquer une explication semblable. J'avais laissé la veille Reginald abattu, désolé, mais calme : maintenant ses yeux étaient rouges de sang; sa démarche et ses gestes étaient d'un insensé quand son accès de fureur va éclater. Le señor Echivera, assis dans l'ombre, cachait son visage en pleurs avec ses mains. A travers ses sanglots et ses paroles inarticulées, on ne distinguait que ces mots : « Ma fille! ma fille! » car la nature souffrait trop en lui pour être éloquente; il n'y a qu'une seule note dans l'expression de l'extrême désespoir comme de l'extrême douleur physique.

Dès que mon ami m'aperçut, il vint à moi. « Eh bien! me dit-il avec une espèce de délire, avais-je tort? Que dites-vous de mes

pressentimens? La fatalité m'a poursuivi dans la personne de celle que j'adorais comme l'ange de ma vie. Ne pensez-vous pas que c'est pour moi, et pour moi seul, que doña Luisa est enlevée à son père? Si je me délivrais de l'existence, ne serait-ce pas rompre le charme fatal jeté sur la sienne? N'est-elle pas perdue pour jamais, quoique son père se flatte qu'une rançon peut la lui rendre? N'est-elle pas perdue si je ne sépare pas au moyen d'une mort violente ceux que le ciel ne veut pas unir sur cette terre? Ou plutôt n'est-elle pas morte déjà elle-même?

Je compris que dans la situation d'esprit où était Reginald, je ne devais pas hésiter à tout lui apprendre. Le señor Echivera m'écoutait avec tous les signes d'une vive joie. Dès qu'il m'eut fait quelques questions après mon récit, il nous quitta pour aller préparer ses soldats à la marche. Mon ami m'écouta plus froidement; ce fut avec un accent de désespoir qu'il me dit : « Elle vit donc encore? Eh bien! allons, hâtons-nous; elle doit bien accuser nos retards; partons... »

Reginald croyait à tout, excepté à son propre bonheur.

Ayant ordonné à un péon de nous procurer des chevaux, j'entraînai Reginald vers le señor don José, qui, entouré de presque tous ses soldats démontés, s'efforçait en vain de les décider à quitter les fortifications de *la Posada;* ils savaient que les Indiens étaient quelque part près d'eux; qu'en peu d'instans ils pouvaient se montrer, et qu'aucun *chrétien* qui les rencontrerait dans les plaines ne serait à l'abri de leurs lances. Les fortifications de *la Posada,* quelque faibles qu'elles fussent, suffisaient pour arrêter n'importe quel nombre d'Indiens, qui, outre que leurs chevaux ne pouvaient franchir un fossé ou un mur, étaient à mépriser comme troupes à pied. Je commençais à craindre qu'on ne réussît pas à faire marcher ces soldats obstinés, qui la plupart, ayant été gauchos, ne connaissaient que trop la férocité des Indiens, et en parlaient avec une rage, mêlée de crainte, qui semblait bien plus difficile à convaincre que la simple peur. « Nous leur coupons la gorge, disait une vieille moustache, et, par la vierge Marie! ils nous coupent la gorge en retour; c'est juste.

— Offrez-leur douze dollars par tête, dis-je au señor don José; chaque minute vaut l'argent pour nous.

— Jeune homme, me répondit le vieux marchand, croyez-vous que j'hésite à promettre quelques dollars quand il s'agit du sang de ma fille? Je donnerais tout ce que je possède pour la retrouver; mais ce n'est pas avec l'argent que je ferai marcher ces soldats. Quand j'offrirais à ces hommes grossiers douze onces d'or, au lieu de douze dollars, ils connaissent trop peu, dans ces plaines, ce que vaut l'argent pour bouger à ce prix; je vais leur parler un langage qu'ils comprendront mieux, j'espère. » Puis, élevant la voix en se tournant du côté de cette milice : « Vous savez tous, leur dit-il, que le vice-roi vous a mis sous mes ordres, et qu'à votre retour à Buénos-Ayres, tout délit de discipline que je lui dénoncerais serait puni sévèrement; mais je préfère vous gagner plutôt par la douceur que par la crainte. Je vous promets donc que tous ceux qui seront prêts à marcher dans un quart d'heure recevront à notre retour à la côte une selle neuve, une bride et des éperons, avec un galon d'eau-de-vie. »

Une acclamation générale accueillit cette harangue; en un instant nous vîmes tous ceux qui avaient leur cheval près de là sauter en selle et brandir leurs lassos autour de leur tête pour aller chercher les autres chevaux qui paissaient un peu plus loin. Au bout du quart d'heure toute la troupe était en bataille et partit avec une avant-garde de chevaux qu'on poussait en troupeau en avant de nous, afin de changer de monture quand besoin serait.

Nous arrivâmes le soir à trois milles de la hutte où j'avais passé la nuit précédente. Quoique pouvant à peine me tenir à cheval, tant j'étais brisé par la fièvre, la fatigue et l'émotion, je n'avais pas voulu perdre de vue Reginald, redoutant pour lui l'égarement de sa raison. A mesure que le jour approchait de sa fin, nos gens, dont l'enthousiasme allait baissant, s'avançaient « la barbe sur l'épaule », pour me servir de leur propre expression, c'est-à-dire qu'ils observaient toutes les précautions capables de prévenir une surprise de la part des Indiens. Ils avaient des vedettes en avant et sur leurs flancs. Nous avions voulu tourner le chemin que j'a-

vais suivi le matin. Tout à coup une de nos vedettes, se repliant sur le corps principal, vint déclarer avec terreur qu'il avait découvert à gauche un corps mort dans une fosse gardée par un mauvais esprit. Sachant que les gauchos, comme tous les habitans des pays déserts, sont très-superstitieux, je donnai de l'éperon à mon cheval, et, suivi de Reginald, j'allai à la découverte de l'apparition; les gémissemens d'un chien nous indiquèrent le lieu précis, et j'y reconnus le corps de Teobaldo que son chien avait déterré. Le pauvre animal était blessé, et avait probablement été laissé pour mort par le vieux gaucho. Non loin de là un vautour s'était posé dans une avide attente, mais le fidèle Tauro l'empêchait de prendre son repas; je fis achever le chien mourant, et ordonnai qu'on le mît dans la fosse avec son maître.

Nous continuâmes cependant notre route, lorsqu'une nouvelle alarme faillit nous disperser. Nous approchions en silence de la hutte; un petit garçon, tout essoufflé, se jeta tout à coup sous les pieds des chevaux en s'écriant : *Los Indios! los Indios!* Les rangs se rompirent à ce cri. Évidemment toute notre milice aurait pris la fuite si elle avait su de quel côté il fallait s'échapper; cette hésitation, cette poltronerie, rendirent enfin Reginald à son ancienne intrépidité; il se mêla à nos hommes, leur reprochant leur lâcheté avec ce ton d'un chef qui domine les masses. Reginald était né pour commander; ces misérables se sentirent renaître à ses paroles, et montrèrent une meilleure contenance. Reginald alors interrogea l'enfant; celui-ci ne répondait d'abord qu'en répétant ses avis de terreur : *Los Indios! si señor, los Indios!* Enfin, je m'approchai et reconnus à sa voix le petit drôle qui m'avait servi de guide. Ma vue le rassura un peu. Je lui demandai des nouvelles des habitans de la hutte. « Tués! tous tués! » répondit l'enfant. — « Et ma fille, bon Dieu! est-elle tuée? » dit don José Echivera. L'accent de douleur du vieillard troubla de nouveau l'enfant qui recommença à répéter pour toute réponse : *Los Indios! los Indios!* — Une odeur de fumée parvint en ce moment jusqu'à nous.

« Marchons! s'écria Reginald; les Indiens auront peut-être mis

le feu à la hutte; mais nous pouvons être à temps de sauver doña Luisa. — En avant! cent dollars au premier qui sera arrivé, dis-je à mon tour; » et nous piquâmes des deux, don José, Reginald et moi, sans nous apercevoir que nous n'étions suivis de près que du chef de la troupe, jeune et brave gaucho. En dix minutes nous eûmes sous les yeux le spectacle de l'incendie et de la dévastation qu'avaient laissés les Indiens derrière eux, soit qu'ils eussent fui à notre approche, soit qu'ils eussent repris naturellement le chemin de leur désert après le succès de l'expédition. Les pieux du *corral* avaient éte arrachés et empilés sur la hutte pour mieux assurer les ravages de la flamme; des chevaux égorgés ou blessés nageaient dans une vraie marre de sang. Le carnage ne s'était pas arrêté aux animaux : des corps mutilés de femmes et d'enfans attestaient la barbarie des sauvages. Je reconnus la tête de la vieille négresse, mais non celles de doña Luisa et de la jeune mulâtresse. Les Indiens n'immolent que les vieilles femmes et emmènent les jeunes. En faisant le tour des ruines fumantes de la hutte, nous découvrîmes quelques pans de mur qui n'avaient pas été atteints par le feu, et près de là une sombre figure que je touchai avec le canon de ma carabine. Je crus entendre un gémissement étouffé. Nous demandâmes une torche pour l'examiner de plus près; mais cette figure s'agita, se tourna sur elle-même, et mes yeux rencontrèrent les deux yeux flamboyans d'un Indien. Je fis un pas en arrière, et me préparais à lui loger la balle de mon pistolet dans la tête lorsqu'une lueur de l'incendie vint éclairer ce coin obscur du tableau, et nous vîmes que le malheureux était littéralement *cloué* contre son cheval par un fer de lance qui lui traversait le mollet, ressortant par l'autre flanc de l'animal mort. Nous fûmes frappés du calme avec lequel il regardait le canon de mon arme à trois pas de sa tête, et du courage qui lui faisait supporter silencieusement l'horrible torture de son état. Je lui adressai la parole en espagnol; car la plupart de ces Indiens fréquentant pendant la paix les villes espagnoles, y acquièrent quelque connaissance de la langue. Celui-ci comprit très-bien mes questions, mais, soit effet de la douleur, soit obstination, il ne répondait que par le monosyllabe *Ugh!* Le jeune

capitaine gaucho qui vint nous joindre en ce moment trouva un moyen de le rendre plus communicatif. Il tira son long couteau de sa botte, et, en plaçant la pointe sur le sein nu de l'Indien, il lui dit : « Si tu consens à répondre aux questions que je vais te faire, je finirai ici même ta torture; mais si tu refuses, tu resteras jusqu'à ce que les vautours te sentent assez faible pour te dévorer vivant. Voyons, Indien, acceptes-tu cette offre ?

— Un brave guerrier ne craint pas la mort, sous quelque forme qu'elle lui vienne, et Sangluca est un des plus braves de sa tribu, répondit l'Indien d'une voix claire et douce, mais ferme.

— Mais un brave guerrier peut désirer mourir avant que son courage soit abattu par la faiblesse, et lorsqu'il ne peut plus se servir des *bolas* et de la lance il peut désirer dormir en paix avec ses pères, dit le gaucho, adoptant la phraséologie particulière des Indiens.

— Oui, répliqua l'Indien, comme se parlant tout haut à lui-même, oui Sangluca est brave; il a tué plus d'un lion à la chasse; les visages pâles ont souvent rougi son couteau de leur sang le plus pur; les chevaux sauvages craignaient son *lasso;* ses boules atteignaient les plus robustes taureaux de la plaine. Oui! Sangluca est brave.

— Hérétique! dit le gaucho, veux-tu accepter mon offre?..... Peu importe, señor, continua-t-il, se tournant vers moi, peu importe que nous l'expédiions dans l'autre monde aujourd'hui ou demain, puisqu'il est inévitablement damné pour l'éternité. Je désire savoir si les Indiens ont emmené quelqu'un vivant, et cette lance sur laquelle celui-ci est couché comme sur un lit de peau de mouton ne peut avoir été lancée que par un Indien; mais ces gens-là ne vous répondent jamais droit : il faut les tourner comme un gama des montagnes pour en arracher une réponse..... » Puis, s'adressant de nouveau au blessé : « L'homme rouge, dit-il, se vante d'avoir tué des chrétiens; un chrétien a du moins vengé ses amis.

— Les visages pâles ne peuvent lancer la lance indienne, répondit le blessé avec mépris. C'est mon ami de cœur qui m'a ainsi transpercé le corps. Nous nous sommes battus pour la fille aux

yeux noirs; il l'a enlevée, parce qu'il a été le vainqueur, mais je n'ai cédé qu'à un brave. »

« Mécréant! s'écria don José Echivera; un sauvage maudit a-t-il donc enlevé ma fille, ma fille unique? Elle si tendrement aimée, devenue la proie de ces barbares!... » Et le vieillard s'abandonnait à son désespoir, versant des larmes et se laissant tomber sur le gazon. L'Indien, après avoir regardé avec mépris la douleur de ce malheureux père : « Elle sera, dit-il, la femme d'un brave; ses enfans ne se serviront pas de la selle pour monter à cheval, ils ne seront pas les habitans efféminés des villes. Ils dormiront dans la plaine; ils chasseront le lion et le tigre; ils immoleront les visages pâles.

— Chien d'hérétique! lui cria le gaucho en passant son couteau à travers le corps de l'Indien, va trouver le père de ces sentimens-là au fond de l'enfer! »

La joie du triomphe étincela aux yeux du guerrier mourant, et levant sa longue lance, restée jusque-là immobile à son côté, il montra les étoiles, s'écriant : « Le dieu des Indiens n'a pas d'enfer! Vois les esprits de mes frères là haut dans le ciel! J'y brillerai bientôt comme eux; ils m'inviteront à leur chasse, ils offriront un beau cheval à Sangluca, qu'ils proclameront brave et vainqueur des visages pâles. »

Il croisa les bras avec calme sur son sein, et ferma les yeux comme s'il attendait la mort. Je crus qu'il était expiré et le touchai avec le fer de sa propre lance. L'Indien ouvrit ses grands yeux noirs et dit : « Il est doux pour un guerrier indien de mourir à la clarté du feu qui brûle la hutte des visages pâles! Douce est pour l'Indien mourant la vue des chrétiens qu'il a tués! »

Le gaucho, indigné de ces atroces paroles, acheva le blessé par un second coup plus fort que le premier.

Pendant que je regardais le guerrier mourant et rêvais à l'étrange éducation des sauvages, j'entendis pousser un cri par don José, qui s'était écarté de cette scène, et, tournant la tête, je vis sortir d'un monceau de ruines et de cendres un homme noirci par le feu de l'incendie. Cet homme, qui se traînait à peine et perdait

son sang par une plaie à la tête, promena sur nous tous un lugubre regard ; puis, s'adressant au marchand espagnol : « Don José, lui dit-il, je suis Leonardo... » Le vieillard poussa un autre cri. « Je suis Leonardo, continua cette espèce de spectre, ce Leonardo méprisé par ta mère, oublié par notre père et privé de sa part à son héritage. J'ai été long-temps malheureux à cause de toi : je te l'avais pardonné ; mais j'ai été insulté et frappé à cause de toi encore : j'aurais voulu te forcer à réparer tous ces torts en faveur d'un fils à qui je me reprochais de ne laisser d'autre héritage que celui de ma haine et de ma vie de proscrit. Un sauvage indien est venu me venger de toi et de cet étranger insolent plus complétement que je n'eusse voulu.....

— Misérable ! oses-tu bien te vanter de tes crimes ! » s'écria Reginald en reconnaissant l'auteur de tous ses maux et en l'interrompant par un coup de pistolet. Leonardo retomba mort cette fois au milieu des ruines.

. . . . . Ici finit cette déplorable histoire. Nous revînmes à Buénos-Ayres sans espoir de retrouver les traces de doña Luisa. La raison de Reginald est égarée depuis cette catastrophe, et don José n'y a pas survécu.

New Monthly Magazine (1) *février* 1834.

(1) Ce ne sont pas les événemens par trop mélodramatiques de ce récit qui nous ont engagé à le faire traduire ; mais nous y avons trouvé dans un cadre romanesque le résumé des piquantes courses du capitaine Head à travers les Pampas. Il y a quelques années déjà que le capitaine Head en a publié la relation. (*N. du D.*)

JOURS DE PROSCRIPTION.

§ II.

Si on a conservé quelque vague impression du chapitre précédent, on se souvient peut-être qu'on m'a laissé à travers bois avec un conspirateur de village qui me guide comme il peut, dans la double obscurité de la forêt et de la nuit, vers un autre chemin aussi infréquenté que possible, d'où je dois gagner les hauteurs de Poligny, et, s'il plaît à la Providence, les frontières de la Suisse. Dans le cas où l'on ne s'en souviendrait pas, on peut très-bien se dispenser de s'en souvenir, car ce que je viens d'en dire a toute la précision et toute l'élégance d'un sommaire. Quand j'aurai ajouté que mon compagnon s'appelait Hippolyte Bonin, on saura tout ce qu'il convient de savoir pour comprendre le reste.

Hippolyte Bonin, dont la suite a fait un personnage, et quel personnage, grand Dieu! était un homme de trente à trente-deux ans, qui, vu par derrière comme je l'aurais vu si la lune avait pu m'éclairer dans ces taillis déjà élancés et vigoureux, paraissait en

avoir soixante et davantage à la courbure de son corps fatigué dont le buste se courbait en demi-cerceau sur deux jambes arquées et tratelantes. En face, et quand l'énergie du plaisir ou de la colère lui permettait de reprendre la perpendiculaire et l'allure d'un homme, c'était tout autre chose : un joli garçon de bonne maison déguisé en rustre; et, comme les gens d'esprit mettent tout à profit, cette physionomie équivoque lui avait servi deux ou trois fois à se rendre la justice favorable dans des questions d'identité. Hippolyte Bonin, vigneron de son état, était d'ailleurs homme du monde, et, qui plus est, homme à bonnes fortunes; et il ne sortait jamais, dans les grandes occasions, sans porter le frac soigné du petit-maître de campagne sous le sarrau du paysan. Il y avait en lui un aventurier multiple, une espèce d'Abélino ou de Sbogar a upetit pied.

La nature ne lui avait pas refusé quelques-unes des faveurs qui pouvaient le rendre propre à son rôle de Lovelace. Il n'était à la vérité ni grand ni bien tourné, ce qu'il dissimulait toutefois avec assez d'adresse, quand il avait besoin d'y prendre garde; mais un nez aquilin tant soit peu proéminent, une bouche fraîche et gracieuse, un sourire plein de finesse, des dents superbes, et, mieux que tout cela, des yeux d'un bleu céleste surmontés de sourcils d'ébène que relevait la peau la plus blanche, la plus délicate et la plus harmonieusement colorée que j'aie vue de ma vie (dans un homme s'entend), lui composaient une figure remarquablement distinguée. Il n'était bruit que de ses succès, et j'ai quelquefois amèrement souri de les comprendre en le voyant tourner sur de pauvres femmes ce regard humide, tendre et caressant sous lequel ma pénétration, plus instinctive ou plus exercée, voyait briller un feu sardonique et cruel, comme une étincelle d'enfer. Maintenant encore, après tant d'années, le beau regard de Bonin, avec son expression d'ironie et son reflet faux, me poursuit et me tourmente dans mon sommeil.

Outre son esprit naturel, qui était très-vif et qui abondait en saillies, Hippolyte Bonin apportait dans la conversation les avantages d'une éducation peu commune parmi les gens de son état.

Fils d'un riche cultivateur, il avait étudié pour être prêtre ; et s'il ne reçut pas les ordres, ce que je n'ai point éclairci, c'est que la réquisition le saisit au moment où il allait les recevoir. Les événemens le firent soldat, sergent, orateur de caserne, meneur d'une société populaire, et acteur en première ligne, s'il fallait l'en croire, dans les scènes tragiques de Lyon *affranchie* par la guillotine. Il se *flattait* peut-être. Au moment dont je parle, Bonin était enrégimenté comme moi sous les drapeaux de l'alliance qui reconnaissait les Bourbons pour chefs. Il s'était fait royaliste constitutionnel, non du propre mouvement d'une affection consciencieuse, car la conscience et l'affection n'avaient pas beaucoup de prise sur lui, mais parce qu'il abhorrait Bonaparte, qui s'était attribué une part trop large, au grand détriment des révolutionnaires, dans les dépouilles du pays, et puis parce qu'il ne voyait dans une restauration opérée selon nos principes, à la vérité fort confus, qu'une transition rétrograde au bon temps de l'anarchie. Un jour qu'il faisait parade assez insolemment de quelques horreurs prétendues patriotiques auxquelles il prétendait avoir prêté les mains : « Hippolyte, lui dis-je, il sera prudent de vous taire là-dessus devant nos messieurs, car, de l'humeur dont je les connais, ils sont hommes à vous faire pendre s'ils réussissent.—Bon ! reprit-il en me flattant de cet œil doucereux qui me faisait peur, ils ne sont pas si hâtifs, et ils ne s'y prendront jamais assez tôt pour avoir l'avance. » Bonin pénétrait mille fois plus profondément que moi dans les secrets d'un avenir politique.

Rentré au toit paternel, et devenu maître de sa fortune, Bonin n'avait mis qu'un an ou deux à la dissiper. Le jeu l'avait introduit dans ces repaires de la bonne compagnie où l'on raffine sur les vices de la mauvaise. La misère l'en avait chassé. Il ne conservait pour tout relief de sa vie d'illusions que deux ou trois billets doux d'une marquise intrigante qui nous avait fait présent de cette dangereuse recrue ; mais, comme il était doué au plus haut degré de l'esprit de résolution, il subissait sa destinée sans se plaindre, en attendant les chances nouvelles qui lui rendraient son bien, ou l'occasion de prendre celui des autres : le rétablissement du comité de

salut public, par exemple, ou celui de la monarchie. C'était tout un. Jusque-là il cultivait sa vigne le sabre au côté, parlait latin à son curé, dont il ne fréquentait guère les offices, rattrapait en détail aux petits, avec des cartes officieuses, l'argent que lui avaient volé les grands, intervenait comme agent essentiel dans toutes les affaires scabreuses, amendait dans la perfection les actes irréguliers, tenait bureau ouvert de feuilles de route pour les déserteurs ou de passe ports pour les forçats, et, tout usé par la débauche, qui avait fléchi son épine dorsale et rouillé le ressort de ses articulations, il faisait encore marcher de front dix intrigues amoureuses. Complaisant, officieux, nécessaire, et ménagé de tout le monde, parce que tout le monde le redoutait plus ou moins, tel était mon compagnon de voyage, et tel je le soupçonnais depuis quelque temps; mais je n'avais jamais reçu de lui que des preuves de courageuse fidélité, et j'aurais rougi de concevoir la moindre défiance sur son compte quand même je n'aurais pas été rassuré par mes armes. Je n'y pensais pas.

Je continuais à marcher à la suite de Bonin quand un coup de sifflet fort aigu et singulièrement modulé se fit entendre à cent pas de nous. Bonin s'arrêta, je l'imitai, et au même instant mes oreilles furent frappées d'un second coup de sifflet beaucoup plus rapproché, mais d'ailleurs parfaitement semblable à l'autre. Cette fois-là c'était Bonin qui sifflait.

« Que faites-vous, Hippolyte? lui dis-je à demi-voix. Vous êtes un imprudent! Ce sont peut-être des malfaiteurs ou des espions auxquels vous indiquez maladroitement notre chemin.

— Laissez donc, répondit-il en ricanant, ce ne sont ni des espions ni des malfaiteurs : ce sont des amis. »

Et à peine avait-il prononcé ces paroles que les broussailles s'ouvrirent, et qu'un homme tomba entre nous deux en bondissant.

« Bonne rencontre! s'écria Bonin en riant. C'est Pancrace lui-même. Qui diable t'attendait là?

— Le diable en effet, et probablement un de ses compagnons, dit-il en me toisant d'un air familier. Le sabbat se tient-il mainte-

nant le lundi pour vous trouver en route à pareille heure? O mes braves, il y a ici quelque méprise, je ne vous aurais jamais cherchés sur un chemin plus étroit qu'il ne convient au passage d'une diligence.

— Tais-toi, badin, reprit Bonin en lui jetant le bras autour du corps et en pressant le pas avec lui; ne raille pas aujourd'hui sur ces choses-là. Dans les bois c'est effrayant. »

Ils marchèrent, et je ne les entendis plus; mais j'avais eu le temps d'envisager le nouveau venu à un rayon de la lune, et ses traits ne sortiront jamais de ma mémoire. C'était une de ces figures rêvées où se confondent le cynisme du libertinage et l'audace du crime. Sa barbe épaisse et difforme, ses accoutremens composés de haillons disparates, sa carabine passée en sautoir avec un autre baudrier qui paraissait soutenir un couteau de chasse, en faisaient l'idéal d'un de ces bandits que j'avais vus au mélodrame. Je me jugeai heureux de pouvoir me dispenser de prendre part à l'entretien animé et quelquefois orageux qui occupait mes deux aventuriers, et je les suivis sans me hâter, car je n'étais pas autrement impatient de les rejoindre. Cela dura long-temps. Ma répétition venait de sonner minuit quand Bonin rebroussa chemin tout seul et me rejoignit en chancelant.

« Tu es ivre, lui dis-je en le repoussant comme il allait me heurter dans l'ombre; mais qu'est devenu ton camarade?

— Le camarade s'en est allé avec sa gourde vide, commandant, vide et sèche comme une promesse de grand seigneur. Excellente eau-de-vie, ma foi! je ne sais pas où il la prend; et un homme de tout cœur, ce digne Pancrace, un homme qui n'a rien à lui!

— Je le croirais volontiers, et je suis fâché, Hippolyte, de vous connaître de tels amis!

— Et comment les demandez-vous? Il ne faut pas être si dégoûté quand on conspire. La guerre des buissons ne se fait pas avec des manchettes de dentelles, parce qu'on risquerait fort, voyez-vous, de les laisser aux épines. De tels amis, monsieur! Dieu ou le diable veuille nous en donner dix mille tout à l'heure, et je fais bénir demain matin à Lons-le-Saulnier votre drapeau blanc et votre épée.

ou toute autre broche et tout autre chiffon, au maître-autel de Saint-Désiré, avec un accompagnement sempiternel de *Te Deum*. Mon ami Pancrace que vous venez de voir là, ce noble et beau Pancrace, est un garçon solidement planté sur le jarret, ferme sur les hanches, inébranlable comme le mont Poupet qui est par là haut, intrépide comme un Bras-de-fer, comme un César, comme un Judas Macchabée, comme autant d'avaleurs de charrettes ferrées que vous m'en citeriez d'ici à demain dans l'histoire; et je me serais fait un plaisir et un devoir de vous le présenter s'il y avait eu moyen de l'attacher à l'état-major de la restauration constitutionnelle, qui s'en va un peu décousu pour le quart d'heure. Ce serait un fameux champion à la bonne cause; mais il n'est pas établi dans le pays. C'est un gentilhomme bressand qui voyage pour ses affaires.

— Marche, et tire-moi d'ici. La bonne cause n'a pas besoin de l'appui d'un voleur de grand chemin.

— Pour voleur de grand chemin, je ne vous dirai pas. Je ne m'informe jamais de l'état d'un honnête homme de ma connaissance qui n'a pas jugé à propos de mettre enseigne et de payer la patente. Voleur de grand chemin! vous m'y faites songer; mais c'est, vrai Dieu! possible. Je le lui demanderai la première fois que j'aurai l'avantage de le rencontrer; il ne prendra pas ombrage de moi, le cher homme, je ne lui couperai pas l'herbe sous les pieds; je ne chasse pas sur ses terres. C'est la seule profession distinguée à laquelle je n'aie pas pensé, car je ne ferais pas tort d'un sou marqué à la caisse de M. Danet, autrement que pour le service de la constitution. Si le roi l'ordonne, c'est bon; je sais ce que c'est que du devoir d'un subordonné. — Diable! voleur de grand chemin, continua-t-il en grommelant... Bon pied, bon œil, bon bras et bonne tête; prompt à l'attaque, enragé à la défense; à la retraite, un lutin; ni vu ni connu! Et avec cela exercé à la fatigue, à la faim, à la soif, au bivouac; toujours prêt à voir couler le sang des autres sans pitié, le sang de ses camarades et le sien sans faiblesse; les doigts préparés aux poucettes, les malléoles aux anneaux de fer, la nuque à l'accolade du bourreau, cela n'est pas trop mal. Soldat de guerre civile ou voleur de grand chemin, de quel côté

mettez-vous l'honneur, s'il vous plaît? N'a pas qui veut des voleurs de grand chemin pour relever une couronne. Les voleurs de grand chemin sont fort bons.

— Marche, repris-je avec indignation, marche, te dis-je, et surtout épargne-moi tes monologues de bandit. J'ai à m'entretenir d'autre chose avec moi-même que des rêveries d'un ivrogne. »

Il poursuivit sa route sans parler intelligiblement, mais en déclamant à tour de bras et en s'arrêtant de temps en temps, comme pour recueillir ses idées.

J'avais besoin en effet de me retrouver seul un moment et de me rendre compte, hélas! pour la première fois, de la résolution que j'avais embrassée avant d'en mesurer la portée et d'en calculer les résultats. Il y avait du vrai dans l'effrayante comparaison que venait de faire Bonin, et cette idée pesait sur mon cœur comme un remords. Qu'elles mènent loin, les frénésies de l'opinion!... que dis-je! de la vanité, du besoin puéril d'exciter un vain bruit par un vain dévouement dont les succès inutiles n'aboutiraient qu'à river une autre chaîne au peuple, ou bien de faire palpiter de quelque émotion compatissante le cœur dédaigneux ou pusillanime d'une femme qui n'a pas osé se prononcer pour nous. De quel droit avais-je entrepris d'intéresser dans ces honteux mouvemens de mes secrètes passions le repos et la vie des autres? Et le ministère que j'accomplissais en aveugle, qui me l'avait imposé? qui m'avait donné ces chefs dont je n'étais plus à pénétrer les véritables motifs? Ma vocation même était-elle fondée sur un sentiment profond, sur une conviction réfléchie? Non, elle ne l'était pas. Je voyais déjà dans la politique ce que j'y vois encore aujourd'hui, pour l'ambition un prétexte, pour le peuple une illusion; un marchepied pour les intrigans, et un piége pour les sots. Moi aussi j'étais devenu, sans le savoir, un de ces hommes artificieux qui préoccupent la crédulité publique de chimères dont ils connaissent le néant, ou une de ces dupes imbéciles qui marchent les yeux fermés à l'abîme, sur un chemin dont elles n'ignorent pas le danger. Et ce danger, je ne l'avais jamais mieux apprécié que depuis qu'il était venu m'effrayer de l'idée d'un contact, et peut-être d'une alliance

avec le rebut de la société humaine. O mon Dieu! que serait-il arrivé si les soldats qui me poursuivaient m'avaient saisi dans ce bois, en conférence avec un scélérat convoqué par le signal des voleurs? Quel souvenir aurais-je laissé à mes proches, à mes amis, si j'étais mort là, si j'avais été jeté là dans une fosse à côté d'un misérable que les lois avaient sans doute flétri, que l'échafaud réclamait sans doute? Qu'aurait pensé mon père? C'était cependant contre cette chance d'éternelle ignominie que j'échangeais depuis deux ans le calme d'une vie innocente et pure, et mes études si douces, et mes rêveries si poétiques, et mes longues espérances. Que de bonheur perdu pour quelques émotions insensées! — Puisse-je le faire entendre aujourd'hui aux infortunés qui seraient tentés de s'aventurer dans la même voie, ce cri douloureux, ce mortel regret de l'ame qui me poursuivait avec une obstination furieuse, comme pour me pousser au délire et au suicide! Le conspirateur est peut-être le plus coupable des hommes, car il se rend responsable devant la nature et devant Dieu de tout le sang inutile que ses manœuvres coûteront à l'humanité; mais plaignez-le pourtant, car de tous les hommes il est le plus malheureux. Nul ne lui tiendra compte, au jour de la victoire, de ses souffrances et de ses périls. Ce qui lui reste alors en pleine propriété, c'est la solidarité du crime; c'est sur lui que s'amassent dans toutes les histoires les malédictions des peuples. Le but le plus glorieux où puisse tendre sa mission de désespoir, c'est le champ de bataille de Philippes ou la plaine de Grenelle. Son nom ne grandit qu'au prix d'une expiation de sang qui l'absout d'avoir été maniaque et assassin. Ce n'est ni l'admiration ni la reconnaissance qui lui décernent une espèce d'apothéose : c'est la pitié.

Pendant que je me livrais à ces méditations amères, le ciel avait changé d'aspect. Des nuages pressés en bancs énormes couraient et s'amoncelaient sur nous de tous les points de l'horizon. Un de ces orages nocturnes si communs et si impétueux dans les basses vallées de nos montagnes commençait à gronder. Les arbres les plus vigoureux s'inclinaient à l'effort de la tempête, et se relevaient avec d'horribles gémissemens. Un d'eux fut frappé du ton-

nerre à quelques pas de moi, et me couvrit de ses éclats. J'avais perdu Bonin de vue dans les ténèbres qui s'accroissaient de moment en moment. Je le retrouvai, à la lueur d'un éclair, assis sous l'arbre voisin. L'éclair qui suivit celui-là me le montra plus distinctement. Il pleurait et s'arrachait les cheveux. Ma présence parut redoubler sa douleur.

« C'est trop de larmes pour un homme, lui dis-je. Si nous sommes égarés, comme je le suppose, tes lamentations n'y porteront point de remède. Lève-toi, et cherchons une clairière où nous puissions nous reposer, non à l'abri de la pluie, qui est le moindre des accidens, mais garantis de la foudre, que ces arbres appellent sur notre tête.

— Puisse-t-elle être tombée sur moi, répondit-il en sanglotant, quand je vous ai amené ici! Oh! c'est une nuit de malheur.

— Allons donc, Hippolyte, prends courage; ce bois finit quelque part, et peut-être ne sommes-nous pas éloignés d'un village.

— Il y en a un là, reprit-il en étendant le doigt et en me faisant apercevoir en effet, à la lumière météorique qui n'avait pas cessé de nous éclairer, un groupe de bâtimens assez rapprochés de nous.

— Eh bien! de quoi t'alarmes-tu? Ce hameau est-il occupé par des gendarmes? Ces chaumières sont-elles des coupe-gorges? »

Il se leva et me précéda d'un pas pénible et lent qu'il paraissait craindre d'allonger.

« Non, monsieur, vous n'avez rien à redouter des gendarmes, pour cette nuit du moins. Vous ne coucherez pas dans un coupe-gorge; vous coucherez sous le toit d'un honnête homme, dans mon lit, ou à côté, comme il vous plaira. Nous sommes à l'Abergement, et un malheureux verre d'eau-de-vie, que Satan m'aurait fort obligé de changer en poison, m'a tellement troublé le cerveau que je me suis laissé aller comme une brute à la routine de mon trajet d'habitude. Nous n'avons heureusement pas perdu beaucoup de chemin sur les hauteurs de Poligny; mais, depuis six grandes heures que nous marchons, nous n'en avons point gagné.

— Si c'est cela qui t'inquiète, calme-toi; je suis accoutumé à de plus grands désappointemens. Deux heures de repos me suffiront pour réparer mes forces, de manière à nous dédommager du temps mal employé. Je n'y pense déjà plus.

— Du repos, s'écria-t-il, du repos! vous n'en aurez point. Il n'y a point de repos dans la maison de Bonin.

— Attends, Hippolyte : ce que tu dis manque tout-à-fait de sens. Aurais-tu réellement perdu la raison?

— Eh! non, encore une fois, monsieur. Je ne suis plus ivre. Je sais trop ce que je dis et où je vais; mais il faut vous l'expliquer à vous, et cela n'est pas facile. Je n'ai jamais eu l'occasion de vous parler de ma femme, n'est-il pas vrai?

— Tu serais marié, Bonin! A la vérité ton genre de vie ne m'aurait pas donné lieu de le croire, mais je suis d'un âge qui te répond de mon indulgence pour tes faiblesses. Il n'y a point d'homme qui n'ait besoin de la compassion des autres.

— Et de la miséricorde de Dieu, comme vous dites quelquefois; mais il me l'a refusée. De quel droit oserais-je la réclamer? Ma femme était une jeune, belle et bonne fille, bien née avec cela, si l'on peut être bien né quand on n'est pas légitime. Son père lui avait fait donner une éducation distinguée, et peut-être il lui aurait fait du bien s'il n'était pas mort subitement par quelque accident imprévu. Elle fut heureuse alors d'entrer, sous le titre de demoiselle de compagnie, mais dans le fait en qualité de femme de chambre, chez Mme la comtesse de Mont, dont le mari est de vos amis. C'est là que je m'en fis aimer; je l'épousai. Elle avait quelques épargnes, j'en tirai le même parti que de celles de mon pauvre père. La douleur et les privations l'enlaidirent; je la délaissai. Sa patience d'ange s'altéra, je la battis. Elle est devenue folle. Voilà.

— Assez, assez, Hippolyte. Je comprends maintenant tes justes regrets, et combien l'aspect de cette triste maison doit être intolérable pour toi. Des fautes si graves ont leur punition même sur la terre!... Mais, dis-moi, n'as-tu point d'enfans?

— J'en ai un seul, un petit garçon de six ans, si joli, si doux,

si gracieux, qui promet d'être si accompli en toutes choses! Oh! il tiendra de sa mère, celui-là. Cher trésor! si je savais du moins qu'il fût heureux un jour! — Je l'ai placé dans une pension, parce que vous concevez bien qu'il ne serait pas bon pour lui d'être élevé par elle — ni par moi.

— Encore une question. Comment se fait-il que tu ne sois pas familiarisé par l'habitude avec l'impression douloureuse que vient de produire sur toi la vue de l'Abergement? Ne m'as-tu pas dit bien des fois que tu y faisais ta résidence?

— Oui, monsieur, reprit-il en se retournant de mon côté d'un air sombre; mais comptez-vous pour rien la nécessité de vous apprendre cela? D'ailleurs je n'y habite que de jour, et le jour elle n'y est pas. Je ne sais où elle va — travailler peut-être dans les campagnes voisines pour gagner un peu de pain. — Mais elle y passe toutes les nuits, et je les passe, moi, dans le premier endroit venu. Je ne l'ai pas aperçue depuis un an, et l'idée de la revoir me fait trembler. Elle ne dort jamais.

— Pour être mérité, plus mérité peut-être que tu n'oses te l'avouer à toi-même, ton malheur ne m'en touche pas moins. Il faut cependant se réfugier quelque part, car ce temps affreux menace de devenir plus affreux encore. Mais, rassure-toi, j'obtiendrai facilement un asile dans la grange d'un de ces paysans. L'or ouvre toutes les portes.

— Gardez-vous-en bien, monsieur; aucune porte ne vous serait ouverte à l'heure qu'il est si je ne vous la faisais ouvrir; et on ne balancerait pas, j'en réponds, mais la gendarmerie serait avertie avant que vous eussiez pu reposer votre tête sur une poignée de paille. N'y pensez pas, continua-t-il en se penchant à mon oreille, je suis trop haï!

— Alors, Hippolyte, il n'y a pas à hésiter; nous coucherons où nous sommes, derrière cette haie qui nous annonce l'entrée du village. Le gîte est peu confortable, mais il y en a de plus mauvais. L'épuisement de mes forces et la douleur de mes blessures ne me permettent d'ailleurs pas d'aller plus loin. Quand le ciel blan-

chira tu n'auras qu'un mot à dire, et mes préparatifs ne te retarderont pas. »

En même temps je franchissais la haie pour passer du côté du champ, et je sondais déjà le terrain avec le pied.

« A merveille! m'écriai-je; une pelouse courte et douce qui n'est qu'assez moite pour être fraîche! un véritable sommier de malade!

— Fi donc! reprit-il en me retenant par le bras comme j'allais m'étendre ou me laisser tomber. Et l'hospitalité donc? Me prenez-vous pour un rustique? J'aurai à souffrir cette nuit sans doute, mais vous n'avez rien à craindre. Cette malheureuse femme est insensée, elle n'est pas malfaisante. Si vous pouvez me promettre de tout entendre et de tout voir sans vous mêler de rien, si vous me laissez espérer surtout que vous ne me reparlerez jamais de ce mystère, jamais! comprenez-vous bien?... venez, monsieur, venez hardiment; vous aurez au moins quelque temps à vous délasser. Bouche close seulement, ici, là, et toujours...

— Je te le jure, » lui répondis-je en me laissant entraîner. Je n'étais plus capable de m'en défendre.

Après un moment de marche nous montâmes quelques degrés, ce me semble, et nous arrivâmes à la porte. Bonin s'y arrêta près d'une minute en la regardant fixement, car son courage était près de l'abandonner. Cependant il frappa enfin.

Cette porte s'ouvrit sous la main d'une jeune fille à demi nue qui en avait tiré à petit bruit le verrou.

« C'est toi, Scolastique! dit Bonin d'un air abattu. Par quel hasard? — Est-elle rentrée aujourd'hui?

— Je viens de la ramener, répondit Scolastique.

— Je te remercie. A-t-elle commencé?

— Non, monsieur, pas encore, mais cela ne tardera pas. Elle fait sa toilette de cérémonie.

— Bien, bien, » reprit Bonin de plus en plus absorbé. Il reçut en tremblant la lampe que lui présentait la petite paysanne, entra sur la pointe des pieds, et m'introduisit avec précaution dans sa chambre.

Je ramenai involontairement un regard inquiet sur cette dernière porte. Elle n'avait point de serrure.

La chambre de Bonin était une pièce très-vaste, assez proprement tenue, et revêtue d'une boiserie neuve et polie qui n'avait été enduite ni de couleur ni de vernis. En face de l'entrée, il y avait un lit, et point d'autre ameublement. Je me trompe; le milieu de la chambre même était occupé par un grand fauteuil de bois de noyer, ciré avec soin, ou plutôt par un prie-Dieu à dossier vide qui était tourné du côté du lit, et dont la traverse supérieure était surmontée d'une grossière figure du Christ en plâtre enluminé. Sur les deux extrémités de la banquette se dressaient deux pointes de fer qui semblaient disposées pour porter des cierges. Au bas, on avait fixé contre les montans antérieurs une autre banquette, beaucoup plus étroite, soit pour s'y mettre à genoux, soit pour servir de marchepied. Mon premier mouvement fut de repousser ce meuble embarrassant contre la muraille; mais Bonin m'en empêcha en me saisissant brusquement par la main et en me conduisant vers l'endroit où il venait de faire ses apprêts pour notre sommeil pendant que je me laissais distraire à ces détails.

« On ne touche à rien, me dit-il. — Je ne vous ai pas proposé de coucher avec moi; mais j'ai encore deux matelas. Voici l'un, voici l'autre; il n'y a pas de choix. Vous serez aux premières loges. — Souvenez-vous de nos conventions. »

Ils se touchaient, appuyés verticalement contre le bois du lit. J'en pris un. Mon hôte souffla sur la lampe, et se jeta sur celui que j'avais laissé vacant. Un instant après je crus m'apercevoir qu'il dormait, et j'essayai inutilement de dormir aussi.

Il était deux heures. Il y avait vingt-quatre heures sans plus que j'avais failli mourir sur un lit de pierres de taille, à une portée de fusil de Sellières. Ma nouvelle couche, quoique sévère, aurait dû me paraître douce en comparaison; mais mes forces étaient bien diminuées; l'inflammation de mes plaies, si légères qu'elles fussent, aggravées par la veille et par la lassitude, me donnait une fièvre violente. Mes vêtemens, traversés par la pluie, se refroidissaient de plus en plus sur mes membres transis; une cour-

bature insupportable tourmentait mes muscles et mes os; il n'y avait pas un point de mon corps endolori qui ne fût le siége d'une âpre souffrance. J'aurais voulu changer de position pour me soulager sur ce grabat de torture, je ne pouvais pas.

Tout à coup la porte s'ouvrit en plein, et je vis entrer une femme ou un fantôme qui promenait sur l'intérieur la lumière rouge et fumante d'un cierge; c'était une femme, c'était la femme de Bonin! Elle s'approcha du prie-dieu et y planta sa torche sur une des pointes que j'avais remarquées; puis elle sortit et rentra par deux fois, la première avec un bénitier de faïence émaillée et une poignée de ces petits rameaux de buis que l'on consacre dans certaines solennités de l'Église; la seconde avec un réchaud ardent et un nouveau cierge qu'elle arbora auprès de l'autre. Tous ces ustensiles d'évocation ou de sacrifice rangés devant elle avec symétrie, elle demeura un instant si parfaitement immobile, qu'on l'aurait prise, de la place où j'étais, pour le simulacre de quelque sainte miraculeuse en l'honneur de laquelle s'étalait ce religieux appareil. Je profitai de ce temps-là pour la regarder avec plus d'attention que je n'avais pu le faire encore; l'infortunée ne devait pas avoir plus de vingt-six ou vingt-huit ans; mais son visage hâve, et macéré par la détresse et le chagrin, lui aurait fait donner davantage. Sa stature était haute et grêle; ses traits, réguliers et nobles, paraissaient avoir été fins et gracieux; mais sa bouche, longue, étroite, pâle, étrangement fléchie aux extrémités, leur communiquait une expression si amère de stupide mélancolie, qu'on ne pouvait y arrêter la vue sans compassion et sans effroi. Ses yeux avaient été fort grands, à en juger par leur enchâssement; mais tant de larmes dévorantes en avaient creusé l'orbite, qu'on ne les distinguait plus qu'à de rares éclairs au milieu du disque livide qui les cernait dans leur profondeur, et qui tranchait seul avec l'arc épais de ses sourcils sur son teint couleur de pierre. Son ajustement était bizarre; ses cheveux, noirs et fournis, se divisaient sur son front, et tombaient des deux côtés jusqu'au-dessous de ses genoux, de manière à s'appuyer sur ses pieds nus, quand je la vis plus tard se prosterner devant l'autel où se

consommait pour son imagination égarée je ne sais quel mystère idéal. Elle n'avait pour tout vêtement qu'une espèce de chemise d'une étoffe très-blanche qui se serrait à plis nombreux autour du cou, descendait jusqu'à mi-jambe, et se soutenait au-dessus des reins par une ceinture d'un rouge effacé, à bouts longs et flottans. On ne pouvait se méprendre sur l'usage pour lequel cette robe avait été faite; c'était un surplis, et je n'ai jamais eu occasion de savoir à la pitié de quel prêtre compatissant aux misères humaines la pauvre folle devait ces rebuts de sacristie qui servaient aux rits de son cérémonial, et qui composaient ce que la petite Scholastique avait appelé sa toilette. Puisse le ciel avoir exaucé sa dernière prière, et abréger pour lui les épreuves de l'autre vie!

Quoique j'écrive sous une impression qui n'a rien perdu de sa vivacité, et qui se ressent peut-être encore des jugemens exagérés de mon âge d'illusions, ce portrait, je le déclare, ne doit pas le plus léger de ses linéamens, la moindre de ses circonstances, au caprice de la fantaisie; il est tel que je le vois depuis trente ans; et à ce travestissement près, dont tout le monde peut se figurer l'effet, les vieux paysans de l'Abergement, qui n'ont jamais rencontré la femme de Bonin que sous les haillons délabrés et confus d'une malheureuse aliénée, n'en contesteraient pas la ressemblance.

Peu à peu mon apparition s'animait, se manifestait sous des formes plus décidées; la folle déploya enfin son bras nu et décharné qu'une rude toile couvrait à peine de quelques doigts au-dessous de l'épaule, jeta ses brins de buis dans le réchaud, et se promena d'un pas posé, la torche à la main, autour du prie-Dieu, en murmurant de lamentables cantiques dont je ne saisissais pas les paroles, et qu'interrompaient à chacune de ses fréquentes stations des soupirs déchirans qui me pénétraient le cœur. Après avoir déjà décrit le cercle mystique à plusieurs reprises, en l'élargissant toujours, et sans détourner ses yeux ni à droite ni à gauche, une fois seulement elle s'arrêta devant nos lits, et nous tint un moment plongés dans la clarté de sa torche flamboyante. « Il y est, dit-elle en se consultant, comme si elle avait demandé un souvenir à son

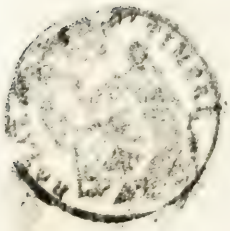
esprit. — Ils sont deux! celui-là est jeune. On a vu des enfans si mal nés qu'ils se damnaient dès le berceau. Comme ils doivent avoir fait pleurer leurs mères! »

Ensuite elle regagna précipitamment son autel fantastique, baigna le goupillon dans l'eau, et revint en faire pleuvoir sur moi quelques gouttes bénites, en proférant sourdement les adjurations dont on se servait autrefois pour exorciser les possédés.

« Ce n'est pas encore un démon, reprit-elle d'un air étonné, il serait parti! »

Mes cheveux se hérissaient de terreur; une sueur froide coulait à grosses gouttes de tous mes pores, mes dents claquaient. Je tournai ma tête avec effort du côté de Bonin; il était couché sur la face, et on ne voyait que ses cheveux et son cou nu. Il dormait peut-être, mais le tressaillement de ses membres et l'inflexibilité convulsive de son bras qui se roidissait contre le plancher comme un levier préparé à soulever de lourds fardeaux, témoignaient assez qu'il faisait de mauvais rêves.

J'ai éprouvé, dès le commencement de ce récit, combien il était difficile de raconter certaines circonstances qui ont exercé sur nous tout l'empire d'un prestige, et qui, ramenées à leur expression naturelle, dans d'autres dispositions d'esprit, ne sortent en rien de l'ordre des combinaisons les plus communes de la vie. Je n'insisterai donc pas sur la description de ces angoisses que le pinceau morose d'un Salvator n'aurait pas pu charger à mon gré de trop noires couleurs, et dans lesquelles on ne verrait aujourd'hui que l'effet des lubies mélancoliques d'une jeune femme sur un cerveau de vingt ans. Et cependant, ô mon Dieu! ces aspersions d'eau consacrée, ces fumigations de buis et d'encens, ces génuflexions, ces prostrations profondes, ces cris de la victime qui appelle de la terre au ciel et de ses persécuteurs à son juge, cette messe des morts, entonnée comme par un cadavre qui n'a obtenu la permission de reparaître parmi les vivans qu'à l'heure des épouvantes, que tout cela fut affreux et long! et je me rappelais que la femme de Bonin ne dormait jamais! Quant à Bonin, il dormait toujours; il ne montrait, comme deux heures auparavant, que sa nuque et ses



cheveux, son bras roide et son poing fermé. On aurait cru qu'il venait d'être saisi par une mort violente ou pétrifié par une punition divine. Tant de bonheur ne lui était pas réservé.

La cérémonie finit presque avec le tonnerre; car l'orage n'avait pas cessé de gémir et de gronder. Toutes les pièces de l'office funèbre disparurent une à une, comme elles avaient été apportées. Cette misérable femme ne m'avait pas oublié tout-à-fait; elle laissa tomber sur moi un sourire en enlevant le dernier flambeau, mais un sourire qui n'avait rien de malveillant et dans lequel j'aurais voulu trouver de l'espérance et du pardon. La tête clouée au châlit vide, l'haleine suspendue, les yeux fixes, regrettant de ne pouvoir modérer jusqu'au battement de mes artères, et maudissant toutefois le serment qui m'enchaînait, j'aurais voulu pleurer et prier avec elle; j'aurais voulu me jeter à ses pieds; car moi aussi, qui m'assure que, dans son égarement, elle ne m'a pas compté au nombre de ses ennemis?

Le spectacle s'était évanoui avec la lueur de la dernière torche; la porte était retombée bruyamment sur son chambranle; mais dans l'impénétrable obscurité qui avait succédé à ces clartés étourdissantes, je n'étais pas sûr que la femme de Bonin eût passé derrière ou qu'elle fût restée en dedans. Je croyais l'entendre rôder sur le plancher qui criait; je croyais quelquefois la voir; il me semblait qu'elle venait à moi, qu'elle se penchait à mon oreille, et que je sentais son souffle froid s'articuler en étranges paroles. Cette alternative d'illusions effrayantes et de désabusemens inquiets se prolongea jusqu'au moment où les premiers rayons du soleil jaillirent entre les jointures des volets et papillotèrent sur les murailles comme un essaim de lucioles. Alors la cloche de l'Abergement sonna le jour, et bientôt après, Bonin m'avertit qu'il était temps de chercher le chemin qu'il m'avait fait manquer la veille, si nous voulions y parvenir avant qu'une heure plus avancée ne nous mît en péril de faire de mauvaises rencontres.

Je le remerciai. Les réflexions de la veille et les émotions de la nuit m'avaient inspiré une autre résolution.

« Je suis las de me cacher, lui dis-je. La prison n'a point de

tourment si rigoureux, il n'est point de genre de mort si cruel que je ne le préfère aux fatigues de corps et d'esprit qui usent depuis quatorze mois ma force et ma patience. Je connais la route de Suisse et je la prends, à la garde de Dieu, sans m'inquiéter des événemens. Si celui qui peut me sauver par un seul acte de sa volonté toute-puissante m'abandonne à mes ennemis, c'est qu'il n'a pas besoin de moi ou qu'il trouve un meilleur parti à tirer pour sa cause de mes afflictions que de mes services; et alors que sa volonté soit faite! Adieu! »

En parlant ainsi, je gagnai la montagne par le chemin le plus pratiqué, et je le suivis directement, dans une complète insouciance de ce qui pouvait advenir. Jamais je ne m'étais senti plus libre que du moment où je m'étais résigné à subir toutes les chances de ma mauvaise fortune, sans rien tenter pour m'en défendre; et celui-là seul est libre, en effet, qui ne craint pas de souffrir.

Les suites de cette détermination n'appartiennent plus au même sujet. Il faut l'épuiser.

Six ou sept ans après, libre depuis quelque temps des agitations d'une folle jeunesse et des persécutions d'une police rancunière, au bout d'une assez longue excursion d'étude et d'agrément dans nos belles montagnes du Jura, je traversais Lons-le-Saulnier avant de rentrer dans mon village bien-aimé, dont j'étais encore à deux lieues, et, pressé par un appétit qui ne pouvait pas aller si loin, j'entrais, en passant, dans une auberge de *la Tourelle*, dont le nom pittoresque était dû à une petite rotonde en saillie qu'elle projette, ou qu'elle projetait sur la place; car il serait bien possible qu'elle n'y fût plus. Tant de choses sont tombées depuis, sans compter les empires et les monarchies! Elle existait alors, avec son salon circulaire, ses croisées à plein jour, ses banquettes arrondies à la muraille, et Mme Pussin, sa vieille hôtesse. Je me souvenais d'y avoir passé d'agréables heures avec mes amis de collége, dans nos riantes soirées des vacances, et je ne la revoyais jamais sans plaisir.

Une chose m'avait frappé en chemin : la ville était presque aussi déserte au milieu de la journée que j'aurais pu désirer de la

trouver de nuit, six années auparavant. Bien plus, les feux publics, les portes, les croisées, les volets, étaient fermés, et j'étais près de croire que tous les habitans avaient plié bagage, sur l'avis de quelques rumeurs souterraines qui menaçaient leurs maisons d'être englouties dans l'abîme inconnu ou disparut, au commencement du siècle, celle de M. Délécluze, si un groupe assez considérable qui s'agitait non loin de moi ne m'avait averti que la capitale de nos Alpes séquanaises n'était pas encore veuve de son peuple. Ce que j'entendais et ce que je voyais ne m'en annonçait pas l'élite, bien au contraire! C'était cette tourbe effroyable et altérée de sang, qui compromettrait jusqu'à son indigne vie pour voir abréger celle des autres sous la main de l'assassin de justice. En effet, l'échafaud était dressé, le fer était suspendu: il ne manquait là que le sacrificateur et la victime pour accomplir une œuvre d'antropophage, au nom de la société la plus civilisée de la terre. Je m'enfuis vers la *Tourelle*, et je demandai une autre chambre. Il n'y en avait point. Je tournai le dos à la fenêtre, et je m'assis.

« Qu'est-il donc arrivé à Lons-le-Saulnier? dis-je à la maîtresse du logis: la Convention ressuscitée y a-t-elle renvoyé ses commissaires? la peste y a-t-elle passé? ou bien ses honnêtes citoyens sont-ils devenus tout à coup assez philosophes pour se renfermer dans leurs domiciles un jour d'exécution, comme on devrait le faire toujours?

— Il faut que monsieur vienne de loin pour ne pas le savoir, dit-elle en se hâtant de déployer une nappe et en y appuyant ses deux mains, la tête penchée vers moi, ce qui présageait de longs discours. La peste y a passé, comme vous dites, mon cher jeune homme, et quelque chose de bien pire encore, qu'on appelle le *typhus*, ou le *trifus*, ou autrement. Toujours est-il que c'est un nom latin, et que les médecins n'y entendent rien. C'est terrible.

— Terrible, à la vérité... Mais vous me faites frémir! Cette affreuse maladie s'est-elle étendue aux environs?

— Oh! non, pas plus loin que la cour d'assises, où s'assem-

blent ces messieurs du tribunal. Pour vous faire entendre comment cela s'est fait, il faut cependant que je vous demande d'abord si vous avez jamais entendu parler du fameux Pancrace.

— Pancrace! repris-je après un moment de réflexion; je crois connaître ce nom, et, si je ne me trompe, ce Pancrace devait être un assez mauvais sujet. Mais quel rapport, ma bonne dame, entre Pancrace et le typhus?

— Un assez mauvais sujet! s'écria-t-elle en élevant les mains au ciel; un assez mauvais sujet! Un voleur de nuit, un dépouilleur de diligences, un profanateur de vases sacrés, un incendiaire, un assassin! Pancrace un mauvais sujet! Que faut-il donc faire, monsieur, pour être un scélérat achevé, et pour encourir la damnation éternelle?...

— Je ne vous ai pas dit que j'entendais son nom pour la seconde fois seulement, et la première est de vieille date. Revenons au *typhus*.

— Le typhus et Pancrace, c'est la même histoire. Après des crimes sans nombre, ce misérable s'est laissé prendre avec une partie de sa bande, et on les jugeait tous il y a trois semaines. Vous pensez bien qu'on n'avait pas manqué de précautions pour s'assurer de Pancrace, car on dit qu'il s'évaderait de l'enfer. Il sortait donc, ainsi que les siens, en arrivant sur la sellette, d'un cachot noir, humide, profond, et si mal aéré que lorsqu'on y descend une lampe elle s'éteint à l'instant. C'est de là que vient le malheur. On remarqua effectivement d'abord que Pancrace était fort pâle et fort abattu, et que ses traits n'annonçaient pas la résolution d'un homme si cruel et si téméraire; mais, à mesure qu'il respirait plus librement l'air de tout le monde, il reprenait son ton d'insolence et de menace, et on aurait imaginé qu'il recommençait à vivre de la vie qu'il enlevait aux autres. Le brigand avait apporté dans ses habits, à dessein ou par hasard, les germes de cette contagion qui gagna tout l'auditoire, de manière que l'arrêt du tribunal qui condamnait Pancrace à la peine de mort était à peine prononcé que les juges subissaient l'arrêt de Pancrace, qui les avait condamnés à mourir avant lui, comme ils sont morts en

effet. Le président, les conseillers, les témoins, les avocats, les spectateurs, il n'y eut personne qui ne fût atteint. Ils ont déjà succombé par centaine, et depuis ce temps on n'a vu dans les rues que des convois qui accompagnent une bière, jusqu'à ce jour où va passer le convoi de Pancrace vivant, un détachement de gendarmes bien munis de préservatifs contre la peste. On assure que le bourreau s'est parfumé. — Et voilà pourquoi, monsieur, chacun se renferme prudemment chez soi pour échapper au fléau qu'il traîne après lui. Ne l'ai-je pas entendu?... Je vous prie de ne pas ouvrir la fenêtre. »

Là-dessus elle sortit, et j'oubliai sa recommandation. Une curiosité invincible m'entraînait à m'assurer par mes yeux que cet homme de malédiction était le même que j'avais vu dans la forêt, et dont l'horrible physionomie s'était si vivement empreinte dans ma pensée. Il était déjà sur la place; je crois même qu'un de ses deux compagnons avait satisfait à la cruelle justice des hommes, et quand j'aperçus Pancrace il lui disputait sa tête. Fort de la terreur que son moindre contact inspirait, il était parvenu à se débarrasser de ses liens; les exécuteurs tombaient autour de lui, les gendarmes craignaient de le saisir, et, tantôt renversé par les chevaux qui le pressaient, tantôt debout et furieux, il se débattait contre son infaillible destinée avec tout l'acharnement d'un homme énergique, robuste et plein de vie qui ne veut pas mourir. Longtemps l'agilité convulsive de ses mouvemens, qui n'avaient presque rien d'humain, me défendit de discerner ses traits; mais, dans une des courses rapides qu'il fournissait autour de l'appareil de mort, il attacha ses yeux de mon côté pour y chercher un passage. C'était le brigand que j'avais rencontré de nuit, et je crus qu'il me regardait. Je tombai d'épouvante sur ma chaise, j'y restai immobile et comme lié dans les angoisses d'un mauvais songe. Au même instant j'entendis un grand cri, un cri de résignation désespérée. Un des valets de l'homme de sang avait fortement noué ses doigts dans les cheveux roides et touffus qui se hérissaient au front de Pancrace, et la fatale bascule avait trahi sa résistance. Il était tombé sous le couteau, et le couteau tombait sur lui.

Accablé des émotions d'un spectacle que je n'avais jamais été préparé à voir, que j'aurais dû ne voir jamais, je me hâtais de fermer la croisée de *la Tourelle*, et cependant ma vue tombait malgré moi sur la dernière victime. Celui-là, vaincu par la terreur ou affermi par la religion, descendait sans résistance du tombereau mortuaire, en baisant avec des torrens de larmes la sainte image du Christ. Il se présentait à moi en face au moment où il y attachait pour la dernière fois ses lèvres décolorées. C'était Hippolyte Bonin. Le malheureux avait cru tuer son remords, il avait tué sa femme; et le hasard venait de le réunir à Pancrace dans les cachots pour les réunir à la mort.

Ch. Nodier.
de l'Académie-Française.

HISTORIETTES.

Je vous en demande bien pardon, mais je vais vous faire de la littérature facile, et encore de la plus facile parmi les littératures faciles, une littérature de citations : seulement, comme le livre que je veux vous citer est tout neuf, à moitié inédit et très-curieux, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop, et que ce terrible Nisard me dira : *Amen!*

Le livre en question est intitulé : Historiettes de Tallemant des Réaux, *parce que*, dit l'auteur, *ce ne sont que de petits mémoires qui n'ont aucune liaison les uns avec les autres*. Quant à ce que peut être ce Tallemant des Réaux, c'était, autant qu'il me paraît, un gentilhomme de l'école de Montaigne : sceptique, railleur, indifférent au bien et au mal, racontant le bien comme le mal, mais préférant le mal au bien, en sa qualité d'historien véridique. Son livre, retrouvé et publié par MM. de Montmerqué et Taschereau, commence à Henri IV et ne s'arrête qu'au dix-huitième siècle. C'est la découverte la plus amusante qu'on ait faite depuis vingt ans en prenant les *Mémoires de Saint-Simon* pour ce qu'ils sont en effet, pour une histoire.

Mais que d'idées nouvelles vont surgir de la lecture des Mémoires de Tallemant! que d'admirations il va détruire! que d'enhousiasme il va réduire à sa juste valeur! On dirait, à l'entendre, que cet homme a été le valet de chambre de tous les héros dont il

parle, tant cet homme rencontre peu de héros. Vous allez voir que ce que je dis n'est pas de toute vérité. Commençons, comme il commence lui-même, par Henri IV, Henri-le-Grand, le héros de Voltaire, l'ami de Sully, l'amant de Gabrielle. Vous allez voir ce que devient Henri IV entre les mains de notre sceptique, Tallemant des Réaux!

« Si ce prince fût né roi de France et roi paisible, probablement ce n'eût pas été un grand personnage; il se fût noyé dans les voluptés, puisque, malgré toutes ses traverses, il ne laissait pas, pour suivre ses plaisirs, d'abandonner les plus importantes affaires. Après la bataille de Coutras, au lieu de poursuivre ses avantages, il s'en va badiner avec la comtesse de Guiche, et lui porte les drapeaux qu'il avait gagnés. »

. . . . . Mme de Verneuil le grondait un jour cruellement, et elle lui dit que bien lui prenait d'être roi, que sans cela on ne pourrait le souffrir, et qu'il puait comme une charogne.

« Elle disait vrai : il avait les pieds et le gousset fins; et quand la feue reine-mère coucha avec lui la première fois, quelque bien garnie qu'elle fût d'essences de son pays, elle ne laissa pas que d'en être terriblement parfumée. Le feu roi, pensant faire le bon compagnon, disait : « Je tiens de mon père, moi, je sens le gousset. »

» Quelque brave qu'il fût, on dit que quand on lui venait dire : « Voilà les ennemis, » il lui prenait toujours une espèce de dévoiement, et que, tournant cela en raillerie, il disait : « Je m'en » vais faire bon pour eux. »

» Il était larron naturellement; il ne pouvait s'empêcher de prendre ce qu'il trouvait; mais il le renvoyait. Il disait que s'il n'eût été roi, il eût été pendu.

» Pour sa personne, il n'avait pas une mine fort avantageuse. Mme de Simier, qui était accoutumée à voir Henri III, dit, quand elle vit Henri IV : « J'ai vu le roi; mais je n'ai pas vu sa *majesté*. »

Eh bien! malgré plusieurs autres petites anecdotes qui ne sont guère à la gloire de sa personne, en voici deux ou trois autres où

se retrouve, peut-être, malgré Tallemant, l'homme d'esprit et le grand roi :

« A la Rochelle, le bruit était parmi la populace qu'un certain chandelier avait une *main de gorre*, c'est-à-dire une mandragore ; or, communément on dit cela de ceux qui font bien leurs affaires. Le roi, qui n'était encore que roi de Navarre, envoya quelqu'un, à minuit, chez cet homme, demander à acheter une chandelle. Le chandelier se lève et la donne. « Voilà, dit le lendemain le roi, » la *main de gorre*. Cet homme ne perd point l'occasion de ga- » gner, et c'est le moyen de s'enrichir. »

» Une fois, un gentilhomme servant, au lieu de boire l'essai qu'on met dans le couvercle du verre, but, en rêvant, ce qui était dans le verre même. Le roi ne lui dit autre chose, sinon : « Un » tel, au moins deviez-vous boire à ma santé; je vous eusse fait » raison. »

Ce sont là des anecdotes qui manquent à l'histoire de Péréfixe, et qui tiendraient bien leur place dans les notes de *la Henriade*. En voici une qui ne déparerait pas non plus la vie de Crillon.

« Avant la réduction de Paris, une nuit que le roi ne dormait point bien et qu'il ne pouvait se résoudre à quitter sa religion, Crillon lui dit : « Pardieu ! sire, vous vous moquez de faire difficulté de prendre une religion qui vous donne une couronne. » Crillon était pourtant bon chrétien ; car un jour, priant Dieu devant un crucifix, tout d'un coup il se mit à crier : « Ah ! Seigneur, si » j'y eusse été on ne vous eût jamais crucifié ! » Je pense même qu'il mit l'épée à la main, comme Clovis et sa noblesse au sermon de saint Remi. Ce Crillon, comme on lui montrait à danser, et qu'on lui dit : « Pliez, reculez. — Je n'en ferai rien, dit-il ; Crillon ne » plia ni ne recula jamais. »

Viennent ensuite plusieurs anecdotes sur Biron, qui savait le grec *et qui s'en cachait*, ayant honte de la science *pour s'accommoder à son siècle;* plusieurs bons mots de Roquelaure, espèce de bouffon, qui a plus d'esprit dans Tallemant que tout autre part. Ce diable de Roquelaure était borgne, et il avait les ballets en horreur. Sa Majesté, pour l'attraper, le conduisit elle-même à

un ballet : il n'y eut pas moyen de fuir ; mais il se mit en telle posture qu'il avait son bon œil caché. On n'y prit pas garde, et après il dit au roi qu'avec toute sa puissance il ne lui avait pu faire voir un ballet en dépit de lui.

Nous passons de là à la biographie du marquis de Pisani, ambassadeur à Rome, qui passa *huit ans sans boire;* bientôt le marquis de Pisani cède la place à M. de Bellegarde, et à propos de M. de Bellegarde, l'auteur parle beaucoup de Henri III. Henri III avait du bon quelquefois; l'anecdote de son commis, *Trésorier de mon Épargne*, est fort connue. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est la manière dont il prit ce commis à son service.

« Allant à la foire Saint-Germain, il trouva un jeune garçon endormi; un assez bon prieuré vaquait; plusieurs personnes étaient après, à qui l'aurait. « Je le veux donner, dit-il, à ce gar-
» çon, afin qu'il se puisse vanter que le bien lui est venu en dor-
» mant. »

La princesse de Conti vient ensuite; mais l'histoire de ces dames est encore bien plus scabreuse que l'histoire de ces messieurs. C'est à peine si, dans le cours de son récit, Tallemant rencontre une femme honnête; voici cependant un mot très-spirituel de Mme de Guise à la princesse de Conti :

« Mme la princesse de Conti dit aussi à Mme la comtesse :
« Vous m'êtes bien obligée de n'avoir point fait d'enfans. — En
» vérité, lui répondit l'autre, pas tant que vous penseriez; nous
» sommes persuadés qu'il n'a pas tenu à vous. »

Après les dames, après les courtisans, après les rois, viennent les poètes; Tallemant n'a garde de les oublier. Le premier qui lui vient en mémoire, c'est Philippe Desportes, né à Chartres, d'une basse naissance; *mais il avait bien étudié.*

« Il fut clerc chez un procureur à Paris. Ce procureur avait une femme assez jolie, à qui ce jeune clerc plaisait un peu trop. Il s'en aperçut, et un jour que Desportes était allé en ville, il prit ses hardes, en fit un paquet, et les pendit au maillet de la porte de l'allée avec cet écrit : « Quand Philippe reviendra, il n'aura qu'à
» prendre ses hardes et s'en aller. » Desportes prit son paquet et

s'en alla à Avignon (peut-être que la cour était vers ce pays-là) : sur le pont, où les valets à louer se tiennent, comme à Paris sur les degrés du Palais, il entendit quelques jeunes garçons qui disaient : « M. l'évêque du Puy a besoin d'un secrétaire. » Desportes va trouver l'évêque qui était alors à Avignon ; la physionomie de Desportes plut au prélat. Ce fut du temps qu'il était à ce prélat qu'il commença à se mettre en réputation par une pièce de vers qui commence ainsi :

O nuit ! jalouse nuit, etc.

qui réussit, et que tout le monde chanta.

La plus grande gloire de Desportes aujourd'hui, c'est d'avoir été le maître et le protecteur de notre grand poète et grand satirique Régnier, son neveu. Voici une bonne anecdote sur Régnier :

« Desportes était en si grande réputation, que tout le monde lui apportait des ouvrages pour en avoir son sentiment. Un avocat lui apporta un jour un gros poème qu'il donna à lire à Régnier, afin de se délivrer de cette fatigue ; en un endroit cet avocat disait :

Je bride ici mon Apollon.

Régnier écrivit à la marge :

Faut avoir le cerveau bien vide
Pour brider des Muses le roi ;
Les dieux ne portent point de bride,
Mais bien les ânes comme toi.

Quel grand malheur que ce grand Régnier soit mort à trente-neuf ans !

Du reste, la vie du poète des poètes est une belle vie. Amoureux et poète, ses vers furent chantés, ses amours furent célèbres. Il commença par aimer Mlle de Sennecterre, il fut aimé de la reine de Navarre, et un jour le roi Henri IV lui dit en riant, devant Mme la princesse de Conti, sa nièce : « *Monsieur de Tiron* (c'était » sa principale abbaye), il faut que vous aimiez ma nièce, cela » vous fera faire encore de belles choses, quoique vous ne soyez

» plus jeune. » La princesse lui répondit assez hardiment : « Je » n'en serais pas fâchée; il en a aimé de meilleure maison que » moi. »

Dans le second volume de Tallemant, qui n'a pas paru encore, vous trouverez un digne pendant de la biographie de Desportes, un très-amusant chapitre, intitulé : *Racan, et autres rêveurs.*

« Il n'a jamais su le latin, et cette imitation de l'ode d'Horace, *Beatus ille*, etc.. est faite sur la traduction en prose que lui en fit le chevalier de Bueil, son parent, qui s'était chargé de la mettre en vers français.

» Jamais la force du génie ne parut si clairement en un auteur qu'en celui-ci; car, hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens commun. Il a la mine d'un fermier; il bégaie, et n'a jamais pu prononcer son nom, car, par malheur, l'*r* et le *c* sont les deux lettres qu'il prononce le plus mal. Plusieurs fois il a été contraint d'écrire son nom pour le faire entendre. Bon homme du reste et sans finesse. »

La vie de Racan est une suite continuelle de mystifications plaisantes. Tallemant est inépuisable au sujet des innombrables distractions du poète.

« Une fois, en rêvant, il mangea tant de pois qu'il n'en pouvait plus : « Regardez, dit-il, ces *totins* de *latais*, ils ne m'avertissent pas, ils m'ont laissé *trever*. »

» Il allait voir un jour un de ses amis à la campagne, seul, et sur un grand cheval. Il fallut descendre pour quelque nécessité. Il ne put trouver de montoir : insensiblement il alla à pied jusqu'à la porte de celui qu'il allait voir; et y ayant trouvé un montoir il remonta sur sa bête, et s'en revint sur ses pas sans sortir de sa rêverie. »

« Une après-dînée il fut extrêmement mouillé. Il arrive chez M. de Bellegarde et entre dans la chambre de Mme de Bellegarde, pensant entrer dans la sienne; il ne vit point Mme de Bellegarde et Mme Des Loges, qui étaient chacune au coin du feu. Elles ne dirent rien, pour voir ce que ce maître rêveur ferait. Il se fait débotter et dit à son laquais : « Va nettoyer mes bottes, je ferai sé-

» cher ici mes bas. » Il s'approche du feu, et met ses bas à bottes bien proprement sur la tête de Mme de Bellegarde et de Mme Des Loges, qu'il prenait pour des chenets.

» A l'Académie, quand ce fut à son tour à haranguer, il y vint avec un chiffon de papier tout déchiré dans ses mains : « Messieurs, » leur dit-il, je vous apportais ma harangue, mais une grande » levrette l'a toute mâchonnée; la voilà, tirez-en ce que vous » pourrez, car je ne la sais point par cœur, et je n'en ai point de » copie. »

Qui pensez-vous qui vienne après Racan comme autre rêveur? C'est La Fontaine! *Un garçon de belles lettres et qui fait des vers.*

« Son père, qui est maître des eaux-et-forêts de Château-Thierry en Champagne, étant à Paris pour un procès, lui dit : « Tiens, » va vite faire telle chose, cela presse. » La Fontaine sort, et n'est pas plus tôt hors du logis qu'il oublie ce que son père lui avait dit. Il rencontre de ses camarades qui, lui ayant demandé s'il n'avait point d'affaires, « Non, » leur dit-il, et alla à la comédie avec eux. Une autre fois, venant de Paris, il attacha à l'arçon de sa selle un gros sac de papiers importans; le sac était mal attaché et tomba. L'ordinaire passe, ramasse le sac, et ayant trouvé La Fontaine il lui demande s'il n'avait rien perdu. Ce garçon regarde de tous les côtés : « Non, ce dit-il, je n'ai rien perdu. — Voilà » un sac que j'ai trouvé, lui dit l'autre. — Ah! c'est mon sac, » s'écrie La Fontaine; il y va de tout mon bien. » Il le porta entre ses bras jusqu'au gîte.

« Depuis, son père l'a marié, et lui l'a fait par complaisance. Sa femme dit qu'il rêve tellement qu'il est quelquefois trois semaines sans croire être marié. C'est une coquette qui s'est assez mal gouvernée depuis quelque temps. Il ne s'en tourmente point. On lui dit : « Mais un tel cajole votre femme. — Ma foi, répond- » il, qu'il fasse ce qu'il pourra; je ne m'en soucie point. Il s'en » lassera comme j'ai fait. » Cette indifférence a fait enrager cette femme; elle sèche de chagrin : lui est amoureux où il peut. »

Je vous demande si vous savez un récit plus naïf, si tout cela n'a pas l'air d'avoir été écrit sous la dictée de quelque commère du

voisinage du jeune La Fontaine, *ce garçon de belles lettres* qui a fait un si grand chemin depuis Tallemant de Réaux.

Ce qui prouve fort le bon sens de notre homme c'est que, contrairement à l'admiration générale de son temps pour Chapelain, il en juge tout-à-fait comme en ont jugé les hommes d'esprit de ce temps-là. Même le portrait qu'il en fait est plus cruel, à mon sens, que tous les sarcasmes immortels de Despréaux.

« Chapelain fut introduit à l'hôtel Rambouillet vers le siége de la Rochelle; Mme Rambouillet me dit qu'il avait un habit comme on en portait il y avait dix ans; il était de satin colombin, doublé de panne verte, et passementé de petits passemens colombin et vert à œil de perdrix. Il avait toujours les plus ridicules bottes du monde, et les plus ridicules bas à bottes. Il y avait du réseau au lieu de dentelle. Depuis, il ne laissa pas d'être aussi mal bâti en habit noir : je pense qu'il n'a jamais rien eu de neuf. Le marquis de Pisani, en je ne sais quels vers qu'on a perdus, disait :

J'avais des bas de Vaugelas
Et des bottes de Chapelain.

Quelque vieille que soit sa perruque et son chapeau, il en a pourtant encore une plus vieille pour la chambre, et un chapeau encore plus vieux. Je lui ai vu du crêpe à la mort de sa mère, qui, à force d'être porté, était devenu feuille-morte. On lui a vu un justaucorps de taffetas noir moucheté; je pense que c'était d'un vieux cotillon de sa sœur, avec qui il demeure. On meurt de froid dans sa chambre : il ne fait quasi point de feu. »

Voilà pour les dehors de notre homme. Quant à ses qualités morales, il n'est guère mieux traité.

« M. Chapelain est un des plus grands cabaleurs du royaume; il a toujours une douzaine de cours à faire. Il court après un petit bénéfice de 100 livres; il en a quelques-uns. Il fallait qu'outre ses pensions il eût de l'argent, car on voit dans les Lettres de Balzac qu'il lui a mandé qu'il avait perdu huit cents écus sur les pistoles rognées; et je sais, pour en avoir vu le contrat, que Mme de Ram-

bouillet lui doit plus de 1,600 livres de rentes présentement. Voyez quelle richesse a un homme comme lui! Cependant, quelque maladie qu'il ait eue, bien loin d'avoir un carrosse, il n'a jamais eu assez de force sur lui pour faire la dépense d'une chaise; et on dit qu'il n'a rien donné aux enfans de sa sœur quand on les a mariés.»

Tout aussi bien vous comprenez que sous le rapport de l'esprit, cette spirituelle commère, Tallemant n'épargnera pas l'auteur de *la Pucelle.* — *Sa maladie était de faire des vers, et il n'y était pas propre.* Vous n'attendez pas que je m'amuse à critiquer *la Pucelle.* C'est le plus grand service qu'on pouvait rendre à M. Chapelain. Pour moi je suis épouvanté d'un si grand *parturient montes.*

Et pour vous faire voir qu'on était déjà désabusé de ce livre avant qu'on l'imprimât, Tallemant rapporte une épigramme contemporaine :

La France attend de Chapelain,
Ce rare et fameux écrivain,
Une merveilleuse *Pucelle.*
La cabale en dit force bien;
Depuis vingt ans on parle d'elle :
Dans six mois on n'en dira rien.

Vous voyez que toutes les conversations, tous les petits vers, toutes les anecdotes de son temps, Tallemant les rapporte sans remords, sans souci, sans enquête, sans scrupule, sans s'inquiéter de dire vrai ou faux, bien ou mal; son livre est une conversation écrite, dans laquelle on parle de tout, des grands et des petits, de la ville et de la cour, plus souvent des grands que des petits, plus souvent de la cour que de la ville, comme c'est justice. Dans ce livre tout est confondu, tout est pêle-mêle : le plaisant à côté du sévère, le sang à côté du rire, M. de Pisani qui dit de petits bons mots à côté de la maréchale d'Ancre qu'on égorge. « C'était une petite personne fort brune, petite, fort maigre et fort mal saine. » Soyez donc brûlée toute vive et la plus grande dame de votre temps, pour laisser de pareils souvenirs!

Vous voyez bien que les anecdotes scandaleuses se trouvent à foison. La vie de Mme de Villars est un modèle en ce genre. « Faute d'argent elle souffrit les galanteries d'un partisan nommé Moisset. — C'était la plus grande escroqueuse du monde. » Et pour finir dignement cette biographie : « Elle vit encore, mais gueuse.

Mlle de Soissons, au contraire, n'avait qu'un défaut, c'était de dire *ovec* pour *avec*, et « et cela semblait le plus vilain du monde pour une personne de sa condition. »

Il y a d'ailleurs des portraits charmans en prose et en vers.

M. de Sennecterre.

Sennecterre
Fut en guerre,
Il porta sa lance à Metz,
Mais
Il ne la tira jamais.

« Le cardinal de Richelieu s'en servait plus pour son espion que pour autre chose. »

M. d'Angoulême.

« Si M. d'Angoulême eût pu se défendre de son humeur d'escroc, c'eût été un des plus grands hommes de son siècle.

» Il faisait de la fausse monnaie tant qu'il pouvait.

» Il demandait à M. de Chevreuse : « Combien donnez-vous à » vos secrétaires? — Cent écus, dit M. de Chevreuse. — Ce n'est » guère, reprit-il, je donne deux cents écus aux miens. Il est vrai » que je ne les paie pas. »

» Quand ses gens demandaient leurs gages il leur disait : « C'est » à vous à vous pourvoir : quatre rues aboutissent à l'hôtel d'An- » goulême, vous êtes en beau lieu, profitez-en si vous voulez. »

M. le duc et Mme la duchesse de Laforce.

« C'est une race de bonnes gens qui ont presque tous du cœur, mais qui n'ont point bonne mine. Le bonhomme était bien fait,

mais sa femme était fort laide. Ils n'ont jamais pu se défaire de dire : *Ils allarent, ils mangearent, ils frapparent.* Rarement trouvera-t-on une maison où l'on ait moins l'air du monde. »

La vicomtesse d'Auchy.

» Cette femme pouvait se vanter qu'à tout âge, elle avait fait bien des sottises.

» C'était la plus grande complimenteuse du monde, après Mme de Villiers, qu'on appelait *la servante très-humble du genre humain.*

M. de Guise, fils du Balafré.

» Il était, quoique camus et petit, de fort bonne mine. »

Et qui plus est, voici une très-jolie chanson qu'une jeune femme a composée tout exprès pour M. de Guise.

Il s'en va ce cruel vainqueur,
Il s'en va plein de gloire;
Il s'en va méprisant mon cœur,
Sa plus noble victoire;
Et malgré toute sa rigueur,
J'en garde la mémoire.

Je m'imagine qu'il prendra
Quelque nouvelle amante;
Mais qu'il fasse ce qu'il voudra,
Je suis la plus galante.
Le cœur me dit qu'il reviendra,
C'est ce qui me contente. »

Le chevalier de Guise.

» Il se mit imprudemment sur un canon qu'on éprouvait; le canon creva et le tua. »

Que sais-je encore? Il n'y a pas un nom de cette époque que Tallemant n'inscrive dans cette histoire; mais, quel que soit le nom qu'il écrive, c'est toujours avec la même insouciante et incroyable

légèreté. Croyez-vous, par exemple, que le cardinal de Richelieu, cet homme tout rouge, est traité aussi familièrement par Tallemant que Maugars, le musicien du cardinal. Singulière manière d'écrire l'histoire, rire et se moquer toujours!

Je veux finir cette histoire par le cardinal de Richelieu; ce sera au moins un témoignage de respect qu'il recevra de moi, à défaut des respects de Tallemant :

« Étant sur les bancs de Sorbonne, il eut l'ambition de faire un acte sans président; il dédia ses thèses au roi Henri IV; et, quoiqu'il fût fort jeune, il lui promettait dans cette lettre de rendre de grands services, s'il était jamais employé. On a remarqué que de tout temps il a tâché à se pousser, et qu'il a prétendu au maniement des affaires.

» Il alla à Rome et y fut sacré évêque en 1607. Le pape lui demanda s'il avait l'âge; il dit que oui, et après il lui demanda l'absolution de lui avoir dit qu'il avait l'âge, quoiqu'il ne l'eût pas. Le pape dit : « *Questo giovane sara un grand furbo.* »

» Les états-généraux de 1614, où il fut député du clergé du Poitou, lui donnèrent lieu d'acquérir de la réputation. Il fit quelques harangues qu'on trouva admirables; on ne s'y connaissait guère alors.

» On a fort médit du cardinal de Richelieu, qui était bel homme, avec la reine-mère. Durant cette galanterie, elle s'avisa, quoiqu'elle eût déjà de l'âge, de se remettre à jouer du luth. Elle en avait joué un peu autrefois. Elle prend Gaultier chez elle : voilà tout le monde à jouer du luth. Le cardinal en apprit aussi, et c'était la plus ridicule chose qu'on pût imaginer, que de le voir prendre des leçons de Gaultier. Ce Gaultier était un grand homme, bien fait, mais qui avait de grosses épaules; il faisait fort l'entendu. Il était d'Arles; sa mère gagnait sa vie à filer, et on disait qu'il ne l'assistait point.

» Pour montrer la grande puissance du cardinal, on faisait un conte dont Boisrobert divertit son éminence. Le colonel Hailbrun, Écossais, homme qui était considéré, passant à cheval dans la rue Tiquetonne, se sentit pressé. Il entre dans la maison d'un

bourgeois, et décharge son paquet dans l'allée. Le bourgeois se trouve là, et fait du bruit; ce bonhomme était bien empêché. Son valet dit au bourgeois : « Mon maître est à M. le cardinal. — Ah! » monsieur, dit le bourgeois, vous pouvez faire partout, puisque » vous êtes à son éminence. » C'est ce colonel qui disait en son baragouin que quand la balle avait sa commission, il n'y avait pas moyen de l'échapper.

» Le cardinal était rude à ses gens, et toujours en mauvaise humeur; il a, dit-on, frappé quelquefois Cavoye, son capitaine des gardes, et autres, transporté de colère. On raconte que le Mazarin en a fait autant à Noailles quand celui-ci était son capitaine des gardes. »

La Rivière, qui est mort évêque de Langres, disait que le cardinal de Richelieu était sujet à battre les gens, qu'il a plus d'une fois battu le chancelier Séguier et Bullion. Un jour que ce surintendant des finances se refusait de signer une chose qui suffisait pour lui faire son procès, il prit les tenailles du feu, et lui serrait le cou en lui disant : « Petit ladre, je t'étranglerai; » et l'autre répondit : « Étranglez, je n'en ferai rien. » Enfin il le lâcha; et le lendemain, Bullion, à la persuasion de ses amis qui lui remontrèrent qu'il était perdu, signa tout ce que le cardinal voulut. »

Le cardinal était avare : ce n'est pas qu'il ne fît bien de la dépense; mais il aimait le bien. « M. de Créquy ayant été tué d'un coup de canon, en Italie, il alla voir ses tableaux, prit tout le meilleur au prix de l'inventaire et n'en a jamais payé un sou. Il fit pis, car Gilliers, intendant de M. de Créquy, lui en ayant apporté trois des siens par son ordre, et lui en ayant présenté un qu'il le priait d'accepter, le cardinal dit : « Je les veux tous trois, » et les doit encore. »

Il ne payait guère mieux les demoiselles que les tableaux. « Marion de Lorme alla deux fois chez lui. A la première visite, il la reçut en habit de satin gris de lin, en broderie d'or et d'argent, botté et avec des plumes. Elle a dit que cette barbe en pointe et ces cheveux au-dessus de l'oreille faisaient le plus plaisant effet du monde. J'ai ouï dire qu'une autre fois elle y entra en homme : on

dit que c'était en courrier ; elle-même l'a conté. Après ces deux visites, il lui fit présenter cent pistoles par des Bournais, son valet de chambre. Elle les jeta et se moqua du cardinal. On l'a vu plusieurs fois avec des mouches. »

Le cardinal aimait les femmes ; mais il craignait le roi, qui était médisant. Il avait fait une comédie qui était fort ridicule, et il la voulait faire jouer. Mme d'Aiguillon et le maréchal de La Meilleraye firent agir Boisrobert pour l'en détourner. Le pauvre homme en fut disgracié quinze jours. Desmarets avait des peines enragées avec lui. Il fallait se servir de ses pensées ou du moins les déguiser. Depuis, il ne fut pas si docile ; il croyait écrire mieux en prose que tout le reste du monde ; mais il ne faisait état que des vers. Il a écrit en un endroit de son Catéchisme ces mots : « C'est comme » qui entreprendrait d'entendre *le More de Térence* sans commen- » taire. » C'est signe qu'il avait bien lu Térence.

Il était avide de louanges. « On m'a assuré que dans une épître liminaire d'un livre qu'on lui dédiait, il avait rayé *héros* pour mettre *demi-dieu*. Une espèce de fou, nommé La Peyre, s'avisa de mettre au-devant d'un livre un grand soleil, dans le milieu duquel le cardinal était représenté ; il en sortait quarante rayons, au bout desquels étaient les noms des quarante académiciens. Monsieur le chancelier, comme le plus qualifié, avait un rayon vert. Je pense que M. Sirvien, alors secrétaire d'état, avait l'autre ; Bautru ensuite, et les autres au *prorata* de leurs qualités, pour user des termes du président de La Vieuville. Il y mit Cherelles-Bautru, qui n'en était point, au lieu du commissaire Hubert. C'était un Auvergnat, qui a fait de ridicules traités de chronologie.

J'ai déjà dit que le cardinal n'aimait que les vers. Un jour qu'il était enfermé avec Desmarets, que Bautru avait introduit chez lui, il lui demanda : « A quoi pensez-vous que je prenne le plus de » plaisir ? — A faire le bonheur de la France, lui répondit Desma- » rets. — Point du tout, répliqua-t-il ; c'est à faire des vers. » Il eut une jalousie enragée contre *le Cid*, à cause que ses pièces des cinq-auteurs n'avaient pas trop bien réussi. Il ne faisait que des tirades pour des pièces de théâtre ; mais quand il travaillait, il ne

donnait audience à personne : d'ailleurs il ne voulait pas qu'on le reprît. Une fois L'Étoile, moins complaisant que les autres, lui dit le plus doucement qu'il put qu'il y avait quelque chose à refaire à un vers. Ce vers n'avait seulement que trois syllabes de plus qu'il ne lui fallait : « Là, là, monsieur de L'Étoile, lui dit-il » comme s'il s'agissait d'un édit, nous le ferons bien passer ! »

Et pour terminer dignement la biographie du cardinal-ministre, l'auteur a écrit ces deux lignes :

« Le roi ne fut voir le cardinal qu'un peu avant qu'il mourût, et l'ayant trouvé fort mal, en sortit fort gai. »

Voilà pourtant ce que c'est que l'histoire ! Celui qui la raconte ne parle jamais comme celui qui l'écrit ; mais aussi quelle différence entre l'histoire racontée et l'histoire écrite ! L'une est terre à terre, et elle se traîne comme le vulgaire ; l'autre est dans les cieux et vole à tire-d'aile ; l'une ressemble à un conte d'enfant, l'autre à un poème épique ; l'une fait rire ou elle fait pitié ; l'autre ennuie ou elle fait peur ; dans la première, les hommes sont hauts à peine de cinq pieds, les plus grands ; dans la seconde, le plus petit a cinq coudées, taille mensongère et fantastique, à laquelle on ne sera pas disposé à ajouter foi quand on pense que ce que nous voyons aujourd'hui sera de l'histoire dans cent ans.

JULES JANIN

ANTIQUITÉS.

Nouvelles Fouilles du Théâtre d'Arles.

Arles, 9 février.

L'histoire du théâtre d'Arles se rattache à celle du christianisme dans les Gaules.

Expression d'un symbole ennemi du symbole évangélique, les théâtres, les temples, les amphithéâtres étaient également odieux aux premiers chrétiens. Ils ne voyaient qu'avec horreur des édifices consacrés à un autre culte et voués à des passions dont ils espéraient affranchir le cœur humain.

Leur aversion éclatait surtout contre les théâtres, dont le goût est l'unique héritage que nous ayons accepté des goûts scéniques de l'ancienne civilisation.

La beauté architecturale de ces monumens, l'éclat des ornemens et des statues dont ils étaient décorés, leur semblaient un appel au rétablissement des anciennes croyances. Pour détruire les dernières espérances des mœurs païennes, le christianisme crut avoir besoin de détruire ces lieux, qui entretenaient les souvenirs du

passé, et dont l'aspect, en séduisant l'imagination, luttait contre l'affermissement de la loi nouvelle.

Une tradition accréditée rapporte que l'archevêque Hilaire, à la suite d'une prédication dirigée contre ces restes du paganisme, se mit à la tête d'un auditoire nombreux, soulevé par sa parole, et qu'envahissant le théâtre d'Arles, les chrétiens brisèrent les marbres, renversèrent les colonnades, précipitèrent les dieux de leur socle, et répandirent de tous côtés les mutilations et la ruine. Les débris de cette dévastation pieuse furent par eux recouverts de terre et d'immondices.

Les murs du théâtre furent attaqués dans la suite et périrent en grande partie. Tous les détails de l'édifice disparaissaient peu à peu, les uns par la ruine, les autres sous l'ensevelissement qui les dérobait à tous les regards. Plus tard, un monastère s'éleva sur l'emplacement du théâtre, et la victoire du christianisme fut complète.

Depuis ce temps ce sol antique ne s'était jamais entr'ouvert sans donner des fragmens de marbre et de statues.

C'est en creusant une citerne que fut trouvée, en 1651, la Vénus qui contribue à l'ornement du Musée de Paris. D'autres marbres précieux furent découverts de la même manière, toujours par hasard, jamais par l'effet d'une volonté intelligente, tant l'indifférence a été longue et complète.

En 1822, des fouilles furent enfin ouvertes par la commune d'Arles sur l'emplacement du théâtre romain ; une tranchée large de deux mètres à peine suffit pour la découverte d'un autel d'un goût exquis et d'une tête de déesse dont la perfection égale celle des plus beaux produits de la statuaire grecque.

Divers fragmens d'une moindre importance furent extraits en même temps; mais cette fouille, réduite à des dimensions trop exiguës, fut bien vite abandonnée; reprise sur une plus grande échelle, en décembre 1833, elle promet les plus brillans résultats.

Déjà une partie des fondations du monument est à découvert ; l'ordre et la distribution apparaissent assez distinctement pour qu'on puisse juger de l'importance de ses dispositions.

Avant-hier, 6 février, a été trouvé sur la ligne qui sépare l'orchestre du proscenium la tête d'une statue colossale.

Hier, un autel a été découvert. La fouille paraît être arrivée à la région des marbres, à la veine des filons d'or.

La tête appartient à une statue de dix pieds de hauteur. La cassure commence à l'extrémité inférieure du cou; les mutilations portent principalement sur le nez, dont l'aile manque en entier; les lèvres sont légèrement meurtries, ainsi que les oreilles; les yeux ont été grattés pour en effacer la couleur, s'il est vrai qu'ils fussent peints, comme le pensent quelques archéologues; tout le reste est intact et d'un marbre beau comme celui des carrières pentéliques.

La figure respire la jeunesse et la vie; elle est empreinte de ce caractère d'individualité qui révèle un *portrait*.

Aucun doute ne peut s'élever sur les conditions imposées au sculpteur. C'est là une tête d'homme et non la tête d'un dieu; la figure est jeune, belle, animée, imposante; mais c'est une figure humaine, une figure relevée par l'artiste autant qu'il pouvait le faire, ayant à concilier les intérêts de la vérité avec ceux de son art.

Est-ce la tête d'un empereur? est-ce celle d'un personnage consulaire? peu importe. Par les dimensions de la tête, on peut affirmer que la statue était destinée à être érigée sur un socle éminent, et à obtenir une place de choix, ce qui ramène à l'idée que ce buste représente un personnage public.

L'âge, indiqué par la rondeur et la fermeté des chairs, ainsi que par le complet développement des traits du visage, révèle un homme de trente ans. Les cheveux, coupés à la *titus*, couvrent les tempes et la moitié du front. Les détails de la face accusent un mélange de force, de grâce et de dignité.

Nous venons de voir cette tête dans le Musée d'Arles exposée en face de celle qui fut trouvée dans la fouille de 1822, et dont la perfection est si bien reconnue. Nous ne craignons pas d'avancer qu'elle n'a point à souffrir d'un tel voisinage. A défaut du type qui révèle la déesse, il y a dans celle-ci un mouvement de vie si heu-

reusement développé, un type d'humanité doué d'une si vive expression, que, prenant en considération les différentes données qui ont présidé à ces deux ouvrages, nous éprouvons quelque difficulté à prononcer sur la supériorité du mérite des deux artistes.

L'autel est d'un beau marbre de Paros et d'une parfaite conservation. A l'un des angles de la plinthe se trouve une cassure qui n'est pas assez importante pour nuire à l'effet de ce petit monument.

Son élévation est de deux pieds huit pouces ; sa plus grande largeur d'un pied et demi. Sa forme est d'un carré oblong.

La face antérieure de l'autel est ornée d'une bandelette qui s'échappe d'une guirlande de laurier relevée par deux cygnes. La position donnée à ces palmipèdes rompt l'uniformité des lignes angulaires ; leur corps se développe sur les faces latérales : de là les ondulations de leur cou caressent l'angle, le dépassent et viennent saisir la guirlande de laurier sur le devant de l'autel. Le déploiement de leurs ailes, ouvertes à droite et à gauche, contribue à l'ornement du devant de l'autel et de ses faces latérales. Cette manière de rattacher les unes aux autres les différentes faces d'un carré, nous paraît habile et d'une heureuse invention.

Les deux angles de derrière sont soutenus par deux palmiers qui jettent leurs rameaux et le régime de leurs fruits partie sur la face du derrière, partie sur les faces latérales. Cette disposition répète celle que l'artiste a donnée aux ailes des cygnes. Une guirlande de fruits, attachée aux rameaux des palmiers, occupe le derrière de l'autel, et laisse dérouler une bandelette semblable à celle de la face antérieure.

Le travail de ces ornemens est d'un effet agréable ; l'imagination de l'artiste a sauvé admirablement l'uniformité des angles.

Cet autel ne ressemble en rien à ceux qui ont été précédemment découverts ; il ne présente ni patère, ni aiguière, ni aucun des traits caractéristiques de sa destination. La présence de deux palmiers, employés comme ornemens, offre une singularité digne de quelque attention.

Les Romains dédaignaient l'Egypte : ils n'aimaient pas l'A-

frique. Les guerres puniques leur avaient inspiré contre cette partie du monde une aversion dont les traces se retrouvent partout. Aussi les artistes romains n'empruntaient-ils que fort rarement des sujets aux aspects de la nature africaine. Le palmier était à ce titre exclu du nombre de ces décorations arbitraires que l'artiste ne puise que dans ses goûts et dans ses idées; ils ne l'employaient qu'à titre de désignation historique. En est-il ainsi des ornemens de l'autel d'Arles? les palmiers lui assignent-ils une origine africaine? ou bien, les cygnes ne sont-ils figurés ici que comme emblème des pays froids, et les palmiers comme emblème des régions méridionales? On ne sait. Mais cette dernière probabilité porterait à croire que cet autel a été consacré à un de ces dieux voyageurs dont les enseignemens ont éclairé les hommes du Midi au Nord.

HONORÉ CLAIR.

ÉDUCATION DES FEMMES.

Au directeur de la Revue de Paris.

Monsieur,

Les conclusions d'un article de M. Aimé Martin dans la dernière livraison de la Revue, et l'annonce d'un ouvrage intitulé de l'Éducation des Mères, me paraissent donner quelque opportunité à la grave question que je vous adresse.

Cette question, qui aurait pu être exprimée peut-être sous une forme plus nette, mais qui au fond constate un besoin, un progrès, et en appelle les conséquences, a été proposée, à la fin de juillet 1833, par la société des méthodes d'enseignement, pour être traitée dans ses conférences mensuelles : « Quels sont les moyens de favoriser et de mettre à profit le grand mouvement intellectuel qui se manifeste chez les femmes ? » Les femmes, comme de raison, étaient appelées à instruire la cause ; on en a vu surmonter leurs répugnances, leur timidité, peut-être un long découragement, pour se faire entendre, parce qu'elles avaient du vrai, de l'applicable, de l'utile à dire : c'était pour elles un acte de conscience ; d'autres se sont abandonnées à plus d'élan. Remarquable par l'accent d'une souffrance moins résignée, leur parole s'échappait involontaire avec leur émotion ; il leur eût été impossible de la contenir devant l'encouragement qui leur était enfin accordé. — Il va sans dire que le *parlage* et la médiocrité, le ridicule et la déraison, n'ont pas manqué, comme dans toutes les assemblées possibles ; mais tout cela tombe à mesure ; les esprits étroits peuvent seuls

s'en préoccuper, à l'exclusion du bien qui seul doit survivre; c'est lui que nous voulons recueillir et constater, car, je me hâte de le dire, elle n'a pas été oiseuse cette question, il en est bien vraiment résulté quelque chose. J'espère qu'il suffira de l'exposer très-simplement, et qu'il paraîtra d'assez bon augure qu'un résultat véritable ait été obtenu par les femmes à leur première session.

L'urgence de la question a été constatée par la masse. Il n'est pas jusqu'à la fille du peuple qui n'ait été éloquemment représentée. Mais c'eût été peu de la plainte, et je crois pouvoir dire qu'une solution a été donnée par deux personnes, chacune pour moitié.

L'une (1), au nom de la classe des femmes dans l'indépendance que procure la fortune, a fièrement répondu : *Laissez faire!* Pour celles-là, en effet, il n'y a qu'à ne pas leur opposer d'entraves par les préjugés, et elles iront jusqu'où elles peuvent aller.

L'autre (2), au nom de celles qui luttent entre les besoins de l'intelligence et ceux de la vie matérielle (*triste assujétissement de l'homme au monde extérieur* (3)*!*), a réclamé une *institution*. Son plan est susceptible de vastes développemens, et cependant il peut se faire comprendre par un mot. Qu'il suffise pour aujourd'hui de le signaler. C'est une idée bien simple ; mais souvent ce sont les choses les plus simples qui éclairent et résolvent les plus difficiles.

On a compris la nécessité pour l'éducation de l'autre moitié de la société d'une école normale, d'un séminaire de professeurs où les jeunes gens de talent, mais souvent pauvres, puissent se perfectionner, se livrer à l'étude en toute sécurité pendant deux années, *sans assujétissement au monde extérieur*, sans souci du pain journalier; la société le leur accorde afin qu'ils puissent travailler pour son avenir en même temps que pour le leur. C'est une création de Napoléon. D'ailleurs ces ressources ne manquent pas pour les hommes; c'est entre eux et la société un continuel et fructueux échange. Je demande pour leurs sœurs, qui ont aussi

(1) Mlle Uliac Dudrezène.
(2) L'auteur de cette lettre.
(3) M. Guizot.

leur mission et leur vocation, sans doute, l'éducation progressivement équivalente, toute proportion gardée, suivant les connaissances qu'il nous convient d'acquérir. Ce n'est pas ce que je me propose ici de déterminer. Il suffit de reconnaître que l'éducation des femmes est très-défectueuse. L'éducation cependant est la base de la destinée individuelle et sociale; en plaçant toute une nombreuse classe de femmes, aujourd'hui les plus inutiles, les plus misérables de toutes par ce désaccord entre les facultés et leur emploi, en les plaçant, dis-je, dans ces conditions de loisir qui leur manquent pour leur culture intellectuelle, elles rendraient au centuple ce qu'elles auraient reçu; ce bienfait, cette justice, auraient une féconde influence par toute l'éducation, toute la société.

J'espère que ce vœu d'un séminaire d'institutrices n'a rien de trop ambitieux, rien d'effrayant pour ceux qui veulent contenir les femmes dans leurs modestes attributions. On ne demande ici que le plus rigoureux nécessaire; le pain de l'intelligence, et non pas le luxe; c'est une base à poser avant de réclamer les décorations ou le couronnement de l'édifice. — Il est certain qu'une fois ces conditions premières de l'éducation et du loisir plus également réparties, chaque esprit trouvera sa route suivant sa vocation; il ne s'agira plus que de ne point opposer de bornes, d'obstacles, et c'est alors que se déploiera toute la valeur du *laisser faire*.

Mais aujourd'hui que nous n'en sommes pas là, je remercie les auteurs de la question, et j'appelle le concours de l'autorité, des chambres, des mères de famille, enfin toutes les lumières et les bonnes volontés, sur le projet d'une *école normale des femmes*, que je voudrais contribuer à fonder dans mon pays.

SOPHIE MAZURE [1].

(1) L'auteur n'exprime ici qu'un vœu : nous l'invitons à développer son idée. Mais, dans un moment où les *idées* sont assez rares, nous avons compris que la personne qui a la première émis celle-ci désirait prendre date : c'était justice de lui accorder le secours de notre publicité. (*N. du D.*)

ALBUM.

— CHRONIQUE. — THÉATRES. — M. Thiers défendait l'autre jour la prérogative royale à propos d'une inconvenance que M. Dupin s'était cru permis de relever; nous défendrons, nous, du même droit, la prérogative littéraire contre monsieur le préfet de police : chacun son métier. Les journaux politiques ont expliqué à leur point de vue l'ordonnance qui condamne les directeurs de théâtres à baisser leur rideau à onze heures précises. Nous entrevoyons, nous, de la part de M. Gisquet, l'intention toute classique de forcer les auteurs à renfermer leurs pièces dans l'unité des vingt-quatre heures, réduite à l'unité scénique du tour du cadran. Défense donc aux auteurs de faire des mélodrames en neuf journées, des vaudevilles en cinq ou six parties, et autres anomalies dramatiques qui exposent les bons bourgeois de Paris à se coucher tard, sans compter, pour ceux que ces pièces n'ont pas endormis, le danger du cauchemar pendant tout le reste de la nuit. A moins qu'on nous prouve que cette ordonnance, approuvée le 10 février, dit le texte, par un ministre ex-littérateur, M. Thiers, n'est pas une atteinte à la prérogative littéraire, nous dirons son influence sur l'ART ! mais, avant de disserter, nous devons donner à la police aristotélienne le temps de se dédire; car nous parions qu'avant huit jours l'ordonnance sera révoquée. En attendant, le hasard a fait que cette semaine, sur quatre pièces jouées aux petits théâtres, il y en ait eu deux où les épigrammes ne sont pas épargnées à la police : au GYMNASE, MICHEL PERRIN, où M. Bouffé est délicieusement comique dans un abbé agent de police malgré lui, et aux VARIÉTÉS, LE DOMINO ROSE, où M. Legrand, mouche plus dévouée, reçoit en rêve cent coups de canne. Rien ne nous empêcherait de chercher encore une épigramme dans le titre de la pièce du VAUDEVILLE, LES LIAISONS DANGEREUSES; mais c'est tout simplement une imitation du fameux roman de Choderlos de Laclos, secrétaire du duc d'Orléans. M Ancelot, auteur de ce vaudeville, a escamoté fort habilement les immoralités où il s'était inspiré. Il est

aussi l'auteur du DOMINO ROSE. Heureux M. Ancelot! couronné deux fois dans la même soirée. Nous reparlerons de ce double triomphe, ainsi que de MICHEL PERRIN, qui est l'œuvre de deux frères, hommes de talent, dont l'un a changé de nom au théâtre, et l'autre de religion dans le monde. Le PALAIS-ROYAL nous a donné aussi LE REMPLAÇANT. Le théâtre de LA PORTE-SAINT-MARTIN joue ce soir LE BRIGAND ET LE PHILOSOPHE. Au théâtre des NOUVEAUTÉS nous avons vu et entendu ressusciter Martin avec sa voix toujours jeune et toujours fraîche. Au THÉATRE-FRANÇAIS, Mlle Brohan a été fort bien accueillie dans ses débuts, dont Molière et Beaumarchais ont fait les frais. Accoutumée à sa nouvelle salle, Mlle Brohan sera une piquante soubrette. Son organe manque un peu d'étendue; mais elle y supplée par son regard mutin et son fin sourire.

— Les représentations à bénéfice du Théâtre-Italien seront très-brillantes. — Une légère indisposition a retardé de huit jours le départ de Mlle Taglioni, pour le plus grand bonheur des amis de la danse. DON JUAN sera bientôt prêt.

— SALON DE 1834. — Jeudi dernier, terme de rigueur, les tableaux retardataires sont partis pour le Musée. La foule sera grande, le jour de l'ouverture, devant LE MARTYRE DE SAINT SYMPHORIEN, de M. Ingres, et la JEANNE GRAY de M. P. Delaroche, qui, à moins d'un tableau de M. L. Robert, semblent devoir être les toiles capitales de la prochaine exposition. M. Ingres n'avait rien fait jusqu'ici de plus complet dans sa manière., savant mélange de la vigueur de Michel-Ange et de la beauté de Raphaël; M. Delaroche, rien de plus éclatant et de plus touchant dans la sienne. — Le local *provisoire* de l'exposition des produits de l'industrie couvre déjà de ses charpentes monumentales la place de la Concorde, nom qui nous paraît le moins politique de tous ceux qu'a portés cette place. Les artistes, qui savent combien nous aimons le provisoire à Paris, théâtres provisoires, monumens provisoires, gouvernemens provisoires même au besoin, tremblent de voir ces quatre grands palais de bois venir se dresser là comme l'économique assortiment d'un obélisque de bois.

— On distribue, à la librairie de la Société catholique, rue des Saints-Pères, le prospectus d'une HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE, par M. le vicomte de Conny. Le premier volume paraîtra le 15 mars.

— TOMMASO MORO. — Cette tragédie de Silvio Pellico est *divinement élégiaque*, comme disent de celles de Racine nos Shakspeares en préface, oubliant que Racine a créé Burrhus, Agrippine, Acomat, Mathan et quel-

ques autres personnages d'une trempe assez mâle. Malheureusement le Tommaso Moro manque de ce mouvement dramatique qui ne manque pas à ce pauvre Racine, divinisé uniquement pour sa tendresse. C'est un beau tableau de la vertu dans les fers, une mine de beaux sentimens; mais ce n'est pas une tragédie. Ceux qui ne peuvent lire l'original, publié par M. Baudry, trouveront la traduction dans le Magazine français de M. Fournier, recueil où l'on continue à faire l'oraison funèbre de tous nos romanciers par la critique, et leur dissection anatomique par l'analyse.

— mon portefeuille, ou papiers détachés. — C'est un titre bien modeste qu'a choisi là le marquis de Salvo, un des publicistes diplomates qui savent le mieux observer les pays étrangers. Il y a dans ce volume un *bulletin politique de l'année* 1833, *sur l'Allemagne confédérée*, où l'Allemagne se révèle à nous sous un jour nouveau. L'auteur dit tout avec autant de franchise que d'esprit. Des pièces détachées complètent l'ouvrage, et lui donnent une variété qui exige de nous que nous y revenions.

— Les amateurs de romans nouveaux, qui aiment un tableau de mœurs à l'anglaise, des caractères analysés avec plus de vérité que de vigueur, un dialogue plus naturel que fin, etc., etc., vont avoir un nouveau roman de miss Edgeworth, Helen, publié en un volume par M. Baudry, dans sa précieuse collection des meilleurs romanciers d'Angleterre. L'héroïne est une de ces perfections à la Grandison, qu'on pourrait appeler les saintes de la prose protestante. Elle se sacrifie à la réputation d'une amie, s'expose pour elle à la médisance *de la presse*, et finit par épouser son adorateur, quand celui-ci a blessé, en duel, le libelliste qui l'avait livrée aux journaux de la personnalité, comme, dans Rome païenne, on eût livré une vierge aux bêtes. Il ne faut pas croire que miss Edgeworth ait voulu attaquer la liberté de la presse; mais il lui était bien permis de traiter aussi sévèrement ces chroniques de la médisance anglaise qui ont de l'esprit aux dépens des dames. C'est un genre de trop mauvais ton, heureusement, pour prendre en France, malgré quelques imitations.

— voix de mes ames. — C'est le titre d'un recueil de vers en un volume in-8°, qu'annonce M. Lassailly. Ce poète-prosateur est d'une originalité un peu hasardée : il court après l'étrange jusque dans ses titres; mais il remue un monde d'idées, un monde comme celui du Jupiter d'Ovide, qui commença par le chaos; *post tenebras lux*.

— PUBLICATIONS DE LA SEMAINE. — Nous recevons deux volumes, esquisses et contes, par M. Frédéric Mercey, que publie M. E. Renduel. M. Mercey s'est déjà fait connaître par son VOYAGE AU TYROL. C'est un artiste qui mêle agréablement dans sa manière *l'humour* anglaise à *la fantaisie* allemande, l'observation et le sentiment, la moquerie et la poésie. Avec un peu plus de vigueur dans le style, ce serait un écrivain encore plus distingué. A tout prendre, ce talent est encore une bonne acquisition dans la clientelle d'un éditeur comme M. E. Renduel, qui a tant fait pour le succès du moyen âge, du fantastique et du romantique proprement dit. — Un mot de LA JEUNE FILLE DE PARIS, qui nous arrive en même temps, en quatre volumes in-12, livrée des bons cabinets de lecture, couleur grise peu ambitieuse, et nommant pour son père M. Arsène de Cey, nom d'auteur aristocratique. Aimez-vous le roman grivois, mais honnête? allez chercher LA JOLIE FILLE DE PARIS chez M. Pigoreau, bonhomme de libraire à qui la livrée jaune de MM. Ch. Gosselin, Eug. Renduel, A. Ledoux, Fournier, ont fait tant de tort, mais chez qui il est temps que le roman revienne à l'in-12.

— LES RÉCITS DU COIN DU FEU, par M. Barandeguy-Dupont. — C'est un joli volume in-12, un recueil de poésies d'un style pur, gracieux, sans efforts. *Les Maures de Grenade* le fameux *Songe de Jean-Paul*, et autres pièces, mériteraient des citations.

— C'est chez M. Levavasseur, place Vendôme, que paraissent les HISTORIETES, de Tallemant des Réaux. Le second volume doit suivre de près le premier.

— Nous appelons l'attention des amateurs sur une publication importante, qui a le double avantage de s'adresser aux classes riches comme aux fortunes modestes, et qui offre les plus beaux modèles de la musique lyrique, italienne et allemande, depuis Mozart jusqu'à nos jours. L'éditeur de la BIBLIOTHÈQUE MUSICALE DE CHANT ITALIEN, dont nous avons déjà envoyé des prospectus à nos lecteurs, vient de mettre en vente en détail cinq cent quatre-vingt-quatre morceaux de sa magnifique collection, tout en la conservant en livraisons pour ceux qui préfèrent ce mode de vente. On trouvera dans l'excellente composition des morceaux et la beauté de la gravure une économie de plus des trois quarts sur le prix de la musique ordinaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Pages.

Voyages. — Les premiers colons des îles Seaward, extrait de la relation du capitaine Seaward (§§ I et II). . . . . 120 et 189
Les gauchos (*New Monthly Magazine*). . . . . 141 et 205

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

D'un amendement à la définition de la littérature facile; par M. Nisard. 5
Le major Bussy, souvenirs de 1787 et de 1815 (§§ I et II), par M. A. Jal. . . . . 25 et 73
Esquisses historiques. — Port-Royal et les jansénistes (§ II), par M. A. de Latour. 41
Revue critique. — Roman et musique, par M. J. d'Ortigue. . . 60
Les prêtresses de la Grèce, par M. Matter, inspecteur général des études. 100
Jours de proscription (§§ I et II), par M. Ch. Nodier, de l'Académie française. . . . . 157 et 225
Ce qui manque à la France, par M. Aimé Martin. 178
Historiettes, par M. Jules Janin. 245
Antiquités. — Nouvelles fouilles faites au théâtre d'Arles, par M. Honoré. 260
Éducation des femmes, par Mme Sophie Mazure. 265
Album. . . . . 69, 138, 200 et 268

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.